

Andrew Jackson :

Thèse de doctorat Nouveau Régime

Présentée par

Jean-Marc Serme

Sous la direction de Monsieur le Professeur Michel Granger

17 Mars 2000

Washington Oct. 11th 1832

My Son

I enclose you to which I have
a publication containing my reasons
to my Cabinet of my reasons for
removing the deposits etc. This
movement which was thought
of my friends would destroy
one workable my conscience told
me it was right to stop the corner
this corrupting monster took
the ship people's vendors stand
I added to my glad my conscience
provided finally upon that set
and all the victims of the land
instants to wish your presence
at a full at home. The history of
my administration will be read
with interest after I am
dead, & I trust will be the means of
propagating our happy union
our liberties with the stars along
this little government but I am
when I see our dear books & good people
this with my own of having this
- keep each & each for me and believe
me in affection to them
A. Jackson Esq. Andrew Jackson

Table des matières

Remerciements . .	3
Conventions .	5
Introduction générale . .	7
Présentation .	7
Commentaire du plan .	10
I. Éléments méthodologiques .	15
Remarques et avertissements : Jackson, les Africains-Américains et les Premiers Américains .	15
Historique de la recherche sur Andrew Jackson . .	17
Corpus . .	17
Historiographie . .	18
Correspondance .	23
La mise en récit .	25
Différents modes d'épistolarité .	28
Lieu de mémoire .	29
Histoires des hommes . .	31
Singularité .	31
La représentativité . .	34
Communauté, famille . .	36
L'héroïsme . .	40
Identité .	41
Difficulté d'appréhender l'histoire . .	41
Emprunts à l'anthropologie culturelle . .	43
Facteurs identitaires .	46
L'intérêt du quotidien . .	51
Paradoxe .	51

Le quotidien . .	52
Apologie du détail .	53
Trivialité : matière du réel .	55
II. Les hommes du Tennessee . .	59
Introduction .	59
Mise au monde .	60
Le cheval bai : l'affiliation à une famille .	60
Le Sud comme une grande famille .	61
Un pays et des hommes .	62
L'orphelin . .	62
Une personnalité <i>sui generis</i> : l'homme américain .	62
Une réalité différente .	63
Les années de formation . .	64
Une famille d'hommes . .	65
Des relations d'affaires .	67
Un réseau politique .	80
L'affaire Allison .	89
La vente des titres à Philadelphie .	89
Le paiement de la dette . .	93
Les activités économiques .	97
L'importance économique des esclaves .	98
L'éclectisme économique .	101
Déménagement . .	115
Jackson quitte la Cour . .	116
Les désillusions . .	119
III. Rachel Donelson Jackson .	123
Introduction .	123
De Rachel Donelson à Rachel Donelson Jackson : les mariages .	126
La jeunesse de Rachel .	126

D'un mariage à l'autre .	128
Le Mariage de Rachel avec Andrew Jackson : acte I et II . .	131
Le Caractère de Rachel D. Jackson .	134
Rachel à l'Hermitage . .	138
Le problème du rôle de Rachel .	138
Régisseurs et esclaves ²¹¹ .	144
Les problèmes d'argent .	147
L'Hermitage sans Rachel . .	149
Rachel et Andrew Jackson : <i>"I will fly on the wings of the purest attachment"</i> .	150
L'amour et le manque .	151
L'union familiale . .	161
Le lot commun des femmes . .	162
Le "gouffre émotionnel" .	163
Le mythe conjugal du retour .	164
Junior . .	167
Le sentiment religieux de Rachel .	170
La piété : <i>"but I look unto the Lord, from whence comes all my comforts"</i> ²⁴² .	170
Faire le deuil de Rachel : <i>"A solitary monument of grief"</i> .	179
Rage et désespoir .	179
La tombe de Rachel : <i>"a sacred spot"</i> .	185
IV. Andrew Jackson et la paternité : l'éducation des 3 Andrew . .	191
Introduction .	191
Le tutorat, l'adoption, le statut de la famille . .	195
Mise en contexte .	195
L'adoption de Lyncoya . .	199
L'Adoption d'Andrew Jackson, Jr. : la création d'une lignée ²⁸⁹ .	202

²¹¹ Cette partie concernant les régisseurs se réfère spécifiquement à l'expérience de Rachel. Pour une discussion plus générale sur cette catégorie d'hommes, voir notre étude intitulée "L'Hermitage" (VI : 491-503).

²⁴² Rachel Jackson écrivait, le 23 décembre 1824 : *"I have the precious promise, and I know that my Redeemer liveth (...) I can do all things in Christ, who strengtheneth me"* (Moser, V : 456-457).

L'ordre familial .	204
La gestion du patrimoine des mineurs . .	209
La cotutelle : le cas d'Andrew Jackson Hutchings . .	210
La scolarité .	215
L'intérêt d'Andrew Jackson pour l'éducation .	215
Le mécénat et l'histoire scolaire de Jackson . .	215
L'évolution des pratiques éducatives . .	217
Les lieux et acteurs de l'éducation . .	219
L'argent et les études .	221
Entre économie et parcimonie . .	225
<i>"The best plan for your government"</i> : stratégies éducatives .	228
Le statut des enfants : le danger des "rapides" .	228
L'importance des guides .	232
Une stratégie de l'excellence : Andrew Jackson Donelson . .	239
Les dimensions sociales de l'éducation . .	245
L'affection de Jackson pour ses protégés .	246
La gratitude des enfants ³⁷¹ . .	247
La dépendance affective .	248
<i>"No one loved romance more than the master of the Hermitage"</i> : Andrew Jackson et le mariage ³⁷³ .	249
Le mariage comme miroir des sentiments de la famille . .	250
D'autres unions .	258
Conflit des générations ? . .	259
V. Le code et le sentiment : les querelles d'Andrew Jackson .	265
Introduction .	265
Le sens de la querelle . .	267

²⁸⁹ On trouvera une partie consacrée à Junior dans notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson", mais elle concerne spécifiquement les rapports du fils adoptif à la mère, alors qu'ici sont discutés les rapports de filiation entre Jackson et Junior.

³⁷¹ Cette partie est le contrepoint du paragraphe intitulé "La dette de gratitude" (supra)

³⁷³ Cité dans Burke, 1941, I : 101.

Le concept de l'honneur dans le Vieux Sud : définitions . .	270
L'honneur et le code .	270
Le positionnement social . .	271
Le caractère . .	272
Le duel : un "rite culturel" . .	277
Les querelles de mots . .	277
La guerre des mots .	277
Le sentiment .	283
La susceptibilité . .	285
La maîtrise du sentiment .	287
Les querelles sanglantes .	291
L'échec des mots . .	291
La confusion des genres : la rixe . .	293
Le duel . .	298
Les conséquences des querelles .	305
Le problème de la liberté d'expression .	312
VI. La vie de l'Hermitage .	317
Introduction .	317
L'Hermitage, la ferme d'Andrew Jackson .	319
La "ferme" .	320
Atmosphère .	321
Présentation de cette partie . .	322
Avant l'Hermitage .	323
L'historique .	323
Une plantation à géométrie variable .	326
Les Hermitage .	326
<i>"Aux seuls usage et intérêt du dit Andrew Jackson, de ses héritiers et cessionnaires pour toujours" . .</i>	327
Les transactions . .	329

Une histoire plurielle : quatre styles différents .	332
Le premier Hermitage .	333
Andrew Jackson, maître de l'Hermitage .	349
Andrew Jackson, fermier . .	349
L'hospitalité d'Andrew Jackson .	360
les autres résidents de l'Hermitage . .	369
Les régisseurs ⁵⁵⁸ .	370
Une présence (presque) invisible : les esclaves de l'Hermitage .	380
Conclusion .	401
Annexes . .	405
Annexe I : Repères biographiques ⁶⁰⁷ .	405
Annexe II : Généalogie ⁶⁰⁸ .	408
Annexe III : Les autres plantations d'Andrew Jackson .	409
Melton's Bluff, Alabama (1816-1818) .	410
Evans Spring (1819-1821) . .	412
Big Spring, Alabama, (1821-1823) .	414
Halcyon, Mississippi, (1838-1849) . .	416
La crise économique .	417
Les dettes .	419
Annexe IV : Poème d'A. Bradstreet .	420
Annexe V : Iconographie . .	421
Bibliographie . .	435
ANDREW JACKSON (sources primaires, biographies, articles) .	436
Sources primaires .	436
Biographies .	437

⁵⁵⁸ Concernant les régisseurs et leurs rapports avec Rachel Jackson, voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 193-196).

⁶⁰⁷ Ces biographies succinctes s'inspirent des différents volumes de la correspondance éditée par Smith et Moser.

⁶⁰⁸ Les arbres généalogiques suivants sont extraits de Smith (I : 413-422).

Articles et ouvrages (personnalité, caractère, rapports familiaux, sociaux, commerciaux, politiques, événements particuliers) . .	438
L'Hermitage . .	441
Entourage et relations (membres de la famille, amis, ennemis, relations sociales, économiques, politiques) .	442
Contexte de l'époque (Ouvrages généraux, Sud, Tennessee, plantation et planteurs [famille, communauté], esclavage, éducation) .	444
Ouvrages théoriques . .	454
Index .	457

à C.

Remerciements

Je remercie le professeur Granger pour l'aide précieuse qu'il m'a apportée durant ces quatre années de travail. Ses encouragements ont été d'un grand secours.

De nombreuses personnes ont jalonné ces années et ont participé directement ou indirectement à l'écriture de cette thèse. Durant mon séjour à Penn, l'université de Pennsylvanie, le professeur Michael Zuckerman m'a donné, par sa compétence, sa gentillesse, sa grande capacité d'écoute et son immense ouverture d'esprit, ainsi que son enthousiasme et son humilité, l'envie de persévérer dans cette tâche de longue haleine. Je lui exprime ici ma profonde admiration et mes remerciements les plus sincères. Je remercie également mon ami Ted Asregadoo, alors étudiant dans le séminaire de M. Zuckerman, avec qui j'ai eu de nombreuses discussions passionnantes.

Je tiens à remercier tout particulièrement l'équipe du *Andrew Jackson Papers Project* de l'université du Tennessee à Knoxville, dirigée par Harold D. Moser et composée en outre de David Hoth, Clint Clift et Dorothy Brooks. Sans leur connaissance intime de Jackson, leur aide précieuse, leur accueil exceptionnel, leur amitié et leur gentillesse, ce travail n'aurait pas abouti. Leur totale coopération, leur soutien, les nombreuses conversations que j'ai pu avoir avec eux, durant mon séjour et jusqu'à aujourd'hui, l'accès libre à la photocopieuse du centre, tout cela restera à jamais gravé dans mon cœur. Merci à David Hoth et à Clint Clift d'avoir lu si consciencieusement une partie du manuscrit et d'avoir répondu si souvent avec tant de patience et de pertinence aux questions multiples que j'ai pu leur poser. S'il subsiste des erreurs, ce sont évidemment les miennes.

Je tiens à remercier chaleureusement Jérôme et Stéphanie pour leur soutien logistique, leurs lectures critiques et leur affection. Merci aussi à Norbert Col pour ses remarques et ses conseils avisés, ainsi que pour son amitié. Mes remerciements les plus sincères à Claudine pour sa patience et son impatience, sa compétence et son amitié. Merci aussi à Catherine.

Ces remerciements ne seraient pas complets sans la mention d'autres personnes qui m'ont permis sous d'autres formes, au fil des années, de compléter cette étude. Mes parents, George, Yvette, Jacqueline, les professeurs, tout particulièrement Mmes Collomb-Boureau et Fillard, MM. Rongier et Guinle, et les ami(e)s qui, par leur regard distancié, ont contribué à relativiser l'importance de cette entreprise dans ma vie.

Je remercie tout particulièrement Pascaline Dury pour son soutien inconditionnel, l'acuité de ses lectures et les remarques impitoyables, mais toujours pertinentes, qu'elle a pu faire tout au long de ce travail. Je la remercie surtout d'être là.

Conventions

Les ouvrages les plus cités dans le texte font l'objet d'une appellation de convention. Le titre entier est explicité dans la bibliographie.

Bassett, I, II, etc. se rapporte à John S. Bassett, ed. *The Correspondence of Andrew Jackson*. 6 vols.

Moser, II, III, etc. Harold D. Moser, ed. *The Papers of Andrew Jackson*, vols. II à V.

Parton, I, II ou **III**. James Parton. *Life of Andrew Jackson*. 3 vols.

Smith, I. Sam B. Smith, ed. *The Papers of Andrew Jackson*, vol. 1.

Remini, I, II ou **III**. Robert Remini. *Andrew Jackson*. 3 vols.

À chaque fois que le nom d'un auteur est cité, apparaît à la suite ou après la citation, entre parenthèses, la date de parution de son ouvrage et la page de la citation ou de la référence. Tous les ouvrages cités dans le texte sont inclus dans la bibliographie.

Les citations ne comportent pas le mot "sic" et les fautes de grammaire ou d'orthographe, ainsi que toute anomalie de rédaction, nombreuses, sont recopiées telles quelles des ouvrages dont elles sont issues. La raison en est exposée dans l'étude consacrée aux "Éléments méthodologiques".

Introduction générale

The most public private man in the state —Remini (I : 159).

Présentation

Cette étude, intitulée *"Andrew Jackson : l'homme privé dans sa correspondance"*, n'est pas une biographie ; elle en est le mouvement inverse. Loin de prétendre cristalliser l'homme dans un texte fédérateur, elle tentera de le déployer en esquissant les différentes facettes de son identité. Puisant dans la correspondance, notre intérêt se porte sur ce qui rend Andrew Jackson "ordinaire", avec toutes les réserves que l'on puisse imaginer le concernant. Au lieu de créer une narration structurante à partir de faits épars, ces faits seront observés dans leur contexte, afin d'en déceler l'arrangement, l'atmosphère, le timbre. À partir des mots, nous rechercherons le dialogue, l'échange, entre les personnages et leur milieu, mais aussi entre eux et nous.

À l'instar de toute correspondance, les lettres de Jackson nous introduisent dans un monde tronqué où l'on aperçoit des tranches d'existences, des bribes de discours, des esquisses d'événements, qui créent une narration floue aux contours mal définis. À nous de **"faire de ces paroles la matrice extravagante et sûre de notre histoire"** (Farge, 1997 : 92). Loin du souci chronologique de la biographie, a été retenue l'observation des pratiques ou des types de relations qui inséraient Jackson dans des comportements

caractéristiques tout en démontrant sa propre interprétation des codes. Ainsi, par une vision “épaisse”¹ de la quotidienneté faisant appelle à une gamme large d’éléments constitutifs, l’impressionnisme de la sélection vise à rendre compte d’un mode de vie, d’un esprit du temps vécu par un homme au nom duquel a été baptisée, rétrospectivement, toute une époque.

De la mosaïque américaine, de cette fragmentation propre à l’Amérique, Deleuze écrivait à propos de Whitman :

Les fragments sont des grains, des “granulations”. Sélectionner les cas singuliers et les scènes mineures est plus important que toute considération d’ensemble. C’est dans des fragments qu’apparaît l’arrière-plan caché, céleste ou démoniaque. Le fragment est le “reflet écarté” d’une réalité sanglante ou paisible (1993 : 77).

Deleuze poursuit par cette phrase qui fonde également notre travail : ***“Encore faut-il que les fragments, les parties remarquables, cas ou vues, soient extraits par un acte spécial qui consiste précisément dans l’écriture.”*** Ce choix opéré dans les actes par leur narration dans la correspondance dirige notre attention, la guide et la motive. L’exubérance des activités et des intérêts de Jackson trouve un écho spécial dans ses lettres et oblige à une présentation éclatée. Mais, sous l’apparente dispersion se tisse une trame puissante qui relie les fils entre eux.

Cet arrière-plan, ce monde dans lequel s’organisent les arrangements circonstanciels de nos histoires, constitue le soutènement de cette étude de cas. Planteur du Tennessee, Jackson détient tous les caractères inhérents à sa caste ; en cela, il est un cas exemplaire des valeurs et des principes qui configuraient le Vieux Sud. Pourtant, cette représentativité s’accompagne d’une profonde différence avec nombre de ses pairs : sa loyauté à un idéal fondateur, l’unité indivisible de la république américaine. La constance de son attachement aux idéaux révolutionnaires s’ancre dans l’action quotidienne d’Andrew Jackson, s’immisce dans l’épaisseur des liens personnels avec son entourage et imbibes son sens des valeurs.

Notre étude s’apparente à une sorte d’archéologie du *texte Jackson*. Des courants souterrains, qui se meuvent différemment selon les contextes, réapparaissent et se font écho, de sorte qu’il est possible d’en esquisser la carte. Au fur et à mesure de notre lecture de la correspondance, des couches profondes du personnage se font jour et se lit entre ces lignes un texte caché, sous-jacent, fondateur, qui rappelle le “texte primitif” évoqué par Michel Foucault (1966 : 56) : ***“Il n’y a commentaire que si, au-dessous du langage qu’on lit et déchiffre, court la souveraineté d’un Texte primitif.”*** Toutes proportions gardées, la quête de l’identité jacksonienne s’inscrit dans cette “expérience culturelle” qui noue la singularité de l’homme à son rapport aux autres dans la perception qu’il a de sa place dans le monde. Empruntant encore, avec prudence et pour donner forme à notre sujet, un mot de Foucault, nous dirons qu’apparaissent alors “les configurations” (13) qui ont donné forme à l’identité d’Andrew Jackson, des arrangements culturels par lesquels l’homme se sent appartenir à une communauté.

¹ Cet emprunt à l’anthropologue Clifford Geertz (1973) se réfère à son concept de “description épaisse”. Voir notre étude intitulée “Éléments méthodologiques” (I : 57).

Bien entendu, des choix ont dû être opérés dans la pléthore d'événements dont est constituée la vie de Jackson. La tâche ne fut pas aussi ingrate que la richesse du matériau pouvait le faire craindre. Nous développerons, dans la deuxième partie de cette introduction, les motivations de ces choix dans le plan de notre travail.

Nous ne prétendons pas changer radicalement le point de vue sur Andrew Jackson dans cet étude. De nombreux traits repris ici ont été soulignés au hasard des ouvrages, mais jamais une compréhension globale de l'homme privé n'a été proposée, ce que nous tenterons de faire ici. En le regardant évoluer dans son milieu amical et familial, espérons qu'il sera possible de saisir quelles sont ses références, ses principes, ses valeurs.

Le souci d'insérer Andrew Jackson au centre de ses réseaux relationnels est primordial ici. Arlette Farge, qui inspire grandement cette étude, déclare : **"[L]'histoire de l'articulation entre les êtres singuliers et des lieux ou des événements collectifs est encore à faire ; elle apporterait beaucoup car elle est sans doute une des clés de notre devenir"** (1997 : 75). L'exemple d'Andrew Jackson peut illustrer cette corrélation forte, évidente, mais difficile à saisir dans ses rapports complexes entre les individus et leur histoire, dans la détermination trouble et complexe des causes². Les termes et les modes de l'échange demeurent difficile à cerner. Andrew Jackson est l'un des dirigeants les plus fidèles à ses convictions en même temps que l'un des plus politiquement habiles. Tel Lincoln après lui, il tenta de transférer le plus complètement possible une éthique personnelle dans la sphère publique tout en exerçant sur le pays une fascination jamais démentie de son vivant.

Conscient de cette double dimension au coeur de l'homme, nous avons désiré exposer au long de l'étude une personnalité à la charnière du public et du privé, oscillant constamment entre les principes qui fondent son caractère et les contingences sentimentales, économiques ou sociales qui ancrent Jackson dans de multiples réseaux, affectifs, commerciaux, politiques. Leur interaction démontre la complexité des rapports sociaux dans la jeune république du début du xix^e siècle, et plus précisément dans la culture sudiste qui est le lieu de l'histoire d'Andrew Jackson jusque dans les années 1820. L'observation de ce rapport entre les deux sphères, en privilégiant surtout les répercussions de cette conscience du public dans la sphère domestique³, a été un *leitmotiv* dans cette étude. Il ne pourrait en être autrement tant l'imbrication des sphères apparaît constitutive de la société, inspirant les principes, motivant les actes. Notre titre, pourtant, en interdisait une sociologie. Une approche thématique des rapports de Jackson à son univers intime circonscrit une tâche déjà suffisamment imposante dans les limites prescrites ici.

Placer l'homme dans la toile plus large de ses relations à l'Autre, et faire de cette interaction l'élément moteur et structurant de ce travail s'est avéré central. Cette mise en

² Le philosophe Claude Romano, réfléchissant sur le rapport du monde à l'événement, définit ainsi l'histoire : *"Aussi, le monde d'un événement, puisqu'il y va d'une unité articulée de sens, et non pas d'une simple juxtaposition spatiale ou temporelle, peut-il s'étendre en droit jusqu'à ses causes les plus lointaines. De là découle, précisément, l'historicité de ce monde"* (1998 : 48).

³ "Domestique" doit être lu ici au sens large. Nous y incluons tout ce qui n'est pas du ressort du politique. Les affaires de Jackson font partie de la sphère domestique, dans le point de vue qui est le nôtre.

rapport entraîne la fragmentation dont nous avons traité plus haut. Les êtres, les choses et les états se succèdent sans qu'une hiérarchie préside forcément à leur évolution. C'est le fait des (auto)biographies, des récits après-coup, de la mise en texte rétroactive, que de donner à une vie incidente et événementielle un fil conducteur fictif qui dirige les faits et les gestes. Il nous faut donc insérer Jackson dans un milieu, au sein d'une famille, d'une communauté, et l'observer en action, dans sa vie de tous les jours, au gré des événements. Dauphin *et al.* nous préviennent contre une mise en forme trop harmonieuse de ce texte épars qu'est une correspondance : ***“Si les lettres comme les récits biographiques sont l'écho d'une réalité fractionnée dans le quotidien et dans l'éphémère, leur agencement en intrigue produit une histoire qui introduit intention et cohérence là où elles n'étaient pas forcément”*** (1995 : 24). Or, les lettres reprennent souvent chez Jackson le rythme de la vie. À la vérité rétroactive et restructurée, nous préférons l'incertitude ou l'incohérence du présent, les émotions de l'instant telles qu'elles furent transcrites de la main des épistoliers. À notre invention de lecteur, nous préférons celle des acteurs nourrissant leurs propres illusions.

Commentaire du plan

Nous avons justifié notre approche parcellaire par le type même de nos sources, ainsi que par le soin de ne pas plaquer sur ces dernières un discours trop structurant qui risquerait de réduire des béances impossibles à combler. Cependant, il nous faut tout de même reconnaître que notre devoir ici est de relier des fils et de tisser une toile dont la trame se doit de rappeler celle jadis constituée par Jackson et les siens.

La première étude, “Éléments méthodologiques”, exposera les influences qui ont structuré la théorisation de cette étude. Qu'elles relèvent de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie ou de la philosophie, elles ont contribué, dans leur partialité et parfois même le détournement de leur contexte premier, à établir des liens, à renforcer des images et des rapports nécessaires, à entretenir un imaginaire dont la confrontation avec le détail de ce sujet parviendra, nous l'espérons, à aiguïser l'observation d'une identité complexe et difficile à cerner.

La deuxième étude, “Les hommes du Tennessee”, plongera les lecteurs dans le monde marchand et politique de la frontière américaine au temps de la jeune république. La vie privée d'Andrew Jackson nous conduisit à observer d'abord ses relations familiales qui apportèrent comme prévu des éléments capitaux à notre analyse. Cette étude révéla pourtant très vite la corrélation entre la famille, les amis, et les affaires traitées sur la frontière. Les réseaux économiques relevaient tellement des liens familiaux et amicaux que nous avons orienté nos recherches vers le développement de l'économie de frontière, dans laquelle Jackson fut un acteur frénétique. Comme l'avait esquissé d'une manière plus large Thomas Abernethy (*From Frontier to Plantation*, 1932), apparut un monde connexe à l'univers intime de la famille et des proches, un véritable bouillon de culture dans lequel l'identité d'Andrew Jackson trouvait un ferment absolument essentiel et la possibilité de se révéler à lui-même et au monde.

Les succès et les crises qu'il traversa dans l'établissement de son statut économique de planteur donnèrent à ses convictions et à ses décisions une marque indélébile. Les liens humains, avec sa femme, ses amis, ses partenaires, qu'il dut tisser pour concilier son entreprise agricole avec ses autres activités, politiques ou militaires, ne sont pas les moindres des points qui le révèlent à notre observation. En ce sens, cette deuxième partie jette les bases du rapport sans fin de l'homme avec le monde dans la perspective de cette construction de soi qui demeure un point phare de nos préoccupations. Cette étude transversale du monde sudiste en formation au tournant du xviii^e siècle précède les études (III & IV) plus étroitement axées sur le cercle intime de Jackson.

La troisième étude, "Rachel Donelson Jackson", se concentre sur la femme chère à son cœur, dont l'importance affective et la présence à la plantation la rendaient indispensable et sacrée aux yeux de son mari. Loin d'être la "moitié" cachée de son époux, Rachel Jackson occupe une place centrale dans son univers imaginaire et l'identité de sa relation au monde. Les époux éprouvent un amour déchiré par les absences d'Andrew, une distance qui façonne un mythe conjugal aux accents religieux puissants. Cette passion contrariée et la foi extrême de Rachel témoignent du sentiment religieux chez Andrew Jackson, dont l'expression est liée à l'intimité qui le lie à sa femme.

La quatrième étude, "Andrew Jackson et la paternité : l'éducation des 3 Andrew", concerne le rapport de Jackson aux enfants, ce qui permet d'étudier la façon dont il façonne à leurs yeux le monde dans lequel ils sont appelés à vivre, et définit l'image de lui-même qu'il leur présente, ainsi que les valeurs et les principes qu'il défend. Cette partie ouvre ainsi une perspective sur le futur et précise les rapports de Jackson à la postérité, à l'histoire, et par là même, à sa conscience des actions qu'il mène dans le présent. Les enfants agissent comme révélateurs de l'image parentale. Néanmoins, comme il arrive souvent, les enfants se forgent avec le temps une conscience et une volonté différentes de celles imprimées par les parents dans les années de formation.

La cinquième étude, "Le code et le sentiment : les querelles d'Andrew Jackson", observe l'effet des querelles dans la vie d'Andrew Jackson. Morale, éthique, politique, la querelle tient chez Jackson une place prépondérante dans la défense et l'affirmation de ses idéaux. Plus qu'une pratique, elle est une règle de vie, une parole en acte qui s'accorde non seulement avec le code sudiste de l'honneur, mais lui permet en outre de se définir à chaque fois qu'il se sent menacé dans son identité. De plus, la querelle pose la question fondamentale de la responsabilité qui définit la place de l'homme en société. L'insulte et la promesse, toutes deux liées à la parole tenue, engagent celui qui les énonce⁴. Pour Jackson, la responsabilité des mots est égale à celle des actes, et le monde ne peut fonctionner si la parole des hommes n'est pas sanctifiée et ne justifie pas leur place dans la société, si la garantie de leur intégrité n'est pas assurée par un repère social auquel tous peuvent se fier. La responsabilité de chacun envers ses actes est la valeur primordiale de la république, qui assure l'ordre social, comme elle est la valeur fondatrice du rapport de Jackson au monde, qui assure son équilibre identitaire. La querelle est le symptôme de cette foi en un certain ordre des choses, en leur stabilité aussi, dont la responsabilité est garante.

⁴ C'est de la théorie formulée par P. Ricoeur (1990) que s'inspirent ces remarques.

Enfin, nous concluerons notre exposé par la sixième étude, "La vie de l'Hermitage", traitant de la plantation de Jackson considérée ici comme une entité en soi, acteur à part entière, de par la source principale de revenus qu'elle constitue, par son importance symbolique dans l'imaginaire collectif et privé, mais aussi par le fait que la plantation est le lieu de vie par excellence, procurant à notre travail les éléments de réalité quotidienne si activement recherchés. Comme en ses murs, en ses allées, en sa terre, L'Hermitage révèle, partiellement bien sûr, la vie passée d'une communauté d'hommes, de femmes, d'enfants, au sein d'un espace géographique composé d'une multiplicité de lieux fédérés à un nom. Par son unité mythique et affective, mais aussi parce que la plantation est un lieu public autant que privé, un lieu d'histoire autour duquel se cristallisa l'expression de la vie sudiste, l'Hermitage se devait de clore cette étude sur le parcours d'un homme qui considérerait sa tranquillité domestique comme l'abri idéal de son ultime repos.

Jackson n'est pas un philosophe ni un homme de plume, mais sa prose exprime avec force les émotions qui l'animent⁵. C'est cette force que nous nous sommes employés à restituer. Jackson est l'homme agissant. Ses actes trouvent dans son écriture épistolaire une vivacité narrative qui les nouent au récit. De la sorte, Jackson se met violemment en scène, entièrement, avec la même intensité avec laquelle il a exécuté les actes qu'il rapporte. Cette véhémence est partie intégrante de son identité et la forme particulière de son rapport au monde. La correspondance est pour nous le véhicule privilégié de sa volonté de puissance.

Cette étude est faite de récits, elle est donc, à son tour, un tissu d'histoires, dont nous tentons de ne pas être prisonniers, mais il faut un "méta-narrateur" qui en retrouve le sens et en démontre les mécanismes. Dauphin *et al.* écrivent :

La découverte d'une lettre incite toujours à raconter : l'histoire même de sa découverte, l'histoire de ceux qui ont écrit, l'histoire des événements qu'elle évoque. L'attrait tient dans le suspens, dans le déchiffrement des énigmes. La lettre invite à en savoir plus, à entrer dans la correspondance, à s'en imprégner, à pénétrer le secret des êtres et des familles (1995 : 19).

Notre texte reproduit ce schéma narratif afin de retrouver cette réalité "refigurée", "plurielle", "plausible et fragmentaire" dont parlent les auteurs (1995 : 21). Nous n'oublions pas que les épistoliers "donnent une image orientée et éclatée du réel" (21). Bien plus, nous revendiquons cette subjectivité comme le moteur même de notre étude, non pas pour en dénoncer les travers, mais pour en montrer les effets sur l'image de soi. L'image que Jackson veut donner de lui-même à travers ses écrits est précisément le trésor recherché. Nous pensons d'ailleurs que cette déformation du réel est la vérité de son identité⁶.

Les "traces" (Dauphin *et al.*, 1995 : 21) que sont les lettres recèlent à notre avis la vérité imaginaire du personnage en tant que mise en récit par lui-même. Son identification à l'image projetée par ses soins constitue toute l'ambiguïté de son rapport au réel et au monde. Faire correspondre une vision sublime de soi avec les circonstances extérieures désigne de ce fait l'oeuvre d'Andrew Jackson. Ainsi se forment les histoires, et donc

⁵ Sa prolixité épistolaire était due aux moyens de communication limités de l'époque. Aujourd'hui, Andrew Jackson aurait un téléphone cellulaire et un fax.

l'histoire : **“Comme des galets qui ricochent et déclenchent un écho de loin en loin, de lettre en lettre, ces traces finissent par esquisser une histoire, une culture, une société”** (Dauphin *et al.*, 1995 : 22).

Toutefois, les lettres traduisent le “vécu de la culture” qui comprend à la fois les pratiques sociales intégrées par les épistoliers et les mythes familiaux et amicaux traduits par les usages épistolaires. En guise de définition, nous emprunterons encore une formule à Dauphin *et al.* : **“[O]n peut dire que la pratique épistolaire ordinaire intègre et adapte les habitudes gestuelles, affectives, mentales et les modèles d'écriture qui règlent les relations sociales dans un contexte historique particulier”** (1995 : 25). Nous nous attacherons à trouver dans les pratiques épistolaires l'affirmation identitaire de personnes certes ordinaires, dans la quotidienneté de leurs gestes et de leurs sentiments.

Les lettres, détentrices d'une “vérité” individuelle, comprennent dans leur énonciation des bribes de la culture dans laquelle on les écrit : elles sont l'expression tangible de tranches de vie et non de simples archives d'histoire. Si Andrew Jackson n'est pas contenu entièrement dans sa correspondance — comment réduire la complexité d'un homme à un tas de papiers ? — ses lettres témoignent, au sens actif, d'une vie dont les rapports au monde, et singulièrement à ses proches, constituent le terreau même de son activité et de lui-même. L'écriture épistolaire ne constitue pas un acte en soi, mais elle est l'expression très personnelle d'une prise de position dans le monde, d'une familiarité avec lui, une prise de parole qui révèle, à lui comme à nous, la conscience de l'homme privé.

⁶ Les faits sont capitaux dans la vision historique d'Andrew Jackson. Il pense que de l'exactitude de leur témoignage et de leur transcription dépend sa gloire posthume. C'est dans cette optique que nous adoptons un style plutôt narratif qui prend en compte l'intérêt de Jackson pour le récit. Car, le récit chez Jackson tend à substituer ses schémas narratifs au réel des situations décrites. Dans son désir de relater les faits uniquement, Jackson opère une distortion narrative qui éloigne de la fidélité au réel. L'histoire est souvent la somme d'anecdotes qui construisent une toile impressionniste de vues dont la variété des angles crée une complexité qui aspire à être le plus proche possible de la réalité qu'elle veut ressaisir et transmettre (Je remercie le professeur Granger pour m'avoir aidé à mettre l'accent sur ce point).

I. Éléments méthodologiques

Individual lives are the ultimate sites in which the larger forces of historical process and change operate in their fullest and, in my judgement, and to my taste, most intriguing and revealing complexity —Drew Gilpin Faust (1992 : 2).

La Société est le “Géant” aux sens innombrables dont parle Aristote, mais ce géant ne se comprend lui-même que par les mille analyses de l’homme individuel, par “l’appréciation délicate” (Gobineau) de chaque minute du présent —Elysée Reclus (1998 : 124).

A man is a bundle of relations, a knot of roots, whose flower and fruitage is the world —R. W. Emerson, “History” (1982 : 170).. W.;

Remarques et avertissements : Jackson, les Africains-Américains et les Premiers Américains

On pourrait nous reprocher d’étudier Andrew Jackson comme nous le faisons. D’abord parce que nous prétendons rendre une parole à quelqu’un qui l’a beaucoup eue en son temps. Lorsqu’Arlette Farge rend la parole aux anonymes du xviii^e siècle, il y a une certaine justice à entendre ce qui fut caché en son temps. Ici, on recherche une parole qui a occupé le centre de ses sphères publique et privée pendant un demi-siècle, une

entreprise peu prisée de nos jours ⁷. Mais il est un malaise plus profond et plus central, plus contemporain encore et donc, plus préoccupant. Il consiste à approcher de très près un homme qui a participé plus qu'à son tour à la destruction des civilisations indiennes de sa région, avec un acharnement et une absence de compassion difficilement acceptables aujourd'hui. Après avoir détruit les cultures des "Cinq Tribus Civilisées" lors de la guerre de 1812, Jackson signa en 1830 la loi de déportation des Cherokees au-delà du Mississippi (*Cherokee Removal Act*), comme un point d'orgue à l'éradication de la présence indienne à l'est du Mississippi (Wallace, 1992 : 50-70 ; Remini, II : 257-266).

Jackson était également un propriétaire d'esclaves qui achetait et vendait des hommes, des femmes et des enfants. Il a été accusé de commerce d'esclaves, ce qu'il a toujours nié car l'opprobre sur cette activité était grande au xix^e siècle. Pourtant, il existe des preuves de sa participation à ce commerce extrêmement lucratif (James, 1938 : 59, 74, 104, 134). L'argument de sa relative bonté envers ses esclaves est évidemment irrecevable, même s'il eut le mérite de ne pas aggraver l'infâmie en maltraitant trop ses gens ⁸. Il faut toujours se garder d'émettre un jugement trop rétrospectif, mais le sentiment contemporain nous pousse à clarifier notre position. Traiter d'Andrew Jackson et de son intimité ne veut pas dire qu'on adhère à son idéologie.

Comment expliquer la tuerie de la bataille de Horseshoe Bend et le fait que Jackson adopte et considère comme son fils un jeune Indien dont il vient de massacrer la mère (il n'était pas le seul dans ce cas) ? L'écart paraît bien grand entre ces deux actes, les sentiments qui président à leurs excès bien confus. Aujourd'hui encore, le racisme et la barbarie baignent le monde tout autant que la tolérance et l'amour. Ces sentiments opposés trouvent souvent leur expression dans la même voix. Cette dialectique de l'être humain, créature complexe, contradictoire, à bien des égards insaisissable, dirige nos différentes études. Si la part belle semble avoir été donnée à Jackson, c'est que sa vie privée était souvent faite d'affectif et d'attention. Sa vie publique, elle, pour des raisons qu'on trouvera dans l'idéologie, mais aussi dans la vision sociale de l'époque, est faite de violence, de rejet de l'autre et repose sur l'effort extraordinaire de Jackson pour imposer sa vision du monde aux autres, qu'ils soient ses adversaires politiques, les Indiens ou les esclaves noirs.

Les guerres indiennes de 1813 à 1818 affamèrent les populations indiennes hostiles de la région et confisquèrent leurs terres, ainsi que celles des tribus qui avaient pourtant soutenu les États-Unis pendant les campagnes. Les tueries et ensuite les traités qui menèrent à la confiscation ou à la cession des terres du Sud furent l'oeuvre du général Jackson. La déportation dans des conditions épouvantables des Cherokees de Géorgie fut désirée ardemment par le président Jackson. Ces états de service honteux et répugnants à la sensibilité moderne furent acclamés par tout un pays et constituent le fondement de la gloire pérenne d'Andrew Jackson aux yeux de l'histoire euro-américaine.

En même temps que se déroulaient ces exactions qui annihilaient une civilisation, le

⁷ Voir infra, 75.

⁸ Des documents contradictoires présentent Jackson sous les deux facettes. Voir à ce propos notre étude de l'Hermitage et de sa population servile, VI : 504-530.

citoyen Jackson construisait une vie familiale, avec des considérations conjugales, paternelles, financières, sociales extrêmement éloignées des faits relatés plus hauts. La gloire et les exigences du service pouvaient influencer le rythme de vie, les déplacements et peut-être menacer l'équilibre familial. Mais fondamentalement, ces atrocités pesaient peu dans la vie quotidienne des Jackson en regard de leur énorme importance historique. Cet écart étonnant entre deux mondes pourtant intimement liés à l'existence même d'un seul homme est indirectement une des sources qui alimentent la réflexion de cette étude. Finalement, Jackson est connu pour ses exactions contre les Indiens, pour sa possession de nombreux esclaves dans sa plantation. En décrivant un environnement quotidien qui choque par son conformisme et ses inquiétudes souvent triviales (comparativement), cette étude tend à donner une idée du monde des planteurs à l'époque de Jackson, par là-même à préciser un mode de vie et un état d'esprit qui permettent à un homme finalement ordinaire dans sa vie quotidienne de commettre de grands crimes au regard de l'histoire. Ainsi, c'est toute une culture et une vision du monde qui se reflètent dans l'horrible miroir, tant il est vrai, comme disait George Mead, que les individus "sont" la culture qui les abritent, celle-ci étant appropriée, en partie seulement bien sûr, par ceux et celles qui la font exister (cité par Cuche, 1996 : 41).

Historique de la recherche sur Andrew Jackson

Corpus

Andrew Jackson était un épistolier extraordinairement prolifique. Les nécessités de la communication dues à son engagement politique, social, économique, militaire, mais aussi à son éloignement chronique de sa famille sont les raisons principales de cette production gigantesque. Délimiter un corpus dans une correspondance si énorme est une gageure. On s'expose à rater la lettre capitale, la réponse au mystère, ou simplement la référence indispensable au propos. Quels critères doivent présider à la sélection ?

Le choix est affaire de circonstances, mais aussi de précision et de rigueur. Depuis 1980, la publication d'une sélection de la correspondance d'Andrew Jackson par le *Andrew Jackson Papers Project* et l'université du Tennessee, d'abord sous la direction de Sam D. Smith, puis dès le deuxième volume (1984), d'Harold D. Moser s'est révélée indispensable pour régler les problèmes soulevés ici. L'autorité de cette édition est reconnue par tous et le mode éditorial fournit des garanties scientifiques de représentativité.

Avec plus de 100 000 éléments recensés, le volume documentaire des papiers d'Andrew Jackson est gigantesque. L'édition de la correspondance nécessite une rigueur d'approche toute particulière. Moser et ses collaborateurs ont procédé de la manière suivante : la sélection des lettres tente de couvrir à la fois la vie privée de Jackson et ses activités publiques, avec un souci constant de représentativité et de variété. Tous les documents non publiés sont recensés à la fin de chaque volume dans un calendrier et

résumés succinctement afin de permettre des prolongements de recherche. En outre, un index général de tous les documents classés par expéditeur, publié en 1987 suite à l'édition d'une seconde série de microfilms, a permis une lecture exhaustive de certaines correspondances (les lettres familiales notamment).

Ces recoupements confirment la pertinence des choix opérés dans l'édition papier dont la représentativité est suffisamment marquée pour constituer un corpus solide et fiable dans lequel notre propos a trouvé les éléments nécessaires et suffisants à une étude en profondeur. À cela s'ajoute une édition plus ancienne de six volumes établie entre les années 1926 et 1933 par John Spencer Bassett.; . Les deux éditions ont un certain nombre de lettres en commun, mais présentent également des différences de sélection qui enrichissent encore le nombre de documents publiés. S'ajoutent à ces deux sources majeures des lettres inédites révélées à l'occasion d'articles, de biographies ou de monographies⁹.

Le sujet de cette étude n'est pas vraiment une biographie de Jackson, mais repose cependant sur des phases de son existence quotidienne. Les différentes parties ne couvrent pas l'ensemble de sa vie, mais traitent de thèmes afférents à l'homme privé (affaires, famille, plantation) et prennent en compte la vision que Jackson avait de lui-même et de sa société. Cela requiert en priorité une certaine classe de documents concernant principalement ses affaires privées et ses relations familiales. L'édition de Bassett contient un index important par thème, et chaque volume édité par Moser un index des personnes (ainsi qu'une sous-classification par thèmes) et des mots-clés. Les biographies renvoient souvent à des documents dans les notes nombreuses qui les enrichissent et procurent de nouvelles sources, de nouvelles pistes qui pourraient avoir été classées dans le calendrier par Moser.

Les éditeurs des deux séries ont conservé l'orthographe et la syntaxe souvent aléatoires des lettres. Seules les répétitions de mots intempestives et l'utilisation systématique et abusive des tirets ont été corrigées. Nous avons suivi cette pratique sans ajouter à chaque fois un *sic* pour signaler l'abus, et ce afin de ne pas surcharger le texte. Cette stratégie participe du désir de conserver une certaine tonalité et de retrouver une ambiance sonore dissoute par le temps. Sauf erreur de frappe de notre part, la totalité des fautes présentes dans les citations sont le fait des épistoliers.

Historiographie

Andrew Jackson, celui dont on fait le symbole vivant de la première moitié du xix^e siècle américain, né avec la Révolution (1767), est mort en 1845, peu avant la fin de la constitution territoriale des Etats-Unis d'Amérique. Entre ces deux dates vécut celui dont son biographe récent (et majeur), Robert Remini (1977-1984), a dit qu'il fut directement responsable de l'expansion territoriale américaine au xix^e siècle, un symbole identitaire puissant. Un nouveau Washington, le "Napoléon des Bois"¹⁰, Jackson a inspiré au peuple

⁹ Parton (1861), Bassett (1916), James (1938), Caldwell (1941), Remini (1977-1984) sont les auteurs des biographies majeures concernant Jackson ou ses proches et offrent parfois des lettres non publiées dans Bassett (1926-1933) ou Smith/Moser (1980-1999).

américain et à ses biographes, admiratifs ou non, une fascination qui va au-delà de la simple reconnaissance, et dont le nom qualifie une des périodes les plus cruciales des Etats-Unis ¹¹.

Arthur Schlesinger, Jr. (1945) lui attribue la paternité d'un "âge" de démocratisation réelle où le sentiment de "l'homme de la rue" tel que l'a décrit Tocqueville se fait jour et se revendique consciemment dans l'opinion publique. "King Andrew" ¹² régna pendant près d'une décennie sur un pays en construction, aux terres encore incontrôlées, aux frontières toujours mouvantes. Il combattit victorieusement les forces du monopole bancaire représentées par la Seconde Banque des Etats-Unis. Enfin, il accomplit avec l'aide du Congrès la plus honteuse des déportations indiennes de l'histoire du pays vers les terres encore non-colonisées à l'ouest du Mississippi.

La période ne fut sans doute pas aussi égalitaire que l'on s'est plu à le croire. Comme certains historiens l'ont démontré (Pessen, 1992). Andrew Jackson n'était pas d'ailleurs le plus bel exemple d'égalité démocratique, avec ses 150 esclaves et sa défense des intérêts d'argent. La période jacksonienne s'est présentée comme celle de l'homme de la rue, mais il n'en est rien : ***"Far from being an era of egalitarianism, the second quarter of the 19th century is more accurately described as an age of inequalities, whether in material condition, status, opportunity, or influence and power"*** (Pessen, 1985 : 100). L'égalité n'exista jamais en Amérique, durant cette période pas plus qu'avant ou qu'après. Toutefois, une démocratisation certaine de la vie politique (pour les hommes blancs) après 1815 prépara l'avènement de l'homme de la rue que représenta l'ère de Jackson (Feller, 1995 : 67-68).

Andrew Jackson est connu pour ses activités publiques, en tant que général, sauveur de la Nouvelle-Orléans et septième président des États-Unis d'Amérique. La plupart des ouvrages consacrés à Jackson traitent plus généralement de ses mandats présidentiels, de sa campagne politique contre la Banque, de la crise de Nullification, du transfert des dépôts fédéraux dans les banques d'États. Peu en revanche se sont penchés sur l'homme et sa vision de lui-même. Les grands ouvrages de référence ne s'intéressent à sa vie privée que lorsqu'elle éclaire les événements majeurs de son administration. À l'instar de la première biographie de Jackson, écrite de son vivant et sous sa tutelle (Reid

¹⁰ Plusieurs origines sont proposées. Le terme proviendrait de l'ambassadeur français, Hyde de Neuville, qui qualifia ainsi Jackson après son invasion de la Floride (cité dans Ward, 1955 : 184). Remini (I : 384) affirme que ce sont les Espagnols qui ont affublé Jackson de ce surnom durant son invasion de la Floride en 1818. Remini reprend l'affirmation de Philip C. Brooks, *Diplomacy in the Borderlands* (New York, 1970).

¹¹ À propos du terme de "Démocratie jacksonienne", son origine et ses différentes significations selon les époques, voir Richard J. Moss, "Jacksonian Democracy: A Note on the Term" (*THQ*, 1975). Moss rappelle que ce terme a emprisonné les historiens jusque dans les années 60, ceux-ci ne pouvant expliquer le second quart du xix^e siècle qu'en termes politiques, sans jamais remettre en cause la formulation même de cette expression et le concept qu'ils avaient tant de mal à définir.

¹² *"King Andrew the First"* est le titre d'une caricature de Jackson publiée durant la campagne de 1832. Le président y est habillé en roi, portant le manteau d'hermine, le sceptre royal dans une main et un document intitulé "veto" dans l'autre. Il est dépeint debout, piétinant la Constitution américaine (document reproduit dans Remini, II : entre les pages 256-257).

& Eaton, 1817) , les biographies modernes s'intéressent avant tout à l'homme public et lorsqu'ils se penchent sur sa vie privée, c'est le plus souvent pour éclairer le caractère du président. En revanche, cette étude examine en priorité cet aspect négligé de la vie de Jackson, tentant de rétablir un équilibre dans la présentation de cet homme souvent utilisé comme instrument historique plutôt que comme un homme dans l'histoire.

Afin de situer l'état des études jacksoniennes jusqu'à ce jour et pour présenter les ouvrages à la disposition du public, nous mentionnerons quatre biographies qui se distinguent de la masse énorme de livres concernant Jackson par leur importance et l'influence qu'elles ont exercée sur la recherche contemporaine, ainsi que deux ouvrages thématiques majeurs.

Quelques "vies" furent écrites du vivant de Jackson, principalement sous sa supervision. Ce sont plutôt des apologies, des versions "autorisées", voire même de simples tracts de campagne électorale. La première biographie fut en partie l'oeuvre d'un aide de camp de Jackson, le major John Reid, qui commença le livre en 1815. Il mourut subitement en 1817 après avoir rédigé les quatre premiers chapitres. John Eaton, un autre officier de Jackson et un ami proche, finit le livre la même année (Remini, I : 323-24) et reprit l'ensemble en 1824 sous le même titre [*La Vie d'Andrew Jackson*] pour la campagne présidentielle. De par sa date de rédaction, cet ouvrage est évidemment incomplet. Amos Kendall, un autre proche, écrivit deux volumes biographiques dans les années quarante, publiés en fascicules sous le titre de *Life of Andrew Jackson, Private, Military and Civil*, et fondés sur les papiers que Jackson lui avait confiés à cet effet (Remini, III : 483-84). C'est la seule biographie qui mentionne explicitement dans son titre un intérêt pour le privé.

La première biographie majeure, *Life of Andrew Jackson*, fut écrite en 1860-61 par James Parton. Ces trois volumes fondateurs sont la source d'information principale de tous les écrits qui suivirent, sans exception. Parton, membre des historiens dits "patriciens", affirme son intention de révéler la vérité avec "simplicité et fidélité" et de dévoiler ce qui chez Jackson est "honnête, curieux, intéressant, réel". Cette vue de la biographie ou même de la compréhension d'un homme par un autre paraît aujourd'hui bien idéaliste. Il faudra se contenter ici d'une tentative de "défaire l'absence" d'Andrew Jackson, d'après le joli mot d'Arlette Farge à propos de la vie ordinaire du xviii^e siècle¹³.

La première grande biographie de ce siècle, *The Life of Andrew Jackson*, fut écrite en 1911 par John Spencer Bassett, le premier historien à rassembler les papiers de Jackson et à tenter de les répertorier. La biographie est très sèche et factuelle, honnête de ton et d'approche. Mais, Bassett est surtout reconnu pour l'édition des 6 volumes de la correspondance éditée entre 1926 et 1933. Il accomplit un travail extraordinaire si l'on considère les moyens technologiques limités du traitement de l'information de l'époque.

En 1933, Marquis James, un journaliste, écrivit une nouvelle "vie" de Jackson intitulée *The Border Captain*, dans une prose fleurie et romantique. Jackson y apparaît comme un

¹³ Arlette Farge, *Le cours ordinaire des choses dans la Cité du xviii^e siècle*, (Paris : Seuil, 1994), citée par Pierre Lepape, *Le Monde des Livres*, vendredi 29 avril 1994, xii. Farge souligne par cette expression la tentative difficile de lutter contre l'oubli et la disparition en tentant de recomposer comme on le peut, sans y parvenir complètement, des êtres et des événements disparus.

héros et un patriote presque mythique dans de multiples scènes très agréables à lire. Une fois encore, James est resté très près de la version de Parton, éclairant certains points comme la controverse du lieu de naissance (Caroline du Nord ou du Sud ?), ou celle du mariage (Jackson s'est-il marié en sachant que sa femme n'était pas légalement divorcée ?). En 1938¹⁴, James publia le deuxième tome de sa biographie qui traitait de la période présidentielle, intitulée *Portrait of a President*. Le point de vue ne change pas et Jackson conserve son aura héroïque. James s'attache néanmoins à présenter de nombreux aspects de l'intimité de Jackson.

1945 voit la sortie du livre d'Arthur Schlesinger, Jr. *The Age of Jackson*, un monument historiographique si l'on considère le point de vue socio-économique qui y est développé et la quantité de réactions qu'il a suscitées. Le livre est une approche sociale nouvelle de ce qu'on appelle la Démocratie jacksonienne, dans lequel Schlesinger décrit les années 1830 comme le creuset d'une lutte des classes entre grands capitalistes, capitaines d'industrie (sorte de proto-"requins d'industrie") d'une part, "travailleurs" des villes et petits fermiers de l'autre, bien que ces "alliances" ne soient pas l'objet d'une organisation sociale renforcée. Le Parti démocrate de Jackson apparaît comme une machine politique dévouée à la défense des intérêts des masses, alors que le parti Whig d'Henry Clay est dépeint comme un bastion aristocratique, partisan de la Seconde Banque des Etats-Unis et du Système Américain¹⁵ cher au Représentant du Kentucky.

Le livre encouragea l'étude plus systématique de la composition de la société à cette époque, une approche plus quantitative comme l'étude des comportements électoraux, la composition des électors, ainsi que le reflète le livre de Lee Benson (1962), une étude statistique représentative de l'État de New York comme exemple de démocratie jacksonienne.

En 1955, John William Ward. ; publia un livre capital à nos yeux, intitulé *Andrew Jackson, Symbol for an Age*. Jackson y était dépeint comme représentatif de trois thèmes chers à son époque, la Nature, la Providence et la Volonté. Principalement à travers l'étude des discours prononcés à la mort de Jackson, Ward démontre combien le pays se réfléchissait et se définissait à la fois dans les actions et l'attitude du général. L'originalité de Ward était de voir dans le général un reflet de la société américaine qui l'avait adopté comme un symbole utile à ses aspirations. Tous les thèmes américains étaient une nouvelle fois incarnés par ce personnage dont la jeune Amérique avait tant besoin pour instaurer son panthéon.

En 1963, le biographe actuel d'Andrew Jackson, Robert Vincent Remini, fit son entrée avec un livre, *The Election of Andrew Jackson*, dépeignant l'élection de 1828 comme le signal d'une révolution sociale. L'idéologie de l'ouvrage faisait écho à celui de Schlesinger, Jr. En 1966, Remini publia sa première biographie d'Andrew Jackson, *The*

¹⁴ 1938 est également l'année de publication d'une synthèse regroupant les deux tomes, *The Life of Andrew Jackson*, ouvrage que nous utilisons dans ce travail.

¹⁵ Le "système américain" était un programme ambitieux de développement des infrastructures nationales financé par le gouvernement, un interventionnisme que Jackson rejetait avec virulence. Ces conceptions étaient issues des idées fédéralistes d'Hamilton (Wiltse, 1961 : 55-59).

Life of Andrew Jackson, et en 1977, sortit le premier tome de son grand oeuvre, *Andrew Jackson and the Course of American Empire, 1767-1821*, attestant par son titre la thèse fondamentale de Remini selon laquelle Jackson est l'architecte principal, à travers l'extention territoriale et politique des Etats-Unis dans la première moitié du xix^e siècle, du processus d'expansion géographique et démocratique. Deux autres volumes suivirent, *Andrew Jackson and the Course of American Freedom, 1822-1832* (1981) et *Andrew Jackson and the Course of American Democracy* (1984), qui procurent une source majeure d'informations pour les années à venir. Empire, liberté et démocratie, le chemin de l'expansion territorial ouvrant à la grande démocratie américaine reprend l'argumentation de la Destinée Manifeste¹⁶. D'ailleurs, malgré un livre consacré aux Noirs et aux Indiens, Remini demeure ambigu sur la participation de Jackson aux deux actions honteuses du xix^e siècle, le génocide des Indiens et l'esclavage. Il est également à déplorer la désagréable habitude qu'a l'auteur de reprendre, parfois *in extenso*, d'innombrables éléments de l'ouvrage écrit par James Parton en 1860.

Dans un autre registre, la *Ladies' Hermitage Association*¹⁷ lança, avec la collaboration de l'université du Tennessee à Knoxville, un vaste programme de classement des papiers de Jackson, disséminés à travers le pays dans différentes bibliothèques ou appartenant à des collectionneurs privés (l'autographe d'Andrew Jackson est parmi les plus chers du marché). Le *Andrew Jackson Papers Project* ; fut donc lancé au début des années 1970 et vit la parution en 1980 du premier volume imprimé des *Papers of Andrew Jackson*, suivit de deux autres, ainsi qu'un volume de papiers juridiques publiés dans la même décennie. Le quatrième volume d'une série qui devrait en comporter quinze est sorti en 1994, le cinquième en 1997.

Parallèlement, l'édition microfilm de la totalité des papiers a été publiée en 1987 et compte 79 pellicules, qui viennent s'ajouter aux 38 déjà existantes des archives de la Bibliothèque du Congrès publiées en 1967. Cette masse énorme est à la disposition du public et des spécialistes, constituant une mine fabuleuse pour la recherche. Deux index furent publiés conjointement, le premier en 1967 et le second en 1987.

Ainsi, ce qui se passe à l'Hermitage, près de Nashville (où travaille l'équipe de la *Ladies' Hermitage Association*) couplé à l'entreprise de l'équipe Moser.; à Knoxville (à l'est du Tennessee) permet de constituer un fond inestimable de documents qui n'ont pas pour unique objet l'homme public, mais témoignent également en profondeur de l'homme privé : Jackson y gagne une dimension plus humaine, moins mythique, arrimée à une

¹⁶ Théorie providentielle de l'expansion américaine émise en 1845 par un journaliste, John O'Sullivan, à propos de la nécessité d'annexer le Texas. L'Amérique serait promise à un règne sur les autres nations, ordonné par Dieu. Ce concept conduisit à l'impérialisme américain de la fin du xix^e siècle (Cuba, Hawaï). La dynamique expansionniste et dominatrice de l'empire américain au xx^e siècle n'est que la continuité de ce sentiment très puissant dont Jackson est d'ailleurs l'un des premiers initiateurs (Wiltse, 1961 : 83).

¹⁷ L'association des dames qui gèrent l'Hermitage, la plantation d'Andrew Jackson près de Nashville depuis 1889. Un musée et un centre de recherche ainsi qu'un programme de fouilles archéologiques constituent les pôles d'activité principaux de l'association aujourd'hui. La demeure a été entièrement restaurée dans le style attesté par les documents de l'époque. Les meubles, les tapisseries, les tapis sont d'origine, restaurés ou copiés selon les modèles originaux.

réalité (des objets, des lettres, des lieux) qui rappelle qu'il fut avant tout un être de chair et de sang vivant dans une aire culturelle déterminée par des relations sociales, politiques et économiques, mais aussi des pratiques familiales et amicales mêlant les sphères publique et privée.

Correspondance

La correspondance d'Andrew Jackson reflète son action dans le monde. Elle est une chronique de ses travaux, une énumération, une quantité ¹⁸ d'actions mises bout à bout. Il faut donc considérer la correspondance comme quantitativement et qualitativement pertinente lorsqu'on veut rendre compte des actes de Jackson. Le foisonnement et la diversité sont deux expressions constitutives de son rapport au monde.

La correspondance est un rituel qui tend à fournir aux épistoliers **“un fonds commun de mots, d'images, de concepts”** (Dauphin et al., 1995 : 99). En tant que telle, elle est le reflet à la fois des pratiques sociales attendues et des désirs particuliers des individus, mais aussi, dans bien des cas, leur mise en actes. La pratique épistolaire n'est évidemment pas l'apanage des seules relations familiales au xix^e siècle et demeure l'unique mode de communication à distance à cette époque. Jackson était, nous l'avons dit, un infatigable correspondant, comme cet aparté à son ami John Coffee le confirme : **“I have been writing for four hours and am obliged from debility to stop”** (Bassett, IV : 43). Les 100 000 pièces répertoriées par le *Andrew Jackson Papers Project* prouvent combien la chose écrite structurait le rapport au monde de Jackson et de ses contemporains. Il n'y a qu'à évaluer le volume des correspondances parvenues jusqu'à nous, remplissant des bobines de microfilms, pour en entrevoir l'importance concrète (ne serait-ce qu'en terme de temps passé à écrire) sur les activités journalières des épistoliers ¹⁹.

La correspondance était une partie constitutive de la vie de Jackson et rythmait également les relations sociales et familiales de ses contemporains. La perception du temps et le rapport à l'écrit se trouvaient forgés par une séparation que la mauvaise santé des gens pouvait rendre définitive. On trouve souvent dans les lettres des allusions à la mort toujours possible et on souhaite revoir les siens tout en évoquant et en conjurant l'horrible hypothèse. L'écriture semble éloigner cette éventualité de la mort et protéger l'intégrité des épistoliers. Le rapport de l'écriture au temps, exprimé par exemple dans les sonnets shakespeariens, agit de même dans l'espace :

His beauty shall in these black lines be seen
And they shall live, and he in them still green

¹⁸ Le Larousse donne l'étymologie d'“énumérer” : “lat. *enumerare*, de *numerus*, nombre, 1521” (1989 : 652).

¹⁹ Dauphin et al. soulignent le côté répétitif, rassurant, de la correspondance familiale, qui permet au lecteur de choisir un échantillon représentatif de lettres : “Il n'est donc pas nécessaire d'être exhaustif, ni de décalquer indéfiniment les mêmes contours, présents à des degrés divers dans toutes les lettres” (1995 : 100).

—Shakespeare, Sonnet LXIII ²⁰.

Ainsi la correspondance apparaît comme une parole en suspens, conservée dans l'espace intermédiaire des épistoliers, entre le réel et l'imaginaire, dans une "concordance discordante" ²¹ qui craint sans cesse que l'accident n'attente au cours de la vie. À la fois rapprochement symbolique et expression même de la distance, la correspondance établissait un mode de vie particulier qui entr'ouvrait le monde clos de la famille ou du groupe, l'attirait vers l'extérieur, alors même que l'espace de la feuille de papier en recréait l'illusion intime, protectrice et rassurante.

Steven Stowe, dans son ouvrage sur le rituel dans la société des planteurs, précise la place de l'acte épistolaire dans la culture sudiste :

The planters' reliance on letters to inspire, comfort, and control is the chief example of the way in which a certain form of language is a window on both the social order and an individual's perception. (...) [L]etters often were the very substance of relationships otherwise strained by distance, gender differences, or emotion. Such letters existed as a bond and a commentary on the bond (1990 : 3-4).

Ce commentaire sur l'écriture épistolaire considérée comme lien entre les personnes et comme expression de pratiques culturelles est au centre de cette étude sur la correspondance d'Andrew Jackson. La correspondance reflète, au moins implicitement, l'époque de sa production et les désirs de ses auteurs. Malgré l'apparente évidence de cette affirmation, il nous semble important de la répéter ici. Pour des gens qui étaient séparés les uns des autres pendant de longues périodes de l'année, la correspondance et son "pacte épistolaire" (Dauphin *et al.*, 1995 : 131).; se substituaient bien souvent à la vie qu'ils ne pouvaient vivre ²².

dans cet entre-deux, l'épistolier met en scène sa relation à autrui et s'y définit en même temps qu'il définit l'autre et le lien qui les unit. Cette expression des relations, plus conforme à des règles qu'une discussion en tête-à-tête, mais moins contrôlée qu'une autobiographie ou que des mémoires, trouve une scène intime nécessaire à la continuité symbolique de la famille ou du groupe social. Dans ce "lieu d'histoire", recentré, réduit à un espace à dimension humaine, espace de vie, l'individu éloigné de sa famille par le

²⁰ *The Illustrated Stratford Shakespeare* (1982) (London: Chancellor Press, 1989), 1014.

²¹ Ricoeur définit ainsi cette expression : "Par concordance, j'entends le principe d'ordre qui préside à ce qu'Aristote appelle "agencement des faits". Par discordance, j'entends les renversements de fortune qui font de l'intrigue une transformation réglée, depuis une situation initiale jusqu'à une situation terminale" (1990 : 168). L'espace épistolaire, intermédiaire entre fiction et réalité, nous permet de rapprocher ainsi les théories littéraires de ce que nous pourrions appeler, d'après Ricoeur, la "mise en intrigue" de la vie.

²² L'étrange pouvoir de l'écriture à recréer le sentiment d'un rapport familial apparaît dans toute l'incongruité de sa force lors d'une brouille entre Jackson et son neveu, alors que les deux hommes résidaient à la Maison-Blanche. Ils ne s'adressaient plus la parole mais ils s'écrivaient trois ou quatre fois par jour, les lettres étant transmises par les domestiques (Bassett, IV : 189-207). Jackson, exaspéré, écrivit un soir à Donelson : "I had a hope my feelings would no more be harrowed up by your written communications when you were daily with me" (Bassett, IV : 205).

voyage conforte ses relations, entretient ses affections et assure de son retour prochain. Dauphin *et al.* explicitent cette recreation de l'univers familial par la lettre :

Dans le moment de leur écriture, [les lettres] forment un réseau qui inscrit l'existence particulière de l'individu et de ses proches dans les solidarités d'un "front de parenté". Les échanges épistolaires, tissés entre les membres de la famille, sont un moyen privilégié pour sauvegarder des liens que l'éloignement met en péril (1995 : 14).

Ce "front de parenté" garantit une continuité familiale malgré les absences et organise la vie sur un mode mi-réel mi-fictionnel, fait de récits, d'attentes et de promesses sur lesquels repose l'unité familiale. Pour un homme si occupé que l'était Jackson, l'écriture possède donc une importance primordiale, au-delà même du contenu des lettres.

L'importance du mode duel qui constitue l'épistolarité organise la circulation des mots à l'intérieur du groupe ou de la famille. Une correspondance, plus que toute autre "oeuvre littéraire"¹²³⁶, est prise dans une relation, voire une interaction, puisque souvent une lettre n'est que la moitié d'un échange, qui appelle une autre lettre ou bien y répond. Ricoeur (1990 : 185), cite le "subtil exemple" de Hegel qui, dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, rappelle l'"éphémère" de l'oeuvre pour son auteur au moment où les "autres individualités" investissent "leur intérêt à cette oeuvre", et pour ainsi dire la transforment "en quelque chose d'autre" par "le contre-jeu des autres forces et des autres intérêts". Cette volatilité de la trace d'un individu dans la subjectivité d'un autre, Ricoeur la souligne comme résultat inévitable de l'interaction :

Cette manière pour l'oeuvre de ne tenir son sens, son existence même comme oeuvre, que de l'autre, souligne l'extraordinaire précarité du rapport entre oeuvre et auteur, tant la médiation de l'autre est constitutive de son sens (1990 : 185).

Adaptant la remarque précédente à notre propos, il n'est donc pas inutile de rappeler le caractère réciproque de l'épistolarité, non pas seulement expression de soi, mais union des discours dans une communion de sentiments et d'intérêts communs. Nous avons donc pris soin, tant que possible, de reproduire dans notre travail le miroir des lettres de Jackson que sont les écrits de ses correspondants. La trame d'un récit se tisse petit à petit dans une construction commune qui insère chaque épistolier dans l'intrigue épistolaire.

La mise en récit

Nous tendons à nous immiscer dans les interstices du discours de Jackson et des siens pour en révéler les rouages et le caractère propre. Les lettres sont notre guide et orientent ainsi la direction de notre regard.

La correspondance est caractéristique de l'homme en ce qu'elle est à peine réflexive. Jackson communique facilement son état d'esprit au moment de la rédaction, sans pourtant éloigner son propos de l'action dans laquelle il est engagé. Parfois, ses lettres sont les lieux de l'action, voire l'action elle-même. Mais, seuls les événements induisent

^{23 16} Le dictionnaire définit l'"oeuvre" comme "production de l'esprit" mais aussi comme "acte", "action" ou "travail", tirés du latin "opera" (Larousse, 1989 : 1269-70).

chez lui des commentaires ou des méditations. Ainsi Ward (1955) donnait dans son livre une identité symbolique à Jackson, qui mettait en jeu l'ensemble des représentations américaines, tandis que nous nous appliquons à définir une identité individuelle propre à l'homme. Développant des épisodes sélectionnés, qui nous semblent illustrer un ou plusieurs traits généraux dessinés d'une manière impressionniste dans la correspondance, nous retraçons le cadre de l'histoire dans lequel Jackson vient agir, et par là, se définir.

Nous reprenons en partie la vieille manière de l'histoire narrative, en en tronquant cependant l'illusoire continuité puisque nous agissons par à-coups. Citons, comme caution de l'utilité propre à cette narrativité traditionnelle, la remarque de Ricoeur face au dire de l'histoire :

[N]e tenons-nous pas les vies humaines pour plus lisibles lorsqu'elles sont interprétées en fonction des histoires que les gens racontent à leur sujet ? Et ces histoires de vies ne sont-elles pas rendues à leur tour plus intelligibles lorsque leur sont appliqués des modèles narratifs — des intrigues — empruntés à l'histoire ou à la fiction (drame ou roman) (1991 : 138) ?

Dans son essai intitulé "De l'interprétation", Ricoeur défendait âprement le lien entre histoire et récit, présentant l'intrigue comme l' "**ensemble des combinaisons par lesquelles des événements sont transformés en histoires ou — corrélativement — une histoire est tirée d'événements**" (1986 : 14). À ce besoin de comprendre les faits de la vie, le récit apportait une forme :

À titre ultime, l'histoire ne peut rompre tout à fait avec le récit, parce qu'elle ne peut rompre avec l'action qui implique des agents, des buts, des circonstances, des interactions et des résultats voulus et non voulus. Or, l'intrigue est l'unité narrative de base qui compose ces ingrédients hétérogènes dans une totalité intelligible (Ricoeur, 1986 : 15).

La narrativité permet également de transmettre non seulement l'adéquation exprimée par Ricoeur , mais aussi le sens de l'instant d'écriture, instant de vie sur la page. Ce travail demande ainsi au lecteur un effort de *sympathie*, au sens de "participation" à un échange épistolaire, à une conversation entre "eux" et "nous".

Pour illustrer ce point, empruntons une citation à l'anthropologue Clifford Geertz qui parle des sujets de l'observation anthropologique : "**The whole point of a semiotic approach to culture is, as I have said, to aid us in gaining access to the conceptual world in which our subjects live so that we can, in some extended sense of the term, converse with them**" (1973 : 24). Si nous transposons cette méthode à notre lecture des lettres de Jackson, la sympathie à laquelle nous faisons allusion tient dans la "conversation" qui est cet échange entre deux systèmes à première vue incompatibles et inaccessibles l'un à l'autre ²⁴.

Toute l'habileté consiste à rendre compte, ou tout au moins à suggérer à tous les sens (non pas *dans* tous les sens malgré le désir de rayonnement maximum) le sentiment

²⁴ Wittgenstein, cité par Geertz, ne disait-il pas : "*We cannot find our feet with them*" ? (1973 : 24). Ne pas marcher du même pas, main dans la main, ne pas s'entendre, toutes métaphores qui indiquent l'inadéquation des corps, l'absence de relation au sens le plus physique, vital, inter-subjectif qui soit entre deux hommes, deux cultures, deux imaginaires.

d'une existence. De cette façon, ce que dit Farge à propos de la parole peut être repris ici, tout en reconnaissant le décalage des situations qu'elle étudie et des nôtres :

[L']écriture historique de la parole n'est pas un défi lancé à la littérature, elle est un moyen pour désigner des différences, établir des réseaux de connaissance, faire en sorte que les écarts entre les marges, les zones silencieuses et d'autres plus sombres soient reliés entre eux, nommant les événements et les césures, l'enchevêtrement des origines (1997 : 81).

Dresser le portrait de Jackson impliqué dans le réseau de ses relations revient à définir son identité tout en la reliant à celle de son temps. C'est, comme le dit Geertz (1973 : 17) , faire apparaître ***“la logique informelle de la vie”***, le déroulement inattendu de l'existence.

Notre effort porte sur l'immersion du lecteur dans la parole de Jackson, comme l'anthropologue observe de l'intérieur ses sujets. Cette approche trouve son sens premier dans le rapport étroit fourni grâce à la lecture des lettres. Geertz affirme que le ***“manque de familiarité avec l'univers imaginaire”*** du sujet étudié est ce qui rend habituellement notre compréhension du monde étudié impossible (cf. Wittgenstein). Nous espérons que notre attachement à observer Jackson dans son environnement personnel réduira l'écart pourtant incompressible du temps qui trouble notre compréhension. Geertz définit ainsi son objectif :

[What prevents us from grasping what people are up to is] the lack of familiarity with the imaginative universe within which their acts are signs. Understanding a people's culture exposes their normalness without reducing their particularity (...) setting them in the frame of their own banalities, it dissolves their opacity (1973 : 13).

Les relations épistolaires constituent et traduisent l'expression de la communauté culturelle à laquelle appartient Jackson. Elles expriment également cette banalité du quotidien qui peut être un pont entre cet univers et le nôtre. L'univers des lettres est aussi l'imaginaire commun à tous les correspondants. Ainsi, la lettre agit comme une attestation de cette communauté, elle en exprime les liens et le sens. Témoins de la vérité de son action, les lettres de Jackson l'attestent comme sujet agissant. Renversant cette perspective pour la prendre de l'autre bout, Ricoeur fait ainsi le lien : ***“l'action est cet aspect du faire humain qui appelle récit”*** (1991 : 76). L'action doit être inscrite pour être reconnue et le silence du geste doit trouver son expression humaine par la parole dans un récit de mise en forme, communément appelé l'intrigue ²⁵.

L'existence du témoignage contribue à renforcer la définition identitaire de l'épistolier en lui proposant une image de lui-même. Ricoeur écrit :

l'attestation peut se définir comme l'assurance d'être soi-même agissant et souffrant. Cette assurance demeure l'ultime recours contre tout soupçon ; même si elle est toujours en quelque façon reçue d'un autre, elle demeure attestation de soi (1990 : 35).

C'est cette identité-là que nous recherchons, celle qui se définit dans les actes de paroles

²⁵ Ce n'est pas la moindre des ironies que l'étymologie du mot “intrigue” vienne du verbe *embrouiller*. Ainsi, l'intrigue, moteur du récit, est aussi source de confusion et d'égarement quant aux personnages et aux situations.

que sont les lettres, elles-mêmes rendant compte des actes physiques de l'épistolier qui par sa plume, divulgue, rend public, les actes qui forment son identité personnelle.

En tant qu'homme agissant sur le monde mais aussi à l'intérieur de l'espace épistolaire (dont la dimension relève encore du public et du privé), Andrew Jackson existe à la fois dans l'histoire des hommes et dans un réel plus incertain, propre à l'écriture, qui agit comme un miroir de la réalité qu'il tente de contrôler afin que cette réalité se conforme à l'échafaudage de ses désirs. Jackson, pourtant, n'y fait jamais référence. Il n'a pas un mot sur sa démarche. Celle-ci s'affirme par sa narration dans l'écriture. C'est en ce sens que nous pouvons dire que l'action d'Andrew Jackson est une parole performative, car elle est à la fois l'action et la parole de l'action, l'acte et son commentaire. Elle s'affirme seule, sans la volonté de l'épistolier, car la volonté de ce dernier est à l'extérieur, imprimée dans ses actes.

Créance est aussi fiance (...) l'attestation est fondamentalement attestation de soi. Cette confiance sera tour à tour confiance dans le pouvoir de dire, dans le pouvoir de faire, dans le pouvoir de se reconnaître personnage de récit, dans le pouvoir enfin de répondre à l'accusation par l'accusatif : me voici! selon une expression chère à Levinas. A ce stade, l'attestation sera celle qu'on appelle communément conscience morale (Ricoeur, 1990 : 34-35).

Jackson veut précisément établir le lien entre la morale de ses actes et cette reconnaissance de son action par les autres. Il désire enregistrer ses actions en les inscrivant dans l'histoire. Ce souci de soi agissant se soumet au jugement de Dieu (par la conscience morale) et des hommes (par la postérité).

"Se reconnaître comme personnage de récit", c'est aussi reconnaître sa capacité d'action, affirme Ricoeur (1990). Jackson attend un témoignage écrit de son action par l'autre, une reconnaissance par l'autre de son personnage afin d'obtenir confirmation de son identité. Il se regarde mis en scène, attesté par le regard et la parole de l'autre, attestant par là-même le témoignage qui le confirme dans son *assurance d'être soi-même*. Ainsi, "cette assurance demeure l'ultime recours contre tout soupçon", contre les accusations qui mettent en péril sa place dans l'histoire et sa "conscience morale", le sentiment que ses actes sont les seuls témoins (au sens fort de "ceux qui témoignent") dignes de foi dans l'affirmation de son être, une constante qui s'oppose au soupçon, aux faux témoignages, aux mensonges de ses ennemis. L'opinion publique tient donc un rôle majeur dans sa vision de lui-même, mais elle repose sur le sentiment intime de sa conscience de soi. Ce sentiment est l'assurance pour lui-même qu'il y a adéquation entre sa vérité personnelle et l'image perçue par le monde extérieur, une attitude pour le moins ambiguë et très génératrice de fiction. La force narrative de son existence, sa mise en récit, son instauration dans l'histoire, ne sont acceptées par lui qu'à l'issue de cette *vérification*, de cette attestation de soi en tant qu'il se reconnaît "comme personnage de récit". Cette *dignité* face à l'histoire est le reflet officiel et honorable de ses convictions, garantes morales de son éthique. Sa vérité dépend ici d'une fiction personnelle et de l'attestation des autres à ce récit.

Différents modes d'épistolarité

De même que la lettre sert de relais aux différents membres de la famille, elle sait se taire et l'échange épistolaire offre alors à l'intimité des correspondants le refuge de son secret, ainsi que Jackson le glissait à Samuel Donelson en 1796 : ***“write your Sintiments underneath, as on paper the most fair mode of winding up business and the most Secrete”*** (Smith, I : 94). L'importance du secret était stipulée par l'ajout souligné des mots *personal* ou bien *for your eye only*, qui prévenaient le lecteur de ne pas divulguer le contenu du paragraphe. Cet avertissement tenait lieu de sommation et ne souffrait aucune transgression²⁶.

Cet usage variable de la missive révèle différents niveaux de communication, concernant le type d'informations transmises et les différents destinataires auxquels elles étaient adressées. Un article destiné à être publié dans un journal était envoyé sous forme de lettre à l'éditeur²⁷. Le besoin de désigner des lettres entières ou certains passages comme privés ou confidentiels montre que fondamentalement, la lettre était destinée le plus souvent à la collectivité et pas seulement au destinataire nommé sur l'enveloppe. La lettre de l'absent était souvent lue lors des réunions de famille ou dans le cercle d'amis et commentée dans un moment de communion (Dauphin *et al.*, 1995 : 161-166).; . D'ailleurs, chaque fin de lettre contenait une liste des proches à qui l'on envoyait ses meilleurs souvenirs. En voici un exemple particulièrement chargé :

Present me affectionately to mrs. Donelson and her family in which Stockley and his amiable lady is included, and to William and Elizabeth, to mr martin and his amiable family, to Alexander and Levan, and Severn and his. say to mr and mrs. McLamore I salute them kindly and will expect to see mary on with him Genl Coffee and his daughter when you come on. Write me when you reach home, and give me the health of the family and such information as you believe will be interesting (Smith, I : 94).

Il faut également signaler le mode particulier de transmission des lettres. La poste ne remplissait qu'une partie de l'acheminement du courrier des planteurs. Ceux-ci n'avaient pas tellement confiance en elle. La plupart des missives reçues ou envoyées par Jackson étaient convoyées par des esclaves, des amis ou des connaissances qui se voyaient chargées de transmettre la correspondance en chemin²⁸. Ce réseau invisible de relations mêmes informelles constituait en soi un tissu extrêmement serré d'organisation sociale.

Lieu de mémoire

Cette étude est motivée en partie par la perspective historique dans laquelle Jackson considérait sa correspondance. Il voulait conserver la mémoire authentique de son action,

²⁶ Voir la controverse qui opposa Jackson à William Cocke, que Jackson accusa d'avoir révélé le contenu confidentiel d'une lettre (Smith, I : 153 ; 199-204).

²⁷ Voir par exemple les lettres à l'éditeur de l'*Impartial Review*, Thomas Eastin, durant l'affaire Dickinson, qui furent publiées dans le journal (Moser, II : 97, 101).

²⁸ En 1843, Jackson envoya à Amos Kendall (qui résidait à Washington) un coffre rempli de ses papiers par l'intermédiaire d'un éditeur de ses amis qui se rendait à la capitale (Remini, III : 487).

comme le suggère l'éditeur de sa correspondance : **"Andrew Jackson felt a deep obligation to history and, over the four decades he spent in public life, took particular care to preserve his papers so that his legacy to the American republic might be justly appraised"** (Moser, 1987 : xxxv). En 1831, Jackson écrivait à son secrétaire à la Guerre, John Eaton : **"I will thank you to preserve this and return it to me—it may be of use hereafter to guard my consistency"** (Bassett IV : 220). Son désir d'authenticité et de reconnaissance trouvait dans l'écriture une inscription pertinente et adéquate au jugement de l'histoire. Ses actes se trouvaient gravés dans la mémoire collective de l'écrit dont c'était la tâche de témoigner de sa bonne foi et de la justesse de ses décisions. Certain du bien-fondé de sa conduite, il ne voit à opposer à toute contestation qu'une présentation sans appel des faits bruts. En 1828, durant l'une des nombreuses controverses de la campagne présidentielle, il écrivait à son ami Coffee : **"I want his statement in a tangible shape, on paper. I have in his letters in the war office, a sure defence against falsehood, if it should be attempted"** (Bassett, III : 441). En effet, Jackson collectait également les témoignages des acteurs eux-mêmes à des fins "historiques"²⁹. L'encre et le papier préservait les mots des détournements de sens.

Classée dans de nombreuses malles qu'il laissait à ses biographes afin que ceux-ci aient accès aux sources de ses actes, aux "faits" comme il aimait à le rappeler, cette correspondance apparaît comme le testament épistolaire d'une vie d'action dont elle constitue l'unique trace personnelle. Ni journal, ni autobiographie, ni mémoires n'attestent de la réflexion de Jackson sur ses actes et sur lui-même. L'homme n'aimait pas parler de lui, mais il laissa aux autres le soin de le faire en leur procurant tous les documents nécessaires. Ce qui importait, c'est que justice fût faite à la probité de ses actes. Il s'en expliquait dans une lettre à l'historien George Bancroft qui, en 1841, lui avait demandé une entrevue. Physiquement diminué, il ne pouvait accéder à la requête, mais répondit à Bancroft un mois plus tard :

I have allways had great dislike to speak of myself. I have avoided it, unless where it has become necessary to defend my character from the rude assaults of unprincipled political demagogues who unjustly assail me—then, justice to myself, and to posterity, compel me to speak. In all other cases, I leave to my contemporaries to speak, and give the narrative of facts (Bassett, VI : 128).

La "voix" de Jackson rapporte discrètement ce souci du témoignage. La citation suivante souligne l'attachement de Jackson à ses papiers, souvent contre l'indifférence de ses proches, voire même leur désir affiché de destruction : **"Providence has been kind to me, I had once like to have lost all my old papers, and at another time, Call and Mrs J. had prepared to burn them, as I fortunately got home, and preserved them"** (Bassett, III : 423). Cette confiance en l'écrit pour l'expression de ses opinions et la confidentialité propre à la missive explique en partie l'énorme masse de papiers préservés

²⁹ Le 28 mai 1832, il envoya un questionnaire à un témoin, Abner Lacock, concernant l'affaire de la première campagne contre les Séminoles en 1818, dans laquelle il était accusé d'insubordination. Il fit part de son initiative à John C. Calhoun, alors secrétaire à la Guerre, concerné au premier chef par ces événements : **"Gel A. Jackson takes leave to acquaint Mr. J. C. Calhoun that in collecting facts relative to the Seminole War for future and historical use, it is deemed necessary to request of Mr. Abner Lacock of Pennsylvania answers to certain interrogatories"** (Bassett, IV : 445).

jusqu'à nos jours malgré les béances.

On voit que, pour Jackson, les papiers renferment un trésor pour la lecture future de son époque. L'activité de lecture est ainsi le complément indispensable à une bonne maîtrise de l'écriture. Parton montre l'intérêt pratique de Jackson pour la compréhension des faits :

He was no great reader of books. His library at the Hermitage consists chiefly of presentation copies and the biblical commentaries so eagerly read by the General at a later day. He was always a devourer of newspapers, however, and was particularly fond of hearing an eloquent speech read aloud in the family circle(II : 654).

Dépositaires des événements de ce monde, les journaux avaient donc sa préférence. Il conseillait même à ses pupilles de lire les quotidiens : ***“this will give them a relish for reading”*** (Burke, 1941, I : 108). À l'instar des lettres, les journaux constituaient un lien primordial avec les activités quotidiennes de la société.

L'importance des lettres s'établit ainsi sur le plan historique, social, mais aussi et surtout personnel, dans le besoin de recréer un lien familial fragilisé par l'absence. Cette nécessité s'oppose ainsi radicalement au silence des épistoliers et appelle au “pacte épistolaire” auquel nous avons déjà fait référence. Négliger un tel engagement met en danger l'équilibre déjà précaire du tissu familial. Les lettres témoignent de ces échanges et renferment les sentiments et les personnalités de leurs auteurs, des éléments très précieux pour notre travail.

Histoires des hommes

Singularité

Afin d'éviter le piège du sujet prétexte (Jackson comme symbole de...), il nous faut exposer dans le plus grand détail l'étendue de son caractère, en topographier la surface des expressions, comme un géographe, mais aussi en dégager les couches profondes et sédimentaires, comme un archéologue. Sa singularité s'inscrit dans le vaste paysage culturel de la première moitié du xix^e siècle. L'homme s'engage dans sa vie et se reconnaît en elle, il se révèle à lui-même par le regard personnel qu'il a sur son action. En retour, celle-ci provoque des événements dont le potentiel créateur agit sur les propres capacités du sujet et lui ouvre de nouvelles perspectives. Le philosophe Claude Romano décrit le processus d'une telle interaction :

Il n'y a pas d'abord un fait objectif qui, en un second temps, bouleverserait mes possibles : l'événement n'est rien d'autre que cette reconfiguration impersonnelle de mes possibles et du monde qui advient en un fait et par laquelle il ouvre une faille dans ma propre aventure. Transformation de moi-même et du monde, indissociable, par conséquent, de l'expérience que j'en fais (1998 : 45).

Jackson n'acquiert de statut qu'intégré dans l'existence qui le porte et qu'il contribue à

créer. La force de l'équilibre se condense dans la conscience du processus qu'a le sujet agissant. Ainsi que l'écrit le sociologue Alain Ehrenberg (1991 : 212), l'identité se construit dans cette projection à la fois de l'action et des perspectives que ses résultats engendrent : ***“L'identité n'est plus seulement ce qui se transmet et vous enferme à travers la filiation collective. Elle est aussi, (surtout ?), ce qui se construit dans un projet entièrement tourné vers l'avenir par une performance individuelle”*** (cité par Eid, 1997 : 123). Jackson est constamment traversé par le sentiment de la singularité de son expérience et d'une oeuvre en phase d'accomplissement.

Le folkloriste Arnold Van Gennep reconnaissait le rôle de l'individu comme force motrice de création :

Ce qu'il peut, c'est agir d'abord sur un très petit groupe, qui s'annexe d'autres petits groupes, lesquels forment en s'agglomérant un groupe plus étendu qui réussit parfois à se subordonner peu à peu à tous les autres et à s'identifier à la fin à l'État, sinon entièrement au peuple global, où le même mécanisme peut recommencer à chaque instant (1998 : 48).

À cette possibilité créatrice initiale, de l'ordre de l'inspiration, de l'influence, du modèle individuel, Van Gennep (47) présuppose un ordre de limitations imposées à l'individu par son appartenance à différentes “collectivités restreintes” (famille, corps professionnel, associatif, citoyenneté) auxquelles il doit conformer son comportement. Toutefois, il peut, dans le cadre de ces restrictions, agir dans le champ des possibilités offertes. Van Gennep voit dans cette interaction une certaine liberté de l'individu à l'intérieur des groupes. Il en tire la conclusion que l'individu est à l'origine de la “vie sociale globale” :

Chaque individu a donc des relations sociales multiples et il lui est toujours licite, dans les limites fixées par la tradition, de réagir sur les rapports établis (...) Autrement dit, pour comprendre les mécanismes de la vie sociale globale, c'est de l'individu qu'il faut partir et non de la collectivité ; celle-ci n'est qu'une abstraction, ou tout au plus une perspective, comme une photo prise en avion (1998 : 47-48) ³⁰.

Cette étude veut illustrer la force réflexive et agissante que l'individu exerce sur sa société. Cette conscience de soi en train d'agir est, selon Alain Touraine (1992 : 263) , constitutive du désir de l'individu d'être un acteur, en quoi Eid voit “la définition même du sujet” :

Touraine [...] précise que “c'est la relation amoureuse qui porte le plus directement le thème du sujet [...] c'est dans l'absence, dans la perte des

³⁰ Van Gennep relativise sans doute trop l'influence de la collectivité dans la constitution du corps social. Dans une communauté restreinte telle que la société des planteurs à laquelle Jackson appartient, l'influence et la pression sociale des pairs façonnent les comportements individuels d'une manière beaucoup plus concrète qu'il ne le présente dans la citation ci-dessus. Les comportements sociaux, à cet égard, prouvent l'attention portée au jugement d'autrui et prennent le pas sur une psychologie individuelle diluée dans l'appartenance au groupe, identification qui fait la force de chaque individualité. Toutefois, l'“autonomie individuelle” dont Van Gennep investit les individus de sa description est aussi vraie pour les planteurs. Comme toute autre collectivité, l'élite de la société sudiste permet une marge de manoeuvre en deçà de laquelle toute intervention extérieure est perçue comme inopportune et insultante, comme une atteinte à la vie privée, voire à l'honneur de la personne. Ce sentiment sera débattu dans l'étude consacrée au rapport de l'individu au code de sa collectivité restreinte, V : 361-363 passim.

contrôles exercés par le Moi et les normes sociales sur les comportements, que se reconnaît un sujet qui se sent engagé au-delà de ce qui est permis ou interdit, envers quelqu'un ou quelque chose dont la privation détruit le sens de la vie et produit le sentiment de se perdre soi-même" (1997 : 115).

Le sentiment d'absence est évidemment présent dans la correspondance qui en rapporte et en contient l'essence. Qu'il concerne le rapport de Jackson aux siens quand il est éloigné d'eux, ou bien l'idéal patriotique, nationaliste, mais aussi le sens de son honneur et de sa mission quand ceux-ci sont menacés par l'adversité, le sentiment de perte ou d'absence pousse Jackson à un extrême investissement de ces valeurs dans sa représentation de soi qui le mène aux limites de ce qu'il peut accomplir. Les préoccupations de Jackson concernant l'honneur, le travail, l'éducation, la politique sont autant de piliers qui fondent l'individu dans ses relations familiales et amicales, autant de jalons dans l'architecture du monde auquel il aspire. Si la lecture de la correspondance cartographie ces thèmes et en fouille le sous-sol, elle doit aussi s'afficher comme exploration "littéraire" (pour ne pas dire littérale) d'une parole, ainsi que le recommande Geertz :

Analysis, then, is sorting out the structures of signification—what Ryles called established codes, a somewhat misleading expression, for it makes the enterprise sound too much like that of the cipher clerk when it is much more like that of the literary critic (1973 : 9).

L'expression personnelle de l'expérience reconstruit une histoire³¹ qui se pose comme collatérale à la grande histoire du monde, s'y substituant même par la proximité de ses affects sur les individus. Emerson : Et l'histoire; jugeait d'ailleurs que l'histoire, soumise à la force centrifuge de l'âme qui habitait chacun des êtres humains, demeurerait personnelle, une "vieille chronologie d'égoïsme et d'orgueil", dont la subjectivité même niait finalement sa propre existence comme science : ***"All history becomes subjective; in other words there is properly no history, only biography"*** (1841 : 19). L'écriture des lettres traduit ce parcours individuel par le compte rendu des événements récents rapportés à la famille ou aux amis. En cela, le caractère fictionnel, littéraire, (auto)-biographique, de cette entreprise, est indéniable. Les lettres de Jackson vont être la source mystérieuse et discontinue de cette mise en forme du soi et de sa vision du monde, jalons dans une re-crédation épistolaire, et illusoire pour le lecteur, d'une vie d'homme. Pourtant, cette histoire personnelle vient s'inscrire dans une certaine continuité du temps toujours producteur d'événements, eux-mêmes éléments du récit, "composantes narratives" (Ricoeur, 1986 : 14) . Ces routes tantôt parallèles, tantôt croisées, façonnent à la fois l'histoire du monde et l'histoire de l'homme privé, constituent des parcours que l'on pourrait tenter de fondre en "histoires des hommes".

Ces récits construisent un paysage qui se reflète plus ou moins dans le sujet lui-même. Ce dernier reprend à son compte les comportements dont il s'inspire. Un tel processus d'ingestion des valeurs sociales nous conduit à réfléchir sur la représentativité de Jackson parmi la caste des planteurs du Tennessee. Dans quelle mesure un sujet comme le nôtre peut-il aborder la question d'un modèle des comportements sudistes,

³¹ Il est bon de réintroduire le temps dans notre discussion, puisque les références anthropologiques l'avaient quelque peu mis à distance. Nous nous attacherons sans cesse à mêler les deux visions à notre propos, afin de conserver une approche équilibrée.

particulièrement ceux de l'élite économique, politique et sociale de la première moitié du siècle ? La complexité de Jackson et la confusion des sphères publique et privée à bien des égards rendent ce point encore plus difficile à traiter.

La représentativité

Traiter de la représentativité est dangereux : représenter, c'est effacer les différences qui subsistent entre les gens et les mentalités au profit d'une norme, c'est "reproduire" (Larousse, 1989 : 1621) du présent, du même, en niant les failles et les divergences. De qui ou de quoi Jackson fut-il représentatif ? De sa caste de planteurs, du pionnier de la frontière, d'un nouveau genre d'homme politique ? Certainement de tous ces types à la fois, mais il se montra également autre, hors-norme, particulier, atypique. Cette diversité représentative d'une région, voire d'un esprit propre à une époque, et certainement d'un type d'hommes (constituant une catégorie par-delà leurs individualités) nécessite sans doute, pour reprendre la suggestion de Bertram Wyatt-Brown (1975), une "typologie idéale" qui regrouperait plusieurs disciplines en vue d'une synthèse des connaissances.

Les mérites de l'approche inter-disciplinaire ne sont plus à faire, et pourtant il est encore difficile pour les sciences humaines d'appliquer ce principe avec la rigueur et l'efficacité nécessaires. En outre, toute typologie sélectionne, opère des choix, des classements, des hiérarchies, pose un ordre que les bouleversements de l'existence et les changements constants bousculent sans cesse. Cependant, Wyatt-Brown y voit un creuset fécond et régulateur :

The ideal typology is an ugly, cumbersome, and vulnerable way to bridge the chasms that lie between the various disciplines and the literary arts. With all its defects, it may help us to overcome present prejudices, seek objectivity, banish sentimentality, and build upon the legacies of great predecessors in all fields of learning (1975 : 29).

L'étude d'Andrew Jackson peut s'accommoder de ces exigences dans le sens où ses préoccupations recoupent évidemment les grands modèles de définitions identitaires et contribuent à évoquer un large panorama de ce que Wyatt-Brown appelle le "contexte sudiste" (1975 : 1). On pourrait toutefois regretter que notre étude prenne par exemple très peu en compte les autres classes sociales sudistes et demeure centrée sur celle des planteurs et de l'élite. Notre guide ici a été la typologie suggérée par les documents dans lesquels se reflétait une certaine réalité³². Mais, il est bon de se souvenir de l'affirmation de Feller dans son appréciation de la société américaine de la période jacksonienne :

The failure of system in social relations and political economy meant that the nation would approach its still-unsettled destiny not with concentrated force along a straight line, but erratically, unpredictably, even contradictorily, upon a dozen fronts at once. The society's deep-rooted dispositions and the thousand

³² Cette réalité est bien sûr celle des épistoliers. Nous avons expliqué, notamment dans notre discussion de Geertz, qu'il était important pour nous de prendre en compte la vision du monde de Jackson telle qu'elle était exprimée par ses propres paroles. Or, on ne trouve pratiquement pas dans la correspondance d'échanges avec des membres de classes sociales différentes, à part la correspondance avec les employés.

choices of its citizens, rather than articulated design, would determine Americans' future (1995 : 83).

Feller insiste sur l'absence de direction claire, de schéma grandiose établi au préalable. La société avance en ordre dispersé, au gré des choix multiples de ses citoyens. L'étude de Jackson dans ses actes privés participe de la même "déroute" de l'existence. C'est une collection d'actions diverses, tendant vers un but, mais souvent détournées, freinées, redéfinies sans cesse par les contingences. Néanmoins, une mise en tableau est nécessaire et il faut bien accepter la proposition de Clifton Geertz : ***"[The] analysis of culture should be interpretive in search of meaning. It is explication I am after, construing social expressions on their surface enigmatical"*** (1973 : 5). C'est donc au langage que revient la tâche d'ordonner un matériau aussi divers, soumis au code social accepté par chacun, comme le suggère Mead :

Le développement du langage, en particulier le symbole significatif, a permis à l'individu d'intérioriser dans sa conduite cette situation sociale externe. De cette intériorisation résulte le développement extraordinaire de la société humaine : la possibilité de prévoir ce qui va se passer dans la réaction d'autrui et une adaptation préalable de l'individu à cette réaction (1963 : 138).

Jackson avait effectivement intériorisé les conduites et les pratiques de sa société et vivait selon ses préceptes, tout en poursuivant une voie qui lui était propre mais s'apparentait aussi à celle suivie par nombre de ses concitoyens. Ainsi, sa représentativité est-elle à la fois l'expression d'une époque, voire de plusieurs, d'une conformité à des principes et des aspirations, mais aussi à un individualisme reflétant la multiplicité des choix individuels qui composent une société et caractérise la société américaine de manière constitutive.

Le problème de la représentativité (le caractère exemplaire d'un individu) est avant tout d'ordre qualitatif, même si l'importance statistique de la représentation doit être mesurée avec précision. En effet, le florilège de paramètres à prendre en compte pour attester de la représentativité d'une voix dans le concert social rend le sujet délicat. Tout au plus peut-on émettre sur tel ou tel aspect de prudentes hypothèses qu'il faudrait recouper avec d'autres. La représentativité passe donc par l'individu et son immersion dans l'environnement qui le nourrit. Nous adhérons pleinement à l'affirmation de George Mead quand il dit que ***"le comportement d'un individu ne peut être compris que par rapport au comportement de tout le groupe dont il fait partie, car les actes individuels sont impliqués dans des actes sociaux plus larges qui dépassent l'individu et qui font intervenir les autres membres de ce groupe"*** (1963 : 6). Ainsi, notre étude confrontera sans cesse ces deux pôles afin de garder une distance égale, intermédiaire, entre leurs sphères d'action.

Parallèlement, l'identification au groupe qui fait la force de chaque individualité et le refus de la psychologie, lorsque "l'expérience de l'individu n'est accessible qu'à lui-seul" (Mead, 1963 : 4) , vont de pair avec une orientation personnelle qui influe sur le cours de la vie. Pour l'homme public, l'aspect privé est encore plus problématique lorsqu'il voue son existence à une cause à laquelle il est identifié. Sa personnalité se fonde alors dans celle de son personnage et acquiert une réceptivité aux événements de son temps (ou exerce une influence particulière sur eux) que l'homme de la rue ne possède pas.

Emerson.; écrit à propos de Napoléon : ***“Indeed a man of Napoleon's stamp ceases to have a private speech and opinion. He is so largely receptive, and is so placed, that he comes to be a bureau for all the intelligence, wit and power of the age and country”*** (1850 : 339). Cette représentativité de l'homme puise sa force dans la symbiose qui le lie à son environnement, dans la compréhension aiguë qu'il a montrée des mécanismes sociaux et individuels de son époque, et aussi dans le désir d'un tel héros qu'éprouvent ses contemporains.

Paradoxalement, c'est dans la construction qu'il en propose qu'il devient “représentatif”, c'est-à-dire dans sa fiction personnelle. Mead présente l'assimilation de ces règles et conduites par l'individu comme la marque obligatoire de développement social et pose la conscience de ce processus comme inhérente à son succès :

On doit naturellement distinguer entre l'expérience qui se produit immédiatement et notre propre organisation de cette organisation dans celle du soi [...] Il existe une opposition entre une expérience qui comprend uniquement l'activité extérieure où le soi n'entre pas comme objet et une activité de mémoire et d'imagination dont le soi est l'objet principal. Il est nécessaire à la conduite rationnelle que l'individu prenne envers lui-même une attitude objective, impersonnelle, qu'il devienne un objet pour soi (1963 : 117).

Le sentiment d'identité, résume Mucchieli, ***“peut se décomposer en une série de sentiments reposant sur la permanence du processus d'évaluation et d'intégration-identification”*** (1992 : 47). Un tel individu est donc capable de se mettre en perspective et de s'observer agissant et de se comparer à l'image qu'il a de lui-même, forgée dans un processus d'identification aux valeurs sociales, et à laquelle il veut se conformer. En cela, Jackson est, à l'instar de Napoléon, dans le siècle, homme de son temps et personnage mythique.

Jackson avait effectivement intériorisé les conduites et les pratiques de sa société et vivait selon ses préceptes, tout en poursuivant une voie qui lui était propre mais s'apparentait aussi à celle suivie par nombre de ses concitoyens. Ainsi, sa représentativité est-elle à la fois l'expression d'une époque, voire de plusieurs, d'une conformité à des principes et des aspirations, autant que d'un individualisme reflétant la multiplicité des choix individuels qui composent une société.

Communauté, famille

L'homme privé qu'est Jackson existe en tant qu'individu au sein d'un système familial, social, économique, politique, un lieu, un temps définis : ce que l'on nomme généralement une communauté. Suivant la proposition de Darret Rutman (1973 : 59), il faut se demander ce que ce concept veut dire, car c'est en lui que reposent les présupposés selon lesquels l'individu est censé évoluer à l'intérieur de son groupe. Cette approche comportementale ne nous fait pas oublier des concepts anthropologiques tels que la parenté, ni les facteurs individuels d'identification au groupe. Ce serait trahir Jackson que de négliger sa personnalité au profit d'un behaviorisme dogmatique. Cette précaution étant prise, il nous faut détailler le fait que Jackson est inséré dans une communauté d'intérêts au sein de laquelle il prend forme, se développe, s'exprime et s'emploie à y

imprimer à son tour une marque. Une telle réflexivité révèle la primauté des relations humaines dans l'étude de Jackson comme moteur et comme sujet. La "toile sociale" définie par Rutman (1973 : 77) sert à la fois de modèle méthodologique et illustre le contexte par lequel Jackson existe. Rutman esquisse une liste d'éléments propres à définir une communauté :

The essentials of community (...) are to be defined in terms of the space it occupies, the way of life accepted as common by its inhabitants, the collective actions chosen or forced by conditions upon those inhabitants, and the external associations which, by way of particular persons, link the community to the larger social units (1973 : 62).

Reconnaissant de multiples types de communautés, Rutman ajoute que l'essentiel est la conscience qu'a une communauté de se reconnaître en tant que telle : ***"The community, therefore, can be said to bound itself by virtue of its recognition of itself"*** (1973 : 63). Il nous faut donc chercher dans l'expression même de Jackson sa conception de la communauté. Cette conscience appelle des définitions identitaires fortes, des discours, des prises de position, la défense d'idéaux, de croyances, d'intérêts, qui façonnent un sentiment d'appartenance organique³³. Mais les bouleversements de la vie conduisent les communautés à redéfinir constamment les termes de leur association et de leur perception d'elles-mêmes (Rutman, 1973 : 71). Dans une formulation différente, mais illustrant la même idée, Reclus (1998 : 108) voit dans son "milieu-temps", c'est-à-dire dans la vision diachronique d'une société, un univers social voué à de constantes transformations.

Le terme de communauté et les problèmes qui se greffent sur sa définition et son statut (voire son existence même) ne sont que l'expression plus large d'une institution mieux définie, mais non moins problématique, la famille, groupement directement lié à l'individu d'où émanent les cercles concentriques de sa socialisation. Lévi-Strauss, dans sa préface à la première édition des *Structures élémentaires de la parenté*, définit deux niveaux de structures de la parenté : les structures "élémentaires" qui fonctionnent sur un mode contraignant de sélection du conjoint ("conjointes possibles ou conjointes prohibées") ; les structures "complexes", qui élargissent le champ de sélection. Il donne la définition de ces dernières : ***"Nous réservons le nom de structures complexes aux systèmes qui se limitent à définir le cercle des parents, et qui abandonnent à d'autres mécanismes, économiques ou psychologiques, le soin de procéder à la détermination du conjoint"*** (1967 : ix). C'est cette dernière définition qui correspond bien entendu au type de société dans laquelle évolue Andrew Jackson. On retrouve dans cette définition liée strictement au système d'alliance³⁴ des termes similaires à la définition communautaire de Rutman³⁵.

Radcliffe-Brown insère la famille dans un "système de parenté" plus large qu'il définit ainsi :

³³ Comme disait John Winthrop : *"Our community as members of the same body"* (cité par Rutman, *idem*).

³⁴ Lévi-Strauss fonde sa réflexion sur le principe d'échange : *"Ainsi, c'est toujours un système d'échange que nous trouvons à l'origine des règles du mariage"* (1967 : 548).

Un système de parenté implique aussi l'existence de groupes sociaux définis. Le premier est la famille domestique, groupe de personnes vivant ensemble à un moment donné, dans une même habitation, ou un ensemble d'habitations, et prenant certaines dispositions économiques constituant une "économie domestique commune" (1968 : 128).

Afin de recentrer notre propos sur la situation spécifique au Sud d'avant-guerre, il semble nécessaire d'introduire un concept similaire, à mi-chemin entre communauté et famille, le "feu" (issu des études médiévales) ou la "maisonnée", traductions sans doute imparfaites du concept de "*household*"³⁶. Le but de cette notion pour les anthropologues était de se dégager des présupposés occidentaux présidant à l'étude de la famille nucléaire :

The anthropologists who elaborated the concept [...] wanted to account for units or groups of people who did not seem to conform to what ethnocentric Western scholars regarded as normative, or even normal organization: so-called co-resident nuclear families (Fox-Genovese , 1992 : 112).

On retrouve dans ce concept une attention plus soutenue aux relations économiques intra- et extra-familiales, la maisonnée étant considérée comme une structure non seulement de parentèle, mais aussi une unité de production plus ou moins en prise sur le monde économique environnant (Fox-Genovese, 1992 : 113). La thèse de Fox-Genovese est que cette "unité dominante de production" couplée au système esclavagiste constitue un trait caractéristique de l'organisation sudiste et fonde les relations économiques et sociales à l'intérieur de chaque unité, mais structure également les réseaux de maisonnées ainsi que les rapports avec le marché et le système capitaliste dans son ensemble : ***"The emphasis on southern household as the embodiment of one tendency within merchant capital reveals the specific nature of southern society as a distinct social formation"*** (Fox-Genovese, 1992 : 120). Notre prise en compte de ces facteurs dans l'étude de l'environnement dans lequel évolue Jackson intègre aisément ce concept de maisonnée et tentera d'en explorer les possibilités dynamiques par le portrait de la grande maisonnée que représente l'Hermitage, la plantation de Jackson au Tennessee (voir notre étude intitulée "L'Hermitage", VI : 422-530). Wyatt-Brown donne la mesure relationnelle des possibilités du concept : ***"[T]he household concept was not a utopian fantasy, but an imperfect arrangement, a living experience in other words, that affected the daily routines of all participants"*** (1975 : 22). Une ouverture sur l'extérieur permettra peut-être de préciser un peu la perméabilité de la maisonnée avec le social, une préoccupation pour laquelle le concept de famille est, il faut le dire, également

³⁵ Dans le même champ d'investigation, il faut aussi mentionner la terminologie liée à la parenté, à laquelle tous les anthropologues vouent un intérêt primordial : *"Une terminologie de parenté façonne donc l'univers social d'une population. Elle reflète ce monde, mais elle l'organise en même temps car les termes de parenté ne sont pas seulement une façon de parler, ils sont aussi une façon d'agir"* (Deliège, 1996 : 24). On retrouve ici l'attachement au langage, à son caractère performatif dans l'organisation des rapports sociaux.

³⁶ Cette notion permet de s'extraire du carcan des strictes relations familiales, comme l'exprime Elizabeth Fox-Genovese dans un article très synthétique : *"Household offers one way of studying basic social units without becoming embroiled in the complexities of kin relations"* (1992 : 113). Tout comme les termes de communauté et de famille, *household* ne se laisse pas réduire par une définition simple.

pertinent.

Membres constitutifs du corps communautaire, les familles sont “les principaux moteurs de la coopération à l’intérieur des communautés” (Rutman, 1973 : 72)³⁷. La distinction opérée par Rutman et d’autres entre les dimensions verticale et horizontale des communautés, c’est-à-dire leur degré plus ou moins grand d’ouverture et de contact avec le monde extérieur (d’un côté les rapports familiaux et/ou claniques horizontaux, tournés vers l’intérieur ; d’autre part, les échanges d’une communauté grande ou petite (région, clan, famille) avec le vaste monde extérieur) conduit à considérer ce que l’anthropologue Robert Redfield a appelé “l’interpénétration de deux modes de vie opposés” : **“the coexistence of ‘an isolated, homogenous, sacred, and personal community’ and a ‘heterogenous, secular, and impersonal’ associationalism”** (cité dans Rutman, 1973 : 78). L’évolution dans le temps d’une ou de l’autre dimension détermine l’orientation de la communauté et, indirectement, du mode de relations familiales à l’intérieur de cette dernière. Rutman (1973 : 88) voit le développement de l’Amérique comme une influence grandissante de la dimension verticale, les relations de la communauté avec le monde extérieur, qui mène à la société de communication d’aujourd’hui.

L’utilité des concepts de verticalité et d’horizontalité pour cette étude concerne l’équilibre que souligne Rutman et dont il fait une mesure des relations internes à la communauté ainsi que des échanges opérés avec l’extérieur. Or, ce problème est une des préoccupations majeures de Jackson, dans son constant va-et-vient entre l’univers clos de la plantation et le vaste monde politico-économique de l’Amérique en expansion. Cet écartèlement ne démontre pas tant le fossé entre les sphères publique et privée que la position de l’homme en équilibre entre ces deux univers perméables. C’est donc bien de l’homme privé qu’il faut tirer le mystère de sa relation au monde, entre l’horizontalité de ses relations familiales et la verticalité des rapports sociaux.

Ces directions opposées sont présentées sur deux axes par le sociologue Roland Warren :

The horizontal axis emphasizes locality. It involves the relationship of individual to individual or of group to group within the locality. (...) The vertical axis emphasizes specialized interest. It involves the relationship of the individual to a local interest group and that local interest group to a regional, state, or national organization (1956 : 90).

Jackson demeure, de par la diversité de ses actions et de ses vues, un homme inclassable et irréductible. En cela, il est sans doute représentatif de tout un chacun. Fort de son individualité, il s’ancre profondément, de par son adhésion à des codes et à des valeurs multiples, dans la société de son époque, et parvient à signifier aux autres en quoi se motive cette société. L’individu dans la société devient le reflet de celle-ci pour les autres individus, stipulant la représentativité de l’Un par l’expression individuelle (et plurielle) des valeurs sociales.

Emerson.; (1841) louait chez Napoléon une autre caractéristique que l’on pourrait

³⁷ Radcliffe-Brown précise les contours de son concept de système : “Aussi le système de parenté est-il un réseau de relations sociales d’un type exactement défini et constitue-t-il par là une partie de ce réseau total des relations sociales que j’appelle structure sociale” (1968 : 128).

appliquer à Jackson³⁸ :

He sees where the matter hinges, throws himself on the precise point of resistance, and slights all other considerations. He is strong in the right manner, namely by insight. He never blundered into victory, but won his battles in his head before he won them on the field (1982 : 342).

Jackson est cet homme-pivot sur lequel bascule le monde qui l'entoure. En cela, il participe de l'événement célébré par Claude Romano : ***“Je ne peux comprendre un événement comme m'étant adressé que si je suis en jeu moi-même dans les possibles qu'il me destine et par lesquels il fait histoire en m'ouvrant un destin”*** (1998 : 44). Jackson comme événement ouvre par son action le destin de sa vie et de la communauté qui l'entoure, il participe au déroulement de l'histoire, à sa précipitation dans le sens d'accélération mais aussi dans celui d'une aggrégation des éléments en un produit nouveau et concentré. Il reste à savoir comment une quelconque communauté humaine, avec la complexité des rapports qui la constituent, pourrait être réduite à un système dont les rouages sont contraires à la mécanique imprévisible et changeante du désir des hommes et des contingences qui ne cessent de défier le code.

Cette étude présente Jackson, non dans une histoire nationale, mais dans un tissu de rapports qui relèvent davantage de la structure communautaire définie plus haut. Les historiens qui se sont penchés sur le cas de Jackson avaient pour visée principale de révéler à *travers lui* un nouveau type d'homme (Turner, 1893), de gouvernement, de nouvelles pratiques politiques, l'expression d'une époque réformatrice à la charnière de laquelle disparaissaient les survivances politiques des rapports déferentiels du xviii^e siècle et se forgeait le monde individualiste et égoïste du xix^e (Formisano, 1974 : 473 ; Remini, 1977-84). Notre étude observe l'homme de la vie quotidienne souvent ballotté par des événements sur lesquels il n'a pas prise.

L'héroïsme

Dans notre perspective, l'"héroïsme" américain est cette vie de tous les jours, qui se traduit chez Jackson par son attachement à la vie privée la plus triviale. Ce paradoxe est difficile à orchestrer, mais il avait frappé le grand observateur français de la période jacksonienne. Tocqueville (1835) avait remarqué la force des passions américaines et la monotonie qui les accompagnait : ***“L'aspect de la société américaine est agité, parce que les hommes et les choses changent constamment ; et il est monotone, parce que tous les changements sont pareils”*** (1981, II : 281). La vie quotidienne et ses aléas économiques ou politiques s'apparentent chez Jackson à l'effort qu'il fournit durant ses campagnes contre les Anglais. Que sa mission prenne les formes de la trivialité quotidienne (intendance, maladie, rebellions) ou celles des lauriers militaires, elle conserve le même caractère résolument fixé. Parlant de l'amour des Américains pour l'argent, Tocqueville en dénonce l'ennui : ***“Ce retour perpétuel de la même passion est monotone ; les procédés particuliers que cette passion emploie pour se satisfaire le***

³⁸ Notre parallèle entre Jackson et Napoléon vise à montrer combien le mode d'agir de ces deux figures est issu d'une vision très personnelle qui mêle indissolublement les sphères publique et privée.

sont également” (II : 281-282). On retrouve chez Jackson la poursuite effrénée et continue de l'aisance matérielle, à quoi fait suite un désir tout aussi obsédant de diriger les affaires du pays, avec la même uniformité de principes. Cette obstination, obsédante et monotone à bien des égards, forme aussi son idéal.

À toutes fins utiles d'ailleurs, Jackson conserve sa correspondance comme chronique d'une époque en devenir, nous l'avons dit, en homme qui la façonne et veut témoigner de son action devant ses contemporains et la postérité. Conscient de son rôle héroïque, mi-homme (paradoxal pour un homme si soucieux des détails quotidiens) il a atteint le développement de sa personnalité tel que le définit Mead concernant le héros en général, en tant qu'il **“s'identifie à la situation sociale. Il y réagit, et bien que sa réaction puisse être positive aussi bien que négative, elle implique qu'il accepte la responsabilité que lui offre la situation”** (1963 : 155). L'héroïsme de Jackson est de se rendre à cette responsabilité et de se fondre en elle, d'exister pour elle et par elle. L'évolution de son personnage politique, mais aussi et surtout celle de l'homme privé, témoignent de cette conscience de soi responsable, c'est-à-dire en interaction (en “réponse”) avec la société dont il est membre.

Identité

Difficulté d'appréhender l'histoire

Comment appréhender le passé quand la parole d'un homme paraît à la fois si présente à nos yeux, si humaine dans son intonation, si vivante dans l'énergie de la phrase écrite, mais tellement étrangère à notre réalité qu'un fossé infranchissable se creuse irrémédiablement, comme s'il nous était impossible de même *imaginer* la possibilité de son monde ? L'effet physique de l'imagination, la mise en corps, la représentation sensorielle du passé, telle que nous pourrions en avoir l'*expérience*, ici et maintenant, voilà ce qu'il nous est impossible de comprendre, et encore moins de transmettre. Ricoeur (1986 : 18) rappelle que **“le réel passé est, au sens propre du mot, invérifiable”**, impossible à replacer dans une vérité préhensible par nous ici et maintenant.

Pourtant, c'est bien au “concours du lieu et du présent”, comme l'écrit Bachelard [1931], qu'**“il faut prendre l'être comme une synthèse appuyée à la fois sur l'espace et le temps”** (1992 : 31). Cette idée est confirmée par Reclus quand il dit que **“chacun de nous est, en réalité, un résumé de tout ce qu'il a vu, entendu, vécu, de tout ce qu'il a pu s'assimiler par les sensations”** (1998 : 107). Dans son apologie de l'instant, Bachelard dénonce également l'illusion de la durée dans notre perception de l'histoire, toujours en quête de rappels (d'instant) pour nous replacer dans notre propre chronologie : **“L'éloignement dans le temps déforme la perspective de la longueur car la durée dépend toujours d'un point de vue”** (1992 : 34). Le monde figuré par la correspondance a perdu le goût et les couleurs qui le rendaient réels à Andrew Jackson et seule la lettre, dans son écriture même, porte la marque instantanée d'une parole

impliquée dans un espace et un temps aujourd'hui perdus, subsistant seuls dans la mémoire.

Ce faisant, la correspondance concentre le sens et précise la nature "discontinue" du temps³⁹ en lui donnant une forme que la mémoire condense : **"En nous le passé, c'est une voix qui a trouvé un écho. Nous donnons ainsi une force à ce qui n'est plus qu'une forme, mieux encore nous donnons une forme unique à la pluralité des formes"** (Bachelard, 1992 : 52) . Conscient de cette "précipitation" vitale (Bachelard (22) parle de "propulser" la vie), nous donnons à la correspondance ce statut de source vive d'où jaillissent les traits de vie.

De même, la définition chimique de "précipité" fait écho à ce que Bachelard appelle la "vigueur des raccourcis" quand il propose de recevoir les forces historiques dans une synthèse de l'instant. Il donne à cette énergie concentrée le nom de "dynamique des rythmes" (82). Un tel concept sied à Jackson pour qui l'existence est un processus de réalisation, de soi et de son idéal, quelles que soient les ruptures qui peuvent en affecter la progression : **"la continuité du courage dans la discontinuité des tentatives, la continuité de l'idéal malgré la rupture des faits"** (81). La correspondance reflète à la fois cette obstination (continuité) et les ruptures de la vie, les chaos du chemin, les heurs de l'existence.

Continuité, discontinuité, mémoire, oubli, réalisation de soi, re-crédation, le vertige de cet abîme est sans limite et nous adhérons à ce que dit Roland Barthes, cité par Arlette Farge , sur l'ambivalence de l'histoire : **"L'histoire est un rêve"⁴⁰ , parce qu'elle conjugue sans étonnement et sans conviction la vie et la mort"** (1997 : 96). En effet, le "rapport" entre les vivants (les historiens) et les morts (les "personnages" historiques, objets de récit) est sans conteste onirique, dans le sens où il nous faudrait passer des barrières infranchissables d'images décalées, grotesques ou anachroniques, pour établir cette relation. L'histoire mêle des images qui transcendent les interrogations, rapprochent les contraires, unissent les ambiguïtés dans un tout cohérent qui forme une unité d'écriture, un système plus ou moins stable auquel il nous est demandé de croire, faute de mieux.

Ricoeur ressent aussi ce sentiment de flottement : **"[le passé] en tant qu'il n'est plus, [...] n'est visé qu'indirectement par l'histoire"** (1986 : 18). Pour lui, l'histoire "combine la cohérence narrative et la conformité aux documents" par l'acte d'"interprétation", ouvrant la voie à une interaction forte entre les procédés historiographiques et fictionnels. Il faut donc se demander quel niveau de cohérence cette interprétation peut donner aux faits historiques sans perdre l'effet de discontinuité dont nous parlions plus haut. La nécessité de ne pas totaliser cet ensemble disparate porte atteinte aux aspirations mêmes de l'histoire, mais laisse également un degré d'incompréhension, une aporie qu'il faut prendre en compte dans la recherche d'une "vérité" historique.

³⁹ "La vie, c'est le discontinu des actes" (Bachelard, 1992 : 23).

⁴⁰ On retrouve ce rapport onirique entre les vivants et les morts dans les sociétés traditionnelles où les correspondances entre les mondes sont marquées par des visions diurnes et nocturnes.

Emprunts à l'anthropologie culturelle

La difficulté des anthropologues face à la temporalité est bien connue. Johann Huizinga (1922) parle d'anthropologie rétrospective dans son désir de ne pas tenir compte du temps comme principe organisateur mais plutôt comme d'un arrière-fond, d'un décor. Radcliffe-Brown. R.; confirme cette gêne des anthropologues avec le concept temporel. Dans une note, son traducteur précise :

[II] écrit 'que l'histoire donne réellement une explication quand elle fait apercevoir dans le détail la relation existant entre une culture donnée à un moment précis du temps et les conditions et événements réels dans un passé connu.' Aussi la méthode historique ne peut-elle avoir de valeur explicative en anthropologie où il est impossible de dégager en toute certitude cette relation temporelle (1968 : 73-74).

Le rapport au passé, et donc au temps, déchira depuis le début la communauté anthropologique. En 1911, Maitland déclarait avec une certaine emphase : **"Bientôt, l'anthropologie devra choisir d'être histoire ou n'être rien"** (cité dans Herskovits, 1967 : 151). Herskovits rejette une vision manichéenne et veut embrasser à la fois la conception statique ou synchronique (les relations de la culture et de l'individu) et la conception dynamique ou diachronique (l'évolution) de la culture :

Toute discipline traitant de l'homme qui néglige de tenir pleinement compte du facteur historique réduit donc sa portée dans la mesure où elle oublie un aspect fondamental de l'expérience. Considérant les diverses conceptions de la dynamique de la culture qui ont été l'objet de longues discussions, il n'est pas nécessaire de choisir entre ces différentes positions [...] Étudier comment les éléments de la culture s'assemblent, ou comment l'individu "enculturé" à un certain système de coutumes s'adapte à la société, voilà des aspects de notre problème qui complètent mais ne remplacent pas, en tout cas, l'étude des changements de ces relations dans une culture ou une région données pendant une période donnée (1967 : 151-152).

Il nous est impossible de délaissier la dimension historique en parlant de Jackson. Ici, l'archaïsme des formes culturelles étudiées ne prend pas le pas sur l'actualité de leur expression sociale, et ce sont les conduites et les pratiques en tant qu'éléments culturels dans une période donnée, le temps d'une vie humaine, qui ponctuent cette étude. Des "formes culturelles" telles que l'honneur ou la foi, mais aussi les courses de chevaux ou la culture du coton, possèdent en leur sein l'essence d'une période (ou de plusieurs).

Il est nécessaire de dire pour Jackson ce que Geertz .i).Geertz, Clifford;affirme concernant la culture : **"Understanding a people's culture exposes their normalness without reducing their particularity....setting them in the frame of their own banalities, it dissolves their opacity"** (1973 : 14). Ainsi, défaire l'absence de Jackson, c'est aussi dissoudre son opacité, l'observer dans sa vie quotidienne, dans son rapport à lui-même, le regard agissant comme un miroir.

Les époques ne sont pas étanches et il est évident que la nouvelle a tendance à s'appuyer sur la précédente pour s'affirmer contre elle ou en transformer les paramètres. Toutefois, des changements radicaux, qui coupent l'époque du passé, ne peuvent être

occultés sous prétexte de continuité historique ou d'évolution⁴¹. Il faut donc essayer de combiner le présent et le passé, de s'accommoder de la nouveauté radicale du présent, de l'étrangeté parfois absolue du passé. En outre, les actions d'un individu peuvent être un signe de son individualité novatrice et de son éloignement des conventions sociales, sans oublier que le conditionnement social de cet individu le mène cependant, d'une manière souterraine mais toujours présente, à suivre des règles et des lois. Dans *L'individu et la société* (1939), Abram Kardiner définit la "personnalité de base" de l'individu ainsi : ***"Une configuration psychique particulière, propre aux membres d'une société donnée et qui se manifeste par un style de comportement sur lequel les individus brodent leurs variantes singulières"*** (cité par Cuche, 1996 : 39). Reclus abonde dans le sens d'une interaction féconde entre les codes, les pratiques et l'interprétation personnelle de chacun :

Les phénomènes multiples, entrecroisés de la vie ne se laissent pas numérotter dans un ordre méthodique. Déjà l'oeuvre est bien difficile et n'a qu'une valeur de convention et d'appréciation personnelle quand il s'agit d'un seul individu. Sans doute, celui-ci doit chercher à se "connaître soi-même", ainsi que le lui ont enseigné et répété les philosophes ; mais, pour se connaître soi-même, il lui faut connaître aussi les influences extérieures qui l'ont façonné, étudier l'histoire de ses ascendants, scruter en détail les milieux antérieurs de sa race, se deviner à l'état subconscient, se remémorer les paroles ou les actions décisives qui lui ont fait choisir, comme Hercule, entre les deux ou plutôt les mille chemins de la vie (1998 : 110).

L'anthropologie fournit quelques clés à notre propos, moyennant certains glissements méthodologiques et conceptuels. A tout le moins, il est possible d'emprunter des schémas de pensée et de les adapter à notre sujet. Clifford Geertz suggère des pistes à suivre dans son célèbre ouvrage de 1973, *L'Interprétation des cultures*. Il propose une approche sémiotique à l'étude de la culture qui permettra de se représenter le monde d'en face : ***"The whole point of a semiotic approach to culture is, as I have said, to aid us in gaining access to the conceptual world in which our subjects live so that we can, in some extended sense of the term, converse with them"*** (Geertz, 1973 : 24). Ce schéma méthodologique s'appuie sur le concept de la "description épaisse" qui implique que la culture soit considérée en tant que "contexte" dans lequel s'exprime les actes symboliques du "discours social". L'épaisseur considérée est faite de couches successives d'observations et de décodage de la matière culturelle. Les pratiques, les rites, les croyances, les relations sociales sont peu à peu révélées et forment une entité analytique qui peut rendre compte des différents aspects d'une culture. Nous adhérons à ce schéma dans l'étude du monde conceptuel d'Andrew Jackson.

Geertz affirme la primauté des expressions que prend la culture et il nous enjoint donc d'aller au coeur du discours afin, non de cartographier le "paysage décorporé" du "Continent du Sens", mais d'émettre des hypothèses et de les vérifier à l'aune de l'observation des faits. Ce qui est recherché, c'est le "dit" du discours social. Geertz

⁴¹ Reclus rappelle l'influence du temps sur le milieu ambiant : *"Le développement même des nations implique cette transformation du milieu : le temps modifie incessamment l'espace"* (1998 : 111). Qu'il soit question de continuité ou de changement, cette loi s'applique à tous les paradigmes et en sous-tend les évolutions.

s'inspire de Ricoeur quand il affirme l'importance du sens de l'acte : ***"It is the meaning of the speech event, not the event as event"*** (1973 : 19). Qu'est-ce que cela signifie dans cette culture particulière d'accomplir ce geste ou cet acte ? Quelle signification inhérente au système symbolique dans lequel il est opéré possède-t-il ? L'épistolarité ici contient les deux questions d'un même mouvement, en tant qu'elle est la parole et son propre acte d'énonciation.

Dans les paragraphes précédents, nous avons fait comme si le sujet de cette étude n'était pas une personne. On ne peut se pencher sur une personne comme sur un groupe. Cependant, certaines des propositions de Geertz pourraient s'insérer sans grand mal dans le projet qui nous occupe. L'importance de la parole comme porteuse du sens de celui qui la prononce, dans un certain contexte, à une certaine époque, dans un certain but, sonne comme une évidence. On portera l'attention sur ce fameux contexte, ici le rôle de la famille de Jackson, des réseaux de relations amicales et familiales, de l'espace même de la correspondance dans lequel évoluent Jackson et les siens, seul lieu tangible pour nous qui n'avons plus le loisir de l'entendre.

Tous ces éléments de la "description épaisse" forment ce que Geertz appelle l'"univers d'imagination" (*imaginative universe*, 13) dont les signes sont les actes des sujets à l'étude. Cet univers comprend non seulement le monde physique dans lequel ils évoluent, les contingences quotidiennes, les relations qu'ils entretiennent, les joies et les vicissitudes, les voyages, les carrières, mais aussi et surtout le monde symbolique de ce qui fait le paysage mental, les principes, les croyances, l'idéologie, en bref, l'organisation imaginaire du monde telle que les sujets la conçoivent.

D'ailleurs, le propre de l'ethnologie, précise Geertz, est bien d'émettre des hypothèses sur les constructions des sujets à propos de l'univers dans lequel ils vivent ; il affirme le caractère fictionnel de sa science, particulièrement dans la construction de l'ethnologue à propos de l'affirmation des sujets sur leur propre sentiment d'identité. D'après la formulation de Geertz :

[O]ur formulations of other peoples' symbol systems must be actor-oriented. What it means is that descriptions of [for example] Berber, Jewish, or French culture must be cast in terms of the constructions we imagine Berbers, Jews, or Frenchmen to place upon what they live through, the formulae they use to define what happens to them (1973 : 14-15).

L'intention de présenter dans les mots mêmes de Jackson l'image qu'il possédait de son monde et de son action sur lui participe du désir de fournir sur cette construction une description la plus fidèle possible. Mais, Geertz reconnaît que cette entreprise est souvent teintée de fiction en tant qu'elle plaque, malgré nous, du fait que nous ne sommes pas le sujet d'étude, notre propre construction sur celle que nous tentons de restituer. Conscient de ce fait et sans nier le besoin d'organiser notre propos, nous aurons à coeur de laisser s'exprimer notre sujet autant qu'il sera possible.

On ne peut pousser trop loin le parallèle anthropologique. Le passage du temps, la destruction des témoignages, la disparition partielle des éléments qui font la variété du contexte et définissent la richesse de la description épaisse ont altéré les signes qui pouvaient rendre à notre compréhension l'univers jacksonien désormais disparu. Contrairement à l'immersion totale de l'ethnologue dans la culture d'étude, nous n'avons

envers Andrew Jackson que l'observation médiatisée d'une approche qui allie la lecture des lettres à la description la plus épaisse possible du contexte dans lequel elles furent écrites et dont elles décrivent, bien que partiellement, le système symbolique.

dans tout cela, l'homme apparaît lui-même comme une nébuleuse autour de laquelle gravitent également un contexte et un rapport au monde qui s'expriment au travers de sa correspondance. L'identité comme "univers d'imagination", avec ses constructions et sa "hiérarchie stratifiée de structures signifiantes" (Geertz, 1973 : 7) , s'apparente à un vieux manuscrit difficile à déchiffrer dont les signes seraient composés de gestes et de mots. Là encore, Geertz suggère une attitude à prendre devant le désir excusable, par-delà le caractère parcellaire des informations, de vouloir construire des systèmes d'interprétation parfaits et sans faille. Nous devons accepter la "logique informelle de la vie" (17) et nous souvenir que le monde n'est pas toujours logique et organisé selon la vieille loi des causes et des effets, et moins encore selon notre désir de donner du sens au passé, bien que cela demeure notre but ultime.

L'histoire n'est pas toujours une suite "logique" d'événements, les hommes ne sont pas des créatures constamment cohérentes et réfléchies (cela est vrai pour les grands hommes aussi !). Geertz rejette l'établissement de schémas unifiés et d'entités abstraites : **"coherence cannot be the major test of validity for a cultural description"** (17). Ainsi, considérer la description de l'identité d'Andrew Jackson sous le seul angle de sa destinée dans une vision rétrospective du personnage nous semble non seulement dangereux méthodologiquement, mais erroné psychologiquement. La vision historique classique du grand homme qui va tout droit vers l'accomplissement de son destin, ainsi que la description épaisse du contexte historique, politique, économique et social, ne rendent pas forcément compte du contexte personnel du personnage historique.

Facteurs identitaires

La conscience de soi

Jackson a toujours été conscient de représenter des valeurs inamovibles et fondamentales, convaincu qu'il était en quelque sorte le dépositaire de ce que le sacrifice des martyrs de la révolution avait légué à l'Amérique. Les hommes qui firent son éloge funèbre y firent également référence : **"He was the embodiment of the true spirit of the nation"** (cité par Ward, 1955 : s.p.). En effet, ses contemporains ont vu en lui un héros qui prenait sur lui les grands combats de son temps et lui vouèrent en retour une admiration sans bornes. Emerson. ; souligne cet échange entre l'homme héroïque et la foule de ses adorateurs :

[The poor and the low] cast the dignity of man from their down-trod selves upon the shoulders of a hero, and will perish to add one drop of blood to make that great heart beat, those giant sinews combat and conquer. He lives for us, and we live in him (1982 : 99).

La réciprocité de cette relation symbolique entre le peuple et l'homme célèbre établit une sorte d'osmose qui conduit chez Jackson à une définition rigide des identités et façonne un univers figé et manichéen. Le monde se divise ainsi en deux catégories : ceux qui

reconnaissent ses mérites et les autres. Jackson avait déclaré un jour : ***"It is true in politics as morals, that those who are not for us are against us"*** (cité par Goldman, 1970 : 362). Marvin Meyers, dans son ouvrage classique sur l'idéologie jacksonienne, confirme la portée de cette déclaration :

His blunt words and acts assumed the character of moral gestures which forced men to declare themselves, for or against. The movement we have come to call Jacksonian Democracy borrowed more than a powerful name; it projected into politics a fighting image of the man who would save the republic from its enemies (1957 : 2).

C'est le souci de perpétuer et de faire fructifier cet héritage qui le mena toute sa vie. Il se considérait redevable des souffrances subies par les révolutionnaires (il avait lui-même été maltraité par les Anglais, mais il avait survécu) et se sentait investi du devoir de conserver et de protéger les privilèges si chèrement acquis ⁴² (Ward, 1955 : 112).

Sa conscience de soi l'inscrivait comme dépositaire de valeurs que son époque tendait à occulter pour d'autres plus adéquates à la modernité ⁴³. Cette vision du monde s'opposerait radicalement à celle définie par le parti Whig d'Henry Clay, selon la thèse de Lawrence F. Kohl, (1989) qui consiste à comparer la définition des relations humaines présentée aux électeurs par les deux partis politiques dominants de l'époque. Kohl fonde son analyse psycho-sociale sur les caractères sociaux définis par David Riesman, dans son ouvrage classique, *The Lonely Crowd* (1961) ⁴⁴. Le parti de Jackson serait resté attaché à une société traditionnelle fondée sur les rapports communautaires, voire claniques, tandis que les Whigs auraient intégré l'individualisme montant de la période, caractérisé par des relations sociales impersonnelles et centrées sur l'individu (Kohl, 1989 : 6). La conscience de soi jugeait le monde émergent comme dangereux et contraire aux principes de l'Amérique :

In nineteenth century America, there were few who could not understand selfish materialism and a lust for power and status as the motives behind men's actions. Just as important, the Jacksonian interpretation saw the increasing size, complexity, and centralization of society as unnecessary. Jacksonians pictured an America in which urbanization would be limited, government and institutions

⁴² Voici un extrait de discours adressé à ses soldats en 1809 : "Your [General? Governor?] is confident, from the patriotism displayed on a late meeting in Nashville, that it is only necessary to say to our fellow citizen and soldiers, that our rights are invaded our liberties endangered, that our common country requires their services—to see them like a band of brothers pressing forward into the ranks to Defend the rights liberties and independence, so dearly Bot. and Bequeathed to us by our Forefathers" (Bassett, I : 195).

⁴³ "Since the Jacksonian rank and file felt constricted in their own lives, the heroes of the party were those who appeared to be breakers of bonds. They glorified Jefferson, whose Declaration of Independence was a document that clearly burst old bonds [...] Only Andrew Jackson, who at New Orleans had liberated Americans from English influence, could have burst this new web of influence and interest. Jackson willingly accepted his role as "the second Jefferson," and three of the greatest Democratic measures of the period—the destruction of the Bank of the United States, the creation of the independent Treasury, and the passage of the Walker Tariff—were each hailed by Jackson's followers as a Second Declaration of Independence" (Kohl, 1989 : 33-34).

⁴⁴ Voir également les liens de la thèse de Kohl avec celle de Meyers (1955).

small, wealth widely and relatively evenly distributed, and men's relations simple and natural (Kohl, 1989 : 52).

La thèse de Kohl est l'héritière du renversement de tendance historiographique (opéré notamment par Lee Benson (1962) qui voyait auparavant les Jacksoniens comme des chantres du progrès et les Whigs comme des réactionnaires (Schlesinger, Jr., 1945)⁴⁵. Il est certain que Jackson lui-même était sensible à ces aspects du développement américain, comme on pourra le voir dans les études consacrées à ses affaires et à l'éducation des enfants, notamment⁴⁶. Son identité personnelle consistait à résister à un extérieur qu'il jugeait faux et hostile tout en poursuivant une vision du monde imperméable au doute et à la remise en question. Dans ce combat contre des forces titanesques, Jackson se construisit un personnage mythique dont il s'employa toute sa vie à forger l'existence dans son expérience personnelle.

Définir un personnage

La correspondance de Jackson ne contient pas un sentiment d'exceptionnalité devant les événements auxquels il est confronté, même si certaines situations nous paraissent extraordinaires. Elles ne sont pour lui qu'une *nécessité* qu'il doit affronter, une direction évidente à suivre. Ses satisfactions portent sur un sens de l'accompli, du travail bien fait. Andrew Jackson a une mentalité d'artisan pour lequel le travail en lui-même est fait de patience, d'effort, d'application.

Le personnage qu'il définit au fur et à mesure se trouve constamment en quête d'une définition personnelle, mais aussi d'une acceptation sociale. Ce qui nous semble le plus important chez lui est ce rapport à l'autre, son positionnement dans le monde, sans chercher à le définir car sa présence même en est l'immanquable vérité. Farge explicite ce point :

Ils parlent, ils racontent, ils répondent, ils omettent, ils dissimulent, ils mentent, ils disent vrai, mais surtout ils ne se définissent pas parce qu'ils sont seulement au monde mais parce qu'ils sont entre eux et qu'ils vivent face aux autres, avec eux, face au pouvoir et "dans un univers de représentations non indifférentes aux situations dans lesquelles elles se trouvent activées"⁴⁷ (1997 : 72).

Cette relation au monde, active et volontaire, est pour nous l'essence d'Andrew Jackson. Il évolue simultanément dans le cadre informel d'un discours épistolaire qui reflète sa participation aux cris du monde et à ses infinies variations⁴⁸. Cette énergie est sa propre mise en scène, sa propre parole. Comme dit Ricoeur (1990 : 175), la narration du récit donne l'identité à ses personnages. Citant Claude Brémont, il écrit : ***"pour lui, le rôle ne saurait être défini que par 'l'attribution à un sujet-personne d'un prédicat processus éventuel, en acte, ou achevé'"*** (1990 : 172). C'est dans le rapport à l'action que Jackson

⁴⁵ Concernant la question historiographique du traitement de la période jacksonienne et de la manière dont les historiens ont caractérisé l'ère de Jackson, voir Feller (1990 : 135-161).

⁴⁶ Voir "Andrew Jackson et la paternité" (IV : 302-330).

⁴⁷ ***Arlette Farge cite ici l'introduction du livre de Bernard Lepetit, Les Formes de l'expérience. Pour une autre histoire sociale (1995).***

trouve sa place et son rôle, dans le dynamisme de ses relations à l'autre.

Nous avons pris soin de placer les relations de Jackson au coeur d'un dispositif plus large, à l'intérieur de son groupe social, de ses relations politiques et d'affaires, en liant la singularité de son existence aux événements collectifs dont elle dépend. C'est ce que recommande Farge (1997 : 74) : ***“On se trouve alors loin de l'écueil précité où l'historien accumulerait du singulier pour construire un récit émietté, incapable de sens donc de véritable concept d'altérité.”*** Jackson n'est jamais seul dans son monde et n'existe que collatéralement à lui. Il le construit et, ce faisant, se construit simultanément.

L'altérité est au centre de notre intérêt pour Jackson. Si Jackson est une individualité faite de quotidien, il se présente aussi comme issu d'une caste sociale fortement structurée idéologiquement, celle des planteurs du Sud, fortement ancrée dans le terroir et la culture en formation d'une région identitairement forte. À l'époque de la colonisation des territoires du Tennessee et de la vallée méridionale du Mississippi, l'appartenance de ces hommes aux idéaux sudistes se mêlait aussi à l'aventure de la frontière et de la conquête de l'Ouest, définissant une aire culturelle complexe, mouvante et hybride⁴⁹ : le Vieux Sud-Ouest, qui est en ce sens un creuset où se fondent ces deux métaux, formant un alliage singulier d'une époque et d'une géographie, un complexe culturel de pratiques et de valeurs (Abernethy, 1932 ; Clark & Guice, 1996 ; Herskovits, 1967 : 96-102)⁵⁰.

Cette étude du milieu dans lequel se développe le personnage est inspirée par la remarque de Farge :

Partir des mots de celui qui parle (lorsque les sources en donne la possibilité), c'est en même temps interroger autrement ceux qui sont en relations avec lui car l'être parlant “découle” autant de ses proches ou de sa famille qu'il les interroge, “découle” autant des formes de pouvoir qui l'entourent qu'il les provoque ou s'y soumet, les infléchissant à son tour (1997 : 75).

Cette interaction de l'homme avec son environnement et les proches qui l'entourent

⁴⁸ Ricoeur définit ainsi le rapport de l'intrigue et du personnage établi par le récit : *“Le récit résout à sa façon l'antinomie, d'une part en conférant au personnage une initiative, c'est-à-dire le pouvoir de commencer une série d'événements, sans que ce commencement constitue un commencement absolu, un commencement du temps, d'autre part donnant au narrateur en tant que tel le pouvoir de déterminer le commencement, le milieu et la fin d'une action”* (1990 : 175).

⁴⁹ Herskovits donne la définition suivante de l'aire culturelle : *“La région dans laquelle on trouve des cultures semblables”* (1967 : 103). Le concept est hérité des travaux de l'anthropologue Wissler qui publia en 1917 une synthèse d'études antérieures intitulée *Man and Culture* (Herskovits, 1967 : 89). Le Vieux Sud-Ouest est peut-être trop volatile pour être défini aussi strictement, mais la stabilisation de sa culture après 1820 nous permet de malmener ce concept et d'en appliquer ici les facteurs constitutifs.

⁵⁰ Clark et Guice voient dans la rivière Tennessee le dénominateur commun aux deux mouvements régionaux : *“The Tennessee laced into a cultural whole the southern portion of the westward movement during the opening decades of the nineteenth century”* (1996 : 4). Abernethy affirme la double appartenance de la région, et plus particulièrement de l'État du Tennessee : *“The state was a part of the West and a part of the South”* (1932 : x). Pourtant, l'historien insiste sur le progressif rapprochement avec l'idéologie sudiste au début du XIX^e siècle : *“The society which grew up under these conditions, though much affected by the circumstances of the frontier, tended gradually to model itself upon the pattern set in old Virginia and the Carolina”* (1932 : 209).

fondent le terreau de notre travail. George Mead écrit : ***“Il existe une opposition entre une expérience qui comprend uniquement l’activité extérieure où le soi n’entre pas comme objet et une activité de mémoire et d’imagination dont le soi est l’objet principal”*** (1963 : 117). Ainsi, Jackson illustre pleinement cette prise en compte de soi comme objet et non plus seulement comme sujet. Le “je” est multiple dans l’action, toujours unique dans la décision. Il se construit au fil des phrases et des années, il se forme en construisant autour de lui un monde qui à son tour le contient et le définit : Jackson a une certaine idée de l’Amérique et cette Amérique le reconnaît comme son héros. Il se regarde ainsi tel que le regardent les autres.

Comme le rappelle Mead : ***“ce qui fait la valeur, ou l’une des grandes valeurs du langage, c’est qu’il nous permet d’organiser l’action”*** (1963 : 12). Le langage a pour fonction non seulement d’organiser notre expérience mais aussi de la défendre contre le réel :

Quand un individu se sert de sa supériorité dans la communauté même dont il fait partie, il perd cet égoïsme propre à celui qui ne fait que s’en vanter [...] Mais quand le sentiment de supériorité s’exprime fonctionnellement, il devient complètement légitime : c’est même le moyen par lequel les individus changent les situations où ils se trouvent [...] La supériorité, elle-même, n’est pas sa propre fin. C’est un moyen de préserver le soi (177).

En somme, l’implication de Jackson dans la communauté, son interaction sociale, sa place dans la société est, selon la théorie de Mead, la seule justification possible de son pouvoir. À prendre ainsi la direction des affaires nationales, Jackson légitime sa position sociale en la validant, en la valorisant, en se rassurant aussi. Cette mise en valeur est non seulement une construction identitaire personnelle, mais aussi l’inscription de son système de valeurs dans les institutions du pays. Les deux sphères trouvent là un point de fusion auquel Jackson aspira toute sa vie. La supériorité décrite par Mead s’exprime par la prise en compte de ce que Jackson accomplit pour le pays et l’acceptation de ce don par le peuple est la reconnaissance des idéaux qu’il affirme incarner. Cet avènement conservateur, au sens où il est une tentative de préserver une parole considérée comme fondatrice, se trouve avant tout dans le système de valeurs de Jackson, dont les éléments de la vie privée témoignent : rapports familiaux, amicaux, commerciaux, mode de relation, vision de la place des citoyens dans la république.

L’identité groupale : la mentalité

L’accumulation de qualificatifs, la multiplicité des identités construisent une image complexe et globalisante des héros ; ils accèdent au rang de fictions sociales dont les rôles façonnent, grâce à la richesse de leur diversité, leur dimension héroïque. Parton mentionne dans sa préface le caractère antithétique de Jackson, caché qu’il était par les multiples couches de vernis appliquées incessamment par ses admirateurs autant que par ses détracteurs.

Andrew Jackson (...) was a patriot and a traitor. He was one of the greatest of generals, and wholly ignorant of the art of war. A writer brilliant, elegant, eloquent, without being able to compose a correct sentence, or spell words of four syllables (...) He was the most candid of men, and was capable of the

profoundest dissimulations. A most law-defying, law-obeying citizen. A stickler for discipline, he never hesitated to disobey his superior. A democratic autocrat. An urbane savage. An atrocious saint (I : vii).

Cette abondance de fragments mis bout à bout multiplie la personnalité du héros jusqu'à en faire une topographie mouvante et tentaculaire qui favorise l'identification du personnage aux situations dans lesquelles il évolue, aux actes qu'il accomplit, aux temporalités qu'il traverse, aux paroles qu'il adresse. Le sentiment de communauté peut alors se rallier aux symboles et aux mythes qui le soutiennent.

L'identité sociale idéalisée émerge par l'effet de *feedback* entre le héros et ses admirateurs. Les actes du héros produisent des effets dans le monde sensible et dans l'imagination de ceux qui y assistent et en retour, les réactions du monde et des spectateurs engendrent une identité communautaire qui ***“est d'abord participation affective à une entité collective (...) Elle fonde le sentiment d'identité notamment à travers le sentiment d'appartenance, de valeur et de confiance”*** (Mucchieli, 1992 : 68). Ces sentiments stipulent une morale et un code fondé sur elle d'après lesquels la communauté construit son éthique.

Erik Erikson reconnaissait une corrélation entre le sentiment communautaire et une vision morale commune : ***“Men who share an ethnic area, a historical era, or an economic pursuit are guided by common images of good and evil”*** (1959 : 43). Ainsi, les pratiques culturelles telles que le deuil, les relations commerciales ou l'éducation des enfants comprennent une part morale qui distingue, puisque c'est ici notre propos, les planteurs sudistes du Tennessee. Cette morale s'inscrit dans un quotidien qui la décline dans tous les détails triviaux de son déroulement, forgée et manipulée par les rapports humains qu'elle contribue à fonder.

L'intérêt du quotidien

Paradoxe

Rien n'a encore été dit du paradoxe de notre approche, qui ajoute un élément perturbateur supplémentaire à la distorsion déjà opérée sur le discours historique. Les objectifs énoncés si brillamment par Arlette Farge (1992) sur la parole des gens ordinaires se voient ici repris et illustrés en considérant cette fois la parole d'un "grand" de ce monde. On pourrait objecter qu'il n'a nul besoin de voir défendre sa parole puisqu'il s'est déjà tant exprimé. Voilà précisément le point d'achoppement. Andrew Jackson a surement pâti de sa popularité (bien qu'il l'ait lui-même construite et préparée) et, paradoxalement, de sa réputation d'homme du peuple inculte⁵¹. Homme d'action, héros national, fêté, admiré ou détesté en son temps, il est un président grandiose et mort, ce qui fait peu de cas de lui en tant qu'homme puisqu'il appartient à la conscience et à la grandeur

⁵¹ Voir à ce propos l'article d'Allen Walker Read, "Could Andrew Jackson Spell?," *American Speech*, (Oct. 1963), 188-195.

nationales. En outre, Jackson est souvent présenté comme un homme truculent et excessif, peu enclin à la réflexion. Sa vie privée est source d'anecdotes⁵², mais ses écrits n'ont pas toujours été trouvés dignes d'être publiés.

Non pas que son action n'ait pas été étudiée, observée, débattue, critiquée, loin s'en faut, et même si les historiens diffèrent encore sur la vision avec laquelle il faut appréhender l'«Âge de Jackson», les polémiques abondent et stimulent les esprits (Feller, 1990). Mais, là n'est pas la question. Nous nous proposons d'observer le discours d'Andrew Jackson à travers sa correspondance, *comme s'il était une personne ordinaire*, c'est-à-dire avec les mêmes désirs et les mêmes besoins que ceux qui l'entourent. Nous empruntons le concept à Michel de Certeau (1980) pour qui une culture «ordinaire» se construit au quotidien, «dans les activités à la fois banales et chaque jour renouvelées» (cité dans Cuhe, 1996 : 71). Les pratiques journalières des gens riches et puissants qu'étaient les planteurs sudistes peuvent très bien se placer sous cette définition, dans la mesure où leurs activités quotidiennes **«ne se distingue[nt] pas des autres choses du même genre, de ce qui est conforme à l'ordre des choses»** (Larousse, 1989 : 1288). C'est de cette mise en forme quotidienne d'un mode de vie particulier dont il s'agit, fût-il flamboyant vu de l'extérieur. La correspondance de Jackson découvre un monde à la jonction du trivial et du prestigieux, de l'ordinaire activité des hommes et d'une existence exceptionnelle par le relief de sa participation à l'histoire nationale.

Le quotidien

L'histoire du quotidien fait l'objet de bien des débats et nous ne prétendons pas bien sûr résoudre le problème. Mais, il se trouve que la correspondance de Jackson donne l'occasion d'une observation sur une assez longue période (environ 50 ans) d'une vie articulée entre les événements publics de l'histoire et le déroulement plus confidentiel, privé, d'existences individuelles et collectives. Comme l'écrit l'historien Alf Ludtke, le quotidien n'est pas séparé du jeu social dans son ensemble :

Les sujets historiques ne sont donc pas à l'écart du field-of-force social (E. P. Thompson). Cela signifie tout d'abord qu'ils ne sont pas considérés comme des personnalités «autonomes». Il ne s'agit pas de la «force du moi» considérée comme l'antipode des conditions sociales de l'expression. Les individus et les groupes façonnent le profil de leurs modes de perception et d'action non point au-delà des relations sociales, mais en elles et par elles (1994 : 6-7).

En outre, Jackson offre un champ d'observation fructueux au sens où il appartient à la classe dirigeante, dictant ainsi des règles sociales et des représentations symboliques par lesquelles existe la société sudiste. Sans oublier qu'il ne représente dans son mode de vie particulier qu'une infime catégorie de personnes (surtout au Tennessee), il est néanmoins le miroir et l'acteur d'une idéologie et de pratiques qui dominaient son époque

⁵² Dans sa biographie de Jackson, Bassett est extrêmement attentif à ne pas exagérer sa vision de Jackson, ni dans un sens, ni dans l'autre et refuse toute caractérisation forcée : *“But history is not to be written from caricature; and, if we are to understand the personality before us, we must look beyond the entertaining stories told about him, stories which are sometimes exaggerations and sometimes made to take a meaning more peculiar to the mind of the narrator than to that of him about whom they were told”* (1916 : 23).

et contribuèrent à forger la région dans laquelle elles se développèrent. Lüdtke incite à sonder “en permanence un champ social à plusieurs niveaux” (1994 : 26), or, et il le reconnaît lui-même, ces champs sociaux, ces différents types de relations doivent s’incarner dans la vie concrète pour être observables dans leur dynamique, ces existences étant elles-mêmes soumises à des contraintes internes :

Dès lors que les ambivalences ne se révèlent que dans le rattachement d’une quantité d’observations, isolées de sources et de reliquats disparates, il est indispensable d’exposer des cas particuliers et leur histoire. Ils ne donnent pas seulement un coloris, mais présentent l’histoire comme un processus, comme un entrelacs et une mosaïque d’(inter)-actions (1994 : 26).

Cette approche donne à voir les ruptures et les continuités à l’intérieur des schémas et permet de personnaliser des contextes qui risquent de n’exister que dans une généralité oublieuse de l’ancrage dans la matière de l’humain. Ce découpage des grands systèmes, cette attention au détail perd sans doute de la profondeur de champ, mais nous permet de préciser un matériau dont la distance demeurerait par trop monolithique.

Apologie du détail

Arguant de sa formation de juriste “casuiste”, Pierre Legendre (1997) se définissait récemment comme un “homme de cas”, indifférent aux généralisations, soucieux du détail et du singulier des situations⁵³. N’oublions pas que Jackson fut d’abord juriste. Il ne fit pas d’études très poussées, mais le peu d’enseignement qu’il reçut, ainsi que sa pratique légale au Tennessee et les nécessités matérielles liées à la frontière, le menèrent à favoriser le problème circonstancié, la gestion du quotidien, plutôt que la philosophie ou la théorie politique. Jackson était un faiseur, au sens noble du terme. Toute étude qui tendrait à en faire un penseur et un théoricien — si tant est que quiconque en conçût l’idée ! — tronquerait le caractère fondamental de son intérêt pour la *res publica*. Il faut souligner son attention au détail en traitant d’événements, en nous inspirant de la définition que la physique donne à ce mot : “Événement” : “Phys. ensemble constitué par une position dans l’espace et dans un temps” (Larousse, 1989 : 694).

Cette définition appelle quelques éclaircissements. L’“ensemble constitué”⁵⁴ réunit pour nous une masse d’occurrences regroupant un événement, un lieu, un temps et des acteurs. Cette entité d’éléments, prise sur le fil d’une histoire synchrone sans cesse replacée dans son contexte, s’offre au regard dans toute la complexité de sa composition et de son dynamisme. Nous nous proposons de la disséquer afin d’en révéler, jusqu’à la limite, les atomes qui s’y trouvent arrangés. Paul Ricoeur (1990 : 35) accepte la “vulnérabilité” de son discours face à l’éclatement du sujet en de multiples facettes. Le

⁵³ Pierre Legendre s’entretenait avec Roger Dadoun dans l’émission de France Culture, “À voix nue”, le 20 avril 1997. Legendre, professeur de droit à Paris I, est l’auteur de *La Fabrique de l’homme occidental* (1996).

⁵⁴ Claude Romano traite du double statut de l’événement “événementiel” comme “reconfiguration impersonnelle de mes possibles” dans un cadre de référence connu, ou comme le nouvel “horizon de possibilités” créées par l’intrusion même dans notre monde de l’événement “événementiel”, révolutionnaire, “instaurateur-de-monde” (Romano, 1998 : 45 ; 56).

discours lui-même, renforçant dans sa recherche la fragmentation inhérente au sujet, multiplie encore les "détours laborieux" de son expression :

En introduisant la problématique du soi par la question qui ?, nous avons du même mouvement ouvert le champ à une véritable polysémie inhérente à cette question même : qui parle de quoi ? qui fait quoi ? de qui et de quoi fait-on récit ? qui est moralement responsable de quoi ? Autant de manières diverses dont se dit le qui ? (1990 : 31).

La diversité des regards façonne l'être à dépeindre, à reconstituer selon un kaléidoscope d'informations et de recoupements (on retrouve le fragment). Là, des structures, des schémas, des agencements trouvent une rationalité autre, étrangère parfois à notre mode de pensée, mais pleine de l'existence du monde dont nous voulons rendre compte. En déclinant cette analyse par les points que nous avons retenus comme éclairants et fondamentaux, se dégagent progressivement des lignes de force, organisatrices d'une logique, d'une réflexion, d'une volonté.

Cette micro-histoire nous permet d'éviter l'écueil de la destinée, un piège trop fréquent dans la biographie jacksonienne. Il nous est apparu que ces événements de la vie de Jackson devaient être lus comme *textes*⁵⁵ et qu'ils devaient former la matière première, constitutive, la source originelle de notre travail.

Se construire, c'est se regarder, c'est regarder l'autre qu'est soi.

Le miroir, c'est le pouvoir de diviser.

Le miroir, c'est le pouvoir de montrer (*L'égérie*, France Culture : 1997).

La correspondance comme miroir, comme lieu de construction du soi dans le regard qu'elle pose sur Jackson et sur le monde. La correspondance comme monde de conservation (ce qui restera du monde disparu dans l'avenir) et comme miroir du monde. Dieu est à la fois miroir et image, il est l'être du tout, le soi et le reflet du soi. Avec sa correspondance, Jackson prépare l'avenir et la connaissance factuelle et minutieuse du passé, si précieuse dans l'établissement d'une histoire des origines et des principes.

Dans le même esprit, Carlo Ginzburg (1997) déclarait récemment à la radio⁵⁶ qu'il préférerait une méthode inductive pour l'histoire. Selon l'historien italien, le détail devait constituer le départ de l'analyse, le trait "intéressant" de l'observation. La norme, affirmait-il, est toujours contenue dans le singulier, ce qui est beaucoup plus probant que la proposition inverse. Ainsi, Ginzburg refusait toute explication systématique des phénomènes historiques, toute "théorisation théorique" qui ne partirait pas du détail. Nous retrouvons dans cette approche le souci d'Arlette Farge de découvrir dans une parole singulière le détail d'une expérience en la replaçant dans l'immense bain de ses causes, de son temps, de la vie même qui la constitue.

Ginzburg (1997) rappelait également la proposition de Marc Bloch d'utiliser à la fois le microscope et le télescope pour rendre compte des événements de l'histoire. Cet effet d'optique changeante, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, et vice versa, permet

⁵⁵ Le Larousse, dans la septième acception du mot "texte", donne cette définition : "sujet d'interprétation, de réflexions". Ceci nous permet de donner à la correspondance un sens plein.

⁵⁶ Émission "À voix nue" du 20 avril 1997, France Culture.

d'établir cette "étrangeté" à laquelle Ginsburg et Farge tiennent tant, non pas comme un élément anecdotique de l'histoire⁵⁷, mais comme le moteur événementiel, dynamique, qui la propulse dans le temps.

Cette histoire à géométrie variable trouve dans le caractère de Jackson une singulière attention aux détails de la vie quotidienne, aux chiffres, aux quantités, aux valeurs. Loin de se tenir sur les marches du podium, Jackson concentre son attention sur du détail, de la vie quotidienne. Comme tout un chacun, et peut-être davantage du fait de son action publique, de sa fonction de coordinateur, il est confronté aux réalités de tous les jours, à ses obstacles, ses retards, ses manquements, ses sursauts ; son action, son "oeuvre", sont subordonnées aux aléas de l'existence. Le génie de Jackson réside dans sa capacité à s'accommoder de ces accidents, de ces imprévus et de ces carences inhérents à la vie quotidienne, à les surmonter ou à les contourner, et à poursuivre, "quelles que soient les circonstances" — selon une formule qu'il répète à l'envi — le but qu'il s'est fixé. C'est dans ce "moins" de l'histoire (Farge, 1997 : 75) représenté par le trivial de l'existence que vient se placer l'intérêt du privé chez Jackson.

Cette parole, dispersée, perdue aujourd'hui dans l'engloutissement de son espace d'énonciation qu'étaient les réseaux humains qui la constituaient, perdure en deux dimensions dans la correspondance, mise à plat par le temps et l'absence des locuteurs. Pourtant, l'affectif qui fait défaut subsiste, étrangement, dans ces mots couchés sur la page, comme autant de belles au bois dormant :

[J]'ai la conviction que l'histoire se doit d'être affectée [...] par les béances et les extravagances d'autrui sans sombrer dans l'émiettement des anecdotes ; qu'elle peut donner sens aux effractions du quotidien en construisant l'historicité de leur lien avec les sentiments collectifs. Si l'historien est "poète du détail", comme l'écrit Michel de Certeau, son écriture doit s'acharner à relier les êtres et les mots, à reconnaître «l'inscription dans la cité [...] d'êtres parlants, doués d'une parole qui n'exprime pas simplement le besoin, la souffrance et la fureur mais manifeste l'intelligence», êtres qui forment communauté (Farge, 1997 : 80).

L'arrimage des êtres aux mots peut être une définition de l'épistolarité, d'autant que la lettre lie deux noms inscrits sur l'enveloppe, celui de l'expéditeur et celui du destinataire. Mais ce rapport aux mots s'énonce également dans la narrativité épistolaire dont la mise en récit illustre le mécanisme identitaire à l'oeuvre dans la composition de chaque lettre.

Trivialité : matière du réel

Une correspondance est le labyrinthe des déplacements, soumis à la lenteur des communications, aux contre-temps, témoins des ratages et des incidents. Le lecteur d'une correspondance privée bénéficie de ce rapport plus immédiat aux aléas de la vie quotidienne qui affectèrent l'épistolier, tandis que celui-ci souffrait de cette trivialité, de ces imprévus presque mesquins qui affligent souvent la vie des individus quels qu'ils soient. C'est l'histoire de ces impondérables qui se trouve évacuée comme anecdotique ou triviale. Précisément, il serait bon que l'histoire ne soit pas uniquement un espace de

⁵⁷ La singularité de Jackson a souvent été l'objet d'admiration ou de reproche, délaissant l'analyse pour l'affectif.

fascination narrative. La trivialité de la vie est constituante de son déroulement. Par définition, le fait surgissant est une exception, un "événement" dont l'irruption brouille la trivialité du quotidien et appelle le commentaire. En ce sens, l'événement est une modification plus ou moins significative de la trivialité quotidienne prise comme norme⁵⁸.

La matière principale de l'existence est faite d'une histoire inracontable parce que "sans intérêt". Toute cristallisation narrative d'événements qui ne manquent jamais d'arriver brouille le lent cheminement des jours et leur âpre quotidienneté. Cependant, le matériau trivial demeure le fondement des activités humaines et ce, dans toutes les classes sociales, chez les petites gens comme chez les héros. Que Jackson ait vécu une vie extraordinairement riche en événements "dignes" d'être narrés dans une biographie est incontestable. Nous sommes réticents ici à entériner de grandes coupures entre de soi-disant entités différentes :

Privilégiant discontinuité, différence et opposition, le modèle prométhéen, héroïque, absolutise l'individuation, avec une conscience tragique de ses grandeurs et de ses limites : le rebelle, gonflé de force démoniaque et d'énergie interne, anachronique, intempestif, refuse et transforme le monde ; en une "protestation lyrique" (Lukacs), il accroît la scission entre le subjectif et l'objectif, l'exception et la masse (Madelénat, 1984 : 127).

De surcroît, cette narration ne rend pas compte de l'entre-deux trivial qui revêt Jackson d'une humanité plus banale. Tout en ramenant sa stature à une forme et une taille humaines, elle lui donne dans le même temps une épaisseur individuelle occultée par la critique ou l'hagiographie.

La vie du général Jackson, grand héros militaire et politique des États-Unis d'Amérique, fut faite aussi de ces frustrations et de ces angoisses-là. Ne faut-il pas révéler et donner à voir la dimension humaine de l'échec ou des petits plaisirs, peut-être la seule qu'il nous soit permise et possible de comprendre aujourd'hui, concernant un homme poussé hors du commun par ses hauts faits mais surtout par la distance insondable de l'histoire et du temps ?

L'homme privé est si difficile à cerner en raison de sa présence continue à soi. Alors que le personnage public peut se retirer à l'abri des regards du monde, chez lui, parmi les siens, où il laisse cet autre que lui dont il joue le rôle dans l'arène sociale, l'homme privé n'accède à une distance avec lui-même qu'au travers de son propre discours, presque malgré lui. Le regard des autres ne peut guère pénétrer dans ce sanctuaire obscur pour tous, car déjà parler de soi, c'est se fabriquer, se re-crée dans son rapport au monde, entraînant une fiction qui opère un déplacement inévitable vis-à-vis de l'original. Ce qu'écrit Madelénat à propos de la biographie se retrouve pour la biographie de soi : ***"Un artefact, le livre, doit saisir en ses signes le dynamisme d'une existence, s'assurer le magique pouvoir de produire l'illusion et de métamorphoser***

⁵⁸ Voir le récent livre de Michèle Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie : Essai sur le politique au XIX^e siècle*, (1999). L'auteur définit ainsi l'événement : "une conjoncture impensable dans les termes traditionnels, au moment de son avènement, et qui est irréductible au mode de penser commun" (citée par Daniel Couty dans *le Monde des Livres*, 2 avril 1999, ix). Rappelons l'expression de Ricoeur (1990 : 168-169) concernant la dialectique du cours tranquille du récit et de l'accident qui survient, la "concordance discordante". Enfin, on mentionnera également le beau livre de Claude Romano, *L'événement et le monde*, PUF, 1998.

l'absence en présence. Les incertitudes de la connaissance doivent s'exprimer et se dépasser dans une performance du langage" (1984 : 143). Ce sont dans les petits faits du quotidien que vont se révéler le plus sûrement les caractères intimes du sujet d'étude.

En empruntant à différentes disciplines leur approche singulière, nous avons tenté de donner à Jackson une dimension complexe. La question de la voix individuelle, c'est-à-dire de la parole de Jackson, s'est posée au premier chef. Il convenait de la lui laisser le plus possible en donnant une idée la plus précise du contexte d'énonciation. L'intimité conjugale donne à la correspondance ses accents d'harmonie les plus forts. La voix de Jackson se fait alors tendre, rassurante, conciliante. Au contraire, la correspondance d'affaires révèle un monde grouillant d'arrangements en tous genres, de calculs, d'inattendu, et établit un réseau dense de relations diverses au sein d'une communauté complexe et variée tant elle regroupe d'appartenances différentes. Jackson tend alors à retrouver une voix noyée par les tambours et les cuivres de la célébration. Pénétrer dans la vie personnelle d'un homme tellement public, mais si dévoué en même temps à son espace intime, nous permet d'approcher une culture en mouvement, agie et vécue par des hommes et des femmes aux prises avec les milieux telluriques qui s'entrecroisent au sein de la société :

Le milieu est toujours infiniment complexe, et l'homme est par conséquent sollicité par des milliers de forces diverses qui se meuvent en tous sens, s'ajoutant les unes aux autres, celles-ci directement, celles-là suivant des angles plus ou moins obliques, ou contrariant mutuellement leurs actions (Reclus, 1998 : 107).

Esquisser le portrait de l'homme privé dans une perspective à la fois expressionniste et cubiste⁵⁹ requiert un assemblage le plus varié possible de toutes les situations de la vie quotidienne afin que le sujet d'étude retrouve pour nous, dans son environnement familial, les réflexes qui faisaient de lui un homme de sa communauté.

⁵⁹ Une plongée dans les affects des sujets tout en mettant à plat les différentes facettes qui les composent, voilà le projet que nous tentons de définir en recourant à ces métaphores picturales.

II. Les hommes du Tennessee

It is interesting to observe to how great extent were the men who governed the destinies of the country bound by ties of blood and friendship —Thomas P. Abernethy (1932 : 203).

Chaque relation ne saurait être isolée arbitrairement de toutes les autres ; et il n'est pas davantage possible de se tenir en-deça, ou au-delà, du monde des relations : le milieu social ne doit pas être conçu comme un cadre vide au sein duquel les êtres et les choses peuvent être liés, ou simplement juxtaposés. Le milieu est inséparable des choses qui le peuplent... —Claude Levi-Strauss (1967 : 553).

Introduction

Les exergues à cette étude illustrent le point qui la motive. À faire de Jackson un demi-sauvage chasseur d'Indiens, un Napoléon des Bois hirsute chassant l'ours (par analogie avec la légende créée par Davy Crockett; ; 1972 : 142-158), on a perdu la précision nécessaire à une bonne mise en relations de l'homme avec son environnement. Avant même de se pencher sur son milieu familial, il faut le replacer dans ce qui constitue son terreau d'expansion identitaire, le monde politico-affairiste du Tennessee des débuts, entre la période où émerge le "Territoire au sud du fleuve Ohio" (1790), entité administrative précédant le futur État du Tennessee (dont Jackson sera le premier

représentant à Philadelphie, en décembre 1796), et la guerre de 1812, lorsque le général Jackson, à la tête de la milice du Tennessee, entame la guerre contre les tribus indiennes du Sud (la puissante fédération des Creeks), avant de défaire les Anglais à Chalmette, en 1815.

Nous tenterons de dresser le portrait de l'homme agissant, en mettant l'accent sur les rapports humains tels qu'ils contribuent à sa définition identitaire. Cette présence au monde se trouve médiatisée par l'affairisme tous azimuts⁶⁰ et la construction politique qui participent tous deux de l'organisation de l'espace américain et du système social et économique en constitution. Ainsi, l'étude présentera dans un premier temps l'intégration d'Andrew Jackson et les liens qu'il tisse avec la classe dirigeante de l'État embryonnaire, puis le monde des affaires qui l'insère dans un tissu politique et économique dense dont le patronage et les réseaux d'influence sont les expressions naturelles et constitutives.

À observer l'ascension fulgurante de Jackson dans ce milieu à la fois très exclusif de l'aristocratie d'argent soutenue par un code de l'honneur très présent, mais également ouvert aux nouveaux venus bien recommandés, nous tenterons de détailler cette zone de rapports avec le monde par laquelle l'individu devient soi-même⁶¹.

Mise au monde

Le cheval bai : l'affiliation à une famille

L'un des premiers documents portant la marque d'Andrew Jackson est emblématique du type de relations qui caractérisaient les pionniers du Vieux Sud-Ouest⁶². Le document, datant de 1783 — Jackson avait 16 ans — est une estimation de la valeur d'un cheval bai et porte les signatures du jeune Andrew Jackson, et celle de son oncle, Thomas Crawford. Tous deux, "experts dûment assermentés", travaillaient pour un frère de Thomas, William Crawford, sous l'autorité d'un juge de paix (Smith, I : 9).

⁶⁰ Par affairisme, nous entendons ici une propension extraordinaire de Jackson et de ses semblables à se lancer dans toutes sortes d'opérations commerciales, financières ou spéculatives dont la légalité n'était pas toujours évidente. Du népotisme à la fraude pure et simple, les affaires de la frontière se traitaient sur une gamme extraordinairement large. Si Jackson fut parfois mêlé à des affaires plutôt troubles, il n'en n'apparaît pas pour autant comme le plus vénal des brasseurs d'argent de la frontière, loin s'en faut. Pour un panorama réaliste de cette question sur la frontière du Vieux Sud-Ouest, voir Abernethy (1932).

⁶¹ Dans *Soi-même comme un autre*, Paul Ricoeur (1990 : 12-13) définit deux composantes complémentaires au "soi-même" : l'une, faite d'identité, l'autre d'altérité. Constamment préoccupé de ce double caractère, nous reviendrons sur quelques-unes des applications opérées par Ricoeur sur ce concept, notamment dans les domaines de l'identité personnelle et de l'identité narrative.

⁶² Le territoire appelé ici le Vieux Sud-Ouest comprend les principaux États du Sud au-delà des Appalaches jusqu'aux rives du Mississippi. La période considérée s'étend approximativement de la fin de la guerre d'Indépendance jusqu'à l'élection d'Andrew Jackson à la présidence en 1828.

Tout cela n'aurait que peu d'importance en soi, si ce n'est que l'exemple établit l'affiliation de Jackson, à une famille (alors qu'il est constamment présenté comme l'orphelin américain par excellence ⁶³) et montre que les liens familiaux sont aussi des rapports d'affaires qui ancrent l'institution socialisante — la famille — dans une zone intermédiaire, à la jonction des sphères publique et privée. Aux relations familiales qui subissent le joug de cette intimité forcément socialisée (le commerce est une relation d'échange) se greffe dans le même temps une intimité des rapports sociaux qui crée entre les hommes, quand le lien de parenté n'existe pas déjà, un sentiment d'appartenance que viennent renforcer le tissu économique et les besoins politiques convergents d'une région en voie de définition culturelle et politique.

Le Sud comme une grande famille

Ce processus de définition identitaire ne peut se faire sans que les hommes au pouvoir, ceux-là mêmes qui donnent le ton dominant à ce développement, ne se définissent eux-mêmes à l'intérieur de la masse mouvante des événements qu'ils contribuent à créer. Les circonstances nouvelles forment le caractère de ceux qui s'emploient à imprimer une réalité inédite sur la carte familière de la haute société des années 1800.

Frederick Jackson Turner.; (1893) considérait la frontière comme un lieu d'acculturation où l'homme civilisé perdait les atours de la civilisation et retrouvait des qualités instinctives, primitives, dont la nation américaine puisait la force sauvage et agressive qui offrait au monde la nouvelle démocratie. Ce renversement des valeurs permettait à l'Euro-Américain, toujours selon Turner, de s'adapter à son nouvel environnement et de se dégager des vieilles formes européennes, créant un homme nouveau, l'homme américain. Mais le Vieux Sud-Ouest attirait en fait des hommes qui, loin de perdre leur savoir-vivre, avaient importé les manières des vieux États côtiers (même si beaucoup en viendraient à singer ces manières), et ne laissaient pas de conserver des liens étroits entre eux. Ces "gentilshommes", selon leur propre dénomination, ne correspondaient pas tout à fait à la description du pionnier rêvée par Turner et surent maintenir dans les nouveaux territoires un pouvoir qu'ils avaient transféré des régions côtières ⁶⁴.

Le type de rapports entretenus par les hommes d'affaires de l'époque à l'intérieur d'un réseau de connaissances lâche mais relativement fermé, dans lequel les liens interpersonnels de classe et d'estime faisaient office de lettres d'introduction, ne laisse pas de rappeler le fonctionnement affectif et paternaliste d'un clan. La communauté qui se profile dans la correspondance d'Andrew Jackson révèle des relations d'affaires scellées

⁶³ Voir à ce sujet B. M. Dusenbery, *Monument to the Memory of General Jackson* (Philadelphie : Walker & Gillis), 1845. Ce recueil de discours prononcés à la mort de Jackson dans différentes villes des États-Unis présente une vision mythique de Jackson et insiste particulièrement sur son orphelinat, par exemple, Bancroft, 34. Voir également notre discussion de ce point (supra, 82-85).

⁶⁴ Donelson, Robertson, Blount, Sevier, Smith, les grands noms du Tennessee étaient tous Virginiens ou Caroliniens et ils profitèrent tous de leurs relations et de leur fortune pour transférer leur pouvoir au Tennessee. Tous réussirent. Voir Abernethy (1932 : passim).

entre gens du même monde alliant l'agriculture, le droit, la spéculation, le commerce et la politique. Ces hommes établirent des liens étroits avec les riches marchands de l'Est, tous plus ou moins liés par le sang, le mariage, l'amitié ou l'intérêt. Leurs relations mêlent l'affectif, le politique et le commercial dans des rapports d'amitié que renforcent souvent des mariages très opportuns pour les affaires.

Un pays et des hommes

L'homme privé est un être de médiation dont l'identité se forge dans l'identification au groupe, dans le regard de l'autre sur ses actions. Cet angle d'approche éclaire différemment Andrew Jackson et lui donne une place que des biographies consacrées à sa toute-puissance n'ont pas assez soulignée. Andrew Jackson est un homme d'action dont la trajectoire survole son temps, telle une météorite. Il est un homme d'atmosphère, une figure ancrée dans un réel social qu'il faut restituer dans une même esquisse. Jackson est indissociable de la région d'où il est issu et des relations qui modelèrent son identité. Les hommes du Tennessee apparaissent comme le terreau d'expansion dans lequel il grandit et s'imposa. Traiter du développement régional, économique et politique, c'est déjà définir Jackson dans son complexe personnage social et intime. Privilégier ce rapport d'échanges que l'hagiographie ou la vindicte avaient renvoyé à un arrière-plan social encombré de généralités rétablit l'importance du lieu d'origine et des pratiques et attitudes sociales qui forgèrent son rapport au monde.

Les années 1790-1810, témoins des débuts du Tennessee, furent une période d'insertion et d'ascension sociale extraordinaires qui aiguisèrent l'habileté politique et la définition identitaire d'Andrew Jackson. Une myriade d'hommes subissait les mêmes influences. Sa représentativité dans ce domaine est exemplaire et avant la guerre de 1812, Jackson était un planteur et un notable comme beaucoup d'autres : ***“There was little to set him apart from the rest, except a passionate idiosyncrasy”*** (Dangerfield, 1952 : 123). Il est vrai que cette “passion” fait toute la différence et nous n'aurons de cesse de mettre l'homme en relief afin de voir ce qui le singularise. Mais, il apparaît également que la conformité aux règles sociales joua un grand rôle dans sa réussite.

L'orphelin

Une personnalité *sui generis* : l'homme américain

Après la mort de ses parents et de ses deux frères, Jackson, a gardé peu de rapports avec ses oncles et tantes (Remini, I : 27). Il ne revint jamais en Caroline du Nord, la région de son enfance. Les panégyriques qui saluèrent la mort du héros en 1845 firent grand cas de ce garçon rendu orphelin par la guerre d'Indépendance qui avait su, par ses seules ressources et malgré la solitude de sa position, s'imposer dans le monde, faisant de la nation entière sa propre famille. L'historien George Bancroft (1845) proclamait sur la

tombe du disparu cette grandiose conception de l'orphelin devenu père universel :

Behold, then, our orphan hero, sternly earnest, consecrated to humanity from childhood by sorrow, having neither father, nor mother, nor sister, nor surviving brother; so young, and yet so solitary, and therefore bound the more closely to collective man—behold him elect for his lot, to go forth and assist in laying the foundations of society in the great valley of the Mississippi⁶⁵ (Dusenbery, 1845 : 34).

L'absence de famille est présentée comme la cause de son enthousiasme patriotique. Andrew, l'orphelin en mal de sa famille disparue devient *pater familias* dans "les solitudes du désert" de l'Ouest (1845 : 35). Sa marche dans le désert est évidemment une référence directe à celle que conduisit Moïse :

Thus when he was scarcely more than thirty, he had guided the settlement of the wilderness (...) Andrew Jackson was signalized by as many evidence of public esteem as could fall to the lot of man. The pioneer of the wilderness, the defender of its stations, he was their lawgiver, the sole representative of a new people in Congress, the representative of the state in the Senate, the highest in military command, the highest in judicial office (Dusenbery, 1845 : 36-37).

John William Ward.; observe la construction du mythe du "self-made man" par les contemporains de Jackson qui se plaisaient à voir ainsi leur président : "[He] owed to himself, and himself alone, both his education and his fortune" (1956 : 175). Il donne à comprendre la ferveur panégyrique et le statut du personnage rendu emblématique par une société qui considérait l'Amérique comme le champ ouvert à toutes les possibilités.

Une réalité différente

L'idée d'un Jackson agissant uniquement selon son propre "feu sacré" (Dusenbery, 1845 : 187) est cependant singulière quand on observe le cours de sa vie. À aucun moment il n'a été le petit orphelin laissé pour compte qui a dû s'élever à la seule force de son poignet. Andrew Jackson a toujours fait partie d'un groupe et épousé la cause de ce groupe, résolument, tant que ses principes et ses intérêts allaient de pair avec les buts communs. Il n'était pas étranger à l'esprit clanique des Irlandais du Nord dont il était issu et l'accès au pouvoir passait par ces entités mi-familiales, mi-publiques, qui régnaient sur l'Ouest à la fin du xviii^e siècle⁶⁶ ; Jackson a toujours vécu et entrepris au sein d'un groupe et ne s'en est jamais éloigné⁶⁷.

Le dernier biographe en date, Robert Remini.,; (1979, I : 30), après James Parton (1861 : 104) et Marquis James (1938 : 34), décrit la période étudiante dissipée de Jackson en Caroline du Nord. Les anecdotes abondent qui présentent l'étudiant en droit

⁶⁵ L'initiateur de cette thèse est John W. Ward, dans son livre de 1956, *Andrew Jackson: Symbol for an Age* (1955), 1972-4 : 171. La citation est extraite du recueil d'oraisons funèbres de Dusenbery (1845). Elle est tirée de celle de George Bancroft (1845 : 34).

⁶⁶ Groupes liés par l'argent, les mariages et des intérêts politiques communs. La faction Blount du Tennessee (les Blount étaient de Caroline du Nord, l'État parent du Tennessee) est caractéristique de cet agrégat puissant d'individus et de familles qui dominaient la société de la frontière, et plus tard, celle des États constitués (Abernethy, 1932 : 115-143).

comme un turbulent bout-en-train : “[T]he most roaring, rollicking, game-cocking, horse-racing, card-playing, mischievous fellow that ever lived in Salisbury.” On pourrait penser que le jeune orphelin se perd avec des fréquentations peu recommandables. Mais, loin de dériver sans attache dans une société à laquelle il ne peut se plier, Jackson, au contraire, a su fréquenter les personnes d’influence qui lui permirent de s’insérer sans difficulté dans le tissu social et communautaire de son choix.

Les années de formation

Il y a d’abord les pères : Jackson, veut étudier avec Waightstill Avery , un des hommes les plus importants de la frontière et un vétéran de la guerre d’Indépendance : **“a very distinguished lawyer [who owned] one of the best law libraries in that part of the country** (Remini, 1979 : 29). Mais, la cabane en rondins du maître ne pouvait accueillir un élève supplémentaire et Jackson dut quitter la petite ville frontière de Morganton pour Salisbury, où il entra chez Spruce MacCay, un éminent juriste (au moins pour les critères de la région). Il y restera un an et demi puis ira compléter ses études avec John Stokes , que Remini (1979 : 33) qualifie en ces termes : **“a brave revolutionary soldier, who was considered one of the best lawyers practicing before the North Carolina bar.** ⁶⁸ ”

Il y restera jusqu’à ce qu’il obtienne son diplôme et soit reçu au barreau de Caroline du Nord, le 26 septembre 1787 : **“a person of unblemished moral character (...) [who] appears to possess a competent degree of knowledge in the Law”** (Smith, I : 10). La compétence nécessaire à l’ordre de la frontière ne requérait pas des années d’études poussées dans une université de l’Est. Pourtant, Jackson, regrettera plus tard son manque d’éducation scolaire ⁶⁹.

Tout cela témoigne d’un environnement qui tient moins du fameux parcours conduisant de la cabane en rondins à la Maison-Blanche que de celui d’un jeune homme d’honnête extraction qui aurait eu des débuts un peu difficiles ⁷⁰. Jackson est allé frapper aux meilleures portes sur la frontière de Caroline et a fréquenté les grands noms de la région. L’orphelin savait se trouver des relations qui valaient tous les liens de sang.

Quant aux compagnons qu’il rencontre chez MacCay , l’un d’entre eux, John McNairy

⁶⁷ Jackson était connu pour sa fidélité en amitié ; au risque de se rendre suspect de connivance, il n’a jamais renié ses amis, même ceux qui s’étaient fourvoyés dans de sombres affaires, tels William Blount, son mentor (Broer, 1979 : 25, in Crawford, ed.), ou Aaron Burr, lors de son procès pour trahison (Remini, I : 157-158).

⁶⁸ Selon l’appréciation de l’historien Thomas P. Abernethy, ces trois hommes représentaient le fleuron du savoir juridique de la frontière : *“In addition to Waightstill Avery, who had moved from Charlotte to Morganton—the last town before crossing the mountains—Spruce McCay and Colonel John Stokes, of Salisbury, were among the few legal luminaries of western North Carolina during the decade immediately following the Revolution”* (1932 : 121).

⁶⁹ Voir notre étude intitulée “Andrew Jackson et la paternité” (IV : 285-288).

⁷⁰ Le mythe du *“self-made man”* né pauvre et parvenant à la présidence à la force du poignet a été clairement remis en question dans une étude du milieu social des présidents américains, voir Edward Pessen, *The Log Cabin Myth* (Yale : 1984).

, fut élu, grâce aux relations de sa famille, juge à la Cour supérieure du district de l'Ouest ⁷¹ dès 1788 (à 26 ans) par la législature de Caroline du Nord. Avant de partir pour Nashville, McNairy nomma Jackson, solicitor, l'équivalent de procureur ⁷². Ce poste n'avait pas été créé par la Chambre, bien qu'il apparût comme indispensable au bon fonctionnement du système judiciaire embryonnaire. Ainsi, quand Jackson arriva dans la ville frontière de Nashville, qui n'était encore qu'un camp retranché soumis à la résistance des Indiens, il appartenait de fait à l'élite de la petite communauté.

Une famille d'hommes

On peut considérer que le corps social de la société sudiste de la fin du xviii^e siècle dans son ensemble est une grande famille, avec sa hiérarchie patriarcale, ses relations de dépendance et de proximité, ses devoirs et ses responsabilités. Dans son article sur "la famille américaine d'autrefois", l'historien John Demos pose le ménage comme "le modèle de toute structure plus large d'autorité" :

There was, to begin with, the unquestioned assumption of a tight link between the family and the community at large. The individual household was the basic unit of everyday living, the irreducible cell from which all human society was fashioned.

Parlant du xvii^e siècle puritain, Demos souligne le point essentiel qui lie la sphère publique au domaine privé :

In fact, the principle of fatherhood lay right at the heart of most political thinking in this period. (...) Like all men of their time, they [Puritans] assumed the fusion of family and community in the preservation of order (1992 : 4).

La métaphore est d'autant plus pertinente en ce qui concerne le Sud d'avant la Guerre civile que les zones publique et privée n'avaient pas l'étanchéité qu'elles ont maintenant — quoiqu'aux États-Unis on n'élimine pas un candidat qui trompe sa femme. Bertram Wyatt-Brown l'énonce clairement : ***"Differentiations between what belonged in the public or the private realm were very imprecise. Evaluations depended upon appearances, not upon cold logic [...] Family values differed not at all from public ones"*** (1982 : 33-34). Nous trouvons là une caractéristique qui insère notre homme privé dans une nébuleuse familiale et sociale difficile à circonscrire. La colonisation de la frontière n'était pas le fait de familles isolées, mais, comme l'écrit Frederic Paxson, un mouvement de masse : ***"another of the group movements in which a large land speculation was united to the desire for independence and autonomy"*** (1924 : 30).

⁷¹ Partie occidentale de la Caroline du Nord (chef-lieu : Nashville) jusqu'en 1789, date à laquelle elle fait partie des territoires cédés aux États-Unis ; scindée en deux districts (Washington à l'Est et Mero à l'Ouest) le 6 décembre 1788, organisée en Territoire dès 1790, reçue le 16^{ème} État de l'Union en 1796. Voir Smith (I : 13).

⁷² James Parton parle de *solicitor* (I : 124), tandis que Robert Remini emploie le terme *district attorney*, poste non prévu par la Chambre, que McNairy s'empresse de pourvoir (Moser, I : 44). Le district en question fut baptisé Meró en l'honneur du gouverneur espagnol de la Nouvelle-Orléans que courtoisaient les colons américains, harcelés par les attaques indiennes elles-mêmes encouragées par les *Dons* de la côte (Remini, I : 48).

Les forces centripètes de la société sudistes réclamaient un relâchement de l'autorité centrale au profit d'un pouvoir régional fort.

Les hommes qui partaient pour l'Ouest, autour de qui s'organisaient le voyage et ensuite le système de gouvernement, instituaient une domination que leur famille conservait souvent pendant plusieurs générations. Ils consolidaient et souvent accroissaient un pouvoir et des richesses énormes dont ils usaient pour diriger politiquement leurs intérêts. Le mariage d'Andrew Jackson avec une jeune fille appartenant au plus prestigieux et au plus ramifié des clans du Tennessee, la famille Donelson, n'est pas étranger à sa réussite économique et sociale, non plus qu'à la formation de son identité privée d'homme et de chef de famille.

Les ramifications de l'arbre généalogique peuvent être une métaphore utile pour rendre compte des relations à l'oeuvre sur la frontière du Sud. Andrew Jackson est replacé ici à l'intérieur d'un groupe d'hommes et de femmes, liés les uns aux autres par le sang, le mariage, les sentiments, ou les affaires. Ainsi la famille n'est-elle pas seulement un lieu de relations affectives, mais aussi un réseau de renforcement du pouvoir exercé sur la société de la région (voir Annexe III). Dans une lettre à sa belle-soeur, Elizabeth Glasgow Donelson, datée du 28 juin 1801, Jackson, lui fait entendre que seuls la famille et les amis peuvent lui apporter l'aide dont elle et son mari ont besoin, et cela dans l'aire d'influence géographique du clan :

[W]e still hope that you and the Colo.⁷³ will come on immediately. In the Holston Country, his prospects are dull I know. here his friends are disposed to serve him as far as is in their power, at least I speak for myself (...) Knowing as much as I do of his situation on Holston and the perfidy of man I have a hope that he will not attempt to settle himself there—there he has not a friend that would render him the most trifling act of disinterested friendship (Smith, I : 247-48).

Le texte de Jackson reflète le désir de toute la famille d'attirer dans le sein douillet de la communauté familiale ces deux brebis égarées à "500 miles" du troupeau (Smith, I : 248). Les "amis" seuls capables de cet "acte d'amitié désintéressée" ne sont autres que les membres de la famille, les seules personnes à ne pas porter la "perfidie" humaine en eux. L'opposition entre l'intérieur et l'extérieur est ici délimitée par le jugement moral sur la malignité de l'homme et le manichéisme marqué de cette période en général (Pessen, 1985 : 31). Le fond calviniste de Jackson apparaît alors qui voit l'humanité en proie au Mal. Seul l'entourage, mû par l'affection et l'intérêt commun, échappe au désir de nuire à autrui.

S'illustre ici le mode de relations qui permettaient aux immigrants de trouver rapidement leur place dans la nouvelle communauté — d'adoption, devrait-on dire, puisque l'accueil des nouveaux venus, parents proches, éloignés, ou par alliance, procurait, dans la classe dominante qui nous occupe, une installation souvent profitable et garante d'un statut qu'il n'était pas toujours aisé d'obtenir par soi-même. Cependant, Cashin (1991 : 78-85) montre bien que pour la plupart des familles de planteurs qui émigrèrent vers le Vieux Sud-Ouest à partir des années 1820, l'isolement fut intense et la cause de nombreux échecs. La situation au Tennessee était différente, au moins en ce

⁷³ *Stockley Donelson, un frère de Rachel.*

qui concerne les familles associées aux Jackson-Donelson.

L'inquiétude dont Jackson témoignait face à la distance qui met à mal la toile tissée entre les membres de la famille est réelle. La trame serrée et tentaculaire de cette toile n'est jamais aussi apparente que dans la correspondance d'affaires. On découvre d'ailleurs que beaucoup de ses correspondants ont un lien de parenté, tant les mariages de caste intègrent les membres des quelques familles dominantes. Mais ce qui est plus singulier, et peut-être plus courant aussi, ce sont les alliances d'affaires qui incluent toujours des rapports affectifs d'amitié et de confiance.

Des relations d'affaires

John Hutchings

Comme nous l'avons évoqué succinctement au début à propos du cheval bai, Jackson a très souvent traité ses affaires avec des proches, pour des raisons qui tenaient autant à leur proximité géographique qu'à la confiance qu'il portait naturellement aux membres de sa "famille". Son amitié avec Overton datait de son arrivée au Tennessee. Or, Overton était parent avec Lewis Robards, le premier mari de Rachel. Ensuite, la première association commerciale de Jackson fut scellée avec Samuel Donelson, un frère de Rachel. Mais, la collaboration la plus soutenue fut son partenariat avec John Hutchings⁷⁴, un neveu de sa femme, dont la longue et fructueuse association avec Jackson illustre l'étroite relation qui pouvait unir les membres d'une même famille⁷⁵.

Le choix de traiter la relation Jackson-Hutchings est une illustration en miroir du parcours même de Jackson. Peu de documents rendent compte de ses premières années au Tennessee, de son ascension sociale. Mais, la manière dont Hutchings fut intronisé dans le circuit des planteurs et de leurs affaires par l'intermédiaire de Jackson lui-même semble décrire assez précisément le parcours accompli par Jackson quelques années plus tôt. Les deux hommes avaient sensiblement le même âge⁷⁶, pourtant les lettres traduisent un net ascendant de Jackson sur Hutchings.

La raison pour laquelle ils s'associèrent n'est pas connue, mais le fait est que leur relation dura plus de quinze ans, jusqu'à la mort prématurée de Hutchings en 1817. John Hutchings est mentionné pour la première fois dans la correspondance à la date du 9 décembre 1801⁷⁷, dans une lettre de William Charles Cole Claiborne.C.;, alors

⁷⁴ Le fils de Thomas Hutchings et de Catherine Donelson, la soeur de Rachel. À la mort de John en 1817, Jackson devint le tuteur de son fils, Andrew Jackson Hutchings [dont le comportement n'était d'ailleurs pas étranger à celui de Jackson dans sa jeunesse, ce qui fit beaucoup pester le vieil homme !]

⁷⁵ Dans le même temps, Jackson n'hésite pas à dénoncer une affaire illicite dans laquelle Stockley Donelson, un des frères de Rachel, était impliqué. Le "*Glasgow scandal*", dont nous reparlerons, avait révélé une vaste escroquerie foncière à laquelle participaient de nombreuses personnalités de la frontière (Abernethy, 1932 : 172-176).

⁷⁶ L'année précise de la naissance de Hutchings est incertaine, mais Smith (I : 262n2) indique 1773 comme date possible, soit six ans après la naissance de Jackson.

gouverneur du Territoire de Louisiane, qui se félicite de l'arrivée de Hutchings ,
recommandé par Jackson :

Your friendly letter of the 17th ultimo, was this morning handed to me; by your Nephew Mr. John Hutchings; I am happy Sir, that you refer'd Mr. Hutchings to me, for such aid as he might require in this Territory; for believe me my friend, nothing can afford me more pleasure, than to have frequent opportunities of manifesting the sincerity of my Attachment, and my readiness to serve you, on all occasions (Smith, I : 260).

On voit comment les recrues étaient introduites dans le cénacle, parrainées par leur mentor, puis épaulées par les amis de celui-ci qui faisaient du nouveau venu un membre à part entière de la communauté d'accueil. D'ailleurs, Claiborne avait lui-même engagé comme secrétaire son jeune beau-frère, Micajah Green Lewis⁷⁸. Les services rendus non seulement bénéficiaient aux jeunes, mais confortaient les relations des hommes en place et les vouaient toujours plus étroitement à témoigner leur reconnaissance. En réponse à la lettre d'introduction de Hutchings, Claiborne.C.; écrivit à Jackson le 23 décembre 1801 : ***"I shall set off Tomorrow for Fort Adams, & Mr Hutchings has promised to accompany me"*** (Smith, I : 265). Hutchings semblait ainsi pris en charge par l'ami de Jackson, intégré à son activité.

Claiborne semble avoir apprécié le caractère de Hutchings puisqu'il loue sans réserves les qualités du jeune homme, qui effectue le voyage comme associé de Jackson dans leur entreprise de commerce⁷⁹ : ***"I can assure you, with great truth, that Mr Hutchings is a prudent, amiable young man, & is very attentive to your Interest"*** (Smith, I : 265). Ainsi Claiborne confirme-t-il dans les mêmes termes la lettre de recommandation de Jackson, ce qui établit la fiabilité du jeune homme et scelle un peu plus l'harmonie existant entre les deux hommes.

Deux jours plus tard, le 25 décembre 1801, Hutchings écrivit à Jackson pour le tenir informé des affaires en cours. Il se déclarait "vraiment désolé" et "totalement déçu" parce qu'une certaine somme qu'il "s'attendait absolument à recevoir" n'était pas arrivée. On lui avait proposé la même somme en traites tirées sur des marchands de "Phillidelphia" mais il ne les avait pas acceptées avant d'en parler à Jackson. Puis, il déclarait que le marché des chevaux était terne (***"I find them very Dul sale"***). Par contre, il ne rencontrait aucune difficulté à vendre les esclaves . Enfin, il donnait des indications sur les courses de chevaux à venir. En conclusion, il rassurait Jackson sur ce qui l'occupait en priorité : ***"you may rest asurd that money is my hole thought and Im sir your most obt. servent, [post scriptum] I will [write] more fully by the next post"*** (Smith, I : 266).

⁷⁷ Le premier échange épistolaire répertorié dans la correspondance date du 25 décembre 1801 (Guide, 1987 : 165).

⁷⁸ Lewis mourut à 21 ans au cours d'un duel provoqué par l'intense campagne de presse orchestrée contre le gouverneur. Il avait pris sa défense au nom des liens qui les unissaient (Moser, II : 51n1).

⁷⁹ Voir les contrats d'association du 16 février 1802 (Smith, I : 278) et du 23 août 1803 (*Ibid.*, 355), voir aussi *Ibid.* 262n2. L'adjectif "young" prouve que Hutchings était bien sous la protection de ces hommes à peine plus vieux que lui, mais sans aucun doute plus expérimentés.

On sent ici que Jackson exerce une étroite surveillance sur les activités de son associé par les précautions que celui-ci prend à bien relater les étapes des affaires dont il a la charge, à évoquer les problèmes qu'il rencontre. Il n'hésite pas à se référer à lui en cas de litige ou de doute. L'impression est d'autant plus forte qu'il avoue en milieu de lettre : **"I have nothin desirable to Rite you yet"**. Pourtant, il rédige une lettre de plus d'une page.

On peut juger de l'attention que Jackson portait à ses affaires ainsi que des demandes dont il pressait Hutchings dans une lettre du 23 septembre 1803 :

I recd. your letter by last Post. am happy that you have Sent some goods with Lt Campbell by way of Experiment, I hope we will have a good acct of them. Be attentive to the differrent Stores and to the engagements of Cotton as far as prudence will permit. I am happy to hear of the arival of the cordage &c—but am truly sorry, that the Arbitrators have not made a final settlement of the business with Mr. Watson. Press that thing (Smith, I : 366).

L'ensemble de la lettre ne vise rien d'autre qu'à rappeler Hutchings à sa mission et à donner succinctement quelques nouvelles de la situation politique locale et de sa santé. Jackson réaffirme donc simplement sa présence par l'intermédiaire du courrier, comme s'il contrôlait chaque mouvement de son jeune associé. On notera cependant qu'il lui accorde sa confiance et lui laisse un certain degré d'autonomie, une attitude peu différente de celle adoptée avec sa femme⁸⁰ ...;

La prudence qu'il réclame de Hutchings est caractéristique de son discours épistolaire, particulièrement quand il s'adresse aux jeunes. Les quatre lignes citées plus haut témoignent de sa circonspection, puisqu'il a fait envoyer au Lieutenant Campbell quelques articles afin d'éprouver la rentabilité d'un nouveau magasin situé dans un cantonnement de l'armée sur la rivière Tennessee⁸¹. Mais, ce zèle prudent ne semble pas l'habiter constamment, comme on le verra à propos de la spéculation foncière. Son discours pondéré envers ses protégés ne s'accorde pas toujours avec ses propres actes qui vont souvent à l'encontre de ses appels à la modération.

Au fil des années, Hutchings paraît avoir acquis une maturité et un savoir-faire que Jackson appréciait, si l'on en croit le rapide hommage que Jackson lui rendit à sa mort (1817), dans une lettre à Winfield Scott : ***"I have been absent from this place a considerable time rendering the last friendly office I could to a particular friend whose eyes I closed on the 20th"*** (Moser, IV : 156). Cet ami spécial l'accompagna dans ses entreprises marchandes et spéculatives pendant plus de quinze ans.

Il est évident que Jackson dirigeait les opérations, Hutchings n'étant qu'un exécutant ; il n'est qu'à voir les débuts de phrases de Jackson dans la lettre précédemment mentionnée : ***"I wish you to make the arangement (...) I therefore think that the better plan to adopt is (...) write me on the receipt of this letter (...) you will (...) I shall expect you to send me the statement."*** Il semble, au début de leur association au

⁸⁰ Voir notre étude "Rachel Jackson" (III : 184-199).

⁸¹ Le *senior partner* ne manquait pas de répéter ses recommandations à l'envi, au risque, conscient, de se répéter (voir lettre du 17 mars 1804, Moser, II : 11).

moins, car Hutchings s'est aguerri au fil des ans, que la principale qualification du "jeune Hutchings" fut, comme le suggère ironiquement Marquis James (1938 : 99), d'"avoir été l'un des neveux de Rachel".

Dans une lettre du 30 mars 1804, Hutchings annonça à Jackson que l'un des bateaux en route vers la Nouvelle-Orléans avec la récolte de coton avait commencé à faire eau et avait entraîné "vingt ou vingt-cinq balles" en sombrant. Cet accident eut lieu à Nashville, non loin de la plantation de Jackson, située à quelques miles de là sur la rivière Cumberland. Le jeune homme était déprimé et ne voyait pas l'avenir d'un oeil très optimiste : **"for my part when every Cash is bought in Question, I feele feerful as not[h]ing will Command it** (Moser, II : 12). On ne dispose pas de la réponse de Jackson. Celui-ci ne semble pas avoir tenu grief de la "malchance" de Hutchings, attribuant la perte non à son incapacité mais à un coup du sort.

Le résultat de cette transaction de coton fut très décevant pour Jackson et entraîna une polémique. James (1938 : 101), qui ne l'apprécie guère, remarque à propos de Hutchings : **"[He] had a knack for doing things almost right."** Le coton fut envoyé à Liverpool, une destination peu avantageuse pour le planteur en raison des prix "exorbitants" prélevés par les intermédiaires. James résume la complexité des opérations, peu profitables au commun des planteurs :

The cotton trade was becoming an intricate operation with the planter at one end and the manufacturer in England, or New England, at the other. Between them cropped a facile corps of factors, agents, jobbers, bankers, insurers and shippers, speaking a strange tongue in the performance of mysterious services by which the isolated planter saw his anticipated profits quartered and halved. The run of planters, encompassed by the system, submitted (James, 1932, 100).

Le fruit de la vente fut donc pour Jackson en-deçà de ce qu'il pouvait attendre d'une récolte déjà sinistrée. Il apparaît en outre que l'un des associés de la firme marchande, Davidson, profita de l'inexpérience de Hutchings pour faire un petit bénéfice au détriment de l'entreprise Jackson & Hutchings. C'est ce dont se plaint Jackson, à John et Thomas Clifford de Philadelphie dans une lettre du 24 juillet 1804, qui révèle en outre son intention de voir Hutchings acquérir formation et expérience pendant son voyage à la Nouvelle-Orléans :

in this transaction Mr Davidson has violated his plited pledge of friendship—and from our Mr Hutchings statement to me, every principle of Justice (...) I also stated to him that our Mr Hutchings was inexperienced, that I intended sending him with our cotton, that I wanted the aid of a friend to advise him & aid him in the sale of the cotton at Neworleans (Moser, II : 28).

On remarquera que même s'il peut douter de son sens des affaires, Jackson fait confiance à la parole de Hutchings. Il le signifie à Davidson le 25 août : **"I must remark, that I never doubted of the correctness of Mr. H.[utchings'] Statement to me. I have always found him correct in his statements"** (Moser, II : 37). La réclamation ici ne concerne pas tant la firme à laquelle appartient Davidson que Davidson lui-même. Dans sa lettre à l'intéressé, Jackson le remercie de considérer que le différend est d'ordre personnel, entre la parole des deux hommes :

I am pleased with the mode you have adopted in addressing me alone, as it will

afford an opportunity of closing the difference between us in our own names, without implicating the feelings of your partners, against whom I have no ground of complaint .

Il insiste sur le principe de justice, bafoué ici puisque Davidson est coupable d'une double infamie à ses yeux : il a trompé un jeune homme sans expérience ; il a trahi ses protestations d'amitié et la confiance qui lui était donnée. Jackson s'indigne :

You will recollect that the ground of Complaint stated in my letter against you, was, your declarations of friendship that you would render Mr. H. when at New orleans, and in your conduct towards him whilst there a total deviation therefrom, nay worse a breach of contract, and overreaching him under the confidence of promised friendship.

A l'insulte s'ajoute une "rupture de contrat", inacceptable de la part d'un marchand. Davidson avait envoyé une lettre qui ne satisfait pas Jackson tant elle comportait selon lui de "misinformation" : ***"It is not worth while to trace you farther, your whole letter displays you devoid of that candour that from your standing as a Merchant I had a right to calculate on"*** (Moser, II : 38-40). La rhétorique change ici et l'honneur du marchand se rapproche de celui du gentilhomme, un terrain dangereux lors d'une querelle naissante.

Comme souvent dans ses lettres de protestation, Jackson s'échauffe devant la mauvaise foi de la lettre de Davidson : ***"you deviate from truth deny your agreement, and violate your promise of friendship (...) but Sir at this time we were not advised, that your proffered friendship was on commission. "*** Il ajoute même : ***"we Shall meet."*** Toutefois, après ces mots provocants, il cherche la conciliation et ayant requis que Davidson répare les impropriétés commises envers sa firme et fournisse des excuses officielles, il se fait magnanime et produit un petit sermon comme il les affectionne quand il a pourfendu victorieusement le vilain : ***"I will try to harbour the charitable opinion, that hereafter you will be carefull in making promises, but when made, Stedfast in performing them"*** (39-40). Jackson souligne ici l'importance de la parole donnée, chère au code du Sud, et d'autant plus importante dans le contexte commercial où elle fut originellement prononcée. Cet épisode montre combien l'interaction entre Nordistes et Sudistes supposait des ajustements au code particulier des méridionaux. L'honnêteté douteuse de Davidson aurait sans doute également affecté un Nordiste, mais le recours au langage du code de l'honneur et les fondements sur lesquels repose la colère de Jackson sont purement sudistes.⁸²

Jackson ne considérait pas la présence de Hutchings comme auxiliaire et il est peu probable qu'il se fût associé avec lui uniquement parce que c'était un Donelson, comme le prétend James. Hutchings participait aux grandes décisions affectant leur entreprise, ainsi que le montrent deux lettres des 3 et 13 mai 1804. Ces deux missives adressées à Coffee stipulent que ce dernier pourra rejoindre la firme Jackson & Hutchings si ce dernier est d'accord⁸³. L'accord préalable de Hutchings est nécessaire à l'entrée de Coffee dans l'entreprise. Hutchings était bien un partenaire à part entière.

⁸² Jackson avait demandé à Seth Lewis de mener une enquête sur ce qui c'était passé ; voir la lettre de Lewis à Jackson du 8 octobre 1803 (Smith, I : 371-372n3). Pour une discussion de la rhétorique de la querelle, voir notre étude intitulée "Le code et le sentiment" (V : 370-387).

Hutchings n'était pas un faire-valoir de Jackson auprès de la famille Donelson. Au fil des années, il acquit du savoir-faire et en 1814, on le retrouve à co-gérer l'Hermitage avec Robert Hays⁸⁴ et Rachel pendant l'absence du maître, ainsi que Jackson l'écrivit à sa femme le 28 janvier 1814 : **"on the subject of my private and domestic concerns you & Colo. Hays, with Mr John Hutchings must regulate it "** (Moser, III : 14). Six mois plus tard, le 10 août, il évoquait encore sa confiance et son estime de John à Rachel : **"I have wrote to my friend John Hutchings to have you a good pair of horses procured"** (Moser, III : 114). Mais il se plaignait à elle de son silence le 21 novembre : **"notwithstanding I pressed my friends Mr John Hutchings & Mr James Jackson to write me—I have not received a single letter from either (...) in this I am disappointed"** (Moser, III : 194). Cette correspondance pressante témoigne également de l'importance attachée aux lettres de Hutchings pour faire le lien avec ses affaires du Tennessee.

Une lettre de James Jackson datée du 27 novembre informait Jackson que Hutchings l'aurait bientôt rejoint (*"ere this gets to hand"*, Moser, III : 197). Hutchings était d'ailleurs toujours avec Jackson en janvier 1815, comme l'atteste une lettre du même James Jackson qui envoie son bon souvenir au *"Genl. Coffee & Capt Hutchings"* (*ibid.*, 245) Mais une lettre d'Andrew Jackson à John Coffee datée d'avril nous signale que Hutchings était de nouveau à Nashville et que Jackson voulait le rencontrer : **"on business of some importance"** (*ibid.*, 349). Dès le mois d'août 1815, Hutchings était chargé de la distribution des marchandises militaires destinées aux Indiens (Moser, IV : 24). Ainsi, Hutchings continua sa collaboration avec Jackson, même durant la guerre où leurs rapports économiques se transformèrent en rapports militaires. Dans le même esprit, de nombreux membres de son entourage militaire devinrent de proches associés de Jackson après la guerre⁸⁵.

Dans une lettre du 23 avril 1816, on apprend que Jackson cherchait à établir une plantation de sucre près de la côte du golfe et Hutchings était impliqué dans la transaction (Moser, IV : 176). Mais il n'y eut pas de suite à ce projet et les deux hommes acquérèrent une plantation de coton, Melton's Bluff⁸⁶, fin 1816, sur les terres nouvelles du Territoire d'Alabama, récemment acquises par traités⁸⁷ et livrées à une forte spéculation dès l'année 1817⁸⁸.

John Hutchings mourut en novembre 1817 et laissa à Jackson la charge d'éduquer son fils, Andrew Jackson Hutchings, né en 1811⁸⁹. L'histoire s'arrête donc subitement, et

⁸³ *"If Mr Hutchings should not consent into the partnership proposed, I have a plan that will be equally beneficial for you and perhaps more profitable"* (Moser, II : 21).

⁸⁴ Hays était un beau-frère de Jackson, marié à Jane Donelson, une soeur de Rachel. L'arbre généalogique des Donelson est reproduit dans Smith (I : 417 passim).

⁸⁵ John H. Eaton avait été son aide-de-camp et William B. Lewis un intendant militaire.

⁸⁶ Pour un traitement plus approfondi des entreprises spéculatives de Jackson en Alabama, et notamment ses diverses entreprises agricoles, voir notre Annexe IV(576-591).

rien d'autre que la vie qui suit son cours ne peut pallier cette mort, comme Jackson l'écrivait le 8 décembre à William B. Lewis :

I returned to this place on the 1st Instant, after closing the eyes of my friend and Nephew Major John Hutchings on the 20th. ult, in him I lost a faithfull & Valuable friend, I did my duty—but I could not save him—and we are directed to “weep not for the dead but for the living.” I must as far as I can Philosophise, adopt the text—and attend to the education of his dear little son (Moser, IV : 160).

“Philosopher” pour Jackson, c’est accepter les coups du sort, les diktats de la Providence. Si tous ses efforts ne peuvent altérer le cours des choses, la volonté du Seigneur doit être accomplie et seule Sa parole est consolatrice (*adopt the text*), seul le devoir de se tourner vers “les vivants” doit occuper l’esprit et le corps⁹⁰, en l’occurrence il doit pourvoir à l’éducation et à l’installation d’Andrew Jackson Hutchings.; . Il affiche la philosophie d’une présence au monde qui ne laisse place ni au regret ni au désespoir. L’ordre divin est ainsi et les choses sont comme elles doivent être ; Jackson accepte l’ordre d’en haut et s’active ici-bas dans le présent, où se profile déjà sa vision de l’avenir. Ayant foi en la providence, il n’est pourtant jamais abattu ou résigné par ses vicissitudes.

La présence de John Hutchings aux côtés de Jackson pendant près de vingt ans témoigne de la constance dont ce dernier pouvait faire preuve envers un ami “fidèle”, mais constitue une illustration extrêmement modeste du réseau de relations amicales et commerciales qu’entretenait Jackson, avec ses proches du Tennessee. Si le rapport qui l’unissait à Hutchings semble avoir été satisfaisant, d’autres amitiés furent particulièrement fortes et durèrent là encore jusqu’à ce que la mort les sépare. Nous l’avons suggéré au début, Jackson évoluait dans une communauté d’intérêts bien connue dans l’Ouest, pour qui la spéculation sur la terre était à la fois un moyen d’enrichissement et un mode de colonisation.

La fièvre spéculative

En 1794, John Overton, et Andrew Jackson établirent un partenariat par lequel les deux hommes devenaient associés dans une entreprise de spéculation foncière⁹¹. John Coffee, un autre grand spéculateur, entra dans la sphère de Jackson en 1804 quand les deux hommes formèrent la société Andrew Jackson & Co, avec Hutchings.i).Hutchings,

⁸⁷ Rogin montre l’influence majeure de Jackson dans l’acquisition des terres indiennes du Sud : *“Including the treaty of Fort Jackson, eleven treaties of cession were held with the Southern Indians in this period [1814-1824]. Jackson was responsible for all but two with the Georgia Creeks, and was himself present at six. His treaties acquired three-quarters of Alabama and Florida, one-third of Tennessee, one-fifth of Georgia and Mississippi, and smaller portions of Kentucky and North Carolina”* (1975 : 165).

⁸⁸ La Géorgie céda ses territoires de l’Ouest aux États-Unis en 1802, desquels le Territoire du Mississippi émergea. L’État avait émis le vœu que le Territoire ne soit pas divisé et devienne un seul État. Pourtant, un compromis fut trouvé et de l’État du Mississippi (1812) fut créé celui de l’Alabama (Territoire : 3 mars 1817, État : 1819) (Abernethy, 1975 : 46-50).

⁸⁹ Voir le testament de John Hutchings (Moser, IV : 476) et notre étude “Andrew Jackson et la paternité” (IV : 279-285 passim).

⁹⁰ Ne disait-il pas le 26 mai 1803 à sa femme, à propos de délais de livraison : *“Human exertion may do much but cannot command the gods.”?* (Smith, I : 331).

John;. Coffee devint vite un ami personnel très respecté de Jackson ⁹² et reçut le commandement de la cavalerie durant la guerre de 1812. Il fut de toutes les batailles jusqu'en 1815 et s'occupa après la guerre des intérêts de leurs opérations spéculatives communes (ou non) en Alabama ⁹³. John Overton, un compagnon de la première heure et le premier partenaire de Jackson dans la spéculation des terres de l'Ouest, dirigea les deux campagnes présidentielles de Jackson et malgré quelques désaccords sur la politique monétaire, le soutint jusqu'à sa mort en 1833. La mort de Coffee la même année priva Jackson de ses deux compagnons les plus intimes, les plus fidèles et les plus désintéressés.

Afin de replacer l'activité de Jackson dans ce domaine de la spéculation, il est nécessaire de retracer les grandes lignes de la fièvre spéculative embrasant la frontière dans les années précédant le xix^e siècle, une frénésie à laquelle Jackson et ses amis participèrent activement et dont ils tirèrent leurs richesses. Cette spéculation s'accompagnait parfois de chutes sévères les entraînant au bord de la faillite. Les fluctuations de fortune témoignent du caractère extrêmement aléatoire de ce genre d'activité et du recours au soutien logistique des réseaux amicaux afin d'échapper au spectre toujours présent de l'emprisonnement pour dettes, dont l'abolition était réclamée, d'ailleurs, de plus en plus activement ⁹⁴.

Le *land boom*, latent depuis les années 1760, éclata immédiatement après la Révolution, un état de fait que les anglais avaient voulu prévenir pour éviter l'exode des populations vers l'Ouest en même temps qu'une confrontation directe avec les Indiens. La décision de Pitt de fermer les territoires à l'ouest des Allegheny (1761) et la Proclamation royale de 1763 avaient frustré plus d'un spéculateur et ruiné quelques fructueux projets dans la vallée de l'Ohio (Jensen, 1968 : 56).

Dès 1783, l'État de Caroline du Nord rouvrit les *land offices*, desquels procédaient les ventes de terres. Le bureau de Hillsborough traitait tout particulièrement les terres indiennes situées à l'ouest des Appalaches ; mais les événements de la guerre d'Indépendance avaient créé une situation nouvelle, comme l'explique l'historien Abernethy. ; : ***“Most of the territory lying beyond the Appalachians was still in possession of the Indians, but they were assumed, despite the treaty of 1777, to have forfeited their claims by joining the British during the war”*** ⁹⁵, (1932 : 49). Ainsi, les colons et les spéculateurs avançaient un prétexte de circonstance pour s'arroger les territoires indiens à l'ouest des montagnes.

⁹¹ “Copartnership for the purpose of purchasing Lands”, in “Agreement with John Overton”, (Smith, I : 46). Pour une brève biographie d'Overton, *Ibid*, 48n1 (son portrait p. 47).

⁹² Coffee fut l'un des seuls à l'approuver dans son combat en faveur de Margaret O'Neale Eaton (1829-31).

⁹³ Une courte biographie de Coffee est esquissée dans Smith (I : 331-332n1) et Moser (II : 3n) ; un article biographique lui est consacré par Chappell (1942 : 125-146). Voir également Moser (IV : 176-177) concernant les réserves et les incertitudes quant à l'aspect tendancieux des activités de Jackson.

⁹⁴ David Allison, auquel Jackson doit la plus grosse déconvenue financière de son existence, fut jugé pour dettes en 1797 et mourut en prison.

A l'intérieur de ce vaste domaine non encore colonisé, la Caroline du Nord réserva dans le bassin du fleuve Cumberland quelques milliers d'hectares afin de dédommager les vétérans de la guerre d'Indépendance (*military reservation*)⁹⁵. Le reste des terres fut ouvert à la vente au prix modique de dix livres les cent acres (soit moins de cinq dollars), une somme très bon marché qui permit à des spéculateurs fortunés et introduits (coupables de ce que l'on nomme aujourd'hui le délit d'initié, mais une pratique courante et non pénalisée à l'époque) de faire main basse sur des milliers d'hectares à peu de frais (Abernethy, 1932 : 50).

William Blount : économie d'un spéculateur

L'un des piliers de la frénésie spéculative dans l'ouest de cette fin de xviii^e siècle, William Blount était délégué au Congrès Continental en 1782 quand les questions de cession par les États des terres de l'ouest aux États-Unis furent débattues. Abernethy résume le rôle de Blount concernant le territoire du Sud-Ouest : ***"The entire Southwest was his hunting ground and he stuffed his pockets with the profits of his speculations in land (...) He (...) practised nepotism on a grand scale, and feathered very cosily the nests of a host of kin and friends"*** (1932 : 52). La spéculation s'accompagnait de formation de réseaux d'influence et d'alliances politiques qui permettaient un contrôle efficace des législatures et des postes-clés liés à la gestion du territoire.

Le général James Robertson, co-fondateur de Nashville, était un proche de Blount et recensait pour lui les terres les plus valorisables. On voit se profiler l'ébauche d'une coopération fondée sur l'amitié et les relations personnelles. Ces hommes de pouvoir et d'action concentraient la majorité des richesses de la région entre leurs mains et se préparaient à partager les généreuses parts du gâteau de la colonisation.

Quel était le fonctionnement du mode d'acquisition des titres de propriété, dont les arcanes expliquent les associations de personnes influentes et les opérations douteuses qui en résultaient ? Abernethy,; donne un aperçu de la marche à suivre pour faire enregistrer un lopin de terre, selon le *land act* adopté par la Chambre de Caroline du Nord en 1783 :

The first step was to go into the woods and mark out, in a rough way, the boundaries of the tract desired. Such a crude survey was called an "entry". This entry was submitted to the entry-taker, who was appointed under the law. A record of the entry was made by this official, and a warrant for the survey was issued to the claimant. An official surveyor was connected with the entry-taker's office. When the survey had been made and the plat drawn, it had to be submitted

⁹⁵ Ce résumé rapide de la situation de la frontière dans les années 1780 s'appuie sur l'excellent classique de Thomas P. Abernethy, *From Frontier to Plantation* (1932), qui insiste avec force et clarté sur l'importance de la spéculation foncière dans le développement de l'Ouest et souligne également la place centrale des réseaux de connaissances parmi les hommes au pouvoir, qui est aussi la question centrale qui motive cette étude.

⁹⁶ *"The boundaries were 'to begin where the Cumberland River intersects the Virginia line, south fifty-five miles, thence West to the Tennessee River, down the Tennessee River to the Virginia line, and thence with the Virginia line to the beginning'"* (Holt, 1923 : 76). Pour un court exposé du paiement alloué aux vétérans, voir Holt (1923 : 76-77).

to the secretary of state, who was authorized to issue a grant requiring authentication by the governor. The title was finally clear when the grant was recorded in the office of the register for the county where the land was situated (1932 : 50-51).

Abernethy insiste sur l'énorme succès de cette vague spéculative, menée principalement par les hommes les plus puissants de Caroline. A l'instar du tandem Blount-Robertson, on peut mentionner l'association du secrétaire d'Etat de Caroline du Nord, James Glasgow, et du clan Donelson dont John, le père, et Stockley, le frère de Rachel Jackson, arpenterent pour lui ; mais aussi celle de Patrick Henry et de John Martin qui s'en alla faire le relevé topographique de la vallée de la Holston (Abernethy, 1932 : 54). Le bureau de vente, ouvert le 20 octobre 1783, ferma ses portes le 25 mai 1784. Les sept mois dont disposèrent les candidats pour faire enregistrer leurs titres, considérant le marathon administratif décrit plus haut, laissaient peu de chance au citoyen de base, le plus souvent seul et sans "amis" influents, d'espérer obtenir quoi que ce soit (Abernethy, 1932 : 58).

En 1784, les spéculateurs et les conservateurs qui les soutenaient firent adopter par la Chambre de Caroline du Nord la cession des terres de l'Ouest aux Etats-Unis (Blount était "*speaker*" de la Chambre...), mais le vote fit un tel tollé dans la population que les libéraux remportèrent les élections cette année-là et s'empressèrent de répudier la loi (Abernethy, 1932 : 57). Cependant, les terres déjà en préemption devaient être arpentées et l'on nomma des arpenteurs officiels pour chaque district. Stockley Donelson fut nommé pour le district de l'est du futur Tennessee. Il acquit ainsi des milliers d'hectares de terre à bon compte, d'une superficie bien supérieure à celle permise par la loi (Abernethy, 1932 : 59).

La Caroline du Nord fut l'un des derniers États à ratifier la constitution fédérale et ne céda ses territoires de l'ouest que fin 1789. La cession enfin obtenue fut une victoire de longue haleine pour Blount qui avait dans le même temps préparé ses pièces pour le coup suivant. Il s'assura que l'acte de cession, comme la première fois, stipule l'irrévocabilité de l'esclavage (l'éventuelle émancipation étant soumise à l'approbation populaire), l'instauration de nouveaux États sur les territoires cédés (ce qui assurerait la vente des terres qu'il avait amassées au cours de la décennie), enfin, l'assurance que le nouvel État fédéral ne pourrait laisser la frontière sans aide ni défense, un fardeau budgétaire que la Caroline, selon Blount, n'aurait pu assumer toute seule (Abernethy, 1932 : 103-116).

Pour preuve de l'influence majeure de William Blount sur les affaires du Vieux Sud-Ouest, il n'est qu'à voir sa double nomination par le président Washington, en 1790, aux postes de gouverneur du nouveau "Territoire au sud du fleuve Ohio" et de commissaire aux affaires indiennes⁹⁷. Remini insiste sur le fait que Blount s'assura le soutien d'amis influents pour convaincre George Washington de le nommer à ce poste⁹⁸.

⁹⁷ "Territory South of the River Ohio" ou "Southwest Territory", qui faisait pendant au Territoire du Nord-Ouest établi en 1787 par la célèbre ordonnance du même nom, dont on s'était largement inspiré pour édicter les statuts du nouveau Territoire, voir Abernethy (1932 : 133). Concernant la fonction de superintendant, Blount n'en était pas enchanté et trouvait la tâche "*laborious and disagreeable*". (Remini, I : 51). Mais il détenait beaucoup de titres qui n'étaient pas encore "libérés" (*clear*) de leur tutelle indienne et il préférerait surveiller de près son précaire trésor.

Le désir de Blount d'obtenir ces postes était lié très directement à ses intérêts spéculatifs : ***He frankly admitted that his interest in the dual position was due to his investments in western lands (...) He now became the agent of [the Federal authority] on the particular frontier where his personal interests were most heavily involved***⁹⁹ (1977 : 116-117).

Notons que Jackson, malgré ses déclarations du contraire, recourra plus tard à ses amis politiques pour tenter (vainement) de convaincre Jefferson de lui octroyer le poste de gouverneur du Territoire de Louisiane, après son achat par le gouvernement en 1803 (Remini, I : 128-129).

La constitution de l'équipe dirigeante du Territoire sous l'égide de William Blount montre bien le caractère ramassé et clanique des relations politiques et économiques (toujours liées). Blount octroya les postes aux anciens dirigeants de l'État de Franklin¹⁰⁰, tous de ses amis, et ne plaça aux postes de responsabilité que des hommes en qui il avait confiance, instaurant, comme l'énonce Remini la main mise économique et politique sur la région : ***"The appointments guaranteed Blount absolute control of the Southwest"***¹⁰¹, (I : 52). D'autant que les futurs opposants au clan politique de Blount appartenaient à la nébuleuse de son organisation.

Ainsi, suivant les recommandations de Blount au Congrès, l'ancien gouverneur de l'État de Franklin et héros de la bataille de King's Mountain, John Sevier, fut nommé brigadier général du District de Washington, à l'est du Territoire, et James Robertson, l'associé de Blount, brigadier général du District de Meró, à l'ouest. Daniel Smith¹⁰², un vieil ami de Blount et l'un des hommes les plus importants de la vallée du Cumberland, fut nommé secrétaire du Territoire (le troisième poste administratif après le gouverneur et les trois juges) et arpenteur, une fonction dont Abernethy.; souligne la circonspection avec laquelle elle était octroyée au vu de son importance. Les secrétaires privés du gouverneur étaient son demi-frère Willie (prononcer Wylie) et Hugh Lawson.;, le fils de son ami le colonel John White.

⁹⁸ Clark (1996 : 73) interprète différemment la nomination de Blount en attribuant son génie à Washington qui, en donnant des responsabilités officielles au spéculateur, l'obligeait à faire respecter la politique du gouvernement en empêchant les colons de s'installer illégalement sur des terres indiennes protégées par traité. Les deux interprétations sont loin de se contredire et nous les retenons ensemble.

⁹⁹ **Remini précise: "Together with his brothers, Governor Blount had acquired more than a million acres of western land"** (I : 52).

¹⁰⁰ Tentative d'établissement d'un État autonome de la Caroline du Nord dès 1786, dans la partie est de l'actuel Tennessee (Abernethy, "The State of Franklin", 1932 : 64-90).

¹⁰¹ On remarquera, non sans une certaine ironie, que Jackson pestera, dans une lettre du 18 janvier 1798 à John Donelson, contre de similaires dispositions prises par le président Adams, qu'il accuse de pourvoir les postes fédéraux uniquement avec des gens qui "se plieront aux désirs de l'Exécutif" (*will bend to the nod of the Executive*), négligeant "le talent, les vertus et les capacités des hommes" (sous-entendus Républicains), niant ainsi leur "droit de penser" (Smith, I : 168).

¹⁰² Pour un bref portrait de Smith, voir Smith (I : 16n1).

Ce dernier possédait d'ailleurs les terres vierges et non appréciées sur lesquelles Blount décida en 1791 d'implanter le siège du gouvernement en créant Knoxville de toutes pièces, provoquant ainsi une hausse fabuleuse de la valeur foncière du terrain de son ami ¹⁰³ (Abernethy, 1932 : 117-119). Cet arrangement était si improbable que l'existence même de la future capitale semblait presque un rêve : ***"It was not until the winter of 1791-92 that the streets of Knoxville were surveyed and Blount constructed a weatherboarded log house to serve as the executive mansion"*** (Abernethy, 1932 : 120). Mais les conditions matérielles n'importaient pas autant que l'emplacement du site et la reconnaissance gagnée dans l'opération en associant les amis aux profits réalisés. Blount choisit d'ailleurs le nom de la ville en hommage au secrétaire à la Guerre, Henry Knox, une délicate attention envers son supérieur direct aux affaires indiennes.

Le génie de Blount, outre son flair politique et commercial, reposait sur sa capacité à s'entourer d'hommes utiles, capables et loyaux. Abernethy .; ne cesse de le répéter :

Blount knew how to use North Carolina politicians who had an eye to the main chance, and frontier magnates such as Sevier and Robertson who could serve as his field agents. There was yet a third group of men he took care to bind to his service for their particular abilities. These were frontier lawyers (1932 : 121).

En outre, Blount s'octroya dès 1791 les services d'un journal, le *Knoxville Gazette* ¹⁰⁴, pour diffuser ses vues et "informer" l'opinion publique de la justesse de celles-ci (Abernethy, 1932 : 130).

Sans l'aide de Blount, faire une carrière au Tennessee était "virtuellement impossible" (Remini, I : 53). Le gouverneur le reconnaissait lui-même à son frère : ***"The Writing the Commissions for every officer of the Government both Civil and Military, I find a great Task and that I have to do for every officer even to a Constable receives his Appointment from me"*** (Remini, I : 51). Pour conclure, Abernethy affirme avec conviction à propos de Blount : ***"He was certainly one of the greatest single forces in the politics of the early Southwest, if not the greatest, and he deserves a larger place in history than that which has been accorded him"*** (1932 : 168). Durant la décennie qui précéda le Territoire au sud du fleuve Ohio (futur Tennessee), l'action de Blount consista principalement à accaparer le plus de terres possibles dans des opérations spéculatives plus que douteuses et à se placer politiquement afin de faire fructifier rapidement ses investissements par un système de ventes massives et d'incitation à la colonisation.

Andrew Jackson et John Overton , parmi d'autres, durent leur ascension et leur pouvoir au patronage népotique de William .i).Blount., William; "prince des spéculateurs de l'Ouest" (Abernethy, 1932 : 116). Imbibé de l'esprit de la frontière, Jackson conserva l'idée qu'une colonisation de masse était vitale à la sécurité de la région, adhérant au

¹⁰³ Abernethy ajoute: *"The site apparently was selected even before the governor visited the Territory and before the title to the soil had been secured from the Indians"* (1932 : 119).

¹⁰⁴ George Roulstone en était l'éditeur et le rédacteur en chef : *"an administration man"* (Abernethy). Jackson s'abonna à la *Gazette* dès 1792. Cela confirme s'il était besoin sa loyauté envers Blount (Smith, I : 367n1).

discours sécuritaire, mais prenant également en compte les préoccupations économiques des spéculateurs (Moser, IV : 69-70).

Jackson s'installe : “A Gentleman of Character & Consideration”

Andrew Jackson était arrivé à Nashville fin octobre 1788, avec John McNairy, son ancien camarade d'études chez Spruce McCay. McNairy, nouvellement promu juge à la Cour supérieure, l'avait nommé procureur. Environ à la même époque s'étaient également établis d'autres jeunes hommes de loi, dont Archibald Roane, futur gouverneur dont la voix décisive permettrait l'élection de Jackson au poste de major général de la milice en 1802, et David Allison, dont la faillite en 1795 entraînerait le jeune avocat-marchand dans les affres de la précarité financière. Les quatre hommes seraient arrivés par le même convoi à la fin octobre 1788 (Remini, I : 41). Quoi qu'il en soit, Jackson prit pension chez la veuve de John Donelson¹⁰⁵, le co-fondateur de Nashville (Remini, I : 51). Il y partagea la chambre de John Overton, qui arrivait du Kentucky où il venait de finir son droit (Remini, I : 41).

Les sphères familiales, amicales, ou commerciales ne sont pas étanches, loin de là, et l'attitude d'un William Blount illustre de façon éclatante la mise en réseau de sa famille et de ses amis à des fins de pouvoir, d'influence et d'enrichissement. Il est donc très important de dire que Jackson s'est immédiatement inséré dans le tissu social de la région par le zèle extrême avec lequel il a défendu les crédateurs (ses amis) contre les débiteurs, se plaçant d'emblée du côté des puissants et obtenant la majorité des affaires traitées dans les tribunaux du comté entre 1789 et 1793, d'où son enrichissement spectaculaire quand on sait que beaucoup de ses honoraires lui étaient payés en terres¹⁰⁶. Qu'il ait en outre été bénéficiaire du népotisme ambiant, deux points l'illustrent ou en découlent : son ascension fulgurante et la loyauté à son mentor. Nommé procureur par McNairy, Jackson faisait déjà partie du cénacle à son arrivée dans le Tennessee¹⁰⁷. Cependant, très peu de documents permettent de reconstituer les faits de la fin des années 1780, et les débuts de Jackson sont obscurs.

Une des premières lettres que l'on possède de lui montre que le jeune homme, à peine installé (la lettre date du 13 février 1789, soit environ trois mois après son arrivée), est déjà impliqué dans les affaires tortueuses de la frontière. La personnalité de son correspondant, Daniel Smith, un patriarche de l'Ouest, et le ton de Jackson, confiant et incisif, laissent présumer de l'implication totale et immédiate du jeune Jackson dans les affaires de la colonie¹⁰⁸ (Smith, I : 16).

¹⁰⁵ Donelson père eut onze enfants, dont la future Mme Jackson, Rachel (voir Smith, I : 417, annexe 1 tableau 3).

¹⁰⁶ Remini écrit à ce propos : “Early court records of Davidson County show that Jackson handled between one-fourth and one-half of all cases on the docket during the first few years of his arrival [...] During a single session in April 1789 a total of thirteen suits were argued, principally for debt, and Andrew Jackson was counsel in every one of them” (I : 44-45).

¹⁰⁷ Cette réflexion tempère, comme cela a déjà été fait ailleurs, l'assertion de F. J. Turner sur les influences démocratiques de la frontière et le retour à la “primitivité” des communautés de colons. Si les conditions subissaient une régression, les statuts sociaux étaient hérités d'avant l'installation.

Un réseau politique

Jackson avait rencontré un marchand, Andrew Fagot, dont la cargaison avait été dérobée par les Indiens, alors pressés par les Espagnols de harceler les colons américains. Fagot avait demandé à Jackson d'intercéder auprès de Smith pour que celui-ci demandât au gouverneur espagnol de la Nouvelle-Orléans, Estevan Miró ¹⁰⁹, de faire cesser les raids des Indiens. En sous-main, bien que cela n'ait jamais vraiment été prouvé, les colons auraient fait miroiter aux Espagnols qu'ils désiraient placer leur région sous la tutelle de la couronne d'Espagne. Cela aurait également exempté les colons de la taxe de 15% sur les importations dont ils devaient s'acquitter dans le port espagnol ¹¹⁰. Les intérêts en jeu étaient, on le voit, énormes, et il semble que Jackson s'y trouvait à l'aise et à sa place :

I commit to you in this small piece of paper the business he [Fagot] wants with you (...) through you I think he can have a lasting peace with the Indians (...) I think it the only way to obtain a peace with the savage. I hope you will consider it well and give me a few lines upon the occasion by Collo. Donelson who hands you this as I have the good of this country at heart (...) as you go down you will give me a call as I think I could give you som satisfaction on this Subject, this Sir from your Very Humble servant (Smith, I : 16).

Que Jackson invite aussi délibérément Smith à lui rendre visite témoigne de leur relation établie. L'expression "le bien du pays me tient à coeur" laisse percevoir une rhétorique déjà politique. Enfin, la dernière formule montre que Jackson ne se contentait pas de faire passer le message mais qu'il était décidé à tenir son rôle dans le jeu politique.

Ce rôle, il l'obtint quelques mois après. L'épisode qui suit montre combien le népotisme favorisait les carrières et combien le mérite personnel établissait aux yeux du monde la réputation que l'on attribuait à un homme. On se souvient que John Hutchings avait été introduit dans le cercle des colons du Territoire du Mississippi par une lettre de recommandation de Jackson à son ami William Claiborne.C.; . Pour illustrer une situation similaire dont Jackson aurait bénéficié un peu plus d'un an après son arrivée à Nashville, James donne l'extrait d'une lettre de James Robertson qui voulait montrer la "bonne volonté" des colons américains envers les Espagnols en rapportant à son propriétaire de la Nouvelle-Orléans un esclave fugitif. L'homme choisi pour conduire cette importante mission diplomatique était Andrew Jackson, qui se voyait recommandé en ces termes : ***"I have requested Mr. Andrew Jackson, a Gentleman of Character & Consideration, very much respected in this Country, & generally esteemed, to take Charge of the Negro, & deliver him to your Excellency"*** (cité dans James, 1938 : 60). Le

¹⁰⁸ Le terme de "colonie" veut rendre compte du statut intermédiaire de cette partie occidentale de Caroline du Nord en passe de devenir un Territoire (1790), puis, à terme, un État à part entière (1796).

¹⁰⁹ En donnant le nom du gouverneur à leur District, les Américains en avaient cependant déformé l'orthographe ("Mero") (Remini, I : 36).

¹¹⁰ La Nouvelle-Orléans avait été cédée aux Espagnols par les Français lors du traité de 1763 mettant fin à la Guerre de 7 ans (French Indian War).

“gentilhomme de caractère” était un nouveau venu et entraînait tout juste dans sa vingt-quatrième année, pourtant, il bénéficiait déjà de tous les appuis nécessaires à une carrière brillante dans la sphère politique du Sud.

La loyauté

Le deuxième élément illustrant l'appartenance de Jackson à une famille politique et sociale, et la raison pour laquelle il s'y trouvait si apprécié, était sa loyauté. Hormis le fait qu'il était fidèle à ses amis et extrêmement dévoué à sa famille, Andrew Jackson vouait à ses mentors une dévotion que même sa probité mit du temps à nuancer. L'exemple par excellence est l'attitude qu'il adopta lorsque William Blount, alors sénateur du Tennessee, fut “expulsé” du Sénat par ses pairs pour haute trahison, ce qui empêchait toute mise en accusation. Blount avait cherché à s'allier aux Anglais afin de s'opposer à une invasion éventuelle de la Louisiane par les Français (qui n'était pas propice à ses intérêts spéculatifs) et aussi pour avoir libre accès au Mississippi et au port de la Nouvelle-Orléans garanti par l'Angleterre dans le traité de 1783 (Remini, I : 103-104). Cette “conspiration” participait du sentiment vaguement sécessionniste de ces années-là que générait la peur de voir la navigation fluviale vers la Nouvelle-Orléans interdite au commerce américain par l'Espagne.

Mais le plan fut découvert et Blount déchu par le Congrès en 1798. Il rentra chez lui et se fit élire au Sénat du Tennessee. Jackson ne désavoua pas un instant celui qui l'avait protégé, parce que selon lui, il avait défendu les intérêts de la région avant tout. Jackson fut élu sénateur au Congrès grâce au soutien de Blount et correspondait régulièrement avec Willie Blount à propos du procès de son demi-frère. Dans une lettre du 21 février 1798, Jackson l'assure de son soutien à William : **“Make my respects to your brother. Tell him there is no rule taken in the impeachment since I wrote to him”**¹¹¹ (Smith, I : 183). Jackson occupait le siège de Blount à Philadelphie et observait les étapes de sa destitution sans jugement moral d'aucune sorte.

De même lors de l'affaire Burr, lorsque l'ancien vice-président fut accusé de fomenter une attaque contre les Espagnols pour établir un empire au Mexique (on retrouve-là le rêve de bien des mégalomanes de l'Ouest), Jackson alla témoigner en faveur de son ami devant le Grand Jury (décidant de la mise en accusation) présidé par John Marshall à Richmond, en Virginie. Il affirma dans une lettre au secrétaire Dearborn : **“He was an old acquaintance and a gentleman that I highly respected and was by me treated as such”** (Remini, I : 157). Jackson ne fut pas appelé à la barre des témoins lors du procès, car la défense craignait que la virulence de ses propos ne portât préjudice à l'accusé. Il avait des comptes à régler avec d'autres personnes liées à l'administration de Jefferson et ses débordements oratoires auraient pu déplaire au juge.

Il déclara à William P. Anderson en 1807, dans son style caractéristique : **“I am more convinced than ever that treason was never intended by Burr; but if ever it was, you know my wish is, and always has been, that he be hung”**¹¹². Cette affaire l'opposa

¹¹¹ Remini soutient le fait que Jackson adhéraient totalement au projet : *“Committed mind and will to the entire conspiratorial design against the Spanish in Florida and Louisiana, and fiercely loyal to his friends as a matter of principle, he stoutly defended his political mentor at every opportunity and sought to explain and justify the conspiracy in terms of its advantages to westerners”* (I : 105).

indirectement à Jefferson et particulièrement à James Madison , ce qui le plaça sur la liste rouge de la Maison-Blanche jusqu'à la fin 1812 et faillit étouffer sa carrière militaire dans l'oeuf. Les raisons profondes de sa colère seront examinées dans le chapitre concernant ses querelles personnelles, car c'est son aversion pour un homme, James Wilkinson (allié secret de Burr), qualifié de "viper" et "Spanish hireling" (Remini, I : 157) qui le poussa à abattre ses foudres sur le gouvernement de Jefferson ("***if Mr Jefferson hugs this man to his boosoom they will both fail***" , Moser, II : 176).

Cette loyauté aux hommes se retrouve dans son attachement aux principes qui le conduisent, dans l'obstination qu'il mettait dans chacune de ses entreprises et dans l'opiniâtreté de ses querelles. La constance qui le caractérise n'est pas la moindre des raisons de son ascension et définit en lui à la fois les instruments et les buts de son identité publique et privée. Cette stabilité de caractère, outre le pouvoir qu'il détenait, lui attirait des demandes de toutes sortes, telles que des recommandations, des conseils, des services. La confiance était un bien précieux dans un monde où la parole donnée tendait à perdre son caractère sacré. Pour .i).Jackson, Andrew:Loyauté;, elle le conserva intacte jusqu'à sa mort.

L'avènement d'un patriarche

En 1800, le jeune homme "estimable" était devenu un citoyen de tout premier plan et c'est lui qui recommandait les autres et à qui on demandait des faveurs. De nombreux "gentilshommes" désiraient s'établir dans la nouvelle région et Jackson était souvent sollicité pour conseiller les futurs immigrants. Il considérait, nous l'avons vu, que l'afflux de colons renforcerait la puissance des Blancs face aux Indiens et lui permettrait d'obtenir d'avantageux marchés fonciers. Tout cela est illustré dans une lettre de Morgan Brown à Jackson, le 2 septembre 1795 :

I now beg leave to introduce to you My friends Doctr. Wicham. Mr. Rd. Godfrey & Mr. Davis from South Carolina. These Gentlemen are now Viewing the Country with interest to settle in it if they like it and if they do no doubt it will lead to the Migration of 200 families at least. any friendly office Rendered them will be Thankfully Acknowledged by Dr. Friend yours sincerely. I wrote you a few days ago by four men from the lower part of North Carolina Who perhaps will trouble you at the same time to see Stones River. They also can bring their Number into your country Which I know is an object with you (Smith, I : 70, 72).

De son côté, Jackson appuie un jeune avocat, David Ker, qui désire établir une école de jeunes filles à Natchez. Jackson demande à son ami George Cochran, de recevoir le Nord-Carolinien, et voici comment Cochran accueille les amis de son ami, ainsi qu'il le raconte dans sa lettre du 28 mars 1801 :

The short time I have yet been enabled to spend with Mr. Kerr, who this day arrived here, has permitted me, only, to assure him of the pleasure I shall feel in paying him these attentions which every friend of your's may claim from me. If I can render him service either in the line of his profession or otherwise it is due to him from your recommendation & Shall not be wanting (Smith, I : 240).

¹¹² Cité un peu différemment dans Remini (I : 157). Le texte cité provient de Moser (II : 167).

Jackson appréciait l'aide apportée par des amis et se proposait toujours de "récompenser" l'acte. Il considérait la bonne action comme le témoignage de l'estime de l'autre, une révélation¹¹³ de la personne qu'il lui était impossible de ne pas apprécier comme un présent, un des termes de l'échange, et il estimait de son devoir de rendre la pareille à celui ou celle qui l'avait ainsi honoré.

Les termes de l'échange, qu'il soit commercial, amical ou politique, impliquaient les sentiments réciproques des parties. Pour Jackson, le fondement de toute relation humaine touchait au cœur de chacun et l'engageait totalement. Le 24 juin 1798, il affirmait à son mentor, le gouverneur Blount : **"It is a Principle with me never to be departed from if I can avoid it not to stand between a friend and a benefit"** (Smith, I : 198). L'amitié, souvent génératrice d'affaires, s'exprimait dans les deux sens. Le 26 juin 1801, Cato West¹¹⁴ informait Jackson des besoins marchands de sa région :

We have experienced a most serious & alarming drought (...) so that those who may bring corn to Natchez next Spring will meet with a Good market, it is now worth one dollar & a quarter pr. bushl. & extremely scarce (Smith, I : 246).

Jackson acquit ainsi une influence énorme dans la région et s'entoura d'amis sur lesquels il pouvait compter et qui jouèrent des rôles majeurs dans chacune de ses grandes aventures. À chaque fois, les liens entre les hommes fondaient la collaboration et perpétuaient le caractère clanique de l'organisation¹¹⁵. Heiskell attribue une énorme importance à l'amitié, ainsi qu'il l'écrit :

No history of Andrew Jackson would be complete (...) that did not contain some statement of the lives and careers of John Overton, John Coffee, and William Berkeley Lewis, who were Jackson's lifelong friends and confidential advisers (...) The friendship (...) was so extraordinary, loyal and unbroken, that it can be safely said there are few parallels in American history (1919 : 429).

Notons le style "marqué" de ce début de siècle, hérité du précédent, où la litote n'était pas de mise. Toutefois, nous irons en partie dans le sens proposé et traiterons de quelques traits d'Overton et Coffee qui montrent l'organisation interne de cette micro-société sudiste du Tennessee.

John Overton

¹¹³ L'étymologie du mot "révélation" évoque l'action d'ôter le voile qui masquait ce qui ne pouvait être vu. Cette "découverte" de l'autre par l'offrande (souvent un service rendu) entraîne Jackson à l'intégrer dans le groupe, de sorte que ce présent sert de ciment à une future amitié. Dans ce cas, le réseau amical se tisse sous le double signe de la reconnaissance et de la réciprocité des faveurs.

¹¹⁴ Cato West était le gendre de Thomas Green, un ami de Jackson qui résidait à Natchez, dans le Territoire du Mississippi (1801). West était un marchand et dirigeait la faction politique familiale West-Green (Smith, I : 247n1).

¹¹⁵ Jackson ne s'entoura de collaborateurs extérieurs qu'à partir de la période présidentielle où il lui fallut composer avec le paysage politique national. Toutefois, ses plus proches conseillers étaient issus de son entourage proche, tels Andrew Jackson Donelson et William B. Lewis. Il entretenait cependant avec Martin Van Buren (de New York) des relations personnelles similaires à celles qu'il avait établies avec ses proches du Tennessee.

Remini déploie la palette de compétences de celui qu'on surnommait "The Witch of Endor" : "John Overton, lawyer, judge, land speculator, banker, and reputedly one of the wealthiest men in Tennessee" (II : 42-43). Exerçant la même profession, Jackson et Overton étaient arrivés en même temps dans ce qui était encore la partie occidentale et isolée de la Caroline du Nord. Ils avaient partagé la même chambre (le même lit dû à l'exiguïté des lieux) sous le toit de Mme Donelson, la mère de Rachel (Remini, I : 41). Overton était même un parent de Lewis Robards, le premier mari de Rachel...

L'esprit clanique et familial de Jackson régnait sur sa manière de faire des affaires. John Overton, avant d'être un conseiller politique avisé, avait longtemps spéculé avec Jackson dans les terres de l'Ouest. On peut dire que les deux hommes s'étaient enrichis ensemble. En 1794, ils avaient mis sur pied une entreprise dans ce sens. Leur accord notarié montre bien le partage des profits et pertes liés à ce jeu aléatoire :

Articles of Agreement between Andrew Jackson of the one part and John Overton of the other this 12th May 1794. Witnesseth that whereas the said Jackson and Overton have this day interd into a Copartnership for the purpose of purchasing Lands (...) [they] are to bear an equal proportion of all purchases, losses, and expences, and to receive an equal part of all profits, advantages, and emoluments, arising from the Lands so purchased (Smith, I : 46).

Malgré le fiasco de l'affaire Allison (infra, 118 passim), Overton et Jackson continuèrent de collaborer dans différentes entreprises spéculatives, notamment dans la fondation plus tardive de ville telles que Florence, en Alabama, et Memphis, à la pointe occidentale du Tennessee. Grâce à la ténacité et à l'habileté d'Overton, le site appelé Chickasaw Bluff devint un port fluvial important. Jackson vendit ses parts en 1823 après l'annonce de sa candidature à la présidence (Remini, II : 49).

Overton portait une admiration extrême à la personnalité de Jackson. Il connaissait bien l'homme et estimait son action. Il savait aussi contourner le caractère emporté de son ami. Ses lettres témoignent de la diplomatie avec laquelle il lui annonçait les coups bas ou les remarques désobligeantes. Il oeuvrait constamment pour l'élévation de sa position et le conseillait avec la plus grande déférence sur l'art d'être un homme d'État.

Overton était sage et l'intelligence de Jackson fut de souvent le reconnaître. Dans une lettre du 8 mai 1814, Overton se félicite de la "glorieuse fin de la guerre contre les Creeks" et fait part à Jackson des rumeurs concernant sa possible élévation au poste de gouverneur. Dans le même temps, Overton essaie d'annoncer à Jackson, toujours susceptible sur ce sujet, que certains au Tennessee n'approuvent pas tous ses actes, ce qu'Overton rejète comme indigne de l'attention d'un grand chef de guerre :

Already General, it is the common theme of conversation that you must be our next governor. There is not a word said in this country but is not in terms of respect, if not, of admiration. Still I know there are some who are whining and inimical to you in our end of the State, but you may rest assured they are the fewest number. I beg you my dear friend not to notice them let them write or speak as they may. I say this with the most thorough conviction, and in the most lively solicitude for your standing, which is as high as any man in America—Your ground is far too elevated for the bickerings which sometimes take place, in the pursuit of fame, wealth, honor, or in the preservation of either. You possess them

and the little spirits which infect the world cannot deprive you of them, when you view such efforts with silent contempt, and conscious rectitude. Dear Genl, you will pardon these hints, as I know there are mean people whose greatest gratification, is to irritate you, and thus lessen your fame if they can (Moser, III : 70).

En creux, le texte laisse apparaître la formidable puissance noire du caractère d'Andrew Jackson. Overton joue ici avec le feu et il le sait. Chaque mot est calibré pour que le volcan qui frémit déjà sous la nouvelle — ce qu'Overton pressent — n'entre pas en éruption. Il essaie d'évoquer l'image de la plus grande distance entre les mécréants qui contestent et le général qui accomplit. Une distance verticale d'où le héros ne peut apercevoir la "vermine" (*the little spirits which infect the world*) de son piédestal. Le langage d'Overton, plein de superlatifs, évoque les proportions catastrophiques que pourrait prendre la réaction de Jackson, une sorte de raz-de-marée de colère qui anéantirait tout sur son passage, y compris sa propre réputation. Overton devait avoir en tête le duel de 1806 où Jackson avait laissé déferler ses torrents de bile vengeurs. Le jeune Charles Dickinson avait perdu la vie pour avoir provoqué un tel "déchaînement" et Jackson l'estime de ses concitoyens (Parton, I : 305).

Dans une lettre du 12 février 1814, alors qu'il tente une fois de plus de prévenir la colère de son ami contre les vilipendeurs, Overton lui rappelle le vrai sens de sa vie et le plaisir que ses amis prennent à le voir l'accomplir : **"Pursue the career of glory in which you are engaged & in which your friends enjoy the most sincere pleasure You have attracted the attention of the Nation; it looks to you for your wonted exertions in the cause of your country"** (Moser, III : 29). Pour Overton, le moyen de sauver Jackson de ses démons (notamment le péché capital de la colère, qui lui a déjà fait commettre un meurtre) est de devenir le plus public possible. Il doit s'élever toujours plus haut dans les honneurs pour qu'ils le protègent des "serpents du monde" et de sa propre colère.

Ce thème de la verticalité qui place le héros hors d'atteinte de la calomnie se double de l'importance du regard. Le regard du public réclame l'attitude honorable et digne de l'homme d'État ou du grand général qui méprise (étymologiquement, celui qui "ne donne aucun prix à" ¹¹⁶) et ne s'abaisse pas à se chamailler avec les vilains. La responsabilité morale envers les gouvernés supprime les sentiments personnels liés à la vengeance. Au mépris des pratiques de la période et des joutes politiques de tous les temps, Overton dessine à Jackson le portrait idéal de l'homme d'État qui se tient au-dessus des querelles publiques et personnelles, le symbole de toutes les réconciliations, de toutes les unions, de l'homme privé, public, et du peuple dans son ensemble ¹¹⁷, un tout difficile à réconcilier pour une personnalité comme celle de Jackson.

C'est le grand oeuvre de John Overton. Dès la victoire de la Nouvelle-Orléans en 1815, il échaffaude petit à petit la structure qui va mener Jackson au fauteuil présidentiel. On retrouve dans l'élaboration de la dynamique présidentielle une organisation clanique dont Overton est l'axe principal ¹¹⁸. Remini (déjà cité) décrit les connections nombreuses

¹¹⁶ Mépriser vient de priser, lui-même issu du "bas latin *pretiare*, de *pretium*, prix ; 1080" (Larousse, 1989, 1499).

¹¹⁷ Quelques lignes plus tard, Overton ajoute : *"this genl is the elevated ground on which you stand, from which I sincerely hope you will view the whinings of Bradley &c. as the wind that passes by"* (Moser, III : 29-30).

liant les promoteurs de Jackson au Tennessee, qui ne sont que les héritiers de la faction créée par William Blount aux débuts du Territoire, dans les années 1790 :

But the dominating figure of this faction after the war, particularly in middle and western Tennessee, was Jackson's old friend, the "Witch"¹¹⁹ of Endor", John Overton, lawyer, judge, land speculator, banker, and reputedly one of the wealthiest man in Tennessee. A prickly, profane little man, late to marry—he wed Mary (White) May, the widow of Dr. Francis May—Overton won political leadership by virtue of his keen, pragmatic instincts, his wealth, and his close association with a number of important and influential men in the state, not the least of whom was Andrew Jackson (II : 42-43).

Mais les associations ne s'arrêtent pas là. Si Overton contrôlait le centre et l'ouest de l'État, l'est (Knoxville) était sous la coupe de son beau-frère, Hugh Lawson White.; , ancien secrétaire de Blount et homme très apprécié de Jackson¹²⁰. Une fois encore, le lien de parenté n'est pas étranger aux relations de pouvoir. Remini nous donne la nomenclature des relations :

At the eastern end of the state the Blount faction was led by Overton's brother-in-law, Hugh Lawson White, and by Pleasant M. Miller, the son-in-law of William Blount, Jackson's earliest mentor in Tennessee. Related to Overton through his sister, White was also the brother-in-law of John Williams, who had commanded the 39th U.S. Infantry during the Creek War and rendered Jackson invaluable military assistance at the Battle of Horseshoe Bend (I : 42-43).

Pour compléter le tableau, ce qui allait devenir la "*Nashville Junto*"¹²¹ dans les années de campagne comprenait aussi John Henry Eaton.; , le biographe de Jackson¹²² et sénateur au Congrès, ainsi que William Berkeley Lewis.; Intendant (*quartermaster*) pendant la guerre, Lewis fut un ami personnel et un conseiller écouté de Jackson jusqu'à sa mort. Eaton et Lewis étaient beaux-frères, ayant épousé deux soeurs dont Jackson avait d'ailleurs été le tuteur (Remini, I : 380).

¹¹⁸ Remini (II : 48-49) souligne toutefois que la candidature de Jackson en 1824 fut provoquée artificiellement par ses amis pour se remettre de leur défaite à l'élection du gouverneur du Tennessee. Originellement, Overton soutenait la candidature d'Henry Clay, ce qu'il ne révéla pas à Jackson pour ne pas froisser son ami.

¹¹⁹ ***Ironiquement, on remarquera que Jackson semblait apprécier les sorciers de petite taille : ne surnommait-on pas Martin Van Buren the little Magician ?***

¹²⁰ Dans une lettre à Robert Hays de 1801, Jackson, alors juge à la Cour supérieure, disait de White : "*he is a young man of cleverness & really the la[w]yer*" (Smith, I : 254). Quelque trente ans plus tard, Jackson lui offrit, sans succès, le poste de secrétaire à la Guerre.

¹²¹ Titre du premier chapitre de la seconde partie de la biographie de Marquis James, intitulée *Portrait of a President* 1938 : 335). Cette appellation concerne en fait le *Nashville Central Committee*, une association des amis de Jackson qui avait pour but de le faire élire à la présidence. Travaillant de plus en plus de concert avec les autres comités mis en place à travers le pays en vue de la campagne de 1828, ce groupe constitue l'embryon organisationnel qui donna le Parti démocrate (voir Remini, II : 108-109).

¹²² La première biographie officielle commencée après la victoire de 1815 par son aide-de-camp John Reid, reprise à la mort de Reid en 1816 et achevée en 1817 par John Eaton. *The Life of Andrew Jackson*, (1817) (The U of Alabama P, 1974).

Overton fut l'architecte de la campagne présidentielle de Jackson, qui s'étira presque sur une décennie. Il écrivit quelques-uns des textes qui défendirent le plus efficacement la morale personnelle de son ami, notamment lorsqu'en 1827, la question du mariage de Jackson avec Rachel Donelson.; fut de nouveau étalée dans les journaux, avec toute la virulence ordinairement déployée dans ce contexte passionnel¹²³. Overton, le "sorcier" (*the Witch of Endor*), fut nommé président de ce que les opposants à Jackson appelèrent le "*Whitewashing Committee*", établi pour réfuter les accusations du journaliste James Hammond qui soutenait la candidature du président sortant, John Quincy Adams (Parton, III : 143).

Overton entreprit donc d'exorciser cette délicate situation et rédigea une défense du caractère d'Andrew et surtout celui de Rachel.:Mariage:avec AJ; une femme qu'il connaissait depuis son adolescence, comme il le disait dans une lettre à Ralph E. Earl le 1er septembre 1829 : ***"You will perceive, that I lived in the family with her when she was young, in the bloom of youth (...) She was not only a friend to me, but such was the benevolence of her heart to all around her"*** (Clifton, 1952 : 31-32). Cette image de Rachel est restée ensuite incontestée, parce qu'incontestable faute de document attestant du contraire.

Dans le texte qui fut publié en 1827, Overton pose l'autorité qui préside à ses affirmations :

Since the year 1791, General Jackson and myself have never been much apart, except when he was in the army. I have been intimate in his family, and from the mutual and uninterrupted happiness of the General and Mrs Jackson, which I have at all times witnessed with pleasure, as well as those delicate and polite attentions that have ever been reciprocated between them, I have long been confirmed in the opinion, that there never existed any other than what was believed to be the most honorable and virtuous intercourse between them (...) I had daily opportunities of being convinced that there was none other (Parton, I : 152-153).

L'ironie de cette déclaration est à la fois sa cause politique, discutable parce que sujette à controverse, et le caractère intime de la défense menée par Overton. La présence d'Overton chez la mère de Robards quand celui-ci habitait au Kentucky avec Rachel est une caution supplémentaire à son récit (Burke, I: 294). En outre, Overton porte sa défense où elle est inattaquable, l'entente entre les époux Jackson. Or, cet argument est peu recevable contre l'accusation d'adultère. Pour Overton, il convenait de montrer que l'amour d'Andrew et Rachel.; étaient suffisamment sincère et entier pour que cette erreur technique soit pardonnée à de jeunes amants passionnés, mais néanmoins respectables.

Écrivant à John Coffee le 17 février 1814, Jackson inclut deux lettres d'approbation, une émanant du secrétaire à la Guerre Armstrong et l'autre du commandant en chef des forces américaines dans le Sud, le général Pinckney. Ces missives félicitaient chaudement Jackson de ses initiatives. Le post-scriptum de la lettre à Coffee est rédigé ainsi : ***"I wish Judge Overton to see these two letters of approbation (...) I know there is none of our friends that will be more gratified"*** (Moser, III : 33). Ce

123

L'affaire du mariage de Jackson est développée dans notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 174-178).

commentaire indique l'intérêt avec lequel Overton suivait la carrière de Jackson et la joie sans arrière-pensée qui l'animait à la simple réalisation de son succès, et la conscience que Jackson en avait.

Heiskell cite une lettre d'Overton à son neveu, écrite en 1824, où le juge fait un bilan de sa relation à Jackson, rappelant leurs débuts communs et une amitié qui ne fut jamais désavouée. Overton assure ici son correspondant qu'il ne s'était pas trompé sur le caractère de Jackson :

Our inestimable friend, General Jackson, is rising rapidly throughout the Union. (...) My dear young friend, you can judge how gratifying it must be to me in my declining years, to reflect upon the course I have taken in regard to this man. (...) We commenced our careers together, we slept¹²⁴, eat, and suffered together, and I always entertained the same view of his talents and character, and I have the consolation to think that I have never been mistaken in him. What opinion he entertains of me, I know not. I have my part to play, marked out, I believe, by Providence, and he has had his part, and it may seem strange, but it is true, that we have never consulted as to any preconceived plans in all our lives (1919 : 436-37).

Encore une fois, Overton voit en Jackson l'instrument de la Providence dans le grand destin de la nation et ne s'explique pas l'étrangeté de leur convergence de vues.

En juin 1806, il avait loué le héros pour sa colère surhumaine, il avait louangé son oeuvre purificatrice, antidote du "poison" des "reptiles" qui "infestent" le monde (dans la lettre de 1814, ce sont des insectes) :

It too frequently happens that the honest, unsuspecting part of society will be infested with reptiles, the heads of which must be sought after and bruised so as to be secure from their poison. God has so ordained it. You have been the instrument of doing so. Fear nothing. As soon as possible I will see you (Moser, II : 100).

Andrew Jackson était lui-même persuadé d'être le bras de Dieu quand il rassurait sa femme lors de sa première campagne militaire, le 8 janvier 1813 :

The god of Battle cries aloud for vengeance, we are the means in the hands to punish the impious Britains, for their Sacraligious Deeds, we trust in the righteousness of our cause, and the god of Battle and of Justice will protect us (Moser, II : 354).

Jackson et Overton vivaient le même rêve et les mêmes visions. Leur sens d'une mission à accomplir les remplissait d'un élan que rien ne pouvait détruire et ils n'oeuvraient pas pour eux-mêmes, mais suivaient des commandements supérieurs ; ils laissaient ainsi leur bras être guidé par les dieux¹²⁵. Il est bon toutefois de préciser que le désintéressement avoué des deux hommes cachait une âpreté au gain et une réussite économique

¹²⁴ *L'infrastructure hôtelière dans le Sud demeura longtemps très rudimentaire et l'hébergement chez l'habitant était la règle. Par manque de place, il n'était pas rare que les hommes dormissent à deux, voire trois, dans un lit.*

¹²⁵ Le flou qui entoure les références aux déités martiales dans les lettres ne permet pas toujours de déterminer de quel dieu il s'agit. Jackson oscille souvent et sans discrimination entre la providence chrétienne et les dieux de la Rome antique, une confusion courante à l'époque.

exceptionnelles, les plaçant parmi les hommes les plus riches du bassin du Tennessee.

Sans se prononcer sur le caractère prédéterminé de leur relation, il est possible d'affirmer que John Overton et Andrew Jackson surent faire fructifier leur rencontre et savourèrent, leur vie durant, la chaleur rassurante d'une amitié et d'une coopération indéfectibles.

L'affaire Allison

Un certain fatalisme envers les accidents du destin aida sûrement Jackson, Overton et les autres à surmonter les obstacles qui hérissèrent leurs vies mouvementées. L'association Jackson-Overton n'avait pas un an lorsqu'elle souffrit l'un des revers économiques les plus graves de leur existence. Cet épisode concerne la vente, en 1795, de milliers d'hectares de terres à David Allison, un spéculateur de Philadelphie, et la faillite de celui-ci quelques mois après la transaction. Jackson avait dans le même temps acheté des marchandises pour ses magasins du Tennessee, d'un montant de plusieurs milliers de dollars. Il avait donné comme paiement les notes à échéance fournies par Allison en échange des terres. Allison étant ruiné, il fut incapable d'honorer ses dettes et les fournisseurs s'adressèrent à Jackson pour payer la note.

Cela obligea Jackson à chercher de l'argent par tous les moyens et lui donna une sainte horreur du papier-monnaie. Overton, bien sûr, souffrit aussi de la débâcle, bien qu'il n'était pas concerné par l'achat des marchandises, puisqu'il ne s'adonna jamais au commerce de détail. A cette époque comme à la nôtre, le bonheur spéculatif était aléatoire, et comme dans toute situation d'échange, sujet aux conduites humaines imprévisibles.

Dans la grande transaction de 1795, où Jackson perdit à peu près tout ce qu'il avait amassé depuis son arrivée dans l'Ouest, transparaît la précarité des transactions et la complexité des relations commerciales auxquelles s'adonnaient les brasseurs d'affaires de l'Ouest. Toujours à la limite de la légalité, ils jouaient un jeu d'équilibriste, comptant sur leurs relations, le crédit et le dynamisme débordant des pratiques économiques pour parvenir à leurs fins. À titre d'exemple de la limite dans laquelle ils opéraient, certaines des terres que Jackson tenta de vendre à Philadelphie en 1795 appartenaient encore aux Indiens et n'avaient pas été officiellement cédées. Seul un traité à venir pouvait dégager les éventuels acheteurs d'une réclamation de la part des "propriétaires" de ces lots. Overton l'avait prévenu de ne pas jouer double jeu avec les acheteurs : ***"When you sell Land, it is my wish that you be canded and unreserved with the purchasers, with respect to the Situation and quality of the Land"*** (Smith, I : 54). Les enjeux étaient trop importants pour ne pas rester très prudents.

La vente des titres à Philadelphie

Une telle pratique extra-légale fonde l'activité spéculative dans le Vieux Sud-Ouest ¹²⁶. Le

reste des terres à vendre appartenaient à des amis spéculateurs desquels Jackson était l'agent. Overton rappela en outre à Jackson qu'il se méfie des lois pénales nordistes concernant l'achat des esclaves ainsi que de la difficulté à écouler les marchandises qu'il serait éventuellement amené à accepter comme paiement de la transaction (*Ibid.*).

Ces précautions témoignent de la complexité qui pouvait entraver les relations commerciales entre les régions. Le problème central de Jackson à Philadelphie fut le manque de clarté sur l'identité du propriétaire d'une grande partie des titres mis en ventes. Les titres portaient encore le nom de John Rice, décédé, au lieu de son légataire, Elisha Rice : ***"the Grants appearing in the name of the Deceadant, Q, would it not be better to bring that Convayance to have it rectified here. It was the Cause of Disput at Philadelphia, and objections & Expenc e*** (Smith, I : 62). Jackson dut faire un compromis : ***"I was Compelled to Enter into an arti[c]le of agreement with Mr. Allison to perfect the Tittles, a Coopy of which I have"*** (Smith, I : 60). Cet arrangement n'est pas spécifié, mais il est probable qu'un acte notarié fut établi.

Avec ses terres indiennes non dégagées et des titres ne lui appartenant pas qui portaient un nom différent de celui du vendeur, Jackson a pu effrayer les acheteurs potentiels. Peut-être ne connaissait-il pas assez la ville pour y dénicher les personnes adéquates et n'était pas pourvu de lettres de recommandation. Les conjectures sont sans fin. En tous les cas, il se plaint d'avoir essayé, en vain, de vendre ses titres pendant 22 jours : ***"in fact I was placed in the Damds. Situation Ever man was placed in"*** (Smith, I : 60). On peut s'étonner de son échec quand on pense à la fièvre d'émigration qui embrasa le Sud-Ouest dans ces années-là et à l'avidité des colons pour les terres de la région.

Il ébauche le récit de ses pérégrinations à Philadelphie en des termes cauchemardesques dans sa lettre du 9 juin 1795. Au retour, sa mauvaise humeur se traduit sur la page quand il reproche à Overton de ne pas se préoccuper de connaître le résultat de son équipée :

I Set out at nine to Cumberland and am [astonis]hed, that you would not put yourself to the trouble to Ride to Knoxville to here the fate of my Long and Expen[siv]e Journey [...] (tho you seem Careless about the Business) you may have a propensity to hear Something of the Business (Smith, I : 59).

Cette agressivité envers son ami, très rare chez Jackson, témoigne des difficultés qu'il rencontra dans la capitale. Métaphoriquement, le récit du voyage évoque la complexité des transactions, les arrangements à opérer, les contre-temps, les frustrations, les efforts fournis :

And before I Enter into the Business suffer me to observe that after all the fatigue and Expense of my long and Circuitous Rout through No. Carolina— all the land I could obtain was Rices and that only on Commission. I Then proceded to Frederick T[ow]n, and there was unsuccessful, Mr. Richey Rather wishing to buy th[a]n Sell, from thence to Philadelphia w[her]e from Grants letter I Expected [no t]rouble but sign the Convayence R[ecei]ve the money and Return but to my Sad Experience I found nothing Done no purchaser but Mr. Allison, to whom Major

¹²⁶ James dit que la chose était monnaie courante : *"Anticipating the acquisition of treaty-protected hunting-grounds was a regular part of business foresight"* (1938 : 75).

Grant had Conditionally Sold at one fifth of a Dollar, and to be Short only to observe that through Dificulties Such as I never experienced before at the End of Twenty Two days I Con[clud]ed the Sale of the land with David Allison at one fifth of [a do]llar Reducing the Credit proposed by Grant six months and our friend Grant was Generous enough (after all my fatigue and Troubl[e adde]d to that expense) to observe [that he would] (after some altercation had) [relinquish the commissions on the sale] of Joel Rice's land, (as he Termed it) there was then objections to the titles submitted to the De[ci]ssion of a lawyer and [gi]ven against me I mean the 10000 acres [con]vayed by Elisha Rice alone and not n[am]ed as heir Executor or attorney [and] no Convayence appearing to Shew his title Derived from John Rice, the patent being in his name, in fact I was placed in the Damds. Situation Ever man was placed in (Smith, I : 59-60).

On voit combien la combinaison d'arrangements et les provenances diverses des terres créaient finalement des imbroglios commerciaux sans fin. Le paiement de ces ventes demeurerait d'ailleurs problématique, dans les termes mêmes agréés par les différentes parties :

the Titles I have left [for] your inspection in the hands of Governor Blount; I drew as you will See by the Statement 1000 Dollars 881:66/100 Dollars paid Rices order on me in Philadelphia [an]d a Draft on [Colo. King for 2501:67/100 which he] has accepted and the other payments as you w[i]ll observe [in] the Statement; enclosed. The m[oney Co]o. King has not paid me I theref[ore] have Lodge the Bill in the Poss[ess]ion of Mr. McClung to be Delivered to you for you to Receive the monies, and bring on which he Says Shall be advanced as Soon as it Can be got from Colo. Hanly which he Expects in afew days Su[b]ject to] the appropriations mentioned [in a line] from me left with the Bill, of [money] to be paid Perkins, on account of Joel Rice five hundred and Dollars &c &c. Joel Rices being the Ballance due him you will also observe I have left your notes in the Possession of Mr. McClung and Colo. King has thought proper to Back Mr. Allisons note to you [ag]reeable to my Contract with Allison which was done with[out] hesitation (Smith, I : 60).

L'extraordinaire complexité du flux monétaire montre combien les hommes d'affaires étaient liés en une succession d'obligations, chacun devant compter sur l'autre pour honorer ses dettes. Que l'un des maillons de cette chaîne vienne à rompre, c'est l'ensemble de la mécanique qui s'enrayait.

Ce premier voyage d'affaire à Philadelphie et les conséquences, encore informelles, de cette vente à l'arrachée allaient peser lourd sur les années à venir. Jackson jurait ses grands dieux qu'on ne l'y reprendrait plus : *"I would not undertake the same [busi]ness again for all Hatchey lands"*. Dans le post-scriptum, il confesse son épuisement après une telle épreuve : *"I am [ver]y much fatigued Even almost un[to dea]th. I hope to reach home"* (Smith, I : 60). L'arrangement avec Allison allait montrer une complexité tout aussi redoutable dont Jackson était encore loin de se douter. On trouve, dès cette période, dans la prose de Jackson, le souffle toujours possible de l'épopée, dans la sinuosité des déplacements, les rencontres, les tractations, les négociations, les échanges, les épisodes difficiles avec des personnages inquiétants, voire maléfiques, et surtout le mythe de sa mort que l'intensité de l'effort provoque presque à chaque fois ; puis c'est le retour à Ithaque, dans le lieu clos et protecteur de la plantation ¹²⁷. Après un temps de

convalescence, il se jette à nouveau dans les “flots du hasard” (*the billows of fortune*).

La vente de 1795, comprenant trente mille acres lui appartenant (avec les restrictions déjà mentionnées sur la validité de ces propriétés), cinquante mille acres en co-propriété avec Overton et dix-huit mille en commission pour Joel Rice, était énorme. Il vendit l'intégralité des titres à David Allison et fut payé en notes à pourvoir (*promissory notes*) dont les échéances s'étendaient sur une période de quatre ans (Smith, I : 56-57).

David Allison

Le personnage-clé dans cette affaire est l'acheteur des terres, David Allison. Allison connut Jackson en 1788 alors que les deux hommes exerçaient tous deux à Jonesboro, la première ville de Caroline du Nord de l'autre côté des Appalaches. À Nashville, Allison occupa le poste de secrétaire à la cour de District. Il fut nommé peu après officier payeur adjoint auprès de l'armée et de la milice. Membre de la clique Blount , Allison quitta le Tennessee deux ans plus tard et s'installa à Philadelphie comme agent des frères Blount dans la capitale fédérale. Avides spéculateurs, les associés achetaient d'innombrables hectares de la Caroline du Sud à l'Arkansas (qui n'existait pas encore) et les revendaient à Philadelphie à d'autres spéculateurs qui, à leur tour, vendaient les titres aux futurs colons. En 1795, Allison entra comme associé dans la firme marchande John B. Evans & Company, dont le rôle dans la crise à venir n'est pas négligeable (Smith, I : 58n2).

Encore une fois, le réseau d'amitié, de relations politiques et commerciales réunit des hommes âpres au gain, détenteurs des postes fédéraux ou régionaux, qui spéculent sur toute la frontière Sud et tissent des liens avec les investisseurs du Nord-Est.

Le fruit de la vente

A cette époque, Jackson ouvrait un magasin sur le fleuve Cumberland avec son beau-frère, Samuel Donelson , et il acheta à Philadelphie pour cinq mille dollars de marchandise à la firme Meeker, Cochran & Co., et pour mille quatre cent soixante six dollars et soixante-six cents à la firme John B. Evans & Co, donnant en paiement quelques-unes des notes d'Allison (dont il ne connaissait pas les liens avec cette dernière entreprise).

Il restait à transporter ses achats à Nashville. Voici le détail du transport, une succession coûteuse de chariots et de bateaux : ***“[W]agons to Pittsburg at eight dollars a hundredweight ; there a boat to be bought and manned for Kentucky; thence by wagon to Nashville, bringing the total outlay for transportation to six hundred and sixty-four dollars and eighty-six cents cash”*** (James, 1938 : 75). De Philadelphie à Nashville, ces frais énormes de transport et la marge bénéficiaire du détaillant multipliaient souvent le prix d'un article par trois. Jackson pouvait espérer ainsi faire un profit confortable qui ferait oublier les fatigues du voyage ¹²⁸.

¹²⁷ Poplar Grove, Hunter's Hill puis l'Hermitage, le repos du chasseur et le lieu de retraite où vit sa famille dans la “tranquillité domestique” si chère à son cœur.

¹²⁸ Pour un exemple de la comptabilité de Jackson concernant les recettes et les dépenses, voir Smith (I : 90).

Malheureusement, moins de trois mois après son retour à Nashville, il recevait cette lettre de la maison Meeker, Cochran & Co., datée du 11 août 1795 :

We are sorry so soon after your departure, to follow you the advice, that any notes or acceptances of David Allison's now falling due are not generally or regularly paid, and that there is little reason to expect he will be punctual hereafter [...] We take this early opportunity to make known to you that we have little or no expectations of getting paid from him, and that we shall have to get our money from you (Smith, I : 64).

La nouvelle fit l'effet d'une bombe car les sommes en jeu étaient très importantes et Jackson, s'il possédait des titres fonciers, ne détenait pratiquement aucun liquide, ce que réclamaient les marchands. Le 4 janvier 1796, c'était au tour de la firme John B. Evans & Company de réclamer son dû :

We think it right to inform you that our old friend David Allison's affairs having for some time past been much damaged he has been under the necessity of letting his notes lay over, his notes therefore that we received from you for Goods which is due on the 13th of Next month in all probability will not be paid by him. we therefore request you will make provision for the same (Smith, I : 79).

Comme nous l'avons vu, les transactions se faisaient rarement avec de l'argent sonnante et trébuchant, et Jackson n'avait pas d'argent d'avance.

Le paiement de la dette

La dette obligea Jackson à vendre le magasin de Nashville en échange de terres à Elijah Robertson, le frère de James, après dissolution de son association avec Samuel Donelson¹²⁹. Il revendit les terres obtenues, certaines sur la Duck River et qui appartenaient encore aux Indiens, d'autres situées dans la réserve militaire, à un certain James Stuart¹³⁰ (Smith, I : 441). James résume cette transaction compliquée ainsi :

He traded the store to Elijah Robertson for thirty-three thousand acres of land and sold the land for twenty-five cents an acre to James Stuart, of Knoxville, taking in part payment a draft for four thousand five hundred and thirty-nine dollars and ninety-four cents on Senator Blount in Philadelphia who was indebted to Stuart (1938 : 76).

On retrouve William Blount mêlé à cette affaire par son endettement envers Stuart, à qui il procurait ainsi des terres à bon marché. Blount, nous l'avons dit, était lié à Allison et la banqueroute de ce dernier entraînait également des conséquences pour ses propres affaires.

Jackson cherchait de l'argent partout et fit le tour de ses propres débiteurs, comme

¹²⁹ On peut remarquer que Robertson était lui-même endetté de 23 000 acres envers Jackson en avril 1796 (Smith, I : 443). Jackson vendit le magasin malgré un profit très confortable de 1 366,13 dollars, établi le 25 avril 1796 (Smith, I : 90).

¹³⁰ Le 17 avril, James Stuart lui annonça qu'il avait conclu ce marché avec Blount : *"I have lately Closed a bargain with Governor Blount as your Agent for 30,000 of land 4,000 of Which is in the Settlement and the Residue on Duck River, the terms are one fourth of a Dollar pr. E. Acre and the payments as follows —Two thousand Eight hundred Dollars I am to pay in Sixty Days from the date of the Bargain say the 5th Instant to your Creditors in Philadelphia"* (Smith, I : 88).

en témoigne cette lettre du 18 novembre 1796 de George Cochran, George , son ami marchand à Natchez, dans le Territoire du Mississippi :

I formerly wrote you particularly respecting the accounts you left with me, for collection (...) For all the payments I have recd. or expect to receive I have given you credit; but the greater probability is that it is all you can ever calculate on receiving (...) I shall be careful to remit it to you, or any thing else I may collect (*Smith, I : 99*).

Ajoutons qu'Overton avait lui-même le couteau sous la gorge, comme il le disait le 20 décembre : ***“My whole salvation depends upon the payment of the Certificates & Allison's business”*** (*Smith, I : 106*). Or, Allison ne paierait rien et fut même emprisonné pour dettes en juillet 1797 (*Smith, I : 58n2*).

Élu représentant du nouvel État du Tennessee, Jackson retourna en décembre 1796 à Philadelphie pour la session de la Chambre . Il n'était pas très optimiste quant au règlement de sa dette : “D. Allison promises fair, but sunshine is wanting” (*Smith, I : 101*). Quelques jours plus tard, une autre lettre laisse penser qu'il s'était renseigné sur la situation financière d'Allison et avait découvert que l'espoir de voir Blount user de son influence sur les créditeurs était déçu :

I find that I cannot Command any money of Mr. Allison, nay worse I am Called upon for the amount of his note I Endorsed to John B. Evans he tells me he will lift the note, but never has made and Effort. Governor Blount promised to have it lifted, but has failed, I am afraid I will be compell'd, into Disagreeable measures, on this Score (Smith, I : 104).

Le château de cartes s'effondrait peu à peu, les autres joueurs se défaussant, laissant la dette à rembourser sans autre forme d'arrangement. Dans le même temps, Jackson construisait une belle maison en planches (***“a specification of magnificence”***, précise James, 1938 : 76) sur sa propriété de Hunter's Hill, qu'il avait achetée le 10 mars 1796 à John Shannon (*Moser, I : 84*)¹³¹. Jackson était alors en pleine expansion, comme le souligne James. Preuve en est qu'il avait engagé un intendant (*overseer*) recommandé par un ami planteur, Mark Mitchell¹³².

Curieusement, l'affaire Allison ne rendit pas Jackson plus prudent. Il vivait avec son temps, à crédit, dans le ***“Great Emporium of America”***, comme disait James Winchester¹³³ le 8 février 1797 (*Smith, I : 123*), faisant feu de tout bois. Il participait à cet engouement irraisonné, ce que James appelle joliment ***“Americanization of the illimitable Valley”*** qui poussait les hommes de l'Ouest à tous les excès : ***“In a convulsion of speculation no scheme seemed too chimerical, no project too disproportionate to existing resources of capital to be undertaken with an enthusiasm that for the moment swept all before it”*** (James, 1938 : 96). Cette remarque pourrait s'appliquer à la plus

¹³¹ Le terrain avait appartenu à Lewis Robards, le premier mari de Rachel, qui avait projeté de venir s'installer auprès de la famille de sa femme, mais son divorce l'avait conduit à vendre à Shannon.

¹³² Voir notre étude intitulée “L'Hermitage” (VI : 464-488).

¹³³ Winchester était un planteur, brigadier-général de la milice du district de Mero. Il devint un proche conseiller militaire de Jackson quand celui-ci obtint le titre de major-général de la milice en 1802 (*Smith, I : 67, 288*).

grande fraude foncière de l'histoire américaine, le scandale des compagnies Yazoo et la corruption générale de la législature de Géorgie au printemps 1795 (Clark, 1996 : 67-82). Toutefois, l'outrage n'empêcha pas les investisseurs de Boston d'acheter pour plus de deux millions de dollars de titres cette année-là, un investissement *a-priori* hasardeux étant donnés les malversations et le tollé suscité par ces excès (Clark, 1996 : 76).

Deux ans après la catastrophe Allison, dans une lettre du 2 novembre 1797, Jackson proposait à Robert Hays d'acheter pour six mille dollars de marchandises, un investissement suffisamment important pour espérer faire du profit. Mais il semble qu'il ait voulu en même temps rassurer son beau-frère en le laissant juge des mesures à prendre, arguant de sa propre circonspection :

I intend upon mature deliberation If you Send on the Grant, to lay in about Six thousand Dollars Stock, perhaps more—but this will be regulated by your advice. If we dip into the business It will be necessary lay in a Sufficient Stock, So that the profits may be an object. But you may rest Satisfied that I will not run in Debt (Smith, I : 151).

Sa mésaventure de Philadelphie le poussait à la prudence et surtout à rassurer ses potentiels associés. Le 3 février 1798, Jackson confirmait à Overton qu'Allison ne paierait pas et accusait l'homme, pourtant une vieille connaissance, d'être tout à fait malhonnête à son égard :

On the Subject of Mr. Allison, I can assure you there are no hopes of Payment, I believe he is in funds If he was only Possessed of honesty, but this is wanting. I happened to be Security for his appearance, at Jonesborough; in 88, Judgt. last court has passed against me as his Bail for upward of Two hundred Dollars, D___ B___ the Rascal, he will not Evan convey me land to the amount. This Shews the Principle of the man (Smith, I : 175).

Trois semaines plus tard, Jackson écrivait à Overton que toutes les terres d'Allison dans le Tennessee avaient été vendues ou hypothéquées ; cependant Overton avait en vue des milliers d'acres situés dans le comté de Robeson, en Caroline du Nord. Enfin, le procès intenté par Overton étant resté sans effet, Jackson proposait d'engager d'autres poursuites pour récupérer ce qui pouvait encore l'être ¹³⁴ (*Ibid.*, 184). .i). Jackson, Andrew:Affaires;

Un marathon juridique

Le 12 avril, Pierce Butler, un sénateur de Caroline du Sud qui avait vendu une propriété de 170 000 dollars à Allison juste avant la banqueroute de ce dernier, signait une procuration à Jackson pour que celui-ci — (*my trusty friend*) — obtienne de Blount et d'Allison les sommes dues à Butler. On remarquera au passage que Jackson n'hésitait pas à représenter un créancier de Blount, alors que dans le même temps, il soutenait l'ex-sénateur contre le Congrès qui voulait le destituer pour complot sécessionniste (Broder, I : 24-25).

En 1801, Jackson rédigea à l'intention d'Overton une déclaration ("*Statement Regarding the Allison Transaction*") rappelant les faits et insista sur le partenariat secret

¹³⁴ Voir la lettre à Thomas Overton (le frère de John) du 6 mars 1798 (Smith, I : 186-7).

d'Allison et Evans ainsi que sur la dette dont Evans serait redevable envers Allison, ce qui complique encore les choses si l'on se souvient que Jackson avait payé John B. Evans & Co. avec un billet à ordre émis par Allison lui-même lors de l'achat des terres de Jackson. Qu'Evans réclame ensuite la somme due à Jackson quand Allison n'a plus été en mesure de régler ses dettes semble en effet plus qu'une hypocrisie : Jackson y voit un dessein malhonnête (Smith, I : 251-252).

L'affaire Allison n'en finit pas de s'étirer dans le temps et d'infiltrer les réseaux, à moins que ceux-ci ne constituent qu'une immense toile aux ramifications sans fin. Norton Prior était un marchand de peaux de Philadelphie à qui Allison devait 21 800 dollars en 1795. Ce dernier hypothéqua 85 000 acres de terres situées dans l'ouest du Tennessee (dans le futur comté de Bedford) comme garantie de sa dette à Prior et ultime sursaut pour se dégager de ses dettes. Mais, il mourut en prison en 1798. En 1800, Prior demanda à Joseph Anderson, un sénateur du Tennessee, de déposer une demande de saisie des terres au tribunal fédéral de grande instance (*federal district court*) et d'organiser une vente aux enchères des biens en vue de régler la dette (Remini, I : 129-130).

Anderson chargea Jackson de l'affaire, qui à l'époque étant juge à la Cour supérieure, fit à son tour appel à Overton pour entamer la procédure. La vente se fit le 19 avril 1802, au cours de laquelle Jackson acheta en tant qu'agent 40 000 acres pour Prior, 35 000 pour Anderson, et 10 000 pour lui-même, à 1,8 cent l'acre. Jackson paya les services d'Overton en lui donnant 1 000 acres de ses 10 000 achetés (qui constituaient deux parcelles de 5 000 acres) et il lui vendit les 4 000 acres restants pour la somme de 33,1/3 cents l'acre¹³⁵ : le rapport de cette transaction est de 1 à 18,5 environ, soit un profit de 1850%¹³⁶.

Rebondissements

L'affaire ne s'arrête pas là. Quelques années plus tard, George Washington Campbell, représentant au Congrès, homme de loi et juge (*State Supreme Court of Errors and Appeals*), découvrit que le tribunal fédéral qui avait autorisé la vente publique des terres de la Duck River n'avait pas juridiction sur l'affaire. Cette "nouvelle" mettait en péril tous les titres établis lors des ventes successives, et rendait Jackson responsable de la valeur des terres et de la plus-value apportée par les nouveaux propriétaires au fil des années. On imagine le prix faramineux de ces terres à coton... (Remini, I : 130).

Jackson galopa donc en Géorgie pour obtenir des héritiers de David Allison une cession en bonne et due forme de la totalité des 85 000 acres qui l'en rendait absolument propriétaire (James, 1938 : 132-134). Il resta ensuite en procès pendant dix ans avec le détenteur du reste des titres, puisqu'il essaya de lui revendre ce qui, après signature des

¹³⁵ *Memorandum for payment of Debt Owed by John Overton*, 27 Mai 1802 (Smith, I : 297 et 298n1). Ajoutons qu'Overton acheta les parcelles en association avec Jenkins Whiteside qui avait acquis par la suite la moitié des 1000 acres donnés par Jackson en paiement à Overton pour avoir traité l'affaire.

¹³⁶ Lettre de Joseph Anderson du 20 mars 1802 (date probablement fausse) et notes attenantes (Smith, I : 283-84). Pour le profit réalisé, voir *Ibid.*, 296-98n1.

héritiers, lui appartenait de droit. Le spéculateur concerné, Joseph Erwin, qui se trouvait être le chef politique de l'opposition à Jackson au Tennessee, refusa le marché. Ce n'est qu'en 1824 que Jackson obtint satisfaction devant les tribunaux. Erwin était alors incapable de payer et devant les supplications de Mme Erwin, le général Jackson, magnanime, effaça d'un revers de main les dix mille dollars de la dette (Remini, I : 131).

L'intérêt de l'affaire d'Allison tient, d'une part, à l'implication de si nombreuses personnalités, à l'importance des sommes en jeu, au coût financier porté aux affaires de Jackson, à la vente de sa plantation de Hunter's Hill. Cependant, il est tout aussi fascinant de voir que, malgré le poids de la dette, Jackson poursuivit ses spéculations, ses achats, ses entreprises de toutes sortes, certaines hasardeuses, d'autres moins, beaucoup sans succès. Il est frappant de constater son pouvoir de réaction face à l'adversité. En cela, sa détermination est emblématique de celle de ses pairs, pour qui tout échec n'était qu'une étape dans la longue course aux richesses. Il semble toutefois qu'une telle ressource soit liée autant à sa propre volonté qu'à sa capacité de se reporter sur le réseau d'amitié et de soutien qui lui permirent de passer sans trop de difficultés un cap que bon nombre d'entrepreneurs auraient jugé insurmontable.

Les activités économiques

La spéculation n'était qu'un aspect, certes lucratif, des activités multiples de Jackson. Depuis la dissolution de son association avec Samuel Donelson en 1796, il ne s'était pas relancé dans le commerce de détail. Mais, en 1802, il s'associa avec Thomas Watson et John Hutchings. Ils se lancèrent dans toute une gamme d'opérations aussi variées que le commerce de détail, la distillation d'alcool¹³⁷, l'égrénage du coton (ils acquérèrent une des égreneuses d'Eli Whitney¹³⁸), sans oublier la spéculation foncière, toujours en arrière-plan des activités de tout *businessman* de l'Ouest. Parmi les produits vendus aux colons, le whiskey occupait une place non négligeable. Une lettre de 1796 à un client témoigne d'une vente de 100 dollars "cash" pour du whiskey (Smith, I : 86). L'année suivante, Jackson installa deux distilleuses à Hunter's Hill, sa plantation, et vendit de l'alcool, mais l'incendie de 1800 détruisit entièrement la machine¹³⁹. Le partenariat prit fin le 10 juillet 1803 lorsque Watson et Jackson se disputèrent à propos d'un chargement de coton (Smith, I : 351). En août, Jackson et Hutchings reformèrent une compagnie

¹³⁷ Jackson avait été propriétaire de deux distilleuses de 1797 à 1800, date à laquelle le feu avait détruit toute l'installation, "Petition to the United States Congress", (Smith, I : 323-325, 325n1).

¹³⁸ "Agreement with Thomas Watson" (*Ibid.*, 351-52). Il fut décidé que l'égreneuse serait installée sur la plantation de Watson et la distillerie sur celle de Jackson. Voir "Agreement with Thomas Watson and John Hutchings", le 16 février 1802 (Smith, I : 278-79) ; dans le "supplément à l'agrément", les parties en présence insistent sur le partage des recettes comme sur celui des dépenses. Il est également précisé que John Hutchings n'est associé qu'aux affaires du magasin et non à celles de la distillerie ou de l'égreneuse. Il est probable que l'investissement était trop lourd pour lui. Voir "Supplemental Agreement with Thomas Watson and John Hutchings" (*ibid.*, 280). Pour la résolution concernant l'achat des droits d'exploitation de l'égreneuse de Miller et Whitney par l'État du Tennessee en 1803, voir *Ibid.* (303-304).

(“Jackson & Hutchings”) et poursuivirent leurs “activités mercantiles”, acceptant de partager les dépenses et les recettes à parts égales (Smith, I : 355)¹⁴⁰.

Rappelons l'importance économique primordiale de la plantation dont la production assurait un revenu de base conséquent pour le planteur entrepreneur. La valeur de la récolte servait souvent de caution pour obtenir du crédit ou payait (en partie) les achats de marchandises aux grossistes de Philadelphie ou de la Nouvelle-Orléans (Smith, I : 356). De plus, les produits de la ferme nourrissaient ses nombreux occupants, mais étaient également vendus sur les marchés régionaux. Jackson acheta par exemple cinq cents pommiers et cinq rangs de pêchers en février-mars 1803¹⁴¹. Enfin, la plantation de Jackson abritait une autre source de revenus substantiels : les chevaux¹⁴². Les courses et les saillies rapportèrent des milliers de dollars à Jackson dans les premières années du siècle et lui valurent une grande réputation d'éleveur.

C'est donc le fruit des récoltes de coton, de spéculations heureuses et les courses de chevaux qui lui permirent de résorber sa dette vers le milieu de la première décennie du siècle. De tous temps, la plantation fut le poumon économique de Jackson et c'est d'elle exclusivement qu'il tira ses revenus à partir de la période présidentielle (1828). Il vivait l'existence “mondaine” d'un grand planteur sudiste, selon le témoignage de Thomas Hart Benton, alors jeune lieutenant de milice : ***“His house was the seat of hospitality, the resort of friends and acquaintances, and of all strangers visiting the State*** (cité dans Remini, 1979 : 159). Cette vie sociale extrêmement riche permettait de rencontrer d'éventuels partenaires économiques, d'échanger des vues politiques et d'affirmer son influence dans la région¹⁴³. Cependant, l'hospitalité et la prospérité de Jackson, est-il besoin de le rappeler, reposaient bien entendu sur l'activité incessante des nombreux esclaves de l'Hermitage.

L'importance économique des esclaves

La possession d'esclaves était pour les grands planteurs sudistes la première source de revenus et un indice de leur richesse. Dans sa thèse sur les voyageurs britanniques dans le Sud de cette époque, Gauthier (1995 : 656) indique qu'un esclave rapportait entre 250 et 300 dollars par an à son maître. Le développement du coton à la fin du xviii^e siècle apprécia la valeur des esclaves dans tous les États esclavagistes, producteurs ou non de

¹³⁹ Voir *“Petition to the United States Congress”* dans laquelle Jackson relate les circonstances attenantes à l'incendie dans le but d'obtenir le remboursement des taxes étatiques perçues dans la période suivant le sinistre (Smith, I : 323-325, 325n1).

¹⁴⁰ *“Agreement with Thomas Watson” (Ibid., 351-52).*

¹⁴¹ Pour les arbres fruitiers, voir *“Account of Expeditures for Fruit trees”* (Smith, I : 323).

¹⁴² On se souvient qu'à côté de son magasin à Clover Bottom, Jackson avait installé une piste hippique. C'est là qu'il gardait et entraînait ses chevaux (Remini, I : 136). Lorsqu'il abandonna l'entreprise et le lieu, il installa une écurie à l'Hermitage.

¹⁴³ C'est en élargissant son champ social qu'il était parvenu à se faire élire commandant-en-chef de la milice, contre le héros militaire du Tennessee, John Sevier. Jackson n'avait alors aucune expérience militaire (Remini, I : 119).

la fibre blanche (Kolchin, 1993 : 96)¹⁴⁴. Kotlikoff (1979 : 35) a montré qu'un jeune esclave masculin vendu 875 dollars en 1820 à la Nouvelle-Orléans valait en 1860 1 116 dollars.

Le commerce des esclaves à l'intérieur des États-Unis fut toujours un tabou chez les planteurs sudistes¹⁴⁵. Le discours officiel condamnait les trafiquants de chair humaine et l'opposait à la métaphore familiale, censée rendre l'esclavage digne et acceptable. Kolchin présente le paradoxe de ce sentiment : **“[I]f buying and selling human beings was wrong, it was hard to avoid questioning the legitimacy of owning them”** (1993 : 98). Cette hypocrisie cache mal les recours fréquents à la vente et à l'achat d'esclaves. Abernethy précise l'ambivalence des sentiments de l'époque : **“Slavery was, at this period, looked upon by Southerners as a necessary evil and the slave trader was heartily detested by the planters in general”** (1932 : 166-67). Ce commerce sur lequel l'opprobre régnait, honteux mais lucratif, tenta bien des planteurs, parmi lesquels Andrew Jackson.

Les esclaves faisaient partie intégrante de la richesse et du statut des planteurs. Dès son arrivée à Nashville, en novembre 1788, Jackson acheta une jeune esclave appelée Nancy (Remini, I : 37). Lorsqu'il était procureur sur la frontière non monétarisée des années 1790, Jackson recevait ses émoluments en terre, mais aussi en esclaves. Plus tard, sa prospérité économique alla de pair avec une augmentation globale de la population servile à l'Hermitage. Après sa victoire de 1815, son commerce d'esclaves, dont il ne faut pas non plus exagérer l'intensité, eut tendance à s'estomper au profit d'un accroissement naturel, mais aussi d'achats réguliers afin d'agrandir la population de l'Hermitage. Les mouvements d'esclaves après 1820 tendent à se limiter au réseau de plantations entre le Tennessee et l'Alabama. La vente et l'achat d'esclaves à des fins uniquement lucratives tendent à disparaître après 1820. Les ventes d'esclaves à l'Hermitage pour motif économique ne reprendront que lorsque Junior devra faire face à ses dettes, après la mort de Jackson¹⁴⁶.

Les tragédies personnelles vécues par les esclaves arrachés à leur environnement et à leurs proches emplissent des volumes entiers et témoignent de pratiques courantes chez les planteurs, malgré leur prétendue aversion aux séparations. Pour les esclaves des grands domaines, la plantation demeurait, en dépit de la condition servile, le lieu communautaire par excellence : **“The plantation was home, where friends and kin formed a community”** (Burton, 1985 : 151). Bien plus, il semble que cette communauté

¹⁴⁴ Kolchin (*Idem*) précise même qu'alors même que le commerce international prenait fin, le déplacement forcé de plus d'un million d'esclaves des États côtiers aux nouvelles terres du Sud reproduisit les horreurs de la traite transatlantique.

¹⁴⁵ L'importation d'esclaves avait été prohibée par l'article I § 9 de la Constitution, entériné par une loi du Congrès en 1808.

¹⁴⁶ Dans sa thèse sur la communauté des esclaves de l'Hermitage, Thomas (1995 : 34) écrit que le recensement de 1850 compte 137 esclaves à l'Hermitage contre 110 en 1845. Toutefois, ces fluctuations ne tiennent pas compte des possibles transferts d'esclaves d'une plantation à l'autre. Un inventaire couvrant les années 1846-1849 stipule que 12 esclaves “quittèrent” l'Hermitage (151). Lorsque la famille Jackson alla s'installer dans leur plantation du Mississippi, seuls cinq esclaves restèrent à l'Hermitage. On sait qu'un certain nombre d'esclaves furent “transférés” vers une plantation de Louisiane au retour de la famille en 1860. En un mot, la communauté servile fut disloquée rapidement après la mort du patriarche (36).

ait dépassé les strictes limites de la plantation pour forger des réseaux étendus aux domaines avoisinants ainsi qu'à des communautés urbaines plus éloignées : **"The plantation slave community appears to have been an interplantation or intraarea community that included both small farm slaves and towns slaves"** (*Ibid.*). Les Blancs se plaignaient d'ailleurs des visites continuelles que se rendaient les esclaves, d'une plantation à l'autre, sans se soucier des réprimandes de leurs maîtres : **"We may talk about keeping them home at night—It can't be done"** (Burton, 1985 : 152). Le déracinement occasionné par la vente d'un ou plusieurs membres de ces réseaux constituait une véritable mort individuelle et sociale pour les victimes.

Jackson s'adonna au commerce des esclaves. Y voyant là un moyen supplémentaire de gagner de l'argent, il dirigea quelques transactions concernant des esclaves, souvent dans le cadre plus large de ses échanges avec la Nouvelle-Orléans. James (1938) mentionne les occurrences du commerce pratiqué avec les esclaves par Jackson au cours de sa vie ¹⁴⁷ : en 1790, il se rendit à Bayou Pierre, dans le futur Mississippi et vendit des esclaves à la famille Green, des amis de Rachel (59) : en 1795, lorsqu'il partit pour Philadelphie avec l'intention de vendre des terres, Overton mentionna la possibilité que Jackson achète des esclaves avec l'argent reçu (74) ; en 1804, lorsqu'il vendit sa plantation de Hunter's Hill, Jackson fit allusion à un possible paiement en esclaves qu'il aurait alors envoyés à la Nouvelle-Orléans pour y être vendus (104) ; la querelle de Jackson et Dinsmore en 1811 concerne le passage des esclaves du Sud vers le Nord à travers le territoire indien sans le passeport correspondant, comme le stipulait la loi. L'absence de tels papiers indique que les esclaves transitaient seulement entre les mains de Jackson et n'étaient pas destinés à travailler pour lui, mais à faire l'objet d'une tractation prochaine (134). Ces exemples sont documentés, mais combien ne le furent pas ?

En 1801, Charles C. C. Claiborne informait Jackson qu'il s'occupait de vendre ses chevaux et ses esclaves : **"I will try to find a purchaser for your Horses, as for Negroes, they are in great demand, and will sell well"** (Smith, I : 261). On voit que si les planteurs répugnaient à l'idée du commerce des esclaves, la pratique de la vente pour obtenir un profit ne semblait pas leur poser de problème de conscience. Le développement des plantations de coton dans les nouveaux territoires créait en outre une demande accrue d'esclaves dont la valeur allait s'apprécier considérablement après 1808. Une lettre de Claiborne, écrite quelques jours après la précédente, confirme la vente par Hutchings ¹⁴⁸ d'une femme apparemment séparée d'un enfant. Il n'est pas précisé s'il existait un lien de parenté entre eux : **"The Negro Woman he has sold for 500 dolls. in Cash, and I believe he has, or will in a few days sell the Boy, for his own price, to Colo. West"** (Smith, I : 265). La somme considérable témoigne de la valeur des esclaves à cette époque.

¹⁴⁷ James (1938) est l'un des seuls à indiquer le commerce d'esclaves (*slave trade*) dans son index. Le terme n'apparaît ni chez Bassett (1916) ni chez Remini (1977-1984).

¹⁴⁸ Hutchings annonçait la facilité de cette vente dans une lettre du 25 décembre : *"I shall meet with no difficulty to sell the negroes."* Il ajoutait à la fin de sa lettre : *"you may rest assured that money is my hole thought"* (Smith, I : 266).

Remini.:Esclaves; (1977-1984) ne reconnaît que du bout des lèvres l'implication de Jackson dans un commerce d'esclaves aux seules fins marchandes. Dans son essai sur l'esclavage (1988), on ne trouve aucune allusion au commerce des esclaves et il se contente d'aborder la question publique et politique. Concernant l'affaire Dinsmore¹⁴⁹ de 1811, il minimise à l'extrême, sans document à l'appui, le rôle de Jackson dans ce commerce : **"At the time, Jackson was an inactive partner of a business firm that traded in slaves to the lower country"** (I : 163). Jackson n'est pas connu pour avoir été un partenaire inactif où que ce soit...

Une autre occurrence montre la gêne de Remini envers le problème : **"because he had agents in Natchez and regularly sent down boatloads of produce, Jackson occasionally engaged in slave trading as a service for a friend or a client"** (I : 133). Cette remarque n'a d'autres fondements que de provenir presque mot pour mot du texte de James Parton, qui se refusait explicitement à s'aventurer sur ce terrain :

It is not necessary to investigate a subject of this nature. The simple truth respecting it, I presume, is, that having correspondents in Natchez, and being in the habit of sending down boatloads of produce, the firm of which he was a member occasionally took charge of negroes destined for the lower country, and, it may be, sold them on commission, or otherwise (I : 248).

L'explication de Parton se fonde sur une impression et un *a priori*, ce qui est nettement insuffisant pour prouver sa défense. Pourquoi défendre un homme immergé si totalement dans les pratiques commerciales de son temps dont une des activités principales reposaient sur le commerce humain indispensable au développement d'une société esclavagiste ? Si rien ne semble indiquer que Jackson avait, par exemple, des relations sexuelles avec ses esclaves, de nombreux indices témoignent du commerce très lucratif auquel il a participé.

L'éclectisme économique

Ce grand champ ouvert à l'esprit d'initiative qu'était la frontière du Sud permettait à des hommes entreprenants de gagner de l'argent par un nombre incalculable de moyens. Le grand dénuement de la région, son isolement des grands centres économiques, l'absence d'un réseau de communication adéquat jusqu'à la guerre de 1812, rendaient les activités économiques à la fois lucratives et difficiles. Un de ses amis à Natchez dit un jour d'Andrew Jackson que la variété de ses activités dépassait même les normes de la frontière : **"embarking in many schemes for the accumulation of fortune, not usually resorted to by professional men"**¹⁵⁰. Voici un aperçu des activités économiques multiples de Jackson, ce à quoi il faut ajouter ses responsabilités officielles, telles que juge de la Cour supérieure de 1798 à 1804, représentant puis sénateur au Congrès

¹⁴⁹ Dinsmore était un agent auprès des Indiens Chickasaw. Il était chargé de faire respecter une loi selon laquelle toute personne traversant le territoire indien avec des esclaves devait présenter des papiers en bonne et due forme les concernant. Jackson s'était opposé violemment à Dinsmore et lui tint une rancune tenace (voir Tilly, 1977).

¹⁵⁰ W. H. Sparks, *Memories of Fifty Years*, (1870), cité dans James (1938 : 59).

américain de 1797 à 1798, major-général de la milice à partir de 1802.

Parmi les nombreuses et disparates transactions effectuées par Jackson, on trouve dans la correspondance un accord passé avec Francis Preston, un ancien politicien propriétaire d'installations sidérurgiques et de mines de sel en Virginie . Jackson lui acheta douze tonnes et demie de fer : ***“assorted as is customary at ironworks except that of Waggon tire and lieu thereof to substitute plow moulds, to wit eighteen plow moulds to each Ton & two setts of sledgehammers & Crowbars”*** (Smith, I : 328). Le magasin de Jackson ne se cantonnait pas aux petits articles, mais distribuait également du matériel lourd difficile à transporter et certainement rare dans une région récemment colonisée. En outre, le manque de liquidités rendait le troc indispensable et chaque article devenait une précieuse monnaie d'échange.

Lors de son voyage à Philadelphie, Jackson ne put acheter de clous, jugés trop chers. Il proposa à Coffee un moyen détourné pour en présenter dans leurs magasins : ***“nails I have not any—I think it might be well if the iron has reached you to make an exchange of a ton with Wm & Jas Jackson for nails—If you can this will give [us a] supply of that article”*** (Moser, II : 23). À la fin de sa missive, Jackson insistait sur l'absence de liquidités dans la cité et prévenait que l'indulgence montrée par les marchands et les créanciers cette année-là ne se renouvelerait pas.

Jackson remarqua également que le commerce des peaux avec Philadelphie pouvait leur rapporter quelque argent. Il achetait la fourrure aux Indiens par l'intermédiaire de son magasin situé sur le fleuve Tennessee, dans un campement militaire (Moser, II : 22n6) :

The Peltry business I find will be a profitable business, with a carefull hand at the Tennessee I think business can be done to advantage (...) say to Major Tatam to write to the youn[g] man at the Tennessee to take in all the Peltry he can let them be smoked with sulpher they will keep through the summer (Moser, II : 21-22).

Le but premier de Jackson était de gagner de l'argent, par tous les moyens imaginables. Le premier d'entre eux, et le plus lucratif sans doute, était le coton. Toutefois, les premières années du siècle commençaient tout juste à révéler l'émergence du futur “roi”. En outre, la latitude du Tennessee permettait seulement à la partie médiane et occidentale de l'État de cultiver l'or blanc. Le climat se prêtait beaucoup moins à cette culture que le bassin méridional du Mississippi ¹⁵¹.

L'éclectisme économique de Clover Bottom

Les hommes du Tennessee alternaient la bonne fortune et la mauvaise, mais ne cessaient jamais d'investir dans le futur, jouant leur va-tout dans un numéro d'équilibre aléatoire. Toujours à l'affût de nouveaux moyens à mettre en oeuvre, James Jackson et John Coffee introduisirent une nouvelle génération d'égreneuse (*“Carver's Improved Gin”*) en Alabama en 1822, une machine qui n'arrachait pas la fibre lors de l'égrenage, augmentant ainsi la qualité du coton (Abernethy, 1922 : 81). Comptant généralement sur le revenu de leurs plantations, ils se lançaient continuellement dans de nouvelles entreprises qui ne promettaient souvent rien de plus que l'espoir du succès.

¹⁵¹ Une discussion plus complète du coton se trouve dans notre étude intitulée “L'Hermitage” (VI : 466-474).

En 1804, Hutchings accepta la venue de Coffee dans le partenariat et les trois hommes firent de grands efforts pour échapper à la faillite. Remini : Clover Bottom; décrit le complexe commercial mis au point en 1804 par le trio sur les rives de la Stone's River, à Clover Bottom, à une dizaine de kilomètres de Nashville et à quelques kilomètres de la nouvelle propriété de Jackson, l'Hermitage. Clover Bottom abritait diverses composantes : ***"In all, the establishment included the store, a boatyard, a tavern—a 'house of entertainment,' according to the documents—and a racetrack"*** (1979 : 132). On voit là un désir de subvenir aux besoins divers de la population locale en offrant une gamme de produits remarquablement large pour l'époque.

Parton donne un aperçu des articles offerts dans le magasin de Jackson :

He sold goods bought from Philadelphia, such as cloth, blankets, calico, and dry goods generally; prices on the Cumberland being about three times those of Philadelphia [...] [Jackson, Coffee & Hutchings] also dealt in salt, grindstones, hardware, gunpowder, cow bells, and whatever else the people of the neighborhood wanted. In payment for these commodities, they took, not money, but cotton, ginned and unginned, wheat, corn, tobacco, pork, skins, furs, and, indeed, all the produce of the country. This produce they sent in flat-boats down the Cumberland, the Ohio, and the Mississippi to Natchez, where it was sold for the market of New Orleans (I : 245).

Les contrastes du développement de la région font que les magasins fournissaient à la fois l'indispensable et le superflu. En feuilletant le livre de comptes de Jackson pour l'année 1795 (cinq ans après la formation du Territoire), on trouve non seulement les instruments de la colonisation tels que les pioches, pelles, charrues, houes, fusils, couteaux, mais aussi, déjà, des articles qui montrent le raffinement de la classe dirigeante, tels que des tissus nobles (soie, lin, mousseline) ou des accessoires féminins (chapeau rose, rubans, peignes, gants, mouchoirs en soie, fouet de dame). Les livres de comptes présentent d'autres articles tels que des livres, du vin, du chocolat, du thé, des aiguilles, des compas, des charnières, des petites cuillères, du papier ou de l'encre (Smith, I : 455-476).

L'acheminement des objets posait, nous l'avons évoqué, d'énormes problèmes de transport dont le coût amenuisait souvent les profits espérés par les marchands (Bacon, 1956 : 33). Une illustration des difficultés financières rencontrées dans ce genre d'entreprises est le voyage dans l'Est que Jackson entreprit au printemps 1804 afin d'acheter des marchandises pour ses magasins. A cette époque également, l'entreprise de Coffee était en plein marasme et il était poursuivi par ses créditeurs.

Jackson voulait donc éviter de révéler leur association, et aussi le fait que Coffee engageait des sommes considérables dans l'approvisionnement des magasins de Jackson. Il l'exprime clairement dans une lettre du 3 mai 1804 : ***"I am well enough pleased you did not come on you must exert yourself or your credit is gone and the idea must not go forth that you are to be interested in the purchase I make"*** (Moser, II : 21). Le silence nécessaire sur l'association de Coffee avec lui rendait le voyage de Jackson en Pennsylvanie préférable.

La situation que Jackson trouva à Philadelphie n'était pas propice au crédit, tout le monde ayant besoin d'argent : ***"I (...) find a number of our friends in great distress for***

cash" (Moser, II : 21). Les marchands empruntant les uns aux autres : **"I found It would not be palatable for any of them to Indorse a Bill for them at 90 days"** (*Ibid.*). Malgré ses difficultés financières, Jackson remarque néanmoins le climat amical de son cercle de fournisseurs : **"Mr Denman has that usual friendship that is always apparent in his countenance and act (...) I find Mr Boggs quite accomodating and my namesake quite the friend"** (*Ibid.*). Par ailleurs, il avoue avoir prêté l'argent qu'il réservait à l'achat des chariots de transport à Mr Denman, partenaire d'une maison de commerce où il se fournissait. Il espérait être remboursé à temps pour payer le fret et repartir au Tennessee. Les liens commerciaux pouvaient s'orner de relations amicales où l'importance des contacts humains allégeait les difficultés conjoncturelles.

Afin de payer les marchandises qu'il allait acheter, Jackson comptait sur la vente de son coton à la Nouvelle-Orléans, une opération dont s'occupait John Hutchings , comme nous l'avons vu plus haut. Jackson avait donc chargé Coffee de guetter à Nashville les lettres en provenance de la Nouvelle-Orléans, car Hutchings croyait que Jackson était chez lui et il avait été convenu qu'il enverrait les effets (*bills*) sitôt la vente effectuée, afin de permettre l'achat des marchandises :

Mr John Hutchings under an impression that I had returned from Knoxville will enclose the Bills that he may receive on the sale of our cotton to me at Nashville—I have therefore to request that you will attend the Post day at Nashville (Moser, II : 17).

On voit ici combien les problèmes de communication et la lenteur des services pouvaient porter préjudice aux hommes d'affaires, particulièrement dans un pays de la taille des États-Unis ¹⁵². Jackson faisait aussi commerce de peaux achetées aux Indiens, et il regretta de ne pas les avoir apportées à Philadelphie, au vu des prix offerts ¹⁵³. Il reconnaissait qu'il lui serait difficile de repartir s'il ne recevait pas les effets de la vente de coton (*I fear I will be detained untill I get the amount of sales from New orleans I hope you have attended to my letters from the Natchez*). Cependant, une lettre du 21 juin, écrite de sa plantation de Hunter's Hill, révèle que les effets n'étaient toujours pas aux mains des marchands de Philadelphie : **"these drafts ought to have been in Philadelphia ere this"** (Moser, II : 24). Le prêt consenti à son ami marchand lui fut sans doute remboursé.

Le prix des articles à Philadelphie pouvait déterminer l'achat ou non de ces produits : **"I have not Bot. largely of hardware or irish linen—the latter is very high and the high price of carriage prevented me from buying much of the former"** (Moser, II : 22). Autre difficulté rencontrée, le sucre brun coûtait quatorze dollars les cent livres plus six dollars cinquante les cent livres pour le transport, ce que Jackson ne pouvait pas se permettre.

Poursuivant l'énumération des activités de Clover Bottom fournie par Remini (I : 132), on trouve à côté du magasin un chantier de construction de bateaux dirigé par Coffee qui

¹⁵² Gauthier (1995 : 107) indique que la diligence de Fayetteville à Charleston couvrait les 203 miles (environ 300 km) en quelque 53 heures, soit une moyenne de 4 miles à l'heure (environ 6 km à l'heure).

¹⁵³ Jackson possédait un magasin dans un cantonnement militaire sur la rivière Tennessee dont l'activité principale était l'échange avec les Indiens de petits articles contre des peaux.

avait déjà exercé ce métier auparavant. C'est à cet endroit que les cinq bateaux commandés par Aaron Burr pour son expédition dans le Sud furent mis en chantier (Parton, I : 316-317). Seuls deux furent finalement construits et Burr quitta Clover Bottom le 22 décembre 1806, quelques jours avant la proclamation de Jefferson avertissant d'une conspiration en cours dans l'Ouest (Remini, I : 152, voir son chapitre "The Burr Conspiracy", II : 144-164). Habituellement, Coffee construisait des barges à fond-plat pour les convoyeurs de marchandises qui descendaient la Cumberland, l'Ohio, puis le Mississippi jusqu'à Natchez ou la Nouvelle-Orléans. La situation idéale du chantier sur un confluent de la Cumberland favorisait grandement les affaires.

La vente de détail entraînait seulement en partie dans l'effort économique de l'entreprise "Andrew Jackson & Co" (Moser, II : 15n1)¹⁵⁴. Situé à un point très fréquenté de la Stone River, Clover Bottom était non seulement un petit port de commerce mais aussi un lieu de rassemblement et de loisirs dont la piste hippique constituait une attraction pour les fermiers de la région, et surtout une source de revenus conséquente pour ses opérateurs. Inspirés par la prospérité et le désir d'entreprendre, Andrew Jackson & Co ouvrit une succursale à Galatin, à 26 miles de Nashville, puis deux autres magasins à Lebanon (à l'est de Nashville) et dans un campement militaire près de *Muscle Shoals* (Alabama) (Remini, I : 133).

L'expérience de la firme Andrew Jackson & Co ne dura qu'un temps. Les coûts de transports, les dépressions, les problèmes de communication avec la Nouvelle-Orléans et l'embargo de 1807¹⁵⁵ furent fatals à l'entreprise. James (1938 : 131) indique qu'un relevé de comptes de 1808 accuse 21 436, 61 dollars de dettes contre 25 283, 52 dollars de factures non encaissées. Jackson vendit le champ de course à ce qui deviendrait le Jockey Club de Nashville (James, 1938 : 132) et laissa sa part du magasin à Coffee contre des billets à ordre (Parton, I : 250). Coffee continua un temps puis retourna finalement à son métier d'arpenteur, beaucoup plus lucratif que celui de marchand (Remini, I : 134).

La troisième activité du complexe était le champ de course que dirigeait Jackson, pour qui les chevaux étaient une passion et un mode de vie, à l'instar de ses pairs. On ne sait pas grand-chose de ce terrain hippique de la première heure, seulement qu'il devint rapidement le lieu de rendez-vous des turfistes de la région.

Les chevaux

Andrew Jackson était grand amateur de chevaux et prisait particulièrement les coursiers, qui lui rapportèrent d'ailleurs souvent plus que ses magasins de détail (Remini, I : 134). On a mentionné plus haut son expertise dans l'appréciation d'une jument, pour laquelle il reçut des gages, à l'âge de seize ans (supra, 79). Jeune, il avait également été apprenti

¹⁵⁴ L'appellation que donne Remini (I : 132) semble ainsi erronée puisqu'il intitule la compagnie "Jackson, Coffee & Hutchings" (sans source). Pourtant, les deux noms révèlent bien qui inspirait toute l'opération.

¹⁵⁵ Les déprédations causées sur les navires américains par les Français et les Anglais en guerre, malgré la neutralité des États-Unis, poussa Jefferson à décréter un embargo commercial contre l'Europe (1807), une décision qui affecta gravement l'économie américaine et celle de l'Ouest en particulier.

chez un sellier pendant six mois (Remini, I : 27). Sa passion des chevaux rejoignait celle des pionniers de l'Ouest, mais aussi celle de sa classe sociale qu'inspiraient les traditions aristocratiques britanniques. L'une des premières régulations des officiels de Jamestown (Virginie) fut l'interdiction des courses de chevaux spontanées dans les rues de la ville pionnière, dangereuses pour les piétons (Kupfer, 1970 : 243). L'amour des chevaux, au-delà de la réalité affective, rejoignait également une attitude sociale gratifiante et unificatrice. Dans un article sur la passion du jeu chez les planteurs virginien du xviii^e siècle, T. H. Breen énonce les motivations sociales et culturelles de la pratique hippique :

When the great planter staked his money and tobacco on a favorite horse or spurred a sprinter to victory, he displayed some of the central elements of gentry culture—its competitiveness, individualism, and materialism (...) The quarter-horse races of Virginia were intense contests involving personal honor, elaborate rules, heavy betting, and wide community interests (1977 : 243).

Les grandes familles du pays s'adonnèrent toutes à cette passion : des purs-sangs arabes étaient importés de Grande-Bretagne afin de peupler les écuries américaines (Kupfer, 1970 : 244).

Le *Jockey Club* de Nashville ne fut fondé qu'en 1818 par Jackson et ses amis. Les deux champs de course importants de la région de Nashville dans les premières années du xix^e siècle étaient celui établi à Gallatin, à quelque trente kilomètres au nord-est de Nashville, et Clover Bottom, le terrain aménagé par Jackson et quelques autres¹⁵⁶ sur la Stone River (Hervey, 1944 : 59). Le lieu où furent organisées les premières courses n'est pas attesté, mais dès 1804, Clover Bottom devint un haut lieu du turf (Peyton cité dans Guild, 1878 : 245). Anderson (1916 : 45) affirme que l'élevage commercial des purs-sangs au Tennessee commença en 1800 sur la propriété de William Donelson, sur la *Gallatin Road*, non loin de la plantation de son beau-frère, Andrew Jackson.

Néanmoins, Jackson n'avait pas attendu les courses du Tennessee. Dès 1801, John Hutchings supervisait pour leur société des chevaux de course courant à Natchez. En sus des courses, les deux hommes faisaient commerce de chevaux avec les marchands du Sud, notamment à Natchez et Bayou Pierre (Smith, I : 266).

Les chevaux rapportèrent beaucoup d'argent à Jackson. Lorsque sa jument *Indian Queen* perdit ses deux premières courses en 1804, la défaite le poussa à acquérir un coursier virginien de renom, Truxton; (Guild, 1878 : 244 ; Kupfer, 1970 : 247). L'une des plus mémorables courses fut celle qui opposa le 3 avril 1806, sur la piste de Clover Bottom, Truxton à Ploughboy, appartenant à Joseph Erwin. L'événement fut annoncé dans l'*Impartial Review* et la *Tennessee Gazette* un mois avant la course¹⁵⁷. Le seul Truxton rapporta par ses victoires plus de vingt mille dollars de prix (une somme considérable), sans compter l'argent des saillies que la gloire de l'étalon attirait sans cesse¹⁵⁸ (Remini, I : 159).

¹⁵⁶ Clover Bottom était situé à environ cinq kilomètres de l'Hermitage. Les frères Anderson, partenaires occasionnels et amis de Jackson, avaient tenté de construire un champ hippique sans parvenir au bout de leur entreprise. Jackson et Hutchings complétèrent le gros oeuvre et lancèrent leur petit "complexe commercial" à côté du champ de courses (Hervey, 1944 : 61). Au lendemain de sa victoire de 1815, Jackson s'éloigna des courses pour des raisons politiques et Clover Bottom fut vendu au Jockey Club de Nashville (Hervey, 1944 : 69).

Au printemps 1805, son voyage de prospection en Virginie le mena chez John Verrell qui vendit Truxton pour \$1500 (Remini, 1979 : 134). Jackson pensait que l'étalon, qui avait couru et perdu contre le sien, avait un potentiel non exploité. Son propriétaire, ruiné par sa défaite, devait se séparer de lui. Les termes de l'achat fixés par Jackson sont rapportés par James :

Hard up as he was, Jackson made Verrell an offer of fifteen hundred dollars on these terms: Jackson to assume Verrell's debts to the extent of eleven hundred and seventy dollars and give three geldings worth three hundred and thirty dollars, with a bonus of two geldings should Truxton 'win a purse in the fall ensuing (1938 : 105).

Avant la course d'avril 1806, Jackson avait déjà remporté avec Truxton, à l'automne 1805, la course de Hartsville, sur laquelle il avait misé cinq mille dollars. La façon dont il était parvenu à donner autant d'argent pour un cheval puis à réunir cinq mille dollars pour les jouer dans une course malgré ses dettes demeure confuse : troc, crédit, réserves personnelles, rentabilité de sa ferme, aide de ses amis ou de la famille.

Une course hippique était un grand événement auquel accourait toute la région, où l'on misait des chevaux, des lots de 640 acres de terre, où certains pariaient tout l'argent qu'ils possédaient plus le cheval sur lequel ils étaient montés (Anderson, 1916 : 242) :

[Jackson] said [that] besides the main bet, he won \$1,500 in wearing apparel, and that his friend, Patton Anderson, after betting all his money and the horse he rode to the race, staked fifteen of the finest horses on the ground belonging to other persons, many of them having ladies' saddles on their backs (Guild, 1878 : 253).

James (1938 : 106) affirme même que Rachel :Chevaux; , "une spectatrice assidue des courses", était une fois rentrée chez elle sans ses gants, montrant à quel point le goût du jeu frappait toutes les catégories de la population, jusqu'aux plus pieuses. D'énormes sommes étaient mises en jeu, comme en 1811 dans la course remportée par le poulain de Jackson, Doublehead (issu de Truxton), contre Expectation, appartenant à Newton Cannon¹⁵⁹. Quatre miles étaient à parcourir, avec 5 000 dollars de pari par cheval (Guild, 1878 : 253).

Truxton était devenu un cheval d'exception et la course s'annonçait passionnante. Malheureusement, les méthodes d'entraînement sévères de Jackson avaient mis à mal une cuisse de Truxton. Tout le monde conseillait à son propriétaire de déclarer forfait (qui s'élevait à \$800). De plus, les parieurs hésitaient à placer leur argent sur un cheval

¹⁵⁷ Voici le texte de l'annonce : "On Thursday the 3d of April next, will be run, the greatest and most interesting match race ever run in the Western country (...) Those horses run the two mile heats, for the sum of 3000 dollars. No stud horses can be admitted within the gates (...) and all persons are requested not to bring their dogs to the field, as they will be shot without respect to the owner" (Moser, II : 90).

¹⁵⁸ James (1938 : 107) rapporte que Jackson rachetait parfois les chevaux battus par son étalon (comme il le fit pour Truxton). Mais il entraînait aussi les chevaux des autres. En 1805, il y en avait seize dans ses écuries.

¹⁵⁹ Newton Cannon fut un grand adversaire politique et personnel de Jackson. Il devint gouverneur du Tennessee en 1835 (voir Harkin, 1984).

blessé. Mais Jackson était "déterminé" (voir citation, infra) et maintint son cheval au départ. Les enjeux montèrent quand même à dix mille dollars sur Truxton, ce qui prouve à la fois le renom du cheval et la confiance accordée à son propriétaire (James, 1938 : 110-112). Truxton fit deux courses avec deux pattes blessées et les remporta toutes deux. Voici de la plume même d'Andrew Jackson, le récit qu'il fit à John Hutchings des événements de ce mémorable 7 avril 1806 :

On the third instant, the race between Truxton and ploughboy was run, in the presence of the largest concourse of people I ever saw assembled, unless in an army—Truxton had on Tuesday evening before got a serious hurt in his thigh, which occassioned it to swell verry much, and had it not have been for myself, would have occasioned, the forfeight to have been paid—but this I was determined not to permit—The appearance of Truxton induced his friends not to bet—This was unfortunate—or carthage would have been destroyed—All things prepared, the horses started, and Truxton under every disadvantage beat him with as much ease as the Queen beat, Whistlejackett—But when he came out the last heat he was lame, in his hind leg and one of his four legs—upon his well leg the plate had sprung—and lay across the frog—under all these dificulties he could have distanced the ploughboy Either heat, he beat the last heat under a hard bearing rain, without whip or spur sixty yards, & run it in 3m. 59. seconds. by Two watches, by another in 3 m 57 1/2—by Blufords pendulum—in 4 m. 1 second, by one other in 3 m. 57 seconds—There was about 10,000 Dollars won and if it had not been for the accident there would have been at least 20,000—Thus ends the fate of ploughboy—Major W[illiam] T[errell] Lewis lost considerably—at least 2000\$ (Moser, II : 94).

La popularité de Truxton en fit l'étalon le plus demandé du Tennessee et Jackson réalisa de très confortables profits en prix de saillie qui s'échelonnaient entre \$10 et \$50¹⁶⁰. Une annonce passée dans le *Nashville Whig* de 1822 informe les intéressés que Jackson offrait les services à l'année de Young Truxton (né du précédent) en échange de "300 livres de bon coton ou de \$18 en liquide" (Anderson, 1916 : 64).

Gagner une course entraînait à la fois l'admiration des connaisseurs, mais également une demande accrue de saillies par le meilleur coursier. Ainsi, la réputation d'un cheval valait son double pesant d'or. L'intérêt de la victoire est signifié dans le texte publicitaire publié par Joseph Erwin à propos de son cheval Ploughboy, dans les semaines précédant la course de 1806 :

This race being one of very considerable importance (...) Gentlemen who wish to breed fine horses would do well not to put their mares to horses until after the race, as at that time it will be seen (barring accidents) whether or not he be the true breed racer (Anderson, 1916 : 46).

¹⁶⁰ En 1806, Jackson écrivit un article vantant les mérites de Truxton dans le journal *The American Farmer*. Il décrivait les performances inégalées de son cheval, insistant sur sa capacité à gagner en toutes circonstances, quelles que soient les distances. Jackson terminait ainsi son apologue : "Truxton's winnings, from time to time, from the most correct information, amount to at least twenty thousand dollars, and his colts are not inferior to any on the continent" (Anderson, 1916 : 49). Anderson (1916 : 56) mentionne le prix demandé pour une saillie par Pacolet, un cheval possédé avec Edward Ward et James Jackson autour de 1814-1815, entre \$20 et \$40.

Jackson vainqueur, Erwin perdit 5 000 dollars et une partie de sa clientèle, puisque son étalon n'avait pu faire valoir sa suprême vaillance. Jackson était aussi conscient de l'impact de la victoire sur les profits futurs quand il espérait que les prouesses des poulains vantent les mérites de l'étalon (Citizen) : ***"I have great confidence in my citizen as a stock horse and wish to bring his colts early on the turf to make him valuable as a brood horse"*** (cité dans Anderson, 1916 : 274). Le désir de victoire poussa Jackson à payer \$3000 dollars pour le cheval Pacolet, une somme colossale pour une époque où \$1500 représentait déjà un investissement conséquent (Kulfer, 1970 : 251).

Les salants¹⁶¹

Après 1800, on voit apparaître dans sa correspondance l'intérêt grandissant qu'Andrew Jackson porte au sel et le souci qu'il a d'affermir une mine ou un salant. Le 18 août 1803, il écrit au président Jefferson en réaction à une "tentative récente d'acquérir un monopole du sel dans l'Ouest", lui demandant d'intervenir pour permettre à la compagnie que Jackson représente d'obtenir un bail pour un salant situé en territoire indien. Jackson plaide pour que le prix de cette "nécessité vitale" ne tombe pas aux "mains des monopoliseurs" (*monopolisers*) (Smith, I : 308).

Le but de sa compagnie est donc de proposer le sel "à un coût moindre" rendu possible par la situation du salant, près des fleuves Wabash et Ohio, tandis que les Indiens recevront un "confortable traitement annuel (sic)" (*handsome anual Stipend*) dont les profits leur permettront d'acquérir les produits nécessaires qui leur font si cruellement défaut (*Ibid.*). Ce soudain intérêt pour le bien-être des Indiens n'est assurément qu'une courbette au sage président de Monticello.

Ayant cherché opiniâtement, mais en vain, à acquérir des concessions, Jackson et ses amis George Mickael Deaderick et Howell Tatum décidèrent d'employer un sourcier, Valentine Cook, ***"the Noted Water Witch from Kentucky"***, pour localiser de nouvelles nappes d'eau salée. Le "Philosophe de l'eau salée" (*the salt water Philosopher*) découvrit deux veines supposées riches, l'une d'entre elles se trouvant sur une parcelle de terre que les associés se proposaient d'acheter en cachant au propriétaire le véritable enjeu de leur acquisition : ***"I believe it may be had on good Terms, if he does not discover the object."*** Dans sa lettre du 14 septembre 1803 à Jackson, Tatum se sent obligé de dresser un portrait rassurant du sourcier :

It will be necessary to give you some Idea of Mr. Cook. He is a man of liberal education, but an Enthusiast in Religion. He founds his knowledge of this art, on theoretical principles of Natural Philosophy, Systimatized and reduced to practice by himself, and can be taught by him to others. The power of Animal & Vegetable &c attraction, or Magnitism and Electricity appears to be the ruling principles of

¹⁶¹ Thomas D. Clark donne la définition de *lick* : ***"A lick was a spot of earth where a fissure had occurred between the surface of the ground and the Ordovician strata, from which a chemical ooze containing salt, sulphuric acid and other minerals had been forced upward. Because of the rather high saline content of the water and earth, herbivorous animals, including buffalo, deer, and elk came to lick the salt"*** (1969 : 94). Clark aurait pu mentionner l'intérêt des hommes pour ces sources de sel, vitales à leur existence.

certainty in this work, so truly great, if correct. As to correctness we can only Judge from the numberless evidences he had given Genl. Adear & others of Kentucky, who spend their money freely under the conviction of its certainty (Smith, I : 312).

Remarquons que les critères sociaux de respectabilité sont ici énumérés. On a un aperçu de ce qui rassure les hommes d'affaires et de ce qui les effraie. Bien que Mr. Cook ait une éducation libérale, cette douteuse formation est adoucie par son enthousiasme religieux. De même, sa connaissance théorique de la philosophie naturelle, proche des "lois naturelles" chères aux Jeffersoniens, est compensée par sa pratique de terrain, mais aussi par sa capacité à enseigner son "art" aux autres. Cook est également digne de bonne foi sur les résultats qu'il obtient, surtout parce que des hommes de renom, donc fiables, ont investi de grosses sommes d'argent en suivant ses conseils ¹⁶². L'incursion d'hommes aussi pragmatiques dans un domaine pour le moins décrié par la raison se justifie par les résultats concrets obtenus par le sourcier. La rationalité de son approche, liée à des phénomènes novateurs comme l'électricité, confirme ce "principe de certitude" qui oppose cette pratique à celles utilisées par les vendeurs de potions et autres charlatans.

En dehors des services de M. Cook, Jackson tentait toujours d'obtenir l'appui du président pour faire passer une loi autorisant l'exploitation d'une veine en territoire indien. Il avouait cependant l'échec de son voyage à Washington dans une lettre du 13 septembre 1803 à Francis Preston, le marchand de fer et de sel : ***"Whilst at the Federal city" ¹⁶³ I had the pleasure of spending some hours with the President, [the subject] of manufacturing salt was introduced but the President being surrounded with other topick of conversation, did not go into any lengthy remarks on the subject"*** (Smith, I : 361). N'est-il déjà pas extraordinaire que le président des États-Unis reçoive pendant "quelques heures" un homme qui vient lui parler de mines de sel ? La complexité et surtout le volume des affaires à traiter étaient, on le voit, sans commune mesure avec ce qui occupe un président de cette fin de xx^e siècle. Cependant, est-il étonnant que "d'autres sujets de conversation" prirent le pas sur le projet d'exploitation de sel de Mr. Jackson ?

Des bateaux pour la Louisiane

L'acquisition de la Louisiane à la France en 1803 crée des tensions vives avec l'Espagne qui en revendiquait toujours la possession ¹⁶⁴. Les Espagnols brandissaient la même menace qui avait toujours effrayé les Américains depuis l'Indépendance, c'est-à-dire la fermeture du Mississippi à la navigation et donc l'impossibilité pour les fermiers de l'Ouest d'écouler leurs produits vers la Nouvelle-Orléans ¹⁶⁵.

C'est dans ce climat électrique que le secrétaire à la Guerre Henry Dearborn, dans une dépêche du 31 octobre 1803, demanda à Jackson de faire construire des barges

¹⁶² Le général Adair, orthographié "Adear" dans la citation, était le beau-père de William Preston Anderson, un ami proche de Jackson (Smith, I : 313n2).

¹⁶³ On remarquera l'emploi par Jackson du tout premier nom de la capitale fédérale (Gauthier, 1995 : 269).

pour conduire ses troupes dans le Sud et défendre éventuellement la Louisiane contre un coup d'État espagnol (Smith, I : 392). Les résidents, espagnols ou non, rejetaient la vente, comme le remarque Thomas J. Vandyke, un médecin ami de Jackson, au lendemain de la proclamation présidentielle (le 5 novembre) : ***"information reach'd us yesterday of the President having order'd a quota of 1500 militia from West Tennessee, for the purpose of taking possession of Louisiana—the inhabitants having refus'd to accede to the terms of the cession"*** (Smith, I : 392-93)¹⁶⁶. Cependant, les velléités de rebellion s'apaisèrent très vite et les risques d'un revirement français aussi. Dès le 21 novembre, le représentant au Congrès William Dickson prédisait l'annulation de la campagne : ***"Every thing now appears tranquil at Orleans. I rather expect the War orders will be countermanded"*** (Smith, I : 400). La prédiction se révéla exacte.

Il est fascinant de penser qu'on demande à un chef militaire de construire les barges qui vont transporter ses hommes. Mais, l'armée américaine en tant que telle n'était à l'époque qu'une petite formation et la défense nationale reposait principalement sur les milices d'États. Des raisons idéologiques, issues de la Révolution, faisaient craindre les armées entretenues en tant de paix et on considérait que les citoyens-soldats étaient les meilleurs remparts de la république. Jefferson renforça même le système des milices en réduisant les fonds alloués à l'armée fédérale (Mahon, 1983 : 63).

Jackson prit donc personnellement part à la construction¹⁶⁷ (*Twenty Eight Boats procured to be built by me*), recevant ainsi le bénéfice du coût de construction (\$3566), dont Dearborn avait demandé qu'il demeure le plus bas possible (Smith, I : 392). Dans une lettre que Jackson adresse à Dearborn le 13 janvier 1804, on trouve le détail des opérations qui ont conduit à la construction de vingt-huit bateaux afin de transporter les troupes en Louisiane. Jackson explique au secrétaire à la Guerre qu'il n'a pas voulu

¹⁶⁴ En rétrocédant secrètement la Louisiane à la France en 1800, les Espagnols créaient une zone protectrice entre leurs possessions affaiblies (Florides, Texas, Cuba) et l'avidité des Américains. Les manoeuvres de la France inquiétaient Jefferson qui espérait une reprise des hostilités intra-européennes pour se dégager des velléités de conquête françaises et britanniques, puisque les Anglais avaient aussi des vues sur la Louisiane. Jefferson ne voulait pas d'une France napoléonienne impérialiste sur le chemin de l'Amérique en phase d'extension continentale. Surtout, il fallait préserver l'accès des produits américains au Mississippi et à la Nouvelle-Orléans. La mission de Monroe et Livingston à Paris en 1803 était l'achat de la ville portuaire. Jefferson ne se doutait pas que ses envoyés allaient revenir avec un peu plus que ce pour quoi il les avait dépêchés en France (Skolnik, 1969 : xiii-xix passim).

¹⁶⁵ James écrit : *"Two things the West must have to prosper : peace with the Indians and the New Orleans market. The east could give it another. Spain, controlling the powerful Creeks, could give it much of one and all of the other"* (1938 : 56). Cet état de fait commença seulement à changer en 1803, en ce qui concerne le port de la Nouvelle-Orléans, car les Espagnols continuèrent à soutenir les Creeks de la Floride, ce qui poussera Jackson à l'envahir en 1818 en invoquant ce prétexte.

¹⁶⁶ En mars 1803 déjà, le gouverneur Claiborne avait écrit à Madison pour lui faire part de quelques individus qui tentaient de créer une réaction négative dans le public (Skolnik, 1969 : 97-98). Toutefois, il avait assuré le même Madison quelques mois plus tôt qu'une milice de 2000 hommes stationnés à Natchez était prête à prendre la Nouvelle-Orléans. En outre, Claiborne affirmait qu'un certain nombre d'habitants rejoindraient les couleurs américaines en cas de conflit (*Ibid.*, 59).

¹⁶⁷ Une lettre à John Coffee confirme que Jackson avait pris à son compte la construction des bateaux, dans laquelle il se plaignait des ouvriers qu'il avait engagés : *"it is certainly necessary to employ hands that will be Steady at their work"* (Moser, II : 3).

immédiatement lui réclamer les fonds nécessaires à la construction et il a donc fait appel à une banque commerciale de Nashville — dont les propriétaires ne sont autres que ses vieux partenaires Deaderick & Tatum¹⁶⁸ — à qui il a demandé de financer l'entreprise sous couvert d'être ensuite remboursés par le Trésor fédéral (Moser, II : 4-5). Jackson assure Dearborn que le coût est demeuré aussi bas qu'il pouvait être obtenu sur le marché : ***"[T]heir sum charged is as low as Boats of their description can be bought for at private purchase"***. Il plaide qu'au vu des conditions difficiles de la frontière (le fort coût de la main-d'œuvre et de l'acheminement des matières premières) auxquelles s'ajoutent les délais très courts, les dépenses restent en-dessous de ses prévisions (*they have cost less than I at first Expected*). Ces considérations sont loin de la chose militaire et montrent l'absence d'une forte organisation dans le Sud de cette époque. De toute façon, comme nous l'avons vu, les observateurs prédisaient dès novembre que l'intervention n'aurait pas lieu.

Deux bateaux avaient été endommagés lors de leur mise à l'eau et Jackson se proposait soit de les remplacer, soit de les vendre si les autorités n'en voulaient pas. Toutefois, il s'inquiétait de savoir qui devrait payer les dégâts : ***"If they should be lost it rests with you to say whether their loss will be sustained by the united States or the builders [entendons Jackson...], least these two should not be fit for service."*** Notons que John Hutchings, l'associé de Jackson, acheta pour le compte de l'entreprise Jackson & Hutchings trois bateaux issus des commandes gouvernementales dans une vente publique, qu'il paya seulement 770,75 dollars, soit une perte de près de 2 800 dollars pour la bourse de l'autorité fédérale (Moser, II : 7 et 8n6).

Les sphères du public et du privé firent encore l'objet d'un étrange mélange lorsque le même Hutchings, chargeant le coton pour aller le vendre à la Nouvelle-Orléans, eut la malchance de voir couler un de ses bateaux. Il dut enlever une à une toutes les planches du plat-bord appartenant au "bateau public", le bateau payé par le gouvernement pour transporter les troupes en Louisiane, afin de réparer le sien. On peut voir dans ce transfert de matériaux la métaphore d'une symbiose étroite et complexe entre la chose publique et les intérêts privés.

L'association avec Coffee

A partir de 1804, Andrew Jackson entama avec John Coffee une association économique issue d'une amitié qui devint rapidement indéfectible. Très vite intégré au partenariat avec Hutchings, Coffee fut associé aux activités commerciales de Jackson jusqu'en 1807, date de la dissolution de l'entreprise pour raisons économiques (Moser, II : 6).

On se souvient du mot de S.G. Heiskell qui considérait qu'aucune histoire d'Andrew Jackson ne serait complète sans John Overton et John Coffee¹⁶⁹. John Coffee fut l'ami le

¹⁶⁸ Tatum était marié à la nièce de Deaderick. Ce dernier fut plus tard président de la banque de Nashville et commanda une brigade de Volontaires pendant la guerre de 1812. Tatum fut juge à la Cour supérieure et servi sous Jackson comme ingénieur topographe pendant la guerre de 1812 (Moser, II : 5n1).

¹⁶⁹ Heiskell mentionne également William B. Lewis, qui fut un ami très proche et dévoué de Jackson, mais sa présence plus tardive ne nous permet pas vraiment de discuter son action dans l'étude qui nous occupe.

plus proche de Jackson. L'affinité sincère entre les deux hommes fut renforcée d'abord par leur étroite collaboration commerciale, puis par le mariage de Coffee avec une nièce de Rachel (1809), enfin par leur expérience militaire durant la guerre de 1812. En outre, ils furent nommés co-tuteurs d'Andrew Jackson Hutchings à la mort de son père. Durant la décennie de 1820 et à mesure que Jackson se rapprochait de la présidence, Coffee joua un rôle de plus en plus important dans la gestion des fermes d'Alabama appartenant à son ami ¹⁷⁰ (jusqu'en 1824), tout en supervisant le domaine du jeune Hutchings (majeur en 1832). Patriarche sage, discret et respecté, Coffee soutint Jackson dans toutes ses actions et demeura l'un des piliers psychologiques de la famille (Chappell, 1942 : 143).

Dans une lettre du 9 avril 1804, Jackson témoigne sa reconnaissance et son amitié à Coffee en des termes qui ne laissent pas de montrer l'affection qui unit les deux hommes :

I cannot think of leaving this place, without acknowledging the obligations that your friendship in coming on to Nashville in the manner you did has laid me under, rest assured that I have treasured the act in my bosom, that neither length of time nor change of circumstances can eradicate or eface, and as long as my boosom beats with life, it will beat high with gratitude on viewing the event (Moser, II : 14).

Cette franchise des sentiments augurait une amitié très profonde qui n'avait ensuite plus recours aux effusions, mais au contraire, à une complicité tacite. En complément de l'hommage à l'homme, ajoutons celui que Jackson rendit au défunt en 1833, rédigeant l'épithaphe inscrite sur la tombe de son ami, située dans sa propriété près de Florence, en Alabama : ***“As a husband, parent and friend, he was affectionate, tender, and sincere. He was a brave, prompt, and skillful general ; a distinguished and sagacious patriot ; an unpretending, just and honest man”*** (Heiskell, 1919 : 440). Des “vertus” auxquelles Jackson prétendait pour lui-même ; c'est dire si les deux hommes avaient conservé leur amitié et si les trente années qui s'étaient écoulées n'avaient pas démenti l'enthousiasme des débuts.

John Coffee était né en Virginie en 1772 et mourut à Florence, en Alabama, en 1833, la même année que John Overton (Heiskell, 1919 : 439-41). En 1798, il s'était installé avec sa mère à quelques kilomètres de Nashville, à Haysborough, sur les rives du fleuve Cumberland. Coffee était arpenteur et marchand. Il se maria en 1809, nous l'avons dit, avec Mary Donelson, une nièce de Rachel Jackson, qu'il rencontra durant sa longue association avec Andrew. En 1819, il quitta la ferme que son beau-père avait donné en dot et alla s'installer en Alabama, récent haut-lieu de la spéculation foncière de l'Ouest. Coffee avait découvert ces territoires tenus jusque-là par les Indiens en arpentant les cessions indiennes obtenues par Jackson. Le même Jackson avait d'ailleurs permis à Coffee d'obtenir le poste très convoité d'arpenteur officiel (Remini, I : 322, 331). Là, il fonda la ville de Florence, sur le fleuve Tennessee, à la frontière avec l'État du même nom. Il avait acheté à cet emplacement d'excellentes terres par l'intermédiaire de sa société, la *Cypress Land Company* (Remini, I : 331). Le métier, les relations et l'intérêt pécunier de Coffee le poussaient tout naturellement à prendre résidence au coeur de la tourmente

¹⁷⁰ Coffee résidait près de Florence, en Alabama, qu'il avait fondée en 1819. Il avait acheté à cet emplacement d'excellentes terres par l'intermédiaire de sa société foncière, la *Cypress Land Company*, lors de la mise en vente des terres arrachées aux Indiens par le Traité de 1816 (Remini, I : 331). Coffee avait passé près de deux ans à arpenter le territoire pour le compte du gouvernement.

spéculative.

D'après l'historien Aaron M. Brown (1963 : 227), Coffee était un "géant" de plus de six pieds, pesant environ 113 kilos. On possède un témoignage de l'apparence physique de Coffee grâce à une description qu'en fait Anne Royal dans une lettre qu'elle écrit de Huntsville, en Alabama, en 1818 :

Last evening I had the pleasure of seeing the renowned soldier and companion of General Jackson. This hero, of whom you have heard so much, is upward of six feet in height, and proportionately made. Nor did I ever see so fine a figure... His face is round and full, and features handsome. His complexion is ruddy, though sunburned; his hair and eyes black, and a soft serenity suffuses his countenance. His hair is carelessly thrown one side in front, and displays one of the finest brows... He is as mild as the dewdrop, but deep in his soul you may see very plain that deliberate, firm, cool, and manly courage which have crowned him with glory (cité dans Heiskell, 1919 : 441).

Mrs Royal ajoute en conclusion de sa lettre une remarque plus générale sur le caractère des Tennesseens, qui illustre assez justement le caractère de Coffee, mais aussi celui d'Andrew Jackson : ***"All these Tennesseans are mild and gentle, except when they are excited, which is hard to do ; but when they are once raised, it is victory or death."*** (*Ibid.*). Toute la puissance et l'énergie auxquelles ce jugement fait allusion s'expriment dans l'association qui lia Jackson et Coffee à partir de 1804. Et cet élan vital était multiforme.

En 1804, la situation financière de Jackson s'était dégradée à tel point qu'il en était réduit à donner en gage ses certificats de présence à la Cour supérieure du Tennessee : ***"I have enclosed to Mrs Jackson my certificates for my attendance as Judge at Jonesborough and Knoxville, on which there is two hundred dollars due"*** (Moser, II : 14). Mais, cela ne l'empêchait pas de poursuivre ses activités commerciales, bien au contraire. Dans un post-scriptum, il rappelait à Hutchings la stratégie adoptée : ***"if we can have a general assortment of groceries iron salt &c we must make money the ensuing season—resolution and industry with oeconomy will remove mountains"*** (Moser, II : 11). C'est en effet cette année-là que Jackson avait déménagé à l'Hermitage dans le but d'éponger ses dettes. Il n'avait pas abandonné ses projets d'exploitation du sel et Coffee se préparait à aller dans l'Illinois acheter une mine que Jackson était prêt à payer trente-cinq mille dollars en marchandises diverses : ***"If the payments can be stipulated at from three to five years in merchandize you may safely go as high as thirty five thousand dollars."*** Jackson ayant édicté ses conditions, il laissait à Coffee toute discrétion pour conclure l'affaire et l'autorisa même à apposer son nom comme garantie : ***"It will be well if we can meet to have further conversation on this subject, and I will give you a full power to act in the premises"*** (Moser, II : 4).

Comme toujours, le sel n'occupait pas seul l'esprit des entrepreneurs et la firme Jackson & Hutchings acheta pour un peu moins de 12 000 dollars de marchandises à Philadelphie afin d'approvisionner leurs différents magasins. L'adhésion de Coffee à la société fut bien plus qu'une simple collaboration commerciale. Preuve en est que Coffee se débattait à l'époque dans ses propres difficultés financières dues à l'échec de son propre magasin. Jackson témoigna envers son nouvel associé bien plus qu'un strict

engouement lié aux affaires, comme le montre cette lettre du 4 mars 1804 : ***“I wish you to become a partner, less would not be an object, I suppose, let me Just say, that nothing that I can do to promote your welfare thru life, but it will give me pleasure to do—and if you can go on the full length of my credit shall go on with you”*** (Moser, II : 8). On sait que ces protestations d’amitié n’étaient pas vaines et une telle offre avait des répercussions qui se retrouvaient notamment au moment de la guerre contre les Creeks (1813).

Rien ne révèle plus dans ces paroles l’étroit rapport entre l’amitié, le commerce et l’intérêt (mot dont la polysémie n’est que trop juste ici) qui lient ces deux hommes. Jackson ne tarit pas de promesses envers Coffee. Dans une lettre du 7 mars, il réitérait son engagement : ***“anything within my power to advance shall be done to promote your interest”*** (Moser, II : 9). Comme toujours, il joignit le geste à la parole. Les deux hommes restèrent liés jusqu’à ce que la mort les sépare.

Un exemple de commerce avec les Indiens

Les partenaires possédaient un magasin situé dans un cantonnement militaire sur la rivière Tennessee. Une lettre de janvier 1805 apprenait à Jackson que les Indiens, principaux clients et fournisseurs de l’établissement, refusaient d’y commercer en raison des prix prohibitifs et de la mauvaise qualité des produits, notamment des couvertures, dont Irwin, le manager, indiquait qu’elles étaient pourries et de toute façon trop étroites (Moser, II : 47-48). On voit dans ces missives que les Indiens (Cherokees, Chickasaws) veillaient à obtenir le profit maximum de leurs fourrures et n’hésitaient pas à pousser jusqu’à Mobile pour vendre leurs produits :

The Cherokees will bring their Beaver & otter by here and ask money if don’t get it they carry it on to the shoals where they say they can get any thing they want for it [...] the chickesaws carry their hunts to mobile where Goods sells at least 50% cheaper than they do either at Bluffs or this place & peltry 50% higher than it does here which is a sufficient inducement for an Indian to travel 2 or 300 Miles for (Moser, II : 47-48).

Le problème majeur rencontré par Irwin était un chef indien nommé Double Head ¹⁷¹ qui vendait ses articles à prix coûtant, attirant ainsi toute la clientèle de la région. Irwin se plaignait du préjudice causé par ces pratiques : ***“he sells many articles under prime cost & the Indians is persuaded from that Circumstance that all the other traders is extortioners & imposters”*** (Moser, II : 49). Là encore, le magasin ne rapporta pas les dividendes espérés et fut abandonné par la firme.

Déménagement

Malgré l’apparente facilité avec laquelle Jackson pouvait obtenir du crédit, les temps furent si difficiles qu’il dut se séparer de sa belle plantation de Hunter’s Hill et se retirer

¹⁷¹ Double Head fut assassiné en 1807 pour avoir été soudoyé et avoir vendu des terres tribales sans le consentement des siens. Après une période militante, le chef Cherokee s’était accommodé des annuités versées aux tribus contre la cession de leurs terres (Moser, II : 48n3).

dans une cabane en rondins sur un terrain de 425 acres, à l'Hermitage, à quelque quinze kilomètres de Nashville (Moser, II : 523, 525)¹⁷². James (1938 : 99) indique toutefois que malgré la précarité des bâtiments, le domaine de l'Hermitage s'enorgueillissait d'un millier d'arbres fruitiers, pêchers et pommiers. Jackson stipule dans une lettre de relance à son acheteur, écrite en 1805, les raisons pour lesquelles il a vendu sa propriété :

The press for cash compels me to inclose you the above statement, and when you recollect that I turned myself out of house and home, by the sale of my possessions to you, purely to meet my engagements—that the anxiety must be great in my mind to meet them with the sacrifice of ease and comfort, that I made upon that occasion. I need only add that my creditors are growing clamorous and I must have money from some source¹⁷³.

Les créiteurs de Philadelphie commençaient à s'impatienter et à regretter de lui avoir fait confiance, ce qui piquait Jackson au plus vif de sa conscience d'homme de parole. Le docteur Felix Robertson, le fils du co-fondateur de Nashville James Robertson, avait dit de lui :

A man of soundest judgement, utterly honest, naturally honest ; would beggar himself to pay a debt and did so ; could not be comfortable if he thought he had wronged anyone. He was swift to make up his mind ; yet was rarely wrong ; but whether wrong or right, hard to be shaken....For his own part, law or no law, he would pay what he owed ; he would do what he said he would (Parton, I : 249).

A près de quarante ans, Jackson vivait dans une cabane en rondins alors qu'il était l'un des hommes les plus puissants du Tennessee. L'opinion de Robertson précédemment citée semble exagérer la justesse du jugement de Jackson en affaires. Celui-ci n'a jamais pleinement prospéré, certainement à cause de l'insatiable diversité de ses entreprises qui l'empêchait d'en faire réellement fructifier aucune, comme si tout ne faisait que passer, comme si là n'était pas le sens de sa vie.

De toute façon, il n'en avait pas le temps, car il était constamment sollicité. En 1804, une lettre du secrétaire Dearborn rappelait Jackson à ses fonctions de commandant en chef de la milice du Tennessee. Sur la frontière, de telles fonctions se mêlaient aussi à l'économie.

Jackson quitte la Cour

La réduction des dépenses consistait également à augmenter les revenus. On se souvient de la remarque pessimiste de John Hutchings devant les difficultés rencontrées par la firme Jackson & Hutchings : ***“for my part when every Cash is B[r]ought in Question, I***

¹⁷² Jackson vendit Hunter's Hill le 6 juillet 1804 pour 10 000 dollars afin de régler ses dettes aux marchands de Philadelphie. Pour se faire une idée de l'appréciation de la propriété, on se souviendra qu'il avait donné 700 dollars à John Shannon en 1796. (Smith, I : 84). Le 23 août, il acheta l'Hermitage à Nathaniel Hays pour 3 400 dollars.

¹⁷³ Ce texte est extrait du catalogue de l'American Art Association, datant du 8 avril 1926, qui décrit une lettre du 7 mai 1805 à Edward Ward, laquelle a aujourd'hui disparu (Moser, II : 60n2).

feeble feeble as not[h]ing will Command it” (Moser, II : 12). On a vu que Jackson en était réduit à gager ses émoluments de juge pour obtenir quelque crédit sur ses achats. Il tenait en partie sa position à la Cour supérieure responsable de sa précarité financière.

Déjà le 24 août 1801, il s'en plaignait à son beau-frère et ami Robert Hays : **“I am in Possession of a verry independant office but I sink money—the Salary is too low— (...) the Judiciary scar[c]ely bears my Expence”** (Smith, I : 252-53). Il évoqua la possibilité de se faire élire au Congrès, mais la position de juge n'entraînait pas la sujétion aux fluctuations électorales. Seule la pression de ses amis le fit rester.

Il y avait trois juges à la Cour. Or, en 1802, le juge Archibald Roane venait d'être élu gouverneur. Sa succession inquiétait Jackson, car il doutait des compétences du troisième juge, George Washington Campbell et craignait que la venue d'un homme trop ordinaire (*whose legal abilities were not Superior to ours*) ne lui rende la position tout à fait intenable (Smith, I : 252).

Cependant, le jeune Hugh Lawson ;, fils du fondateur de Knoxville James White, et ancien secrétaire de William Blount, était pressenti pour le poste. Les capacités du jeune avocat rassuraient Jackson (*Mr. Hugh L White who is really a lawyer*), mais White avait fait savoir qu'il accepterait la nomination à la seule condition que Jackson continue à siéger. L'honneur était grand et Jackson demeura à son poste, comme il l'annonça à Robert Hays le 9 septembre : **“If my remaining on my present Seat will be conducive to the object it is a duty I owe my country to do so”** (Smith, I : 254).

Deux ans plus tard, avec la pression de ses dettes de plus en plus forte, Jackson reparla de quitter la Cour. Cette fois, les gentilshommes du Tennessee émirent une pétition qui le pria de rester. James Robertson résumait les sentiments de la communauté dans une lettre du 7 septembre 1803 :

I have Just Returned from Smith and Wilson Countys, and have heard the generally opinion and wish of the people of both Countys that it could be Consistant with your interest and other arangments to Continue Judg, it is likewise the harty wish of your frend and Humbel servant—but not a wish that you serve the state at your own Expence as heare to fore. I have no doubt but the insuing lageslaton will alow such sallerys as may secure Judgs of Tallants and intigraty (...) I think the time has just arived that we shall most nead men of legal and natral knoledg metearley—in our land trials (Smith, I : 358)¹⁷⁴.

Cette lettre dépeint indirectement les intérêts à l'oeuvre sur la frontière. Pourtant, la pétition de ses amis politiques le persuada encore de rester. Le 8 octobre 1803, il pria le rédacteur en chef de la *Tennessee Gazette* de publier deux pétitions, envoyées à deux jours d'intervalle (le 5 et le 7 octobre) qui demandaient son maintien à la Cour et expliquaient sa décision d'y rester malgré l'annonce qu'il avait faite de son départ : **“We hope (...) you will not retire from the service of your country and leave them to struggle with the loss. We conceive talents like yours were given for the public good; and that they will not be withheld when they are most wanting.”** Le texte portait la signature de trente trois parlementaires du Tennessee. Celui du 7 octobre était suivi de la signature de quarante-trois résidents de la région de Knoxville :

¹⁷⁴ On remarquera les difficultés orthographiques rencontrées par ce notable régional de premier plan...

there never may be a period when the state may have greater necessity for men of pure principles and sound judgement on the judicial bench... In your talents and uprightness we have the highest confidence; and should you now resign, we, for ourselves and our country would sincerely lament the loss thereby sustained. (...) our common country may derive additional benefits from those powers of thought, and that independence of mind which nature never designed should be lost in retirement¹⁷⁵ .

Jackson pavoisait d'aise devant tant d'honneurs ; voici ce qu'il répondit à John Tipton et George Rutledge, les artisans de la pétition du 5 octobre :

The address presented to me (...) expressive of the entire confidence and approbation of my official acts, is truly pleasing and gratifying to me (...) but particularly gratifying, when that entire confidence and approbation is expressed by the representatives of a free people, chosen by the free suffrage of their fellow citizens and selected for their patriotism, wisdom and virtues. (...) I abandon for the present my resolution and obey the call of so respectable a part of my fellow citizens, as the dictates of duty to a grateful country (Smith, I : 373).

Il fit bien d'en profiter car la république ne serait pas toujours aussi "reconnaissante". Mais surtout, il est amusant de constater que, d'après sa description, le peuple américain (entité mythique) demande à Andrew Jackson de poursuivre son oeuvre. Le monde idéal des hommes libres a choisi le citoyen Andrew pour une mission civilisatrice. Ainsi investi, que peut faire l'individu choisi ("élu") sinon "obéir" avec grâce à la requête d'hommes si "respectables" ? Jackson adore quand le pouvoir lui est offert, ou qu'il affirme s'imposer à lui naturellement, sans qu'il ait à forcer les choses pour l'obtenir.

L'idéal jeffersonien des "aristocrates naturels" trouve ici une illustration brillante de ce que Jackson clamera toute sa vie. Le monde se divise en deux catégories : il y a ceux qui font des ronds de jambes pour accéder au pouvoir, et les autres, ceux à qui on l'offre parce que leurs compétences et leur position les désignent "naturellement". Cette éthique, Jackson la rappelle à l'occasion de sa candidature au poste de gouverneur de la Nouvelle-Orléans, à George Washington Campbell ou à John Coffee. Ainsi, à son arrivée à Washington le 27 avril 1804, il n'osa pas rendre visite à Jefferson car celui-ci venait de perdre sa fille Mary Eppes (le président était d'ailleurs à Monticello) et une telle visite l'aurait fait passer pour un "courtisan" (*courteor*), ce dont la seule pensée lui fait horreur. Le lendemain, il écrivait à Campbell : ***"of all charectors on earth, my feelings despises a man capable of cringing to power for a benefit or office"*** ; et à Coffee :

of all ideas to me it is the most humiliating to be thought to cringe to power to obtain a favour or an appointment—feelings calculated to bend to those things are badly calculated for a representative Government—where merit alone ought to be the road to preferment (Moser, II : 18-19).

Tout cela cependant ne pouvait faire oublier les nécessités économiques. Or, certaines situations étaient plus lucratives que d'autres et la productivité (c'est-à-dire le rapport temps/profit) penchait toujours en faveur du commerce ou du droit (professions "privées" qui profitent aux individus) plutôt qu'à des positions officielles dont la rémunération, ainsi

¹⁷⁵ Documents joints à la lettre à George Roulstone (rédacteur de la *Tennessee Gazette* à Knoxville) du 8 octobre 1803 (Smith, I : 372 ; la liste des signataires se trouve p. 374n1, 2). Le tout fut publié dans l'édition du 2 novembre.

que s'en plaignait Jackson, ne couvrait pas les dépenses de ces grands seigneurs. La situation est clairement exprimée dans une lettre de Seth Lewis du 8 octobre 1803, qui se félicite d'être revenu à sa profession d'avocat, beaucoup plus lucrative et moins exigeante que celle de juge :

As to my private affairs the result already proves that I am considerably gainer by exchanging my Station on the Bench for one at the bar. Much trouble, great responsibility, & heavy expences without any profits was all I could expect while in office; which was a course my situation in life did not enable me to pursue. Something Seemed to be due to myself & my family as well as to the public and by taking the more profitable Station I flatter myself I shall only have done justice to myself & those nearest me (Smith, I : 371).

Entre le bien public et le sien, qui comprend celui de sa famille, Lewis n'a pas d'hésitation, puisque ce n'est que "justice" que de pourvoir aux besoins de ceux qui lui sont chers. Cette peur de la pauvreté est latente chez tous les planteurs marchands qui oeuvrent constamment afin de lui échapper, dans une fuite en avant qui les pousse, tel Jackson, à investir même quand l'argent manque, car c'est le seul moyen de se soustraire au chaos de l'indigence.

Cette terreur de la pauvreté, Jackson l'invoque le 6 avril 1804 comme une méchante statuette dans une lettre à sa femme, pour lui expliquer pourquoi il ne peut rentrer comme prévu à la plantation : ***"was I to return from this place (knoxville) the question occurs, would it bring contentment to my love, or might it not involve us in all the calamity of poverty—an event that brings every horror to my mind"*** (Moser, II : 13). La preuve d'amour comme instrument de la déchéance, voilà assurément le crédo le plus anti-romantique que l'on puisse trouver. Jackson n'est assurément pas homme à se perdre dans la décadence prodigue de la luxure.

Le raisonnement de Lewis est ce qui poussa Andrew Jackson à démissionner en 1804. Le "mérite" récompense non les flatteurs et les hypocrites, mais les hommes d'action dont les actes sont les plus sûres références. Telle était la position avouée de Jackson sur les attributions de postes. Ses mandats présidentiels viendraient à peine modifier des principes non encore soumis au vent glacé du pouvoir. C'est pourquoi Jackson accepta de demeurer à la Cour quelques années de plus. Mais la raison économique l'emporta et il démissionna en 1804.

Les désillusions

En ce printemps 1804, les affaires d'Andrew Jackson ne lui permettaient plus de se dévouer corps, âme et porte-feuille pour son pays. En fait, il espérait que le poste de gouverneur de la Louisiane, pour lequel ses amis politiques ont envoyé des lettres de recommandation au président Jefferson (Moser, II : 16n1), allait le remettre à flot. James résume ainsi les enjeux :

A governor of the new acquisition was to be appointed and Jackson desired the post. It was important. A vast domain must be brought under our administration

and a keen lookout kept for war with Spain (1938 : 96).

Pourtant, les années 1803-1804 voient un regain d'activités mercantiles prendre le pas progressivement sur ses fonctions de juge. Il n'y a pas chez lui un parcours tracé qui sépare le domaine privé (ses affaires) de la sphère publique (ses mandats à la Cour), mais plutôt une suite d'événements imprévisibles qui mêlent constamment les deux contextes. Le duel meurtrier de 1806 qui endommage grandement sa réputation au Tennessee inaugure une période de remise en question qui culmine en 1810 où on le voit prêt à émigrer au Mississippi, de dépit et d'ennui, malgré la restauration de sa position financière. Le commerce ne le satisfait plus et il semble que l'intense brassage d'affaires soit moins à l'ordre du jour. Jackson a besoin de retrouver confiance en lui et il se tourne davantage vers la guerre que vers le commerce (Curtis, 1976 : 43).

Les circonstances qui préfigurent les guerres indiennes et le conflit contre les anglais sont conformes à son état d'esprit et c'est à un homme qui a soif de changement et de gloire que s'impose une situation indienne devenue insupportable pour les colons du Vieux Sud-Ouest. Les Creeks demeurant la seule force capable de menacer encore la marche de l'émigration blanche, il était inéluctable que les colons entreprennent une vaste campagne de soumission des Indiens. La guerre visait à "pacifier" la région et à saisir les terres pour les assujettir aux lois de la spéculation capitaliste, sans passer incessamment par des traités fantoches qui n'avaient d'ailleurs que l'apparence de la légalité et que les colons eux-mêmes considéraient comme l'entérinement d'une situation de fait.

Jackson vivait un moment de son existence (1806-1812) où le besoin de regagner une confiance en soi et l'estime des autres se faisait de plus en plus pressant. Le droit et les affaires, s'ils lui rapportaient les revenus nécessaires à sa position sociale, ne lui procuraient plus de satisfaction particulière. Il saisit au vol l'occasion de se refaire une réputation et d'imprimer sa vision personnelle des États-Unis sur la carte du Vieux Sud-Ouest. Après 1810, il se consacra ardemment, sauvagement même, à l'accomplissement implacable de cette tâche¹⁷⁶.

Les hommes avec qui Jackson avait commercé, spéculé, gouverné depuis 1789 allaient le seconder efficacement (pour certains d'entre eux) pendant la guerre de 1812 et tous récolteraient ensuite le fruit des gains fonciers obtenus lors des traités imposés aux Indiens par le général Jackson en 1814 et en 1816-1817. Les liens que ce dernier avait noués au cours des années constituaient la trame d'un réseau d'hommes de confiance avec lesquels Andrew Jackson construisit et le Tennessee, et sa propre personnalité. Cette double construction identitaire est à la fois issue d'une culture régionale forte, d'un élan national dynamique et d'une idiosyncrasie peu banale dans la force des convictions et l'énergie apportée à les concrétiser.

On a pu voir comment Jackson s'est constitué au contact de ses amis, parents et partenaires du Tennessee, acquérant à la fois richesse, pouvoir et savoir-faire, travaillant sans cesse à étendre le réseau de ses relations, excellent à les utiliser dans un but qui englobait et dépassait ses besoins personnels. Bien sûr, il profita de ce soutien, mais en fit aussi profiter les autres, recréant sous sa bannière les conditions népotiques qui

¹⁷⁶ N'écrivait-il pas en février 1810 au gouverneur Willie Blount : *"our independence and Liberty was not obtained without expence—it was dearly Bought—both with Blood and Treasure, It must be preserved"* (Moser, II : 237) ?

l'avaient lui-même élevé au sommet de la hiérarchie sociale et politique. Ainsi, le type relationnel de son action politique est fondé sur des valeurs d'alliances privées, de l'ordre du sentiment et de l'intime. Cette relation à l'autre se fonde sur le code de l'honneur dont la caste des planteurs et des hommes de loi tire à la fois des principes individuels souverains et un ensemble de règles de conduite sociale. Intégré à cette culture, Jackson applique ses codes et les interprète aussi.

Nous avons tenté de donner un aperçu de ce que pouvait être la vie d'un planteur du Sud-Ouest qui était aussi spéculateur, homme de loi, marchand et haut dignitaire. Les réseaux d'argent, d'amitié et de connivances regroupaient sensiblement les mêmes hommes ; les familles de sang accueillaient dans leurs rangs des membres nouveaux par mariages, contrats d'association commerciale, ou entraide. Ce petit monde d'hommes (les femmes demeuraient le plus souvent assignées au lieu clos et emblématique de la plantation) s'adonnait à une quête frénétique du profit tout en proclamant des valeurs de probité, d'honneur et de rang nullement incompatibles avec leur avidité pécuniaire.

Cette étude a tenté de dépeindre le caractère hybride des activités marchandes de Jackson, constamment à la jonction des sphères publique et privée. La distinction entre les deux est souvent improbable parce que les acteurs de l'époque ne discernaient pas de différence majeure entre leur intérêt particulier et les affaires publiques. Après la guerre de 1815, Jackson continua à pratiquer ce savant mélange d'organisation presque clanique et de relations individuelles fondées sur le sentiment. On retrouvera dans son gouvernement, à la Maison-Blanche, aux postes-clés du régime, des parents, des amis, des êtres chers et appréciés du patriarcat, un népotisme similaire à celui que l'on pouvait trouver sur la frontière du Tennessee. L'étude suivante se présente comme un contre-point à celle-ci, en tant qu'elle veut éclairer le côté le plus intime de Jackson, c'est-à-dire la cellule familiale, sa femme et ses "enfants"¹⁷⁷. Rachel Jackson est emblématique des réseaux dont nous venons de parler, par son appartenance à une puissante famille du Tennessee, mais elle incarne également le côté le plus retiré et le plus intime de la personnalité de Jackson.

¹⁷⁷ Jackson n'a pas eu d'enfant et ceux dont on parle sont ceux qu'il a élevés. Un cas légèrement différent est bien sûr celui de son fils adoptif, Andrew Jr.

III. Rachel Donelson Jackson

His commitment to manly effort and hers to an elusive intimacy became the divergent themes that, paradoxically, characterized a long-lived union. — Steven Stowe (propos général sur les planteurs, hommes et femmes, 1990 : 224-225) .

Introduction

Rachel Donelson Jackson est le pôle affectif essentiel d'Andrew Jackson, ce qui la rend d'autant plus indispensable à cette étude. Elle fut sans conteste une femme très attachée à son mari, mais dire qu'elle fut heureuse de sa condition, la lecture de sa correspondance (du moins ce qu'il en reste) le dément à chaque ligne. La correspondance conjugale révèle pourtant le Jackson le plus intime, le plus secret. Profondément attaché à sa femme, il privilégia néanmoins sa carrière publique malgré les suppliques de son épouse. Rachel Jackson, à l'instar de celles que Catherine Clinton (1982 : 74) appelle les "veuves politiques" dont les maris vauquaient loin de chez eux aux affaires publiques, occupe dans cet écartèlement une place centrale. Son discours renvoie Jackson à la limite des sphères publique et privée, au déchirement entre la vie de famille et ses responsabilités de dirigeant. Mais, en tant que femme de planteur, Rachel joue également un rôle dans l'économie de la plantation, ainsi qu'à l'intérieur du réseau social et familial du clan Donelson-Jackson. Les désirs masculins et féminins aspirent à

des buts et à une harmonie impossibles à atteindre conjointement, malgré les codes sociaux et les sentiments individuels. Ce "gouffre émotionnel" entre les sexes fonde la problématique de cette étude.

Il faut tenter de rendre à Rachel son espace et sa parole. En effet, le paysage mental, affectif et familial d'Andrew Jackson, centre d'intérêt de cette partie, souffrirait de ne pas être éclairé du point de vue de celle que son mari appela un jour : **"my better self"** (Moser, II : 494). Pourtant, un problème majeur s'oppose à ce projet : peu de lettres subsistent puisque la correspondance de Rachel aurait été détruite en grande partie dans l'incendie de l'Hermitage en 1834 (Remini, III : 185). Cependant, les lettres qui demeurent montrent l'influence de Rachel sur Jackson et le respect immense qu'il lui portait. Selon l'expression de Roger Chartier ¹⁷⁸, **"l'analyse des lettres qui appartiennent à un quotidien banal et commun s'est affirmée comme l'un des plus sûrs moyens pour pénétrer, comme par effraction, dans les existences privées"** (Dauphin et al., 1995 : 11). La correspondance conjugale des Jackson exprime la complicité la plus grande et révèle deux existences unies par un sentiment partagé, malgré le cloisonnement et la différence de leurs attentes.

De ces irréconciliables — l'homme jeté dans la course du monde et la femme échouée telle une île dans le système de la plantation (Clinton, 1982 : 164-179) — le couple se construit à travers une correspondance conduite selon deux axes principaux, constituants du mythe conjugal : 1°) l'aspiration à un éden domestique dans *ce monde* fondé sur la retraite de Jackson des affaires publiques ; 2°) l'espoir d'une réunion dans *l'autre monde*, un au-delà dans lequel les justes gagnent le repos que la villainie humaine leur avait jusqu'alors refusé, mythe chrétien s'il en est. Pourtant, l'ambition de Jackson, son sens du devoir et de la mission, les exigences de la vie publique volèrent au couple ce tête-à-tête qu'ils appelaient tant de leurs vœux.

Le fantasme partagé de vie commune retranchée à l'ombre tranquille de l'Hermitage dura jusqu'à la mort de Rachel. Sa disparition fut l'événement traumatique qui renforça d'autant le désir de retraite pour le mari veuf. L'espoir d'une réunion apaisée dans l'autre monde souligne l'importance fondamentale du religieux pour le couple et l'imaginaire qui les soutenait dans chaque épreuve de leur existence. Jackson écrivait en 1829 :

I find myself a solitary man, deprived of all hope of happiness this side of the grave, and often wish myself at the Hermitage there to spend the remnant of my days, and daily drop a tear on the tomb of my beloved wife, and be prepared, when providence wills it, to unite with her in the realms above. But providence has other wise ordered it. To his will I must submit (Bassett, IV : 33).

Cette soumission à l'ordre divin caractérise à la fois l'action politique et militaire de Jackson, mais aussi son acceptation des aléas de la vie. Rachel adhérait de la même manière à ce sens dicté à toutes choses par Dieu. La différence entre eux tenait dans les rôles sociaux définis pour les sexes à cette époque. Rachel devait passivement attendre que ses prières soient exaucées. Jackson avait le droit, et le pouvoir, de prendre les mesures nécessaires, quand cela était possible, à la réalisation des siennes...Sphères;

¹⁷⁸ Préface au livre de Dauphin et al., *Ces Belles Lettres*. (Paris: Albin Michel, 1995).

Car, se dégage des lettres une différence qui fonde les rapports homme-femme dans le monde des planteurs, et nous ne nous appuyons pas tant sur les rôles sexuels que sur les aspirations et les attentes différentes des femmes et des hommes. La relation entre Rachel et Andrew Jackson est l'illustration flagrante et douloureuse d'une distance entre les sexes jamais comblée, si ce n'est, fugitivement, dans l'espace clos et imaginaire de l'épistolarité. À l'extension toujours plus grande des réseaux d'amitié et d'influence qui allouent argent et pouvoir de Jackson, Rachel oppose le désir d'une vie centrée sur l'exploitation de la plantation et la coopération familiale. L'ambition de son mari ne peut se satisfaire de l'univers domestique tout en en faisant l'apologie. Ainsi, la correspondance témoigne de cette douleur en même temps qu'elle en est l'exutoire.

Il reste à définir qu'elle était la teneur de cette douleur. Ainsi que le recommande Steven Stowe¹⁷⁹, l'analyse de sentiments personnels, subjectifs, est sujette à caution : ***“When we move away from solid structures into a realm of subjective experience the intricacies of personal happiness and fear seem to defy our ability to say what counts as reliable evidence”*** (1990 : 247). Ces sentiments “subjectifs” demeureraient soumis à une grille de lecture imposée par la culture dont les Jackson reconnaissaient et acceptaient les conventions : ***“Men’s mobility and scope, women’s attention to detail; men’s public flair and authority, women’s devoted conscience”*** (Stowe, 1990 : 248). Extérieurement, les Jackson affichaient tous les paramètres sociaux acceptables de leur époque. Leur correspondance semble également montrer des pratiques et des sentiments communs aux membres de leur caste.

Stowe affirme encore que la “forme fondamentale” d'une relation humaine est définie par la parole même des êtres en présence : ***“we are guided in our interpretation by the very insights that guided them”*** (1990 : 247). Ce qui compte, c'est de retrouver le sens de la relation du couple telle que les protagonistes pouvaient la présenter dans leur correspondance. Le danger d'une telle approche est de tomber dans l'illusion qui a pu présider à cet échange et d'en rater les motivations profondes. Toutefois, si l'on cherche tout de même à déterminer les facteurs de la relation, il serait bon d'appliquer à cette étude la méthode employée par Dauphin *et al.* (1995).; mettant en avant les pratiques “qui portent l'écriture des correspondances”, suivant le principe que ***“la matière essentielle de l'échange épistolaire est l'écriture des lettres elles-mêmes”*** (*idem*, Chartier : 12préface). En effet, on trouve dans les lettres de Rachel une grande majorité de références plaintives aux “situations et aux modes de l'énonciation épistolaire” (*Ibid.*)...Correspondance; Cela signifie que le contenu des lettres n'a plus la primauté de l'intérêt d'une correspondance, mais que les codes épistolaires, ainsi que leur usage par les épistoliers deviennent des sujets d'étude à part entière. Dauphin *et al.* tentent de privilégier, comme le dit R. Chartier dans sa préface, les modes et situations d'énonciation plutôt que les énoncés, à l'inverse des procédés traditionnels. Nous avons essayé de mêler ces deux approches ici.

¹⁷⁹ Steven Stowe, *Intimacy and Power in the Old South: Ritual in the Lives of Planters* (Baltimore: Johns Hopkins UP, 1990). Le livre de Stowe est une source majeure d'inspiration en ce qu'il traite de la vie privée des planteurs, particulièrement des moments-clés de leur existence que sont l'éducation ou le mariage, mais aussi des facteurs qui nous intéressent tout autant ici comme les rapports conjugaux ou parentaux.

Cette étude se composera de quatre parties. La première reprend la grande controverse du mariage des Jackson, qui fit couler beaucoup d'encre durant la campagne présidentielle de 1828. Cette époque imprime sur Jackson une faute indélébile qu'il va constamment essayer d'exorciser dans ses actes et ses paroles. Ensuite, on traitera de la présence de Rachel à l'Hermitage dans son rôle de maîtresse de plantation. Une très importante littérature a dressé un portrait assez précis de cette figure emblématique du système esclavagiste (immortalisée par Scarlett...¹⁸⁰) et il semble que Rachel Jackson ne corresponde pas tout à fait à la description commune, malgré le caractère relativement exemplaire de la plantation de l'Hermitage. Dans la troisième partie, les relations conjugales seront abordées sous le signe du manque et de la présence unificatrice de l'enfant adoptif des Jackson. Enfin, la dernière partie étudiera le rapport étroit des Jackson au religieux, illustré par la piété extrême dont fit preuve Rachel durant sa vie. La disparition de sa femme nous permettra d'observer un Jackson vieillissant, tourmenté et malade, dépouillé de la présence de Rachel, mais vivant avec son souvenir dans une dévotion cristallisant, à outrance sans doute, les sentiments qui unirent le couple durant près de quarante ans.

De Rachel Donelson à Rachel Donelson Jackson : les mariages

La jeunesse de Rachel

Jackson; .:Mariage;Née en 1767 dans une famille aisée de Virginie, .:Généalogie; Rachel était la cadette des onze enfants de Rachel Stockley et du colonel John Donelson (Caldwell, 1936 : 6). La généalogie américaine débuta en 1716, lorsque le grand-père de Rachel, le capitaine John Donelson;, émigra de Londres avec son père. Les Stockley, eux, seraient venus en Amérique dès 1609, bien que Caldwell (1936 : 19) reconnaisse l'absence de documents précis. Les deux familles arboraient une solide généalogie et occupaient une place honorable dans la bonne société virginienne (Caldwell, 1936 : 14).

En moins d'un siècle, les Donelson assirent une dynastie puissante, extrêmement ramifiée, qui s'étendait de la Virginie à l'Alabama, tissant une toile géante dans la généalogie des grandes familles du Sud. Tout chez cette famille marquait l'aventure des pionniers fortunés de l'Ouest. Le père de Rachel était planteur en Virginie, membre de la Chambre des Bourgeois. Également arpenteur de profession, il signa des traités avec les Cherokees, fut colonel de la milice et spécula dans les terres de l'Ouest avec Patrick

¹⁸⁰ Ironiquement, la figure de Scarlett O'Hara travaillant aux champs avec ses esclaves donne une idée assez fidèle de ce qu'était le labeur de bien des femmes de planteurs. L'ironie tient dans le fait que le travail lui est imposé par la guerre, alors qu'elle était présentée comme le fleuron légendaire de la jeune fille sudiste. La guerre intervient dans cette optique comme un désenchantement, au sens premier de ce terme, alors que la vie quotidienne de ses femmes est dénoncée par nombre d'entre elles comme un asservissement (voir infra).

Henry et George Washington (Heiskell, 1919 : 102-103).

En 1779, John Donelson quitta le Vieux Dominion¹⁸¹ pour les domaines “vierges” de l'Ouest, au-delà des Appalaches, qu'il explorait depuis des années déjà. La spéculation sur les terres indiennes poussait les hommes qui la conduisaient à occuper eux-mêmes une partie des terrains “capitalisés” si âprement et offerts en manne à la civilisation blanche. Donelson vendit sa plantation, sa fonderie, réduisit ses activités mercantiles et quitta sa confortable demeure sur la rivière Bannister au matin du 22 décembre, entraînant ses dix enfants, sa femme et une trentaine d'autres familles (Caldwell, 1936 : 61-62 ; Cruse, 1994 : 3).

Le voyage dura cinq mois sur les rivières du futur seizième État de l'Union¹⁸². À leur arrivée pourtant, les conditions de la frontière, alors hostiles et meurtrières, conduisirent Donelson à reloger les siens temporairement dans le territoire du Kentucky (ouvert aux Blancs par Daniel Boone quelques années plus tôt¹⁸³), le temps pour lui de préparer des conditions de vie plus décentes. Une telle entreprise montre l'aisance financière de Donelson et la prudence avec laquelle il organisa l'immigration de sa famille¹⁸⁴ dans une région dangereuse de la frontière (Caldwell, 1936 : 62-63). Les Donelson s'installèrent donc dans les environs de la forteresse de Harrodsburg, à une cinquantaine de kilomètres de Lexington (Caldwell, 1936 : 80)¹⁸⁵. Ils ne revinrent définitivement dans la vallée de la Cumberland qu'en 1786, l'année même où John Donelson périt mystérieusement dans la forêt (Caldwell, 1936 : 106).

Rachel Donelson, alors adolescente, vécut l'aventure de la migration avec ses parents. Mais la jeune fille qu'elle fut reste quelque peu un mystère. Voici deux courtes descriptions de Rachel par le biographe James Parton, qui ne cite cependant aucune source pour étayer ses affirmations. Il dépeint ainsi Rachel à 13 ans : “ **[A] black-eyed, black-haired brunette, as gay, bold and handsome a lass as ever danced on the deck of a flat boat**” (I : 126) ; puis, Rachel, quelques années plus tard, quand Jackson la vit pour la première fois : “**[T]he gay and lively Mrs. Robards, the best story-teller, the best dancer, the sprightliest companion, the most dashing horsewoman in the western country**” (I : 133). Une telle jeune fille ne pouvait qu'attirer les regards de jeunes hommes en âge de se marier.

La jeune Rachel Jackson fut sans conteste une femme agréable si on en juge par la lettre d'un voisin, George Cochran, qui côtoya les Jackson durant les quelques semaines

¹⁸¹ *The Old Dominion*, le surnom de l'État de Virginie acquis en raison de la nostalgie des aristocrates virginiens pour la vieille patrie.

¹⁸² Voir mon article “Voyage au Tennessee : Tous les chemins mènent à Nashville”, colloque du G.R.E.N.A., mars 1997.

¹⁸³ Pour un récit de la conquête du Kentucky par ses principaux acteurs, voir John Filson, *The Discovery, Settlement and present State of Kentucke* [1784] (New York : Corinth Books), 1962.

¹⁸⁴ Heiskell (1919 : 112) estimait que le convoi d'immigrants sur les rivières et les fleuves comprenait quelque 160 individus.

¹⁸⁵ Notons que Remini (1977, I : 41) donne 1785 comme date d'émigration au Kentucky, sans citer ses sources.

qu'il passèrent en 1791 près de Natchez, au moment de leur premier mariage :

However remote, I cannot lose the remembrance of the agreeable hours I have past in your friendly retreat at Bayou Pierre, & Seriously, it would not be the last amongst a number of inducements I should have to receive from the hands of Mrs. Jackson so great a treasure as yr. friendship has provided, that I might again enjoy the pleasure of that Society I once did and st[ill woul]d so highly value (Smith, I : 32).

Cela est un des seuls témoignages qui attestent de la vive et charmante Rachel décrite par les biographes. À la fin de sa missive, Cochran transmet les respects d'un certain John Potter qui remercie les Jackson de leur "attention polie" lors de son séjour dans le Cumberland. Cochran fut si ébloui par la grâce de Mme Jackson qu'il en parlait encore en 1797, se faisant l'écho du sentiment que les voisins des Jackson éprouvaient toujours à leur égard, et particulièrement envers Rachel :

In drawing near the end of my paper I feel a strong inclination to express myself in terms suitably expressive of my respect & esteem for Mrs. Jackson. I have no words to do so. I wish her all happiness—and ardently wish I may yet in this Country (for I have as an expectation you'll again visit it) have her a Neighbour & friend as much regarded by Mrs Cochran as she was by her quondam neighbours on Bayou Pierre. I have not yet found one of the sex that would take that name ¹⁸⁶ (Smith, I : 130).

La chaleur de Rachel semble avoir embrasé le Bayou en même temps que Mr. Cochran, sans parler de l'attention dont Jackson lui-même l'entourait, malgré ses voyages incessants..i). Jackson, Rachel D.: Jeunesse; La chaleur du couple apparaît dans le témoignage de reconnaissance de ce père de famille :

How can I sufficiently thank you for yr kind & affectionate conduct towards me, but how utterly incapable am I to thank Mrs. Jackson & yourself for yr parental conduct towards my beloved Wife & child. Such conduct is deeply engraven in my mind & neither time or distance or change of circumstances can make any impression on it (Moser, IV : 130).

Les Jackson méritaient sans doute leurs surnoms de "Oncle" et "Tante" puisque leur attitude "parentale" les fit apprécier de leurs parents et amis dès le début de leur mariage.

D'un mariage à l'autre

Quand les Donelson retournèrent à Nashville, Rachel Donelson Robards resta dans le Kentucky aux côtés de son mari, Lewis Robards, et de sa belle-mère. Toutefois, il apparaît que le mariage tourna très vite court. Malheureusement, il n'existe pas de documents qui témoignent des faits et gestes de Rachel avant son mariage . Robards ; en 1785 ¹⁸⁷ avec Robards , un riche vétéran de la guerre d'Indépendance qu'elle rencontra au Kentucky. Robards était un homme de bonne éducation, mais apparemment jaloux

¹⁸⁶ Deux missives témoignent de cet attrait : lettre du 21 octobre 1791 de George Cochran à Rachel Jackson, Smith, I : 32 ; lettre du 15 avril 1797 de George Cochran à Andrew Jackson, Smith (I : 130), dont la citation suivante est extraite.

¹⁸⁷ Certificat de mariage, le 1er mars 1785, Smith (I : 423).

(Remini, I : 42/432n13). Remini (I : 44) ajoute que Robards entretenait des relations sexuelles avec ses esclaves, une situation aussi insupportable pour les esclaves que pour les femmes de planteurs (Jacobs, 1987 : 31-37). L'irruption de Jackson au milieu de ce fiasco précipita sans doute les événements qui suivirent.

Les circonstances du mariage d'Andrew et Rachel Jackson furent assez troubles pour nécessiter une défense du couple rédigée en 1827 par John Overton, un ami intime et témoin direct de l'affaire ¹⁸⁸. Andrew Jackson était alors candidat à la présidence des États-Unis et soumis à un assaut implacable de ses adversaires concernant les origines de son union. Overton dirigeait la campagne de Jackson au Tennessee et publia une narration des faits pour disculper son ami. Mémoire, re-création et tourmente politique font du témoignage d'Overton un document capital mais controversé (Remini, II : 118-119) ¹⁸⁹. C'est ce récit, et des précisions ultérieures des biographes, dont nous nous inspirons pour donner les détails de l'affaire. L'importance de cet épisode est tel qu'il détermine l'attitude de Jackson envers Rachel et sa susceptibilité future à toute allusion concernant les circonstances de son mariage.

Le jeune procureur Jackson arriva fin 1788 dans le bourg de Nashville, comté de Davidson, dans ce qui était encore la partie occidentale de la Caroline du Nord, avec les attributs d'un gentilhomme : ***"Early tradition had it that the young Jackson appeared at Jonesborough in the Spring 1788, riding one horse, leading another, and followed by a pack of fox hounds"*** (Abernethy, 1932 : 123). Remini (I : 37) ajoute qu'il acheta également une jeune esclave, Nancy. Ses relations avec elles ne sont pas connues, mais la possession d'une esclave montre clairement qu'il adhéraient pleinement à l'idéologie de la région. Quelques mois plus tard, Jackson (Remini, I : 44) prit pension chez Mrs Donelson, revenue depuis peu du Kentucky. On l'a vu, les Donelson jouissaient d'une solide réputation et résider chez Rachel Stockley Donelson était déjà preuve d'une position sociale reconnue. Veuve, Mme Donelson appréciait la présence d'hommes vigoureux pour défendre la maison (*station*) contre les raids indiens encore très fréquents ¹⁹⁰. Le besoin de protection la conduisait donc à héberger les jeunes gens célibataires venus chercher femme et fortune sur la frontière.

Robards; La fille de Mrs Donelson, restée au Kentucky, vivait elle des heures difficiles avec son mari. Les courtes années de vie commune pesaient lourdement sur le couple Robards. Rachel semble avoir été une sorte de coquette, provoquant sans cesse la

¹⁸⁸ Jackson présenta ainsi Overton aux différents comités de soutien durant sa campagne : *"an old and intimate friend"* (Remini, 1963 : 63).

¹⁸⁹ Les citations du récit d'Overton sont extraites du texte intégral cité dans Heiskell (1919 : 311-317). James (1938 : 801) précise que le pamphlet fut d'abord un article publié le 22 juin 1827 dans le *United States Telegraph*, l'organe du parti Démocrate, puis un texte diffusé en tant que tel dans le public. James le trouve plus digne de confiance que les accusations qui le réfutent en raison de la signature de quelques-uns des opposants politiques à Jackson, tels que John McNairy (bien que ce dernier n'ait pas pris part aux accusations contre Jackson).

¹⁹⁰ John Overton écrit : *"After a short absence, I returned to live at Mrs. Donelson's, at her earnest entreaty — every family then desiring the association of male friends as a protection against the Indians"* (Heiskell, 1919 : 315).

jalousie apparemment dévorante de Robards (Cruse, 1994 : 5). Les relations ambiguës de Rachel avec un hôte de la maison provoquèrent une crise si grave que le frère de celle-ci, Samuel, vint la chercher pour la reconduire chez sa mère¹⁹¹. C'était à l'été ou à l'automne 1788, et à cette époque, John Overton vivait chez les Robards depuis quelques mois déjà. Overton rapporte que la séparation était supposée être définitive. Cependant, le mari eut vite des remords et la belle-mère demeurait très attachée à sa bru qu'elle défendait contre les accusations de son fils. Overton fut donc chargé de tenter une réconciliation (Heiskell, 1919 : 312-13).

Au printemps 1789, le médiateur se rendit à Nashville dans l'intention de s'y établir. C'est alors qu'il rencontra Jackson. Il le présenta à la famille Donelson et tous deux prirent pension dans une cabane en rondins à quelques pas de la maison principale¹⁹².

Robards avait acheté des terres à environ huit kilomètres de la maison Donelson dans l'intention de s'y installer avec Rachel. Mais, le danger des attaques indiennes lui fit préférer la sécurité de la "station" de Mrs Donelson jusqu'à ce que la situation s'améliore. Robards vint donc vivre avec la famille de sa femme en 1789¹⁹³. Evidemment, ses soupçons se portèrent rapidement sur Jackson, malgré les protestations d'Overton et de Jackson lui-même. La situation du Kentucky se répétait au Tennessee, avec les mêmes cris et les mêmes larmes. Overton se plaignit à Robards de son manque de résolution (*unmanliness*).

Afin de désamorcer la situation explosive, Jackson alla vivre à la "station" de Mansker. Le couple Robards se déchira une nouvelle fois et Rachel trouva refuge chez sa soeur Jane, mariée au colonel Robert Hays. Robards retourna au Kentucky pour ses affaires. Quelques temps plus tard, des rumeurs parvinrent à Nashville que Robards désirait venir chercher sa femme et l'emmener définitivement au Kentucky. Cette attitude suggère une entente difficile entre Robards et les Donelson. Les frères de Rachel n'appréciaient sans doute pas les violences faites à leur cadette. Celle-ci prit peur et, en janvier 1791, décida de partir chez des amis près de Natchez, dans le Territoire du Mississippi¹⁹⁴, alors sous contrôle espagnol.

¹⁹¹ Robards est soupçonné d'avoir battu sa femme. De plus, un témoignage reproduit dans James, l'accuse d'avoir couché avec des esclaves : *"I resided with the [Robards] family whilst they lived together [in Kentucky] & his conduct towards her was cruel, unmanly and unkind;...Lewis Robards was in the habit of leaving his wife's bed & spending the night with the negro women"*, (Lettre de John Downing à John H. Eaton, du 20 décembre 1826, collection privée de J. M. Dickinson, de Nashville.). James (1938 : 855).

¹⁹² Overton n'est pas très sûr de cette version et se demande si Jackson n'habitait pas déjà chez les Donelson quand il y arriva. Toutefois, il opte pour la version donnée dans le texte (Heiskell, 1919 : 313). Cette hésitation souligne l'imprécision du récit, mais aussi la relative candeur de l'auteur vis-à-vis de sa mémoire. Un méchant esprit pourra également y voir une suprême habileté pour faire passer ailleurs des contre-vérités...

¹⁹³ Overton date cette arrivée en 1788. Chronologiquement, c'est une erreur.

¹⁹⁴ Remini a rectifié la date donnée par Overton et situe le voyage au début de l'année 1790, se basant sur les documents espagnols pour cette rectification (Remini, 1977, I : 64). Un autre biographe, Marquis James, fondant ses affirmations sur des documents attestant la présence de Jackson à Nashville, pense que le couple partit pour Natchez en janvier 1791 (James, 1938 : 803n13).

Ici achoppe l'affirmation d'Overton sur les sentiments supposés de Jackson et le mariage de celui-ci avec Rachel quelques semaines plus tard. Overton décrit ainsi l'état d'esprit de son ami : ***“he frankly told me that he was the most unhappy of men, in having innocently and unintentionally been the cause of the loss of peace and happiness of Mrs. Robards, whom he believed to be a fine woman”*** (Heiskell, 1919 : 315). Cette tristesse affichée est peu convaincante puisque Jackson accompagna la jeune femme dans sa fuite afin de la protéger de son mari et l'épousa quelques semaines plus tard...

Jackson était en effet du voyage à la demande du Colonel Stark qui affrétait le bateau pour Natchez. Il revint ensuite à Nashville au printemps 1791 et reprit ses activités judiciaires. Quelques temps plus tard, il apprit le divorce de Robards et Overton, qui passait quelques temps chez les Robards au Kentucky, ne fut pas conduit à penser qu'il en était autrement (Heiskell, 1919 : 316). . Robards;

Le Mariage de Rachel avec Andrew Jackson : acte I et II

Jackson retourna à Natchez à l'été 1791 et épousa immédiatement Rachel. Les conditions du mariage sont obscures car, à l'époque, Natchez était sous tutelle espagnole, donc catholique. Or le remariage d'une femme divorcée était mal considéré par l'Église. Aucun enregistrement officiel n'est recensé dans les registres pourtant scrupuleusement tenus par les autorités ecclésiastiques. Certains auteurs pensent que l'union aurait pu être célébrée sur la plantation des amis de Rachel, lors d'une cérémonie privée. La qualité de planteur était suffisante à l'époque pour valider un mariage sur la frontière (James, 1938 : 804n21). Remini remet en question la date même du mariage et pense qu'il eut lieu un an plus tôt, en 1790, ce qui complique les choses, rend l'honnêteté du couple douteuse et le récit d'Overton — et le nôtre ! — erroné (Remini, I : 64-65). Mais l'affaire ne se termine pas par un (seul) mariage.

L'“horrible vérité” (Remini, I : 62) éclata fin 1793, quand Jackson et Overton, alors à la cour de Jonesborough, dans l'est du Territoire, apprirent que ce qui avait été considéré comme un divorce trois ans auparavant n'était que l'autorisation de la Chambre de Virginie¹⁹⁵ d'en faire la demande auprès du tribunal concerné. Le 20 décembre 1790, ce tribunal devait déterminer le caractère adultère de la relation de Rachel avec Jackson et prononcer la dissolution du mariage Robards :

A jury shall (...) enquire into the allegations (...) that the defendant hath deserted the plaintiff, and that she hath lived in adultery with another man since such desertion, the said verdict shall be recorded, and thereupon the marriage between the said Lewis Roberts and Rachel shall be totally dissolved (Smith, I : 424).

Que Jackson et Overton aient pu penser qu'un tel texte libérerait Rachel de son précédent mariage est difficile à concevoir¹⁹⁶. De plus, Robards attendit plus de deux ans pour

¹⁹⁵ Le Kentucky dépendait alors de la Virginie, n'étant pas encore un État.

¹⁹⁶ D'autant que la décision devait être publiée huit semaine durant dans la *Kentucky Gazette* (Smith, I : 424).

valider cet arrêt de la Chambre. James pense cependant que Robards avait finalement présenté l'affaire devant le tribunal parce qu'il désirait se remarier, ce qu'il fit peu de temps après la décision de la cour : ***"The fact that Robards remarried shortly after the divorce may be the key to the riddle, supposing that he instituted that in view"*** (1938 : 805n41). Il se peut également que Robards ait voulu profiter le plus longtemps possible de sa position de mari pour engranger les dividendes de la dote apportée par sa femme (James, 1938 : 66).

Le biographe souligne que le second mariage de Robards fut heureux (James, 1938 : 805n41), ce que contredit Remini (I : 63) en accusant Robards d'instabilité mentale, uniquement sur la base de présomptions. La conclusion semble hâtive au vu de la pauvreté documentaire. Overton, en écrivant son texte, voulait couvrir Jackson, ce qui pouvait difficilement se faire sans attribuer à Robards une jalousie irrationnelle qui expliquait bien des attitudes. Il y a de telles béances dans les archives et de tels enjeux dans les défenses et les attaques qu'il est impossible de trancher.

Overton parvint avec grande difficulté à convaincre Jackson de la nécessité d'un second mariage, qui eut lieu en janvier 1794 (Remini, I : 63). Jackson :Mariage:Remariage; avançait sa bonne foi comme garante de son honnêteté. Se remarier était un aveu d'erreur plus grand encore. Il céda pourtant. Pour seule explication de cette terrible "méprise" de la part d'hommes de loi, Overton répond ceci :

The slowness and inaccuracy with which information was received in West Tennessee at that time will not be surprising, when we consider its insulated and dangerous situation, surrounded on every side by the wilderness, and by hostile Indians, and that there was no mail established till about 1797, as well as I recollect (Heiskell, 1919 : 317) ¹⁹⁷ .

i).Overton, John:Mariage d'AJ;Overton a certainement raison, bien qu'une telle célérité du prononcement de divorce dut paraître étonnante à des hommes qui connaissaient la lenteur des procédures législatives et judiciaires. En définitive, on peut dire que le désir de Jackson pour Rachel fut plus fort que la prudence élémentaire dont aurait dû faire preuve un consciencieux homme de loi. Comme il le montrerait à plusieurs reprises et dans des contextes différents, ses émotions trahissaient malgré lui les préceptes de son code de l'honneur. Son habituelle clairvoyance laissait alors la place à des actes irraisonnés et lourds de conséquences dont il acceptait pourtant la responsabilité.

Quoi qu'il en soit, le couple ne souffrit d'aucune opprobre sociale ¹⁹⁸ :Mariage:Conséquences; En 1792, Jackson fut élu au conseil d'administration

¹⁹⁷ ***En effet, l'organisation du système postal fut longue à se mettre en place. Les lettres furent d'abord transportées par l'intermédiaire d'amis, de connaissances, ou d'express riders qu'il fallait payer cher, suivant la distance et le danger de la course. Le second Congrès Continental de 1775 avait nommé un comité destiné à organiser le service postal, dirigé par Benjamin Franklin comme Postmaster General, et en 1792, un taux postal fut institué. Pourtant, la distribution du courrier dans le Sud resta alléatoire jusqu'après la guerre de 1812 (Holt, 1923 : 86-92).***

¹⁹⁸ Il n'en fut pas de même durant la campagne de 1828 où bien des opposants ressortirent cette histoire afin de prouver l'immoralité du candidat Jackson : *"Ought a convicted adulteress and her parAmour husband to be placed in the highest offices of this free and christian land?" fumed Charles Hammond. 'If General Jackson should be elected President,' wrote another, 'what effect, think you, fellow-citizens, will it have upon the American youth?'* (Remini, 1963 : 152-153).

du *Cumberland College* et Rachel bénéficia toujours d'une réputation sans tache parmi ses proches. Remini cite William B. Lewis.; qui entendait prouver en 1827 que l'indulgence de la communauté d'alors était preuve suffisante de l'innocence morale des Jackson :

I would ask how it is possible that any man could have been held in such estimation by a whole community if he had acted as has been alleged? Could any man, so destitute of moral virtue, and even setting at defiance the common dreams of life, no matter what his talents, and acquirements might be, maintain so high a standing? The thing is impossible and the mere supposition of its possibility a vile slander upon the whole population of this State (I : 66-67) .

La famille de Rachel ne semble à aucun moment avoir pris position contre Jackson. Censer, dans son étude des planteurs de Caroline du Nord, souligne l'équilibre nécessaire à un bon mariage :

Members of the elite held general views about the characteristics of a good match. Although none disputed affection as a basis for marriage, they (...) considered suitors' economic and family standing when evaluating a match's desirability (1984 : 65).

Si le mariage avait mis à mal l'honneur familial, il est certain que des protestations auraient accueilli une telle union. L'affection de Jackson pour sa femme et sa réputation durent avoir des effets bénéfiques sur sa situation. L'amour était un critère de choix tant que la parité économique régnait. La famille de Rachel était riche et puissante, mais Jackson détenait un poste qui lui assurait un avenir prometteur¹⁹⁹. Ainsi que l'écrit Burton, les unions reposaient davantage sur un statut social que sur une profession particulière : ***"Sometimes a daughter from a wealthy family married a young man from a less privileged background, but in those cases the man was usually a professional who was obviously gaining in social status"*** (1985 : 117). Les circonstances qui entourèrent la double cérémonie n'eurent aucune influence sur la réputation du couple au sein de la famille Donelson, ni même au sein de l'élite dirigeante du Tennessee. L'ascension sociale de Jackson n'en fut pas moins rapide et ses pairs lui octroyèrent des faveurs auxquelles seul un homme réputé honorable pouvait aspirer dans cette société. Pourtant, ce péché originel, pour ainsi dire, poursuivit le couple jusqu'à la disparition de Rachel, dont il est dit qu'elle mourut de chagrin et de honte après les accusations épouvantables de la campagne présidentielle de 1828 (Remini, II : 150). .i).Jackson, Rachel:Relations conjugales;.:Mariage:Conséquences;

Après 1794, remarque Remini, les Jackson changèrent d'attitude, comme si les événements leur avaient fait prendre conscience du danger encouru : ***"Whatever the circumstances of this marriage, the union of these two remarkable people sobered their lives. The wildness in each dissipated. Jackson's ferocious temper was considerably subdued (...) She in turn became extremely pious"*** (I : 67). Le commentaire semble exact en ce qui concerne les affaires de coeur puisqu'ils demeurèrent extrêmement attachés l'un à l'autre, et nulle part il n'est fait mention d'aventures extra-conjugales, mais le caractère de Jackson conserva une impulsivité que

¹⁹⁹ En outre, Jackson semblait avoir la confiance de la famille Donelson avant son mariage puisque c'est lui qui alla chercher Rachel au Kentucky, à la place de ses frères, lorsqu'elle décida de quitter Robards (James, 1938 : 63).

rien ne parvint jamais vraiment à soumettre. Rachel, elle, critiquée par les observateurs pour son manque d'élégance et de raffinement, devint une maîtresse femme respectée pour sa générosité et sa dévotion religieuse (voir infra). Attirée malgré elle dans le débat public lors de la campagne électorale, Rachel n'aspirait pourtant qu'à l'attention de son cercle intime pour lequel elle était, selon la coutume sudiste, "Tante Rachel" ou "Tante Jackson".:Surnoms; (Caldwell, 1936 : 182)...Mariage;

Le Caractère de Rachel D. Jackson

D'après les descriptions qui nous sont parvenues, Rachel Jackson s'affirme par son caractère hospitalier. Chez elle, aux côtés de son mari, elle était une hôtesse extrêmement appréciée de tous. Remini cite un convive donnant cette description de Rachel : ***"Rachel matched Jackson's graciousness and warm hospitality, exuding 'the very personification of affable kindness'"*** (II : 8). Thomas Hart Benton, futur sénateur du Missouri et grand ami politique de Jackson, souligne l'extrême attention de Rachel à la multitude de ses invités : ***"She had a faculty—a rare one of retaining names and titles in a throng of visitors, addressing each one appropriately, and dispensing hospitality to all with a cordiality which enhanced its value"*** (cité dans Caldwell, 1936 : 383). Le nombre imposant d'invités que recevait l'hôtesse de l'Hermitage devait sans doute la tenir occupée sans répit (Clinton, 1982 : 176-77). Henry Wise, un jeune visiteur de l'Hermitage en 1828, donne une idée de l'atmosphère festive qui y régnait alors : ***"The house was full of guests (...) visitors from all parts of the United States, numbering from twenty to fifty per day, constantly coming and going, all made welcome and all well attended to"*** (cité dans James, 1938 : 474-75). La légende veut que chez Andrew Jackson, le mendiant était reçu aussi cordialement que le président de la République (Parton, I : 308-09).

Dans les années d'avant-guerre, Jackson menait une vie de planteur dont l'hospitalité était reconnue de tous : ***"He entertained often and became known as the most public private man in the state. 'His house was the seat of hospitality,' wrote Thomas Hart Benton, a young officer in his militia, 'the resort of friends and acquaintances, and of all the strangers visiting the State'"*** (Remini, I : 159). En homme politique avisé, Jackson entretenait des contacts étroits avec une myriade de gens qui ne manquaient jamais de venir le voir à l'Hermitage. C'est à la propriété que s'échafaudèrent bien des stratégies pendant la campagne présidentielle (Caldwell, 1936 : 183). Cette fonction sociale de l'hospitalité est connue, ainsi que le rappelle Rosengarten à propos d'un planteur de Caroline du Sud :

The Big House at Tombee was the center of a dense social life. Friends, relatives, and slaves, all with strangers in tow, invaded the house by night and day, making privacy with people of different social standings and of varying emotional closeness. Status among whites was measured in capital goods—in the number of acres and slaves a white person owned (1986 : 112).impossible. One lived in public and earned a good name by knowing how to get along

L'Hermitage était un tel "centre" attractif et Jackson possédait une des plantations les plus lucratives du Tennessee. En outre, et ce depuis 1796, il avait occupé tous les postes les

plus importants, dirigeait l'une des deux factions politiques de l'État et après 1815, était l'homme le plus populaire des États-Unis. Il n'était donc pas surprenant que sa résidence soit un lieu de passage obligé pour toutes sortes de visiteurs. Dans cet esprit, on aurait pu penser que Rachel jouerait le rôle de la dame sudiste tant louée par la légende, élégante, raffinée, presque mondaine. Mais on lui attribuait les caractéristiques de la bonne matrone sudiste, par l'apparence et les goûts.

Les témoignages ne sont pas tendres sur son allure physique ou son maintien en société ; en revanche, ils s'accordent tous sur sa gentillesse . Voici son portrait par une jeune fille qui la vit à l'Hermitage dans les mois qui précédèrent l'élection de 1828 :

Side by side with him stands a coarse-looking, stout, little old woman, whom you might easily mistake for his washerwoman, were it not for the marked attention he pays her, and the love and admiration she manifests for him. Her eyes are bright, and express great kindness of heart, her face is rather broad, her feature plain, her complexion so dark as almost to suggest a mingling of races in that climate where such things sometimes occur. But, withal, her face is so good-natured and motherly, that you immediately feel at ease with her, however shy you may be of the stately person by her side. Her figure is rather full, but loosely and carelessly dressed, so that when she is seated she seems to settle into herself in a manner that is neither graceful nor elegant (...) This is Mrs. Jackson.

Cette description sans concession dénonce encore l'absence de goût vestimentaire de Rachel, son manque de prestance et un détail mentionné crûment ailleurs, le teint très mat de Rachel auquel l'auteur attribue une possible origine métisse. L'incongruité de ce commentaire envers une femme de planteur est frappante ²⁰⁰. Mais, la suite de sa description est encore plus dure sur les manières de Rachel :

I well recollect to what disadvantage Mrs. Jackson appeared, with her dowdyfied figure, her inelegant conversation, and her total want of refinement (...) and I recall very distinctly how the ladies of the Jackson party hovered near her at all times, apparently to save her from saying or doing any thing which might do to discredit their idol (cité dans Parton, 1861, III : 161).

Cette description est très différente des présentations bon enfant qui se bornent, comme nous allons le voir, à présenter Rachel en mère universelle.

En 1854, Thomas Hart Benton, plus mesuré dans sa description de Rachel, veilla à louer son côté chaleureux : ***"I knew her well, and (...) a more exemplary woman in all the relations of life, wife, friend, neighbor, relative, mistress of slaves, never lived. (...) She had a heart, and a good one"*** (cité dans Cruse, 1994 : 2). Tous les commentateurs sont d'accord sur la générosité et l'attachement qu'elle suscitait parmi ses proches. L'auteur des paroles désobligeantes précédemment citées le reconnaît elle-même : ***"With all her disadvantages in externals, I know she was really beloved. She was a truly good woman, the very soul of benevolence and kindness, and one almost overlooked her deficiencies in the knowledge of her intrinsic worth, and her***

²⁰⁰ Ces remarques proviennent d'une lettre adressée à James Parton (1861) pour sa biographie de Jackson par une femme alors âgée de neuf ans à l'époque des faits qu'elle relate, fin 1828. Parton (III : 159) ne mentionne pas le nom de son informatrice (correction oblige) mais précise qu'elle était la fille d'un officier proche de Jackson .

real goodness of heart” (Parton, III : 161-162). Par cette reconnaissance du bout des lèvres, la dureté mondaine de l’auteur reconnaît les qualités de coeur de Rachel, suivant l’archétype de la matrone sudiste.

Rachel changea beaucoup au cours des années. Outre le portrait qu’en dressait l’auteur précédent, un visiteur de l’Hermitage en voyage de noces, également déjà cité, le futur gouverneur de Virginie, Henry A. Wise, rencontra Rachel quelques mois avant sa mort en 1828. Elle était alors âgée de 61 ans :

Mrs. Jackson, a lady who, doubtless, was once a form of rotund and rubicund beauty, but now was very plethoric and obese, and seemingly suffered from what was called phthisis, and talked low but quick, with a short and whizzing breath, the very personation of affable kindness and of welcome as sincere and truthful as it was simple and tender (cité dans Heiskell, 1919 : 324).

La description de Wise demeure extrêmement crue, clinique, détaillant la ruine du corps et le passage du temps, ainsi que les affections dont Rachel était atteinte. Pourtant, les mêmes qualités humaines sont louées ici : chaleur et simplicité.

Rachel Jackson apparaît toujours comme une femme rustique et sans manières apprêtées, à l’opposé des “belles” de la Nouvelle-Orléans qu’elle côtoya brièvement après la victoire de son mari en 1815. Elle est souvent décrite fumant la pipe au coin du feu avec Jackson, ce qui semblait d’ailleurs une habitude chez le couple. Une lettre de Jackson lui-même témoigne de cette pratique (1824) : **“all are well & enjoying themselves, the young at parties & Mrs. J. & myself at home smoking our pipe”** (Moser, V : 458-59). Remini (II : 159) ajoute même que la pipe lui avait été recommandée par le médecin pour soulager sa prétendue phtisie. Rachel aimait le tabac puisqu’elle avait rapporté de son séjour en Floride en 1821 une “préférence pour les cigares espagnols” (James, 1938 : 328). À ceci s’ajoute son goût pour la musique, surtout le piano forte et la chanson. Jackson jouait de la flûte et du violon. Tous deux animaient les soirées de l’Hermitage, d’après ce que rapporte la fille d’Andrew Jackson Donelson (un neveu de Rachel) (cité par Caldwell, 1936 : 185).

Habillée sans fard, peu soucieuse de sa personne, fuyant les mondanités, Rachel Jackson avait hérité de la frontière une simplicité dégagée des affectations de sa classe. James évoque l’état d’esprit de cette pionnière de la première heure : **“She owned a carriage but preferred the saddle. She wore good clothes, but neglected the styles. Nashville was no longer frontier, but Rachel remained a frontier woman, clinging to the fragile image of a bygone day”** (1938 : 136). L’absence d’atours chez Rachel témoigne de ce désir d’échapper au monde clinquant, fondé sur le paraître, en dépit de l’aisance matérielle de son existence ²⁰¹.

Jackson, plus mondain, s’inquiétait de l’apparence physique de sa femme alors que son statut social s’élevait. En 1814, il fut fait major-général de l’armée, commandant en chef de la “7^e région militaire”, c’est-à-dire de tout le sud du pays (Moser, III : 79). Ainsi promu au sommet de la hiérarchie militaire, il entendait que sa femme fût honorable

²⁰¹ Lorsque Rachel rejoignit Jackson à la Nouvelle-Orléans en février 1815, son mari lui avait offert une nouvelle calèche d’un prix de 975 dollars (Cruse, 1994 : 14). En outre, Jackson lui avait fait acheter des vêtements neufs. L’insistance de Jackson sur ce point montre le désintéressement de Rachel.

figure en société : **“you must recollect that you are now a Major General's lady—in the service of the US and as such you must appear, elegant and plain, not extravagant—but in such style as strangers expect to see you”** (Moser, III : 114). Jackson montre ici qu'il demeure un homme de la fin du XVIII^e siècle dans son attachement idéologique à la simplicité républicaine. L'extravagance n'était pas de bon ton, et de même que sa maison construite en 1819-1821 serait de type “fédéral”, une bâtisse austère de briques rouges, il impose ainsi à Rachel une élégance discrète qui s'accorde assez bien avec la rigueur stricte du presbytérianisme si cher à leur cœur. Il avait aussi en tête les répercussions sociales qu'une bonne présentation implique²⁰². Son extrême conformité aux usages, qu'il exprime dans son attention à ce que les autres “attendent” de sa femme, parcourt sa vie entière, tant dans son mode de relations sociales que dans le souci pointilleux qu'il met toujours à respecter l'étiquette imposée par la convention. Jackson aimait paraître et plaire (Remini, I : 147).

Il se peut que les biographes aient un peu exagéré la rusticité de Rachel Jackson. Pour preuve ces quelques mots décrivant à une amie sa vie à Pensacola en 1821 : **“There is a catholic church in the place, and the priest seems a divine looking man. He dined with us yesterday, the Governor, and Secretary, French, Spanish, American ladies, and all. I have as pleasant a house as any in town”** (Moser, V : 81). Pour une femme de la frontière, Mme Jackson semble avoir été à l'aise entourée de la bonne société de Pensacola, reconnaissant le confort de son logis. Il serait préférable de considérer son sentiment religieux comme opposé radicalement au souci des apparences, plutôt urbain, et à la moralité relative de la vie mondaine. Son rejet des mondanités et des honneurs s'apparente davantage à un refus personnel qu'à un manque d'aisance dans les salons. Elle écrivait en 1822 : **“They talk of his being President (...) In this as all else I can say only, the Lord's will be done. But I hope he may not be called again to the strife and empty honors of public place”** (citée dans James, 1938 : 338). Sans pour autant le juger, Rachel désapprouvait la vanité de son mari, le péché des hommes par excellence²⁰³.

En 1833, Jackson vanta les mérites de Rachel à Andrew Jackson Hutchings., son pupille. Il louait le bon sens et le sérieux de sa femme en face de ses propres extravagances :

[H]ow we waded thro the vast expense of the mass of company we had—nothing but her care and industry, with good economy could have saved me from ruin (cité dans DeWitt, 1931 : 93).

Cette lettre montre avant tout le respect et l'admiration que portait Jackson à sa femme. Après leur mariage, le couple s'établit dans la plantation de *Poplar Grove*, la première entreprise de Jackson hors du champ juridique. Son mariage le lança sans doute dans

²⁰² Cette nomination ne faisait que renforcer un sentiment déjà très présent chez Jackson dont le rôle social et politique au Tennessee l'avait depuis longtemps hissé au rang de dirigeant régional (Remini, I : 144-145).

²⁰³ En 1813, Rachel avait appris que Jackson était prêt à aller défendre la frontière du Nord en 1813 après la déroute américaine (Nevins, 141). Dans une lettre où elle parle de leur “douloureuse séparation” et de sa peur du danger qu'il court, elle l'enjoint de ne pas céder au plus grand péché humain : *“how Can you wish Such a perilous tower but the Love of Country the thirst for Honour and patriotisem is your motive”* (Moser, II : 400).

l'agriculture commerciale. Or, son métier de juge itinérant et d'homme politique le porta très vite à voyager souvent, laissant de fait la gestion quotidienne de la plantation à sa femme, une responsabilité commune à bien des femmes de la frontière, mais pour laquelle l'implication de Rachel demeure assez obscure. La plantation, pourtant, exigeait une attention constante et minutieuse. Quelle était la fonction de Rachel Jackson dans la gestion de la plantation ?

Rachel à l'Hermitage

Le problème du rôle de Rachel

On ne trouve pas dans la correspondance des Jackson un intérêt pour l'agriculture autre que financier. Jackson était un fermier capitaliste dont le but était de gagner de l'argent et assurer une existence confortable à sa famille : ***"Farming for Andrew Jackson as for the cotton planter who settled in West Tennessee and the deeper south a capitalistic enterprise in which he invested, not himself, but only money"*** (Arnold, 1960 : 304). Cependant, il se donnait les moyens de réussir et souscrivait, par exemple, à l'*American Farmer*, l'un des principaux journaux agricoles de l'époque (Walker, 1943 : 27). Ainsi, ses absences fréquentes l'obligeaient à se reposer sur les autres pour le fonctionnement quotidien de sa "ferme"²⁰⁴. Or, Rachel était la personne à qui une telle charge devait traditionnellement incomber (Clinton, 1982 : 16-35).

Tous les biographes s'accordent pour louer les talents de Rachel dans la gestion de l'Hermitage et son rôle primordial dans la bonne marche de l'entreprise :
.:Hermitage:Talent;

His marriage not only added to his social stature (...) but provided a partner who proved indispensable in the management of his growing estate. He was away most of the time (...) Some historians are of the opinion that the ultimate success of the Jackson plantation was in large measure due to Rachel's extraordinary administrative talents (Remini, I : 68).

Cependant, ni Remini.; ni les autres historiens n'étaient leurs affirmations de preuves tangibles. Il nous faut ainsi émettre des réserves sur ces dires, d'autant que la correspondance reste ambivalente, voire muette, sur les activités réelles de Rachel dans la gestion de l'Hermitage. Dans son petit livre, Katherine Cruse (1994 : 6-7), met en doute l'implication de Rachel dans la conduite de la plantation. Le labeur traditionnel des femmes de planteurs semble avoir peu affecté Rachel, qui ne se plaint d'ailleurs jamais du travail harassant des femmes décrit par Clinton (1982 : 18-27) ou Blake (1978 : 85-86).

Jackson passait le plus clair de son temps loin de chez lui, et il fallait bien quelqu'un pour gérer un domaine où vivaient, selon les époques, entre vingt et cent trente esclaves, des enfants d'amis ou de parents, voire les pupilles des Jackson, d'autres membres de la

²⁰⁴ Ce terme, inadéquat pour une exploitation de cette importance, est explicité dans l'étude intitulée "L'Hermitage" (VI : 426).

famille, des amis. La plantation impliquait des champs à cultiver, des gens et des animaux à nourrir, des vêtements à fabriquer, des transactions à opérer. En règle générale, la maîtresse de la plantation devenait, en l'absence de son mari, la personne sur qui ces responsabilités étaient dévolues, même en présence d'un régisseur (Blake, 1978 : 85). Elle devenait la déléguée de l'autorité du maître et la détentrice de son pouvoir (Clinton, 1982 : 29-33). :Hermitage:Maîtresse de plantation;

Le rôle de Rachel Jackson apparaît donc déterminant, quoique flou, pour diriger les esclaves et les régisseurs, en dépit des difficultés auxquelles elle devait faire face. Il est très difficile de donner une estimation précise et correcte du travail de Rachel à l'Hermitage. La correspondance ne dévoile que des bribes du fonctionnement de la plantation, mais c'est en comparant les époques qu'il nous est possible de déduire l'influence au moins régulatrice de Rachel Jackson. Clinton, dans son livre sur la maîtresse de la plantation, indique l'importance et la valeur du travail des femmes qui secondaient souvent efficacement leurs maris et prenaient même souvent en charge la conduite des opérations durant leur absence :

During the post-Revolutionary era, many planters elected to political office or forced to travel extensively on business confidently left the management of their estates to wives, as well as to overseers. Although they continued to supervise plantation finances—at home and from abroad—many planters allowed their wives total discretion in business affairs during their absence. Even when masters maintained control over planting, crops, and other concerns through postal directives, the daily decisions and business of farming were of necessity left in capable women's hands when planters were called away (1982 : 30).

:Hermitage:Talent; Rachel semble avoir eu la confiance de Jackson qui lui déléguait bien des tâches sans inquiétude apparente, comme en 1813 : ***"I leave this entirely to yourself"*** (Moser, II : 372). Les hommes de la famille Donelson épaulaient occasionnellement Rachel, mais on ne voit pas qui d'autre qu'elle pouvait gérer les transactions au jour le jour, selon les instructions de son mari :

I must ask you to say to fields to have as much land cleared as he can, take care of my stock, and see that you are comfortable—if Mr Trigg of Gallatine comes for Truxton, on his shewing you my letter and in making his election as to his choice of Terms on papers you will deliver him Truxton and Dinwodie if he wants Dun, for the Season—if Mr Trigg does not call for him Capt David Smith was saying that he would take [hi]m & thought he could do well with him—do my love for the best (Moser, II : 515).

On voit dans ces recommandations la séparation des sphères masculine et féminine, la politique, la guerre et les décisions d'un côté, l'exécution des tâches domestiques de l'autre, telle que la définissent Stowe (1990 : 249) ou Blake (1978 : 82, 85). Stowe souligne également que l'acceptation de ce partage des tâches et des statuts a pour but ultime de garder la cohésion d'une famille écartelée par l'absence du mari. Il explique ainsi la pérennité de l'union de la famille King, dont il traite dans son ouvrage :

[The union of the King family] lasted, despite considerable tension, because common understandings withstood the shock of disappointment, separation, death. It lasted because of the profound ability of each member to reinvent meaning within the family and to put up with—even cherish—the knot of intimacy

and authority at the heart of their lives together (1990 : 247).

Le processus à l'oeuvre chez les Jackson est similaire. Le sentiment conjugal n'est pas absent de cette force d'adaptation et constitue même la clé de voûte du phénomène. :Relations Conjugales; La réciprocité de l'attachement des Jackson l'un pour l'autre est formée d'un double "noeud" : l'amour entre homme et femme ; le code social des sphères dans lesquelles ils s'inscrivent. On voit cependant toute l'ambiguïté de la "relation d'affaires" entre les époux. Jackson détaille assez précisément les opérations à traiter ainsi que le mode sur lequel il les veut traitées. En outre, il demande constamment à ses amis d'épauler Rachel ou de lui rendre compte directement de l'état du domaine. Quel était le pouvoir de décision laissé à Rachel en son absence ? Quelle part active prenait-elle à la bonne marche de la plantation ? L'absence de lettres de Rachel pose évidemment un problème documentaire tout à fait aigu qui ne permet en définitive que des suppositions étayées par de trop rares témoignages. Il faut donc se garder de conclusions hâtives et définitives.

Le paternalisme était la règle et Jackson était le maître de son domaine. Mais, ses absences pouvaient s'étendre sur de longues semaines, voire de longs mois durant ses campagnes militaires, par exemple. Les décisions à prendre ne pouvaient attendre un tel délai ni même dépendre d'une correspondance livrée aux aléas de la distribution. Des événements pouvaient surgir et nécessiter l'improvisation. Malgré l'assurance de Jackson, il appréciait souvent la situation d'après les informations qu'on pouvait lui communiquer à distance. Ses ajustements souffraient de ne pouvoir examiner les circonstances exactes nécessitant des prises de décision. Le libre-arbitre et la qualité de son entourage étaient souvent mis à contribution. Dans la lettre déjà citée qu'il écrit à la majorité d'Andrew J. Hutchings (1833), il dresse un portrait de Rachel qui illustre l'étroite collaboration des époux dans la gestion du domaine : :Hermitage:Talent;

recollect the industry of your dear aunt, and with what economy she watched over what I made, and we waded through the vast expence of the mass of company we had. nothing but her care and industry, with good economy could have saved me from ruin. if she had been extravagant the property would have vanished and poverty and want would have been our doom (Bassett, V : 60).

La vision de la femme est ici celle d'une assistante dans l'action de l'homme (*she watched over what I made*), mais Jackson mentionne à deux reprises son travail sans toutefois préciser ce qu'il entend par ce terme. La gestion de Rachel est également l'objet de sa louange, ainsi que son sens de l'économie, deux qualités indispensables quand on connaît l'hospitalité des Jackson et le volume énorme des invités à l'Hermitage. Ces qualités, sans être malheureusement détaillées plus avant, font également allusion à une participation de Rachel aux activités de la plantation. Toutefois, ce témoignage s'adresse à un jeune homme en âge de se marier. Il est possible que Jackson ait dressé un portrait édifiant de Rachel à des fins pédagogiques. Le doute subsiste.

Rachel Jackson :Caractère:Matrone; appartient à une génération précédant celle du culte de la "Vraie Féminité" (Welter, 1966)²⁰⁵ dont la Belle du Sud est le produit extrême. Elle reste du côté rude et pragmatique des pionniers, ayant fait l'expérience de la migration vers l'Ouest dans son adolescence. Andrew et Rachel Jackson étaient des planteurs de la vieille école selon laquelle le rôle de la femme participait plus de l'image

active et puissante de la matrone du xviii^e siècle révolutionnaire. Hagler²⁰⁶ voit dans la survivance de l'image de la fermière au xix^e siècle l'héritage d'une tradition antérieure : ***"The farmwife ideal of the nineteenth century harked back to a much older tradition. Women in colonial America and in seventeenth-century England had worked the fields, cared for the poultry, and been solely responsible for the dairy, as well as engaging in numerous crafts"*** (1980 : 416). Clinton (1982 : 22) affirme en outre que les planteurs sudistes furent très influencés par la renaissance néo-classique de la période révolutionnaire. Les similarités culturelles entre les deux cultures esclavagistes, même à dix-huit siècles de distance, sont étonnantes. Les planteurs imposaient ainsi souvent à leurs femmes le modèle romain de la matrone. À l'inverse, l'idéologie montante du xix^e siècle bourgeois tendait à faire des femmes des êtres fragiles et doux aux mains faites pour les salons et non pour le dur labeur de la ferme²⁰⁷. Selon Clinton (1982), pourtant, la dure réalité des circonstances prenait bien souvent le pas sur l'épure du mythe²⁰⁸.

Malgré la présence des hommes de la famille, Rachel apparaît comme le seul pivot sur lequel puisse reposer les activités de l'Hermitage, à la fois par son statut de maîtresse, .:Hermitage:Maîtresse de plantation; mais aussi par sa présence régulière à la plantation. Stowe réaffirme clairement la position des femmes par rapport au travail :

That plantation mistresses worked, and that political ambition inspired most elite men far more than planting, is generally well-known but needs emphasis here as central to their vision of marriage. Women frequently were the daily managers of plantation affairs (1990 : 127).

Le terme capital ici est "quotidien" (*daily*). Ce ne sont pas les grandes décisions qui nécessitent une présence continue à la plantation, mais la gestion quotidienne des problèmes pratiques et humains de l'existence. Par exemple, Jackson laisse le soin à Rachel de régler la vente d'un esclave devenu trop rebelle : ***"I am sorry Sandy has***

²⁰⁵ Welter écrivit son article à partir de magazines féminins de l'époque, mais aussi à partir des écrits féminins tels que mémoires, journaux intimes, etc. Elle identifie les quatre attributs de ce culte de la Vraie Féminité comme suit : *"The attributes of True Womanhood, by which a woman judged herself and was judged by her husband, her neighbors and society could be divided into four cardinal virtues—piety, purity, submissiveness and domesticity. Put them together and they spelled mother, daughter, sister, wife—woman. Without them, no matter whether there was fame, achievement or wealth, all was ashes. With them she was promised happiness and power"* (1966 : 152).

²⁰⁶ Hagler (1980) précise que les deux images cohabitèrent dans le Sud d'avant-guerre : certains professaient un idéal féminin éthéré (voir le culte de la "vraie féminité") que d'autres, et notamment les journaux de conseils agricoles, plus pragmatiques, rejetaient en mettant en avant les besoins quotidiens de la ferme ou de la plantation. Hagler souligne qu'en général, un panachage des deux était la norme et l'exigence.

²⁰⁷ L'oeuvre des historiennes et des historiens des deux dernières décennies tend à montrer que dans l'Ouest pionnier, les femmes des planteurs s'identifiaient bien souvent plus à la terre qu'à l'éther (Cashin, 1991).

²⁰⁸ Ceci concerne surtout le mythe de la *"Southern Belle"* et de la *"lady"*, extrêmement éloigné de la dure réalité quotidienne de la ferme. Catherine Clinton (1982) affirme que les hommes laissaient non seulement à leur femme la direction du domaine en leur absence mais la gestion interne quotidienne de la plantation tombait dans le domaine d'attribution de la maîtresse, un travail éreintant que Clinton qualifie de "service domestique non rétribué" (19). Voir son chapitre intitulé "Slave of Slaves", 16-35.

turned out such a rascal as Colo. Hays advises me—I hope the overseer has done his duty, and amply punished him—Colo Hays has stated that Mr Watson would give five hundred dollars for him—I leave this entirely to yourself” (Moser, II : 372).

La décision à prendre appartient à Rachel, après que tous les rouages du mécanisme esclavagiste ont été examinés : l’admonestation par l’ami de Jackson, la punition par le régisseur et les contacts pris avec un acheteur potentiel (la vente de l’esclave était le recours ultime face à son insubordination ; Blassingame, 1979 : 277). La référence aux trois pôles d’autorité pour le propriétaire absent montre la dynamique de l’économie relationnelle liée à la gestion de la ferme, limitant de fait l’autonomie décisionnelle de la femme.

Stowe souligne que, malgré la distance, l’homme continue d’exercer sa suprématie : ***“A man was apt to see such work as part of a mutual effort that he directed from afar, making the major decisions”*** (1990 : 127). La préférence des projets grandioses ou à long terme aux vicissitudes du quotidien peut avoir submergé Jackson au temps de ses campagnes militaires, alors qu’il avait le sentiment d’oeuvrer pour la nation et l’Histoire. En 1814, pendant la guerre, il écrit avec emphase à Rachel : ***“[O]n the subject of my private & domestic concerns you & Colo. Hays, with Mr. John Hutchings must regulate it—I have not time to spend many thoughts upon worldly pelf or geer”*** (Moser, III : 20). Cependant, il serait impropre de généraliser cet exemple aux autres périodes de son existence. D’ailleurs, la citation ne représente même pas une constante de ces années-là. Au contraire, Jackson gardait un oeil vigilant sur les détails de son exploitation en sus de ses tâches officielles. Rachel et son entourage étaient d’utiles relais pour garder le contrôle sur son domaine.

Dans la lettre citée plus haut, il semble que Hays (le beau-frère) soit le rapporteur des tensions au sein du domaine, alors que le régisseur ne paraît pas avoir avec Jackson une correspondance suivie, puisqu’il n’est même pas nommé et existe en tant que fonction uniquement, sans relation directe avec le maître²⁰⁹. En outre, son action est incertaine (*I hope the overseer has done his duty*), le maître ne lui fait pas entièrement confiance et n’avait pas le moyen d’exercer de pression sur lui autre qu’un renvoi à la fin de l’année. Jackson tient ses informations de Hays et non de Rachel qui ne semble pas avoir communiqué les problèmes de gestion à son mari.

Stowe apporte peut-être un élément de réponse à ce silence, selon lui typiquement féminin : ***“For women there was no need to prove the importance of what they were doing”*** (1990 : 127). Toutefois, il ne précise pas si les femmes ne voyaient dans leur travail que la part du labeur leur étant réservée, ne nécessitant pas de discussion entre époux ; ou bien si la retenue qui devait leur être par convention, naturelle, les empêchait d’exposer leurs activités par écrit. C’est que l’idéologie du temps imposait la modestie (c’est-à-dire l’effacement) comme une qualité première (Stowe, 1990 : 80 ; Clinton, 1982 : 190). Jackson, lui, s’en remet à sa femme, en lui laissant l’entière responsabilité de régler l’affaire (*I leave this entirely to yourself*). Ici, c’est plutôt l’homme qui coupe court à la discussion en se déchargeant sur sa femme. Malgré le manque de documents attestant positivement de son activité soutenue, Rachel travaillait depuis les débuts à la direction de

²⁰⁹ Voir infra les pages 193-196 concernant les régisseurs.

la plantation, si l'on se fie à une référence indirecte faite dans une lettre de 1799 par Jackson :

I am truly Sorry to learn from that letter, that you are not well, but I sincerely hope that you are much better than when I left you. (...) one thing I do request you, not to fatigue yourself, let business stop rather than you Should Either fatigue or fret yourself (Smith, I : 223).

Le paternalisme de cette phrase est comique à deux points de vue : on ne voit pas comment le travail pourrait être interrompu dans une exploitation où vivent humains et animaux ; Jackson avait beau jeu de professer une baisse d'activité à Rachel, quand on connaît l'état d'épuisement physique dans lequel il se trouvait périodiquement, ce que sa femme savait lui faire remarquer à son tour, comme ce 21 mars 1814 : ***"I feare you are forgetfull of your Dear self"*** (Bassett, I : 482-84). Clinton mentionne cette pratique apparemment courante chez les planteurs : ***"The plantation mistress was often over-burdened by a husband's numerous directives, while being admonished not to exert herself"*** (1982 : 32). On a pu voir dans les missives de Jackson que cette pratique affectait également les relations entre Andrew et Rachel Jackson.

Pour revenir à la situation de 1814 (durant la guerre) et de la répartition des tâches entre les trois gestionnaires de la plantation (Rachel, Hutchings , Hays), on ne connaît pas bien les responsabilités de chacun. Si Rachel avait eu l'habitude de ne rien faire, aurait-elle été sollicitée pour s'occuper de la plantation avec ses beaux-frères ? Probablement pas, mais il se peut que Hays ait arrangé l'accord avec l'acheteur, cette opération nécessitant transport, tractation et discussion, des activités externes au lieu clos de la plantation, et plus généralement réglées par les hommes (Cashin, 1991 : 82 ; Clinton, 1982 : 176). Une telle opération fut d'ailleurs traitée par le grand ami du couple, John Coffee , à la demande de Jackson :

I have enclosed to Mrs Jackson my certificates for my attendance as Judge at Jonesborough and Knoxville, on which there is two hundred Dollars due, I wish you to be good enough to apply to her for them and Draw the money for her (Moser, II : 14).

L'absence de raison explicite pour lesquelles Rachel ne pouvait pas effectuer ces opérations elle-même indique qu'il n'était pas de sa sphère d'aller chercher deux cents dollars à la banque de Nashville ; une raison culturelle inutile à signaler car évidente pour tout le monde. On sait par ailleurs que les femmes ne pouvaient se déplacer sans être accompagnées d'un homme, fût-il un esclave (Clinton, 1982 : 176).

Néanmoins, l'agencement spatial de la plantation était confié à Rachel, ainsi qu'en témoigne la disposition d'une cabane destinée à de nouveaux esclaves. Cette fois-là, les esclaves étaient des femmes, ce qui semblait nécessiter un arrangement spécial pour éviter les conflits :

I hope to be able to sell some of them on the way at good prices—but many of them I Shall be obliged to bring home and as most of that number will be females I leave you to point out to Mr. Fields where to have the house built for them (Moser, II : 272).

:Hermitage:Esclaves; Cette préoccupation des relations au sein de la communauté servile était l'apanage de la femme qui avait également en charge la gestion des relations

humaines au sein de la plantation. L'idéologie promouvant la fibre maternelle des femmes, le rôle médical leur était dévolu, comme l'affirme Clinton : **"Plantation mistresses were dedicated to preserving the health and well-being of slaves on the plantation"** (1982 : 187). Toutefois, un visiteur, John Jennings Moorman, se rappelle avoir accompagné Jackson lui-même dans une cabane d'esclaves après qu'un jeune enfant eut été étouffé par les deux femmes avec qui il dormait dans le même lit. Jackson tenta en vain de le ranimer. Le témoin ajoute qu'il vit le général reconforter la mère de l'enfant décédé sans lui adresser de reproche (memorandum, 1996, archives de la *Ladies' Hermitage Association*). Le statut de Jackson explique sans doute la publicité de cette visite aux esclaves. Personne n'ira écrire dans un journal que Rachel se rend chez les esclaves pour les soigner, un fait normal et attendu par les contemporains²¹⁰.

Jackson était sans doute très conscient de ce que la plantation devait à Rachel (quel que fût son rôle), et c'est pourquoi il fait à Hutchings le portrait de la femme que le jeune homme doit épouser...Hermitage:Compétence; Nous donnons enfin, après l'avoir tronqué pour les besoins de notre propos, le paragraphe entier qu'il adressa à son pupille :

One word to you as to matrimony—seek a wife, one who will aid you in your exertions in making a competency and will take care of it when made, for you will find it easier to spend two thousand dollars, than to make five hundred—Look at the economy of the mother and if you find it in her you will find it in the daughter—recollect the industry of your dear aunt [Rachel Jackson], and with what economy she watched over what I made, and—if she had been extravagant the property would have vanished and poverty and want would have been our doom. Think of this before you attempt to select a wife—when you can find such, and I think you can, then would I say to you that you cannot too soon settle yourself (Bassett, V : 60).

Quoi qu'aient été les attributions et l'implication de Rachel dans la gestion de la propriété, elle y a joué un rôle et bénéficiait de la confiance de son mari qui lui adjoignait chaque fois qu'il le pouvait un proche de la famille afin de l'épauler. Le désir de préserver sa santé et son bien-être poussaient Jackson à agir ainsi, en raison des nécessités inhérentes à la bonne marche de la plantation. La compétence de Rachel n'est jamais mise en cause dans les lettres et il est peu probable que Jackson y eût fait allusion en cas d'erreur. Tout en gardant le contrôle des opérations, il confiait souvent leur réalisation à Rachel. Une confiance existait qu'il n'accordait que parcimonieusement à quelques amis intimes. La catégorie d'hommes à laquelle il faisait le moins confiance demeurerait toutefois celle des régisseurs, censés pourtant remplacer le propriétaire absent dans la gestion agricole de la propriété.

Régisseurs et esclaves²¹¹

²¹⁰ Voir également un épisode similaire relaté dans le *Nashville Republican* du 3 septembre 1825 et reproduit dans notre étude intitulée "L'Hermitage" (VI : 511).

²¹¹ Cette partie concernant les régisseurs se réfère spécifiquement à l'expérience de Rachel. Pour une discussion plus générale sur cette catégorie d'hommes, voir notre étude intitulée "L'Hermitage" (VI : 491-503).

:Hermitage:Esclaves;Nombre de lettres se réfèrent aux problèmes de discipline avec les esclaves et à l'efficacité douteuse des régisseurs. Chez les Jackson comme chez bon nombre de planteurs absents, il semble que le régisseur ait joué un rôle central dans l'économie humaine de la plantation. En sus de sa gestion du personnel servile, Jackson considérait qu'il rentrait dans les attributions d'un régisseur de veiller au bien-être de Rachel : ***"I would be glad to hear how my overseer conducts—whether he has come up to his contract & whether he has complied with his promise in his attention to you"*** (Moser, II : 370). Le contrat est une chose, mais l'engagement moral et certainement convenu oralement de veiller sur Rachel possède tout autant d'importance aux yeux de Jackson ²¹². Il demandait souvent cette faveur aux membres du clan Donelson et à toute personne de confiance présente à ce moment-là à la plantation (voir infra, 212-215).

Le régisseur n'était malheureusement pas toujours à la hauteur des tâches qui lui incombaient. Une remarque de Jackson semble prouver que la présence de sa femme à l'Hermitage comptait pour lui, quand il s'inquiétait dans une lettre du 10 août 1814 des effets causés par le départ de Rachel pour la Nouvelle-Orléans, laissant la plantation aux mains d'un régisseur incompetent : ***"I have wrote Mr John Hutchings to aid you in getting some person to superintend my farm, fearing that Mr Fields cannot govern in both our absence—Colo Butler will also give his aid"*** (Moser, III : 114). Ici encore la solidarité familiale joue à plein, mais Jackson reconnaît le rôle capital de Rachel dont l'absence est perçue comme un danger pour le bon fonctionnement de l'entreprise .

Rachel eut sans doute des problèmes relationnels avec les esclaves, malgré la légende de son attention maternelle envers eux (Cruse, 1994 : 6-7). Dans une lettre du 22 mars 1803, Jackson fait une brève allusion à une situation conflictuelle entre Rachel et les esclaves, ainsi qu'à la difficulté du régisseur à maintenir la discipline : ***"I hope it has been in his power to make your time more agreeable with the Servants, I also hope he has brought Aston to a perfect State of obedience"*** (Smith, I : 326). Rachel ne se plaignait jamais dans ses lettres de sa condition de maîtresse du domaine. Pourtant, elle émit un jour l'avis que le trop grand nombre d'esclaves nuisait à sa tranquillité d'esprit déjà mise à mal par l'absence de son mari : ***"if I live we will own fewer of them for they vex me often and in my situation It is hurtfull"*** (Bassett, I : 498). Beaucoup de femmes se plaignaient ainsi du comportement des esclaves, dans des termes extrêmement similaires :

A plantation mistress railed against 'the evils of slavery, for slaves are a continual source of more trouble to housekeepers than all other things, vexing them, and causing much sin. We are compelled to keep them in ignorance and much responsibility rests on us' (Clinton, 1982 : 190).

Néanmoins, les remarques de Rachel ne rejoignent pas entièrement celles communément exprimées par les femmes du Sud. La charge de travail occasionnée par un grand nombre d'esclaves incombait à la femme du planteur, et les problèmes relationnels liés à la discipline s'ajoutaient à des journées de travail harassantes. Rachel

²¹² Le contrat ne mentionne pas ce devoir supplémentaire dont devait s'acquitter John Fields en 1814, une année pourtant difficile pour Rachel (Bassett, I : 431).

Jackson ne mentionne nullement l'aspect laborieux, mais insiste sur la tension purement relationnelle qui existe avec les esclaves. Cette vision personnelle et plus humaine caractérise, selon Cashin, la relation des maîtresses de plantation aux esclaves, une attitude non partagée par les hommes : "Many planter women however, continued to practice the female version of paternalism (...) and they often perceived slaves as human beings, as many planter men did not" (1991 : 115-116). Elle ajoute que l'interaction quotidienne des femmes avec les esclaves, une proximité non vécue par les hommes absents, créait des rapports étroits dont le conflit direct pouvait être l'aspect le plus dérangeant (1991 : 115). Clinton semble confirmer ce déplacement des causes et des effets dans la vision du quotidien par les femmes : **"Matrons (...) generally groaned over the evils of slaves rather than the curse of slavery"** (1982 : 185). Il est compréhensible de trouver plus de témoignages attendant aux rapports quotidiens, et donc concernant directement les personnes, plutôt que des débats de fond auxquels l'activité soutenue de la plantation laissait peu de loisir²¹³.

Rachel semble avoir appris aux jeunes esclaves à coudre et à tisser le coton, voire même à lire, comme en témoigne l'esclave appelée Old Hanna dans l'article du *Cincinnati Commercial* (1880). La lecture, de la Bible bien sûr, mais également des journaux tels que le *Nashville Whig*, semble être un intérêt que Rachel partageait avec son mari (Bassett, I : 483). On ne dispose malheureusement pas d'informations sur le niveau d'éducation des esclaves à l'Hermitage, bien que le domaine possédait de nombreux corps de métiers, ainsi qu'il était de mise dans les grandes plantations.

Le régisseur de l'Hermitage n'était pas toujours à la hauteur de la tâche, comme cela fut plusieurs fois le cas. Jackson écrivait en 1813 : **"I hope Mr Nolly has removed and you will no longer be pestered with his neglect or impertinence"** (Moser, II : 437). Ici, non seulement le régisseur n'était pas capable d'imposer une discipline aux esclaves, mais il semblait se retourner contre Rachel, une situation parfaitement intolérable. Un problème d'autorité a pu être à l'origine de ce conflit, une situation similaire à celle décrite par Clinton :

Disagreements arose most often over the issue of authority when the master was away from home. Many plantation mistresses believed themselves to be solely in charge during a husband's absence. In general most overseers dealt directly with the planter and so regarded any order from the plantation mistress as interference. Clashes grew out of a struggle for control (1982 : 191).

"Nolly" ne pouvant pas contrôler les esclaves, il a sans doute reporté sa colère sur celle qui était son égale en autorité, en plus d'être une femme. Celle-ci tenait une position paradoxale : elle appartenait à l'élite et incarnait le pouvoir de sa classe, mais souffrait dans les conflits d'autorité de la position subalterne des femmes dans la société.

:Hermitage:Maîtresse de plantation; La maîtresse incarnait l'autorité par intérim, une position généralement peu respectée. Elle restait subordonnée à son mari pour toute les décisions importantes, une situation connue des esclaves. En conséquence, elle

²¹³ De notables exceptions à cette *omerta* parcourent les journaux intimes et autres modes d'expression privés. Clinton cite Mary Boykin Chesnut dénonçant les pratiques sexuelles des maîtres, entraînées par le système esclavagiste : *"God forgive us, but ours is a monstrous system, a wrong and iniquity"* (1982 : 199).

supportait toutes les corvées attenantes à la gestion d'une telle entreprise²¹⁴ mais n'en détenait pas l'autorité réelle. Cette différence entre le pouvoir et l'autorité rendait souvent la vie de la maîtresse intenable, car étant elle-même vue comme dépendante du maître, les esclaves et les employés rétribués ne reconnaissaient en elle qu'une déléguée. Toutefois, elle pouvait parfois s'interposer face aux agissements d'un régisseur abusif dont l'action souvent trop brutale ou maladroite dérangeait l'équilibre précaire entre les esclaves et les maîtres. À l'inverse, le régisseur s'avérait parfois un soutien précieux en cas de réaction violente contre les tenants intermédiaires de l'autorité (Clinton, 1982 : 187-193).

La femme du planteur avait les attributs du maître, mais pas sa souveraineté, étant elle-même, en quelque sorte, assujétie (Clinton, 1982 : 191-192). La gestion du quotidien était donc éprouvante, ce à quoi venait souvent s'ajouter une plaie chronique chez les planteurs, le manque d'argent. Des femmes dépourvues de sources autonomes de revenus étaient particulièrement exposées à ces aléas. Le manque d'argent renforçait encore la dépendance de la femme envers son mari. ..Hermitage:Esclaves;

Les problèmes d'argent

..Hermitage:Finances;L'argent était une préoccupation quotidienne pour les femmes restées à la plantation. Les planteurs étaient des hommes riches, mais leur fortune était placée dans leurs terres et leurs esclaves, de sorte que l'argent de "consommation" faisait souvent défaut. La frontière est connue pour n'avoir pas possédé beaucoup de liquidités, d'où le recours massif aux reconnaissances de dettes et autres notes officiant comme monnaie d'échange, en sus du troc²¹⁵ largement répandu dans la région (Holt, 1923 : 115). En outre, à l'instar de ses pairs, Jackson était constamment engagé dans des investissements onéreux qui drainaient tout l'argent dont il pouvait disposer. En 1814, il ne pouvait honorer sur l'heure l'achat de huit esclaves et dut faire appel à des amis : ***"I have lately bought 8 negroes—which occasioned a call for more cash than I had with me—and gave rise to the call I made on you and my friend Childress to endorse for me & send on \$2,000"*** (Moser, III : 141). Il n'est pas étonnant que Jackson se trouvât régulièrement sans un sou vaillant.

C'est donc parfois sans trésorerie que Rachel devait gérer la plantation, ainsi que s'en excuse son mari dans une lettre du 8 janvier 1813 : ***"My expense has been great, surpassing every thing I had any idea of (...) I am fearfull I cannot send you any money enclosed I send you a ten dollar note for Colo. William Donelson, when this is paid I do not ow a relation I have a cent."*** L'honneur de rembourser ses dettes passait avant sa propre solvabilité. Mais, Jackson veillait à ce que sa famille soit protégée en cas de malheur. Dans la même lettre, il envoie un mystérieux "papier" à sa femme, au

²¹⁴ Voir tout particulièrement le chapitre intitulé "Slave of slaves", dont voici une citation caractéristique : *"The planter's wife was in charge not merely of the mansion but of the entire spectrum of domestic operations throughout the estate, from food and clothing to the physical and spiritual care of both her white family and her husband's slaves"* (Clinton, 1982 : 18).

²¹⁵ L'échange le plus répandu était la pratique de fixer les prix en dollars et d'échanger des produits estimés à cette valeur.

cas où un "accident" arriverait : ***"I enclose you a paper which I wish you to keep, I thought it proper to enclose it, least accident might happen for the safety of yourself and our darling son, keep it safe"*** (Moser, II : 354). Cette assurance-vie n'a pas été retrouvée, mais on peut supposer que le papier faisait office de testament dans cette périlleuse époque des guerres indiennes.

Cependant, le manque d'argent à la plantation pouvait entraîner de sérieux problèmes de fonctionnement, ainsi que l'atteste l'épisode où le régisseur menaçait de partir s'il ne recevait pas son dû. Malgré l'argent que Jackson lui avait envoyé en janvier 1813 (*all the money I could raise*, Moser, II : 354), le régisseur en réclamait plus puisque Rachel dut lui verser ce qui lui restait d'argent et ce qu'elle réussit à emprunter : ***"I paid Fields every Cent that I Did not send you In my Letter, he was not satisfied then borrowed thirty Dollars and paid him he was going aboute trying to sell your Note I have made nearly Enough to pay him off"*** (Moser, II : 362). L'argent envoyé à Jackson montre s'il est besoin qu'il dépendait de la plantation comme source de revenu. Rachel dut se débrouiller seule dans cette affaire, sous peine de se trouver sans régisseur du jour au lendemain. Le réseau familial fournit ce qui lui manquait.

Elle emprunta très probablement à un membre de sa famille, car la solidarité familiale était la première sollicitée. Catherine Clinton cite un planteur virginien auquel ses frères et soeurs firent maintes fois appel :

Virginia planter Robert Beverley was an archetype of the stern patriarch. His story well illustrates both the variety of obligations a family network might pose (...) He was the wealthiest of the eight sons in his family, and his relatives constantly solicited his financial aid (1982 : 41).

Cet exemple montre que les demandes d'argent de la famille entraient dans le cadre d'une solidarité obligatoire à laquelle les patriarches devaient se soumettre et qui renforçait leur assise dans la famille. Les femmes dépendaient soit de leurs maris, soit de leurs pères ou leurs frères ; dans tous les cas, la suprématie masculine passait aussi par le monopole de l'argent, même si bien des femmes apportaient en dot une part substantielle de la richesse conjugale initiale (Smith, I : 425-427). D'ailleurs, en 1791, Rachel hérita de son père de deux esclaves (George et Moll), de la somme de 4301/3 dollars, ainsi que d'un "lit et des meubles", une jument, une vache et son veau, et un pot en fer, d'une valeur de 97 dollars (Smith, I : 426-427).

En retour, Jackson aida beaucoup les membres du clan Donelson. La demande de Rachel n'était qu'une transaction de plus dans l'économie complexe des affaires intra-familiales. Les difficultés financières frappaient à tout instant les nombreux membres de la famille, tel le frère de Rachel, Stockley Donelson, le 13 mars 1801 : ***"I acknowledge your friendship to me have been unbounded, So has been my Sister Rachel"*** (Smith, I : 240). L'"amitié" représentait une très large palette de services rendus, dont une grande partie concernait les affaires, surtout quand on connaît les brasseurs d'argent forcenés qu'étaient le frère et le mari de Rachel Jackson.

Les moyens mis à la disposition de Rachel et des femmes de planteurs en général ne leur laissaient qu'une liberté de manoeuvre limitée et on a vu qu'elles devaient souvent se débrouiller seules, ou avec l'aide familiale, pour que l'entreprise qu'elles géraient en l'absence de leur mari continuât de fonctionner normalement (Clinton, 1982 : 30-31). À

cette activité de gestionnaire s'ajoutait pour la maîtresse de la plantation une fonction de maîtresse de maison dont l'hospitalité devait éblouir la société dans laquelle sa famille évoluait. La formule lapidaire d'Elizabeth Fox-Genovese (1986) résume bien les deux fonctions entre lesquelles oscillait la matrone : la plantation était le lieu de "production et de reproduction". Cette dernière fonction consistait non seulement à élever les héritiers du maître, mais aussi à lui garantir une représentation sociale digne de ses aspirations en montrant au monde la splendeur de son domaine ²¹⁶. i). Jackson, Rachel D.: Hermitage: Régisseurs;.: Hermitage: Finances;

L'Hermitage sans Rachel

Si la qualité et le rôle de Rachel dans la gestion de la plantation sont difficiles à appréhender, une étude comparative de cette période (avant 1828) avec celle durant laquelle Andrew Jackson, Jr. : Hermitage; était aux commandes de l'Hermitage (dès 1829) pourrait éclaircir la situation. Les contextes ne sont pas les mêmes, les conjonctures économiques autres, l'expérience et la maturité sans rapport, le sexe opposé et la relation à Jackson différente, mais on peut tout de même entendre les deux discours de Jackson pour y déceler l'essence de chacun. Il se trouve que la différence de ton et l'inquiète vigilance de Jackson quand son fils était censé diriger les opérations après la mort de Rachel diffèrent singulièrement des discrètes références anecdotiques que Jackson pouvait faire à sa femme lorsqu'elle supervisait l'Hermitage. Il est vrai cependant que Jackson ne demeura jamais si longtemps éloigné de sa plantation que durant ses années présidentielles (1829-1837). En outre, il entreprit dans ces premières années de former son fils, sur le tas. Il est également vrai que les hommes sur qui il avait pu compter les décennies précédentes n'étaient plus là pour le seconder, bien qu'il s'en présentât d'autres. Il est également vrai que Junior agissait comme bon lui semblait, sans se préoccuper des conséquences de ses actes ou des réactions de son père.

L'action de Rachel Jackson peut se mesurer par la prospérité du domaine jusqu'à sa mort en 1828, d'autant que dans les années 1820, Jackson était présent à l'Hermitage. D'après Arnow, celui-ci devait la fortune de l'exploitation à la présence de Rachel : ***"He managed very well—as long as Rachel lived to manage for him"*** (1960 : 304). Nous avons été plus réservé sur le rôle qu'elle a pu jouer, faute de documents. Mais il faut bien avouer que la prise en charge de la plantation par Junior ne contribua nullement à la prospérité de cette dernière. Ceci bien sûr n'est pas un commentaire sur l'action de Rachel.

L'histoire de l'Hermitage laissé entre les mains de Junior est celle d'un déclin inexorable, comme le note Arnow :

[P]ractically all letters Jackson as President wrote to Andrew Jackson, Jr., before the burning of the Hermitage [1834] were in some way concerned with the running of the plantation, but it was the letters of the neighbors that told the sorry state of affairs (1960 : 304).

Encore une fois, il semble que Jackson devait s'en remettre à des personnes extérieures

²¹⁶ L'hospitalité des Jackson est traitée dans l'étude intitulée "L'Hermitage" (VI : 478-489).

à sa plantation pour être informé de ses affaires agricoles. Il ne pouvait pas compter sur son fils pour le tenir informé de la vie à l'Hermitage.

La situation familiale ne semble pas avoir été si propice dans les années 1830, quand Junior endossa la responsabilité de l'Hermitage. Des voisins et des amis renseignaient Jackson sur l'état des récoltes et des bâtiments, mais ils ne semblaient pas vraiment prendre part à la gestion de l'entreprise. On peut penser que la présence d'un homme aux affaires ne permettait pas de lui adjoindre, comme on pouvait le faire "naturellement" pour une femme, des assistants souvent précieux par leurs conseils et leur sens du devoir envers Jackson. L'honneur masculin était ici en jeu et ne souffrait pas d'interférence, au grand dommage de la plantation. Jackson lui-même ne mentionne pas à cette période de conseillers à l'Hermitage pour soutenir Junior, à part ses propres directives. Par contre, ses amis inspectaient parfois la propriété et lui fournissaient un état des lieux précis, mais exempt de conseils donnés à Junior (Remini, III : 187-190)²¹⁷.

Bien qu'Andrew Jr. ne fût pas un gestionnaire habile, il paraît avoir hérité de l'opiniâtreté de son père adoptif dans son goût des affaires. Le malheur fut l'incompétence et le manque de flair, ainsi que la négligence des conseils de prudence souvent réitérés en vain par un Jackson désarmant de patience. Mais, le fils des Jackson avait été un don providentiel pour ce couple déjà âgé, sans enfant dans un monde de familles nombreuses. Jackson vouait à son fils un amour profond, renforcé s'il était possible par la disparition de Rachel, sacralisant davantage encore ce qu'elle avait aimé et protégé. La relation d'Andrew et Rachel Jackson n'était pas d'ordre économique ni social ni conventionnel. Le sentiment forgeait le lien indéfectible et Junior en était le ciment (infra, 247-250). ..Hermitage;

Rachel et Andrew Jackson : *"I will fly on the wings of the purest attachment"*

Les Jackson entretenaient leur vie durant un attachement profond l'un à l'autre.:Relations conjugales; , ainsi que l'affirme un témoin anonyme cité par Parton : ***"Their affection for each other was of the tenderest kind. The General always treated her as if she were his pride and glory, and words can faintly describe her devotion to him"*** (III : 161). . Jackson; Il ne reste que 43 lettres de Rachel répertoriées (Moser *et al.*, 1987 : 176-178) qui donnent une voix à cette femme finalement mal connue. Rachel y exprime un amour profond pour son mari, rendu plus aigu par les absences chroniques de celui-ci. Rachel en souffrait beaucoup. Jackson répondait à son angoisse par l'assurance de ses sentiments, mais ne manquait pas de mettre son devoir envers le pays avant le bonheur conjugal. Malgré l'attachement réel de Jackson à sa femme, la correspondance révèle ainsi ..Souffrance:le "gouffre émotionnel"; entre mari et femme dont parle Wyatt Brown²¹⁸ (1983 : 273).

²¹⁷ Voir par exemple le compte rendu d'une visite effectuée par William B. Lewis à l'Hermitage dont il donne un panorama très complet de la situation dans une longue lettre (Bassett, V : 61-65).

Les hommes et les femmes de l'élite sudiste vivaient dans deux sphères dont il était difficile de réconcilier les attentes, en particulier lorsque le mari exerçait une activité publique qui requérait son absence de la plantation. Scott (1970 : 34) ; montre que la plupart des femmes demeuraient soumises à l'autorité de leurs maris, souvent cloîtrées chez elle : ***“For most Southern women the domestic circle was the world”*** (Scott, 1970 : 42). Les désirs des unes et des autres ne s'accordaient que rarement, tant les codes, les demandes sociales et les activités différaient.

Pourtant, contrairement à l'avis de Wyatt-Brown précédemment cité, il pouvait exister des relations très fortes dans les couples, surtout lorsque le mari était souvent absent : ***“Given the handicaps under which women suffered, the surprising thing is not that so many marriages were miserable, but that so many were happy over long periods of time”*** (Scott, 1970 : 42). L'exemple des Jackson démontre une complicité constante, malgré des séparations nombreuses et déchirantes. Le 26 mai 1803, Jackson concluait une lettre à Rachel en ces termes : ***“Accept of the best wishes of a Tender and affectionate Husband for your health and happiness, from yours”*** (Smith, I : 331). Ces mots n'étaient pas seulement des formules de politesse conjugale. L'affection qui unissait les Jackson n'avait pas besoin de l'injonction émise par Benjamin Wadsworth en 1712, dans un manuel puritain sur les devoirs conjugaux :

They should have a very great and tender love and affection to one another. This is plainly commanded by God. Husbands love your wives, even as Christ also loved the Church. That is, with a great, steady, constant, operative love (...) This duty of love is mutual²¹⁹ (Scott & Wishy, 1982 : 86).

Bien qu'ils aient vécu un amour également fort, les Jackson ne le pensèrent jamais comme un devoir. Toutefois, cet attachement se construisit dans l'absence, le manque et la douleur de Rachel. Dans ce contexte, la correspondance s'inscrit comme un palliatif indispensable au couple séparé, voire un type différent de relation conjugale.

L'amour et le manque

Le “Pacte épistolaire”

Les Jackson entretenaient bien ce que Dauphin *et al* ont appelé un “pacte épistolaire” scellé entre deux correspondants²²⁰ :

Dans la situation épistolaire, le pacte, plus ou moins explicite, amène la personne signataire à se saisir d'outils rhétoriques pour mener à bien la rencontre avec l'autre (...) Ici la lettre scelle l'engagement de soi dans la relation à l'autre (1995 :

²¹⁸ Wyatt-Brown écrit : *“The emotional chasm between husband and wife was then much greater than today.”*

²¹⁹ Benjamin Wadsworth, *The Well-Ordered Family, or, Relative Duties*, (Boston, 1712). Les caractères en typographie normale correspondent aux italiques du texte cité (et vice versa).

²²⁰ Le “pacte épistolaire” fait évidemment référence au “pacte autobiographique” de Philippe Lejeune (1975), instaurant une gamme de conventions entre l'auteur et son “projet d'écriture”.

131).

Les auteurs ont dégagés quatre “dispositifs principaux” ordonnant ce pacte :
celui qui vise à combler l'absence, celui qui développe le principe de plaisir, celui qui, dans la logique du don et du contre-don, évalue le coût de l'échange, celui, enfin, qui définit le rythme et le mouvement de cet échange (Ibid.).

L'analyse de la correspondance conjugale des Jackson reprend ici ces composantes du pacte épistolaire. Nous traiterons plus particulièrement les thèmes de l'absence et du plaisir, plus directement éclairant pour la question de la relation du couple. Les thèmes du coût, du mouvement et du rythme sont traités ci-dessous d'une manière moins systématique que chez Dauphin *et al* (1995 : 131-160), pour qui, nous l'avons évoqué, l'“écriture” est un élément majeur de leur étude des correspondances ordinaires (Dauphin *et al*, 1995 : 12).

Jackson exprime bien ces moments d'intimité épistolaire dans une lettre du 9 mai 1796 dans laquelle il établit un fort rapport de proximité à travers leur écriture :

My Dearest Heart, It is with the greatest pleasure I sit down to write you. Tho I am absent My heart rests with you (...) May it give you pleasure to Receive it. May it add to your Contentment until I return. May you be blessed with health. May the goddess of Slumber every evening light on your eyebrows and gently lull you to sleep, and conduct you through the night with pleasing thoughts and pleasant dreams. (...) that happy and wished for moment arrives when I am restored to your sweet embrace which is the Nightly prayer of your affectionate husband (Smith, I : 91).

Il y a ici un rapport presque physique à Rachel, comme si Jackson lui susurrerait une berceuse à l'oreille. La mention de son retour dans les bras de sa femme, par le fantasme qu'elle contient et l'évocation du contact physique retrouvé, ajoute à ce moment de communion épistolaire. :Correspondance:Pacte épistolaire:intimité;

Cette impression de contact n'est jamais aussi forte que dans ce que Dauphin *et al*. (1995 : 105) ; appellent les “vocatifs de l'incipit”, terme ***“qui présente surtout l'avantage de s'appliquer à toutes les interpellations qui circulent dans la lettre depuis l'incipit jusqu'à la formule finale, en passant éventuellement par les rappels dans le corps du texte”*** (1995 : 391n10). Jackson et Rachel ne cessèrent jamais d'exprimer dans ces interpellations l'amour qui les unissait. Pour Jackson, ce sont, avec les formules finales et les accusés de réception (Dauphin *et al*., 1995 : 156 *passim*), les seules manifestations explicites de ses sentiments, en dehors de la fréquence de ses lettres. En 1799 ou en 1824, les incipits de Jackson à Rachel étaient *“My Love”* (Smith, I : 223 ; Moser, V : 322) ou *“My Dear Wife”* (Moser, V : 410). La formule finale, typique des lettres de Jackson, était ainsi rédigée : ***“May heaven bless you until I return which will be as Early as Possible. I am my Dear with Sincere Affection your loving Husband”*** (1799, Smith, I : 223) ; ***“accept of my prayers for your happiness & preservation untill we again shall meet, & believe me to be your affectionate Husband”*** (1824, Moser, V : 331). On voit la constance de ces formules qui varient chaque fois dans leur formulation, mais scandent la réunion des époux comme pour conjurer leur séparation...:Relations conjugales;

Rachel employait invariablement l'incipit *“My Dear (Husband)”* dans ses lettres à son mari. Elle variait davantage ses formules finales : *“your Dearest friend on Earth”* (Moser,

II : 362) ; ***“May the Lord Continue to bless you with health my Continued s[u]pplications are forever and anon amen farwell My Dearest may we meete againe is the prayer of your affectionate wife”*** (Bassett, I : 499). On entend les implications religieuses dans les formules finales des deux époux, chacun plaçant l'autre sous la protection divine en même temps que leur amour “terrestre” est renforcé par l'état proclamé de conjoint aimant ou affectionné.

Durant ses campagnes militaires, Jackson s'acquittait toujours fidèlement de sa correspondance : ***“I am so pressed with attention to the duties of my station that I have but little time to spend in the sweet converse of writing to my boosom friend”*** (Moser, II : 379). Tard la nuit, après une journée harassante de campagne, ou bien sous la pluie, ou encore terrassé par une maladie débilitante, Jackson ne manquait jamais d'écrire à Rachel lors de ses absences. Lors d'une tournée dans l'est du Tennessee, il écrivait : ***“tho it is now half after ten o'clock, could not think of going to bed without writing you”*** (Smith, I : 91). Une anecdote rapportée par Nicholas Tryst, le secrétaire de Jackson à la Maison-Blanche en 1836, donne un aperçu des sentiments de Jackson envers sa femme, huit ans après sa mort. Tryst pénètre dans la chambre de Jackson, à l'heure du coucher :

He was undressed, but not yet in bed, as I had supposed he must be by that time. He was sitting at the little table, with his wife's miniature—a very large one, then for the first time seen by me—before him, propped up against some books; and between him and the picture lay an open book, which bore the marks of long use. This book, as I afterwards learned, was her prayer-book. The miniature he always wore next to his heart, suspended round his neck by a strong, black cord. The last thing he did every night, before lying down to rest, was to read in that book with that picture under his eyes (Parton, III : 602).

Il faut remarquer que cette fois encore, la chose écrite renvoie à l'autre absent, puisque c'est le livre de sa femme que Jackson consulte chaque soir, dans un moment ritualisé où la lecture devient un acte de commémoration.

Rachel savait apprécier l'attention de son mari : ***“I received your affectionate Letter By Major Hines and Mr Blackman I was very glad indeed to See them it was the greatest marke of your attention and regard to me”*** (Moser, II : 400). Elle ne manquait pas de reconnaître combien il pensait à elle, comme dans cette lettre à une de ses amies en 1816 : ***“General Jackson has been from Home since some time (...) I frequently have Letters”*** (Moser, IV : 27). Toutefois, ces absences fréquentes rongèrent toute sa vie le coeur de Rachel Jackson.

L'épreuve de l'absence

Délaissée pour une “juste cause” dont elle partage les principes mais regrette les conséquences pour son mariage, Rachel est une Pénélope²²¹ du xix^e siècle, sacralisée et solitaire. Sa vie et sa position à la plantation sont objets de doutes et d'interrogation. La dimension psychologique majeure de Rachel et le sujet récurrent de sa correspondance

²²¹ Relativisons cette comparaison : Rachel n'eut jamais à se défendre contre des prétendants entreprenants (en tout cas ce n'est pas documenté) et Jackson ne passa pas vingt ans éloigné d'elle.

s'affirment dans le manque insupportable suscité par l'absence de son mari. Cette souffrance est apparemment commune à bien des femmes de planteurs, si l'on en croit Clinton : ***"Though most political widows learned to live with the situation, they constantly expressed discontent with their solitary lot"***²²² (1982 : 74). Rachel semble n'avoir désiré que la présence de son mari, une requête sans cesse réitérée dans la correspondance qu'il nous reste, sans cesse promise par le mari absent, sans cesse différée.

Les lettres de Jackson procuraient toujours à Rachel le plus vif des plaisirs, malgré la dépression chronique qu'entretenait sa solitude : ***"pray my Dear write to me often Its a cordial its balm to my mind lonesome hours I treasure Them up as [a] miser does his gold"*** (Moser, II : 361). L'intensité de cette solitude est exprimée dans la violence de la métaphore. Pour un esprit si religieux que celui de Rachel, la référence à l'avarice est une manière d'avouer l'excessive douleur qui la saisit et son incapacité à dominer son chagrin. De même, Rachel rappelait à Jackson à qui il devait avant tout consacrer son ardeur :

Do not My Beloved Husband let the love of Country fame and honour make you forgit you have me Without you I would think them all empty shadows. You will say this is not the Language of a patriot but it is the Language of a faithfull Wife, one I know you Esteem & Love sinceerly (Moser, II : 362).

En osant se rappeler au bon souvenir de son mari, Rachel était consciente du caractère potentiellement égoïste et peu patriotique de ses paroles. Ses incartades rhétoriques sont un rappel à l'ordre, une mise en garde contre un blasphème beaucoup plus grand proféré contre leur amour. Rachel estimait qu'il est un devoir encore plus sacré que la patrie auquel un homme doit s'attacher, le bonheur de sa femme. Elle présente d'ailleurs leur union comme preuve irréfutable d'une situation de fait que les prétextes extérieurs ne peuvent, et ne doivent, remettre en cause. En 1814, elle écrivait : ***"I have Clame on you That nothing but Death will Desolve"*** (Bassett, I : 499). Seule la mort devait les séparer, ainsi qu'ils l'avaient juré sur l'autel de leur union.

Souvent, pourtant, Rachel ne parvient pas à exprimer la douleur que lui cause l'absence de Jackson. En février 1813, ses affres l'affectaient dans son corps : ***"but how many pangs how many heart rendings Sighs has your absence Cost me"*** (Moser, II : 361). En 1814, elle se plaignait même de perdre le sens de la réalité : ***"my heade was affected that I Could not recollect aney thing but a few moments the Last time the Docter bled me I was much releived"*** (Bassett, I : 499). Dans une lettre de 1813, elle essaie de dire combien les mots lui manquent :

I have nothing meturiel to write and a vollume Cold not Containe my Chat. I Could Entertaine you with it and what a Vacuom in my soul you are absent (...) you. have Been absent monthes at a tim you [alw]ays tell when you would be at home but now (...) nothing on Erth Can give me aney pleasure now But your Letters. I reade them with the tanderness and affection not to be expresst with my pen (Bassett, I : 283).

²²² Ces "veuves politiques" dont parle Clinton sont les femmes dont les maris occupaient des postes officiels qui les obligeaient à de fréquents déplacements loin de leur plantation.

Ainsi, le manque et l'absence s'inscrivent dans un corps qui semble se vider de tout contenu, puis se trouvent doublement exposés dans la correspondance, à la fois exprimés par la lettre qui représente l'auteur absent et "dits" par l'impossibilité des mots à en exprimer la douleur. Cependant, le paradoxe de l'amour fait que si elle n'a rien à dire, Rachel pourrait remplir "un vollume"²²³ de bavardage. Dauphin *et al.* (1995 : 137-38) ; attribuent à la correspondance privée cette disposition à la "conversation mais sous la forme dépréciative du bavardage", comme expression de l'intimité : "prolixité", mais aussi changement abrupt de sujet, "redondance, fantaisie, ironie" (138). La correspondance permet aussi "de se laisser aller à la confidence" et de combler ce vide dont parle Rachel, la béance insupportable de l'absence.

Comme toute femme de soldat durant la guerre, elle se morfondait dans l'angoisse des nouvelles du front, d'autant qu'un de ses neveux accompagnant Jackson dans les combats était tombé sous les balles indiennes quelques semaines plus tôt. Malgré une lettre de Jackson vantant l'honneur sauf du jeune héros²²⁴, Rachel avait écrit à cette occasion un des textes les plus poignants de la correspondance ; bien qu'elle se réfère à des événements particuliers au contexte de la guerre, ses plaintes et ses afflictions quant à l'absence de son mari traduisent un déchirement qui l'affecta du début de leur mariage jusqu'à sa mort. Nous avons estimé ici que l'intégralité du texte seule parviendrait à transmettre la douleur qui y est exprimée :

I received your letter by express Never shall I forgit it I have not slept one night sinc What a dreadfull scene it was how did I feel I never Can disscribe it I Cryed aloud and praised my god For your safety how thankfull I was—oh my unfirtunate Nephew he is gon how I Deplore his Loss his untimely End—My Dear pray Let me Conjur you by Every Tie of Love of friend ship to Let me see you before you go againe I have borne it untill now it has thrown me Into feavours I am very unwell—my thoughts Is never Diverted from that dreadfull scene oh how dreadfull to me—o the mercy and goodness of Heaven to me you are spard perils and Daingers so maney troubles—my prayers is unceasing how Long o Lord will I remain so unhapy no rest no Ease I Cannot sleepe all can come home but you I never wanted to see you so mutch in my life had it not have Been for Stolekel Hayes I should have started oute to HuntsVille let me know and I will fly on the wings of the pureest affection I must see you pray My Darling never make me so unhapy for aney Country I hope the Campaine will soon End (...) you have don more than aney other man Ever did before you have served your Country Long Enough you have gained maney Laurels you have Ernd them (...) you have been gone a Long time six monthes in all what has been your trials daingers and Diffyculties hardships oh Lorde of heaven how Can I Bear it (...) farwell my I fell too mutch at this moment our Dear Little Son is Well he sayes maney things to sweet papa which I have not time to mention (Moser, III : 28).

²²³ La reprise de la faute dans la citation ne veut être que la transcription exacte de ce qu'a écrit Rachel.

²²⁴ Alexandre Donelson était mort à la bataille d'Emuckfaw le 22 janvier 1814 (Remini, I : 207). Dans son récit de bataille, Jackson annonça la nouvelle à Rachel en quelques mots : "*amongst the killed was our friend Major Alexander Donaldson who bravely fought and bravely fell*". Après réception de la lettre effondrée de Rachel, Jackson loua la bravoure du jeune homme en des accents lyriques : "*yes my love our young friend has gone, but he died like a hero he fell roman like*" (Moser, III : 19 ; 34).

Rachel atteint le paroxysme de son angoisse et la totalité de ses peurs se déverse en un long flot ininterrompu où la ponctuation disparaît entièrement. Elle s'adonne à son épouvante dans le désordre le plus complet, s'abandonne (*I fell too much*), se perd et s'interroge (*oh Lord of heaven how can I bear it*), mais il n'y a plus de sens, le point d'exclamation disparaît dans le trouble, les mots s'échappent et le texte en crue charrie la frayeur sauvage comme autant de bois mort.

L'identification entre les épreuves endurées par son mari et celles dont elle souffre est également singulière. Rachel est assez coutumière du fait. Par l'écriture, elle reconstruit la souffrance de son mari pour l'intégrer à la sienne, ou plutôt, pour les mélanger et n'en faire plus qu'une seule, pour la dénoncer et appeler à un soulagement indispensable, un baume sans quoi la raison s'égare et le silence prend la place de l'écriture, ainsi qu'il se passe à la fin de sa lettre (*farwell my I fell too mutch at this moment*).

Les hommes ne sont pas en reste devant cette solitude, même si l'expression de leurs sentiments envers la séparation est très différente. Les rôles masculins et féminins conditionnent les modes d'expression et les attitudes. Les femmes étant du côté du cœur et du sentiment, il est acceptable et même souhaitable qu'elles expriment clairement leur détresse, même si on les rappelle à l'ordre. Les hommes, eux, doivent montrer de la retenue, bien que leur angoisse se décèle parfois dans leur écriture. Une lettre de Jackson datée du 15 février 1813 témoigne de ces sentiments :

amonghst [those letters] was one from my friend Robert Butler, in which he states that you with our dear little son is in good health This letter was truly gratifying to me—as it was the first information I have recd from you since the recp of your letter of the 10th of Decbr (Bassett, II : 364).

Loin de chez eux, les hommes oscillent constamment entre leurs fonctions publiques, leurs occupations, et la famille restée à la maison. La dichotomie de cette position est rendue ici par Jackson dans une formule lapidaire : ***“My heart is with you, my duty compels me to remain in the field”*** (Moser, II : 487). Point de remord ni d'excuses, l'homme est à sa place dans le monde, sur le champ de bataille.

Les maris évoquaient de “bonnes” excuses pour leur absence : le sens du devoir, de la justice, de la responsabilité envers le pays et ses citoyens. Dans une lettre de 1830 (après la mort de Rachel) où il mentionne la solitude de son neveu et secrétaire à la Maison-Blanche, Jackson exprime ce sens de la séparation en des termes retenus : ***“I have often experienced in life the privation of leaving my D'r wife, when contending against poverty, seeking a competency, therefore can feel for him”*** (Bassett, III : 186-87). Il faut ici remarquer que Jackson ne fut jamais “pauvre” au sens financier du terme, bien au contraire. Qu'il ait eu à déployer une grande énergie pour acquérir sa fortune est cependant incontestable. De même, les hommes se gardaient bien de mentionner l'ambition et le plaisir d'une certaine liberté qui les tenaient éloignés du logis où se tourmentaient leurs épouses. Jackson ne renonça jamais à quoi que ce soit malgré les supplications de Rachel. Il lui en donna une raison classique, dans une lettre du 6 avril 1804 : ***“was I to return from this place the question occurs, would it bring contentment to my love, or might it not involve us in all the calamity of poverty—an event that brings every horror to my mind”*** (Bassett, II : 13). Il ne faut pas rejeter cet

argument sans en reconnaître la validité, mais il ne laissa aucune chance à la félicité domestique que Rachel appelait de ses vœux et à laquelle lui-même disait aspirer.

Pourtant, son voyage obligé à Washington en 1824 après une élection surprise au Sénat américain bousculait ses plans et l'arrachait à sa famille²²⁵. Comme toujours, la douleur de Rachel lui causait plus de tourments encore que la séparation qui en était la cause :

How my heart bleeds when I read the pain that our seperation has cost you. I hope in god when we meet we will never be seperated again untill death parts us. I pray you my Love to keep up your spirits; I will be with you as soon as I can possibly can. your anxiety to see me, cannot surpass mine to be with you. May Jehovah Take you in his holy keeping untill we are again united is the prayer of your affectionate Husband (Bassett, III : 249).

Jackson n'appréciait pas l'arrachement à sa retraite dont il goûtait enfin le repos après une décennie de tourmente militaire²²⁶. Le 2 mars 1824, il n'avait pas changé d'opinion et déclarait encore : ***"I ever will regret that my country imposed the present duty on me; still it had a claim, it Judged it right, and I will endeavour to reconcile myself to it; it is inconsistant with a soldier to complain"*** (Bassett, III : 232). Le sens du devoir patriotique l'emportait sur la demande conjugale et malgré ses plaintes, Rachel ne put jamais faire prévaloir sa primauté.

En dépit de son sentiment patriotique exacerbé, Jackson ne parvenait pas cette année-là à se défaire de son spleen. Il passait la session sénatoriale en compagnie de ses amis intimes John Eaton et Richard Call. On sait le peu d'intérêt que portait Jackson aux procédures législatives. Son élection au Congrès préparait seulement sa nomination à la course présidentielle. Le 27 mars, le cœur n'y était pas. Il écrivait à sa femme :

Still my love, there has been a gloom unusual over my spirits this winter that I cannot well account for. I still try to arouse my former energy and fortitude to banish it, but it will obtrude itself on me at times. I suppose it arises from being placed in a situation in which I take no delight; and being forced from you when I least expected that seperation (Bassett, III : 240-41).

Le héros semblait fatigué et l'urgence de son départ n'avait rien arrangé. Jackson aimait dominer les événements et ils s'étaient imposés à lui. Andrew Jackson rêvait de retraite domestique. De plus, Rachel était déprimée et souffrante, ce qui devait rajouter à l'inquiétude de son mari. Encore une fois, seules les lettres procuraient ce plaisir dont la

²²⁵ L'accession du Tennessee au statut d'État en 1796 provoqua son élection comme premier représentant à Washington. Remini (I : 100) qualifie son mandat de "modestement fructueux". L'année suivante, il remplaça son mentor déchu au poste de sénateur. Le résultat fut quasiment nul : *"His senatorial record is nearly blank"* (Remini, I : 109). Pourtant, Jackson ne démérita pas, simplement les débats l'ennuyaient et l'activité législative en général ne lui convenait pas. Remini conclut : *"It was a flat rejection of a job he could not handle"* (112).

²²⁶ Dans une lettre du 5 octobre 1823, il faisait part de sa lassitude et de son étonnement au lendemain de son élection à son ami Coffee : *"It will, I have no doubt astonished you to hear that I have been elected senator, but I can assure you it has astonished me as much and a circumstance that I regret more than any other of my life, on several accounts, not having anticipated such an event I am unprepared to leave home, and my feelings and wishes all conspired to remain at home, but it was thought expedient by my friends that my name should be brought out"* (Bassett, III : 210).

séparation ne cessait de les priver.

Le plaisir

À l'absence dénoncée si intensément dans les missives s'oppose le plaisir de la réception d'une lettre, "leitmotiv" dont la "formule semble toucher à l'essentiel tout en restant très floue" (Dauphin *et al.*, 1995 : 143). En 1796, Jackson était au Congrès, à Philadelphie, et il exprime bien le plaisir des lettres, l'espace d'attente et de satisfaction provisoire que crée la correspondance : **"My Dearest Heart, It is with the greatest pleasure I sit down to write you. Tho I am absent My heart rests with you (...) May it give you pleasure to Receive it. May it add to your Contentment until I return"** (Smith, I : 91). L'abondance des termes de plaisir dans cette introduction vise sans doute à rasséréner une Rachel que Jackson avait quittée "en larmes" (Smith, I : 152). La lettre offre une pose dans l'état mélancolique que provoque la séparation. Hutchings écrivait ainsi à Jackson en 1804 : **"I Recd your letter by the last mail, I shew the letter to aunt Jackson, which has Served to gave her mi[n]d Great ease. She had Taken up an Idia that mr. Coffee was going On Dueling Bisness "** (Moser, II : 12). On voit combien la lettre est de l'ordre du réconfort en ce qui concerne Rachel.

Les Jackson, à l'instar de beaucoup de Sudistes, s'arrangeaient pour faire convoyer leur correspondance par des amis ou des courriers²²⁷, voire même par leurs esclaves, comme en témoigne une lettre de Jackson : **"I recd your kind and affectionate letter of the 8th Instant, last night by Jame"** (Moser, II : 436). L'absence d'un système postal fiable, la peur des vols et le coût du timbrage expliquent en partie cette pratique très répandue.

Rachel luttait comme elle pouvait contre l'éloignement de son mari. Elle lui fournit un jour un portrait d'elle-même fixé dans un médaillon, ce qui ne manqua pas de toucher son destinataire : ..Amour:Témoignage

I was down at the Boat receiving the arms Just arived, and did not get up untill dark, when I found the old man waiting for me, he has carefully handed me your miniature. I shall wear it near my boosom, but this was useless, for without your miniature, my recollection, never fails me of your likeness²²⁸ (Moser, II : 353).

Ce cadeau, véritable don de soi, donne l'illusion d'une présence accompagnatrice, d'un morceau détaché de la personne absente que l'on transporte avec soi. Le présent d'un portrait miniature est l'équivalent du *je-pense-à-toi* épistolaire, doublé d'un commentaire second qui dit, *pense-à-moi*. La réunion si souvent fantasmée dans la correspondance par la palliation illusoire et frustrante des mots trouve ici, par la représentation, un symbole plus fort puisqu'il contient l'image de l'être aimé. On ne lit plus seulement ses mots, mais on permet une relation rituelle, fondée sur un objet rendu sacré, avec l'autre absent.

²²⁷ En 1814, Rachel exprimait le manque de temps pour écrire dû à l'express qui attendait sa lettre : *"Mr W Blount Hurryes me the Express is waiteing. I have maney things to say and not time"* (Bassett, I : 499).

²²⁸ Cette phrase fait écho à la scène de la Maison-Blanche où il est dit que Jackson, alors veuf, n'ôte ce médaillon que pour dormir.

D'autres correspondants

En 1814, Rachel était très inquiète pour Jackson, alors en pleine campagne indienne. En tant que commandant-en-chef, Jackson n'était pas rentré à l'Hermitage depuis 1813 :

Major Butlar has returned all Can see their Husband but poor me. He tells me no to repine at your absence the never fading Lawrels you have gained should quiet my mind (Bassett, I : 482-84).

On voit ici comment les proches tentaient de soulager Rachel de son fardeau en lui répétant que son mari accomplissait de grandes choses, un argument dont nous avons vu qu'elle le rejetait en vertu d'allégeances plus fondamentales, notamment le serment conjugal. Jackson essaya souvent de compenser son absence par la présence d'autres hommes autour de Rachel. Ses Régisseurs, nous l'avons vu, devaient promettre de lui rendre la vie plus facile (Moser, II : 370) et il demandait régulièrement à ses proches de s'occuper de Rachel après son départ. Il se félicitait d'ailleurs de leur soutien, en 1824 : ***"I rejoice to learn that your health is good and your friends are attentive to you"*** (Bassett, III : 247).

Durant son séjour à Philadelphie pour la session parlementaire ²²⁹, Jackson avait demandé à son beau-frère et ami, Robert Hays, de "divertir" Rachel, très déprimée par l'absence de son mari (le 2 novembre 1798) :

I must now beg of you to amuse Mrs. Jackson and prevent her from fretting. the situation in which I left her—(Bathed in tears) fills me with woe. Indeed Sir, It has given me more pain than any Event of my life—but I trust she will not remain long in her dolefull mood, but will again be Cheerfull. Could I learn that, that was the case I coul[d b]e Satisfied (Smith, I : 152).

Cette demande de soutenir sa femme en détresse, et, par contre-coup, de soulager son propre chagrin, révèle les liens étroits entretenus par les membres du clan. Mais, ce qu'il y a de vraiment frappant, c'est que Jackson adresse sa requête à Hays et non à la femme de celui-ci, Jane Donelson, la propre soeur de Rachel. En fait, c'est aussi pour apaiser sa propre affliction que Jackson s'adresse à son ami sous la forme d'une demande personnelle. La tranquillité d'esprit de Jackson requiert celle de sa femme, ainsi qu'il le lui écrivait en 1796 : ***"Could I only know you were contented and enjoyed Peace of Mind, what satisfaction it would afford me whilst travelling the loanly and tiresome road. It would relieve My anxious breast and shorten the way"*** (Smith, I : 92). Le rapport entre l'état d'esprit des conjoints permet de les rapprocher, malgré le caractère de division que comporte la séparation. Cette communion se retrouve souvent dans la correspondance. Le 1er mars 1813, il écrivait : ***"my love, if you can enjoy health, and calm your mind, and our little Andrew be spared to us, and I to return and find you in health I shall be content and thankfull for the blessing"*** (Moser, II : 372). Jackson ajoute ainsi au fardeau moral de Rachel celui de ne pas s'affliger afin de ne pas inquiéter son mari parti sur les routes (et cause première de cette affliction).

Nous avons vu comment, dans les décennies suivantes, Jackson se résolvait à ses

²²⁹ Jackson avait été élu l'unique Représentant de l'État par la législature, à l'issue de la ratification de la constitution du Tennessee en 1796. Il fut nommé Sénateur du Tennessee en octobre 1797 (Smith, I : 98, 150)

absences en s'y "préparant", comme il disait, c'est-à-dire en anticipant ses déplacements et surtout, en subordonnant leur nécessité aux affaires de la nation. Son élection au Sénat américain en 1823 ne semblait pas remplir ces conditions, comme nous l'avons dit : **"This separation has been more severe to me than any other, it being one that my mind was not prepared for, nor can I see any necessity for"**. Mais comme toujours, l'appel du devoir était le plus fort et il continue ainsi sa missive : **"still my country did [see the necessity], and no alternative was left for me but to obey** (Bassett, III : 215). Encore une fois, Jackson dépassait la douleur de la séparation en invoquant son devoir patriotique. Celui-ci officialisait donc parfois comme un cathartique contre l'absence.

Les affaires familiales sont certes d'ordre affectif, mais elles sont souvent traitées sur le mode de l'économie. Les sentiments ne sont pas réduits à leur coût affectif, mais participent d'une gestion du temps et des ressources du réseau familial qui leur sont consacrés. Jackson est "plein de désespoir" de laisser sa femme en larmes, mais l'économie²³⁰ de ses activités ne lui permet pas de demeurer avec elle. Il lui faut donc trouver une présence substitutive pour combler le vide créé par son absence. Il dirige cela lui-même, sans laisser à sa femme le choix de l'alternative. Là encore, l'homme gère ses propres sentiments d'inquiétude face au chagrin de sa femme ainsi que la situation qui va permettre à celle-ci de "supporter" (espère-t-il) les épreuves qui l'affligent (**"I trust she will not remain long in her dolefull mood but will again be Cheerfull "**) et lui procurer, à lui-même, une certaine paix de l'esprit.

Ainsi, en 1798, il demande à un certain Capitaine Hammond de "divertir" Rachel, ce dont Hammond s'est correctement acquitté au yeux du mari absent qui s'en réjouit dans une lettre à Robert Hays, le 2 mars : **"The conduct of Capt Hammond is truly pleasing for which he Shall be rewarded. I have a hope to obtain an appointment in the army for him, If I do not, I will pursue Some plan, for his benefit"** (Smith, I : 185)²³¹. Le choix de Hammond est extrêmement révélateur puisque ce dernier ne fait nullement partie du cercle intime des Jackson. Ainsi, des services aussi personnels sont rendus par des amis, certes de confiance, mais dont les liens avec la famille seraient de nos jours qualifiés de distants, qui cependant interviennent dans des situations critiques (Jackson disait à Hays sa peine de voir Rachel pleurer : **"[it] has given me more pain than any Event in my life"**, *Ibid.*). Cependant, la promesse de récompense faite à Hammond diffère de la "satisfaction" procurée par l'action de Hays. L'échange de service avec Hammond s'apparente plus à une transaction avec salaire à la clé tandis que la relation avec Hays est d'ordre affectif et ne propose pas de contrepartie directe, même si elle emploie les termes de l'échange de services (*could I learn that, that was the case I coul[d b]e Satisfied*)²³².

²³⁰ L'économie est ici comprise dans la seconde acception du terme qu'en donne le Larousse : "Ordre qui préside à la distribution des parties d'un ensemble.", *Lexis*, 596.

²³¹ Jackson mentionne cet arrangement dans une lettre à Rachel, datée du 26 janvier, où il espère que Hammond fait tout pour son bien-être : *"I hope Mr. Hammonds does Every thing to make you comfortable; It was my only and Last Charge, and If he does this I will amply reward him."* (Smith, I : 174). Hammond fut nommé receveur des impôts sous la direction de John Overton en 1800 (174n3).

Les sollicitations de membres plus ou moins proches de la famille, et surtout son insistance auprès des hommes (et non des femmes) pour soutenir Rachel dans son affliction, sont caractéristiques de l'attention indirecte montrée par Jackson à sa femme et montre un recours à son propre réseau masculin pour faire face à la détresse de sa femme. Il semble que les sphères masculine et féminine ici ne sont pas perméables. Rachel, pourtant, ne manquait pas de femmes dans son entourage, soeur, nièce ou amie, pour la soutenir dans son épreuve. Selon les époques, on voit que l'union familiale compensait plus ou moins le déchirement de la cellule conjugale...:Souffrance:Impact sur AJ;

L'union familiale

Rachel n'était pas livrée à elle-même dans l'existence insulaire de la plantation. Sa situation va à l'encontre de la thèse émise par Catherine Clinton (1982 : 164-179) concernant la vie quotidienne des femmes de planteurs²³³. Rachel était entourée d'une famille nombreuse et extrêmement présente. Mais, elle avouait sans honte la préférence qu'elle avait pour son mari, comme elle l'exprime presque inconsciemment à son amie Sophia Thorpe Reid le 27 avril 1816 : ***"nothing would give me more pleasure on Earth then to see you all once more Except see Mr Jackson"*** (Moser, IV : 27). Elle avait sous sa responsabilité de nombreux enfants, dont son fils, mais se trouvaient également à l'Hermitage des nièces et des neveux de Rachel qui rendaient de fréquentes visites à leur tante. Seul son mari manquait à ses côtés ; or il se trouve que c'est la personne qu'elle désirait le plus au monde.

En 1821, la perspective de se rendre en Floride ne plaisait pas à Rachel, comme le communique Jackson à John Coffee le 11 avril :

I confess I enter upon this duty with more reluctance and regret, than any in my life, and the great reluctance of Mrs. J., added to her bad health, increases my regret, she has consented to go with me, but could not consent to leave her son, he goes also (Moser, IV : 27).

Rachel accepta de le suivre non sans poser ses conditions. Elle refusait une séparation de plus, cette fois avec son fils. Elle voulait conserver l'unité de la famille qu'elle considérait suffisamment mise à mal pour l'entamer pendant six mois supplémentaires. Une fois encore, Rachel semble vouloir protéger l'unité familiale contre le devoir et les obligations publiques de Jackson. Dans ce cas de figure, Rachel se présente bien comme la femme du côté de l'intimité et de la famille contre l'homme attiré irrésistiblement hors du

²³² Jackson serait "satisfait" de l'équilibre obtenu. D'ailleurs l'étymologie souligne la dimension de dette dont il faut "s'acquitter" en même temps qu'il a été "suffisamment fait" [lat. satis-facere] pour que le contrat soit rempli (acceptation de la responsabilité); "satisfy", Webster, 1988 : 1193 ; "satisfaire" Larousse, 1989 : 1692.

²³³ Voir son chapitre intitulé "Every Woman Was an Island". L'isolation des femmes à l'intérieur des plantations fut plus complète dans le "Sud profond" (Mississippi et Alabama), issu d'une émigration plus tardive de familles nucléaires, plutôt que dans les États côtiers (Virginie, Caroline) ou du *Upper South* (Tennessee, Kentucky). Sur les réseaux de soutien féminins, voir Joan Cashin (1991 : 80) et Jane Censer (1992).

foyer par les affaires du monde. Il faut reconnaître la conformité extrême des Jackson aux rôles sexuels définis par la société d'alors : Rachel, par amour et solitude, Jackson, par ambition et goût de la chose publique.

Pourtant, en juillet 1828, Rachel regrettait l'absence de son amie Elizabeth Watson, celle de sa soeur Jane et de leurs familles respectives qui résidaient trop loin pour la soutenir à un moment de la campagne présidentielle où les attaques étaient les plus virulentes (Caldwell, 1936 : 413-14). Une telle isolation de ses soutiens féminins rejoint, pour cette période en tout cas, la thèse de Cashin : ***“In contrast to seaboard families who lived surrounded by kinfolk, Southwestern families lived near few relatives or none at all. The planter family was reduced to its nuclear core”*** (1991 : 80). Plusieurs membres de la famille Donelson vivaient à proximité de l'Hermitage, mais la soeur de Rachel vivait dans le comté de Rutherford, au sud-est de de Nashville, trop éloigné pour une simple visite.

Le lot commun des femmes

La vie de Rachel Jackson trouve de nombreux échos dans celle de maintes autres femmes du Sud dont les maris, hommes d'affaires, juges ou prêcheurs, passaient le plus clair de leur temps sur les routes des territoires qu'ils contribuaient à créer et à organiser. Ainsi, les lettres de Martha Dubose Winans, femme d'un planteur et pasteur itinérant, expriment souvent les mêmes angoisses et les mêmes sentiments que ceux évoqués par Rachel.

A l'instar de Rachel Jackson, Martha Dubose Winans considérait les lettres de son mari absent comme l'expression de sa présence, des témoignages de complicité et de réunion spirituelle qui lui réchauffaient un instant le coeur : ***“Write to me frequently it is one of the greatest pleasures I have to receive letters from you; we will not cease to pray for each other while we are separated—your ever affectionate Wife”*** (Holder, 1987 : 310). Les maris n'éprouvaient pas le besoin d'exprimer un tel amour. Ils se contentaient souvent d'espérer de promptes retrouvailles. Jackson, tendre et attentionné, se contente souvent de promettre une lettre et de remettre sa femme entre les mains du Très-Haut : ***“I shall write you fully before I leave this place, and may all the ruling power give you health and Peace of Mind untill I am restored, to your arms is the sincere supplication of your unalterable”*** (Bassett, II : 13). On voit combien le “nous” que les femmes n'hésite pas à prononcer est plus difficile pour les hommes à exprimer dans leur correspondance.

Les paroles de Mrs Winans montrent également l'importance de la correspondance pour conserver une relation affective très perturbée par des mois de séparation. De son côté, le mari tenait à connaître les petits événements de la plantation, suivait à distance l'épanouissement de ses enfants, ou leurs maladies, supervisait de loin la bonne marche de l'exploitation gérée au quotidien par sa femme. Jackson écrivait à propos de son fils : ***“Please write me how my little andrew [is]”*** (Bassett, II : 515). En cela, la relation épistolaire conservait un semblant de lien conjugal et entretenait le désir et l'espoir de se revoir. La mortalité dans le Sud était forte et les époux n'étaient jamais totalement sûrs d'être réunis “dans ce monde”.

Le “gouffre émotionnel”

Jackson reconnaissait la situation de Rachel, mais les circonstances lui imposaient des contraintes auxquelles il lui était impossible de se soustraire :

My love, I have this moment recd. your letter of the 10th Instant, and am grieved to think of the pain my absence occasions, but when you reflect, that I am in the field, and cannot retire when I please, without disgrace I am in hope that your good sense, will yield to it yet a little while with resolution and firmness (Moser, III : 34).

La vie entière de Jackson fut consacrée à l'accomplissement de son “devoir” et Rachel mourut la veille de leur départ pour Washington, le 19 décembre 1828, après l'élection de son mari à la présidence des États-Unis. L'état d'esprit de Mrs Jackson envers son statut de Première Dame du pays est clairement exprimé dans une lettre à son amie Elizabeth Watson : ***“I had rather be a doorkeeper in the house of God than to live in that palace in Washington”*** (Remini, 1981, II : 149). Sa mort à quelques heures de la grande parade organisée à Nashville pour saluer le départ des Jackson pour la capitale témoigne d'une douleur trop difficile à surmonter pour une femme très éprouvée par la campagne féroce qui l'avait vilipendée et insultée pendant des mois.

Outre la justification par le devoir, Jackson usait aussi de l'argument souligné par Wyatt-Brown concernant le courage nécessaire des femmes dont le discours social voulait qu'elles supportent avec fortitude les épreuves les plus difficiles : ***“Women were expected to nurture a capacity to bear burdens with grace, courage, and silence. That social ideal far outweighed any girlish dreaming about being a belle (...) In fact it signified inner stamina”*** (1983 : 235). Jackson recourait souvent à de telles admonestations devant les plaintes de Rachel : ***“dispel any gloomy idea that our seperation may occasion, bear it with Christian Cheerfulness—and resignation”*** (Moser, II : 354). Le “silence” auquel réfère Wyatt-Brown²³⁴ est ici la “résignation” chrétienne recommandée par Jackson, la grâce étant représentée par l'entrain dont Rachel doit faire preuve.

La bonne humeur est caractéristique de l'attitude attendue des femmes en proie aux affres des vicissitudes de leur isolement. En 1839, Caroline Gilman, une maîtresse de plantation écrivait : ***“A good wife must smile amid a thousand perplexities, and clear her voice to tones of cheerfulness when her frame is drooping with disease or else languish alone.”*** Une autre femme résumait la dichotomie des sphères masculine et féminine : ***“‘Tis man's to act, 'tis woman's to endure”*** (cités dans Scott, 1970 : 9). La stricte répartition des tâches et des statuts imposait aux femmes une passivité face aux séparations et aux épreuves de la vie que les hommes pouvaient combattre en s'exilant dans les affaires du monde. La plantation devenait alors le sanctuaire des désirs frustrés et du désespoir solitaire.

Il ne restait aux femmes que l'attente du retour de leur mari. La force de caractère

²³⁴ Wyatt-Brown évoque la nécessité terrible pour les femmes d'accepter leur lot dans une société qui n'offrait aucune alternative à leur domination par les hommes : *“[T]he feminine ethic had to encourage submission to reality”* (1983 : 234).

exigée par cet état de dépendance et de passivité se trouvait souvent canalisée par des stratégies d'évasion et/ou un profond sentiment religieux (supra, 216, infra 227-238). Rachel et Andrew Jackson construisirent ensemble un double mythe pour supporter la séparation : Jackson, investi d'une mission commandée par la providence divine, bénéficiait de la protection accordée aux justes ; une fois son action accomplie, il rentrerait au logis pour y couler des jours heureux avec sa femme. Telles sont les deux figures mises en place par le couple pour faire face à un monde et à des pulsions personnelles (celles de Jackson) inconciliables avec une félicité domestique de l'ordre du fantasme.

Le mythe conjugal du retour

Deux appellatifs déjà mentionnés que Jackson utilisa pour s'adresser à Rachel définissent dans leur concision le rapport qu'il entretenait avec sa femme : *"my better self"* et *"my bosom friend"*. Cette part de lui-même, cet autre caché dans la plantation du Tennessee figure une appartenance lointaine, une attache rassurante face aux vicissitudes de la vie publique. Dans la tourmente des affaires, des voyages à cheval ou en diligence, dans le fracas des batailles, la floraison des tracasseries administratives, le brouhaha politique, Jackson sait se retrouver le soir, à la lueur finissante d'une bougie, pour écrire à sa femme. Rachel existe dans une réalité autre, à la fois proche et lointaine : ***"Tho I am absent My heart rests with you"*** (Smith, I : 91). Elle est le lieu du retour sur soi, le lieu de l'intime, de la retraite, suivant les conventions du xix^e siècle (Welter, 1966 : 162-163), mais aussi le lieu mythique du retour à Ithaque après un voyage bien savouré.

Il est remarquable que très tôt dans leur mariage et dans la carrière naissante de Jackson, celui-ci faisait déjà référence à sa retraite de la vie publique. Il l'écrit à Rachel le 9 mai 1796 :

With what pleasing hopes I view the future period when I shall be restored to your arms there to spend My days in Domestic Sweetness with you the Dear Companion of my life, never to be separated from you again during this Transitory and fluctuating life I mean to retire from the Buss of publick life, and Spend My Time with you alone in Sweet Retirement, which is My only ambition and ultimate wish (Smith, I : 92).

Cette assurance semble avoir été motivée par l'angoisse de Rachel devant leur séparation, comme une ouverture vers un monde meilleur où le couple serait réuni. De manière caractéristique, ce monde s'oppose à la "vie publique" responsable de leur séparation. Jackson ne fit jamais mine de vivre ainsi bien qu'il fit constamment référence à ce mythe du retour durant les trente-sept années de son mariage avec Rachel.

En avril 1804, l'année de l'installation à l'Hermitage, Jackson réitérait son désir de retraite et de solitude conjugale afin de calmer la "détresse" de Rachel :

what sincere regret it gives me on the one hand to view your distress of mind, and what real pleasure it would afford me on the other to return to your arms dispel those clouds that hover around you and retire to some peacefull grove to spend our days in solitude and domestic quiet (Moser, II : 13).

On voit ici combien le mythe de la retraite vient substituer une situation idyllique à des

circonstances difficilement supportables pour Rachel. La construction symbolique à l'oeuvre dans la correspondance du couple frappe par la récurrence de ses références mythiques à chaque crise et la force d'évocation qu'un tel mythe personnel pouvait engendrer. Toutefois, Jackson ne se fait pas d'illusion sur la marche à suivre : son voeu n'est pas réalisable dans le présent, comme le souligne l'utilisation du conditionnel (*would*).

Dix ans plus tard, le 12 avril 1814, Rachel se saisissait elle-même de la même figure pour atténuer son anxiété : ***“may the god of Heaven be with you ther also and then you will returne to my Longing armes and in peace you will wear your well Ernd Lawrels with the Smiles of a greatfull Country”*** (Bassett, I : 499). On remarquera ici l'emploi de *will*, modal de visée qui implique l'espoir de voir sa prédiction réalisée. Dans une lettre du 7 avril, elle avait déployé une métaphore printanière pour exprimer l'effet régénérateur qu'aurait le retour de son mari sur son équilibre :

the spring time has Returnd ther is a semblance in my siprits my mind and the present time meaning the Deep snow on the 4 of this month It was so Deep and heavy it broke large tops and lims of trees Every think appeard to Look mournfull of the vegitable kine but when the sun shone on them theay all wer vivified. so will you have that Effect on my spirits when I see you returning to me againe nothing will animate or inliven me untill then (Moser, III : 59).

Rachel tire avant tout sa métaphore de la neige qui recouvrait la campagne. L'espoir est bien mince de voir éclore les fleurs du printemps, une éventualité qu'elle envisage seulement au retour de son mari, mais dont elle doute encore.

En 1821, après une décennie d'activité militaire intense, Jackson était un homme malade, à la limite de l'effondrement. Seules les demandes insistantes du président, du secrétaire à la Guerre et de ses amis politiques lui firent accepter le poste de gouverneur du Territoire de Floride, malgré ses réticences. Il s'en explique à Coffee en ces termes :

my having consented to go to Florida (...) may astonish you from the firm determination I had taken not to accept it, and my long and a[n]xious desire for retirement, but when I tell you, that the change of this my determination was brought about by the solicitations of the President (...) it may absolve me from the appearance of instability in my resolves (Moser, IV : 27).

Nous avons déjà mentionné la douleur que lui occasionna son départ pour Washington en 1824. Jackson n'était donc pas exempt, à partir des années 1820, d'un désir plus prononcé de retraite à l'Hermitage, non que ses résolutions tiennent longtemps devant les pressions croissantes de ses amis politiques. Son sens du devoir et la “tradition masculine” (Stowe, 1990 : 168) lui interdisaient de refuser un appel de la nation. Stowe brosse le portrait d'un planteur idéologiquement proche de Jackson sur la question de la chose publique : ***“He strove to be the kind of man he felt the time required but no longer rewarded, a man who was, in the words of a friend's praise, ‘truly virtuous, chaste, benevolent, and able’”*** (1990 : 169). L'opinion de ses amis et de ses pairs avait plus d'importance encore que les siennes quand ses services à la nation étaient requis de concert.

À une période de sa vie, Jackson eut l'occasion de rester à la plantation à savourer les délices de la félicité domestique. Pour lui, cependant, cette expérience fut traumatique

et terrible, proche d'une mort symbolique qui le guettait si aucune "action" ne venait rompre la monotonie des activités agricoles. Dans les années 1809-10, un mal-être profond lui fit envisager un temps de quitter le Tennessee et de refaire sa vie ailleurs ²³⁵. Ce malaise était dû d'une part aux critiques liées à son duel meurtrier avec le jeune Dickinson et son implication dans l'affaire Burr quelques années plus tôt (1806) ²³⁶, mais surtout à l'inaction relative qui s'en était suivie. Il n'exerçait plus comme fonctions officielles que son mandat de général de la milice qui ne lui procurait que des frustrations. À tel point qu'en 1810, il était prêt à déménager au Mississippi pour y assumer un poste de juge. Dans une lettre du 10 février 1810 au grand homme de loi Jenkins Whiteside, alors au Congrès à Washington, Jackson confiait ses angoisses et demandait l'aide de l'homme politique pour obtenir sa nomination :

from my pursuits of several years past—from many unpleasant occurrences that took place during that time it has given to my mind such a turn of thought, that I have laboured to get clear off—I have found this impossible, and unless some new pursuit to empty my mind and thoughts <upon>—I find it impossible to divest myself of those habits of gloomy and peevish reflections that the wanton and flagitious conduct—and unmerited reflections of base calumny, heaped upon me through dark and hidden communications has given rise to—in order to experiment how far new scenes might relieve me from this unpleasant tone of thought—I did conclude to accept that appointment in case it was offered me (Moser, II : 233).

En décembre de la même année, Donelson Caffery, le fils de Mary Donelson, la soeur de Rachel, écrivit de Natchez à son oncle pour le dissuader de son entreprise :

Cousin Sandy informs me you are determin'd to move to this Country, I will not pretend to advise you, but persist in the opinion I have before express'd, that were I, in your situation would not move—You have nearly got through all your embarrassments, you have a delightful farm, from the produce of which you will at least be able to live comfortably; by the respectable part of the Country you are highly esteem'd; you are able to select a good society from yr. neighborhood (...) here another volume will be presented to your view in which human baseness will take up a considerable part (Moser, II : 256).

On voit à travers cette lettre que Jackson vivait enfin la retraite tranquille qu'il appelait de ses vœux, mais la réalité semblait lui convenir beaucoup moins que le fantasme. Il préférait en définitive les "nouveaux théâtres" (*new scenes*) à la tranquillité domestique, malgré le tableau idyllique qu'il en dressait.

Jackson, qui avait été tout à la fois marchand, négociant, représentant et sénateur au Congrès, juge, spéculateur, se retrouvait sur sa propriété à gérer les affaires courantes, à organiser une milice d'État sans objet dans l'indolence du Congrès et face à l'hostilité de l'Exécutif, à spéculer sans effervescence, à choyer sa femme. Le calme plat, l'ennui mortel. Le soldat trépignait, le général exigeait une bataille, l'homme voulait agir : ***"from all which I may conclude that as a military man I shall have no amusement or***

²³⁵ Voir notre étude intitulée "Les hommes du Tennessee" et plus précisément la partie appelée "Désillusions" (II : 159-162).

²³⁶ "Les hommes du Tennessee" (II : 107).

business—and indolence and inaction would shortly destroy me” (Moser, II : 232). Il n'est jamais bon de vivre ses fantasmes, la “joie domestique” ne réussissait pas à Andrew Jackson.

Sans “amusement”, Jackson est réduit à l’“indolence” et à la mort. Sa famille à coup sûr ne l’amuse pas suffisamment, malgré ses assurances du contraire. L’ensemble des érudits s’accordent à clamer son amour de la famille, ce qui est exact, tant qu’il ne vit pas tout le temps avec elle. Il aime sa famille, mais il ne l’aime jamais autant que lorsqu’il s’en trouve séparé. Car enfin, la seule période de sa vie où il aurait pu en profiter (les Jackson adoptèrent Andrew, Jr. en 1809) fut aussi une des plus déprimantes pour lui. Savourons ici l’ironie du désir.

Les réactions de Rachel au spleen de son mari, à son envie de partir et même à l’arrivée de son fils tant désiré, ne sont pas enregistrées pour la postérité. Dans l’ordre affectif de la relation des Jackson, l’enfant tint néanmoins une place exceptionnelle, fédératrice même, pour un couple vieillissant qui n’eut jamais d’enfant dans une société où la descendance et la transmission tenaient une place si importante.

Junior

En 1809, les Jackson adoptèrent un neveu de Rachel, né l’année précédente, baptisé Andrew Jackson par ses parents biologiques (Moser, II : 218)²³⁷. Il fut l’héritier et l’idole des nouveaux parents, alors en âge d’être grand-parents²³⁸. Andrew Junior fut bien sûr le centre de la famille nucléaire à l’Hermitage. Sa présence vint ajouter à l’échange épistolaire un lien supplémentaire entre époux : elle scella leur relation et devint le lieu où ils se retrouvaient dans l’absence. Junior était l’objet de leurs craintes et de leurs espoirs, le sujet de conversation qui conjurait le malheur de la séparation, la promesse d’une descendance dans un monde où la transmission du nom et de la terre renforçait l’assise sociale de la famille à travers les âges (Burton, 1985 : 108-109).

On ne va pas conjecturer sur la stérilité des Jackson. Rachel demeura mariée à Lewis Robards pendant plusieurs années et n’eut pas d’enfants avec lui. De son côté, Jackson n’a jamais non plus fourni la preuve qu’il pouvait procréer. On ne lui connaît pas de visite au quartier des esclaves ni d’enfant naturel, comme c’était le cas entre Thomas Jefferson et l’esclave Lucy. Avec sa “philosophie” habituelle, Jackson enjoignait Rachel

²³⁷ Pour le détail de cette adoption et notamment concernant les implications de lignage, voir notre étude intitulée “Andrew Jackson et la paternité” (IV : 268-270). Cette étude-ci traitera spécifiquement des rapports de Junior à sa mère et de l’“utilisation” qu’elle fait de l’enfant dans ses rapports à Jackson.

²³⁸ Junior était le fils naturel du frère de Rachel, Severn Donelson, et d’Elizabeth Rucker Donelson. Il avait un frère jumeau, Thomas Jefferson Donelson (Moser, II : 218). Moser (1984) précise que l’adoption légale n’ayant pas cours dans le Tennessee de l’époque, aucun papier officiel ne confirme l’adoption de l’enfant. Les Jackson étaient nés tous deux en 1767. L’âge moyen de mariage pour les filles de l’élite en Caroline du Nord autour de 1850 était de 20 ans. Or, cet âge était similaire à l’âge moyen des femmes pour leur premier mariage entre 1950 et 1970 (Censer, 1984 : 91-92). Rachel avait épousé Robards vers 1785 ou 1786, à l’âge de 18 ou 19 ans. Jackson, lui, avait 23 ou 24 à l’époque de son mariage avec Rachel, un âge légèrement inférieur à la moyenne de l’époque (Censer, 1984 : 93).

de se plier aux desseins de la Providence. Si Dieu ne leur avait pas donné d'enfants, c'était pour mieux s'occuper de ceux des autres (Caldwell, 1936 : 240).

Le soutien moral et affectif de Junior à Rachel Jackson pendant les années de guerre (1813-1815) qui tinrent son mari presque constamment éloigné de sa famille, apparaît d'une façon frappante, cinglante même. Nous l'avons vu, le manque de son mari est physiquement rendu dans ses lettres où elle laisse aller son chagrin par expirations, par flots de paroles ou par jets et bouts de phrases scandés souvent par des tirets (très courants dans l'écriture d'alors) qui forment des îlots de paroles entre lesquels se glissent soupirs et sanglots inconsolables.

Andrew Jackson, Jr., fut certainement la victime malheureuse de cet excès de sentiment reporté par les parents sur l'objet tant désiré de leur affection, au détriment sans doute de son épanouissement individuel. Rachel rapporte un tel accès de sentiments dans une réaction du petit garçon :

our Son Andrew the Dear Little fellow hurt my feelings a Little time since he was attact with this feaver he Calld for you saide he pappa must be sent for oh Cousin Stockley go fetch me my pappa but Sweet mother dont you Cry (Bassett, I : 498).

Appeler son papa au secours et consoler sa mère en larmes résume à peu près l'existence d'Andrew Jackson, Jr.

Le petit garçon, encore en bas âge, fut un soutien indispensable à Rachel Jackson, plutôt dépressive dans les années 1812-1815 durant lesquelles son mari était au front²³⁹. Les activités de ce dernier, guerrières ou politiques, le gardèrent loin de la maison pendant de longues périodes, dans l'impossibilité de fournir à Rachel l'affection dont elle avait besoin.

Celle-ci chercha donc quelque consolation dans la présence de son fils, ainsi que dans les lettres de son mari et l'espoir de son retour qu'elle puisait dans sa dévotion religieuse. Andrew, Jr. porta le fardeau du chagrin inconsolable de sa mère : ***"it supports me that I (mutilated) I have our Little andrew here"*** (Bassett, I : 283). Seules les lettres de Jackson et les paroles de l'enfant semblaient calmer la mère, si l'on en croit les propres récits de Rachel, qui met souvent en scène dans son écriture ses accès d'angoisse et le réconfort apporté par son fils :

our Little Andrew is well the most affectionate Little Darling on Earth often dos he ask me in bed not to cry. Sweet pappa will Come home to you again feel my Cheeks to know if I am shedding Tears. One of them Extreem Cold nights he got a little vext and said he wondered his pappa did not Come home & sleep with him in his big bed on sunday last Mamma said he lets go to Nashville & See if he is ther. I told him wher you wer gone he said dont Cry Sweet Mama, you cant think how that has supported me in my trials (Moser, II : 362).

Les lettres sont très souvent extrêmement graphiques et produisent comme ici un effet de réel saisissant. Dans cet extrait, Rachel opère un savant chantage affectif en produisant la

²³⁹ Voici un exemple des capacités de travail et des demandes qu'il imposait à ses subordonnés : *"After twenty four hours of labour in preparing dispatches for Major Genl Pinckney, the Secratary of war and Governor Blount, during which time Major Reid my aid, and myself has not Slept one hour, before I lie down"* (Moser, II : 515). Dans ces conditions, il est extraordinaire que Jackson trouve encore le temps d'écrire si souvent à sa femme.

“voix” de l’enfant et mettant en scène, non plus son chagrin à elle, mais le désespoir de son fils qui est prêt à tout (ici se rendre à Nashville, à une vingtaine de kilomètres de la plantation) pour aller voir son père. Si Rachel espérait créer un sentiment de culpabilité chez son mari, il n’en a néanmoins rien montré.

Durant ses années de campagne, Jackson envoya ou fit envoyer de nombreux cadeaux à son fils, ainsi qu’à ses autres pupilles. Par exemple, un des esclaves²⁴⁰ attachés à Jackson pendant la campagne avait préparé un gâteau au gingembre et aux noix pour l’enfant : **“Kiss him for his papa, and give him the nutts and ginger cake sent him by Dunwodie”** (Moser, II : 354). Jackson lui offrit une pipe indienne offerte par un chef allié, en octobre 1813 : “Colo. Hays says to me he delivered him the pipe—and he was pleased with it” (Moser, II : 437). La pipe se voulait un signe avant-coureur de son retour prochain, un objet dont la fragilité était métaphoriquement aussi grande que celle de la présence du père à la plantation : **“Tell our little Andrew that I will be soon home and bring him some pretty—I send him by Colo. Hays a pretty that I have been presented with, which you must say to him he must not let fall or will break”** (Moser, II : 436). On retrouve dans ces lettres une parole qui circule entre le mari et la femme, celle-ci étant aussi l’intermédiaire entre le père et l’enfant.

Il est sûr que l’enfant fut le pôle affectif majeur qui donna un sens à la relation conjugale déséquilibrée, tout en la libérant de la tension trop forte créée par la séparation. Malgré les retours ponctuels de Jackson à la plantation, le couple souffrit de ces longs mois d’absence, et, aux mots de réconfort, impalpables, les cadeaux à l’enfant ainsi que sa présence entre les parents venaient incarner la distante présence du père et de l’époux, procurant un palliatif à la relation conjugale contrariée. Une telle substitution épistolaire à l’absence du père montre combien le noyau familial souffrait de cet écartèlement.

Jackson était déjà dans l’ordre de la passation du père au fils, quand il transmettait le cadeau reçu du chef indien : **“a pretty that I have been presented with”**. Son dessein à long terme en adoptant un fils (et pas une fille) est bien entendu de transmettre son nom à la postérité. C’est aussi de modeler l’enfant à l’image du père, en l’associant à ses exploits : **“shall expect you with my little son to meet me in Nashville—tell him I will make a general of him—that he shall have a soldiers coat, and sword”** (Moser, II : 394). Cet attachement à répliquer son attitude est caractéristique d’une fierté et d’un espoir paternels qui renvoient sur les enfants les aspirations souvent égoïstes des parents. Tout le fantasme de Jackson transpire dans son désir de transmission, la rutilance de l’épée, la grandeur de l’uniforme, le prestige du titre, et surtout le pouvoir d’imposer aux autres sa propre volonté et de façonner un fils à son image (**I will make a general of him**).

L’ampleur des attentes parentales était immense. Car Rachel n’était pas en reste pour calquer sur ses sentiments et ses attitudes les schémas masculins conventionnels : **“Sweet Andrew is here with me and is well talk much of his Sweet father he is a man he never Cryes on no occation has an uncommon avition [aversion] to Crying”**

²⁴⁰ Dinwodie, l’esclave en question, s’occupait particulièrement des chevaux et semblait très apprécié puisqu’il travailla également pour des amis de Jackson (Moser, II : 516).

(Bassett, I : 499). Mais, Andrew, Jr. demeura "Sweet Andrew" et aucun carquois, aucune épée, aucun uniforme ne parvinrent à lui faire adopter le dieu Mars pour idole. Andrew Jr., avait prédit son père, serait un homme de famille, il le fut, quoique d'une manière parfois irresponsable, mais il ne fut rien d'autre, et surtout pas un général. Il est très possible d'ailleurs que Rachel se soit opposée à ce que le jeune homme intègre West Point et embrasse la carrière militaire. Mais, aucune mention de cela pour Junior n'est faite dans la correspondance au moment crucial de l'adolescence.

Cette simplicité de caractère et sa gentillesse devaient parfaitement convenir à Rachel, qui redoutait plus que tout le départ de son fils à la guerre. D'ailleurs, qui sait si, à l'instar de la mère de Jackson, elle ne voulait pas faire de son fils ²⁴¹ un pasteur presbytérien (Remini, I : 6) ? Aucun document n'y fait référence, mais la dévote Rachel n'aurait sans doute pas vu d'un mauvais oeil que son fils consacra sa vie à diffuser la parole de Dieu, elle qui vivait constamment dans sa lumière.

Le sentiment religieux de Rachel

Les écrits de Martha Winans, auparavant cités, révèlent un élément capital dans l'existence de nombreuses femmes de la frontière : la dimension religieuse. Catherine Clinton voit dans la piété une façon pour les femmes de lutter contre la solitude et les tourments de la vie à la plantation : **"When her endurance flagged, the Christian woman turned to God for fortitude"** (1982 : 170). Remini.; dresse le portrait d'une Rachel extrêmement dévote :

As she grew older, Rachel became extremely pious. It was not the ordinary kind of piety that may result with advancing age, but a rousing evangelical, near-fanatical piety that permeated her entire life (I : 59-60).

Il avance même que Rachel aurait pu se repentir ainsi des péchés de sa jeunesse, hypothèse psycho-historique dont la pertinence n'est avérée par aucune source fiable. Ses lettres évoquent sa foi en une Providence et un Dieu tout-puissant qui dirigent les actions des hommes et soutiennent l'entreprise quasi-messianique de son mari, ce à quoi Jackson adhérerait totalement et se référerait librement dans sa correspondance privée.

La piété : ***"but I look unto the Lord, from whence comes all my comforts"*** ^{242,,}

Les Jackson étaient presbytériens, bien qu'Andrew n'ait rejoint officiellement l'église que très tard dans sa vie, après sa retraite de la sphère politique, quelque dix ans après la

²⁴¹ On trouvera d'autres références à Junior dans notre étude intitulée "Andrew Jackson et la paternité" (IV : 253-351).

²⁴² Rachel Jackson écrivait, le 23 décembre 1824 : ***"I have the precious promise, and I know that my Redeemer liveth (...) I can do all things in Christ, who strengtheneth me"*** (Moser, V : 456-457).

mort de sa femme (Arnold, 1969 : 116-117). La doctrine calviniste des Presbytériens sous-tend néanmoins toute l'action de sa vie et s'exprime avec force et clarté dans la correspondance avec Rachel. La prédestination (" ***The Lord's Will be done*** ", selon l'expression consacrée) influence l'attitude du couple face aux vicissitudes de la vie et dirige leurs actions dans le monde. Cependant, il faut noter que Jackson n'était pas homme à se soumettre à une providence souveraine. L'ambivalence de sa position face à la fatalité est à la mesure de sa volonté de puissance. Jackson était trop volontaire pour accepter un déterminisme trop grand. Il fit plutôt en sorte que les désirs du Seigneur rejoignent les siens. Pourtant, en janvier 1825, il faisait part à son ami Coffee du pouvoir de la Providence :

I am still in the habit of ascribing the lot of man to the will of an all-wise providence, and should I be brought into the Presidential chair it must be by His influence counteracting the intrigues of men and the union of interests here (Bassett, III : 274).

On voit que Jackson se sentait investi d'une mission d'inspiration divine ; que sous le vernis de soumission se profilait la volonté de suivre la voie tracée à la fois par ses propres intérêts et par le Très-Haut afin de combattre les forces du Mal incarnées par ses ennemis.

Du couple Jackson, Rachel était la plus dévote et la plus impliquée dans la pratique religieuse. Lors de la visite des Jackson en 1824 à Washington, Rachel allait tous les jours à la messe, deux fois par semaine à un rendez-vous de prière et assistait à deux messes le dimanche. Religion: Dévotion; , refusant la majorité des nombreuses invitations du circuit mondain de la capitale (Remini, II : 85 ; 407n38)²⁴³. Le 23 décembre, elle dressait un portrait "orienté" de Washington à une amie de Nashville, Elizabeth Kingsley :

To tell you of this city, I would not do justice to the subject. The extravagance is in dressing and running to parties; but I must say they regard the Sabbath, and attend preaching, for there are churches of every denomination and able ministers of the gospel. We have been here two Sabbaths. The General and myself were both days at church. (...) I am going to-day to hear Mr Summerfield. He preaches in the Methodist church; a very highly spoken of minister. Glory to God for the privilege. Not a day or night but there is the church opened for prayer (Moser, V : 456-457).

La description de Washington se limite à son "extravagance", mais, à l'inverse de la Nouvelle-Orléans qu'elle avait qualifiée de "Grande Babylone" quelques années plus tôt (Remini, I : 403), Rachel semble lui pardonner cette faute car les églises ouvertes jour et nuit atténuent la vanité des lieux²⁴⁴. Son intensité religieuse est telle qu'elle compte le

²⁴³ Jackson écrivait à John Coffee, le 27 décembre 1824 : "Mrs. J. and myself goes to no parties (...) at home smoking our pipe" (Moser, V : 457-459). Cette attitude est confirmée dans la lettre de Rachel du 23 décembre : "The play-actors sent me a letter, requesting my countenance to them. No. A ticket to balls and parties. No, not one. (...) Indeed Mr. Jackson encourages me in my course. He recommends it to me to be steadfast" (Moser, V : 456-457).

²⁴⁴ Jackson abondait dans cette vision de Washington comme lieu de l'hypocrisie humaine : "there was nothing but shew, nothing of pure principles of friendship in these crowds, hypocrisy and hollow heartedness predominates in this great city" (Bassett, III : 274). On sent ici l'influence moralisatrice de Mme Jackson.

temps selon les Sabbaths passés²⁴⁵. La ville se réduit pour Rachel à la fréquentation des lieux et ministres du culte. Trois ans plus tôt, elle avait montré des velléités d'autorité afin que l'on respectât le jour du seigneur dans la Pensacola cosmopolite sur qui les Américains allaient monter leurs couleurs²⁴⁶. Elle avait exigé que l'on purgeât la ville de ses profanités le jour du Sabbath :

In all that time I was not an idle spectator. The Sabbath profanely kept, a great deal of noise and swearing in the streets; shops kept open, trades going on, I think, more than on any other day. They were so boisterous on that day I sent Major Stanton to say to them that the approaching Sunday would be differently kept. And must I say the worst people here are the cast out Americans and negroes? Yesterday I had the happiness of witnessing the truth of what I had said. Great order was observed; the doors kept shut; the gambling houses demolished; fiddling and dancing not heard any more on the Lord's day; cursing not to be heard (Moser, V : 80).

Rétive à toute forme de mondanité qui ne respecterait pas les rites sacrés, la femme du général n'avait rien à envier à son mari quand il s'agissait de faire respecter ce en quoi elle croyait. La foi de Rachel la soutenait jusque dans le pays de pécheurs qu'était le Territoire de Floride et la rhétorique religieuse lui donnait du courage. En juillet 1821, elle écrivait : ***"I have heard but one gospel sermon since we left home. But I know that my Redeemer liveth. He is my shield. I shall not want. He will not leave me nor forsake me in all my trials through this wilderness."*** Pourtant, Rachel requérait aussi le soutien de ses amis : ***"Oh, pray for me; I have need of that aid from my dear Christian friends"*** (Moser, V : 80). Devant la virulence des assauts, Rachel pensait allier la force de ses convictions au soutien physique de ses proches pour en conjurer les effets sur son équilibre. Les pasteurs en visite à Nashville²⁴⁷ savaient qu'ils pouvaient toujours s'arrêter à l'Hermitage et y trouveraient un accueil chaleureux (Remini, I : 380).

Ce soutien moral imploré par Rachel traduit une profonde angoisse envers le monde extérieur perçu comme mauvais par une épouse qui voyait surtout les attaques féroces portées contre son mari dans l'arène politique et qui croyait comme lui au mal inhérent aux hommes. Au vu des activités militaires et publiques de Jackson, ses démêlés avec ses contemporains forgèrent chez le couple une vision sombre de l'âme humaine que renforçait un calvinisme propre à surenchérir la perception manichéenne du monde. D'ailleurs, ils ne différaient pas de leurs contemporains pour qui le mal était dans la société. La nature humaine était jugée par essence mauvaise. Les Jackson avaient été éprouvés durant toutes ces années par les attaques des uns et les trahisons des autres²⁴⁸. La campagne de 1828 représenta un point d'orgue dans la virulence des

²⁴⁵ Elle avait déjà adopté cette alternative en 1821 à Pensacola : *"Three Sabbaths I spent in this house before the country was in possession under American government"* (Moser, V : 79-80).

²⁴⁶ Jackson était le premier gouverneur du Territoire de Floride, acheté récemment par les États-Unis à l'Espagne (Remini, I : 386).

²⁴⁷ De toutes les villes situées dans la région appelée *'Bible Belt'*, il est dit que Nashville en est la boucle. Il y a plus de cinq cents église établies et Nashville est le centre des maisons d'édition religieuse des États-Unis. La présence des églises africaines-américaines y est également prépondérante.

insultes et la bassesse des propos, ce qui inclina Rachel à souligner encore davantage le martyre qu'elle vivait sur cette terre :

I am denyd maney pleasures and comforts in this Life (...) well the apostle says I C[an do all] things in Christ who strenghtened me. I can say my soule can bear testimony to the truth of that Gospel for who has been so cruelly tried as I have my mind by trials hav been severe.

Elle s'indignait que les "ennemis du général" l'aient incluse dans leurs diatribes, elle qui pensait avoir vécu jusque-là en bonne intelligence avec le monde :

the enemys of the Genls have dipt their arrows in wormwood and gall and sped them at me Almighty God was there ever aney thing to equal it (...) to think that thirty years had passed in happy social friendship with society, knowing or thinking no ill to no one—as my judgement will know (Bassett, III : 416).

Malgré sa conscience chrétienne, Rachel avait du mal à pardonner à ses tourmenteurs. Dans son discours apparaît soudain la voix du Seigneur, surgissant et admonestant les pécheurs, et la dévote, à l'instar de son mari, ne doute pas que la rétribution divine les frappera au jour du jugement. Elle termine sa plainte par une nouvelle mise en scène de sa passion :

how maney prayers have I oferd up for their repentance—but wo unto them of offences Come theay have Disquieted one that theay had no rite to do theay have offended God and man—in as much as you offend one of the Least of my little ones you offend me Now I leave them to them selves I feare them not I fear Him that can kill the Body and Cast the soule into Hellfire. o Eternity awful is the name (Ibid.).

Malgré son inclination au pardon dans le Christ, c'est plutôt au Dieu vengeur (celui de l'Ancien Testament cher à Jackson) qu'elle voudrait livrer ses vilipendeurs. Impliquée à son corps défendant par les adversaires politiques de son mari, Rachel n'était pas en mesure de leur opposer le dédain nécessaire. Son angoisse chronique face aux activités de Jackson la prédisposait au contraire à recevoir les attaques journalistiques comme l'aboutissement de l'invasion du monde dans son univers personnel, le refuge où elle pensait être à l'abri de l'extérieur. Dans la lettre précédemment citée, elle s'émeut de l'impact sur sa famille, suscité par les accusations sur la moralité du couple Jackson au moment de leur mariage mouvementé : ***"My old acquaintances wer as much hurt as if it was themselves or daughters"*** (Bassett, III : 416). Cette remarque souligne le sentiment d'intrusion ressenti par la famille et déploré par elle quand l'honneur d'une jeune fille était en cause. Le retour-boomerang de l'agressivité sociale dans l'intimité du foyer lui semblait non seulement insupportable, mais contraire à toutes les règles de bienséance et de moralité.

Jackson réagissait différemment aux attaques, mais toujours avec le besoin de la justification. Sa rhétorique démentait à la fois les insinuations adverses et le rassurait, lui pour qui l'action requérait, à ses yeux, une reconnaissance nécessaire de son utilité et de son éclat. En réaction aux voix qui s'élevaient au Tennessee contre sa campagne indienne, il écrivait le 17 février 1814 :

²⁴⁸ Cette vision jacksonienne sombre des rapports sociaux a été présentée par Kohl (1989 : 22-28) dans une sous-partie intitulée "Victims and Victimizers".

these cowardly fellows I learn have, endeavouring to throw a shade over my character. It is in vain for such cowardly rascals to try to injure a virtuous man. But under those circumstances I know it will be grat[ifying] to you to learn that I have done my duty and meet the reward due to a faithful soldier, the approbation of his superiors. I send the letter (Bassett, I : 464).

Il est frappant de constater le besoin éprouvé par Jackson de faire parvenir à Rachel les preuves de sa bonne conduite. À l'inverse de sa femme, Jackson ne se retirait pas du monde devant l'opprobre, mais cherchait au contraire des témoignages de soutien afin de confirmer la valeur de ses actions contre l'injustice des accusations. Rachel, étant une femme, n'avait pas la possibilité de protester publiquement des attaques portées contre elle et le seul refuge acceptable (et fourni) par la société pour une femme vilipendée était le cercle des intimes ou sa défense par des hommes garants de sa réputation. Une femme était ainsi attaquée deux fois, par son agresseur direct et par son statut social qui lui interdisait de se défendre elle-même.

Les Jackson étaient presbytériens, mais ils ne dédaignaient pas de fréquenter d'autres sectes protestantes, notamment les offices méthodistes, lors de leur séjour à Washington en 1824 (Moser, V : 456-457). Ces "descendants spirituels de Jean Calvin" (Norton, 1981 : 6) croyaient à la prédestination. Le sentiment que Dieu lui avait confié une mission ne quitta jamais le général et conforta le président dans chacune de ses décisions. Rachel renforçait cette certitude en octroyant des références bibliques prestigieuses à son mari traversant le désert vers la terre promise, comme en ce 7 avril 1814 : ***"I trust that same God that Led Moses through the wilderness has been and now is Conducting you giving you his aide his protection on that my hopes are founded"*** (Bassett, I : 498). Selon Jackson, la même protection dont bénéficia le prophète lui était accordée par le Très-Haut :

my love as it respects my safety, when you reflect, that I am protected by that same overuling providence when in the heart of the creek nation, as I am at home his protecting hand can Shield me as well from danger, here as there, and the only difference is that his protecting hand is more conspicuous in the field of Battle than in our own peacefull dwellings when we are surrounded, by our bosom friends (Moser, III : 34).

Le dieu omniprésent, tant sur le lieu familial de la plantation que sur le champ de bataille, participe également chez Jackson de ce désir d'unité familiale au-delà de la séparation physique. Tel Moïse menant le peuple d'Israël à la Terre Promise, il prépare aussi l'intégrité "sacrée" du territoire national. Que le cœur de la nation Creek batte à l'unisson de sa tranquille demeure, voilà un credo d'universalité revendiqué par Jackson, l'uniformisation d'une terre appelée à un grand dessein. Faire de l'Amérique une seule maison apparaît pour lui la mission la plus fondamentale qui soit. On retrouve ce désir de symbiose familiale dans la crise de l'affaire Eaton, où il menace de renier sa famille si l'unité n'est pas réalisée, si ses directives de patriarche demeurent négligées. Le précepte de Matthieu (12:25), "Une maison divisée en elle-même ne peut pas tenir debout", prôné par Jackson et ses contemporains quelque vingt ans avant le célèbre discours de Lincoln, fait ici autorité.

L'événement auquel participait Jackson détenait en effet une qualité spéciale, une singularité toute particulière qu'il soulignait à loisir, mettant l'accent sur la justesse de la

cause. Cette assurance d'être l'instrument d'un dessein providentiel et noble, d'une "destinée manifeste" avant la lettre, lui donnait à la fois le courage de ses actions, mais aussi affirmait leur justification et l'inévitabilité de leur succès. Cette rhétorique possédait à la fois une vertu guerrière puissante, un soutien moral incontestable devant les exactions perpétrées contre les Indiens et constituait un puissant remède à l'angoisse de Rachel dans les termes mêmes qui pouvaient la rassurer²⁴⁹. En outre, il est certain que Jackson croyait en sa rhétorique et s'employa à la mettre en oeuvre avec un succès rarement atteint par aucun général. Ward confirme que Jackson reconnaissait la cause divine de sa victoire : **"Later in life, Jackson was accustomed to refer to his role in the victory as that of 'the humble instrument of a superintending Providence'"** (1955 : 107). Nous pouvons dire ici que Jackson crut en sa mission bien avant la victoire, tenue pour certaine, écrite en quelque sorte.

Cet état d'esprit existait dans l'Amérique du xix^e siècle et les discours de louanges après la bataille de Chalmette, la victoire qui libéra la Nouvelle-Orléans en 1815, présentent souvent Jackson comme l'instrument de la volonté divine, ainsi que le souligne Ward : **"Jackson accepted the characterization of himself as God's chosen instrument graciously (...) It hardly depreciated his importance at New Orleans to be assigned a secondary role, as long as it was second only to God"** (1955 : 105). Cette double origine de ses exploits entraîne un paradoxe entre le fatalisme calviniste et son activité prométhéenne.

Le 8 janvier 1813, avant son départ pour le Sud et sa première expédition militaire, Jackson énumère les influences de son idéologie martiale :

I thank you for your prayers—I thank you for your determined resolution, to bear our separation with fortitude, we part but for a few days, for a few fleeting weeks, when the protecting hand of providence if it is his will, will restore us in each others arms, In storms, in battles, amidst the raging billows recollect, his protecting hand can save, in the peaceful shade, in cabins, in pallaces, his avenging hand can destroy—Then let us not repine, his will be done, our country calls, its rights are invaded, the innocent babe, and helpless mother, masacred by the ruthless savages, excited to these horrid deeds, by the infernal engines of British policy, and British depravity recollect then, that the god of Battle cries aloud for vengeance, we are the means in his hands to punish the impious Britains, for their sacriligious Deeds, we trust in the righteousness of our cause, and the god of Battle and of Justice will protect us, hence then dispel any gloomy ideas that our seperation may occasion, bear it with Christian cheerfulness—and resignation, I shall write you often, and shall be always happy to hear from you (Moser, II : 353).

Le vocabulaire martial s'enrichissait souvent d'un imaginaire à consonnance romaine où

²⁴⁹

La force du zèle montré par Jackson ne résidait pas uniquement dans sa députation divine mais aussi dans la dimension nationale et créatrice qu'il donnait à son action. Cette prise en compte de la destinée nationale comme but ultime de son oeuvre tempère la résonnance religieuse qui fait office d'arrière-plan moral. Il est évident, lorsqu'on compare ses lettres à d'autres correspondants, qu'il est plus enclin à développer la rhétorique religieuse dans la correspondance conjugale. Toutefois, il est aussi possible que sa vraie conviction se soit exprimée pleinement et uniquement sous les yeux de Rachel. Après la mort de sa femme, Jackson emploie d'ailleurs beaucoup plus souvent des images religieuses pour s'exprimer.

les exploits américains prenaient l'allure des campagnes antiques de civilisation contre les barbares. Dans la rhétorique jacksonienne, les Indiens et les Anglais participaient de cette dernière étiquette, sans grande distinction en raison de leur alliance. Dans ce combat primitif entre les forces du Bien et du Mal, Jackson convoque le dieu vengeur et guerrier de l'Ancien Testament, plus proche de Mars ou de Thor que du dieu protecteur qui offre son fils pour le rachat des hommes, et sous la protection duquel Rachel place son mari. Onze mois plus tard, Jackson n'avait cessé de revenir au leitmotiv qui semblait lui réussir puisque les anges, jusqu'ici, avaient été efficaces : ***"The guardian angles will protect us, and support us, under every trial danger and difficulty, so long as we are engaged in so righteous a cause"*** (Moser, II : 494-495). La ligne à suivre ne permettait aucun écart de conduite. Le devoir requérait une constance qui s'affirmait comme la seule protection possible contre le danger. La rectitude et la fortitude étaient les garants du succès.

Malgré son anxiété, Rachel ne pouvait qu'acquiescer au discours de Jackson :
if the almighty (mut.) [take]s Care of the good and virtuous you will be [in hi]s Care may his Choicest blessings forever on [you] keep protect be your Counciler be your (mut.) [in] time of dainger send a kind gardian angel [to guar]d your sleepeing hours if my prayers [and] my tears Can avail you will be well (mut.) (...) your affectionate wife untill death (Bassett I : 283).

Conjurer le sort en se reportant sur un ange ou sous la protection d'une providence mandataire de l'action militaire engagée aidait le couple à surmonter cette épreuve.

Toutefois, si Rachel semblait adhérer à l'idéologie de son mari, elle ne pouvait supporter les dangers auxquels il était exposé. En 1813, Andrew Jackson avait 46 ans et son état général n'était pas très bon, il était parti à la guerre avec deux balles dans le corps : une lui rongeaient doucement l'os du bras et l'autre était trop près du cœur pour permettre une opération. Une troisième lui avait traversé l'épaule quelques semaines avant son départ pour Natchez. Les épreuves qu'il traversait, les polémiques et l'adversité qu'il affrontait étaient autant de causes d'anxiété pour sa femme, bien que ses succès venaient confirmer la certitude qu'il avait posé son "pied sur un rocher qu'on ne peut abattre". Pourtant, Rachel paraissait réticente quant à la moralité d'une activité telle que la guerre :

may the Almighty God of heaven Shower down his blessings his mercy on you assist you in the ways of life in the ways of righteousness be your Shield in the time of dainger support you in all things, keep you in the paths of wisdom the way thereof is peace (Moser, II : 362).

Rachel semble ici prêcher, bénissant son mari et lui rappelant aussi que la paix est source de sagesse, que la folie des hommes s'exacerbe dans la tourmente de la bataille. Recluse dans la propriété, elle était épargnée par la cruauté du monde et demeurait le modèle moral de la société (Clinton, 1982 : 90). Elle encourageait toutefois Jackson à la modération et à la vertu : ***"I can almost say thou art a Cristian. I hope you are goodness and virtue points oute all your ways"*** (Bassett, I : 483). Cette injonction étonnante peut être lue comme une légère réprimande de la part de Rachel envers un mari trop belliqueux. Néanmoins, il ne faudrait pas croire que Mrs Jackson restait indifférente à la gloire montante de son mari et désapprouvait ses actions. Le 21 mars

1814, elle saluait comme il se doit ses victoires successives :

oh my Love my Heart bleeds for you the Daingers and trials perels and Diffyculties dayly awaits you but I see you have set your foot on a rock that never Can be shaken (...) By the grace and help of that god who has you in his heavenly parentel Care may he Condescend to be with you in the hour of Daiger of difficulty bare you Conquerrer through Support you with a mighty power. Your fortitude and firmness never was Equeled none was so tryed in our Day. (...) Blessed be the god of Heaven you have Triumph over them all (Bassett, I : 483).

Rachel loue surtout les qualités personnelles de Jackson. L'intérêt national demeure chez elle subordonné à l'action de son mari, à ses souffrances et ses efforts, à ses lauriers plutôt qu'à une vision politique ou stratégique de son action. Si elle garde une vision domestique de l'entreprise militaire de Jackson, c'est que son regard reste centré sur le rapport conjugal dont elle rappelle périodiquement la sainteté qui le fonde : ***"remember I have Clame on you That nothing but Death will Desolve"*** (Bassett, I : 499). Elle observe les actes de Jackson au prisme de cette exigence-là. Pour elle, les honneurs et la gloire passent après le serment conjugal. Seule la mort pouvait les séparer sur cette terre, mais elle leur permettrait d'être enfin réunis dans l'au-delà, cette fois pour toujours.

La mort de Rachel

La mort occupe une place importante dans la vie des planteurs. Le climat difficile, la pauvreté des soins, la tuberculose, la pneumonie, la malaria, la fièvre jaune faisaient des ravages dans toutes les couches de la population et il n'est pas rare dans les généalogies de trouver des mariages successifs après des morts en couches ou des fièvres fatales. Les Jackson connurent d'innombrables deuils dans leur famille et parmi leurs amis. Dans le but de faire face à l'insoutenable, leur discours de condoléances trouvait son inspiration dans les préceptes biblique de la volonté divine et de la soumission à la providence. La mort s'inscrivait dans le registre de l'impuissance des hommes et Jackson en acceptait l'irréductibilité.

Dans la citation suivante du 27 avril 1816, Rachel console la mère de John Hutchings, récemment décédé : ***"ther is none Exempt from trouble And the great Disposur of all who holds the Disteny of nations in his hands sees and knows what is best for us Let us my Friend resine to His will"*** (Moser, IV 27). L'idée que chacun est sujet aux afflictions de la providence peut être un moyen de fondre sa peine dans celle du monde. D'autant que la volonté du Tout-puissant doit être reçue sans murmurer contre le décret, sans se révolter contre la décision divine. Le 23 février 1819, Rachel tenta de rappeler son devoir chrétien au peintre Ralph E. W. Earl, inconsolable après la perte de sa jeune femme (une nièce de Rachel). Le désespoir était jugé comme un manque de foi en la sagesse du Seigneur et devait être vaincu par l'espérance d'une vie meilleure dans l'au-delà :

Let me as a real & Cincere Friend perswad you to try and reconcile this Solemn Dispensation for be asurd My Friend you have not to weep as those that have no hope—Angels wafted Her on their Celestial wings to that blooming garden of roses that have no thorns where Honey has no Sting, Look forward to that happy period when we Shall meet all our Dear Friends in Heaven wher the parteing sigh

will be no more be herd, all Tears will bee wiped from our Eyes. But Let us first Secur an interest in a Crucifyed redeemer. o My Friend Mr Earle thes is Sacred Facts religion prepares for Life or Death I know you ar not fare from it for I Can Say with Truth that a more Correct young man I never knew therefore put your trust In the Lord he never will Desert nor forsak those that Chose him, think not this a gloomey subject, oh. no—Its a light to my bath a lamp to my feet—Come and See me as soon as Convenient. May the God fo all Comfort Speak Peac to your Heart and say my grace is sufficient for the Amen (Moser, IV : 272).

En calviniste convaincue, Rachel voit en la grâce le bienfait suprême, remède de tous les maux et surtout des déchirements du cœur. Pour elle, la religion “prépare à la vie et à la mort”, en est à la fois le soutien et l'explication. L'imagerie religieuse traverse bien des lettres de condoléances, et l'évocation imagée d'une paix enfin trouvée par delà la mort devait apporter réconfort et joie aux survivants.

Le thème d'une vie meilleure dans l'au-delà, enfin délivrée des “épines” et des “piqûres” du monde, préoccupe Rachel particulièrement. La souffrance occasionnée par la solitude et l'angoisse trouvaient un exutoire dans le précepte de la vie heureuse après la mort. Continuation logique du mythe conjugal des retrouvailles dans l'enceinte protégée de la plantation, la mort qui délivre des affres de ce monde entraîne les âmes libérées dans le jardin en fleurs qu'elle évoque en parlant de Jane Earl.

Rachel précise que son discours est heureux, malgré les apparences. Elle se réjouit même d'une telle aubaine, sachant que les tourments de cette terre prendront fin un jour : ***“Its a light to my bath a lamp to my feet.”*** Le discours de Rachel est ainsi à deux niveaux de lecture. Le premier est évidemment religieux et invoque la doctrine traditionnelle chrétienne de la vie éternelle après la mort. Le second prend en compte la situation personnelle de Rachel, son isolement, son anxiété, sa souffrance causée par les absences répétées de Jackson. D'ailleurs, celui-ci reprendra le même discours après la disparition de Rachel, comme il sera montré plus loin. Pour lui alors, le monde sera également coupé en deux, et la tombe, la mort, sera le passage d'un état douloureux, de ce côté-ci, à un état d'extase et de repos, de l'autre côté, où la réunion sera possible avec celle qu'il aime, délivré des langues de vipères et de la fausseté du monde.

Le 8 février 1813, Rachel exprimait très précisément le rapport qu'elle établissait entre son anxiété, son désir de voir son mari rentrer à la plantation, et son espoir non moins grand, plus tard, d'une réunion éternelle libérée de la “séparation douloureuse” qui lui était alors imposée :

My time passes heavily not in good health but I hope to see you once more on this globe and after this frail life Ends be with you in happyer Climes wer I shall Experience no more painfull seporation and then I'll be at rest I feel a foretast of the Joys that is to the virtuous souls Gracious God help me to pray for your happiness (Moser, II : 361).

On voit ici qu'elle n'a pas un grand attachement à la vie sur terre, préférant le moment où ses tourments prendront fin.

Faire le deuil de Rachel : “A solitary monument of grief”

Rage et désespoir

La mort de Rachel en décembre 1828 fut certainement l'événement le plus traumatique de la vie d'Andrew Jackson dont nous possédons le témoignage. Son mari imputa la disparition de Rachel à la violence des hommes de John Quincy Adams pendant la campagne présidentielle, qui firent circuler à propos du couple les informations les plus extraordinaires, souvent ressenties comme outrageusement insultantes. Les jacksoniens ne furent pas en reste et attaquèrent Adams en l'accusant des mêmes maux. Jackson intervint immédiatement et affirma qu'il ne tolérerait pas d'attaque contre le caractère féminin. Ses remontrances furent sans effet sur les éditorialistes de son parti (Plessen, 1985 : 166). Rachel fut épouvantée des villainies rapportées par les journaux anti-Jackson et le candidat lui-même souffrit des outrages portés à la mémoire de sa mère ou de son frère :

even, Mrs. J. is not spared, and my pious Mother, nearly fifty years in the tomb, and who, from her cradle to her death, had not a speck upon her character, has been dragged forth by Hammond²⁵⁰ and held to public scorn as a prostitute who intermarried with a Negro, and my eldest brother sold as a slave in Carolina (Bassett, III : 425).

Mais l'atteinte la plus blessante pour lui était la remise en cause de la gloire de ses actions . Pièce maîtresse de sa conscience de soi et de son orgueil, ses prouesses militaires contenaient un élément sacré à ses yeux, une teneur nationale et inaliénable digne des actes fondateurs de la république. Toute agression envers l'intégrité morale et glorieuse de ses exploits sapait le fondement même de son équilibre identitaire. Voici une lettre qu'il écrivit à Richard K. Call, un membre de son équipe de campagne et ancien pupille, le 16 août 1828 :

The whole object of the coalition is to calumniate me, cart loads of coffin hand-bills, forgeries, and pamphlets of the most base calumnies are circulated by the franking privileges of Members of Congress, and Mr. Clay, (...) I am branded with every crime (...) every virtuous and patriotic act of my life is charged upon me as a crime (...) My philosophy is almost worn out (Bassett, III : 426).

Tenu à un devoir de réserve par les conventions régissant l'attitude requise d'un candidat à une position aussi élevée, Jackson ne pouvait laisser libre cours à sa fureur et devait

²⁵⁰ Charles Hammond était un journaliste de l'Ohio qui publia les accusations contre la moralité des Jackson pendant la campagne. Il publia d'abord une romance intitulée *A View of General Jackson's Domestic Relations*, puis en 1828, il fonda un journal spécialement destiné à pourfendre la réputation de Jackson, le *Truth's Advocate and Monthly Anti-Jackson Expositor*. Outré qu'un tel homme se présentât à la présidence, Hammond écrivait : “Ought a convicted adulteress and her paramour husband to be placed in the highest offices of this free and christian land?” (cité dans Remini, 1963 : 152-153).

s'en remettre à son équipe électorale, qui ne manquait d'ailleurs pas d'appliquer le même traitement de calomnies sur la tête de John Quincy Adams. Jackson avait cependant beaucoup de mal à se plier aux exigences sociales de sa position. Remini (1963 : 61-62) rapporte que Jackson fut le premier candidat à prendre réellement en mains sa campagne. À tel point qu'il fut rappelé à l'ordre par ses lieutenants, de peur que sa participation n'attentât aux bonnes mœurs politiques²⁵¹. En 1828, ses conseillers avaient eu raison de ses velléités et il se sentait impuissant face aux assauts des calomnieux, bien qu'il ait compris la leçon :

was not my hands tied, and my mouth closed, I would soon put an end to their slanders. This they know (...) The day of retribution must come. (...) My philosophy is almost worn out, but all my enemies expect is, to urge me to some rash action, this I cannot do until the election is over, if my hands are not tied by the event there will be a final settlement (Bassett, III : 426-27).

Résigné pour un temps, en fin politique qu'il était et malgré sa rage, Jackson attendait son heure.

Sa retenue, bien que pleine de sous-entendus vengeurs, surprenait même ses proches, qui ne manquaient pas de l'en féliciter dans leur correspondance, tel John Eaton.; le 21 août 1828, trop heureux que le diable reste pour une fois sagement dans sa boîte :

I am aware, that no man in this Country, living or dead has been abused to the extent you have; but I rejoice, that your firmness has borne you up, to leave all things in the hands of your friends, apart from any exercised feeling of your own. As for those allegations so repeatedly made, which are to be classed under the head of private slanders, they but fall still born from the press, and are unworthy to produce to you the slightest feeling: indeed I think it would be well, to adopt Jno Randolph plan, who says he never will accomodate his enemies so far, as to honor them with any perusal of their abuse of him (Bassett, III : 428).

Cette belle assurance agissait sans doute comme un antidote à l'inquiétude de ses amis quant à la réaction de Jackson face aux insultes, mais aussi afin de le rassurer en lui démontrant que seul son silence réduirait les efforts de l'autre camp à néant : ***"The people, your friends should, make this plain common sense answer, to the abuses of you, if these things be true why is it, that Jackson stands so well at home. Those slanders do not injury you I assure you"*** (Bassett, III : 429). Néanmoins, autant d'insistance cache l'anxiété de voir Jackson s'effondrer ou exploser de frustration, ce dont, en général, il se garda²⁵². Cependant, il conservait un certain degré de confiance en son image et dans le "peuple" américain. Derrière lui, son comité de campagne, désigné comme la *"Nashville Junto"* par ses adversaires, se chargeait de combattre les accusations et d'en déverser autant sur le compte du président Adams et d'Henry Clay

²⁵¹ Rémini écrit à ce propos : *"Candidates for the Presidency," pontificated one Radical, "...ought not to say one word on the subject of the election. Washington, Jefferson, & Madison were as silent as the grave when they were before the American people for this office"* (1963 : 62).

²⁵² Cependant, Jackson faillit sortir de son auguste réserve quand le secrétaire à la Guerre Southard fit une remarque litigieuse sur ses exploits militaires, James (1938 : 458).

(James, 1938 : 335-353 ; Remini, 1963 : 118).

On voit dans les lignes suivantes que Jackson savait accommoder la rhétorique de la vertu du peuple à sa situation d'assiégé :

I have long since announced my principles to the nation and in pursuance of them have been silent amidst the violent torrents of the vilest calumny ever heaped upon man, leaving to the virtue of the people my Justification. Being thus brought out by the people, it is for them without any agency of mine to sustain me, for I will not abandon principle to secure to myself the highest Boon (Bassett, III : 431).

Jackson ne faisait pas officiellement campagne, bien qu'il supervisait la stratégie globale de sa course à la présidence dans le quartier-général politique qu'était devenu l'Hermitage (Caldwell, 1936 : 407-410). Le "peuple" désigné comme soutien à sa candidature avait pour noms John Overton, John H. Eaton, William B. Lewis, Sam Houston et d'autres, tous membres de la "Junte de Nashville", dévoués à Jackson corps et âme pour le faire accéder au fauteuil le plus prestigieux. Ici, l'innocence déclarée de Jackson se cache derrière une machine politique en formation. Le Parti démocrate tient son origine de ce petit groupe d'hommes qui étendit son influence au reste du pays en organisant des comités similaires à tous les niveaux dans chaque État, avec des partisans dévoués et actifs qui formèrent à terme une toile serrée dont le parti politique moderne est l'héritier. Au niveau fédéral, un même souci de réseaux conduisit à des liens plus étroits entre différentes factions du Congrès, toutes contrôlées par les chefs Démocrates (Remini, 1963 : 52-53).

L'énorme travail de coordination et la pression énorme des journaux adverses prirent fin avec la victoire de novembre. Jackson pouvait affirmer le 11 décembre 1828 que lui et sa femme avaient échappé "sains et saufs" à la terrible campagne qui venait de s'achever. Dans une lettre à John Coffee, il remerciait la providence de les avoir protégés contre "les persécutions les plus acharnées et les plus iniques de l'histoire" :

My thanks are due to the great ruler of the universe for his kind and protecting care, particularly for preserving Mrs. Jackson and myself, unhurt, from the wicked slanders of the combined and corrupt minions of a profligate administration, wielding all its patronage to destroy us, and causing those slanders to recoil upon their own heads and fall harmless before us (Bassett, III : 452).

On retrouve ici son discours sur la rétribution divine des félons et des calomniateurs. Jackson est persuadé que les actes malfaisants se retourneront toujours contre leurs auteurs. Le sentiment de la juste cause qui l'animait pendant la guerre de 1812 refait ici surface, et sa victoire est l'évidence du bien-fondé de son action : ***"providence has procured for us a verdict of the people which has condemned these wicked proceedings (...) This is a victory indeed of the virtue of the people over corruption"*** (Bassett, III : 452). Pourtant, sa conviction d'avoir échappé aux attaques faisait défaut à Rachel, ainsi qu'il a été discuté plus haut. Davantage que les insultes, cependant, la perspective de devoir résider à Washington pendant quatre ans au sein d'une société à laquelle elle n'appartenait pas semble avoir contribué à son rapide déclin²⁵³ (Remini, II : 149).

Une lettre de John Eaton explique indirectement les réticences de Rachel à accompagner Jackson à Washington et l'insistance du stratège politique à lui démontrer qu'un tel refus serait préjudiciable à son image et à celle du président. Malgré elle, Rachel se trouvait impliquée dans le tourbillon politique :

My dear friend, for so I feel I may style you, the friends you have here, firm and numerous both male and female, have constantly enquired of me since my arrival to know if you would arrive with the genl. They regret that it can be even considered doubtful what your determination may be. There reasons are very satisfactory, and therefore have I undertaken to speak to you about it.

Les "amis" de Rachel, ainsi que Eaton lui-même, ne semblaient pas décidés à laisser le choix à la première Dame du pays. Son devoir était à Washington. Eaton reconnaît la douleur des épreuves traversées, mais tente de justifier les attaques comme simple rhétorique électorale :

altho this is slender atonement to your own aggrieved feelings, it affords this consolation, that the assaults made proceeded exclusively from motives. The storm has now abated—the angry tempest has ceased to howl.

À la fin de deux paragraphes faits pour la rassurer, Eaton exprime l'édit que Rachel ne peut refuser : ***"These remarks might have been omitted, only that they are designed merely as a prelude to what I in accord with all your friends here desire in your behalf."*** L'autorité des conseillers et de l'étiquette politique ne laissait pas le choix à Rachel. Elle était la femme du président des États-Unis, Eaton le conseiller le plus introduit à Washington et le plus influent sur le président ²⁵⁴.

L'argument ultime d'Eaton est d'ordre stratégique et post-électoral :

If you shall be absent how great the dissapointment. Your persecutors may chuckle, and say that they have driven you from the field of your husbands honors. By all means then come on; and as you have had to bear with him the reproaches of foes, participate with him in the greetings of his friends (Bassett, III : 449-50).

L'absence de Rachel serait considérée comme un aveu de défaite morale. La plus belle revanche contre ses ennemis serait d'accepter les acclamations du peuple qui avait tranché les querelles avec son vote. Entre un sentiment de revanche peu chrétien et la perspective de devoir affronter la foule des partisans, la bonne société et quatre ans de vie à Washington, Rachel préférerait sans aucun doute demeurer recluse à l'Hermitage. Les nécessités politiques lui en interdisaient l'option. Il est bon toutefois de remarquer qu'Eaton se donne beaucoup de mal pour tenter de convaincre Rachel. Le recours aux

²⁵³ Jackson lui-même ne voyait à Washington que des ennemis potentiels. Sa défense d'Eaton dans l'affaire du même nom a été interprétée comme un désir de conserver autour de lui des amis en qui il avait confiance, isolé qu'il se sentait à la Maison-Blanche (Latner, 1977 : 334).

²⁵⁴ Voir la lettre qui accompagnait cette missive, adressée à Jackson, dans laquelle Eaton s'affirme comme un organisateur extrêmement attentif aux détails. Il se permet également d'indiquer à Jackson dans quelles villes celui-ci devrait s'arrêter et s'offrir à la liesse populaire. Cette lettre montre l'intimité entre Eaton et Jackson, démontrée dans la nomination de Eaton au secrétariat à la Guerre et la défense inconditionnelle de sa femme par Jackson malgré les pressions énormes des "amis" de Washington (Bassett, III : 450-51 ; Remini, II : 161).

amis devait encore une fois fournir à Jackson l'occasion d'atténuer les tensions dont souffrait sa femme.

Apparemment, Rachel s'était résignée puisqu'elle se rendit à Nashville en décembre 1828, quelques jours avant le départ pour Washington, afin d'acheter des vêtements. Pourtant, elle mourut presque subitement, le 22 décembre, après quatre jours d'agonie²⁵⁵. La consternation suivit ce décès. Les festivités de la victoire organisées à Nashville furent suspendues et une foule énorme vint aux obsèques, à la veille de Noël. Remini évoque l'atmosphère d'intense tristesse présidant à la cérémonie :

On the morning of December 24, Christmas Eve, every road leading to the Jackson home was choked with people. Vehicles of every description, jammed with mourners, trudged across fields and pastures to reach the site of the funeral. Men on horseback, women and children on foot, came to pay respects. Some ten thousand souls crowded around the mansion and overflowed into the surrounding pastureland. "Such a scene," wrote one eyewitness, "I never wish to witness again." All Davidson County seemed to have converged at this spot to mourn a woman who in her own right had won their gratitude and affection (II : 153-54).

Old Hanna, la cuisinière des Jackson, se précipita sur le cercueil en hurlant : ***"My mistress, my best friend, my love, my life, is gone"*** (Remini, II : 153). Jackson tenta de rationaliser son chagrin, de l'exprimer en des termes qui lui étaient familiers et qu'il avait offerts à d'autres en des circonstances similaires. Mais sa peine ne put s'en contenter. Ses nouvelles attributions, cependant, ne lui permettent pas de se retrouver seul avec sa douleur :

as rational beings it behooves us to live, as to be prepared for death when it comes, with a reasonable hope of happiness hereafter through the atonement of our savior on the cross (...) My mind is so disturbed, and I am even now so perplexed with company that I can scarcely write, in short my dear friend my heart is nearly broke. I try to summon my usual fortitude but it is vain, the time, the sudden and afflictive shock, was as severe as unexpected (Bassett, IV : 1-2).

Pour une fois, Jackson s'abandonnait sans retenue à son chagrin. On se souvient de ses paroles de réconfort à l'occasion de la mort de John Hutchings ou de son neveu tué au combat. Il enjoignait alors les parents de ne pas pleurer pour les morts mais de réconforter les vivants, selon le précepte de Matthieu. Pourtant, le 7 juin 1829, sa réaction est la même que celle des autres, un sentiment de désespoir profond et de désintérêt pour la vie sur terre, ainsi qu'il l'écrit à John Donelson, frère de la défunte :

But, O, how fluctuating are all early things. at the time I least expected it and could least spare her, she was snatched from me, and I left a solitary monument of grief, without the least hope of any happiness here below, surrounded with all the turmoil of public life and no time for recreation, or for friendship. from this

²⁵⁵ Il y a plusieurs versions des causes de la mort de Rachel Jackson. La plus répandue et la moins étayée, bien que concevable, est qu'elle fut tant affligée par la campagne calomnieuse qu'elle ne supporta pas l'idée de résider quatre années à la Maison-Blanche. Les journaux de Nashville écrivirent qu'elle succomba à une crise cardiaque, version reprise par le biographe Parton (III : 154-58). John S. Bassett ajoute qu'une version locale évoque un malaise de Rachel après un coup de froid pris alors qu'elle remuait bras nus des petits légumes macérés dans une forte saumure (Bassett, III : 452n).

busy scene I would to god I could retire and live in solitude (Bassett, IV : 41-42).

Andrew Jackson venait pourtant d'être élu président et il lui incombait de respecter les engagements en vue desquels la campagne électorale avait déchaîné tant de passions "assassines". Le silence de son cœur contrastait singulièrement avec la frénésie populaire qui l'accompagna durant son voyage triomphal vers le District de Columbia` (Trollope, 1949 : 142-145)²⁵⁶. Une fois passés l'inauguration et les excès de la liesse populaire, les hordes de prétendants démocrates aux "dépouilles"²⁵⁷ ne cessèrent de déferler sur la Maison-Blanche et de harceler son hôte de leurs requêtes. Dans la même lettre citée plus haut, Jackson se plaignait de cet arrachement à son deuil :

how distressing it has been to me to have been drawn by public duty from that interesting spot, where my thoughts delight to dwell, so soon after this heavy bereavement to mingle with the bustle, labour, and care of public life.

Il avait été "traîné" de force par ses amis à se présenter, se lamentait-il, et à présent, le bruit de la vie publique lui semblait particulièrement odieux :

Could I but withdraw from the scenes that surround me, to the private walks of the Hermitage, How soon would I be found in the solitary shades of my garden, at the tomb of my wife, there to spend my days in silent sorrow and in peace from the toils and strife of this world (...) but this is denied me (Bassett, IV : 41-42).

Malgré tout, Jackson n'était pas un homme ordinaire. Dans cette même lettre, nous avons montré qu'il affirmait avec force la solitude angoissante qu'il ressentait au milieu de la foule, l'envie extrême qu'il avait de se retrouver seul sur la tombe de sa femme et le détachement psychologique qu'entretenait sa conscience de la fragilité de la vie. Toute la lettre est consacrée à ses lamentations, sauf le *post-scriptum*. Là, il s'enquiert soudain de l'état de sa ferme et demande un état des lieux de la part du régisseur. Le changement de ton d'une phrase à l'autre est caractéristique du style de Jackson. Après le mot "solitude" vient une requête sur l'état de ses récoltes, le nombre de ses poulains, de ses agneaux et de ses veaux. La coïncidence veut qu'on lui avait annoncé la mort de deux de ses esclaves, ce qui lui fait conclure d'un ton singulièrement neutre et résigné : ***"Ned and Jack are both dead. Jack was a fine boy, but if he was well attended to, I lament not. he has gone the way of all the earth."*** La terre entière était engloutie après la disparition de Rachel. Si Jackson en était conscient auparavant, il venait de l'éprouver au plus profond de sa chair.

Après le 4 mars 1829, date de son investiture à la Maison-Blanche, Jackson s'engagea dans ses fonctions présidentielles et croulait sous la tâche. Assiégé par les office hunters à l'affût des dépouilles et les nominations à prononcer au cas par cas, il travaillait énormément, malgré sa santé chancelante et son moral détruit. Le 30 mai 1829, il écrivait à John Coffee : ***"My health has not been good, my mind has been sorely afflicted, with the bereavement I have met with (...) My days have been days of labour, and my nights, have been nights of sorrow."*** Mais son sens du devoir ne

²⁵⁶ Trollope (1949 : 143) affirme néanmoins que la foule qui accueillit Jackson à Cincinnati lors de son voyage vers Washington en 1829 se tint coite, ce que le *National Republican* du 27 janvier attribue au respect dû à son récent veuvage (144n).

²⁵⁷ La Constitution confère au président le pouvoir de nomination à un très grand nombre de postes fédéraux (Art. II, sect. 2, alinéa 2).

l'avait pas quitté et c'est avec un espoir grandiose qu'il abordait tout de même son mandat, en dépit de ses plaintes : ***"[I have] the hope, that I may in some small degree, realise the expectations of my country, and by reform lay a foundation upon which the liberty of my country may be perpetuated"*** (Bassett, IV : 39). Le grand-oeuvre de son existence résidait dans ces quelques mots, transcendant la peine qui l'affligeait.

La tombe de Rachel : ***"a sacred spot"***

La tombe de sa femme devint le lieu de révérence pour lui, un "lieu sacré" sur lequel il rêvait d'aller se recueillir, ce que, dès son retour à l'Hermitage en 1837, il fera quotidiennement jusqu'à sa mort. La légende de l'épithaphe souligne, s'il était encore nécessaire, l'état d'esprit de Jackson, jusque dans la mort : ***"A being so gentle, so virtuous slander might wound but could not dishonor"*** (James, 1938 : 483). Rachel avait succombé aux attaques, mais avait conservé sa pureté et l'honneur de sa famille intacts. Elle était digne du souvenir qu'elle laissait.

Jackson demanda à ses proches d'entretenir la tombe, puis le mausolée qu'il fit construire. Il confia la tâche de fleurir le monument à son fils, notamment dans cette lettre du 22 juillet 1829 : ***"My Dear give me a true relation what attention has been paid to your mothers Grave, whether any Flowers, as I requested, has been planted"*** (Bassett, IV : 56). Mais, il semble qu'Andrew, Jr., ne se soit pas empressé d'accomplir les désirs de son père, puisque celui-ci réitérait sa demande un mois plus tard, en s'étonnant de son silence épistolaire, qui revenait pour lui à une absence d'action et de considération :

In your letter altho' you have informed me of your visit to your dear mothers tomb, still you have not informed me of its situation, and whether the weeping willows that we planted around it, are growing, or whether the flowers reared by her industrious, and beloved hands, have been set around the grave as I had requested. My D'r son inform me on this subject, you know it is the one dearest to my heart, and her memory will remain fresh as long as life lasts (Bassett, IV : 63).

En faisant planter des saules et les fleurs cultivées par la défunte autour de la tombe, Jackson montre ici une sentimentalité propre au xix^e siècle (Censer, 1982 : 16-17). Il fit aussi planter des graines de noyer blanc d'Amérique que lui avait offertes en 1830 un couple d'amis en hommage à son nom de guerre, *Old Hickory*. Dans son message de remerciements, le président assura les donateurs que leur présent honorerait la tombe de Madame et que leur nom recevrait l'hommage mérité sous la forme d'une inscription :

[Jackson] has sent one Dozzen of those [hickory] nuts, to be planted in his garden at the Hermitage, to encircle the Tomb of his departed wife, and to have the following inscription ingraved on the marble—'The Dudley Hickory of Ulster Newyork, presented by Mrs. and Mr. Duddley to the President' (Bassett, IV : 214).

Ces donations donnaient de plus en plus à l'Hermitage un air de sanctuaire républicain, en faisaient un lieu de mémoire à la fois privée et collective où Jackson et les siens reposeraient comme autant de figures mythiques du panthéon national.

Dès le printemps 1829, il avait fait construire un abri provisoire, en planche, autour de la tombe de Rachel, ainsi que l'indique une lettre de Ralph Earl . W.; le 3 avril :

Mr. Steel is making a new house over the tomb of Mrs. Jackson, the plan of which I am much pleased with. There are three windows in it, one with a folding door on the south side of the building. He intends painting it white (cité dans Brigance, 1982 : 327).

La construction du mausolée à huit colonnes doriques fut décidée lors de la restauration de la maison en 1831 (Brigance, 1982 : 326). Le style néo-classique allait de pair avec la mise de l'Hermitage aux normes architecturales de l'époque²⁵⁸.

Si Andrew Jr. fut sollicité pour s'assurer que la tombe recevait l'attention qui lui était due, d'autres membres de la "famille" furent également chargés d'y veiller afin de pallier à l'inattention du fils. En fait, toute personne se rendant sur le lieu devait rendre compte de son état au veuf éploré. Ici, il s'adresse à Emily Donelson le 28 novembre 1830 :

say to mary Easten, with my kind salutations, that she promised to write me, when she visited the garden at the Hermitage to let me know, whether there were sufficient care taken of the shrubery planted by her D'r Aunt in the garden, that I had directed to be planted around her tomb (Bassett, IV : 209).

Jackson s'était qualifié lui-même de "monument de douleur" et nous avons souligné sa solitude d'homme au milieu de l'effervescence politique. Quand venait le soir, la Maison-Blanche semble avoir été à cette époque un lieu vide et triste, particulièrement après la rupture de Jackson avec Emily Donelson, qui officiait comme première Dame. Le renvoi de sa nièce dans le Tennessee avait assombri ses relations avec le mari de celle-ci, Andrew J. Donelson, qui vivait également dans la demeure présidentielle. Jackson confie cette sensation à Emily Donelson elle-même, en janvier 1831 :

Altho we have been visited by a vast number of ladies and Gentlemen, and inundated as usual, by office hunters, still we have appeared loansome—several times have I been left to sup alone (...) there being no lady of the House, there was something wanting (Bassett, IV : 226).

Obligés de vivre et de travailler sous le même toit, Jackson et Donelson souffrirent du même vide et du même désir de retourner dans le Tennessee, Jackson sur la tombe de Rachel, Andrew auprès d'Emily et de ses enfants. Jackson compatissait avec les sentiments de son neveu et espérait une réunion prochaine, ainsi qu'il l'exprimait à Mary Eastin :

Major Donelson has informed you that the House appears lonesome, and on his account it would give me much pleasure that you and Emily with the sweet little ones were here (Bassett, IV : 186).

Les nuits au palais donnaient lieu à des visions où Jackson revécut ses désirs les plus chers et poursuivait, seul, le mythe conjugal de la réunion des époux, dont nous avons parlé. Seuls le sens de sa mission et son devoir envers "le peuple" l'empêchaient d'accomplir son vœu le plus cher qui était de rentrer chez lui. Le 20 janvier 1831, et ce malgré leur brouille, il remerciait encore Emily Donelson de ses bons offices à l'Hermitage :

How much I feel indebted to you for your visit to the Hermitage. How grateful it is to me at all times to hear that care and attention is paid to that sacred spot, that

²⁵⁸ Voir notre étude intitulée "L'Hermitage" (VI : 457-464).

holds the remains of almost all that made life desirable to me. She still, and must ever, live fresh in my memory, and affection. she often hovers around me in my nightly visions, and could I with honor to myself, and with the consent of the good people of these united States, retire to the Hermitage, with what pleasure would I hasten to it; but this is forbidden, and I must submit with humility, to my fate (Bassett, IV : 226).

À l'été 1830, le président revint à la plantation, mais ce premier retour dans la maison esseulée lui fut difficile à supporter, bien que les amis, et particulièrement Ralph Earl, soient présents : ***“her absence makes every thing here wear to me a gloomy and melancholy aspect, but the presence of her old and sincere friend will cheer me amidst the melancholy gloom with which I am surrounded”*** (Bassett, IV : 168). On se souvient que Rachel, entourée également d'amis, ne parvenait pas non plus à surmonter la douleur que lui causait l'absence de son mari. Ici, bien sûr, le caractère irrémédiable de l'absence n'en rendait la peine que plus vive.

Jackson supporta difficilement ses années présidentielles, si l'on en croit les confidences qu'il faisait à ses amis les plus intimes tels John Coffee ou John Overton. Il n'y a pas lieu de mettre ses paroles en doute, d'autant que Jackson s'est montré tout à fait capable de mener les affaires du pays et d'assumer sa douleur personnelle de front. Dans une lettre à Coffee, il envie la retraite d'Eaton après la réorganisation du gouvernement au printemps 1831, tout en demeurant le serviteur du peuple :

How happy the man, free from ambition and who finds such pleasure in retirement. I am sure he is like myself, in this, that he would not thro choice, abandon retirement, and sweet home for any office that could be offered him.

Il avait été appelé selon lui par le peuple — et sous-entendu, par Dieu — à préserver l'union des États-Unis en redonnant à la Constitution américaine une direction inspirée des principes fondateurs. Il ne pensait pas que dans ce cas précis la volonté populaire fût “bien fondée”, mais sa “gratitude” et ses “principes” lui interdisaient de refuser cet “appel” de la nation. Cependant, il lui en coûtait : ***“But my dear Genl, it was a severe trial, and I look forward with great anxiety to the period when I can like Major Eaton withdraw from the bustle of public life, and mix with my neighbors and friends in private.”*** L'opposition classique des sphères publique et privée entre plus que jamais dans la dialectique de Jackson à ce moment-là. Son veuvage l'attire irrésistiblement du côté de l'intime, du souvenir et de la retraite, alors que sa fonction et son prestige l'obligent à demeurer au devant de la scène politique et sociale. Il est à mettre au crédit de sa force de caractère d'avoir mené une présidence si volontaire avec un rejet aussi fort de la vie publique. L'oeuvre commencée appelait pourtant son achèvement avant cette retraite si désirée. Il clot ainsi la lettre : ***“This I will do the first opportunity which offers after the publick debt is paid and a judicious Tarriff arranged and the bank question settled. I am interrupted, and have to bid you for the present adieu*** (Bassett, IV : 377). Symptomatiquement, Jackson est encore interrompu dans sa correspondance par le flot des affaires publiques qui l'entraîne toujours et auquel il se soumet, par devoir national.

Constamment écartelé entre le désir d'effacement propre à Rachel et son sens du devoir, Jackson ne pouvait en réconcilier le paradoxe. Il parlait déjà de retraite quelque trente ans plus tôt, après sa première expérience peu concluante, au Congrès, en 1798. Tel qu'il est suggéré dans la lettre précédente, l'enthousiasme des années passées n'était

plus aussi flamboyant. Jackson n'avait plus ce regard d'amour que possédait sa femme pour lui faire sentir que l'intimité du foyer se moque de sa gloire et voit en lui un mari, un père, un homme. La dimension "privée" du héros s'accroît avec la disparition de Rachel et Jackson devient plus distant par rapport à l'existence, bien que des sujets comme l'annexion du Texas l'aient intéressé jusqu'à ses derniers jours (Remini, III : 492-511).

La mort de Rachel lui donna un sens de plus en plus aigu de la fragilité de la vie, acceptant de la providence que les choses et les êtres vivent, passent et meurent sans que l'agitation humaine y puisse rien. Si Rachel Jackson est difficile à cerner par manque d'informations, on peut dire que son décès provoqua une rupture dans l'auto-suffisance affective de Jackson et dans le sens qu'il donnait à la vie. L'absence de sa femme créa un réel vide et les désastres financiers causés à plusieurs reprises par la maladresse de son fils inquiétèrent cet homme qui disait avoir toute sa vie lutté pour le bien-être de sa famille. L'adoption de Junior était le point d'orgue à la relation du couple, mais il apparaît, ironiquement, que la mort de Rachel coïncide avec la quasi majorité de Junior et marque le début de la dérive financière de l'héritier, comme si le délitement de la famille avait été amorcé par la disparition de son membre le plus attaché à sa cohésion.

La probable disparition dans les flammes d'une grande partie de la correspondance conjugale en 1834 est un dommage irréparable à la compréhension profonde de Rachel Jackson. Toutefois, si on l'observe dans le miroir qu'est le regard de son mari, on y décèle une femme profondément dépendante de lui pour sa stabilité affective. À l'inverse, Jackson tenait beaucoup à elle pour son propre équilibre et n'avait de cesse d'assurer sa tranquillité, malgré les circonstances : ***"I only prepare this letter for you to night, to send by tomorrows mail knowing that you are anxious to hear from me, and that I will not have time to write you after I reach Natchez tomorrow"*** (Moser, II : 364). À l'instar de bien des femmes du Vieux Sud-Ouest, Rachel se morfondait dans l'attente jamais satisfaite de l'impossible retour. Incarnant les valeurs domestiques par excellence, elle n'avait même pas l'occasion d'en faire savourer les bienfaits, puisque l'homme absent demeurait dépendant de son allégeance à sa propre sphère, c'est-à-dire l'extérieur. Le gouffre émotionnel entre les hommes et les femmes de cette époque apparaît comme l'expression contrastée, voire antinomique, de deux sensibilités, deux centres d'intérêts, deux mondes séparés au sein de la même société.

Ces aspects, ainsi que l'étude minutieuse — bien que parcellaire — d'une relation qui s'étend sur près de quarante années, nous ont paru nécessaires à l'étude de l'environnement familial. Après la mort de sa femme, Jackson apparaît plus amer. Ce n'est pas tant la mort qui l'a fait changer, puisqu'il l'a côtoyée de près toute sa vie, mais la disparition de celle qui lui apportait stabilité et réconfort, tel un havre discret, retiré, protégé de la terrible cruauté du monde et peut-être aussi, de sa propre violence. Rachel exprimait bien ce désir d'apaisement et le retour nécessaire aux valeurs humaines fondamentales, dans une lettre citée plus haut, datée de 1813 :

Do not My Beloved Husband let the love of Country fame and honour make you forget you have me Without you I would think them all empty shadows (Moser, II : 362).

En ramenant les vanités de l'existence à l'essentiel affectif de leur relation, Rachel proclame un amour négligé par celui qu'elle aime, même si ce dernier était conscient du

sacrifice qu'il imposait à sa relation. Rachel n'était dupe ni de ses propres tourments, ni des obsessions de son mari. Sa vie malheureuse, ponctuée néanmoins de petits bonheurs, témoigne de la condition féminine d'une époque, mais également de la domination masculine qui lui faisait face.

L'étude suivante approfondira par certains aspects la relation de Rachel à Jackson, particulièrement en ce qui concerne leur fils adoptif, Junior. Là comme ailleurs, l'impact de Rachel dans l'éducation des enfants présents à l'Hermitage n'est pas documentée. Nous nous attacherons donc aux rapports de Jackson à la paternité et à l'éducation. Ces thèmes permettront de mettre en évidence sa vision du monde à travers les conseils et les orientations donnés aux adolescents dont il avait la charge.

IV. Andrew Jackson et la paternité : l'éducation des 3 Andrew

Say to the little Andrews I am anxious for their welfare, & I wish them to learn their Books & be obedient to you, when you have company, do keep them with it, that they may learn to behave well; & be easy amid company —Andrew Jackson, lettre à Rachel, 1824 (Moser, V : 360).

He has, I don't know how many adopted children and wards, and his executorships occupy more of his time than his own business —The New York Enquirer (à propos d'Andrew Jackson, 20 janvier 1827).

Introduction

Dans son ouvrage intitulé *La famille, affaire de générations*, Francis Godard affirme que **“la filiation tend à devenir l'axe autour duquel se réorganise l'ensemble de la parenté”** (1992 : 7). Cette affirmation porte sur un constat contemporain, mais elle est vraie également pour la période qui nous occupe, c'est-à-dire le début du xix^e siècle. En effet, la vision du monde exprimée par les planteurs oscille sans cesse entre les considérations personnelles (affection, harmonie, bonheur) et l'ordre social, au centre desquels on trouve les enfants . Ainsi, ce que nous avons appelé “éducation” dans le titre

de cette partie recouvre principalement les pratiques qui guident l'adolescent vers l'âge adulte, lui donnant une identité personnelle et une compétence sociale dans sa communauté. C'est pourquoi, à l'instar d'auteurs tels que Wyatt-Brown (1983) ou Stowe (1990), nous traiterons ici non seulement de l'attention portée à l'éducation proprement dite, mais aussi au mariage et au tutorat des orphelins, deux domaines capitaux dans la transmission du statut et l'expression de la cohésion sociale des planteurs.

On peut dire que les relations familiales sont le creuset dans lequel s'unissent, parfois dans le conflit et l'opposition, mais aussi dans l'affection et le soutien mutuels, les sentiments d'appartenance au groupe et plus largement l'adhérence à des codes et des pratiques qui agissent la culture sudiste. McMillen insiste sur l'affection éprouvée par les pères (son article porte précisément sur le côté médical de leur attention) envers leurs enfants : ***“Rather than being detached (...) many southern fathers displayed deep affection for their infants and actively participated in their well-being”***²⁵⁹ (1994 : 516). Cette réflexion contredit l'affirmation longtemps soutenue par les historiens que les pères ne s'intéressaient à l'éducation de leurs enfants qu'à l'adolescence (Clinton, 1982 : 140). Wyatt-Brown décrit l'effet social possible produit par l'amour parental sur les enfants : ***“At its best, a lofty appreciation of personal worth and status could grow out of that sense of familial belonging”*** (1983 : 75). L'application parentale à inculquer le respect de la fierté familiale assurait la pérennité de la puissance et du sentiment de domination propre à la société esclavagiste, particulièrement la relation de maître à esclave (Kolchin, 1993 : 179).

L'institution esclavagiste donnait aux rôles sociaux une place prépondérante dans la définition identitaire. Ainsi, les enfants devenaient l'enjeu principal de la transmission d'un système fondé à la fois sur un code social rigoureux et sur l'adhérence de chacun à ses règles. Mais, l'affection demeurait centrale au sein de ce système²⁶⁰ alors que l'effort d'intégration social mettait parfois à mal les sentiments familiaux entre les générations. Steven Stowe, dans son livre sur la symbolique de la société sudiste, présente cette dualité en ces termes :

The intellectual acrobatics required of the planters to see separation as a sign of intimacy and hierarchy as the seal of mutual effort led most planters to search tirelessly for evidence that these things were so. Neither work nor the inner sense of love, but the family, was the chief evidence. And thus children, their growth into goodness and achievement through the care of parents, became the primary focus of the planters' attempts to join social order to personal happiness (1990 :

²⁵⁹ Wyatt-Brown voit dans l'honneur la source de cet amour familial qui unit parents et enfants. Comme force de consolidation, l'honneur crée un lien si fort que l'amour en est le fruit naturel : *“Insofar as honor was woven into the lives of very small children, it was a source of familial and personal strengthening. Among the natural benefits—and they were substantial—was the full expression of love between parents and children. There was a natural outpouring of spontaneous feelings, for, [...] to speak was to think, to feel was to express emotions openly”* (1982 : 75).

²⁶⁰ La cruauté envers les esclaves fut intense au ^exvii et ^exviii siècles, mais tendit à décroître avec les idées de droits naturels et le concept d'égalité des hommes (Kolchin, 1993 : 58-60). Malgré des recours fréquents au fouet et à d'autres formes, parfois horribles, de punitions, Kolchin (1993 : 60-62) indique que le paternalisme du système établit au ^exix siècle des relations parfois proches entre maîtres et esclaves, même si leurs deux mondes continuaient d'être séparés.

128).

Le rapport parents-enfants dans la société sudiste, comme dans la plupart des sociétés, place donc la famille à la croisée du privé et du public²⁶¹.

Outre l'adoption de Junior²⁶² en 1809, les Jackson recueillirent de nombreux enfants d'amis décédés, sans parler des séjours plus ou moins longs que de jeunes membres de la famille faisaient périodiquement à l'Hermitage. L'accueil des enfants d'amis ou de parents décédés, ainsi que l'hébergement de parents pauvres faisaient partie intégrante des pratiques familiales dans le Sud d'avant-guerre (Richards, 1991 : 147-148). La responsabilité des enfants à sa charge impliquait deux obligations majeures pour le tuteur : celle de l'éducation du pupille proprement dite, mais aussi la gestion du patrimoine dont les enfants hériteraient à leur majorité, comme ce fut le cas pour le jeune Andrew Jackson Hutchings²⁶³.

Ce chapitre traitera principalement de la relation de Jackson aux jeunes hommes dont il avait la charge, à leur entrée dans le théâtre du monde²⁶⁴. Cette approche privilégie bien sûr la scolarité et le mariage comme pratiques rituelles d'intégration sociale, à l'occasion desquelles Jackson insiste sur l'importance des conventions et la nécessité d'une morale, guide suprême de l'individu dans la société. Ainsi, l'accent sera en partie mis sur les "processus d'inculcation morale", mais aussi de "reproduction interne" (Godard, 1992 : 8) de l'idéologie propre à l'élite sudiste. Comme l'écrit Godard, **"on cherche alors à comprendre comment dans le rapport des enfants à leurs parents ou des parents à leurs enfants s'opère le rapport d'une classe à elle-même"**²⁶⁵ (1992 : 8). Déjà imprégnés des codes et valeurs sudistes et accompagnés dans leur chemin par les conseils de leur aîné, les adolescents subissaient-là les rites de passage à l'âge adulte, avant d'assumer leurs responsabilités d'hommes, de maris et de pères²⁶⁶.

L'éducation exigeait une énergie tout aussi considérable que celle requise pour la gestion de l'héritage. L'éducation des enfants posait, à cette époque comme à la nôtre, de

²⁶¹ Stowe écrit encore : *"This intimate dynamic of the family was at the heart of elite paternalism, putting the family at the center of the social order"* (1990 : 179).

²⁶² Bien que Jackson s'adresse à son fils en utilisant son prénom, nous nous permettrons ici de l'appeler Junior afin d'ôter toute ambiguïté entre le père, le fils et d'autres Andrew. Andrew Jackson est ici constamment dénommé Jackson pour les mêmes raisons de clarté. Il faut noter que personne n'employait son prénom. Rachel l'appelait "mon cher mari", ses amis "cher Général", ses neveux "cher oncle", son fils "mon cher père". Les références à Jackson entre tiers sont "Général Jackson" ou "le Général", termes également utilisés par Rachel lorsqu'elle parle de son mari à un tiers ; la jeune génération employait le terme "Oncle".

²⁶³ Concernant John Hutchings, voir notre étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 88-97).

²⁶⁴ Sa relation à Junior montre également son intérêt pour les enfants en bas âge, confirmant ainsi, comme nous le verrons, la remarque émise plus haut.

²⁶⁵ Godard énonce là une approche privilégiée par J-P Terrail et V. de Gaulejac (1992 : 8n2).

²⁶⁶ On pourra s'étonner de l'absence des jeunes filles dans cette discussion, mais la correspondance ne contient que très peu de références à l'éducation de ses pupilles féminines, dont plusieurs fréquentèrent tout de même les académies dont nous reparlerons.

nombreux problèmes d'ordre qualitatif, financier, idéologique. Le début du xix^e voit un recours grandissant aux grandes institutions scolaires (dans le Sud, mais aussi dans le Nord, à Philadelphie et à New York) ainsi que le développement de nouveaux établissements réservés aux enfants de l'élite, les *académies*, qui remplacent les professeurs particuliers ou les écoles rurales financées par quelques planteurs (Stowe, 1990 : 132-142, 171, 177, 196). L'adolescence engageait les espoirs et les aspirations de la famille et non point seulement l'avenir d'un individu. L'académie permettait le développement de la personnalité, mais se chargeait surtout de former des êtres sociaux.

West Point était traditionnellement l'école à laquelle Jackson envoya ses pupilles masculins, à la notable exception de son fils adoptif ou du petit Hutchings. Les jeunes filles fréquentaient les académies de Nashville, Knoxville, Charleston ou de Philadelphie ²⁶⁷. Les statuts et les visées des hommes et des femmes prenaient à cette époque de la vie une orientation très différente, qui inauguraient l'entrée dans le monde très rigide et codifié de la société sudiste ²⁶⁸.

Les fréquentes séparations entre Jackson et ses pupilles ou son fils le poussaient à exiger d'eux une attention particulière à la correspondance, une requête rarement respectée comme il l'espérait. Par l'échange épistolaire, les jeunes gens devaient se familiariser avec le langage et à travers lui, avec le monde qu'il façonnait. Cette connaissance leur permettait petit à petit de construire un réseau social avec leurs pairs, ainsi que leur identité personnelle. Par ailleurs, la lettre était le seul moyen de contrôle et d'influence à la disposition du tuteur absent, d'où son importance capitale dans le suivi des adolescents. Une autre dimension essentielle est l'affection dont était chargée la correspondance et dont nous avons déjà dit qu'elle forgeait une facette importante de la société du xix^e siècle. Dans les relations de Jackson à ses jeunes correspondants, les lettres portent un discours qui révèle à la fois les préoccupations du père ²⁶⁹ et son adhérence à des pratiques sociales dont les enfants symbolisent l'enjeu et le devenir.

Les jeunes adultes obtenaient une indépendance certaine après le mariage, mais les liens familiaux impliquaient des devoirs aujourd'hui radicalement transformés par la

²⁶⁷ L'article de Luttrell sur les débuts de la Knoxville Female Academy rend compte à la fois de la difficulté d'organiser de telles institutions pour les femmes à cette époque, mais aussi la crainte des hommes que leurs femmes manquent d'éducation et que leur honneur de pères en pâtisse : *"In the Knoxville Register, April 4, 1827, the editor called upon those interested in such an undertaking to re-establish the institution in order that their daughters should not "by their ignorance disgrace the finished education of their sons"* (1945 : 72). On voit combien l'intérêt pour les femmes n'avait de sens que dans le prisme masculin de la bienséance et de l'apparat.

²⁶⁸ Il n'y a pas de spécificité sudiste dans ce domaine. Les femmes américaines en général subissaient les mêmes pressions au Nord et au Sud (Demos, 1992 : 16-19).

²⁶⁹ La diversité de statut dont jouissent les enfants qu'il avait à charge (ses neveux, ses pupilles officiels, ou son fils adoptif) rend la terminologie de son rapport à eux difficile à manier ici. Les différences de liens familiaux ou légaux lui importaient peu et il appelait souvent ses protégés du terme générique et affectueux de "fils". Cette même dénomination sera employée ici afin de réunir des gens qui, malgré les différences de statut ou de rapport familiaux, bénéficièrent tous de la même attention de la part de leur "père". Affectivement, ils étaient bien les fils d'Andrew Jackson. Un exemple de cet emploi est cité dans Moser (V : 180).

société moderne. Le devoir de reconnaissance des enfants envers leurs parents exigeait que l'affection de ces derniers pour leurs héritiers fût payée de retour au soir de leur existence. Les enfants devaient non seulement honorer le nom dont ils héritaient, mais ils avaient l'obligation de devenir à leur tour les parents de ceux qui les avaient mis au monde. Ainsi le cycle des générations assurait une stabilité sociale et affective tout en perpétuant les traditions familiales, mais aussi le système économique et social.

Le tutorat, l'adoption, le statut de la famille

En 1804, Samuel Donelson, un frère de Rachel, mourut à l'Hermitage. Ses deux garçons, Andrew Jackson Donelson et son frère John Samuel ("Jacky"), devinrent les pupilles d'Andrew Jackson, le beau-frère, ami et partenaire commercial, qui s'occupa alors de leur éducation (James, 1938 : 131)²⁷⁰. Jackson et Donelson avaient été partenaires dans l'établissement d'un magasin, en 1794 (Remini, I : 88). Jackson avait également participé à l'enlèvement de la fille de Daniel Smith²⁷¹, que Samuel (37 ans) avait épousé contre l'avis du père de la jeune fille, alors tout juste âgée de 15 ans (Remini, I : 161). Autant dire qu'Andrew Jackson et Samuel Donelson étaient des amis proches. Il est normal qu'à la mort de Samuel, Andrew ait accepté la responsabilité de pourvoir à l'éducation de ses enfants.

Dans ses mémoires, James Hamilton (1869) rapportait que l'honnêteté proverbiale de Jackson lui valait de multiples requêtes de parents mourants ou de conjoints veufs afin qu'il tutorât leurs enfants et régît leurs biens :

He is a just an upright man, and so uniformly correct in his dealings with his fellow men as to induce them to select him more than any other man in all that part of the country, as the executor of their estates the guardian of their children (cité dans Stickley, 1965 : 192).

On voit combien Jackson était sollicité, ce qui nous permet ici d'observer en contexte des pratiques très courantes parmi les planteurs. Un succinct tour d'horizon des relations familiales et des statuts des membres de la famille servira d'introduction au sujet plus circonscrit de cette étude qu'est la relation parentale de Jackson à ses pupilles.

Mise en contexte

L'adoption ou la tutelle se révélaient souvent obligées pour les proches, notamment en

²⁷⁰ Robert Satterfield (1961 : 4) affirme qu'il disparut au cours d'une partie de chasse, ce qui est confirmé par le récit "Mary Smith Narrative" de Mary Emily Donelson Wilcox (une descendante de Emily Donelson), tandis que Moser (II : 24) avance qu'il mourut à l'été 1804 chez Jackson des suites d'une maladie, citant comme preuve une note de médicaments pour un "Mr. D." De plus, Pauline Wilcox Burke (1941 : II : 171n24) confirme que la tradition (orale) familiale veut que Samuel mourut d'une pneumonie à l'Hermitage.

²⁷¹ Smith était le secrétaire du gouvernement territorial de 1790 à 1796, le troisième poste le plus important de l'entité administrative après le gouverneur et les trois juges.

cas de décès, car la situation du parent survivant permettait rarement qu'il ou elle s'occupât des enfants. Le père vaquait à ses affaires ou la mère manquait de ressources financières. Si le père mourait, les enfants étaient placés dans des familles d'accueil avec leur mère. Parfois, une parente pauvre en résidence avec la famille prenait le rôle de la maîtresse de maison décédée ou souffrante, comme le montre Rosengarten (1986 : 178) chez les Chaplin de Caroline du Sud. Dans le Sud, les femmes ne pouvaient que très rarement vivre seules :

For single women (...) Southern society offered little encouragement to independent living (...) the major occupation of "spinsters" appeared to be as assistant housekeepers to their married kin. While single women gained shelter, companionship, and perhaps even affection in the bargain, they relinquished much of their independence (Richards, 1991 : 146).

Ainsi, à la mort de son mari (décédé quelques temps avant la naissance d'Andrew), la mère de Jackson s'était installée chez sa soeur, Jane Crawford, en Caroline du Sud, avec ses trois fils, et avait pris la charge de la plantation car Jane était impotente (Parton, I : 58). La situation de parente pauvre impliquait une reconnaissance sociale nulle, mais Parton suggère qu'Elizabeth Jackson aurait possédé quelque pécule qui lui permit d'envoyer Andrew à l'école (Parton, I : 61-62) ²⁷².

Andrew Jackson et sa femme accueillirent dans leur foyer de nombreux orphelins qu'ils élevèrent et éduquèrent, parfois jusqu'à leur majorité. Il n'eurent jamais d'enfant. Ils recevaient aussi des nièces et neveux de Rachel qui séjournèrent souvent à la plantation, pour tenir compagnie, soulager le fardeau de leur mère malade, ou travailler quelques temps chez leur tante, comme il n'était pas rare dans les familles sudistes (Calwell, 1936 : 182 ; Remini, I : 380, 474n6). Comme le précise Richards, les adoptions d'enfants requéraient peu ou pas de démarches administratives : ***"Many of these arrangements were, apparently, quite casual, with the adoptive family simply 'taking in' the needy child"*** (1991 : 148). Dès 1793, Jackson devint le tuteur des cinq enfants de Samuel Hays, tué par les Indiens (Smith, I : 154n2) ²⁷³. La seconde requête vint dix ans plus tard. Le 3 août 1803, Jackson reçut une lettre d'Isabella Fowler, dont le mari récemment décédé, Edward Butler, avait été un ami cher du général :

You have no doubt heard of, & felt for, the loss, Myself, & little Family, have Sustan'd, by the Death of the best of Husbands (...) I must beg your assistance, My Dear Children, wants a guardian, & you are their, Choice & my own, I feel a confidence, you will comply with our wishes, if it is consistant with your Other dutys ²⁷⁴ (Smith, I : 350-51).

Les virgules inopportunes de cette lettre recréent bien involontairement les sanglots de la

²⁷² Remini (1977, I : 5) ne considère pas non plus les responsabilités accrues d'Elizabeth Jackson comme ayant favorisé son statut social. Cependant, ses considérations sont hypothétiques car elles ne sont pas fondées, non plus que les nôtres, sur des documents tangibles. Concernant l'adoption ou la prise en charge des enfants par les proches, voir Clinton (1982 : 53-54). Rosengarten (1986 : 178-179) montre comment après la mort de son épouse, Thomas Chaplin épousa la soeur de cette dernière, qui occupait le rôle de parent pauvre et de gouvernante de la maison.

²⁷³ Le tutorat n'entraînait pas forcément une vie commune. Les enfants trouvèrent peut-être un foyer chez des parents. Jackson prenait en charge la gestion de leur patrimoine et se chargeait plus tard de les envoyer à l'école.

veuve penchée sur une lettre sans doute difficile à écrire. On remarquera l'imagerie des orphelins éplorés qui réclament une présence paternelle propre aux canons sociaux de l'époque (et reflète en outre le sentiment de désespoir naturel propre à un enfant qui vient de perdre son père). Jackson accepta en partie la responsabilité de la charge, soit deux garçons, Anthony Wayne et Edward George Washington (Burke, 1941, I : 98-100). Il suivait de près l'évolution de ses pupilles et ne manquait jamais de faire leur éloge, comme en 1817, lorsqu'il louait à la mère les progrès brillants de la scolarité de son fils (Edward avait intégré West Point l'année précédente) : **“Edwards’ Teacher, gives me a very flattering account of Edwards’ application & propriety of conduct”** (Moser, IV : 115). Cette remarque montre combien la réussite du garçon le satisfaisait et flattait sans doute son propre orgueil de père adoptif, reflétant ainsi son attachement à sa fonction.

On trouve également dans la correspondance une allusion à une certaine Elizabeth Wilkinson, dont Jackson était le tuteur et l'administrateur des biens. Rien de plus ne transpire de cette prise en charge, mais l'intérêt ici est de constater que les enfants recueillis n'étaient pas seulement des membres de la famille, mais aussi des amis proches ainsi que les héritiers de relations d'affaires ou d'amis politiques²⁷⁵, ou simplement les enfants des voisins, comme le petit William Smith, un enfant “pathétique”, né après le terme et l'objet d'une querelle de succession entre ses frères et sœurs majeurs (James, 1938 : 131). Ce dernier exemple suggère que le voisinage pouvait parfois être considéré comme une relation proche, ainsi que le confirme Richards : **“Recognizing the value of a family, even of strangers, to the proper development of children, many Southerners expanded their households through the informal adoptions of neighborhood orphans”** (1991 : 148). Souvent, il était fréquent que les familles vivent dans des plantations adjacentes, ce qui accroissait la solidarité et le regroupement des terres au sein de la famille²⁷⁶. Les voisins pouvaient également établir des relations étroites de coopération, agricole, commerciale ou politique, créant un sentiment débordant le cadre des relations consanguines²⁷⁷.

Ces arrangements de voisinage recomposaient sans cesse les associations familiales. Burton précise les termes de la composition des ménages :

²⁷⁴ D'après les éditeurs, Jackson fut nommé tuteur des quatre enfants : Caroline, Eliza Eleanor, Edward George Washington et Anthony Wayne (Smith, I : 351n2). Mais Pauline Burke (1941, I : 99) ne mentionne que les garçons et attribue la tutelle d'Eliza au juge McNairy. Aucune référence n'est faite à Caroline.

²⁷⁵ L'information de la tutelle de Jackson sur Elizabeth Wilkinson provient d'un relevé comptable mentionné dans Moser (II : 552), sans autre précision. Le père d'Elizabeth, Jesse, était sans doute un membre du Sénat d'État à Knoxville. Il avait signé en 1803 une pétition demandant à Jackson de demeurer à son poste de juge à la Cour supérieure (Smith, I : 374n).

²⁷⁶ Le frère de Rachel, John Donelson III était voisin des Jackson et Tulip Grove, la propriété d'Andrew Jackson Donelson, fut construite sur des terres adjacentes à celles de l'Hermitage, offertes en cadeau de mariage par Jackson lui-même. Jackson préférait vendre à des proches qu'à des étrangers afin d'éviter, disait-il, les querelles de voisinage. Voir notre étude intitulée “l'Hermitage” (VI : 438-442).

²⁷⁷ Pauline Wilcox Burke (1941, I : 30), dans sa chronique des familles Jackson-Donelson, ajoute à cette liste de pupilles les enfants Watkins, dont on ne connaît rien.

Among the non-nuclear households, the extended families were those which included relatives living together, generally three generations (...) Augmented households included individuals who could not be identified as relatives of the household head. In the few cases in which both relatives and "strangers" were present, the household was considered to be extended (1985 : 110).

À différentes périodes, le ménage Jackson correspondait à cette description. À la fin de la période présidentielle, en 1837, Jackson se retira et vécut à l'Hermitage avec la famille de son fils, ainsi qu'avec la soeur veuve de sa belle-fille, Marion Adams (Remini, III : 520). Mais, comme dans beaucoup de riches ménages, la maisonnée des Jackson comprenait, de manière permanente, des membres de la famille et des "étrangers" résidents, tels Ralph E. W. Earl, le peintre veuf qui demeura à l'Hermitage jusqu'à sa mort en 1838 (Remini, I : 380-81). Earl avait très tôt perdu sa jeune femme, une nièce de Rachel, et s'était réfugié chez les Jackson pour ne plus en repartir ²⁷⁸. Richards souligne ce sentiment de sécurité procuré par la famille :

There were, however, many other household co-residents, whose situation was decreed not so much by social sanction as by personal preference. From examination of letters and diaries of mid-nineteenth-century Southerners, a common pattern emerges of using the family as refuge, a place where one could both retreat and also gather strength for future challenges (1991 : 146).

Le cas d'Earl est légèrement différent dans le sens où il s'intégra complètement à la famille. Sa mort en 1838 affecta beaucoup Jackson. Les deux hommes ne s'étaient pratiquement pas quittés pendant vingt ans. Son absence lui faisait cruellement défaut : ***"I have no one to go with me"*** (cité par Remini, III : 448). Cette affection de Jackson pour son compagnon de tant d'années montre que les membres de ces ménages "augmentés" appartenaient de coeur à la famille d'accueil.

L'histoire tutélaire de Jackson ne se cantonne cependant pas aux enfants de ses parents ou amis. En effet, il recueillit pendant la guerre indienne (1813-1814) des orphelins Creeks dont les parents avaient succombé sous les coups de ses soldats. Cette pratique apparemment paradoxale se retrouva chez bon nombre d'officiers américains lors des différentes guerres indiennes (Moser, III : 354-355).

Andrew Jackson employa une stratégie de la terre brûlée ²⁷⁹ dans ses campagnes indiennes et adopta à plusieurs reprises des bébés trouvés sur le sein de leurs mères mortes ²⁸⁰. Dans une lettre du 4 novembre 1813 à Rachel, Jackson promit ainsi un petit Creek pour Andrew, Jr., recueilli après la bataille de Tallushatchee : ***"I send on a little Indian boy for Andrew to Huntsville—with a request to Colo. Pope to take care of***

²⁷⁸ Voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 247).

²⁷⁹ Jackson écrivait au secrétaire à la Guerre James Monroe en novembre 1814 : *"I have directed about 1000 volunteer horses (...) to scour the Escambia, Yellow Water, &c, &c. (...) to pursue the fugitive Creeks into the Seminole towns, and destroy them and their crops"* (Moser, III : 193).

²⁸⁰ Voir la lettre du 15 novembre 1833 à W. Moore dans laquelle Jackson rappelle une telle occurrence pendant la guerre de 1813-14 : *"The wounded child which you brought into camp was the one taken, and raised by Doctor Shelby. He cured him of his wounds and adopted him as a child and educated him"* (Bassett, IV : 225).

him untill he is sent on—all his family is destroyed—he is about the age of Theodore” (Moser, II : 444). Theodore avait également été recueilli par Jackson dans les mêmes circonstances, mais il mourut à l'Hermitage en mars 1814 (Moser, II : 444n5). Un troisième *papoose*, Charley, habita brièvement l'Hermitage au printemps 1814 avant d'y mourir aussi. Ces décès d'enfants quelques mois après leur adoption ne sont pas documentés.

Charley était le cadeau d'un chef allié : *“I send a little Indian boy, named Charley, given me by a friendly chief of the creeks, and the one I named to you I intend to give to Andrew Jackson Donelson. You will treat him as he has been treated here untill I return”*²⁸¹. Jackson dotait ainsi chacun de ses pupilles d'un présent exotique, d'un camarade de jeu, d'un frère de lait, dont il avait détruit les parents et le mode d'existence. Cette manière d'offrir de petits Indiens à ses pupilles comme de vulgaires cochons d'Inde est choquante pour le lecteur moderne et on ne peut déterminer quelle était la nature des relations entre l'Indien et la famille d'accueil. Beaucoup s'enfuirent. Jackson et ses semblables parvenaient pourtant à concilier leur destruction des parents à la charité chrétienne et condescendante envers quelques enfants survivants, quand il y en avait. Pourtant, Jackson exprime dans sa correspondance une attention toute paternelle à ses nouveaux protégés.

Cette dichotomie fait écho à la question de Michael Rogin qui, dans son ouvrage psychanalytique sur le rapport de Jackson aux Indiens²⁸², s'étonne de l'ambiguïté de la politique indienne des États-Unis : *“What meaning can be given to a policy of death and dispossession, centrally important to American development, which is justified by the paternal benevolence of a father for his children?”* (1975 : 9). Cette citation est étrangement proche de la question concernant les adoptions et contient des éléments communs. L'appel à la miséricorde et au sentiment chrétien envers ces enfants pourrait passer pour de l'hypocrisie à nos yeux. Le paradoxe est dû principalement à la haine de la civilisation indienne par les Blancs, souvent attisée par le désir irrépressible de la terre. L'incapacité idéologique et religieuse d'accepter l'autre dans son système de valeurs les poussaient à la destruction, tandis que ce même système exigeait une certaine charité envers les victimes de leurs exactions. Les deux positions semblent irréconciliables, pourtant elles définissent l'esprit dans lequel s'est déroulée et se déroule encore l'impossible rencontre.

L'adoption de Lyncoya

En ce qui concerne Lyncoya, l'enfant Creek recueilli après la bataille de Tallushatchee en

²⁸¹ Lettre du 12 mars 1814 à Rachel Jackson Bassett (I : 478). Dans son article à propos de Junior, Linda Bennett Galloway (1942 : 201n) dit de Lyncoya qu'il était “techniquement un esclave d'Andrew Junior”. Cependant, il est à noter que Jackson plaça Lyncoya en apprentissage à Nashville en 1827 et que Rachel le pleura comme un fils à sa mort.

²⁸² Rogin, *Fathers and children: Andrew Jackson and the subjugation of the American Indian*, (New York: 1975). L'ouvrage de Rogin est très influencé par une approche psychanalytique de l'histoire, ce qui rend certaines de ses affirmations sur l'inconscient des hommes difficiles à étayer.

1813, les motivations de Jackson dépassaient le plaisir d'offrir un présent à son fils. La "charité chrétienne", écrivait-il à Rachel le 19 décembre, empêchait qu'on laissât l'enfant à son sort :

He is the only branch of his family left—and the others when offered to them to take care of would have nothing to do with but wanted him to be killed—Quals my interpreter Took him up carried him on his back and brought him to me—charity and christianity says he ought to be taken care of and I send to my little Andrew, and I hope will adopt him as one of our family (Moser, II : 494-95).

De plus, les péripéties de Lyncoya faisaient étrangement écho à l'histoire personnelle de Jackson qui décrit longuement à Rachel, le 29 décembre, les sentiments profonds que faisait résonner en lui la solitude de l'enfant, malgré le racisme évidents de ses paroles :

Please write me how my little andrew [is] and whether, his little Indian Lyncoya was taken to him by Major Whyte of Gallatine—if he has got him how & what he thinks of him—Keep Lyncoya in the house—he is a Savage that Fortune has thrown in my h[ands when] his own female matrons wanted to k[ill him] because the whole race & family of his was destroyed—I therefore want him well taken care of, he may have been given to me for some Valuable purpose—in fact when I reflect that he as to his relations is so much like myself I feel an unusual sympathy for him— tell my little andrew to treat him well—and kiss andrew for me, and with love to all friends accept the blessings of your affectionate husband (Moser, II : 515).

Jackson exprime ici sa "sympathie", au sens fort et plein du terme, qui lui faisait donner à un orphelin la chaleur d'un nouveau foyer après s'être employé à détruire celui qui l'abritait déjà. Les difficiles années après la guerre d'Indépendance vécues dans la solitude par l'orphelin Andrew Jackson le poussèrent à offrir à ce double inversé, "sauvage", de lui-même, une ironique et tragique seconde chance. Remarquons toutefois que sa sympathie ne le pousse pas à s'identifier lui-même aux Anglais qui avaient contribué à la mort de sa mère et de ses frères... Quel est le sens de ce "dessein précieux" qu'il attribue à l'adoption de Lyncoya ? Est-ce une rédemption pour les boucheries perpétrées lors des guerres indiennes ²⁸³ ? Il est à signaler que Jackson recueillit également un jeune Indien blessé de dix-huit ans, à l'issue de la bataille de *Horseshoe Bend*, qu'il envoya ensuite à l'Hermitage pour l'instruire d'un métier. On ne connaît pas le nom de ce guerrier, mais Kendall, dans sa biographie de Jackson, affirme qu'il épousa une femme noire et "se lança dans les affaires" (1845 : 282).

L'identification de Lyncoya à Jackson ne s'arrête pas là. Il lui fit donner une éducation comme à ses autres pupilles, ainsi qu'il l'écrit en 1822 (Lyncoya avait alors 10 ans) : ***"I have my little sons, including Lyncoya, at school"*** (cité dans Burke, I : 47). Lyncoya bénéficiait donc d'une éducation de fils de planteur, bien que Jackson, en parlant de ses "fils", se sentait toujours obligé d'y inclure nommément le Creek, comme si l'association

²⁸³

Le pire massacre de la guerre contre les Creeks, la bataille de Horseshoe Bend, le 27 mars 1814, vit l'annihilation des forces indiennes par l'armée de Jackson, après une tuerie systématique qui porta le nombre d'Indiens tués ou achevés à 557, selon le décompte opéré par Jackson, plus environ trois cents corps emportés par la rivière. Jackson résuma lui-même cette journée à Rachel ainsi : *"The carnage was dreadful"* (Moser, III : 54). Remini (I : 216) ajoute que l'on coupa le bout du nez de chaque Indien mort pour confirmer le compte. D'autres soldats découpèrent la peau des morts pour en faire des brides pour leurs chevaux...

n'allait pas de soi et devait être rappelée. Cette tolérance envers Lyncoya, voire cet attachement, ne conduisit jamais Jackson à regretter son action meurtrière contre les tribus du Sud. Il eut au contraire le sentiment du travail accompli. Lyncoya était devenu blanc, sauvé pour ainsi dire, de son ascendance aborigène.

Jackson avait de grands projet pour son fils indien : ***"I would be delighted to receive a letter from our son, little Hutchings, and even Lyncoya. The latter I would like to exhibit to Mr. Monroe and the Secretary of War, as I mean to have him recd. at the military school"*** (cité dans Burke, I : 47-48). Envoyer son pupille Creek à West Point était une belle marque d'estime de sa part, même si le terme *"exhibit"* fait trop penser à un beau cheval de course qu'on emmène à la foire. Cependant, le changement d'administration ²⁸⁴, peu favorable à Andrew Jackson en 1824, fit avorter le projet. Lyncoya fut alors placé en apprentissage chez un sellier à Nashville, un métier que Jackson avait lui-même approché dans sa jeunesse ²⁸⁵.

On ne connaît malheureusement pas les rapports intimes de Lyncoya avec son tuteur parricide. Une seule lettre (datée du 29 décembre 1823) de Lyncoya à Jackson demeure, visiblement écrite par Rachel, et il n'en existe pas d'écrite par Jackson à Lyncoya. Robert Remini souligne cependant que le jeune Indien s'enfuit plusieurs fois de la plantation, bien qu'aucune autre raison en soit donnée que sa "fidélité à sa race", argument obscur et extrêmement douteux ²⁸⁶. Les documents rapportant les faits et gestes de Lyncoya sont des récits de descendants blancs qui ne sont pas étayés et trahissent le plus souvent un racisme paternaliste peu enclin à confirmer la véracité de leurs propos. Lyncoya mourut en 1828 d'une "affection pulmonaire" ²⁸⁷.

L'adoption d'enfants indiens par des officiers blancs demeure un point sombre dans les rapports déjà meurtriers des militaires américains envers les tribus indiennes. James Winchester ²⁸⁸ écrivit en 1813 une lettre troublante à Jackson, l'informant que plusieurs

²⁸⁴ John Quincy Adams, contre qui Jackson s'était présenté, avait été élu *in extremis* par un vote de la Chambre des Représentants. Jackson et les siens avaient ensuite crié au complot, lorsque Clay, *Speaker* de la Chambre, avait été nommé secrétaire d'État par Adams (Remini, II : 87-99 ; Watson, *Andrew Jackson vs. Henry Clay: Democracy and Development in Antebellum America* (Boston : Bedford/St Martin's, 1999), 64).

²⁸⁵ Remini (I : 27, 430n4) cite comme source John McLaughlin (1843), le neveu de Kendall, qui séjourna à l'Hermitage pour documenter la future biographie du héros par son oncle, et le tenait sans doute de Jackson lui-même.

²⁸⁶ On pense plutôt à une incompatibilité culturelle, les enfants étant obligés de se conformer sur l'instant à un mode de vie radicalement différent. Jackson cite un autre cas ayant "mal tourné" : *"The wounded child which you brought into camp, was the one taken, and raised by Doctor Shelby. he cured him of his wounds and adopted him as a child and educated him. he turned out badly as I believe, and ran away from the Doctor"* (Bassett, V : 225).

²⁸⁷ Concernant Lyncoya, voir Burke (1941, I : 46-48) et Remini (I : 193-94). C'est à une lettre de Junior que l'on doit l'information des escapades de Lyncoya : *"My Dear Father, no one will fetch Lyncoia I have a thought of going my self for him"*, lettre du 8 avril ? dans les papiers de la Bibliothèque du Congrès (Remini, I : 194 ; 450n30).

²⁸⁸ James Winchester avait été vaincu et capturé en janvier 1813 dans le Territoire du Michigan. En novembre 1814, il officiait sous les ordres de Jackson dans le district méridional (Moser, III : 21n1, 193).

enfants Creeks avaient été emmenés par des militaires démobilisés, apparemment contre le gré des parents. Winchester cite le cas d'une femme se plaignant de l'enlèvement de son fils et de sa fille. La mère avait réussi à convaincre l'officier ravisseur de lui rendre sa fille, mais il avait gardé le garçon, dont Winchester espérait que Jackson pourrait obtenir la libération. Aucune raison n'est citée pour expliquer les mobiles de ses adoptions forcées. Le flou juridique et pratique semble avoir été de mise, puisque Winchester rapporte ainsi les doutes d'un officier : ***“Major Woodfolk brought one or two Indian boys home with him and wishes to know if it will be required that he shall return them”*** (Moser, III : 354-355). Comme toujours, il était fait peu de cas des sentiments des parents indiens, seule la loi blanche convenait d'être respectée. On est loin ici de l'adoption charitable d'orphelins de guerre et il est possible qu'aux tueries, les officiers américains aient ajouté des vols d'enfants à leurs forfaits. Dans quelles proportions ces agissements ont-ils été perpétrés et dans quels buts ? Cet aspect méconnu des guerres indiennes reste à explorer.

L'Adoption d'Andrew Jackson, Jr. : la création d'une lignée ²⁸⁹

Ainsi qu'il a été montré, les Jackson étaient sans cesse entourés d'enfants, pupilles, nièces, neveux, petits cousins. À une Rachel en larmes de n'avoir pas d'enfants à eux, Jackson aurait déclaré que le Seigneur l'avait voulu ainsi pour que le couple s'occupât des orphelins (Burke, 1941, I : 30) ²⁹⁰. Ce sens aigu de la mission aidait sûrement les Jackson sans descendance naturelle à supporter ce qui, dans l'atmosphère clanique de la famille Donelson, dut être un manque difficile à vivre. Le grand nombre d'enfants présents à la plantation compensa la douleur, mais celle-ci fut certainement trop pénible puisque les Jackson adoptèrent un neveu de Rachel et lui donnèrent leur nom ²⁹¹.

Andrew et Rachel Jackson devinrent parents à part entière en 1809. Elizabeth Donelson ²⁹², la belle-soeur des Jackson, avait mis au monde des jumeaux. Mais, son état de santé ne lui permettait pas de s'occuper des deux nouveaux-nés. Le couple n'attendait que cela (Parton, I : 339). En apposant le “Junior” à son nom, Andrew Jackson se donnait nommément un fils : il accomplissait un acte fondateur. La création d'une

²⁸⁹

On trouvera une partie consacrée à Junior dans notre étude intitulée “Rachel Donelson Jackson”, mais elle concerne spécifiquement les rapports du fils adoptif à la mère, alors qu'ici sont discutés les rapports de filiation entre Jackson et Junior.

²⁹⁰

Burke était une descendante d'Emily Donelson, la femme d'Andrew J. Donelson. Voici la citation de Rachel : *“knowing how disappointed I was at never being a mother, he, pitying me, tried to console me by saying: God denies us offspring that we may help those who have large families and no means to support them”* (30).

²⁹¹

D'autant que la généalogie familiale des frères et sœurs de Rachel montre une descendance impressionnante : Mary, une sœur aînée de Rachel, eut onze enfants de John Caffery ; Catherine, née en 1750, en eut neuf avec Thomas Hutchings, Jane en eut huit avec Robert Hays, John (né en 1755) en eut treize avec Mary Purnell (Smith, I : 417-419 passim).

²⁹²

Elizabeth était la femme de Severn Donelson, un frère de Rachel (Smith, I : 421).

lignée et d'une descendance semblait indispensable à un homme de son statut, ne possédant pas de famille proche (ou lui étant devenu étranger), dans une société de planteurs dont la tradition agraire reposait sur la passation d'un nom et de terres que chaque génération se devait de faire fructifier. Wyatt-Brown (1983 : 44) souligne la "vulnérabilité et la solitude" des hommes qui n'avaient pas de famille à protéger. Il attribue la "truculence" de Jackson à ce sentiment de stigmatisation, une sorte de compensation pour son orphelinat ²⁹³. Jackson était très conscient du rôle que devait jouer Junior pour sa propre postérité. Il le lui exposa très clairement en 1835, lorsque Junior promit d'arrêter la boisson à laquelle il s'adonnait avec trop de libéralité :

May I rejoice in the sentiment you have expressed with regard to your future course of life—my son it is one that will lead you to respectability here, and a happy immortality—I have the utmost confidence in your pledge on this subject, and I am happy, because in your reputation, my future fame depends—when I am silent in the grave it is in you, & yours, that my name is to be perpetuated,—and to you, and yours, propriety of conduct is my name to be connected (cité dans Remini, III : 239).

On voit quelle responsabilité le jeune homme sentait peser sur ses épaules, une pression qui ne devait pas l'aider à s'arrêter de boire. L'enfant, consanguin par la mère, réunissait ainsi les deux familles, Jackson par le nom, Donelson par les gènes ²⁹⁴.

À sa naissance en 1767, Andrew Jackson reçut le même nom que son père, sans distinction de génération. Mais Andrew Senior étant mort quelques semaines avant la naissance de son fils (Parton, I : 50), peut-être celui-ci avait-il hérité d'un nom que la mort n'avait pas permis au père d'honorer suffisamment. Cette pratique de la "nomination nécronymique" avait plutôt lieu concernant les frères et sœurs décédés prématurément (Censer, 1984 : 33). Grâce à son fils adoptif ("Junior"), Jackson fondait une lignée américaine qui se perpétue encore aujourd'hui ²⁹⁵. Jackson est la propre origine de son nom, puisque son père, Andrew Jackson, n'a pas inscrit son fils dans la succession des générations (Andrew Jackson enfanta Andrew Jackson, et non Andrew Jackson, Jr.). On peut ainsi dire que Jackson est son propre père, une création *sui generis* ²⁹⁶, le produit américain par excellence, un fils du Nouveau Monde, dont le mythe refuse l'histoire et

²⁹³ Wyatt-Brown affirme que l'intégration dans une famille entraînait une respectabilité morale : *"The defect (having no family) was seen in this light because, according to ancient tradition, environment, blood, and moral bearing were inseparable. In ancient German, a wreka or 'wretch' was defined as a kinless figure"* (1983 : 44).

²⁹⁴ Dans le cas spécial des Jackson, on peut penser que, comme le suggère Censer (1984 : 33), les deux parents s'accordèrent sur le nom à donner à l'enfant.

²⁹⁵ Andrew Jackson, VII, la trentaine, vit à Nashville. Chaque année, les descendants du général se réunissent à l'Hermitage pour une commémoration de leur ancêtre.

²⁹⁶ Taylor cite William Paulding qui écrivait en 1867 à propos de Jackson : *"Jackson [...] may have lacked genteel cultivation, but [...] he had dignity and independence. 'He was sui generis. The power of man is the power over his fellow men'"* (1961 : 245). Pour Paulding, Jackson était doté d'une intuition et d'une inspiration qui forgeaient son caractère et le menaient invariablement au succès.

l'ascendance. Ainsi, Jackson reçut de ses soldats (ses enfants, comme il les appelait souvent), le nom d' *Old Hickory* après qu'il les eut ramenés chez eux ²⁹⁷. Cette perturbation dans l'ordre filial témoigne pour Jackson d'une place exceptionnelle et unique à la fois dans son histoire personnelle, mais aussi dans l'histoire nationale.

L'ordre familial

Dans le contexte sudiste du prestige attaché à la lignée, la passation du nom comportait un risque majeur, celui de voir un héritier l'entacher par des actes ou un comportement indignes de la réputation que lui avait léguée son père. Michael P. Johnson, dans un article sur les planteurs et le concept de patriarcat, cite Henry William DeSaussure, un Virginien, qui rappelait son devoir à un jeune homme de ses amis :

he reminded a young friend that the youth's father had 'attained wealth and independence' as well as 'a high standing in the community' and had thereby 'left a highly honored name behind him; and left too a duty on his sons to emulate his course and to uphold that name (1980 : 49).

Jackson avait exprimé le même sentiment à son fils. Les enfants — les fils — représentaient à la fois l'espoir de la perpétuation du nom et la menace de son anéantissement. Les femmes portaient également la lourde charge de donner à la famille des enfants héritiers du nom. Aucun manquement à ce devoir ne pouvait être toléré et surtout pas les rapports sexuels hors du mariage, car les conséquences sur la lignée du maître étaient bien trop graves au regard du nom et de la postérité (Clinton, 1982 : 209). D'ailleurs, la hantise des rapports sexuels entre femmes de planteurs et esclaves noirs procédaient de ce rapport au nom et à la descendance ²⁹⁸.

La virilité de Jackson

Paradoxalement, Jackson contribua moins à sa propre postérité que son entourage. Très tôt dans sa vie, en effet, ses amis et sa famille commencèrent à nommer leurs enfants Andrew Jackson, suivi bien sûr du nom de famille du père légitime. Cette pratique était courante dans le Sud, comme en témoigne Wyatt-Brown : ***"Ofttimes distinguished surnames replaced the ordinary Christian name (...) as if there were some special***

²⁹⁷ En 1813, Jackson avait reçu l'ordre de conduire des volontaires jusqu'à Natchez dans le but de défendre la Nouvelle-Orléans dont le Ministère pensait qu'elle risquait un débarquement anglais. Après une longue attente, Jackson reçut l'ordre de dissoudre son armée, l'alerte étant passée. Il refusa et reconduisit ses troupes à Nashville en payant les frais de voyage de sa bourse. Cet acte "héroïque" et généreux envers ses soldats lui valut le surnom de *Old Hickory*, et l'inimitié de ses supérieurs, à qui il avait si impudemment désobéi. Bien sûr, sans son armée, le général Jackson perdait toute légitimité et tout prestige...

²⁹⁸ L'homme donnait son nom et la femme était garante de la couleur des enfants en choisissant son partenaire. Le paradoxe connu réside dans l'union (souvent forcée) d'hommes blancs et de femmes noires, produisant des esclaves métisses non reconnus par les planteurs comme une descendance à laquelle pouvait être transmise un héritage autre que l'esclavage lui-même (dans ce cas, la transmission est matriarcale). Le parallèle d'union (plus rare) entre femmes blanches et hommes noirs mettant la société des planteurs en porte-à-faux avec son idéologie affirmée d'une impossibilité de mélange entre Blancs et Noirs d'un point de vue social. La domination masculine blanche sur les femmes (noires et blanches) et les hommes noirs apparaît ici dans toute sa crudité.

magic in the christening itself" (1983 : 65). Jackson est effectivement un prénom. En 1799, son beau-frère Samuel Donelson appelait son nouveau-né Andrew Jackson Donelson en hommage au mari de sa soeur²⁹⁹. Son ami John Hutchings appela son fils Andrew Jackson Hutchings en 1811. En 1819, John Coffee fit de même et Andrew Jackson Donelson nomma son aîné Andrew Jackson en 1826. En 1839, Andrew Jackson Hutchings fit de même avec son cadet et reproduisit l'hommage que son propre père avait rendu à Jackson 28 ans plus tôt. En outre, d'innombrables familles dans le pays firent de même.

Dans une société où la virilité occupait une place centrale, il ne semble pas que Jackson fût l'objet d'attaques sur son absence de descendance biologique. Sa volonté de fer et la fascination qu'il exerçait sur ses contemporains reléguait le physique au second plan. Beaucoup de descriptions mentionnent la pâleur et la maigreur de Jackson, mais insistent sur le regard pénétrant du héros, comme cet historien de la bataille de Chalmette cité par Ward :

The chief of the party (...) was a tall, gaunt man, of very erect carriage, with a countenance full of stern decision and fearless energy, but furrowed with care and anxiety. His complexion was sallow and unhealthy; his hair was iron grey, and his body thin and emaciated (...) But the fierce glare of his bright and hawk-like grey eye, betrayed a soul and a spirit which triumphed over the infirmities of the body (1955 : 159).

La fragilité physique de Jackson, son extrême maigreur, non seulement ne furent pas des obstacles à sa réputation de virilité, mais une preuve de plus de son extraordinaire volonté (Ward, 1955 : 153-165). La "tête de fer" de Jackson et la rigidité de sa stature valaient toutes les virilités du monde, comme l'exprime majestueusement George Bancroft :

The commanding majesty of his will appalled his opponents and revived his friends. He himself had a proud consciousness that his will was indomitable (...) he stood erect, like a massive column, which the heaps of falling ruins could not break, nor bend, nor sway from its fixed foundation (cité dans Ward, 1955 : 161)

300 .

La métaphore est exprimée clairement. L'esprit d'Andrew Jackson était l'incarnation de sa virilité, ce qui faisait de lui un homme à part entière, voire même le père de la nation, comme l'exprime John Bolles, lors d'une cérémonie funèbre en juillet 1845 : ***"He has left no children to divide the heritage of his glory:—to his country, therefore, belongs the whole of that splendid inheritance!"*** (Dusenbery, 1845 : 213). La symbolique nationale (oubliée de ce fils adoptif que Jackson aimait tant) accepte la gloire posthume, héritière légitime de son grand oeuvre, renversant ainsi l'absence de descendance biologique en un acte patriotique suprême³⁰¹.

²⁹⁹ Jackson avait déjà acquis une réputation. Il avait été le premier représentant de l'État au Congrès, puis sénateur, et venait d'être élu à la Cour supérieure du Tennessee.

³⁰⁰ Dans son discours d'adieu à Jackson, en 1845, Bancroft utilise une autre métaphore explicite, similaire à la précédente : ***"And there he stood, like one of the mightiest forest trees of his own West, vigorous and colossal, sending its summit to the skies, and growing on its native soil in wild and inimitable magnificence"*** (Dusenbury, 1845 : 41). Signalons que dans sa note, Ward s'est trompé dans la référence : la citation de Bancroft se trouve p. 48.

La “dette de gratitude”

Andrew Jackson, Jr portait le nom de son père mais ne put jamais en maintenir l'éclat éblouissant. Pourtant, dans l'enthousiasme de la guerre de 1812, Jackson avait affirmé qu'il ferait de Junior un général (Moser, II : 394). Galloway confirme cet espoir du père : **“He sent word to Andrew Junior, then hardly six years old, that he ‘must learn to ride, to be a good boy and never cry, and he must learn to be a soldier’”** (1950 : 200). L'évolution de ce dernier, ainsi que les probables objections de Rachel et son état dépressif conduisirent Jackson à revoir la “destinée” de son fils. Son père chargea Junior de s'occuper consciencieusement de Rachel dès son enfance³⁰². Ce commandement semble avoir inscrit dans le comportement de Junior une domesticité prononcée et un manque de compétence dans les affaires, catastrophique chez un planteur. Remini, comme tous les autres, porte un jugement sévère sur Junior³⁰³ :

He was incompetent, lazy, weak, and unlucky. Apart from drinking and an occasional extramarital fling, he most enjoyed hunting. He wasted much of his life pursuing the sport and died prematurely in 1865 at the age of fifty-seven when he accidentally shot himself in the hand while climbing a fence (III : 145).

La vie publique ne l'intéressait pas, comme le souligne Galloway :

Mrs. Anne Royall, a newspaper woman in Washington, asked him on one of his visits to his father how he would like to be President—“Not at all, Madam,” replied Andrew Junior, who seemed to care little for public life, preferring the life of a country gentleman and planter (1950 : 212).

Il apparaît clairement que dès son adolescence, Jackson changea d'avis le concernant puisqu'il ne le poussa pas à intégrer West Point ; , l'école militaire, comme il l'avait fait notamment pour Edward Butler et Andrew Jackson Donelson³⁰⁴. À la place, il tenta de lui inculquer les règles d'une bonne gestion agricole, comme il l'écrivit en 1824. Junior avait alors quinze ans :

I wish you to inform me how my farming business progresses, whether the crop is all housed, and how all my stock of horses and cattle stood the winter; what kind of season you have, whether open and warm or very cold, and how the

³⁰¹ En effaçant Junior des dythirambes, les orateurs créèrent une situation paradoxale. Ils occultèrent le rêve de Jackson de voir ses descendants perpétuer son nom et sa gloire (bien qu'il ait vite compris que Junior perpétuerait seulement son nom) malgré son ancrage très fort au sein de la famille Donelson. Mais, refusant cette généalogie, ils le rendirent encore plus grand en faisant de lui un personnage unique et universel dont la seule vraie famille était l'Amérique elle-même. En outre, la descendance symbolique innombrable des “Andrew Jackson” est l'héritage le plus concret et le plus glorieux dont Jackson pouvait rêver.

³⁰² Voir à ce propos notre étude intitulée “Rachel Donelson Jackson” (III : 223-227).

³⁰³ On peut regretter l'absence de sources fournies par Remini pour étayer sa diatribe.

³⁰⁴ Toutefois, les conditions politiques et militaires de la fin des années 1820 ne laissaient plus espérer de guerres dans lesquelles un homme pouvait s'illustrer. Être militaire en tant de paix n'apportait aucune promotion et cantonnait l'officier dans des fonctions sans intérêt. Le fils de Junior, Andrew III, devint officier de cavalerie après sa sortie de West Point (1858) (Galloway, 1950 : 339).

health of all our friends are (cité dans Galloway, 1950 : 207).

Ses efforts demeurèrent sans effet puisque Junior ne répondait que rarement aux questions précises de son père.

Le jeune homme alla étudier à l'université de Nashville en vue de devenir un planteur éduqué et responsable. Jackson écrivait à Rachel : **“His happiness thru life depends upon his procuring an education”** (cité dans Galloway, 1950 : 208). Junior appréciait les livres et participa activement à étoffer la bibliothèque de l'Hermitage (Galloway, 1950 : 211). Son attitude en société et son charme personnel semblaient appréciés, si l'on en croit la réflexion d'Anne Royal à son égard : **“His countenance is sweetness and innocence itself, his eyes as soft as the dewdrops”** (citée dans James, 1938 : 546). Dans ce sens, Jackson eut le fils qu'il désirait et dont il avait loué depuis le début la gentillesse³⁰⁵.

Les enfants se devaient d'assurer à leurs parents une vieillesse choyée au sein du milieu familial, nous l'avons dit. Cette préoccupation semblait majeure pour Jackson. Le 18 janvier 1813, il faisait part de ses espérances à Rachel concernant leur jeune fils, âgé seulement de quatre ans :

The sensibility of our beloved son has charmed me. I have no doubt, from the sweetness of his disposition, from his good sense as evidenced for his age, he will be a solace of us both in our declining years. From our fondness toward him, his return of affection to us. I have every hope, if he should be spared to manhood, that he will, with a careful education, realize our wishes (Moser, II : 353-354).

Cette philosophie de la reconnaissance nécessaire des enfants pour l'oeuvre et le sacrifice de leurs parents préservait l'équilibre et l'affection dans les rapports familiaux. Elle montrait également l'attention des parents au cycle des générations et à la transmission du pouvoir (Stowe, 1990 : 130). Jackson évoquait ce cycle le 24 juin 1839, en écrivant à Andrew Jackson Hutchings pour le remercier d'avoir donné à son nouveau-né le nom d'Andrew Jackson. La vie de l'enfant est ici insérée dans un tissu familial qui la guide et la définit :

For the honor you do me by perpetuating my name by that of this dear child I tender you my thanks—This is the greatest evidence of your regard you could confer upon me, and I pray God to take you all in his holy keeping—may this child grow and prosper, and be a consolation to his parents in their declining years, and an honor to all his connections and a blessing to his country, and after a long and well spent life, may a happy immortality be his and all his family, is the prayer of your affectionate uncle (Bassett, VI : 17).

Les différentes sphères de la société, dont la réputation de l'homme est le lien organique, s'étendent comme en écho de la relation parentale (conjugale), puis familiale (nucléaire), à la place occupée et tenue dans la société. Jackson conclut la boucle en souhaitant un au-delà glorieux qui viendra couronner une vie honorable, utile et vertueuse³⁰⁶. Cette vertu devait d'abord s'exprimer dans l'attitude filiale envers les parents, comme Jackson

³⁰⁵ Cette gentillesse s'exerçait avec sa famille, mais Junior ne semble pas avoir été particulièrement tendre avec les esclaves. McKee (1992 : 173) suggère même que Junior fit reconstruire l'Hermitage en 1836 en prenant soin d'isoler la famille Jackson des domestiques.

l'écrivit en 1824 à son fils de quinze ans, dont il attendait toute la sollicitude envers Rachel :

This my son is a duty you owe her, for trouble, care and anxiety for you in your infancy. You owe her a debt of filial gratitude that you can never repay. All your care and attention to her is a duty arising from that trouble and attention with which she watched over your childhood, and fostered and cherished you on a sick bed. You owe your dear Mother more, my son, than you can ever repay her with all your affectionate regard and attention; but I am pleased that you will by your attention to her endeavor to pay the debt of gratitude you owe her (cité dans Galloway, 1950 : 208).

L'engagement du fils envers ses parents témoigne dans le même temps de son intégration sociale et de sa soumission à l'ordre familial. Le code ici se sert du sentiment de reconnaissance et de l'affection filiale pour intégrer les enfants au système social. À cette éthique se greffe une adhérence stricte à l'idéologie bourgeoise de l'époque, mais aussi aux préceptes bibliques traditionnels. Jackson poursuit sa harangue en faveur du devoir filial envers la mère : ***"in all things conduct yourself so that you will make her happy, and contented; and by so doing you increase her love for you, obtain her blessings and the smiles of your heavenly father who has enjoined all children to be obedient to their parents"*** (*Ibid.*). Stowe insiste sur le fait que l'ordre familial reposait sur une foi quasi religieuse : ***"At the center of the ideological family was a kind of religious faith, one refracted by human affairs"*** (1990 : 129). Cette vision présentait l'éducation comme une voie menant aux préceptes divins.

L'obéissance à ces enseignements était une vertu cardinale, une assurance que la famille, et par extension la société, reposait sur une hiérarchie de valeurs et de statuts sur lesquels les gouvernants pouvaient à leur tour compter pour promouvoir le bien-être des citoyens. La réciprocité de l'échange familial promouvait ainsi la prospérité, la stabilité et le bonheur des membres, tout en préservant le fragile équilibre de l'institution des abus patriarcaux (Stowe, *Ibid.*). La famille, l'armée, la nation reposaient sur cette discipline pour leur bon fonctionnement et Jackson veilla toute sa vie à ce qu'elle fût respectée partout où régnait son autorité.

Cette attention de tous les instants à laquelle Jackson faisait référence, appelant la future "dette de gratitude", consistait à assurer à la descendance ou aux pupilles les moyens d'occuper la place à laquelle la position des aînés leur permettait d'aspirer. En sus de l'éducation scolaire, l'héritage assurait-il ainsi le statut économique indispensable à une domination sociale et politique dont l'argent était la clé de voûte. Censer (1984 : 120-129) a montré la continuité des fortunes d'une génération à l'autre concernant les planteurs de Caroline du Nord entre 1830 et 1860, indiquant même un accroissement des richesses. L'historienne insiste non seulement sur l'importance de l'héritage dans la

³⁰⁶ Pour Jackson, l'omniprésence d'un au-delà protecteur attentif aux justes est l'assurance d'un ordre et d'une harmonie qui s'étendent de la famille à la société. Dans une fin de lettre adressée à Rachel, il émettait le vœu suivant : *"May the angelic hosts that rewards & protects virtue and innocence, and preserves the good, be with you untill I return"* (Moser, II : 354-355). Ward cite Francis Blair, le rédacteur du *Globe*, exprimant cette opinion : *"Providence has ever guarded the life of the man who has been destined to preserve and raise his country's glory and maintain the cause of the people"* (1955 : 115). Concernant ce sujet, voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 219-223).

conservation du statut, mais également sur les valeurs de la caste transmises aux enfants :

Sons and daughters' continued high economic standing would have pleased their parents, who had attempted to prepare their children for success and achievement. As well as emphasizing education, parents also tried to instill values of hard work, thrift, self-control, and an appreciation of competition (...) [T]he values transmitted and education given the young in planter families would encourage and aid them in retention of property and position (Censer, 1984 : 128).

C'est pourquoi les tuteurs qui prenaient leur devoir au sérieux ne négligeaient ni l'éducation ni la gestion du patrimoine dont ils avaient la charge. Jackson se montrait particulièrement attentif et compétent pour cela, comme le démontre son attitude envers le fils de son neveu et ami, John Hutchings. Ainsi, l'effort majeur de Jackson et de ses pairs consistait à conserver ce que l'on a appelé un ordre familial propice aux bonnes relations entre parents, à la transmission des valeurs entre générations et à la conservation, voire à l'amélioration du statut social des parents.

La gestion du patrimoine des mineurs

Nous l'avons vu, les enfants recevaient déjà des préceptes de conduite très tôt dans leur existence. Le tracé de leur situation était établi, pour ainsi dire, à leur naissance, avec la même fixité qui dominait l'ensemble de la société sudiste. Chacun naissait avec le statut qui serait le sien dans la vie adulte. C'est pourquoi la gestion des avoirs de succession occupait les tuteurs depuis le premier jour jusqu'à la majorité des pupilles. Jackson était le tuteur des fils Donelson (les neveux de sa femme Rachel), mais il fut également nommé administrateur des biens de leur père. Cela impliquait des litiges avec les créanciers et les débiteurs de Samuel, la gestion des affaires en cours avec tous les partenaires économiques du défunt et la poursuite des investissements (Moser, II : 546, 547, 552). On a vu dans l'étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 134-154) les affaires innombrables que ces hommes traitaient en même temps, et il est aisé d'imaginer les imbroglios juridiques causés par le paiement ou le recouvrement des dettes, la liquidation des biens, la vente des avoirs, la gestion du patrimoine.

Comme pour les biens de Samuel Donelson, Jackson veilla également aux intérêts des enfants Butler qu'il avait recueillis en 1803. Il tenta pendant de nombreuses années de faire valider le droit des héritiers à des titres fonciers en Pennsylvanie. Il réglait aussi les dettes qui pesaient sur le patrimoine³⁰⁷. Il existe même une lettre de Jackson à Isabella Butler Vinson datée du 9 mai 1817 (Moser, IV : 114-15), où il s'excuse de ne pouvoir subvenir pécuniairement aux besoins de la mère de ses pupilles car l'éducation des enfants coûtait cher et ses ressources étaient, disait-il, limitées³⁰⁸. Cet exemple montre que la protection d'un patriarcat pouvait s'étendre à des personnes n'ayant qu'un

³⁰⁷ Voir la procuration remise à James Stephenson pour régler le contentieux des terres de Pennsylvanie (Moser, II : 522), ainsi que la lettre de James O'Hara faisant mention des dettes pesant sur les biens de Butler (*Ibid.*, 556). Enfin voir "Agreement between William P. Anderson, William B. Vinson, Robert Bell, and AJ re Edward Butler's estate", un accord entre les beaux-frères et l'exécuteur testamentaire en faveur de la vente des biens, comme l'atteste un reçu en faveur d'Eliza Butler, (*Ibid.*, 557).

lien très distant avec sa famille de sang, mais il prouve également qu'une attention rigoureuse à l'intérêt des pupilles présidait à chacune de ses décisions.

La cotutelle : le cas d'Andrew Jackson Hutchings

Le cas le plus documenté concernant la prise en charge d'un enfant est le cas d'Andrew Jackson Hutchings, le fils de John , dont Jackson fut à la fois le partenaire commercial, l'ami et l'oncle. À la mort de Hutchings le 20 novembre 1817, Jackson devint le jour même tuteur du jeune Andrew Jackson Hutchings, alors âgé de 6 ans. Dès cette époque, Jackson, John Coffee et Stockley D. Hutchings, le frère de John, tous trois désignés exécuteurs testamentaires, entreprirent de faire fructifier une plantation qu'ils édifièrent près de Florence, dans le nouveau Territoire d'Alabama (admis dans l'Union en 1819), créé à partir des terres arrachées aux Indiens par le Traité de Fort Jackson en 1814 (Moser, IV : 176). Coffee s'installa pratiquement au même endroit et bâtit sa plantation de Hickory Hill. Jackson veilla aux intérêts de Hutchings, mais se reposa beaucoup sur Coffee pour la gestion quotidienne de la plantation, les rapports avec le régisseur et tous les problèmes afférents à une importante exploitation agricole.

Les fonds utilisés pour la plantation et l'éducation de l'enfant provenaient de l'héritage légué par John Hutchings³⁰⁹. En sus de l'éducation de son fils, Hutchings laissa des instructions en vue de l'investissement de son argent :

My will and desire is that all the money I may die possessed of, or that may be due my estate, be invested in land, by my executors, within the Alabama Territory, within the bounds of what is called Jackson Purchase, and that the negroes I die seized and possessed of, be kept on the land so to be purchased, and the profits arising from said farm to be laid out in the purchase of land, or in negroes, for the benefit of my said son, Andrew J. Hutchings, under the direction of his guardian, by my executors (Moser, IV : 476).

Jackson respecta entièrement les dernières volontés de son ami. En visite à Washington début 1819 pour se défendre devant le Congrès contre les attaques dont il était l'objet après son invasion contestée de la Floride (Remini, I : 371-374), il ne put assister à la grande vente des terres d'Alabama du mois de mars à Huntsville. Il se fit représenter par ses amis John Coffee et James Jackson qui achetèrent pour lui la plantation d'Evans Spring et, pour le petit Hutchings, une parcelle de terre non encore exploitée située à environ un kilomètre et demi d'Evans Spring : ***“section 15 of township 3, range 12***

³⁰⁸ Voici un extrait de la lettre de Jackson à Isabella Vinson : *“I regret My Dear Madam, yea, I much regret your present, unpleasant & unfortunate situation, & will with pleasure, yield every aid in my power to relieve you, , but when you reflect the situation of some of my near connections & how much they want, pecuniary aid, added to the sums necessary for the support of those, of an advanced age, now finishing their education, you will readily conceive, my streitened circumstances with regard to funds, when I add, that my farm for years has been unproductive”* (114).

³⁰⁹ Dans le premier testament enregistré à Huntsville, dans le Territoire de l'Alabama, John Hutchings stipula les mesures suivantes : *“I bequeath to my beloved and only son, Andrew J. Hutchings, all the balance of my estate, real, personal and mixed, to him and his heirs forever, and constitute and appoint my beloved friend, Andrew Jackson, his guardian, to have the sole management of him and his education.”* Le testament fut rédigé le 7 novembre 1817 de la main de Jackson (Moser, IV : 476).

west” (Moser, IV : 176)³¹⁰. Le 4 janvier 1819, Jackson écrivit à Coffee pour lui demander de superviser sa ferme ainsi que la mise en chantier de celle de Hutchings :

Can I ask you when you reach Florence & a leisure day will permit, to lay out my plantation near Florence for me (...) in my absence instruct William Crawford³¹¹ in those things that you think requires it—Shew him the place where to make little Andrew J. Hutchings plantation &c &c &c (Moser, IV : 266).

Jackson supervisait de loin, mais l'exécution de ses décisions ainsi que les ajustements nécessaires revenaient à Coffee. Leur collaboration était totale (De Witt, 1931 : 85).

Jackson ne pouvait guère s'occuper directement des affaires de son pupille. Le 12 août 1819, il engagea un régisseur, Malachi Nicholson, pour la plantation de son “petit protégé” (Moser, IV : 191). Voici un extrait du contrat :

the said Malachi has this day agreed, with the said Andrew, that he will (...) [s]uperintend said farm and negroes in an industrious carefull manner, planting as much cotton as his hands can pick out and clearing as much ground as his hands can clear, & planting it in corn potatoes &c &c. taking care of the Stock of Horses Hogs and cattle, Keeping the farming Tools in good order and in all things conducting himself as a carefull industrious Overseer (Moser, IV : 312).

Pour salaire, Jackson s'engageait à verser 250 dollars par an à Nicholson, ainsi que 800 “mesures” de porc et sept fûts de maïs. L'engagement devait durer jusqu'au 1er janvier 1821, or, Moser (IV : 313n) précise que Nicholson demeura en place jusqu'en 1825. L'homme devait être sérieux et fiable car la constance n'était pas le fort des régisseurs en général. William Crawford, le régisseur d'Evans Spring, la plantation de Jackson en Alabama, était également un homme sur qui son patron pouvait raisonnablement compter. Cependant, la relative confiance de Jackson ne l'empêcha pas avant son départ pour la Floride³¹² au printemps 1821 de requérir de Coffee³¹³ la supervision des deux plantations :

I have wrote Captain Crawford, I hope he will do well, at any rate what he makes will be safe—I have to request should he want advice that you will giv it to him, and should you be passing call, look, and stimulate him. I have confidence that Nicholson will do well but still I hope you & James will occasionally call & do the like with Nicholson (Moser, V : 28).

La gestion du domaine n'était pas la seule préoccupation du tuteur. Il devait également

³¹⁰ Voir l'Ordonnance de 1785 (*Land Ordinance*) concernant l'arpentage des terres américaines.

³¹¹ ***Crawford était le fils d'un cousin germain de Jackson. La proximité des lieux permet cette année-là à ce dernier d'employer un seul régisseur pour les deux exploitations.***

³¹² Jackson, accompagné de Rachel, Junior, une nièce et un neveu, Narcissa Hays et Stockley Donelson Hays, ainsi que du docteur James C. Bronaugh, quittèrent Nashville le 14 avril 1821 pour rejoindre la Floride nouvellement américaine, dont Jackson était le premier gouverneur territorial (Moser, V : 21).

³¹³ Dans une lettre du 24 octobre 1823 à Coffee, Jackson exprime l'espoir de racheter les parcelles de la plantation de Hutchings dont il s'était dessaisi après la loi de 1821. En fait, Moser (V : 311n6) indique que la transaction n'eut pas lieu avant 1830. Ces considérations montrent une fois de plus la stratégie à long terme qui caractérisait la gestion des avoirs Hutchings.

protéger les intérêts de son pupille et de son héritage contre les créanciers. Un litige avec le grand-père maternel du petit Hutchings montre ici que tout le monde n'avait pas l'esprit de famille aussi développé que Jackson³¹⁴. De 1819 à 1824, Jackson et Coffee furent en procès contre le grand-père de ce dernier, Bennett Smith. Smith réclamait un remboursement sur la propriété de Hutchings, qui portait sur des esclaves vendus à son fils Joseph pour lesquels Smith senior avait exigé que John Hutchings se porte caution le jour de la vente. Les tuteurs perdirent le premier procès, mais s'employèrent à protéger les intérêts financiers de leur pupille jusqu'à un arrangement à l'amiable avec le grand-père, plus de cinq ans après le début de l'affaire (Moser, IV : 404-405 ; V : 14 passim). La préservation des intérêts de l'enfant fut farouche, et comme d'habitude, compliquée. Cette complexité de l'affaire montre à la fois les déchirements possibles au sein d'une famille et le dévouement ainsi que l'investissement de temps et d'effort requis des tuteurs pour défendre les intérêts de leur pupille.

Le texte qui suit est extrait d'une lettre envoyée par Jackson à John Coffee, le 13 décembre 1820, dans laquelle il expose sa stratégie pour éviter d'être saisi après le jugement accordé à Smith par un tribunal d'Alabama :

The course recommended by Whitesides is, first to reverse the Judgt in Allabama, and as soon as that is done; to file a bill against him in this state, and for this purpose I enclose a copy of the errors assigned, or to be assigned & made out by Whitesides memorandum which is enclosed with his notes of direction as to the record, how it is to be made out after the writ of errors is obtained—I would advise you to get Mr Coulter, and William S Fulton to draw out the errors assigned from the memorandum of Mr Whitesides enclosed (...) I would thank you to send me a copy of the laws of your Judicial System. I want them for mr Whitesides, if we fail to reverse the Judgt, we must be prepared with a Bill of injuction in your state, preparatory to this it is necessary that we shouldread & Know your rules of court when he draws the bill (Moser, IV : 405)³¹⁵.

Le 1er mars 1821, l'affaire semblait mieux engagée pour Jackson qui avait réuni des preuves attestant de la mauvaise foi des Smith :

I will be able to shew after the debt became due, that his son Joseph Bot. and paid for upwards of \$18, 000 of merchandize in Nashville and if he had persued the principle he could have got his debt—his not having done this and his acknowledgement in his letter that he was pressed to bring suit, and his declaration that he never intended to sue his son, combined with other circumstances as I am advised will be sufficient for a court of chancery to decree a perpetual injuction to prevent him from proceeding against the security (Moser, V : 14).

Il apparaît que Smith père et fils s'étaient mis d'accord pour imposer le paiement de la

³¹⁴ Le 25 mai 1840, Jackson écrivait à Hutchings : "These family differences ought to be settled in a just and friendly way if they can. A house divided against itself cannot stand—says the scriptures, and they are true" (cité dans DeWitt, 1931 : 103).

³¹⁵ Jenkin Whiteside était l'avocat engagé par Jackson dans le procès contre Bennett. Le jugement avait été prononcé en Alabama et Jackson voulait porter plainte devant une cour du Tennessee, d'où les références à "this state" (le Tennessee, d'où écrivait Jackson) et à "your state", (c'est-à-dire l'Alabama, où résidait Coffee).

transaction sur les avoirs du jeune Hutchings, profitant de la caution signée avant sa mort par John Hutchings qui s'était porté garant du paiement des esclaves. C'était sans compter la vigilance et l'âpre défense de Jackson et de ses amis qui engagèrent toute leur habileté juridique au service de leur jeune protégé.

Dans une lettre du 24 octobre 1823 à Coffee, Jackson espérait la signature d'un accord avec Bennett Smith. Le "compromis final" fut signé à la fin du mois de septembre 1824, satisfaisant les deux parties :

I have just returned from Murfreesborough, where Mr Washington & myself compleated a final compromise with Major Ben Smith. I have a compleat & final release & he is to have entered satisfaction on the record in Alabama of the Judgt obtained there against J. H. Excutors—and on my part as guardian I am to pay four hundred dollars on the first day of June next—This Judge Overton advised me was well for the child; I thought so myself, as it placed his interest on safe grounds, and I was apprehensive of the solvancy of Washington, when you come in I will place this release in your hands for the safety of the Executors and the child (Moser, V : 442) ³¹⁶.

Ainsi prenait fin l'un des marathons judiciaires dont Jackson était coutumier ³¹⁷, comme d'ailleurs bon nombre d'hommes d'affaires de la frontière. La fluctuation des statuts, les différentes lois étatiques et la complexité (ou le caractère semi-légal ou frauduleux) des transactions rendaient souvent le suivi juridique périlleux. Toutefois, on remarquera que les intérêts d'Andrew J. Hutchings furent défendus pied à pied par ses protecteurs.

Il ne faut pas croire que le procès contre Smith ralentit d'aucune manière les activités agricoles ou spéculatives des exécuteurs concernant la plantation de Hutchings. Des livres de comptes rapportent les transactions et les dépenses engagées pour le fonctionnement de la plantation d'Alabama (Moser, IV : 504), ou bien des opérations plus ponctuelles telles que la construction d'un puit, dont le contrat fut signé le 20 septembre 1820 (Moser, IV : 576) ou l'achat de ceintures de cuir pour les esclaves (Moser, IV : 578), ou encore l'acquisition d'esclaves afin d'agrandir la propriété (Moser, V : 536). Dans une lettre du 26 juillet 1821, Jackson se félicitait de l'action de Coffee et James Jackson en faveur de Hutchings concernant l'application de la loi d'aide qui avait fait suite à la dépression de 1819 ³¹⁸ : ***"It is a course by which the child must be benefitted, and as to him, this is the course I wish persued"*** (Moser, V : 83). Cette position est étonnante en regard de son opposition à une telle loi dans l'État du Tennessee précisément à la même époque et montre sans doute son attachement aux intérêts de son pupille, nonobstant ses convictions politiques personnelles ³¹⁹.

³¹⁶ Jackson fait référence à Gilbert Gray Washington, l'homme à qui les esclaves avaient été revendus par Joseph Dickson Smith.

³¹⁷ L'affaire Allison concernant des terres non certifiées, commencée en 1795, ne trouva de résolution juridique finale qu'en 1824.

³¹⁸ Abernethy donne les principales dispositions de la loi : *"It was provided that land which had been purchased but not completely paid for might be relinquished and the sum paid on it applied on the balance due for lands which were retained was to be reduced by 37 1/2 percent, and an extension of credit was to be granted. Large numbers took advantage of this act, and within a year the land debt of Alabama was reduced by half"* (1990 : 69).

Par l'entremise de ses amis de l'Alabama, John Coffee et James Jackson, Jackson spéculait pour Hutchings en même temps qu'il veillait à la bonne marche de la ferme, comme en témoigne un reçu de 200 dollars endossé par Jackson pour une action investie dans la ville de Florence le 30 janvier 1823 pour Hutchings (Moser, V : 536)³²⁰. Le bilan des transactions effectuées en faveur du jeune Hutchings, ainsi que bon nombre d'opérations menées par Jackson pour son propre compte, montrent que ces activités étaient le fait de John Coffee et James Jackson ; les deux amis, résidant en Alabama, traitèrent avec compétence et abnégation toutes les affaires dont Jackson les chargeait. Le volume de ses activités politiques étant à la mesure de sa popularité toujours croissante, il ne pouvait physiquement faire face à la pléthore de détails personnels à régler. Il faut donc insister sur l'aide exceptionnelle que ces deux hommes-là apportèrent presque quotidiennement au tuteur légal (Moser, V : 27-28).

Le 16 mars 1833, le devoir de Jackson envers son pupille touchait à sa fin et il écrit à Coffee de la Maison-Blanche avec la requête de remettre la direction de sa plantation à Andrew Jackson Hutchings. Le jeune homme atteignait sa majorité et pouvait entrer en possession de son domaine :

He is now twenty one years of age. I therefore authorise and request you, to have an order of your court made appointing two commissioners to examine the accounts, and settle the estate ; and when settled, deliver the same to A. J. Hutchings and take his receipt in full for the same, upon the books containing the accounts of the estate³²¹.

Le ton sentencieux de la requête provient sans doute de l'utilisation de la lettre comme procuration pour Coffee auprès du tribunal d'Alabama. En tant que tuteur légal, Jackson déléguait une fois encore ses pouvoirs à son ami.

Le tuteur donna parallèlement les dernières recommandations de prudence à son pupille maintenant adulte :

I am happy to find you have taken the management of your estate into your own hands—I have only once more to remark to you, that you will find many who will profess much friendship, court you with kindness to obtain your money, and then swindle you out of it, if possible (...) deal with all as tho' they were dishonest and you never can be deceived (Bassett, V : 59).

Le jeune homme était prêt à diriger une plantation que Jackson et Coffee avaient créée et

³¹⁹ À la suite de la crise de 1819, les législatures avaient voté des lois de suspension de paiement ou d'aide au désendettement (voir ci-dessus), jugées défavorables aux créiteurs par les conservateurs. Jackson avait soutenu l'adversaire de William Carroll à l'élection de gouverneur sur cette plate-forme d'opposition à des mesures extrêmement populaires (Abernethy, 1932 : 228-234 ; James, 1938 : 341-342).

³²⁰ La spéculation sur les terres d'Alabama à partir de 1817 fit monter les prix à des hauteurs vertigineuses, mettant aux prises des groupes d'investisseurs régionaux et nationaux. Abernethy donne un aperçu de la bulle financière qui devait éclater en 1820 : "[In 1818] the amount sold reached a value of \$7,000,000 [...] prices were run up to figures ranging between \$50 and \$100 an acre. Average cotton land sold at prices between \$20 and \$30" (1990 : 68).

³²¹ La datation est étrange puisque la date de naissance officielle de Hutchings est 1811. Sa majorité devrait avoir été atteinte en 1832. Mais, il est fort possible que l'enfant soit né fin 1810.

rendue prospère pendant près de quinze ans. La promesse faite à John Hutchings avait été tenue sans faillir. Le jeune Hutchings était un jeune planteur riche et correctement éduqué, malgré une jeunesse difficile et capricieuse. Les tuteurs pouvaient se vanter d'avoir conduit leur office à terme, avec de bons résultats. Le développement de la propriété était allé de pair avec une insistance sur l'éducation du jeune homme qui devait présider à son insertion dans le milieu des planteurs sudistes. À l'instar des planteurs de sa génération, Jackson tenait l'éducation pour une facette indispensable de la construction identitaire et sociale des jeunes gens, liée de près à leurs succès futurs (Wyatt-Brown, 1982 : 44-51 ; Stowe : 1990 : 128-133).

La scolarité

L'intérêt d'Andrew Jackson pour l'éducation

Jackson ne se contentait pas de recueillir les orphelins et de gérer leur domaine jusqu'à leur majorité, il supervisait aussi leur éducation. Wyatt-Brown souligne l'importance de l'éducation pour les Sudistes comme pour leurs voisins du Nord : ***"To be sure, Southern ideals of education differed not at all from what early Republican Yankees believed was necessary to equip young men for the world"*** (1983 : 92). L'assiduité que Jackson montrait à cette tâche trouve un fort écho dans le nombre impressionnant de lettres envoyées à ses "fils" dont il surveillait, certes souvent à distance, le parcours et les progrès. L'éducation selon Jackson impliquait à la fois les préceptes qu'il voulait inculquer à ses protégés et une scolarisation formelle. Jane Censer, dans son étude des planteurs de Caroline du Nord, confirme cette préoccupation commune à toutes les élites américaines de l'époque :

Planters sought to transmit not the values of leisure and disdain for work and material success that Genovese has imputed to them, but the importance of education, hard work, thrift, self-control, and achievement. Here they closely resembled genteel northerners (1984 : 152).

Ce programme correspond point par point à celui que Jackson imposait à ses pupilles. Sa propre expérience scolaire, très limitée, ne l'empêcha pas de donner la priorité à l'éducation et fut même la cause première de son zèle éducatif.

Le mécénat et l'histoire scolaire de Jackson

Jackson participa activement à l'effort structurel de mise en place d'un système scolaire local. De 1791 à 1805, il siégea au conseil d'administration de la *Davidson Academy*, une des premières institutions scolaires de l'Ouest³²². La future université de Nashville (1825)

³²² Lacy cite l'historien du Tennessee, Putnam (1859), à propos de l'assiduité de Jackson à sa fonction : *"Generals Robertson and Jackson were seldom absent, though they each resided several miles from town"* (1969 : 103).

fut fondée par James Robertson en 1785, soit cinq années après l'arrivée des premiers colons, montrant là un intérêt certain des colons pour l'éducation³²³ (Doak, 1903 : 67 ; 71 ; Lacy, 1969 : 102). En 1802, Jackson fut chargé de superviser l'érection de nouveaux bâtiments pour l'institution. Quatre ans plus tard, il versa une contribution de mille dollars à la construction d'autres bâtiments lorsqu'elle devint le Cumberland College (James, 1938 : 68 ; 329-30). Le conseil d'administration était organisé en comités chargés d'obtenir de l'argent par différents moyens, tels la spéculation foncière, le commerce du maïs ou la location de terres appartenant à l'université. Les hommes les plus puissants de la région prirent cet effort à cœur et l'on retrouve dans l'histoire de l'université de Nashville toutes les oppositions politiques et religieuses qui secouèrent l'État du Tennessee (Lacy, 1969 : 103-104).

Jackson voyait dans l'éducation le meilleur moyen de former des citoyens responsables et compétents, dans la plus pure tradition des Lumières. Soucieux du rôle des élites dans cet effort, il déclara un jour : ***"In this republic, education is inseparably connected with virtue and liberty; and he that improves its sources deserves the highest ranks of public servants"*** (Walker, 1944 : 28). Il était conscient de l'importance d'une éducation rigoureuse des futurs dirigeants pour s'imposer dans le monde. Il souffrait de n'avoir pas reçu davantage d'instruction et connaissait son handicap alors qu'il brigait le plus haut mandat de la république : ***"I was well aware that my defective education would in some degree render me obnoxious to those poignant shafts of satire and derision, which the event thus far has realized"*** (cité dans Walker, 1944 : 23-24). À la même époque, il écrivait dans une autre lettre à Rachel : ***"Having experienced so much inconvenience from the want of a perfect education myself makes me so solicitous"*** (James, 1938 : 392). Ce constat poussa Jackson à encourager et à soutenir tous ses protégés dans leur parcours éducatif.

Il alloua ainsi son temps, son argent et son attention à la solide formation de ses pupilles et leur fournit toutes les possibilités de devenir des hommes éduqués et responsables. Lorsqu'il apprit le renvoi d'Andrew J. Hutchings du Cumberland College; en 1827, il répéta le même argument à Junior : ***"Tell him how much I have regretted the want of education and how much I wish him to possess one"*** (cité dans James, 1938 : 469). Sa propre expérience devait servir d'exemple à ses fils. On ne mesure pas toujours les efforts inouïs que dut déployer Jackson pour se hisser au rang et au statut qui furent les siens. Il évoqua à maintes reprises le travail acharné auquel il consacra chaque jour de sa vie. Sa force tient autant dans ses capacités exceptionnelles que dans l'intelligence de son application et de son obstination à accomplir la tâche qu'il s'était fixée³²⁴.

Pourtant, Jackson fut souvent raillé pour son manque d'éducation formelle. Dans son introduction au premier volume de la correspondance, Bassett relativise les erreurs d'orthographe et de grammaire disséminées largement dans les lettres de Jackson :

³²³ Ces notables observaient la même attitude qui avait présidé à l'introduction, dans l'article 3 de l'Ordonnance du Nord-Ouest (1787), d'une clause célébrant la nécessité de l'éducation dans les nouveaux territoires : ***"Art. 3. Religion, morality, and knowledge, being necessary to good government and the happiness of mankind, schools and the means of education shall forever be encouraged"*** (Martin & Royot, 1988 : 38). Notons que ces mécènes de l'éducation avaient eux-mêmes très peu fréquenté les écoles.

Jackson's intellectuality has been frequently discussed. His enemies have said much to show that he was illiterate. The letters here reproduced are evidence in point. In general they are as creditable as the letters of his friends. They often contain misspelled words, but the same can be said of the letters written to him (1926 : ix).

Son orthographe et sa syntaxe se sont d'ailleurs grandement améliorées au fil des années et, ainsi que le fait remarquer Bassett : ***“Jackson expressed his ideas in a simple, direct, and energetic style (...) Jackson never leaves us in doubt as to his meaning”*** (1926 : x). Toutefois, il est juste de reconnaître le manque d'éducation de Jackson, une déficience, nous l'avons vu, qu'il regrettait lui-même. Mais, un homme comme George Washington n'était pas exempt de faiblesses en orthographe : ***“The Washington Globe, scoffing at reports of Jackson's putative illiteracy, airily reminded readers that George Washington (himself the recipient of an honorary Harvard degree) had spelled ‘altogether independent of the laws laid down by Webster’”*** (Moore, 1989 : 434)³²⁵. Étant donné ses origines, Jackson avait montré qu'un cerveau bien fait pouvait aisément compenser des lacunes scolaires, à condition de s'en donner la peine. Pour lui, l'éducation permettait de forger très tôt les outils indispensables au génie de chacun afin qu'il se développât au maximum de ses possibilités³²⁶.

L'évolution des pratiques éducatives

Les nombreuses séparations nécessitées par ses activités militaires puis politiques ne rendirent pas son souci d'éducation facile à réaliser. Une lettre du 2 mai 1822 à l'un de ses officiers, James Gadsden, exprime combien il regrette de ne pouvoir s'occuper de ses enfants comme il le voudrait :

My private concerns require my attention, when my health will permit it—being much deranged from my long absence (...) I have my little sons including Lyncoya, at [school], and their education has been greatly neglected in my absence. Justice to them, require my attention (Moser, V : 180)³²⁷.

³²⁴ La question de l'illettrisme de Jackson agita la campagne présidentielle de 1828. Les partisans d'Adams publièrent une lettre pleine de fautes, censée avoir été rédigée par Jackson : *“The Washington correspondent of Charles King's paper, Edward Vernon Sparhawk, got wind of the letter and said of it: ‘Proof positive is afforded, that the man who aspires to the chief magistracy is incapable of writing a commonly decent letter—that he is ignorant of grammar, or even of orthography’”* (Read, 1963 : 191). Voir Read, *“Could Andrew Jackson Spell”* (1963) pour un aperçu des débats enflammés à ce propos.

³²⁵ En 1833, l'université d'Harvard attribua à Jackson le titre honoraire de Docteur en Droit, comme elle l'avait fait précédemment pour les autres présidents, au grand dam de John Quincy Adams : *“Denouncing the plan, he stiffly informed [Harvard's President] Quincy that he ‘could...not accept the invitation to attend upon this occasion.’ For as ‘an affectionate child of our Alma Mater,’ he had no desire ‘to witness her disgrace in conferring her highest honors upon a barbarian who could not write a sentence of grammar and could hardly spell his name’”* (Moore, 1989 : 429).

³²⁶ Cette philosophie fondée sur la méritocratie diffère de la vision jeffersonienne décrite par Boorstin (1993 : 223-224). D'après lui, Jefferson aurait eu une vision conservatrice de l'éducation, plaçant en elle l'espoir d'une stabilité sociale grâce à l'utilitarisme des enseignements qui permettraient à chacun d'intégrer la place à laquelle sa condition le destinait.

On peut se demander quelle influence exerçait Rachel Jackson dans l'éducation des jeunes gens. Comme bien d'autres mères (ou substituts maternels) elle avait sans doute pourvu à l'éducation de base. Toutefois, à l'âge de 10-12 ans, il était temps pour les enfants de fréquenter d'autres lieux d'apprentissage. L'insuffisance de l'enseignement fourni à la plantation, même par un tuteur, nécessitait d'envoyer les enfants pré-adolescents en pension, souvent loin de chez eux (Censer, 1984 : 56)³²⁸. La sortie des enfants du giron familial associé à la mère explique sans doute le sentiment du père que l'éducation était dorénavant placée sous son autorité. On sait qu'après la puberté et ce dans la plupart des sociétés, les garçons quittent la sphère des femmes où l'enfant pré-pubère n'a pas de sexe, pour rejoindre celle des hommes dans laquelle les codes sociaux liés à leur masculinité prennent effet après un rite de passage³²⁹.

Cette attention à l'éducation par le père pourrait venir également de ce que Wyatt-Brown appelle "l'orgueil familial", un sentiment issu de l'ordre patriarcal ancien que l'auteur place au fondement de la société sudiste : ***"Thus the aspiration to change and get ahead was not necessarily a purely bourgeois objective, as a modern perspective might lead one to assume. It could be an outgrowth of family pride—simply the ancient desire to be somebody, to create a lineage"*** (1983 : 124). Dans le contexte de la famille Jackson, les désirs de lignage concernaient la continuité et la transmission des statuts plutôt qu'un commencement.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'éducation des adolescents se transforma au XIX^e siècle. L'éducation domestique fut jugée de moins en moins satisfaisante et un réseau social de lieux éducatifs se mit progressivement en place, issu à la fois d'initiatives privées et d'une demande publique faite aux États. Junior et le jeune Hutchings quittèrent ainsi l'Hermitage pour Nashville et le Cumberland College en 1822 afin de poursuivre leurs études (James, 1938 : 344), malgré les réticences des parents à les voir quitter la résidence familiale. Ce sentiment était commun aux parents de l'élite dans son ensemble, comme le montre Censer :

Even when parents put aside the question of school's effect on morals, they—especially mothers—expressed dismay over an impending separation.

³²⁷ À la nomination de son père au poste de gouverneur du Territoire, Junior avait accompagné ses parents en Floride au deuxième semestre 1821 et semble avoir été impatient de retourner au Tennessee, en novembre de la même année (Galloway, 1950, n°3, 205-206). Il n'est pas fait mention de son éducation pendant son séjour à Pensacola, ni d'ailleurs au premier semestre 1822, durant la période couverte par la remarque de Jackson à Gadsden.

³²⁸ Si les Jackson envoyèrent leurs protégés en pension à Nashville dans les années 1820, il en fut différemment pour la génération suivante. En effet, Junior paya un tuteur à l'Hermitage pour éduquer ses enfants, alors que ceux-ci étaient déjà adolescents (Rachel était née en novembre 1832 et Andrew III en avril 1834 — Burke, 1941, II : 17, 65), montrant ainsi l'attachement des parents à leur progéniture et leurs efforts pour ne pas être séparés d'eux.

³²⁹ Voir par exemple le recueil de Jean-Paul Otte, *Le chant de soi-même* (Paris : Julliard), 1998. Otte y présente des récits d'initiation à l'âge adulte qui comportent tous un rituel de seconde naissance visant à séparer les adolescents de leur mère. Le texte intitulé "Nativité" se finit par ce proverbe : *"Qui n'est pas né une seconde fois n'a pas qualité pour transporter dans le désert son père à l'agonie"* (21). La forte séparation des sphères masculine et féminine dans la société sudiste pourrait expliquer cette application des pères à prendre en main l'éducation des adolescents, afin "d'en faire des hommes".

When William Cain asked that his brother-in-law aid in his eldest son's education by selecting a good school or teacher, Cain also noted that a tutor would be preferable because "Mrs Cain dislikes exceedingly for her children to be sent far from her and particularly at this time, as her health is not good" (1984 : 57).

Comme nous allons le voir, le départ des enfants vers les "académies" marquait le début de leur socialisation de classe, ainsi qu'une expérience individuelle forte avec d'autres adolescents : cette période établissait un lien indissoluble entre les deux sphères de la société sudiste, comme le rappelle le chapitre de Stowe intitulé *"Coming of Age: Indulgence and Control"* (1990 : 128-159) :

This chapter has further framed the connection between personal experience and social values by exploring the strong link between definitions of moral, responsible adulthood and generational duties—a link that served to join hopes for social continuity to the domain of an individual's family (Ibid. : 154).

Les lieux d'apprentissage de ces valeurs que sont les académies seront explorés maintenant plus en détail.

Les lieux et acteurs de l'éducation

Avant le développement des académies au début du ^e XIX^e siècle, le tuteur et les cours particuliers avaient occupé une place prépondérante dans le mode d'éducation des élites sudistes³³⁰.

Celles-ci avaient bien sûr hérité du système anglais. Dans son article sur l'importance primordiale du tuteur dans le Sud d'avant-guerre, J. Isaac Copeland (1965 : 37) souligne l'importance de l'éducation dans les conditions de la frontière et l'influence de John Locke qui vanta les mérites du système tutorial pour les élites. Il insiste également sur le caractère rural de la société sudiste et de son isolement, loin des grands centres d'instruction américains, sans parler d'un certain anti-intellectualisme propre à la frontière et au Sud en général (voir également Wyatt-Brown, 1983 : 94). Ce sont ces paramètres qui définissent, dans des proportions variables selon les lieux, les époques et les circonstances, l'établissement de lieux éducatifs dans le Sud d'avant-guerre (ante 1861).

Le réseau scolaire de la frontière était loin de satisfaire aux besoins des enfants et des parents, même dans les années 1820-1830 qui sont l'objet de cette étude. Les professeurs étaient difficiles à recruter. Copeland écrit :

Teachers were not easy to find, and planters of the eighteenth and nineteenth centuries employed means similar to those used today. Letters were written to friends asking for suggestions, the planter's factor was sometimes enlisted in the search, an advertisement might be inserted in newspapers, or perhaps the tutor himself might advertise and apply in person (1965 : 37).

Les engagements des professeurs duraient généralement un an. La mobilité des personnes et la précarité des situations ne permettaient pas d'assurer un suivi dans l'éducation des jeunes enfants. On trouve dans la correspondance de nombreuses références à de multiples professeurs pour les pupilles de Jackson, les factures couvrant

³³⁰ Les plus riches planteurs des XVII^e et XVIII^e siècles envoyaient bien entendu leurs fils en Grande-Bretagne pour leurs études.

la plupart du temps des périodes d'une année, voire moins.

L'un des tuteurs les plus connus de la littérature fut Philip Vickers Fithian, qui résida chez le Virginien Robert Carter en 1773-1774³³¹. Les tuteurs pouvaient être des aventuriers en quête de nouveauté, d'autres enseignaient pour survivre (on dit que Jackson fut instituteur pendant plusieurs mois...³³²), d'autres encore étaient d'anciens étudiants frais émoulus de l'université à la recherche d'argent pour poursuivre leurs études de droit ou de théologie en vue du séminaire (Copeland, 1965 : 39). Les sujets pouvaient varier selon l'âge et la capacité des élèves : ***"The subjects taught reflect the emphasis placed upon literature and the classics (...) the planter generally sought a tutor who could offer instruction in reading, writing, Latin, Greek, and mathematics; to this might be added geography, spelling, and French or some other language"*** (Copeland, 1965 : 42). On note le caractère traditionnel de cet enseignement, loin des préoccupations utilitaristes de Jefferson à l'université de Virginie.

L'éducation des enfants élevés par Jackson eut lieu dans ce que les pionniers appelaient une *"field school"*. Ancêtre de l'école privée, cette école de campagne regroupait surtout les enfants des familles qui pouvaient se permettre la dépense, une attitude propre au Sud : ***"since leadership in the colonial South had been preempted by the wealthy, education was in large measure reserved for those who could afford to pay"*** (Copeland, 1965 : 37). Ainsi, qu'il s'agisse du tuteur en poste dans une plantation, ou un professeur créant une école à proximité de plusieurs plantations, le système sudiste réservait l'accès à l'éducation aux enfants de l'élite afin que celle-ci perpétue sa domination. H. M. Doak (1903), dans son article sur le développement de l'éducation au Tennessee, remarque que celle-ci était presque absente des préoccupations de la Caroline du Nord, parent administratif du Tennessee jusqu'en 1796. La première Constitution du territoire devenu indépendant ne mentionnait aucune clause à ce propos (Lacy, 1969 : 77-84).

Cette apparente indifférence constitutionnelle s'accorde mal avec les efforts consentis par les administrateurs de la *Davidson Academy*, une des premières institutions éducatives à l'ouest des Appalaches. Doak (1903 : 83) montre l'évolution des mentalités et les efforts étatiques ultérieurs pour instaurer un système éducatif cohérent au Tennessee. En 1823, une loi-cadre imposa l'élection de recteurs dans chaque comté afin

³³¹ Seuls les plus riches planteurs pouvaient accueillir un professeur à demeure. Fithian décrit le confort du bâtiment réservé à l'école sur la propriété de Carter, l'un des hommes les plus opulents de Virginie : *"First the School-House is forty-five feet long, from East to West, & twenty-seven from North to South; It has five well-finished, convenient Rooms, three below stairs, & two above; It is built with Brick a Story and a half high with Dormant Windows; In each room is a fire; in the large Room below-Stairs we keep our School; the other two Rooms below which are smaller are allowed to Mr. Randolph the Clerk; The Room above the School-Room Ben and I live in; & the other Room above Stairs belong to Harry & Bob. Five of us live in this House with great Neatness, & convenience; each one has a Bed to himself"* (Williams, 1900 : 130).

³³² Remini (I : 28) donne cette version des faits d'après Parton (1861, I : 98-99) qui cite trois témoins "crédibles". Or, la biographie de Reid et Eaton (1817) rédigée sous l'oeil de Jackson, ne mentionne pas cette activité. Parton publie la déclaration d'un certain John Porter, 78 ans, dont les frères et sœurs auraient fréquenté les cours dispensés par Jackson en 1783 ou 1784, dans le district de Lancaster, près de l'église méthodiste épiscopale de la région de Waxhaw (Caroline du Nord).

d'engager des professeurs, de construire des écoles et même de permettre l'accès de l'école aux pauvres. La nouvelle constitution de 1834 mentionne, de manière volontairement floue, le besoin d'un projet viable³³³ (Lacy, 1969 : 180). Stowe (1990 : 132) stipule que le développement des académies après 1820 participa de ce désir croissant d'éducation, sans toutefois supprimer le tutorat, jugé parfois moralement supérieur aux institutions collectives trop propices à des découvertes³³⁴ que certains trouvaient parfois déplacées (Censer, 1984 : 56-57).

Lieu d'apprentissage et lieu de vie, le tout formant deux facettes d'une même recherche de raffinement et d'intégration à la société, l'académie permettait aux parents de confier leurs enfants à des institutions autonomes qu'ils payaient, sans avoir à recruter les professeurs ou à organiser eux-mêmes les structures (Stowe, 1990 : 134 ; 142, passim). De même, Stowe montre clairement le double objectif, éducatif et symbolique, à l'oeuvre dans le développement des académies :

Increasingly concerned that home education was not intellectually efficient, many elite parents also supported institutions as a clear sign of class cohesion. Academies, especially after 1820, were organized by groups of local planters, financed by tuition and by the sale of shares of subscriptions, and sometimes chartered by the state (1990 : 132).

L'institution scolaire servait non seulement à l'enseignement, mais également au sentiment identitaire de la classe dominante qui pouvait ainsi se mirer dans ses valeurs et les inculquer à la prochaine génération. Le facteur de domination social était donc une partie constitutive de l'éducation, et il n'est pas étonnant que le rôle de l'argent dans son histoire apparût comme un facteur déterminant de développement.

L'argent et les études

La question de l'argent motivait bien des décisions d'orientation. L'État de l'Alabama avait établi la Banque d'État à partir de la vente partielle des terres donné par le gouvernement fédéral pour la construction d'une université. Cette réorientation montre que l'intérêt supérieur de certains n'avait rien à voir avec l'éducation (Abernethy, 1975 : 117-118). Toutefois, même pour ceux qui reconnaissaient la nécessité de fréquenter une institution scolaire, le coût des études entraînait des exigences de la part des bailleurs de fonds. Lors de la signature du traité avec les Chickasaws en septembre 1816, Jackson exposa crûment le problème à Rachel en des termes surprenants de sincérité :

Tell [our little son] his sweet papa hears with pleasure that he has been a good boy & learns his Book, Tell him his sweet papa labours hard to get money to

³³³ L'article XI, section 10, de la constitution d'État débute ainsi : "Knowledge, learning and virtue being essential to the preservation of republican institutions, and the diffusion of the opportunities and advantages of education throughout the different portions of the State being highly conducive to the promotion of this end, it shall be the duty of the General Assembly, in all future periods of this Government, to cherish literature and science" (Lacy, 1969 : 180).

³³⁴ Amitiés fortes, amours, baisse de l'influence des parents, goût immodéré pour l'éducation et perspectives de carrière personnelle jugés impropres à la position d'une dame.

educate him, but when he learns & becomes a great man, his sweet papa will be amply rewarded for all his care, expence, & pains (Moser, IV : 62).

Cette leçon donnée à l'enfant de 7 ans montre combien l'éducation signifiait davantage que la simple acquisition de connaissances. L'effort consenti par Jackson s'inscrit dans une vision globale de la famille et des devoirs édictés à chacun par le patriarcat. Le développement de l'enfant n'est pas seulement pris en compte au niveau individuel, mais plutôt en terme de la responsabilité familiale dont chaque membre est redevable. Cette responsabilité incluait l'enfant dans le réseau des rôles familiaux, mais l'exhortait aussi une fois parvenu à l'âge adulte à s'occuper de ses parents ainsi que de sa famille seconde, c'est-à-dire sa propre cellule nucléaire où il/elle est parent.

Traiter des problèmes financiers liés à l'éducation, voire même comme sujet de l'éducation dans le cas cité ci-dessus, c'est démontrer l'engagement de Jackson et de beaucoup de ses semblables dans l'éducation de leurs enfants. Le sujet concerne d'abord les difficultés de rassembler des fonds pour payer les frais de scolarité ; ensuite il fallait donner aux jeunes le sens de l'argent. Des planteurs comme Jackson étaient très riches, mais leur fortune était constituée principalement de leurs terres et de leurs esclaves. La gestion du patrimoine et les limites fixées au train de vie formaient les deux composantes indispensables à une solvabilité à long terme³³⁵. En outre, les caprices de l'agriculture et les aléas des affaires en général rendaient l'investissement d'autant plus périlleux que le résultat n'était jamais garanti³³⁶. Les dépenses pourtant étaient lourdes.

Un neveu raisonnable : Andrew Jackson Donelson

L'aide financière de Jackson apportée à son neveu Andrew J. Donelson et surtout à son fils dispendieux et maladroit ne se démentit jamais. Entre 1817 et 1820, il attendait souvent le fruit de la vente de son coton pour l'envoyer au pensionnaire de West Point (A. J. Donelson) afin que celui-ci puisse payer ses dettes. Il ne refusait jamais d'allouer une somme pourvu qu'elle soit dépensée à bon escient. Et encore, il renfloua maintes fois son fils après que celui-ci avait contracté des dettes inutiles dont il n'évaluait pas toujours la gravité. En ce qui concerne la gestion de l'argent, Jackson le tuteur répétait sans cesse que la prudence et la mesure étaient l'une des clefs du bonheur financier. Ses conseils eurent plus ou moins d'écho selon les oreilles qui les recevaient.

Andrew J. Donelson était un jeune homme bien sous tous rapports qui gérait au plus près les fonds que son oncle lui envoyait. En cette année 1819, il rendait compte de sa situation financière et des besoins qu'une année supplémentaire à l'académie requéraient :

As regards the pecuniary line Uncle, I propose paying my debts here, on the middle of June next, and having a sufficiency of funds by me, to enable me to

³³⁵ Notons pourtant que le manque chronique d'argent provenait souvent d'un train de vie extrêmement élevé. De plus, David Hoth (1998, correspondance privée) précise un point important quand il dit que Jackson sous-estimait souvent l'état de sa fortune et tendait à se penser beaucoup moins riche qu'il ne l'était en réalité.

³³⁶ Les jeunes hommes sortaient de l'académie et se demandaient parfois ce qui devait advenir, alors que les jeunes filles voyaient leurs aspirations limitées par l'unique et cloisonnante perspective du mariage (Stowe, 1990 : 155-156).

give in New-York cash for such articles as are necessary instead of depending on a store here which is exhorbitant in its charges. My debt next June will be near 200\$ to pay this and keep out of debt next year I only wish 100 more; which will certainly supply me with all necessary articles next year . If you agree to my proposition you will be good enough to tell me in your first letter (Moser, IV : 297).

Jackson était fier d'avoir un neveu avec un réel sens de "l'économie", un terme qu'il répéterait si souvent à d'autres pupilles plus dispendieux. On voit que les sommes en jeu étaient d'importance ³³⁷, mais jamais Jackson ne sourcilla devant les demandes de Donelson, à qui il faisait entièrement confiance. Au contraire, il s'enquérât toujours de ses besoins financiers. En 1818-1820, Jackson avait beau souffrir de la crise, il suppléerait à tous ses "vrais" besoins, c'est-à-dire aux besoins essentiels et non frivoles prisés si souvent par les jeunes gens : ***"as [far] as I have the means all your real wants shall be supplied"*** (Moser, IV : 223). La gestion de cette allocation devait permettre au jeune homme de s'initier à la gestion raisonnable de l'argent.

Jackson avait beaucoup de difficultés à réunir l'argent nécessaire. En février 1820, il confiait à Donelson l'espoir qu'il avait de lui envoyer bientôt le fruit de la récolte de coton :

I have recd your affectionate letter of the 2nd Inst. and came here to day to make arrangements if possible to remit you the sum wanted to Discharge your debts there and to bring you home— From the great dificulty of the times it is almost impossible to obtain Eastern funds. But by the sale of my Cotton I have the promise through a friend by the first day of april to receive four hundred and forty dollars, which will be remitted to you, the forty Dollars is added for Edward Butler, which he has wrote for some time past (Andrew J. Donelson Papers, 29 février 1820).

L'effort était conséquent, mais suivant l'esprit de Jackson, celui-ci serait payé en retour de ses sacrifices. Du moins pouvait-il l'espérer avec Donelson.

Un pupille moins raisonnable : Andrew Jackson Hutchings

Andrew J. Hutchings était beaucoup moins responsable avec les sommes allouées, mais le jeune homme, malgré ses frasques et sa défection de la prestigieuse université de Virginie, n'avait pas fondamentalement démérité aux yeux de son oncle, comme ce dernier l'explique à John Coffee le 26 mars 1832 :

his professors bear ample testimony, in three letters to me, of his good moral conduct, and say, 'that in all things he has acted like a gentleman'—but in some instances inattentive. The truth is, the students have two parties per week, and this takes two evenings in the week from study, and it is this that has drained the purse (cité dans DeWitt, 1931 : 92).

Jackson devait certainement avoir en tête ses propres extravagances lorsqu'il était étudiant en droit à Salisbury , il connaissait bien les tentations de la jeunesse pour y avoir été fortement soumis lui-même. Malgré l'importance prêtée à l'argent, Jackson donnait la préférence à l'honneur, dont la valeur excédait tous les vices et toutes les vertus (Stowe, 1990 : 131).

³³⁷ Jackson rentra de la Maison-Blanche en 1837 avec 90 dollars en poche.

Pourtant, le financement des études de ses pupilles impliquait un lourd investissement de temps et d'argent. Jackson veillait à ce que les jeunes étudiants fussent conscients des difficultés de leur tuteur à réunir l'argent nécessaire en les rappelant constamment à leurs devoirs. Le 11 février 1832, après avoir appris une nouvelle défection de Hutchings, Jackson clot l'exposé de sa déception par ces mots :

On the receipt of this you will apprise me of your pecuniary situation, the amount that will close all your accounts, and take you to Tennessee, where you will await my further instructions after you receive the funds to take you there. Your affectionate but much distressed uncle (cité dans DeWitt, 1931 : 91).

Le financement des études de Hutchings s'effectuait sur les revenus de la plantation que gérait Jackson jusqu'à la majorité du jeune homme, cependant, la responsabilité de la bourse incombait à Jackson et il entendait la préserver de ponctions inutiles et préjudiciables. Surtout, il voulait faire comprendre à Hutchings qu'il était responsable de ses dépenses. Le conseil n'était pas seulement circonstanciel, mais faisait office de philosophie.

La précarité financière (due aux revers de fortune, ou à une mauvaise récolte) menaçait sans cesse l'indépendance proclamée des gentilshommes (une valeur républicaine du siècle précédent³³⁸). Il fallait allier une économie n'entravant pas le superbe mode de vie qu'un planteur se devait d'arborer aux yeux du monde, à un sens de la mesure (*live within your means*) qui garderait l'autonomie financière du jeune entrepreneur des affres de l'endettement. L'affaire Allison³³⁹, la panique de 1819, son côté presbytérien, mais aussi un bon sens "paysan" ne doivent pas être étrangers à la phobie des dettes éprouvée par Jackson, car en avoir, c'est "devenir esclave", dira-t-il à Hutchings le 18 avril 1833 :

live within your means, never be in debt, and by husbanding your money you can always lay it out well—but when you get in debt you become a slave, therefore, I say to you never involve yourself in debt—and become no man's surety—if your friend is in distress aid him if you have the means to spare (...) settle all your debts on the first of every year and you will know your means, and can keep within it (Bassett, V : 61).

Bien entendu, la référence à l'esclavage pour un planteur n'est jamais innocente. Devenir esclave par manque d'argent, c'est perdre son statut, et pire, c'est devenir l'être le plus abject de la société, dans un renversement complet des rôles et des valeurs. Une économie saine est non seulement une nécessité commerciale, mais aussi un impératif social afin que la société ne soit pas littéralement bouleversée par un retournement des

³³⁸ L'indépendance de la période révolutionnaire exprimait l'absence de dépendance envers les autres. C'est ainsi que Jefferson justifiait la propriété : "*Dependence begets subservience and venality, suffocates the germ of virtue, and prepares fit tools for the designs of ambition*" (cité dans Boorstin, 1993 : 199).

³³⁹ En 1795, Jackson avait vendu des terres à Philadelphie contre des billets à ordre avec lesquels il avait acheté de la marchandise pour ses magasins. Son acheteur ayant fait faillite, il dut régler en argent le montant de ses achats, ce qui l'endetta pour plusieurs années et le contraignit, entre autre, à quitter sa plantation pour une cabane en rondins sur le domaine alors très réduit de l'Hermitage (Abernethy, 1932 : 166-167). L'affaire Allison est détaillée dans l'étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 117-128). Voir aussi Abernethy (1932 : 262 passim).

statuts.

Jackson lui-même avait souvent été pressé de trouver rapidement des fonds pour payer ses créiteurs et il serait amené de plus en plus dans les dernières années à lutter contre l'endettement croissant de sa propriété, causé principalement par les investissements malheureux de son fils (Remini, I : 317)³⁴⁰. Il répéta souvent à Hutchings combien il était difficile de faire fortune et surtout de la conserver une fois acquise :

I have only time to add one more word by way of paternal advice—you are young and inexperienced, have no knowledge how hard it is to make a fortune, and what great care and proper economy it requires, when you have a fortune, to retain it—therefore it becomes you now to act for yourself—steer clear of parsimony, but upon all occasions use a proper economy (...) he who is in debt is a slave, therefore, shun it (Bassett, V : 105).

C'est une leçon de mesure que donne ici Jackson, incitant son neveu à faire la part des choses et à apprécier le plus justement les différentes attitudes à adopter. La vie d'un planteur se mesurait le plus souvent au jugement qu'il émettait sur les situations qui se présentaient à lui.

Entre économie et parcimonie

Il faut s'arrêter un instant sur la distinction que fait constamment Jackson entre l'économie et la parcimonie. Ce contraste révèle le soin qu'il apportait à l'éducation de ses pupilles et son désir d'en faire des gentilshommes possédant "les plus hauts principes de l'honneur et de l'honnêteté"³⁴¹. La capacité à se placer entre l'économie et la parcimonie caractérise l'homme honorable. Jackson explique comment harmoniser l'économie et la dépense : ***"whilst I recommend oeconomy to you as a virtue, on the other hand shun parsonomy never spend money uselessly, nor never withhold it when necessary to spend it"*** (Moser, IV : 92). Dépenser son argent utilement plaçait le jeune homme sur l'échelle sociale et indiquait la hauteur de son rang. Wyatt-Brown écrit : ***"hospitality could not be divorced from honor, nor honor separated from the coercions of public opinion"*** (1983 : 337). Savoir dépenser son argent était aussi un précepte qui formait le futur gentilhomme à l'adéquation avec son monde.

L'importance de l'hospitalité dans la culture des planteurs n'est plus à démontrer, comme le rappelle Bertram Wyatt-Brown : ***"sociability was the sine qua non, from the seventeenth to the late nineteenth centuries, from Charleston to New Orleans, from Richmond to the Ozarks"*** (1983 : 90). Jackson avait l'habitude de recevoir chez lui des quantités impressionnantes de visiteurs, membres de la famille, amis politiques, relations d'affaires et visiteurs en tous genres³⁴². Comme il le fit une fois remarquer, cette foule de gens coûtait fort cher et drainait sensiblement les finances de la plantation.

³⁴⁰ David Hoth (1998) suggéra lors d'une conversation que cette obsession des dettes se retrouve dans l'application de Jackson à régler la dette américaine, ce qu'il fit en 1835.

³⁴¹ Lettre de recommandation pour Andrew J. Hutchings au Consul des États-Unis à Cuba, Nicholas P. Trist, le 5 octobre 1840 : *"I recommend him to you as a gentleman of the highest principles of honor and honesty."* (cité dans DeWitt, 1931 : 103).

Dans ce contexte où l'hospitalité unit les membres d'une communauté, leur permet de célébrer des goûts communs et les libère d'une morbide langueur³⁴³, la parcimonie est la négation du plaisir de recevoir. Son attachement mesquin à mesurer le coût des dépenses néglige les effets de l'échange. Ce n'est plus que l'artifice de la relation sociale, une forme dénaturée de l'hospitalité dont l'essence s'efface devant les mimiques de l'hypocrisie. La parcimonie, dans sa retenue, s'oppose si basement au sentiment de partage et d'amitié qu'elle est l'antithèse de l'hospitalité.

L'irresponsabilité

Les règles sociales n'étaient pas toujours faciles à appréhender. De plus, il fallait inculquer le sens de l'argent à des jeunes hommes qui avaient bénéficié pendant leur jeunesse de la vie tapageuse et dorée des fils de planteurs. Les garçons profitaient pendant l'adolescence d'une liberté qui rendait l'ajustement à la rigueur de la vie d'autant plus difficile. Ces années de formation devaient assurer la transition entre l'insouciance et la responsabilité. Le passage pouvait parfois être douloureux pour les uns et les autres.

La patience de Jackson atteignait parfois ses limites quand il sentait un manque de personnalité derrière les frasques. Au moins un pupille perdit un temps les bonnes grâces de son tuteur. Anthony Wayne Butler, le frère d'Edward, avait décidé d'aller à Princeton au lieu de Yale, contre l'avis de Jackson. Finalement, il alla à Yale, mais son attitude irrita beaucoup le tuteur. De plus, Anthony, qui dépendait à présent du soutien financier de son cousin Richard Butler³⁴⁴, avait encore demandé de l'argent à Jackson, pour acheter des "montres", ce que le tuteur n'appréciait guère, ayant à payer l'éducation de deux cadets à West Point et devant faire face à la "panique de 1819" causée par la chute du prix du coton qui priva les gens de l'Ouest d'espèces et les obligea à payer leurs dettes à l'Est avec l'argent de l'Est³⁴⁵.

Après les années de prospérité qui suivirent la guerre de 1812, la "panique de 1819" plongea le pays dans une récession économique et financière. Face à la crise, la

³⁴² Remini (I : 144). Aaron Burr, James Monroe, Anne Royal, le Marquis de Lafayette, Matthew Brady furent quelques-uns des visiteurs de l'Hermitage à qui Jackson offrit les bienfaits de son hospitalité, voir notre étude intitulée "La vie de l'Hermitage" (VI : 485-489).

³⁴³ Wyatt-Brown décèle une face cachée dans l'hospitalité sudiste. En dehors de la sensualité reconnue des gens du Sud, une cause certaine des plaisirs de bouche et autres amusements était la peur de l'ennui qui accablait souvent les planteurs retirés sur leurs îles de terre : *"Gregariousness and conviviality were a way to give drama to life. No one can stand too much reality, particularly if one day is very much like yesterday and tomorrow (...) That was a great charm of the South, the willingness to create good times with others, but behind that trait was fear of being left alone, bored, and depressed"* (1983 : 328-329)

³⁴⁴ Sans doute à cause de la crise de 1819, comme on peut le déduire de la lettre citée plus bas.

³⁴⁵ Dans une lettre à Andrew J. Donelson du 19 juillet 1819, Jackson expose ainsi la situation à son neveu : *"I regret that Mr Kirkman found it inconvenient to furnish you with the funds you wanted, as from the great pressure of the times & our banks having suspended Specie payments it is difficult to procure Eastern paper—in fact I have been trying to obtain some to remit you & as yet have entirely failed"* (Moser, IV : 303-304).

contraction monétaire opérée par la Banque des États-Unis pour mettre un frein à la montée des prix après des années de politique inflationniste créa subitement une pénurie d'argent à l'Ouest. Les banques firent faillite en grand nombre et endettèrent une majorité d'investisseurs. La rareté des liquidités empêchaient les hommes d'affaires d'obtenir des fonds en dollars reconnus par les institutions financières dominantes du Nord-Est (Abernethy, 1932 : 225-229 ; Schlesinger, 1945 : 30-31).

Malgré les circonstances très précaires, Jackson pourvut aux besoins de Donelson et n'hésita pas à consacrer les revenus de sa récolte à l'éducation de son neveu. Voici un extrait de la longue lettre du 23 juillet 1819 à Andrew J. Donelson, dans laquelle il rend compte de la difficulté de la situation :

I have recd. a letter from Anthony dated at yale college. I am happy he has at last gone there, his breach of promise to me, his stay in Newyork, and his extravagance, under his circumstances, displeased me very much—for having violated his word pledged to me has destroyed all confidence or reliance in his promises, and untill I find he has reformed, I cannot have confidence in his word—when a youth becomes so far lost to propriety, as to forfeight his word to his friend, he is on the road to ruin—I hope he has reformed—it will be a source of great pleasure to me to find that he really has—he has called on me for funds, he well knows—& so it was clearly understood—that his cousin Richard was to finish his education & I was with the Little funds in my hands to finish Edwards—the whole amount of the two sons were \$1400 This you know is a sum in the support & education of two youths is soon expended—out of this sum I advanced the mother [Isabella Butler Vinson] \$200 now when his cousin furnis[hed] him so bountifully—that he should draw on [me] for funds to buy watches, when the wants of his Mother, the pittance that was in my hands & Edwards education to compleat is such an act of wanton extravagance that has hurt me much—I have not wrote him yet, altho I mean to do it, & in such terms as I hope will bring him to his Senses & induce him to attend to his Studies, and in such a way as he ought—his conduct to his friend and patron Colo. Richard Butler has been unpardonable (Moser, IV : 304).

Ce long extrait montre la révolte de Jackson devant l'irresponsabilité et l'égoïsme du jeune homme. C'est le manquement d'Anthony à sa parole et son "extravagance", sous-entendu ses dépenses outrancières et son irresponsabilité envers sa mère, qui sont l'objet de sa disgrâce. Il faut souligner que la patience de Jackson était plus grande avec son fils dont le train de vie à Nashville en 1825 semblait princier. Il faut dire qu'à cette période, les finances de Jackson étaient confortables avec la hausse des prix du coton. Les conseils de modération prodigués par Jackson eurent toutefois peu d'impact sur le goût de Junior pour les belles choses. James décrit ainsi le jeune dandy de 16 ans :

Andy Il lived like a young lord. He had his own horse and a body servant to care for a wardrobe which included such newly purchased items as a suit, seventy-six dollars and eighty-seven cents; a hat, ten dollars; silk hose, a dollar fifty a pair, and imported kerchiefs. In six and one half months, the young man incurred indebtedness of three hundred and nine dollars to the establishment of Josiah Nichol (...) The sum would have kept the average Tennessee family for a year (1938 : 450).

Junior suivait sans doute l'exemple des autres fils de familles de la région, et James

semble ici trop sévère, comme le montre Galloway :

Up to this time Andrew Junior had always had the best money could buy; for a lad of sixteen suddenly to become careful of his spending money is too much to expect. There is no evidence at this point that the boy incurred his parents displeasure over his expenses at school (1950 : 210).

Suivant les époques, Jackson se montrait plus ou moins libéral avec ses pupilles, mais il fut toujours indulgent avec les extravagances de son fils . Sa clémence s'explique également par la prise en compte de la crise d'adolescence propre à l'évolution vers l'âge adulte.

“The best plan for your government” : stratégies éducatives

Le côté le plus frappant du rapport de Jackson à l'éducation est la manière toute militaire dont il organisait les études de ses pupilles. Dans ce désir d'accompagner les jeunes sous sa responsabilité afin de les préserver de leur propre inexpérience, Jackson établissait également pour eux une stratégie scolaire qui serait le mieux à même de leur fournir l'éducation nécessaire à leur carrière future. Le plus surprenant sans doute est le discernement avec lequel chacun de ses choix semblait être fait. La stratégie employée pour un pupille lui était particulière, adaptée sur mesure.

Le statut des enfants : le danger des “rapides”

Avant même que ne s'imposent ces facteurs sociaux propres à l'époque, la période adolescente a de tous temps présenté des problèmes spécifiques au changement biologique et psychologique de ces jeunes adultes en devenir. La transition de l'enfant adolescent à l'adulte responsable de sa vie est le passage difficile par excellence qui nécessite de la part des aînés, à toutes les époques, une attention et une présence soutenues. L'état d'adolescence — son instabilité et ses angoisses, était reconnu au xix^e siècle et pris en compte par les adultes. La suite de cette étude s'attache ainsi à montrer la réaction de Jackson face à cet invariant humain ³⁴⁶ (Ô combien variable) qu'est le passage à l'âge adulte, une attitude modelée par son individualité et les valeurs auxquelles elle obéit.

La pire attitude pour Jackson aurait été de laisser les adolescents à eux-mêmes, livrés à leur bon plaisir et leur innocence aux fourberies du monde . Il est bon de réfléchir sur cette crainte de l'extérieur qui conduisait les planteurs, et Jackson parmi eux, à opérer une transition extrêmement prudente de la sécurité du cadre familial au cocon plus

³⁴⁶ Le rituel d'accession à la sphère des adultes dans le sein de l'élite sudiste du xix^e siècle consistait principalement à faire des études supérieures, puis ensuite à se marier afin de fonder une famille. Le mariage était la limite au-delà de laquelle les adolescents devenaient des adultes.

socialisé de l'école, sous l'oeil toujours vigilant du père. Le retardement du lâcher dans le vaste et périlleux théâtre tendait à rassurer les parents et à garder les enfants sous haute surveillance, de sorte que les valeurs familiales, conformes à celles inculquées par les parents, ne fussent pas remplacées brusquement par des leurres étrangers aux règles de la caste.

Le monde extérieur est présenté comme dangereux pour la jeunesse à cause de la naïveté de celle-ci, qui la pousse dans tous les pièges qu'on lui tend sans se douter du mal. Jackson exprimait cette crainte à Andrew J. Donelson, tout juste âgé de 18 ans en février 1817, s'apprêtait à intégrer West Point : ***“you must recollect, how many snares will be laid for the inexperienced youth to draw him into disipation, vice & folly, against these snares I wish to guard you”*** (Moser, IV : 91). Jackson est le gardien de la moralité de ses pupilles et le guide qui trace leur chemin. Trop souvent, les jeunes sont attirés par des miroirs trop tentants pour que leur inexpérience les retienne.

Dans sa lettre du 20 mars 1817 à Jackson, John Eaton.; reprend à son compte les considérations de Jackson sur l'âge “dangereux” d'Andrew J. Donelson, mais assure l'oncle des qualités remarquables de son neveu. Par écrit, Eaton semble conclure une conversation que les deux hommes ont certainement déjà eue :

I think you may rest satisfied, that the prudence and correct conduct of your nephew will shield him against the allurements of vice; it is very true he is now at an age tender and dangerous, when the mind is most open to seduction, and easily to be led away; but I have seen few young men in my life whose reflections conduct & deportment were as correct: if he perseveres in his present course of steadiness, he will never want a welcome passport to the confidence and friendship of the good and deserving (Moser, IV : 104).

“The good and deserving” est l'écho de ce que Wyatt-Brown (1983) appelle “the worthy”. Il existe chez les planteurs ce sentiment que leur caste jouit d'une moralité qu'elle entend imposer face à un monde où la bassesse n'attend qu'une occasion pour frapper. Se retranchant derrière la famille et la caste, ils voient dans ces deux cercles des refuges de l'innocence et de la moralité. Leur crainte exprime la fragilité de leur position dans le monde, exposés qu'ils sont aux revers de fortune, à la maladie, à la fourberie, à la substance fuyante et éphémère de la vie. Les parents accordaient aux adolescents une attention particulière puisque ceux-ci étaient considérés comme des êtres purs sur lesquels reposait l'avenir de leurs ambitions, d'où les lettres de recommandation, les accompagnateurs, les guides. Steven Stowe confirme l'importance que les planteurs accordaient à l'adolescence : ***“Youth was, in the words of one prominent headmaster, ‘the most critical period of human existence’. It was the ‘great moral climacteric’ few parents were prepared to meet”*** (1990 : 133). Cette préoccupation est à bien des égards commune à tous les âges et à toutes les sociétés. Stowe (1990 : 130) cite un éducateur de l'époque qui appelait la période entre treize et dix-neuf ans, “les rapides”.

Outre la difficile période d'adolescence, le “théâtre du monde” dans lequel entrait le jeune Donelson était rempli d’“étrangers” dont il fallait absolument se garder : ***“My Dear Andrew, you are now entered on the theatre of the world amongst strangers where it behoves you to be guarded at all points”*** (Moser, IV : 91). Par “étrangers”, Jackson pensait à tous les hommes extérieurs au clan, dont les croyances et les principes

pouvaient différer des siens, dont les intérêts divergents les plaçaient en compétition avec lui, d'où l'extrême méfiance prônée lors des premiers pas en société. West Point est située dans l'État de New York, et même si l'académie était fréquentée par de nombreux jeunes sudistes ³⁴⁷, l'environnement social différait quelque peu de l'atmosphère au sud de la ligne de Mason-Dixon ³⁴⁸.

Les protestations d'amitié voilant de mauvaises intentions étaient le plus à redouter, car les jeunes gens sans expérience se laissaient aveugler par leurs nouvelles connaissances. Il fallait donc se garder de toute confiance mal placée :

Make confident of few, a young mind is too apt, to form opinions on spacious shows, & polite attention by others and to bestow confidence before it has had proofs of it being well founded, when often, very often, they will be deceived (...) you therefore must be carefull on forming new acquaintances, how & where you repose confidence (Moser, IV : 91) ³⁴⁹.

Jackson ne préconisait pas le retrait du monde, bien au contraire. Ses conseils visaient à prévenir son neveu contre les traîtrises de certains individus sans scrupules qu'il serait amené à rencontrer dans sa vie sociale. Il convenait de garder les yeux ouverts et de savoir séparer le bon grain de l'ivraie.

L'évolution d'Andrew Jackson Hutchings pendant ses années de rapides préoccupa beaucoup Jackson. Hutchings ne semblait pas contester la nécessité d'une éducation, mais refusait de se plier aux règles institutionnelles. Dans une lettre du 30 mai 1830 à John Coffee, le tuteur se plaignait de n'avoir aucune nouvelle de son pupille ni des adultes qui devaient le prendre en charge et l'emmener chez son nouveau professeur. Le 13 juin, il informa Coffee qu'Hutchings lui avait écrit et désirait suivre les cours de M. Williford à Columbia et avait de grandes objections à aller chez M. Otte. Jackson conseilla de ne pas forcer le jeune homme, de peur qu'il ne s'enfuie, ce qui "ruinerait sa réputation" (Bassett, IV : 38-42).

Le 21 juillet, Jackson était au désespoir. Apparemment, après Otte, Williford n'avait pas trouvé grâce aux yeux de Hutchings. Jackson se désespérait : ***"his conduct has filled me with sincere regret. I know not what to do with him. I cannot think of letting him be lost."*** Jackson décida donc de placer son pupille rebelle chez les Jésuites de l'université de Georgetown, à Washington. L'institution avait le double avantage d'être "excellente" et de se trouver à Washington, où Jackson pensait pouvoir surveiller le jeune

³⁴⁷ Le général sudiste Robert Lee, par exemple, était diplômé de la prestigieuse institution militaire.

³⁴⁸ Ligne symbolique séparant la Pennsylvanie du Maryland et représentant avant la Guerre civile la séparation entre les États non-esclavagistes du Nord et les États esclavagistes du Sud. Mason et Dixon sont les noms des arpenteurs qui établirent le tracé entre 1763 et 1767.

³⁴⁹ ***Le thème des faux amis sera repris par Jackson au moment de l'affaire Eaton pour expliquer le différend qui opposait Donelson et son oncle. À ce moment, Jackson était persuadé que ses neveux avaient été influencés par des intrigants déterminés à lui nuire. Cette idée paraît, à la lueur de ce chapitre, moins de la paranoïa qu'une crainte liée à la conception de la naïveté de la jeunesse. Voir mon article intitulé "L'Autorité en question : Andrew Jackson et l'affaire Eaton, 1829-1831". In Les Amériques en crise de croissance" (Actes du colloque international "Cultures et société — Ordre" et désordres). Jean-Claude Barbiche (Dir.) (Le Havre, Paris: L'Harmattan, 1999), 15-27.***

turbulent : ***“[U]nder my own eye, I might be able to controle him and convince him of the impropriety of his ways.”*** Il était convaincu que, laissé à lui-même dans le Tennessee, Hutchings se perdrait. De plus, la présence de son oncle à Washington ne pourrait que renforcer la surveillance et l'encouragement : ***“here, I will have the aid of his uncle Judge Smith senator from the state of South Carolina to controle and govern him”*** (Bassett, IV : 54-55). Aucun document ne témoigne de l'efficacité de l'oncle en question. Jackson dut chercher seul les différentes options susceptibles de mener Hutchings au terme de sa scolarité.

En septembre 1831, Hutchings était à Washington avec Jackson, prêt à partir pour l'université de Virginie où Jackson espérait qu'il finirait ses études calmement. Le jeune homme avait déjà été renvoyé de plusieurs universités, mais il atteindrait bientôt sa majorité et Jackson ne désespérait pas de le voir occuper une place respectable dans la société :

Hutchings is with me, and leaves here today for the university of Va. where I hope he will remain and be studious ; and altho he has spent much idle time, I hope he may gain such an education as will enable him to pass through life with respectability. he says he is now determined to become a learned man. he has genius if he will apply it (Bassett, IV : 348).

Ainsi, Jackson cherchait à donner un cadre à ses pupilles afin de promouvoir au mieux leurs intérêts, lui-même n'ayant pas bénéficié de cette discipline dans ses jeunes années (Remini, I : 28-32).

Jackson se laissa emporter par le courant de sa jeunesse et les biographes rapportent des épisodes que n'aurait pas approuvés l'homme mûr qu'il était devenu dans les années 1820. Remini relate l'ambiance dans laquelle Jackson effectua ses études de droit en Caroline du Nord, dans les années 1780 :

Almost every night, when the business at McCay's ended, Andrew and his friends dashed off to entertain themselves in the most unbridled manner they could devise. Andrew soon gained a reputation as the leader of this hooligan gang, and one resident of the town later remembered that “Andrew Jackson was the most roaring, rollicking, game-cocking, horse-racing, card-playing, mischievous fellow that ever lived in Salisbury (I : 29).”;

En insistant sur l'éducation de ses pupilles, Jackson veilla à les préserver de ce qui affecta durement sa jeunesse. Un jeune homme plein de promesses qui ne se reconnaissait aucune famille pouvait peut-être se permettre de tels écarts de conduite, mais la génération dont Andrew Jackson était le “père” avait un nom et une place à honorer qui ne pouvaient souffrir trop d'incartades. Peut-être le discours ambiant déplorant la méchanceté de la société était-il aussi un fantasme lié à la morale encore puissante dans la rhétorique politique de l'époque. En dénonçant les mauvais, on se présentait au public comme détenteurs des vraies valeurs. Jackson croyait profondément à cette dichotomie du monde. Toutefois, nous verrons que les jeunes gens, et notamment Andrew Jackson Donelson, n'étaient pas si impuissants devant les événements qui les affectaient et étaient capables de faire preuve de réflexion et d'initiative, à l'image de leurs mentors.

Le rôle paternel de ces derniers visait à établir l'équilibre entre les sentiments qui

unissaient la famille et les obligations sociales liées au rang et au pouvoir. Entre le père de famille bienveillant et le guide parfois autoritaire, l'aîné visait un objectif précis : rendre les jeunes hommes autonomes et responsables³⁵⁰.

L'importance des guides

Plus que des professeurs, Jackson considérait que ce dont avaient besoin ses pupilles était un guide. Fort de l'expérience acquise au long de son existence, le guide pouvait diriger les premiers pas du jeune homme dans le monde, tout comme les matrones indiquaient aux futures mères de famille et maîtresses de maison les rudiments du labeur domestique. Dans une lettre à Jackson du 11 mars 1813, Rachel s'émouvait de voir son neveu John Caffery, Jr., partir à la guerre sans le bénéfice d'une personne expérimentée : **"[H]e has just arived full of patriotism Determined to go on poor youth how I pitty him no friend to advise him Nor give him the Least assistance he is a fine youth"** (Moser, III : 44). Mrs Jackson fait ici référence à l'un de ces guides spirituels qu'étaient les aînés.

Lorsqu'en 1833, Andrew J. Hutchings entra en possession de son domaine d'Alabama, Jackson, alors à la Maison-Blanche, lui recommanda les conseils de John Coffee et de sa femme, tous deux voisins de Hutchings près de Florence : **"For economy and prudence I would bring to your view Genl Coffee and Polly — take Coffee for your guide, receive his admonitions and pursue them, and you will be sure to do well"** (Bassett, V : 60-61). Quelques mois plus tard, il réitérait son conseil : **"Genl Coffee will advise you in all things as a father, and you will always do well by adhering to it, and on all occasions of doubt, or difficulty, I advise you to consult the Genl"** (Bassett, V : 105). Le terme de "père" s'inscrit dans le cadre de la rhétorique familiale de la société vue comme une famille d'intérêts et de sentiments³⁵¹.

Si les conseils des pères guidaient les jeunes gens dans leur découverte du monde, Jackson, comme ses contemporains, voyait dans l'influence des femmes vertueuses une atmosphère propice à l'épanouissement des conceptions morales. Il ne fallait donc pas seulement fuir les vices de la société, mais en rechercher activement les vertus :

I do not mean by these observations [such as has been just suggested] that you should, shut yourself up from the world, or deprive yourself from proper relaxation, or innocent amusement but only, that you should alone intermix with the better class of society, whose charectors are well established for their virtue, & upright conduct (Moser, IV : 91).

Cette bonne société ne trouvait meilleure illustration que les "femmes vertueuses" dont

³⁵⁰ Cette attitude est proche de celle décrite par Stowe (1990 : 164-191) en la personne d'un planteur de Caroline du Nord, William Gaston : *"His paternalism was marked by the tension between his desire to know his children and love them, and his efforts to bend personality to family position, family routine to abstract principles, and love to obligation"* (165).

³⁵¹ La société sudiste est paternaliste et tend à organiser ses rapports sociaux comme des rapports familiaux, fondés sur l'autorité d'un "père" qui dispense à ses "enfants" (au sens hiérarchique) une protection en échange d'une discipline et d'une conformité aux attentes sociales des rôles familiaux (Stowe, 1990 : 165-66 ; 191).

Jackson ne pouvait trop recommander la fréquentation à son neveu. Les femmes apportaient à l'homme toutes les qualités d'esprit et de cœur nécessaires aux bonnes manières et à la noblesse d'âme :

the society of the virtuous female, enobles the mind, cultivates your manners, & prepares the mind for the achievement of every thing great, virtuous, & honourable, & shrinks from every thing base or ignoble (Moser, IV : 92).

Jackson signe ici un vibrant hommage aux femmes, qui reflète l'idéologie de la "Vraie Féminité", noble et morale, une vision courante des femmes au milieu du xix^e siècle. Malgré le caractère oppressif de cette théorie désuète sur la moralité féminine opposée au vice des hommes, il faut souligner l'attitude de Jackson envers les femmes, toujours déferente et attentionnée³⁵².

Pour Andrew Jackson, le soutien de la famille procurait aux jeunes les moyens d'échapper à la ruine morale, mais surtout de bénéficier de l'expérience des aînés. Dans une société où la filiation (l'appartenance à une famille) et la position sociale présidaient souvent à la réussite, l'influence paternelle symbolique devait conserver toute sa force et son aura, surtout si les circonstances matérielles confortables de la nouvelle génération pouvaient parfois la conduire à une trop grande insouciance envers les devoirs familiaux. Toutefois, le difficile équilibre entre l'obéissance au père et la nécessité d'acquérir une indépendance d'esprit rajoutait aux pressions subites par les jeunes gens³⁵³.

La permissivité des jeunes hommes pouvait conduire à des abus et compromettre leur avenir en société. Les femmes, à qui de telles pratiques étaient strictement interdites alors qu'on les tolérait chez les hommes³⁵⁴, s'inquiétaient auprès de leurs adolescents et leur conseillaient une extrême prudence. Ainsi, cette tante écrivait-elle à son neveu, alors à l'université :

Do not, my dearest James, be lead away by gay companions to follow the vile and bad habits of men. I have great confidence in you but often fear and tremble for you as you grow and are obliged to enter the world and see all its wicked ways (...) The more I see and know men the more I dislike them and think they are a vile set of animals (cité dans Clinton, 1982 : 105).

³⁵² Henry Wise passa sa lune de miel en 1828 à l'Hermitage. Il décrit l'attitude de Jackson lors d'une réception à la plantation : "General Jackson bade us feel at home but gave us distinctly to understand that he took no trouble to look after any but his lady guests; as for the gentlemen, there was the parlor, the dining-room, the library, the side-board and its refreshments; there were the servants, and all that was necessary to ring. He was as good as his word. He did not sit at the head of the table, but mingled with his guests, and always preferred a seat between two ladies, seeking a chair between different ones at various times" (cité dans James, 1938 : 475).

³⁵³ Sur le paradoxe sudiste qui demande à la fois aux jeunes hommes de se plier à un système contraignant d'obéissance à la volonté paternelle et à la demande insistante de ce père d'accéder à l'indépendance de jugement et d'action (avec toutes les responsabilités et les pressions attenantes à son exercice), voir l'article de Michael P. Johnson, "Planters and Patriarchy: Charleston, 1800-1860" (1980).

³⁵⁴ Clinton écrit : "moderate indulgence in these activities was viewed as conventional masculine recreation" (1982 : 105). On sait combien le xix^e siècle reconnaissait l'impossibilité des hommes à retenir leurs instincts.

Une vision féminine s'oppose peut-être ici aux pratiques masculines, si l'on considère précisément la façon dont les pères aidaient à l'entrée de leurs héritiers dans le monde. L'éducation consistant principalement à intégrer les jeunes hommes dans le système de relation et de patronage en vigueur dans les sphères de pouvoir, les pères n'hésitaient pas à confier leurs fils aux bons soins d'amis influents. Cette pratique avait déjà été mentionnée concernant l'intronisation des jeunes gens dans le cénacle des affaires, mais le temps de l'éducation formelle reposait sur les mêmes pratiques et les mêmes motivations.

Une lettre de 1822 écrite à Horace Holley, président de l'université de Transylvanie à Lexington, dans le Kentucky, indique l'attitude générale de Jackson envers l'éducation des trois Andrew :

This note will be handed you by my adopted Son, A. J. Donelson, whom I have taken the liberty of introducing to your acquaintance. He visits Lexington, for the purpose of studying law, and attending the lectures delivered on that branch of science in the Transylvania University. I have another adopted son, and a nephew whose education I am superintending, and am desirous of sending to the school over which you preside, as soon as they finish the course of study in which they are now engaged, preparatory to the University (Moser, V : 154).

Depuis le début de la scolarité des premiers de ses pupilles à atteindre l'âge universitaire, Jackson avait appuyé chacune des candidatures et chacune des arrivées à l'école de lettres d'introduction exigeantes et détaillées. Andrew J. Donelson et Edward George Washington Butler avaient été acceptés à West Point en 1817. Andrew J. Donelson avait tout juste dix-huit ans et Jackson, qui avait foi en son brillant avenir, prit toutes les précautions pour que le séjour de Donelson se passât dans les meilleures conditions.

Il prit soin de recommander les jeunes hommes à leurs supérieurs, une attitude facilitée par sa qualité de Héros national depuis 1815³⁵⁵. Il n'hésita d'ailleurs pas à faire vibrer la fibre militaire en recommandant ses pupilles au président de West Point, le 12 janvier 1817 :

Without preface or apology for the want of personal acquaintance with you, with the frankness of a soldier, I present to your acquaintance and friendly attention, my Nephew Andrew J Donelson who will hand you this. He has obtained a warrant to enter the military academy at west point. I have furnished him with funds for necessary expence (...) This youth is young & inexperienced, but possessing an amiable disposition (...) I ask for him your friendly care and attention so far as he merits it.

C'est ainsi avec "la franchise d'un soldat" qu'il place son cher neveu dans les bonnes grâces du commandant de l'école. Jackson l'avait pourvu des fonds nécessaires, autant dire que celui qu'il considérait comme son fils devait être traité avec tous les égards dûs à son lignage, d'autant que son intégrité personnelle était totale : ***"[H]e was fortunate at the college here at which he graduated, to obtain the good will & friendship of all."*** Concernant son autre pupille, Edward George Washington Butler, Jackson profilait dans son discours l'ombre héroïque de Butler père, dont les hauts faits durant la guerre

³⁵⁵ Jackson fut salué comme tel par la presse et l'ensemble de la nation. Voir Ward (1955 : 105) qui décrit comment Jackson devint l'instrument de Dieu dans la vision héroïque nationale de l'événement et de ses acteurs après la victoire de 1815.

d'Indépendance établissaient sans conteste le rang auquel aspirait son fils et confirmait sa "respectabilité" :

I cannot forego, this opportunity by my nephew of making you a tender of my gratefull thanks for your friendly attention to my ward Edward Butler who has lately entered the military academy and request your farthest attention to him—he is the son of a meritorious officer & good man—The virtues of the father creates in me, a great solicitude for the respectability of the son.

Comment ne pas penser que les vertus d'Andrew Jackson devaient également inspirer une même "sollicitude" de la part du général Swift pour la "respectabilité" du jeune Andrew J. Donelson ? Enfin, Jackson réitérait son désir de voir ses deux pupilles "pourvus", à condition que leurs demandes n'excèdent pas leurs stricts besoins :

I want Edward & Andre[w] both, if in need, supplied, But it is necessary that there wants should be confined within proper bounds, & to your care I ask permission to recommend them I am with due regard & Esteem yr mo. ob. serv. PS I take the liberty to ask a line from you when leisure will permit it, informing me with the frankness of a soldier, how these youths conduct themselves (Moser, IV : 83-84).

Outre les lettres adressées à Swift, l'oncle n'avait pas laissé Donelson se rendre seul à New York en février 1817. Un ami proche de Jackson l'accompagnait, son biographe John Henry Eaton, que la publication prochaine de la vie du Héros obligeait à chevaucher jusqu'à Washington. Là, Donelson devait être pris en charge par George W. Campbell, un ami de Jackson, sénateur du Tennessee, afin d'obtenir un certificat pour entrer à West Point.

Dans une lettre au tuteur, Eaton précise qu'il n'avait pas encore vu Messrs. Monroe ou Madison à ce propos. Il apparaît que l'école n'intégrait ses cadets qu'en septembre et Donelson se voyait ainsi contraint d'attendre sept longs mois (Moser, IV : 87-88). Après quelques recherches, Eaton assura Jackson que des cadets avaient été acceptés avant cette date et que son neveu venait de se rendre à New York afin de rencontrer le général Swift, président de l'institution.

Tout comme il avait présenté son neveu à Swift dans la lettre du 12 janvier, Jackson avait recommandé le 24 février à Donelson de se placer sous l'autorité du général et de ne pas s'écarter de ses conseils : ***"you will find Genl Swift in New york, when you reach there wait upon him & deliver the letter I gave you for him, take his instructions for your guide, I have requested his patronage for you under his admonitions, you are safe, from them I hope you will not depart"*** (Moser, IV : 91-92). Jackson gardait l'initiative et s'informait régulièrement auprès de son neveu de la situation à l'académie et des progrès de ses études. Il obtenait ainsi des deux côtés les informations nécessaires au contrôle de la situation. Car Jackson demeurait le guide suprême. Les hommes sous la responsabilité desquels il plaçait ses neveux n'étaient que des substituts de sa propre autorité et il ne les investissait d'une telle mission que dans la mesure où ses instructions étaient respectées.

Par delà les relations formées à l'université, il était des influences qui formaient le caractère et servaient de guides moraux pour le reste de l'existence. En 1824, dans un envoi à Rachel, Jackson avait ajouté quelques livres pour les jeunes adolescents, parmi lesquels des biographies de Washington : ***"I send a few books for you and one for my***

son, and Little Hutchings to read, but not deface (...) sketches and characters of the sages of the revolution” (Bassett, III : 244). Jackson croyait beaucoup aux grands inspireurs. En 1822, il avait recommandé à Donelson les “modèles de patriotisme” qu’étaient Wallace ³⁵⁶ et Washington : **“that you may benefit from their example”** (*Andrew J. Donelson Papers*, 12 avril 1822) ³⁵⁷. Sa jeunesse révolutionnaire avait été nourrie de figures emblématiques du Bien telles qu’un jeune colonel patriote, William Richardson Davie (futur gouverneur de Caroline du Nord), qui s’était opposé aux Anglais avec bravoure et intelligence (Parton, I : 72).

L’exemple de Washington introduit la double dimension héroïque du guerrier et du politicien, une conception inspirée du mythe de Cincinnatus dont les Révolutionnaires américains s’étaient réclamés et dont George Washington était l’incarnation ³⁵⁸. Dans la conception de Jackson, cette double qualité contenait à la fois une moralité indispensable à l’homme de bien et un plan de carrière impeccable pour un homme public. Il expose ses vues à Donelson :

If war should result [from the troubles with Spain], it may afford a theatre for young enterprising men, should we be blessed with peace, I wish you out of the army untill you acquire a profession (Moser, IV : 322-23).

Cette double formation lui donne la capacité de servir son pays aussi bien sur le champ de bataille que dans l’arène politique ³⁵⁹.

Jackson prit une part extrêmement active et décisive dans les carrières de ses pupilles et de son fils. Il semble même qu’il ait plus ou moins décidé, au cas par cas, de la voie dans laquelle chaque jeune homme devait s’engager. Il envoya son neveu Donelson à West Point avec l’espoir de le voir un jour à la tête du pays tandis qu’il préféra donner à son fils une éducation de planteur et de gentilhomme sudiste, lui inculquant à la fois les bonnes manières et une bonne connaissance de l’agriculture.

Il faut cependant préciser que ses décisions s’accordaient apparemment avec les désirs des intéressés. On peut même penser que ceux-là avaient leur mot à dire sur le

³⁵⁶ Jackson voyait en William Wallace, le grand héros écossais, l’archange des force du Bien : *“In the history of sir William Wallace you will see the great contrast between virtue and vice, between the high minded honourable man, and the base treacherous deceiver”* (Bassett, III : 157).

³⁵⁷ Dans une lettre du 21 mars 1822, Jackson répète longuement son admiration pour William Wallace : *“I have allways thought, that sir William Wallauce as a virtuous patriott, and warrior was the best model, for a young man (...) In the history of sir William Wallace you will see the great contrast between virtue and vice”* (Bassett, III : 156).

³⁵⁸ Ce général romain avait quitté son champ pour aller à la guerre et y était ensuite retourné après ses martiaux exploits. Le mythe du “citoyen” modèle qui nourrit sa famille par son labeur au champ, mais sait aussi prendre les armes pour défendre son pays s’accommode assez mal de l’exercice dictatorial du pouvoir qu’exerça le dit Cincinnatus dans la Rome du cinquième siècle avant notre ère. Mais de cette vérité obscure il n’est fait jamais mention par les Pères Fondateurs... Il en va ainsi des mythes et de l’histoire.

³⁵⁹ Jackson exprime sa vision très clairement : *“when your country became involved in war, or Demagogues arose, to trample under foot our constitution & our laws, that you may be prepared to resist them; both in the councils, & in the field”* (Moser, IV : 368).

type d'activités qu'ils souhaitaient exercer. Jackson conservait néanmoins une influence capitale dans la vie future de ses protégés. Cette présence tutélaire s'exprima le plus souvent au travers de la correspondance puisque les années 1820 inaugurèrent sa carrière politique nationale qui ne lui laissa aucun répit pour s'occuper en personne de ses pupilles.

Les attentes parentales

Jackson envoya tous ses pupilles à l'université de Nashville (qui dispensait également de l'enseignement primaire et secondaire), dans les grandes institutions de la côte Est, ou à West Point, considéré comme la voie royale pour tout serviteur de l'État³⁶⁰. En qualité de premier soldat du pays, Héros de la fameuse victoire de la Nouvelle-Orléans, il lui fut plus aisé au sortir de la guerre de proposer ses pupilles à l'entrée de l'institution militaire et d'y chercher, nous l'avons vu, le soutien de son président. Andrew J. Donelson fut sans doute le plus brillant de ses pupilles masculins et la correspondance de l'oncle et du neveu durant les années d'apprentissage du jeune homme relatent précisément les rapports qu'entretenaient l'oncle et le neveu, ainsi que l'attitude de Jackson en tant que mentor. Mais son comportement envers l'attitude difficile d'Andrew Jackson Hutchings montre une affection capable de transcender les "extravagances" de jeunes gens aux prises avec leur fin d'adolescence et leur entrée dans le monde des adultes.

Steven Stowe décrit ainsi les attentes parentales à l'orée de l'âge adulte : ***"[Y]oung planter-class men also received advice pushing them to grand achievements no matter what. Manhood was not to be found in a passive wish for harmony"*** (1990 : 156). Jackson est plus mesuré dans ses espoirs et sa rhétorique. On peut même dire que ses attentes envers ses jeunes pupilles restent très conventionnelles. Dans un memorandum non daté, mais sans doute rédigé au printemps 1832, Jackson rappelle son devoir à Junior qui s'apprêtait à regagner le Tennessee avec sa jeune femme :

you will have now to begin to learn the wants of a family and supply it. This will require oeconomy and care, which you will have to learn and attend to, if you expect to get thro life well—by always knowing your means, and living within them, you will get well thro life. This has been my rule and I recommend it to you (Bassett, IV : 431).

Ces conseils de prudence et de sérieux étaient prodigués également à Andrew Jackson Hutchings, le pupille qui créa le plus de difficultés à Jackson. Toutefois, Hutchings rentra finalement dans le rang et devint un planteur consciencieux. Le résultat satisfaisait pleinement Jackson, comme il l'écrivait à Mary Coffee le 15 septembre 1833 :

I have just received a letter from A. J. Hutchings—he begins to write like a man who reflects well and draws just conclusions. I have now confidence that he will become a worthy member of society and manage his estate with economy and

³⁶⁰ Les filles fréquentèrent les académies, à Nashville, Charleston ou Philadelphie, dans l'optique domestique réservée aux jeunes femmes de cette époque. La femme était vue à travers le "culte de la Vraie Féminité" décrit dans les magazines et les publications religieuses du xix^e siècle (Welter, 1966 : 151). L'éducation visait ainsi à les transformer en de plaisants ornements de salons, mais ne devait pas les empêcher de remplir les tâches domestiques afférentes à leur condition : *"a true woman's education was never finished" until she was instructed in the gentle science of housemaking* (Welter, 1966 : 166).

care. His views of his future course are founded on wisdom and if carried into effect will insure his happiness (Bassett, V : 188).

Cette lettre n'était pas dénuée d'arrière-pensées quand on sait qu'Hutchings épousa Mary Coffee l'année suivante. D'ailleurs, Jackson voyait dans le mariage le moyen de calmer le bouillant jeune homme : **"I have long advised him to settle himself. that he will never do until he marries, which I have long since advised him to do. If I could hear of his being well married I would be satisfied (...) I am sure he would make his wife and family happy"** (Bassett, V : 188). Jackson pouvait parfois se révéler le meilleur des entremetteurs.

Le 7 juin 1834, après le mariage de Hutchings . Hutchings;avec Mary, Jackson lui adressa une sorte de bilan où il se félicitait du comportement de son pupille face à ses nouvelles responsabilités :

I know you must be happy with as amiable a wife as Mary. if you ever are not so, I am sure, Andrew, it must be your fault ; but you are happy and those anxieties, which I often felt in your minority that you should come into life, well, are all banished from my mind, and I am now sure you will realise my best wishes by becoming not only a respectable, but valuable member of society—for which my councils were given, and my prayers ascended to heaven, and have thus far be heard. the balance, my dear Andrew, rest with yourself to realise, referring you to my former advice, if attended to, must ensure it (Bassett, V : 269).

La réussite du jeune homme dépend tout autant de ses propres talents que de son attention aux conseils prodigués par ses aînés. Entre conformité et initiative personnelle, la voie à suivre apparaissait comme un compromis entre les aspirations de l'individu et les obligations sociales liées à sa caste. Jackson détaille ainsi les éléments propices à l'épanouissement du jeune planteur :

Present my love to Hutchings, say to him, that I have regretted his failing to write me, as he promised when he last left me at the Hermitage. Whatever he may think, I know I have performed all my pledges to his father on his dying bed, and to bring him into life, with a good education, pure morals and a good estate, has been a subject of great attention, and much solicitude, and to hear of his prosperity, happiness, and good standing in society will be a source of high gratification. his welfare has been my last, and greatest solicitude, and my prayers will be continued for his long life, and prosperity (Bassett, V : 31).

L'éducation, la moralité et la fortune assurent la prospérité, le bonheur et la réputation. La vie du planteur repose sur ce double triptyque . Le mentor est responsable de ce résultat et doit employer toute son expérience à fournir au jeune homme les moyens pour l'atteindre. Dans ce but, Jackson s'attacha à organiser rigoureusement le parcours de ses protégés afin de leur donner les plus grandes chances de réussite dans leur vie future.

Les ajustements

Les protégés de Jackson bénéficiaient toujours de sa bienveillance, même si leur attitude résistait aux plans de leur tuteur. On peut même dire que Jackson cherchait à minimiser leurs faiblesses. Hutchings eut beaucoup de mal à accepter la discipline universitaire, comme le regrettait Jackson en 1832 : **"he cannot bear the subordination of a**

university. he has talents but as yet, lacks application" (Bassett, IV : 405-406). Cette attitude désespérait d'autant plus le président Jackson qu'il expliquait son dilemme dans une lettre à Coffee du 22 mars 1829 : **"Sir I know not what to do with him, as I have determined never, whilst I hold my present office, to place one of my young relatives, either in the military school, or in the Navy"** (Bassett, IV : 14). Jackson voulait éviter toute critique de favoritisme alors qu'il avait lancé une campagne contre la corruption et les privilèges au sein du gouvernement. Hutchings fut donc envoyé dans plusieurs institutions dont nous avons vu qu'il se faisait régulièrement renvoyer.

Junior bénéficia d'une plus grande indulgence encore. En tant que fils unique et héritier de Jackson, Junior eut le privilège de ne jamais écouter les sages conseils de son père, malgré ses échecs, sans encourir plus qu'une réprimande en forme de sermon. Après l'un de ses nombreux achats malheureux, il fut invité à se montrer plus prudent et plus habile dans sa gestion personnelle (lettre du 11 janvier 1833) :

I now consider the purchase as made, and on that basis, give the following admonition—that is that you adopt a proper economy, buy nothing except for cash that can be done without, never become indebted, for if you do, you will find it difficult to get clear of it, and when indebted you are a slave and your feelings always liable to insult from your creditor, and costly ruin by the sale of your property. These remarks are proper in themselves, and arise to my mind from this contract and what might arise under it. Suppose our cotton lost on its way to market, or destroyed by fire, before you ship it, and suppose Providence took me hence before the debt for the land bought was paid, what difficulty would you not have to meet? and even suppose the cotton lost and I should be spared, how difficult it would be for me to meet it. These reflections ought always to be present to your view if you expect to go through life well, and they are made for your benefit (cité dans Heiskell, 1919 : 603-604).

Nous l'avons dit, Jackson croyait en la cruauté du monde et exonérait souvent Junior en accusant de vils mécréants qui auraient abusé de l'innocence de son fils.

Pour Hutchings comme pour Donelson, il prit en compte la personnalité de ses pupilles afin de les placer dans une situation optimale de réussite. La stratégie la plus détaillée et la plus explicite concerne la scolarité de Donelson.

Une stratégie de l'excellence : Andrew Jackson Donelson

Le troisième Andrew Jackson, A. J. Donelson, possédait de tout autres atouts et Jackson vit très vite en lui un futur dirigeant politique. En 1822, Jackson dressait le bilan provisoire des "talents" de Donelson (celui-ci était sorti second de promotion à West Point) :

[M]y young friend believe me when I say I have watched over all your acts, and well understood (as I believe from your childhood) your disposition and your feelings, and I know how to appreciate them. My wish is that you complete your education fully, your virtue and moral course, with your talents, if life last, will lead you to fill the highest stations in our Government (Andrew J. Donelson Papers, 12 avril 1822).

Dans ce discours, Jackson voyait l'honneur et la réputation conduire naturellement

l'honnête homme au pouvoir (conception héritée du "gentilhomme naturel" de Jefferson), d'autant qu'il semble avoir décelé cette capacité très tôt chez Donelson. L'oncle loue ici la vertu et l'honneur du neveu, qui sont ses plus sûres armes dans son ascension sociale, faisant ainsi écho aux propos de Bertram Wyatt-Brown, pour qui l'honneur "déterminerait" la place des hommes dans le groupe : **"the ancient system for determining who belonged to the worthy and who did not"** (1983 : 33). Cette vision de la caste liée au pouvoir est confirmée par le parcours de Donelson, qui embrasse d'abord des études à l'école militaire, puis suit une formation de droit. On verra combien ce parcours est méticuleusement dessiné par Jackson en vue d'une ascension politique et sociale précise.

Dans sa lettre du 24 février 1817 à son neveu qui devait prochainement intégrer l'académie militaire, Jackson dresse son plan de route : **"on reflection I have concluded, that your best plan will be to proceed on to West Point, taking Newyork in your rout, where you will find Genl Swift, to whom I have written by yesterdays mail and receive his instructions, as to the best plan for your government & employment"** (Moser, IV : 91). Davantage qu'un itinéraire routier, ces quelques indications sous-tendent toute une stratégie concernant les études du jeune homme, réfléchie, pesée et mise en oeuvre par son tuteur.

Jackson n'avancait pas à l'aveuglette dans le programme qu'il avait établi pour son éducation. Au contraire, il considérait le bagage intellectuel dont le jeune homme aurait besoin dans sa future carrière et mesurait avec soin la conjoncture politique et sociale afin de placer Donelson dans les meilleures conditions pour réussir. Son entrée à West Point au printemps 1817 était incertaine ³⁶¹, mais Jackson lui conseilla de profiter du temps libre qu'il avait devant lui pour se familiariser avec l'institution qu'il était sur le point d'intégrer : **"[I wish you] to become acquainted with the different branches, taught there, that will materially benefit you after admittance"** (Andrew J. Donelson Papers, 23 février 1817).

Il réorganisa même ses plans pour mettre à profit le temps qui séparait l'arrivée de Donelson dans l'Est et son entrée à l'académie :

I have written by yesterdays mail and received [General Swift's] instructions, as to the best plan for your government and employment during the time that is to elapse before you can enter the M. academy. I have a great wish that you should be near West Point, where you can become acquainted with the rules & regulations of the academy (Moser, IV : 91).

On voit avec quel soin Jackson préparait Donelson à sa scolarité, veillant à ce que le jeune homme explore son nouvel environnement et débute ses études dans un cadre familial propice à l'étude. Jackson allait même plus loin dans son grand oeuvre. Il désirait que Donelson, dont l'excellence avait été remarquée par ses professeurs de Nashville ³⁶², sautât une classe et passât l'examen final après trois ans seulement, au lieu de quatre : **"prepare yourself for your examination, & make such progress in the academical**

³⁶¹ John Eaton, nous l'avons vu, craignait que le début des cours n'ait lieu qu'en septembre.

³⁶² Concernant la scolarité brillante de Donelson, voir Satterfield (1961 : 1-8 passim).

studies that will enable you to overtake, if not at once Join the senior class who has Joined last Septbr" (*Ibid.*). Donelson finit effectivement ses études avec un an d'avance. Jackson employait une rhétorique similaire pour une campagne militaire ou la cour d'une dame : la rapidité d'exécution assurait le succès³⁶³.

Une preuve de filiation

Le jeune Donelson avait l'entière confiance de son oncle et en fut digne dans un épisode difficile qui opposa les cadets de West Point à leur supérieur direct, le commandant John Bliss. Un incident montre que si Jackson tenait avant tout à ce que Donelson respectât la discipline de son école, il exigeait par dessus tout son adhésion stricte et inconditionnelle, au-delà même de la règle d'obéissance, au code de l'honneur qui devait l'empêcher d'agir à l'encontre de ce qu'il pensait contraire à sa morale. Le conflit qui opposa les cadets d'une si prestigieuse institution à l'ensemble de l'encadrement militaire révèle cette articulation de la conformité à la hiérarchie sociale tant que celle-ci demeure dans le cadre moral d'après lequel le gentilhomme sudiste est censé agir et penser.

Il est important de rapporter cet épisode qui tempère d'une part l'accusation des adultes de la naïveté des adolescents et souligne ensuite l'appropriation des valeurs sudistes par les jeunes hommes de 18-20 ans qui suivaient en masse l'enseignement militaire. On remarquera également que la confiance de Jackson en son neveu n'est pas un vain mot. La similarité de vues et d'attitude entre les deux hommes est frappante et on peut dire que Donelson est entré très jeune dans le rôle que son oncle s'est employé à lui faire adopter.

Andrew Jackson Donelson, alors âgé de 19 ans, informa son oncle des développements de la crise entre les cadets et leurs supérieurs hiérarchiques durant l'affaire qui secoua West Point au deuxième semestre de l'année 1818. Le conflit mettait en scène l'honneur des cadets, leur devoir de subordination, mais aussi le respect qui leur était dû de la part de leurs supérieurs et leur droit à la révolte (qui découlait de leur aspiration à la justice). En rapportant à son oncle les événements qui avaient lieu, Andrew J. Donelson démontrait sa capacité d'analyser les faits, de se situer dans la controverse et de prendre parti, des talents qui auguraient favorablement pour sa future carrière. Il montrait également la même propension que Jackson à défendre "l'innocence opprimée".

En juillet 1817, le directeur de West Point fut remplacé par Sylvanus Thayer, un jeune officier qui revenait d'Europe avec la ferme intention de renforcer la discipline à l'académie. La rigueur prussienne n'était pas étrangère à ce transfert de méthode de la vieille Europe martiale au Nouveau Monde, d'autant que l'armée américaine avait montré piètre figure durant la dernière guerre. Les cadets ne voyaient pas d'un bon oeil l'arrivée d'un tel réformateur. Celui-ci engagea, pour appliquer son programme, le commandant John Bliss, l'officier en charge des cadets. Bliss fut bientôt détesté de ses subordonnés

³⁶³ Dans une lettre du 3 mai 1801, Jackson félicitait Pleasant M. Miller du succès remporté auprès de Mary Louisa Blount. Les jeunes gens se marièrent contre l'avis des parents de Mary : "*am happy to learn, that you, by your Military Meneuvre, gain Possession of the Citidal, by Surprise, and Boneparte like, occassioned the garrison to surrender at discretion, without the firing of a gun*" (Smith, I : 243). On se souvient que Jackson n'avait pas attendu pour se lier avec Rachel, voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 171-178).

pour son traitement rigoureux de la nouvelle discipline durant le camp de l'été 1818³⁶⁴.

Le feu aux poudres prit le 22 novembre lorsqu'un cadet, prié de regagner ses quartiers après une faute, ne réagit pas assez vite et y fut emmené *manu militari* par Bliss. Deux jours plus tard, un comité de cinq élèves présenta une pétition de 179 noms afin de protester contre le traitement infligé au cadet fautif. Donelson avait signé. Le directeur proclama que la pétition n'était pas un mode adéquat de protestation. Quand le lendemain, le comité déposa une plainte officielle contre Bliss, les cinq cadets furent renvoyés du Corps. 108 élèves signèrent une lettre de regret qu'ils envoyèrent à Thayer. Donelson était l'un des signataires. Les cadets portèrent leur cas devant le secrétaire d'État à Washington, puis devant le Congrès. Mais les tentatives de conciliation échouèrent et les cinq garçons furent traduits en cour martiale le 9 mars 1819 (Moser, IV : 253 et 271n2).

L'affaire était de taille. Les cinq cadets du comité ne furent pas réintégrés. L'autorité du directeur souffrit de la révolte. L'honneur des cadets subit un rude affront. Dans une lettre du 23 novembre, soit le lendemain de l'incident, Donelson écrivit à son oncle et lui raconta toute l'affaire. Le 29, il lui envoya une autre lettre dans laquelle il regrettait de ne pouvoir joindre une copie des documents qui, mieux que son témoignage, affirmaient-il, expliqueraient "la cause de notre mécontentement vis-à-vis du commandant actuel", une attitude envers la chose écrite qui n'est pas sans rappeler celle de Jackson dans des circonstances analogues. Donelson se lamente du renvoi des cinq cadets et assure Jackson de leur bonne conduite : ***"The committee was composed of 5 cadets, Genuine in principle distinguished on the rolls of this Academy, and exemplary in military deportment."*** Le lecteur appréciera le style et le rythme de la phrase chez un jeune homme de 19 ans.

Donelson conteste la capacité du commandant à diriger des gentilshommes : ***"I should be glad to see John Bliss, for a day or so, converted into a man of feeling (...) he is unfit for a Commandant of Gentlemen, or a company of soldiers."*** L'absence de Monsieur devant le nom en dit long sur le peu d'estime qu'il porte à son commandant. Le chef doit avoir du cœur, surtout avec ceux dont il a la responsabilité³⁶⁵. Donelson indique ensuite à son oncle que les cadets ont dû quitter l'académie en moins de six heures et qu'ils n'ont pas eu le temps de réunir leurs affaires ni même l'argent du voyage à Washington, que des amis, dont Donelson, leur ont gracieusement fourni. Enfin, le jeune homme affirme haut et fort que son honneur ne saurait souffrir une telle humiliation, un discours dont Jackson pourrait être l'auteur : ***"I am determined Dear Uncle, never to brooke such insults as have been suffered by some of the cadets, either here or any where else"*** (Moser, IV : 253). Jackson approuvera cette attitude : ***"never permit your feelings to be outraged with impunity"*** (Moser, IV : 263). Sur la question des sentiments, les deux hommes partageaient les mêmes préoccupations. Donelson avait attentivement écouté son oncle.

³⁶⁴ Le résumé des faits s'inspire de celui livré dans Moser (IV : 253).

³⁶⁵ N'oublions pas que c'est précisément cette noblesse de cœur envers ses troupes qui valurent à Jackson le surnom affectueux de *Old Hickory*. L'épisode est esquissé dans la note 39, p. 270 de ce chapitre.

Le discours d'Andrew J. Donelson repose sur les bases qu'affectionne Andrew Jackson et qu'il présente comme fondamentales au caractère d'un gentilhomme : l'honneur et le devoir. Après avoir considéré les faits, Donelson annonce que l'attitude des supérieurs n'est pas conforme à l'idée qu'il s'en fait et il agit en conséquence.

Ironiquement, l'affaire surgit à une époque où Jackson fait l'objet d'une polémique d'importance internationale puisqu'il doit justifier son intervention militaire controversée en Floride que le gouvernement américain hésite à couvrir³⁶⁶. Les rapports avec l'Espagne sont alors extrêmement tendus et les opposants à Jackson, emmenés au Congrès par Henry Clay, l'accusent de trahison et d'insubordination (Rossignol, 1997 : 134). Le conflit de West Point place également Donelson en porte-à-faux avec l'autorité et, même s'il ne lie pas explicitement les deux affaires, Jackson veut prendre toutes les précautions dans ses conseils à son neveu.

Il prend soin d'établir que le rôle primordial d'un subordonné est d'obéir à son supérieur, un impératif à l'application duquel il ne doit en aucun cas se soustraire car il est dans l'ordre des choses :

But allways recollect, that there are a certain respect due to your superiors, that ought allways to be rendered, and he who withholds this Just respect from his superior, cannot be in the situation of innocence oppressed, for the very act of withholding that, that is due to another, is criminal.

On ne peut se proclamer défenseur de l'opprimé si l'on se rend soi-même coupable d'une faute impardonnable ; il faut reconnaître à chacun ce qui lui revient, et cela inclut, évidemment, le respect de la personne et du rang.

Une fois cette mise au point établie, cependant, Jackson approuve totalement la conduite de son neveu et avoue son étonnement face à l'attitude du directeur. En écho (magnifié) à la déclaration de Donelson sur son refus de se laisser insulter comme l'avaient été les autres cadets, Jackson acquiesce et renchérit avec force, tout en préservant l'équilibre entre le respect de la hiérarchie et le maintien de l'honneur de la personne :

I am pleased with your feelings which you have expressed—whilst on the one hand, you sedulously avoid intentionally wounding any persons feeling, you are right never to permit your own to be insulted without redress, under a full persuasion from your uniform good conduct at every school you have been at, that those who would attempt to treat you as some others of the Cadets have been treated, would be void of propriety of conduct, and suffer death before you will dishonour, recollect the duty you owe to your superior & never forget to render it, & if ever a superior forgets what he owes to you, & to his station, & attempts to insult or maltreat you as (it) has been the case with others, you have my permission to resign—but if the superior attempts either to strike or kick you, put him to instant death the moment you receive either—never my son, outlive your honour—never do an act that will tarnish it—never deviate from a Just subordination to your superiors, never permit your feelings to be outraged with

³⁶⁶ Dans sa lettre du 31 janvier 1819, Jackson déclare ainsi à Donelson : "I fortunately arrived here in time to explode one of the basest combinations ever formed" (Moser, IV : 270).

impunity (...) write me the history of the whole transaction (Moser, IV : 263).

On retrouve dans ce texte le conseil de réserve déjà prodigué à son neveu ainsi que la nécessité d'affirmer ses vues quand la situation le requiert. Pour Jackson comme pour tous les patriarches sudistes, l'honneur des fils ne saurait supporter l'injustice et l'inconvenance d'une autorité abusive. Le code qui régit la conduite des gentilshommes n'est pas seulement une énumération de règles fondées sur une idée de contrat (une sorte de *gentleman's agreement*) mais repose sur un sens aigu de la bienséance, du savoir-vivre, un sentiment plus diffus des bonnes manières, ce que Jackson appelle la "justesse de conduite" (*propriety of conduct*). Quand le subordonné a respecté la partie de son contrat moral envers son supérieur, il est du devoir de ce dernier d'agir avec humanité et justice (on se souvient de l'espoir de Donelson que le commandant montre quelque sentiment "pendant au moins une journée").

Cet épisode illustre combien la crainte paternelle de voir les jeunes gens séduits par les turpitudes du monde ne se vérifiait pas toujours. Ceux-ci intégraient plus sérieusement les valeurs dominantes que ne le croyaient leurs aînés. À West Point cette année-là, les cadets surent rester respectueux tout en protestant selon les règles, malgré l'injustice perpétrée et le peu de velléités des supérieurs à rétablir la situation. Le 31 janvier 1819, Jackson se réjouissait que l'affaire soit close et "l'harmonie revenue" : ***"I am truly happy to hear that harmony is restored at the academy"*** (Moser, IV : 271). On a pu se rendre compte déjà de l'intérêt de Jackson, et des planteurs en général, pour cette harmonie qu'ils désiraient tant pour leur société si menacée par le chaos.

Stowe précise la fonction de passage remplie par l'institution scolaire : ***"The advent of schooling signaled ties between family and the outside world, and not least youths' accession to elite power and position"*** (1990 : 130). En menant avec d'autres les négociations entre les cadets et l'autorité, Donelson montra qu'il avait acquis le sens de l'honneur et de la mesure. En tenant Jackson informé si régulièrement de l'évolution de la querelle, de ses sentiments et de ses actes, il affirmait à son oncle la conformité de son caractère avec les exigences d'un code auquel il adhérerait pleinement.

En cela, il confirmait Jackson dans son estime de ses qualités. Quelques temps après son départ pour West Point, il avait reçu ces mots de son oncle : ***"I have full confidence in your Judgement, when ripened with experience I have full confidence in your morality & virtue, I well know, you will part with existence, before you will tarnish your honor, or depart from the path of virtue & honesty"*** L'honneur ou la mort, ce vieil adage était le *modus vivendi* prôné par le gentilhomme du Tennessee qui en faisait la pierre angulaire de son existence.

Donelson donna à son oncle la plus entière satisfaction. Il seconda efficacement Jackson durant sa présidence en tant que secrétaire particulier. Après 1836, il se lança activement dans la politique et participa à la convention Démocrate de 1844 qui nomma James K. Polk à l'investiture du parti. En retour, il fut nommé chargé d'affaires au Texas par le nouveau président et travailla à l'annexion du Texas. Il fut ensuite ministre en Prusse dès 1846. Il organisa les forces politiques unionistes du Sud dans la décennie précédant la guerre, rejoignant le parti des *Know-Nothing* en 1855. En 1856, il était candidat à la vice-présidence sur le ticket de Millard Fillmore (Satterfield, 1961 : abstract) ³⁶⁷. Unioniste jusqu'au bout, Donelson est l'héritier politique le plus fidèle

d'Andrew Jackson, n'ayant jamais renié l'éducation ni les enseignements de son oncle et mentor (Wilcox, s.d : 23-24).

Les dimensions sociales de l'éducation

Son attention aux détails se révèle également dans l'intérêt que Jackson porte aux matières enseignées à ses pupilles, dans la perspective de leur future profession. Telles sont les instructions qu'il laissait à John Coffee en 1829 concernant Andrew Jackson Hutchings : ***"I wish him taught penmanship, arithmetic, and bookkeeping, algebra, and some other branches of mathematics, moral philosophy, belles letters, and some other branches that may be profitable to him as a farmer and private gentleman"*** (Bassett, IV : 14). On remarquera combien la maîtrise de l'écriture semble importante pour Jackson qui la place en tête des matières à étudier. Elle prouve son attachement à l'expression claire et forte des idées au moyen de l'écrit. En attachant également beaucoup d'importance à la grammaire, il espérait former un gentilhomme capable d'évoluer dans la sphère publique et commerciale : ***"These are only useful to him as a farmer, or a politician, and should he ever form a taste for reading and improvement being well versed in the branches named, he has it in his power to become useful to himself and country"*** (*Ibid.*). L'éducation de Hutchings visait précisément à lui donner les moyens intellectuels d'exister au sein de la communauté.

Cette dimension sociale s'ajoutait au désir de parfaire l'éducation de son neveu, à qui il écrivait en 1819. Andrew Jackson Donelson finissait sa deuxième année à West Point quand son oncle définit pour lui la suite de son cursus d'études :

I am not desirous you should serve in a subordinate capacity in a State of peace (and I am unwilling you should serve in any other than, the Engineer Corps—so soon as you compleat your study at the military academy I wish you to read law if that profession should be agreeable to you—but when I see or hear from you I shall speak, or write you fully on the subject (Moser, IV : 299).

En 1822, Jackson précisait ses intentions vis-à-vis de l'école de droit dans laquelle il envoyait son neveu. Le conflit larvé avec l'Espagne jusqu'à la session de la Floride avait fait oscillé Jackson entre le choix militaire en cas de guerre et le droit en cas de paix³⁶⁸. Devant une paix qui s'annonçait durable et malgré le chagrin que cela lui causait, Jackson consentit à se séparer de l'indispensable Donelson³⁶⁹ afin de lui assurer la meilleure formation juridique possible à l'ouest des Appalaches, à l'université de Transylvanie au Kentucky :

³⁶⁷ Voir à ce propos une lettre d'Andrew Jackson III, fils de Junior, mentionnant le sentiment très fort de filiation envers Jackson qu'éprouvait Donelson durant la campagne : *"I see [Donelson] endeavors to make it evident that if Gen'l Jackson was alive he would be of the same principles and I also believe he would like to get up the impression that he is the adopted son of Gen'l Jackson"* (Galloway, 1950 : 337). L'affection de Jackson pour lui et des vues politiques identiques faisaient de Donelson le réel héritier politique d'Andrew Jackson.

³⁶⁸ La vente de la Floride avait écarté presque tout prétexte à un conflit ouvert, mais Jackson conservait encore à cette époque des réflexes de général belliqueux. Ses espoirs de promotion pour son neveu le conduisaient également à négliger une analyse précise de la situation politique internationale.

it was with great regret I parted with you at the time I did, or that I coul bring my mind to consent that you should be so far from me—but I could see no beneficial prospect for your study of the law here [the Hermitage], or at Nashville. In short there was no legal charector of sufficient standing in morality and law knowledge, who was in the habit of taking in legal students, under whom I could have placed you, to have received the benefits I wish (Moser, V : 176).

Ces bénéfices, il les explicite quelques jours plus tard, le 20 mai, dans une lettre qui stipule ses visées et répète ses conseils de prudence et de réserve dans son comportement en public :

One of my objects in placing you at Lexington was that you might become acquainted with the young gentlemen from various parts of the south and west—that when you enter into professional life, which may be a prelude to political; you may be known—for I will not disguise, I look forward, if you live, to the time when you will be selected to preside over the destinies of america. I therefore wish you for the present to steer clear of all political broils. I do not mean that you should be silent on political subjects, but when you speak on them do it with reflection (Bassett, III : 162).

Rencontrer ceux avec qui il faudra compter pour régner, voilà aussi la raison pour laquelle il faut fréquenter les écoles de droit. Non seulement pour connaître les gens, mais aussi, et surtout, pour se faire connaître d'eux. Le pouvoir étant une question de relations, les écoles permettaient des contacts et des amitiés privilégiés fructueuses pour les années à venir.

Enfin, Jackson espérait que Donelson tirerait profit de son séjour au Kentucky, en vue de sa future vie publique : ***“I hope with the continuation of your application, you will soon be gratified with being an actor on the public stage”*** (Moser, V : 230). Au fur et à mesure, Jackson modelait le futur homme politique que deviendrait son neveu et l'orientait sur le chemin du service public. La dernière citation souligne pour Jackson l'importance de l'investissement personnel. Il n'encourage pas seulement Donelson à faire de la politique, mais à être un acteur du jeu politique. Cet intérêt pour l'action est caractéristique de l'attitude de Jackson dans la sphère publique prise comme lieu de l'agir et du devoir civique.

L'affection de Jackson pour ses protégés

Dans le cas de Donelson, Jackson dirigea ses études afin d'en faire un homme public, mais d'après ses propres dires, surtout son secrétaire particulier, apte à le seconder dans ses tâches politiques. Cette attitude n'était pas seulement dictée par des convenances personnelles, mais venait également de la grande affection et de la proximité de vue qui rapprochaient les deux hommes, ainsi que l'exprima Jackson en 1830 : ***“You were my family, my chosen family, and was placed where I was delighted to see you”*** (Bassett, IV : 196). La conduite de ses études avait fait l'objet d'une grande réflexion afin de faire du jeune homme ce que Jackson avait décidé. En effet, les décisions semblaient

³⁶⁹ À sa sortie de West Point, Donelson devint rapidement l'aide-de-camp de son oncle et l'accompagna en Floride en 1821, lorsque Jackson y fut nommé gouverneur (Satterfield, 1961 : 18-23).

émaner principalement du tuteur, approuvées par Donelson qui vouait à son oncle une admiration et une reconnaissance qu'il n'hésitait pas à exprimer : **"Affection can have no purer link than that which binds me to your interests, to your private happiness, to the honor and glory of your public service"** (Bassett, IV : 190). Les divergences qui purent affecter leurs relations à de rares moments ne furent rien en regard de l'affection qui les unissait.

En février 1832, Jackson rappelait à Hutchings après une énième déception que son affection pour lui était la cause de son attitude : **"I have been unwearied in my attention to you have given you a first rate education. My solicitude that you should come well into life, could not have been exceeded by your D'r father who bequeathed you to me"** (Bassett, IV : 405)³⁷⁰. Jackson se considérait donc bien comme un père pour tous ces jeunes gens qu'il lançait dans la vie avec le bagage le plus approprié, pensait-il, au mode de vie qu'ils étaient sur le point d'embrasser. Loin d'une attitude froide et calculatrice, il montra dans ses relations avec les jeunes gens et dans son attention et sa patience, un amour paternel intense doublé d'un désir de se survivre à travers eux.

La gratitude des enfants³⁷¹

Pour l'extrême attention qu'il leur porta, ses pupilles vouèrent à Jackson une reconnaissance extraordinaire et lui rendirent en gratitude ce qu'il avait donné pour eux en affection et en attention. Edward Butler écrivait de West Point le 20 juin 1820 : **"I am unable to express the gratitude which I feel for your continued act of kindness to me, both in an official and private capacity"** (Moser, IV : 370). Donelson finissait ainsi sa lettre du 5 mai 1819 : **"[A] nephew who is at a loss for words to express his love and Gratitude to his Uncle"** (Moser, IV : 297). Leurs remerciements ne semblent pas avoir été une convention, mais bien un élan du cœur devant des "actes d'amitié désintéressée". Comme le montre l'attitude d'autres pupilles moins attentionnés, ces démonstrations sont le fruit d'un sentiment profond de reconnaissance pour l'action du tuteur.

Jackson venait souvent en aide à sa proche famille quand la situation semblait désespérée, ainsi qu'en témoigne une lettre du 20 avril 1807, de Stockley Donelson Hays³⁷² qui remercie chaleureusement Jackson de sa bienveillance "paternelle" :

He (John Caffery) mentioned the settlement of several of my fathers most unwise most distressing debts, which would in my fathers unhappy situations, have been inevitable distruction, had it not have been for your most friendly nay parental aid, which is ever ready in impending danger to ward off the threatning blow,

³⁷⁰ L'éducation de l'enfant avait été confiée à Jackson par volonté testamentaire du père : **"[I] constitute and appoint my beloved friend, Andrew Jackson, his guardian, to have the sole management of him and his education"** (DeWitt, 1931 : 84).

³⁷¹ Cette partie est le contrepoint du paragraphe intitulé "La dette de gratitude" (supra)

³⁷² Stockley était le fils de Robert Hays, beau-frère, partenaire commercial et ami de Jackson, qui avait épousé Jane Donelson, la soeur de Rachel.

from the innocent and ungarded; and for which you deservedly merit the esteem of every good citizen; (and as a party relieved permit me Sir to offer you my unfeigned thanks, and ever gratefull services, too inconsiderable) (Moser, II : 161).

L'intervention de Jackson semble avoir évité la prison pour dettes à Hays, dont le fils remercie ici chaleureusement le bienfaiteur. Ce sentiment vif, enthousiaste, touchait souvent les jeunes bénéficiaires de ces attentions, et le charisme naturel de l'homme donnait à Jackson une aura exceptionnelle auprès de ses amis et de ses jeunes admirateurs (Remini, I : 160).

Les actes parlent souvent plus que les paroles, et les bénéficiaires des faveurs de Jackson surent lui rendre l'attention qu'il leur porta dans leur jeunesse. Andrew J. Donelson en est le plus singulier exemple. Il demeura aux côtés de son oncle jusqu'à la fin de son deuxième mandat présidentiel, malgré les problèmes familiaux qui l'accablaient et le préjudice porté à une carrière qui aurait pu être autrement brillante s'il n'avait passé quinze ans de sa vie dans l'ombre de son oncle. Ils traversèrent la crise de l'affaire Eaton (1829-31) et le caractère le plus frappant entre les deux hommes fut l'affection immense qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ainsi qu'une entière communauté de vues et de sentiments dont l'intensité rendit d'autant plus vive la controverse et cuisantes les dissensions.

Andrew J. Hutchings, son turbulent pupille jusqu'en 1833, établit une correspondance régulière et chaleureuse avec Jackson jusqu'à sa mort prématurée huit ans plus tard. Jackson n'hésitait pas à se livrer à son petit-neveu, notamment à propos d'Andrew Jr. il lui prodiguait aussi des conseils médicaux car Andrew et Mary Hutchings étaient de constitution fragile. Le couple perdit un enfant en 1835 et Mary mourut en 1839, au grand désespoir de son mari, dont Jackson s'inquiétait de l'équilibre en 1840 : ***"He has had the misfortune lately to lose a most amiable and lovely wife which has, I fear, prayed upon his mind to the injury of his health"*** (cité dans DeWitt, 1931 : 103). Hutchings mourut de la tuberculose en 1841 et Jackson composa son épitaphe, dont voici un extrait : ***"A sincere friend, a pious christian, a tender husband and father, an honest man, the noblest work of God"*** (DeWitt, 1931 : 105). La rédaction de ce dernier hommage, davantage que les mots convenus de son message, montre l'attachement de Jackson à son petit-neveu par alliance, le "fils" qu'il éduqua, en écrivant dans la pierre, comme il le fit pour sa femme, John Coffee et John Overton, les dernières paroles de sa correspondance avec eux.

La dépendance affective

La dette de reconnaissance due par les enfants aux parents se trouvait tempérée par les demandes affectives des parents eux-mêmes. Jackson exigeait à cet égard beaucoup de son fils adoptif. Après la mort de sa femme, la présence de ses proches lui fut de plus en plus nécessaire, comme en témoigne cette lettre du 2 avril 1833 à son fils qui, peu de temps auparavant, avait quitté la Maison-Blanche pour le Tennessee : ***"I am very lonesome since you left us, and will rejoice to see you and sarah with the little pet, safe here again"*** (Bassett, V : 49). . Jackson; Jackson adorait la femme de son fils,

Sarah, qui, à l'été 1834, se remettait difficilement de son accouchement mais ne laissait à personne le soin de s'occuper de son nouveau-né. Jackson s'arrêta un instant, touché par cette image ***"to see a mothers anxiety on a sick bed for the infant at the breast is truly distressing"*** (Bassett, V : 287). Il s'étonnait même dans une lettre à son fils quelques jours plus tard d'une telle inquiétude : ***"I did not suppose that my anxiety for sarah and the dear little ones would have been so great as it is. I shall be uneasy until I hear that she and the dear little babe is intirely recovered"*** (Bassett, V : 289). Cette dépendance affective s'accroissait avec les années, bien que Jackson vécut très entouré jusqu'à sa mort en 1845, mais l'effet désastreux de la mort de sa femme sur sa stabilité émotionnelle fut irrémédiable.

"No one loved romance more than the master of the Hermitage" : Andrew Jackson et le mariage³⁷³

Le mariage marquait l'accession des jeunes gens à la sphère des adultes. Ce moment capital était le signe d'un changement profond dans les rapports parents-enfants, mais aussi dans la représentation identitaire de la famille. Le vocabulaire et l'intensité des sentiments montraient combien le moment de la séparation était crucial pour les hommes et les femmes, parents et enfants :

The making of a new family and the duties of the male and female spheres cast sudden light on both future and past. The language of superlatives must be seen as accurately reflecting the raised expectations and fears of gender, self, and society inherent in an impending marriage (Stowe, 1990 : 104).

Si les enfants découvraient à cette occasion un monde différent de celui qu'ils quittaient, les parents voyaient dans le mariage un tournant important des relations familiales. Dans le cas de Jackson, Junior devait assumer la responsabilité de sa famille seconde (composée de sa femme et de ses futurs enfants) mais aussi prendre en charge son vieux père une fois celui-ci revenu à la plantation³⁷⁴, car tel était le vœu du patriarche. En effet, après le mariage d'Andrew Jr. avec Sarah Yorke, Jackson avait bien l'intention de ne plus avoir à s'occuper des affaires de la plantation et espérait que son fils reprendrait l'entreprise et en assumerait la direction, comme il l'explique au Révérend Cryer, le 17 juin 1832 :

Andrew is now married, and I mean to throw the care of the farm on him, I shall never more pester myself with this worlds wealth—My only ambition is to get to the Hermitage so soon as the interest of my country and the will of the people will permit me, and there to set my house in order and go to sleep along side of my dear departed wife (Bassett, IV : 448).

Bien sûr, la mort de Rachel n'était pas étrangère à ce détachement, mais le mariage du

³⁷³

Cité dans Burke, 1941, I : 101.

³⁷⁴

Jackson résidait à cette époque à la Maison-Blanche et n'en partit qu'au printemps 1837.

filis était l'occasion solennelle de la passation. Il faut rappeler qu'à 65 ans, Jackson était plus vieux que la moyenne des parents et ses attentes pouvaient différer de celles d'hommes plus jeunes, encore dans la force de l'âge. Pour bien des planteurs, l'ambition et le sens de l'honneur façonnaient leur vision de la famille, mais ils conservaient le pouvoir tant que leurs forces ne les avaient pas abandonnés. Stowe donne un exemple d'une telle conception :

[Thomas King's] denial of his wife's longing and his children's actual lives was inextricable from his desire for honor, fame, and wealth (...) King was indeed self-centered in his vision of his family's needs and expectations (...) King's paternalism was not so much an inclusive dominance as it was a kind of exclusive vision; or, rather, the two were joined. His strength as a planter-class father was his ability to invent his family and bend his work—and theirs—to fit that vision (1990 : 237-238).

Même si Jackson trahissait une telle tendance, son âge et son état d'esprit après la mort de Rachel tendaient à lui faire espérer une vie retirée sous l'aile de la famille de son fils. Le mariage de ce dernier semblait donner le départ de cette nouvelle orientation. N'ayant plus rien à prouver, Jackson pouvait à présent se défaire d'un paternalisme rigide pour une attitude plus distante de patriarche en retraite qui s'occupe essentiellement de ses petits-enfants et laisse, comme il l'écrivait à Cryer, les affaires du monde aux mains des hommes destinés à en assurer le contrôle³⁷⁵.

Le terme anglais de *romance*³⁷⁶ rend mieux l'atmosphère de nombre d'histoires dans lesquelles Jackson fut impliqué. La présence dans ces épisodes d'une forme extraordinaire ou merveilleuse renforce la nécessité de cet emploi, comme l'étude de son propre mariage l'a fait ressortir³⁷⁷. De plus, les romances concernaient à l'origine les chevaliers et leurs dames, une mythologie guère éloignée de l'imaginaire dans lequel les planteurs évoluaient. L'"usage idéalisant de l'imagination" (*Webster's*) côtoie ici les sentiments humains "modernes" (dans les pratiques sociales acceptables de l'attirance réciproque des amants) qui déterminent leur union. L'imaginaire chevaleresque permet de conserver les barrières sociales requises par le code et le choix personnel du conjoint se conforme à l'évolution des mœurs et des rapports de force dans les familles au début du XIX^e siècle.

Le mariage comme miroir des sentiments de la famille

Le réseau familial étendu des familles Donelson, Butler, Hays, Caffrey, Hutchings

³⁷⁵ Comme nous l'avons vu cependant, Jackson éprouvait ce désir de retraite alors même qu'il était incapable de ne pas s'occuper des affaires publiques (voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 219-223). Ainsi, sa retraite qu'il voulait paisible à l'Hermitage fut passée à régler les dettes de son fils et à traiter de l'annexion du Texas, pour laquelle il oeuvra plus après ses mandats que pendant (Remini, III : 492-511).

³⁷⁶ *Romance* mêle l'amour et l'aventure dans un récit plus ou moins fantastique, ou fantasmé par le narrateur. Le *Webster's* (1988 : 1164) mentionne également le plaisir que l'on peut retirer de telles histoires, faisant ainsi référence à un certain esprit "romantique".

³⁷⁷ Voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 171-178).

auxquelles Jackson était lié donnait souvent lieu à des unions nouvelles entre cousins ou parents plus éloignés. Une telle généalogie renforce le caractère clanique des relations familiales et le sentiment patriarcal des pères. Tout ce petit monde de mariages, d'enfants et de morts prématurées (dus à la tuberculose ou suite aux accouchements) traduit le sentiment quasi-tribal de la famille dans laquelle le remariage est le signe de continuité dans la même lignée. Les proches participaient souvent à la vie conjugale, notamment en cas de désaccord. En 1807, Jackson avait contribué à la réconciliation d'un ami et de sa femme (Moser, II : 163-164). Après la mort de sa première femme (une cousine) William Donelson (un frère de Rachel) épousa successivement deux soeurs³⁷⁸ (Burke, 1941, I : 148).

La moralité

Malgré l'importance grandissante du sentiment dans le choix marital, le respect des conventions ne disparaissait pas pour autant. Jackson, en père attentif, ne permit jamais à Junior une quelconque licence amoureuse, au moins dans les aventures dont il avait connaissance. La vie sentimentale d'Andrew n'échappait pas plus que le reste à la vigilance du père, d'autant que celui-ci voulait éviter toute compromission du fils du président³⁷⁹. La vie sentimentale; La correspondance entre le père et le fils permettait à Jackson de maintenir une surveillance régulière sur les agissements de Junior. A été évoqué le goût de Jackson pour les histoires d'amour de ses proches et le soutien qu'il apporta à l'accomplissement de plusieurs d'entre elles malgré les oppositions parentales. Cependant, sa tolérance des amours passionnées contrariées par des desseins parentaux souvent différents demeurait attaché à un désir d'intégration dans la société. Il ne s'agissait pas de jouer à la passion sans lendemain. À l'instar de sa propre histoire, Jackson ne favorisait une telle situation que si l'issue en était le mariage.

La vie amoureuse des pupilles de Jackson ne connut cependant pas les événements mouvementés qui illustrèrent sa propre union. Les amourettes passagères ne retenaient pas l'intérêt du tuteur et il les écartait bien vite de leurs plans de vie. Quand le jeune homme paraissait avoir trouvé sa promise, pourtant, il le pressait de régler les détails du mariage et de ne pas perdre une minute. Jackson n'aimait pas les choses qui traînent et les attentes sans réponses :

I have only to remark that no good can flow from long courtship. Therefore I would recommend to you to be frank with her, say to her at once the object of your visit and receive her answer at once. Should Miss Flora not favour your wishes, then my son, I have one request to make of you, that is that you will give all idea of Marriage for the present, until you see and advise with me (Bassett, IV : 56-57).

Fi du romantisme et du plaisir de la cour. Jackson exige avant tout d'être informé

³⁷⁸ Burke souligne l'ironie issue de mariages familiaux à répétition : "William Donelson (...) had married (...) young Elizabeth Anderson, daughter of Elizabeth Glasgow Martin Donelson Anderson. Her mother, by her marriage to Stockley Donelson the Elder, at one time had been an aunt by marriage of Billy, and now she became his mother-in-law!" (1941, I : 147-148).

³⁷⁹ Junior était né en 1809 et atteignit l'âge adulte au moment où Jackson devint président (1828-1836).

sincèrement des développements de cet "important sujet", comme le serait un confident : **"So soon as you see and converse with her write me and write me with candor the truth on this important subject to yourself and no less to me as a father and friend"** (*Ibid.*). Jackson se présentait comme le guide le plus sûr pour préserver l'honneur de son fils, un sentiment commun aux planteurs sudistes : **"Though careful in their material calculations, the planters, like their moralists, perceived courtship as furthering extensive goals of character and honor"** (Stowe, 1990 : 99). Là encore, les sentiments et l'intérêt matériel se trouvaient étroitement liés.

Une cour trop longue comportait trop de tentations pour demeurer vertueuse. D'ailleurs, les jeunes filles étaient prévenues du risque toujours présent dans leurs relations avec les hommes : **"Approaching men and courtship, the moral advisers became strikingly vague in both literary style and intellectual content (...) This cautious rhetoric was matched by the obscure content of the moralist's advice about men in general"** (Stowe, 1990 : 53). L'amour autorisait bien des transgressions, mais pas la légèreté, moralement inacceptable. Un mariage d'amour entre égaux sociaux ne mettait nullement la société et l'honneur en danger. Au contraire, il contribuait à insérer deux jeunes membres de la même caste dans leur communauté. Loin de tolérer de la part de son fils des écarts propres aux jeunes gens de sa caste, Jackson le pressait de faire montre de l'attitude la plus chevaleresque et responsable.

Lorsque Junior annonça son mariage avec Sarah Yorke, orpheline d'un marchand Quaker de Philadelphie, Jackson accueillit la nouvelle avec enthousiasme, mais dans une lettre à Coffee, il s'inquiéta un peu de n'avoir pas plus de renseignements sur elle. Toutefois, il reconnut que le bonheur de son fils passait avant des considérations financières :

He regretted that the Yorke family fortune had not been "carefully attended to—I know not what she is worth, as on the subject I never made inquiry—it was enough for me to know that he loved her, that she was respectable & accomplished, and not one of the modern fashionables." Still "I would have been better satisfied," Jackson admitted, "if he had married in a family I knew" (cité dans Remini, II : 335).

Cette citation montre bien la peur de tomber sur une coquette qui séduirait son fils pour le plaisir. D'ailleurs, dans sa réponse à la lettre envoyée par Sarah, Jackson presse Junior de régler l'affaire au plus vite :

I find you are engaged to each other; the sooner this engagement is consummated the better. Both your minds will be at rest, and if it suits the wishes and convenience of Sarah, my choice would be that the nuptials be celebrated in due time before the meeting of Congress (Bassett, IV : 365).

Il y a sûrement dans cette peur des coquettes un brin, sinon de misogynie, au moins de cette crainte de la femme qui incarne le Mal et dévoie les innocents. Non seulement Jackson n'aimait pas que traînent les affaires de cœur, mais il était heureux de voir son fils installé dans la vie. C'est que les aventures sentimentales d'Andrew Jackson, Jr. avaient donné quelque souci à son père adoptif durant les deux années précédentes. La première alarme concernait une certaine Miss Flora, la pupille du Colonel Ward, voisin des Jackson à l'Hermitage. Flora et Junior étaient des amis d'enfance, mais la jeune fille

semble avoir hésité à convoler immédiatement avec ce *childhood sweetheart*. La période de cour permettait en effet aux jeunes filles une liberté que le mariage n'autorisait plus et une insouciance que la maternité rejettrait dans la nostalgie des souvenirs. Catherine Clinton définit ainsi ces quelques années inoubliables :

These few years between puberty and marriage were the closest that most women came to freedom. The great decision of their lives—the choice of when and whom to marry—lay ahead, and their time to choose was filled with fun and frivolity. This period—when women were most carefree, most hopeful—was therefore cherished by planter-class females (1982 : 62).

Connaissant le sort qui attendait les femmes mariées (Scott, 1970 : 6 ; 23-26 ; Clinton, 1982 : 59-86), les jeunes filles pouvaient passer quelque temps à s'assurer que leurs soupirants les désiraient avec suffisamment de passion avant de dire oui (Clinton, 1982 : 63-64 ; Stowe, 1990 : 50-55). Sans même parler de coquetterie, on peut dire que les femmes avaient le loisir de revenir sur leur choix initial sans encourir l'opprobre des leurs. Ainsi, Andrew J. Donelson présente en ces termes à la famille Coffee l'union projetée de Mary Eastin avec un "officier respectable" de la Marine : ***"Altho her friends here could have wished that her choice would have fallen on one not dependent on a service that will detach him so entirely from her relatives, yet his good qualities and standing were such that we could not advise her against rejection of him"*** (Burke, 1941, II : 11). On voit combien l'union familiale entraînait en jeu dans le mariage. Pour ces planteurs attachés à l'unité de lieu, un marin jeté sur les mers du monde paraissait trop peu ancré dans le tissu familial.

Les craintes de Donelson n'eurent pas de suite puisque Mary usa de son privilège de jeune fille et épousa finalement Lucius Polk (cousin de James) le 10 avril. Sans autre commentaire, Jackson écrivit laconiquement : ***"I believe I may say that Miss Mary Eastin will be married on Tuesday evening next to Mr. Lucius Polk. The guests are all invited and I trust that it will take place."*** L'absence de remontrance envers l'attitude de Mary semble confirmer la grande liberté laissée aux jeunes dans le choix de leurs conjoints, tant que les intérêts et les conventions de la famille n'étaient pas menacés (Burke, 1941, II : 10-13).

Outre les accidents pré-nuptiaux toujours à craindre³⁸⁰, l'urgence du mariage avait une raison claire : la peur de tomber sur une coquette qui s'amuse à plaire et à séduire sans intention de se marier avec le beau. Clinton évoque la coquetterie comme inhérente au système :

Coquetry was a staple of the southern social scene (...) Most men met with at least one rebuke during their romantic careers. Ladies, as a matter of propriety, discouraged proposals, and most females had spurned several suitors before they settled on a fiancé (...) Most women would, as a matter of course, refuse a man's first marriage offer, an action that did not necessarily signal defeat or reflect on the man's character (1982 : 63-64).

³⁸⁰ Johnson (1931 : 392) ne précise pas l'importance de ce phénomène, mais affirme qu'il n'était pas rare, au vu des demandes de reconnaissance d'enfants présentées à la législature. Une partie non négligeable de ces demandes provient des classes supérieures désireuses d'assurer un héritage futur aux enfants en leur donnant le nom du père.

Jackson ne semblait pas entrer dans les mécanismes de ce jeu subtil. En août 1829, il s'inquiétait des conséquences de cette situation pour son jeune et naïf fils adoptif : ***"I would like to hear how you have settled you matter with Miss F. she is a fine girl, but you being young she may try to keep you within her toils, without giving you a definitive answer."*** En accusant Miss Flora de mauvaises intentions, peut-être Jackson tentait-il indirectement de détourner Junior des siennes. Junior avait été impliqué dans une précédente aventure pour laquelle il n'avait pas respecté les usages, obligeant son père à écrire une lettre d'excuses au père de la jeune fille (Remini, II : 249 ; voir infra, 341). Jackson connaissait bien le rituel social qui précédait le mariage. Une fois encore, il préconisait une solution franche et définitive qui s'accommodait peu de l'ambiguïté requise par la cour d'une femme :

have a final and positive answer, and let it be as it may, close the matter finally with her. if favorable, Marry, and bring her on with you, if unfavorable, wish her happy, cherish her as a friend, but have it understood that hereafter you remain her friend without any other views (Bassett, IV : 63).

Le guerrier préférait l'assaut de la citadelle à son siège. Le président voulait sans doute éviter un scandale peu favorable à sa réputation politique.

À l'évidence, Jackson n'appréciait pas cette Miss Flora et ne brûlait pas de la voir épouser son fils. Pourtant, il prétendit laisser la décision à ce dernier. À moins que son expérience ne lui ait indiqué que Miss Flora jouait effectivement les coquettes et n'accepterait pas la proposition d'Andrew. À la fin de sa lettre, il glisse un mot à Junior qui en dit long sur son état d'esprit concernant l'affaire : ***"Remember my son, that you are now the only solace of my mind, and prospects of my happiness here below, and were you to make an unhappy choice, it would bring me to the grave in sorrow."*** Le chantage affectif avait aussi sa part dans le choix matrimonial et rappelait au jeune homme que son mariage impliquait d'autres personnes que lui.

Le 21 septembre, Jackson laissait éclater sa joie à l'annonce de la rupture avec Miss Flora. La jeune fille avait rejeté la demande et plus que jamais, le père enjoignait son fils de l'écouter : ***"I expected the result you name with Flora—she is a fine little girl (...) but as I told you she has given herself up to coquetry and I warned you of the fact."*** Jackson se réjouissait de l'issue de cette affaire qui l'avait beaucoup inquiété : ***"Therefore I am happy you are clear of your little engagement with Flora, and all I request is, that you will ingage in no other without first obtaining my advice"***³⁸¹. La justesse de ses observations justifiait d'après lui une direction morale des affaires de coeur de son fils. Celui-ci, démuni devant les aléas de la vie, ne pouvait faire face sans les conseils judicieux de son père. Junior ne répondit rien.

C'est que le choix d'une femme ne pouvait se faire à la légère, car il engageait non seulement le bonheur d'Andrew, mais aussi celui de son père, qui depuis la mort de Rachel, ne vivait désormais que pour son fils, comme il le lui avait maintes fois affirmé : ***"I seldom ever saw a coquett, make a good wife, and when you marry, if ever, I wish you to marry a lady who will make a good wife, and I, a good daughter, as my***

³⁸¹ Johnson (1931 : 389-92) relate les mésaventures d'un jeune épris d'une coquette. Celui-ci épousa, à l'instar de Junior, une autre femme.

happiness depends much upon the prudence of your choice” (Bassett, IV : 76). La mariée devrait, le jour venu, non seulement devenir épouse mais aussi bru, et cette fonction-ci ne serait pas la moins exigeante.

Au-delà du problème de la coquette, un principe plus profond anime Jackson quand il avertit son fils des dangers de l'aventure amoureuse. L'“engagement” dont il parle stipule que Junior a fait une promesse, a engagé sa parole envers Flora, un acte qui ne tolère aucune légèreté, aucun sous-entendu ludique, car c'est l'honneur du gentilhomme qui est le garant de cette parole. Tout manquement à cette éthique signifie la mort de sa crédibilité aux yeux du monde : ***“you know I have counselled you from your childhood, to make no promises, or engagements, but what you punctually perform, therefore before engagements are formed, or promises made, it ought to be on mature reflection, and when made religiously performed”*** (Bassett, IV : 63). Cette attention à la parole donnée avait de tout temps préoccupé Jackson et avait constitué le fond moral de l'éducation de son fils³⁸². Devant l'importance du sujet, on comprend que Jackson veuille garder son fils de tout engagement irréversible. Cependant, la décision, quand elle est prise, nécessite une action immédiate.

Comme à son habitude, Andrew Jr. ne fit pas cas des conseils de son père et se remettait à peine de ses déboires avec Flora quand l'une des jeunes filles qui venaient régulièrement à la Maison-Blanche attira son attention. Mary Smith, de Abington, en Virginie, était une proche de Mary Eastin, nièce et confidente d'Emily Donelson, la femme d'Andrew J. Donelson officiant comme “Première Dame” du pays auprès du président en veuvage. Marquis James (1938 : 546-547) précise que Mary Smith fit rapidement oublier Flora dans le cœur d'Andrew. Le jeune homme poursuivit Mary en Virginie et le feu de sa passion lui fit oublier l'étiquette à laquelle Jackson voulait précisément qu'il s'attache. La jeune femme le renvoya sans ménagement à Washington.

Jackson, une fois de plus, vint à la rescousse de son fils. Il écrivit une lettre au père de la jeune fille, excusant Junior pour son manque de manières ; faisant amende honorable, il le recommanda aux bonnes grâces des Smith. Junior fut chargé de remettre la lettre en mains propres, ce qu'il fit le 19 mai 1829 :

Maj. Francis Smith, Dear Sir, This will be handed to you by my son (...) He has erred in attempting to address your daughter without first making known to you and your lady his honorable intentions and obtaining your approbation. Admonished of this impropriety, he now awaits upon you to confess it. I find his affections are fixed upon her, and if they are reciprocated, with your approbation, he looks upon the step which would follow as the greatest assurance of his happiness. Mine, since the loss of my dear wife, has almost vanished except that which flows from his prosperity. He is the only hope for the continuation of my name ; and has a fortune ample enough with prudence and economy (...) With

³⁸² En 1824, Jackson écrivait déjà à Rachel à propos de Junior : *“Tell him that <it is> his <good consuct> happiness thro life, <that> depends upon his procuring an education now; and with it, to imbibe proper moral habits that can entitle him to the possession of them. To acquire those proper habits, he must beware religiously on all occasions to adhere to truth, & on no occasion to depart from it — never to make a promise unless on due consideration, and when made, to be sure to comply with it. This rule observed, with a proper attention now to his learning, will make him a great, good, & usefull man”* (Moser, V : 376).

these prospects he presents himself again to your daughter (Bassett, IV : 36).

On trouve dans cette lettre une des rares allusions de Jackson à l'espoir qu'il met en Junior pour perpétuer son nom. On pourrait penser qu'une telle référence visât simplement ici à respecter l'étiquette. Jackson mêle ici adroitement son strict respect des conventions sociales et sa vision personnelle du bonheur de son fils. Dans son article sur la cour des femmes et la sphère féminine, Stowe rappelle la canalisation sociale des passions : ***“romantic love was not simply a matter of personal preference, but was shaped by conventions which allowed two people to reach a mutual perception of an otherwise confusing experience”*** (1983 : 84). L'ardeur de Junior avait sans doute dépassé la romance et l'avait mené au-delà des garde-fous sociaux. La rebuffade avait mis fin à la cour. Avec sa missive, Jackson restorait la primauté des conventions, sans toutefois manquer d'y ajouter ses propres considérations envers la possible union des jeunes gens.

En assurant les parents de la pureté et de la droiture des intentions de son fils et de ses confortables revenus à venir, Jackson dresse un portrait idéal du soupirant tel que l'exige la société des planteurs. Catherine Clinton en donne la description suivante, faisant écho au scénario projeté par Jackson :

Following the girl's acceptance of a gentleman's proposal, her father expected the young man to make a formal declaration to him as head of the household, stating in writing the gentleman's affection for the planter's daughter, his ability to maintain a family, and his hopes for a favorable reception. This declaration was as crucial to the marital outcome as was the girl's acceptance of the gentleman's proposal. Many hopeful beaux supported their suits with letters from their parents or mutual family friends (1982 : 65).

D'ailleurs, un ami de Jackson, John Campbell, écrivit à son frère en Virginie pour lui demander d'aider Junior : ***“Go with him to Smith's. He is after Mary & you must throw all facilities in his way”*** (cité dans James, 1938 : 547). Malgré cette mobilisation, le belle résista aux avances et Junior rentra seul à l'Hermitage.

Le 16 septembre 1831, après les deux aventures précédentes, Jackson tenta résolument de lui donner une piste. Parlant de la fille de son conseiller et ami William B. Lewis, Mary Ann, qui avait été élevée par les Jackson à l'Hermitage à la suite de la mort de sa mère (Stickley, 1965 : 192), il ne tarissait pas d'éloge sur cette “belle” du Tennessee qui avait déjà séduit le tout New York :

Have you seen Miss Mary Ann Lewis and presented my regards to her—you know she is a great favorite of mine, and that she was also of your dear departed mother—she is a sweet disposition, and I am sure will make a very fine and elegant woman, it is said here she is esteemed as one of the Belles of New York—I have no doubt but that she would make a sweet and affectionate companion (Burke, 1941, II : 3).

Les paroles de Jackson restèrent sans effet puisque Mary Anne se fiança quelques mois plus tard avec un jeune diplomate français, Alphonse Joseph Yves Pageot (Stickley, 1965 : 195). Jackson cherchait tout de même à placer son fils avec une jeune fille respectable et digne des exigences de son futur beau-père.

Finalement, en octobre 1831, Jackson reçut une lettre de son fils l'informant de son

mariage prochain avec Sarah Yorke, de Philadelphie. Junior ne tarissait pas d'éloges sur la jeune femme. Jackson répéta avec insistance l'importance que revêtait le choix d'une épouse pour le bonheur de son fils à présent que Rachel n'était plus :

I have perused with great interest the letter of Sarah's which you have submitted to me. Since my heavy and irreparable bereavement in the death of my dear and ever to be lamented wife, the only object that makes life desirable to me is to see you happy and prosperous, and permanently settled in life ; united to a wife of respectability, one whose disposition and amiable qualities are calculated to make you happy.

Apparemment satisfait des assurances d'Andrew et de la lettre que lui avait adressé Sarah, Jackson donna sa bénédiction à Andrew avec un air de solennité qui confirme l'importance qu'avait pour lui ce mariage. Sarah devenait non seulement la femme de Junior mais la "fille" d'Andrew senior :

You say that Sarah possesses every quality necessary to make you happy. The amiability of her temper and her other good qualities which you represent is a sure pledge to me that she will unite with you in adding to my comfort during my life. You will please communicate to her that you have my full and free consent that you be united in the holy bonds of matrimony ; that I shall receive her as a daughter, and cherish her as my child (Bassett, IV : 365).

Un mois après avait lieu le mariage auquel Jackson ne put assister, trop pris par les affaires de l'État. Il se fit représenter par son ami, le peintre Ralph E. W. Earl, qui apporta à la cérémonie un cadeau du président : une bague montée d'une perle avec une mèche de ses cheveux à l'intérieur (Burke, 1941, II : 6).

Il y eut un dîner à la Maison-Blanche en l'honneur des jeunes mariés, auquel furent invités une quarantaine de personnes ; puis plus de trois cents invités vinrent pour le bal, dont les membres du Cabinet et du Corps Diplomatique, sans oublier la cour des proches du "Roi Andrew"³⁸³, Mary Eastin, la nièce de Jackson, et les frères d'Andrew Junior. On trouve des échos de l'impression produite par la belle-fille de Jackson et de la magnificence de la réception donnée en son honneur dans une lettre d'Emily Donelson à sa soeur Catherine. D'après elle, Jackson paraissait enchanté de sa bru, ce qui ne fit que se confirmer par la suite. Ainsi va la description d'Emily :

Cousin Andrew arrived last Sunday with his bride, she is quite pretty has black hair and eyes and is about an inch lower than myself—she is quite agreeable & we are all pleased very much with her, and Uncle seems very much pleased (...)
The dinner party were invited at 5 O'clock & at 8, three hundred were invited to spend the evening—We had all the fashion in the city—the band of music and dancing—the party was very brilliant and everything went off well (cité dans Burke, 1941, II : 7).

³⁸³ Surnom donné au président pour sa conduite très personnelle et dirigiste des affaires du pays par ses opposants. Il existe une lithographie d'Edward Williams Clay datant de 1834, intitulé "King Andrew the First, 'Born to Command'", représentant Jackson avec une couronne sur la tête, vêtu du manteau royal, une tiare à la main droite et son droit de veto dans la gauche, debout devant le trône, les pieds sur la Constitution. Une des doléances inscrites sous le titre dénonce son train de vie : "a king who, while he was feeding his favourites out of the public money, denied a pittance to the Old Soldiers who fought and bled for our independence" (Barber, 1991 : 197).

Emily donne ici la version festive en omettant un incident qui faillit envenimer l'atmosphère presque familiale de cette brillante soirée . Burke (1941, II : 8) raconte l'anecdote qu'elle tient de Margaret Bayard Smith, la chroniqueuse mondaine du tout-Washington pendant les quarante premières années de la capitale fédérale³⁸⁴ . Au moment de se rendre dans la salle de réception, une controverse opposa le secrétaire d'État et les membres du Cabinet aux officiers du Corps Diplomatique afin de déterminer qui ouvrirait la marche. Le protocole dictait que le président passait d'abord, puis le secrétaire d'État, le Corps Diplomatique et enfin les membres du Cabinet. Mais à cette occasion, ces derniers voulaient accompagner le secrétaire, ce à quoi les diplomates s'opposaient. L'affaire fut portée à la connaissance de Jackson qui prit le bras de sa belle-fille et ouvrit la marche sur ces mots : ***“Well, I will lead the Bride, it is a family fête—so we will wave all difficulties, and the company will please follow as heretofore.”*** Les fêtes de famille ne souffraient pas de problèmes d'étiquette et Jackson, d'habitude soucieux du paraître, jubilait trop pour s'inquiéter de l'ordre que devaient occuper ses cohortes.

D'autres unions

La vie mondaine favorisait les rencontres et deux jeunes protégées de Jackson séjournant avec lui se marièrent à la Maison-Blanche. Nous l'avons dit, le 10 avril 1832, Mary Eastin épousa Lucius J. Polk³⁸⁵ à la Maison-Blanche, précédant le mariage de Mary Ann Lewis le 29 novembre avec le secrétaire de la légation française, Joseph Pageot (Stickley, 1965 : 192). L'excès de réceptions et le coût de deux mariages successifs asséchèrent la bourse de Jackson. Remini précise qu'une mauvaise récolte de coton ne rapporta rien à l'Hermitage cette année-là, alors que le train de vie à la Maison-Blanche était fastueux :

Thomas Hart Benton's daughter remembered as a girl the sumptuous meals served in the White House during Jackson's tenure. She remembered the immense number of wax candles burning in all the state rooms, the 'stands of camelias and laurestina' brightening each corner of every room, and the enormous supper table in the State dining room shaped like a horseshoe with a 'monster salmon in waves of meat jelly' at either end (...) These dinner parties were so frequent and so magnificent that Jackson practically bankrupted himself before he left the White House (cité dans Burke, 1941, II : 346).

Cette dégradation financière exigeait une réaction rapide. En mars 1832, Jackson écrivit à John Coffee de collecter l'argent dû par ses débiteurs :

I will thank you at as early period as your leisure will permit, to advise me if any,

³⁸⁴ Margaret Bayard Smith (1906 : 326). Cet ouvrage est une mine de renseignements sur les intrigues et autres petites ou grandes affaires de la capitale, de la présidence de Thomas Jefferson à celle de Martin Van Buren.

³⁸⁵ Mary Eastin avait accompagné Junior pour son propre mariage à Philadelphie. Elle devait d'abord épouser un officier de marine du nom de Fisk, âgé environ de 40 ans, le 14 février. La nouvelle ayant atteint le Tennessee, le jeune Lucius J. Polk, désespéré, se rendit immédiatement à Washington et conquiert apparemment sa belle puisqu'ils furent mariés le 10 avril, négligeant l'année traditionnelle de fiançailles. Ces événements ne reçurent aucun écho défavorable de qui que ce soit. L'histoire ne dit pas comment Fisk fut éconduit ni comment il accepta son éviction.

and what funds, can be collected for me—my son's marriage has increased my expence. The marriage of Mary Eastin which is to take place the 14th of next month, will add a little more to it, and the conduct of my overseer and the smallness of my present crop, will give me nothing from my farm; therefore the desire I have to know all the means I can command and shape expenses accordingly (Bassett, IV : 401).

Malheureusement, Jackson ne pouvait pas contrôler les passions de ses pupilles, même s'il avait exercé sur tous et toutes une influence décisive. L'union de Mary Anne Lewis huit mois après cette lettre, en partie aux frais de Jackson, prouve que malgré l'alarmante ponction opérée sur son fragile équilibre financier, Jackson offrait à l'une de ses jeunes favorites une célébration présidentielle. Le mariage étant le point d'orgue de l'éducation des jeunes, le dernier rite avant l'entrée dans la vie active, il convenait d'offrir aux jeunes mariés une cérémonie qui augurait bien de leur existence future.

Dans une lettre à Rachel, Jackson rappelait quelles étaient les vertus cardinales présidant à une vie honorable : ***"I hope all my acts & conduct through life they will measure with propriety and dignity, or at least with what I believe true dignity consists, that is to say honesty, propriety of conduct, and honest independence"*** (Moser, IV : 62). En accompagnant les jeunes gens dans le mariage, les aînés pouvaient inculquer ces valeurs à la nouvelle génération, et lui indiquer le chemin à suivre. Dans une lettre du 18 avril 1833 à Andrew J. Hutchings, Jackson renouvelait ses conseils à l'aube de la nouvelle vie entamée par son pupille à présent majeur :

One word to you as to matrimony—seek a wife, one who will aid you in your exertions in making a competency and will take care of it when made, for you will find it easier to spend two thousand dollars, than to make five hundred (...) live within your means, never be in debt, and by husbanding your money you can always lay it out well, but when you get in debt you become a slave, therefore, I say to you never involve yourself in debt, and become no mans surety (...) think of all these things, practice them as you enter life and they will end your days in plenty and in peace. I say live always within your means (Bassett, V : 60).

Cette mesure presbytérienne, Jackson ne la respectait pas toujours, surtout durant les années extravagantes de Washington. Pourtant, il connaissait le prix de l'argent. Mais la vie des planteurs reposait essentiellement sur le crédit et l'endettement. Tout dépendait de la capacité du gentilhomme à obtenir des fonds et à les rembourser à temps. Pour cela, la réputation était capital(e) et la parole donnée faisait office de garantie. De toute façon, dans ce petit monde clos, le mauvais payeur ne tardait pas à être mis à l'index, avant de sombrer dans la misère. C'est pourquoi Jackson insista toujours auprès de Junior pour qu'il ne s'engageât pas dans des cautions qui le mèneraient à la ruine et qu'il s'acquittât de ses dettes. Après son mariage, le jeune homme devait être le garant de son nom et de celui de sa famille.

Conflit des générations ?

Les mariages d'amour étaient fréquents dans le Sud. Cependant, et comme nous l'avons souligné, la forme ritualisée que prenait l'évolution de la relation entre les deux jeunes gens insérait celle-ci dans le jeu familial et social : ***"Courtship made love a matter that***

reached beyond the lovers, and the ritual taught youth to see a close relationship between personal desires and a general well-being as defined by their class” (Stowe, 1990 : 105). À condition que l'élu(e) appartienne à la même classe sociale et jouisse d'une réputation irréprochable, les mariages conflictuels finissaient souvent par être acceptés par les parents. On a évoqué au début de cette étude la fugue de Mary Smith avec Samuel Donelson et leur mariage secret dans la propriété d'Andrew Jackson sans que le mariage soulève la moindre objection de la part de la communauté ³⁸⁶ (Burke, 1941, I : 25-30). Un client et ami de Jackson confirme l'acceptation sociale du mariage interdit :

I am happy to hear my friend Samuel, haveing entered into the Connubial State. What hath come to pass; I expected. I have however not a doubt but the young Couple are happy, and will Continue to be so, to the end of their days—for which they have my most Sincere wishes. Present my respectful regards to them both—and tell them, that a Grand Son, will put a period to the old Generals pouting (cité dans Burke, 1941, I : 27).

On voit comment le social rattrape le caractère potentiellement destructeur de la désobéissance filiale. En stabilisant leur union par la naissance d'un enfant, le couple se plierait totalement aux conventions sociales et le grand-père devrait lui aussi accepter une union qu'il réprouvait, mais qui montre tous les signes sociaux de l'adhérence aux codes.

Dans une lettre du 3 mai 1801, dans laquelle il félicitait Pleasant M. Miller de son succès amoureux, Jackson avait filé une métaphore martiale du plus bel effet viril. Miller avait épousé la fille du futur gouverneur du Tennessee, Willie Blount (1809-15), contre l'avis des parents de la jeune fille. Jackson, un proche des Blount, était enchanté :

Dr. Pleasant yours by Mr. Parks of th 17th of april, I have recd. and am happy to learn, that you, by your Military Meneuvre, gain Possession of the Citidal, by Surprise, and Boneparte like, occassioned the garrison to surrender at discretion, without the fire of the gun. I am truly happy to hear that Mrs Blount Behaved with so much Prudence on the Occassion. But I knew She was a Sensible discreet lady, and if Ever She would Seriously reflect upon the Subject, that she would act like herself, upon the occasson, and lay aside her opposition to a union (which She could have no doubt) upon which both your happiness depended (...) you are now in Possession of the object of your happiness, upon it depends, to make the path of matrimony Smoothe and pleasant, that, the anticipated pleasure will be fully & more than fully realized, Louisa' sweetness of Temper and good understanding, will always yield to mild perswasion and carry thru the matrimonial Sea without a boisterous Sea—that is to Say if you continue act with the Same good generalship, thro the voyage, as at the commencement of the Campaign (Smith, I : 243-44).

Dans le cercle respectable des grandes familles de l'Ouest, les mariages d'amour étaient ainsi préférés par tous — les parents exceptés, pour un temps. Ici, Jackson fait montre d'une vision stratégique de l'union matrimoniale et sous couvert d'une rhétorique toute martiale, d'une mesure et d'une délicatesse qu'il ne faut pas négliger. Car le bonheur des

³⁸⁶ Ils furent mariés à Hunter's Hill, le 20 juin 1796. Burke rapporte que la nuit précédente, Jackson tenait l'échelle par laquelle Mary quitta subrepticement le domicile parental. Aucune confirmation n'a été apportée à cette version très romantique des faits.

jeunes mariés dépend en grande partie de l'attention réciproque du mari et de la femme. Jackson sait qu'une union durable implique la responsabilité et l'attention des deux parties en présence, particulièrement en raison des absences fréquentes propres aux planteurs politiciens, qui rendaient souvent difficiles la vie conjugale³⁸⁷.

Stowe insiste pourtant sur la gravité de la "fugue amoureuse" et l'insulte ressentie par la famille et les proches : ***"Elopement was perhaps the greatest trespass against courtship's social character, and the deep outrage felt by family and friends upon hearing of one is ample evidence of the extent of their emotional involvement"*** (1990 : 100). Cette affirmation ne correspond aucunement à l'esprit dans lequel les quelques irrégularités d'étiquette observées dans l'entourage de Jackson furent reçues. Au contraire, il semble que l'opposition des parents ainsi que la désobéissance des enfants aient été tolérées par la communauté jusqu'à la naissance du premier né, date à laquelle on attendait une réconciliation. Les paroles citées précédemment montrent même un amusement bienveillant envers les jeunes mariés.

Jackson était peu affecté par les considérations parentales puisqu'il conseilla à son ancien aide-de-camp, Richard K. Call, amoureux de Mary Letitia Kirkman, de convoler avec elle malgré le veto de la mère, Ellen Kirkman. Mrs Kirkman était la soeur de James Jackson, un proche associé de Jackson, mais Call était un des protégés favoris du général. Or, Jackson s'était querellé avec feu Thomas Kirkman (le père de Mary) à propos de spéculation sur des terres indiennes, une raison peut-être suffisante dans le soutien apporté à Call. Le sens de l'honneur de Mrs Kirkman, une Irlandaise de souche, ne souffrait pas que sa fille épousât un proche de l'ennemi de son mari. Bien qu'elle considérât Dick Call comme "un homme splendide, moralement et physiquement", elle refusa donc le mariage (James, 1938, I : 398-400).

L'affaire traîna et les deux jeunes gens soupiraient en silence. Jackson ne supportant pas l'inaction, dans ce domaine comme ailleurs, poussa son ami à prendre une décision, dans une lettre du 15 novembre 1821, quelle que fût l'opinion de Mrs Kirkman mère :

I have seen Major Eaton, who informs me, he has had a long conversation with miss Mary, that she still bears you in mind as usual, and from which I have no doubt were you now to see her, she would marry. Doctor McNairy has written you as I am Told. his Ideas are certainly correct—you and Miss Mary ought to forget each other, for ever, or at once marry. your minds must ever be on the torture, the conduct of her mother to her as stated, has been of the most cruel kind, and if yours and her ultimate object is to mary, the sooner the better. you have friends who will aid you, in this number include me, and with your own exertions, you have nothing to fear as to a support (Bassett, III : 130).

Non seulement Jackson encourage le mariage, mais il assure le jeune homme de son soutien et de celui de ses amis. Des hommes très respectables semblent cautionner le projet et rien n'indique que les jeunes amants subiraient l'opprobre de la société. Richard K. Call et Mary L. Kirkman se marièrent à l'église de l'Hermitage le 16 septembre 1824, lors d'une cérémonie double avec Andrew J. Donelson . Donelson;et Emily Tennessee Donelson, un événement hautement public (Burke, 1941, I : 116). Mary Kirkman Call

³⁸⁷ Voir à ce propos notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 205-210).

demeura longtemps une favorite des Jackson³⁸⁸.

En apprenant le mariage, Ellen Kirkman, une des femmes les plus riches du Tennessee, jura de déshériter sa fille. Jackson entreprit de ramener la mère furieuse à la raison et se rendit chez elle, à Nashville, dans l'appartement très simple qu'elle occupait toujours, au coin de Cedar Street et de The Square, au-dessus de son magasin. Les papiers de la famille Kirkman relatent la rencontre, qui se passa si mal que Mme Kirkman éconduisit le médiateur à la pointe d'un pistolet (James, 1938 : 399). Cet épisode ne reflète pas du tout le schéma proposé par Steven Stowe : **"Not only was personal esteem at stake, but the planter community's honor as a whole was implicated"** (1990 : 100). Ici, seul l'honneur de Mrs Kirkman semble avoir été blessé, ce dont la communauté ne paraît pas s'être ému du tout. Le cas particulier ignore ce que Stowe appelle "une offense aux obligations familiales" et souligne l'importance des sentiments personnels (ou inimitiés) dans le choix du conjoint, quel qu'ait été l'avis des parents.

L'implication de Jackson dans la vie amoureuse de ses proches prenait parfois une tournure singulière. Burke (1941) affirme qu'il fut le second de deux rivaux dans un duel opposant son neveu, John Donelson IV et un autre jeune homme épris de la même femme. Les pères des duellistes critiquèrent sévèrement Jackson pour avoir participé et encouragé cette dangereuse mascarade. Burke donne la réponse que Jackson fit aux deux hommes : **"Mr. Jackson's reply was that he settled his difficulties that way, and that the boys were mad and had good grit, and he thought it better for them to settle their difficulty in an orderly manner"**³⁸⁹ (1941, I : 99). On voit ici combien les jeunes étaient poussés à adopter un style propre à leurs aînés, quitte à mettre à mal un ordre social qui n'en demandait pas toujours autant. Mais l'influence des guides et les exigences propres à chaque famille forgeaient l'attitude des jeunes à marier.

Dans sa lettre du 26 juillet 1829 à Junior, Jackson soulignait l'importance du choix pour le futur bonheur de son fils : *"You can Judge of the anxiety I have that you should marry a lady that will make you happy, which would add to mine, seeing you so"* (Bassett, IV : 56-57). On voit comment le bonheur du fils assure celui du père. Stowe confirme l'intégration du mariage futur dans l'univers familial : **"An engagement prompted everyone involved to reflect on the meaning of family life in as full a mythic sense as their command of ritual allowed"** (1990 : 101). Jackson voyait dans le mariage de son fils l'espérance concrète d'une fin de vie choyée par des enfants reconnaissants, ainsi qu'il l'avait souvent écrit à Rachel.

La densité de l'attitude de Jackson envers ses jeunes protégés épaissit en somme le mystère de son personnage. Son amour et sa patience envers eux ont été suffisamment démontrés ici, ainsi que son dirigisme sous-jacent. Jackson poussait toujours ses pupilles

³⁸⁸ Plus tard, Call joignit l'opposition à Van Buren, une apostasie politique et personnelle qu'un Jackson amer condamna catégoriquement (Bassett, VI : 74 ; James, 1938 : 742).

³⁸⁹ Burke cite le récit de la vie de John Donelson IV, par Mary Coffee Campbell, (c. 1895, II : 181n47). Notons au passage que les paroles de Jackson concernant le duel ne reflètent pas ses habitudes puisqu'il fut impliqué dans très peu de duels au cours de sa vie. Les différentes conceptions de Jackson dans ce domaine se trouvent dans l'étude intitulée "Le code et le sentiment" (V : 352-421 passim).

à donner le meilleur d'eux-mêmes pour leur propre avantage, comme le lui faisait remarquer Thomas Hart Benton en 1812 quand il proposa de tenir un journal des événements de la guerre à venir : ***“You Sir, who feel a generous wish to see young men come forward by their own intrinsic strength, will not smile at this presumption”*** (cité dans Remini, I : 160). Cette attitude est celle dont il bénéficia sous le népotisme de William Blount dans les premières années de son activité au Tennessee. Jackson poursuivit le procédé dont profitèrent une génération de ses protégés, comme dans le Territoire de Floride à partir de 1821 (Doherty, 1955).

Concernant le mariage, il croyait en la force des sentiments puisqu'ils prouvaient une honnêteté du cœur. Le sentiment joue ainsi un rôle primordial dans la sphère sociale. Depuis la fin du xviii^e siècle, le sentiment dans le mariage remplaça les alliances familiales qui obligeaient les jeunes gens à épouser des conjoints dont ils ne voulaient pas, dans la limite d'une classe sociale donnée. La passion de Jackson pour Rachel Donelson lui fit oublier toute prudence et il épousa une femme encore sous le joug de son premier mariage. Mais, sa position professionnelle était telle qu'il pouvait prétendre à un statut social équivalent à celui de sa future femme.

Son rapport à sa femme et aux enfants placés sous sa garde montre un homme que l'affectivité submergeait parfois, mais dont la maîtrise du réel lui permettait d'être présent à ceux qu'il aimait, malgré le foisonnement de ses activités et les distances qui le séparaient d'eux. Le souci constant qu'il portait à sa famille reflète l'intérêt que le xix^e siècle a nourri pour l'éducation des enfants, ainsi que le rapport personnel de Jackson à la formation des jeunes, lui qui regrettait tant de ne pas avoir bénéficié d'une scolarité solide dans sa jeunesse. De plus, la situation exceptionnelle des Jackson, couple stérile dans un environnement de familles nombreuses, porta certainement les parents adoptifs d'Andrew Jackson, Jr. à des excès d'affection desquels ce dernier eut beaucoup de mal à s'extirper.

L'exemple de Jackson révèle l'influence toujours importante de l'honneur dans la famille sudiste de la première moitié du siècle (un trait déjà archaïque pour la société du Nord) et un attachement aux valeurs traditionnelles de la société des planteurs. Dans les limites fixées par ce cadre rigide, les jeunes générations acquièrent une indépendance certaine envers leurs parents, y gagnèrent même de l'affection³⁹⁰, et perpétuèrent un mode de vie traditionnel, tout en puisant largement dans les préceptes bourgeois à la mode dans la société pré-victorienne du Nord.

Ce lien de Jackson avec ses proches ne pouvait exister que grâce à la correspondance, à ses lettres qui transmettaient les émotions, les messages, les témoignages, les remontrances, tout ce qui fait une vie de famille, la cohabitation en moins, l'espoir de la réunion et de la bonne santé en plus. Les documents parvenus jusqu'à aujourd'hui témoignent seulement, il faut le rappeler, de la communication épistolaire. Par la force des choses, aucun ne fait état de relations directes avec ses pupilles ou son fils.

³⁹⁰ Il est éclairant de comparer l'attitude glacée d'un William Byrd dans son journal intime avec les mots doux distillés sans retenue par Andrew Jackson dans sa correspondance familiale. Pour un aperçu des sentiments de Byrd à cet égard, voir Zuckerman, 1974.

Jusqu'à sa retraite en 1837, Jackson n'eut d'ailleurs que très peu l'occasion de passer du temps avec son fils tant son activité le tenait hors du milieu familial. C'est pourquoi il y a dans les lettres une fraîcheur des rapports causée sans doute par l'absence, mais aussi par la précarité de la vie sur la frontière du Vieux Sud-Ouest, la mort omniprésente et les accidents de l'existence. Bien que parcellaire, l'écho de ces vies mêlées, écartelées, vécues par procuration, donne au lecteur moderne une impression, un sentiment diffus du familier et de l'étrange. Les sentiments éternels du cœur sont pris dans les mailles d'une société qu'il est difficile d'appréhender aujourd'hui et dont il ne reste, pour se la représenter, que des mots inscrits sur des pages jaunies.

On a vu dans cette étude combien Jackson était attaché à la réputation de ses pupilles, à leur probité et au respect qu'ils devaient montrer à l'égard des conventions. Ces facteurs induiraient le comportement des autres planteurs à leur égard. Dans l'étude consacrée aux hommes du Tennessee, nous avons privilégié les rapports d'amitié et la coopération. L'étude suivante se fonde sur la relation inverse, c'est-à-dire l'affrontement et l'opposition. La querelle est ici mise en avant comme expression de la concurrence sociale, économique et politique. Ce mode d'interaction négatif était censé réguler les rapports conflictuels afin de conserver une certaine harmonie parmi les membres de l'élite sudiste.

V. Le code et le sentiment : les querelles d'Andrew Jackson

Je ne connais pas de pays où il règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique —Alexis de Tocqueville (1835 — 1981, I : 353).

Tyranny of the community, whether simply the participants's peers or the large male fraternity of various social classes, governed southern society. Leaders, as duelists, orators, and politicians, had to bear that Tocquevillian fact in mind —Wyatt-Brown (1983 : 357).

When in the early 1820s President Monroe asked Jefferson about appointing Jackson to the U.S. mission to Russia, the ex-president replied, "Why, good God! he would breed you a quarrel before he had been there a month!" —Watson (1985 : 105).

Introduction

Thomas Jefferson avait ses raisons pour craindre les débordements de la part d'Andrew Jackson, qui venait de précipiter, par son invasion de la Floride (contraire à la Constitution américaine, aux traités internationaux ainsi qu'aux ordres officiels de ses supérieurs

[Rossignol, 1997]), la vente de ce territoire espagnol aux États-Unis. Jackson avait montré son irrascibilité face à l'administration et pris des initiatives que le pouvoir n'avait pas explicitement autorisées. D'ailleurs, on peut dire que jamais dans la vie de Jackson il n'y eut une période qui n'était pas riche en conflits personnels et publics. Ses actions militaires contre les Anglais puis contre les Espagnols (1812-1818) furent l'occasion de nombreux points de discorde, publique et privée³⁹¹. L'image d'un Jackson hargneux, voire sadique et meurtrier, date de ces années-là³⁹².

À l'arrière-plan de ce comportement se dessine une attitude personnelle qui s'ancre aussi dans un état d'esprit lié à la frontière, au contexte sudiste dans lequel évoluait le général et à la tension nerveuse suscitée par des années de guerre desquelles il sortit physiquement effondré (Remini, I : 365, 422). Sa susceptibilité à toute ébauche de critique envers ce qu'il considérait comme une mission divine et un sacrifice de sa personne à la nation ne sortit que renforcée par les souffrances de la guerre et surtout par les attaques dont il fut l'objet. Les querelles éclatent toujours à des moments psychologiques forts en charge émotionnelle, soit dans le registre de la colère, de l'orgueil ou de la maladie.

Outre le code, les réflexes agressifs générés par la frontière, liés à un certain rejet de l'autorité et de la contestation quand l'intérêt personnel était en jeu, poussaient des hommes qui se jugeaient respectables à des actions violentes et primaires dignes des ruffians les plus fiefés de la frontière³⁹³. Nous nous proposons ici de nous faire l'écho de quelques-unes de ces contradictions et des aberrantes conséquences entraînées par ces comportements obligés — accompagnés de la violence inhérente aux hommes issus des conditions de la frontière, soumis à tout une gamme de pressions psychologiques, sociales, économiques, politiques et financières, mais aussi à leur âpreté au gain, à leur soif de pouvoir, et peut-être aussi, qui sait ?, à leur nature profonde...

Cette partie donnera d'abord les définitions des termes du code, puis s'appliquera à illustrer les enjeux et les expressions d'une querelle définie et régie par les mots. Une troisième partie s'attachera enfin à montrer ce que Steven Stowe (1990) considère comme l'échec de la parole dans le règlement des oppositions personnelles, résultant

³⁹¹ Voir la querelle qui l'opposa au général Adair à propos de l'attitude des troupes du Kentucky pendant la bataille de Chalmette, Gillig (1984, 177-182) ; ou celle qui faillit le mener au duel avec le général Scott (Remini, 1977, I : 342-343), dont les excuses n'empêchèrent pas Jackson de lui conserver quelque rancune : *"This, if ever I had, had such intention (of challenging Scott) <is known> the humble, & extraordinary answer of Gen Scott to my letter has put to rest, and has shielded this, vain pompous nullity, from any personal conflict with me"* (Moser, IV : 223) ; voir également l'enquête législative lancée par le Congrès à propos de son invasion de la Floride en 1818, jugée illégale (elle l'était juridiquement), Adams (1968, 46-50) ; enfin, on pourra lire le discours de Henry Clay du 20 janvier 1819 sur la guerre contre les Séminoles (Watson, 1998 : 135-143).

³⁹² Voir la controverse du "Coffin Hand Bill" pendant la campagne de 1828, dans laquelle Jackson fut accusé d'avoir exécuté six de ses miliciens en fin d'engagement pendant la campagne contre les Creeks (1813). Jackson y avait vu une désertion et avait fait fusiller les six jeunes gens (Remini, II : 122). Voir également l'exécution de Arbuthnot et Ambrister, deux Anglais accusés d'aider les Indiens pendant la première guerre contre les Séminoles (1818) (Remini, I : 358-359).

³⁹³ Voir par exemple le récit rocambolesque du combat de rue opposant Jackson aux frères Benton en septembre 1813 à Nashville (Remini, I : 184-186).

dans l'affrontement armé au cours du duel.

Le sens de la querelle

Les querelles témoignent d'une pratique courante chez les planteurs du Sud qui traduit les valeurs de leur culture, comme l'énonce Steven Stowe³⁹⁴ :

The language of affairs merits special consideration not only because affairs of honor were carefully built of words and their usage, but also because the language of honor was linked to fundamental beliefs and habits which formed a sustaining cultural ideology in planter society (1990 : 6).

Ces croyances et pratiques fondent l'intérêt de cette étude pour un rituel culturel si puissant. À la charnière de la norme et du particulier, la place des sentiments et de l'idéologie dans l'univers codifié de la querelle révèle l'identité de chacun face à l'opprobre, à l'outrage et la trahison. L'amitié, la collaboration et le sens du groupe sont les autres éléments qui forment le tourbillon des passions sudistes³⁹⁵. Ce sont en fait les relations sociales et individuelles dans leur ensemble qui se trouvent régulées par ce code non écrit³⁹⁶.

Cette vision conflictuelle des rapports sociaux, que l'élite sudiste vivait paradoxalement comme une façon noble de préserver la bienséance, le respect d'autrui et l'ordre social en général, révèle un imbroglio de sentiments, de situations souvent proches du ridicule, d'explications sans fin, qui n'est pas le moindre des éléments à l'oeuvre dans le fonctionnement de cette société. C'est que ce système contenait en son sein une contradiction fondamentale : une hiérarchie sévère côtoyait un désir individuel d'ascension sociale. Wyatt-Brown écrit : ***"The chief problem was the discrepancy between honor as obedience to superior rank and the contrary duty to achieve place for oneself and family"*** (1983 : 61). La position sociale est ici la préoccupation centrale, qui exige à la fois la reconnaissance des pairs, mais aussi une réussite économique fondée sur la concurrence entre gentilshommes. Les planteurs étaient en équilibre constant entre ces deux exigences sociales, incapables bien sûr d'en réduire les

³⁹⁴ Notre discussion de l'imaginaire de l'élite sudiste repose d'une part sur l'ouvrage de Bertram Wyatt-Brown, *Southern Honor* (OUP, 1983), le classique des ouvrages sur le concept de l'honneur dans le Sud. Le livre déjà cité de Steven Stowe, *Intimacy and Power in the Old South: Ritual in the Lives of the Planters*, (Johns Hopkins, 1990) incarne le deuxième pôle d'inspiration de cette partie.

³⁹⁵ Nous employons à dessein ce mot de "passions" souvent rejeté par les Sudistes eux-mêmes comme indignes de gentilshommes. Toutefois, les bonnes et mauvaises passions se mêlaient souvent et duels ou mêlées confuses résultaient de cette tension inhérente à la société instable de la frontière (Vieux Sud-Ouest) et/ou à celle hautement hiérarchisée du Sud (Wyatt-Brown, 1983 : 351).

³⁹⁶ Nous verrons que certains ont tenté d'en rédiger des points, mais tout au plus, les duellistes s'en inspirèrent. Dans la majorité des cas, ils s'entendaient sur les modalités du combat et Wyatt-Brown a montré la singularité de bien des rencontres, notamment en fonction de l'antagonisme suscité par l'affront reçu (1983 : 350-361).

aspirations contradictoires.

Les querelles d'Andrew Jackson ont leur place dans notre étude à plus d'un titre. D'abord, la querelle participe de cette parole changée en acte, incarnée à la fois dans la représentation de l'honneur (la parole de gentilhomme), mais aussi dans son attaque (l'insulte) et dans sa défense (la demande de réparation et de satisfaction). La qualité performative de la parole traduit adéquatement le rapport entre l'homme et l'expression individualisée du code, l'événement devenant écho de la parole, tel le "reflet écarté" de la réalité que Deleuze (1993 : 77) voyait dans le fragment. La querelle est l'énonciation forte, belliqueuse, arrogante, de la conscience de soi à l'intérieur du code et de la société qu'il régit. Cette sensation d'appartenance à un système fortement investi et l'interprétation personnelle qui en est extraite forment la dialectique propre au code de l'honneur et à son interprétation, ensemble sur lequel repose la structure symbolique des planteurs du Sud (Wyatt-Brown, 1983 : 64).

Cependant, comme l'exprime Wyatt-Brown (1983 : 83)³⁹⁷, le système menaçait constamment de se retourner contre lui-même. Le désir d'harmonie contenu dans le code pouvait à tout moment conduire au résultat inverse en entretenant une tension qu'une étincelle pouvait faire exploser. Les événements qui composent ces querelles recréent pour le lecteur moderne le sens d'une époque inimaginable où l'on mourait d'avoir trop parlé. Encore en 1856, le sénateur *yankee* Charles Sumner était assommé à coups de canne dans l'enceinte du Congrès pour avoir tenu des propos jugés irrévérencieux envers un vieux sénateur de Caroline du Sud. L'auguste gentilhomme étant trop vieux pour demander lui-même réparation, c'est à un de ses jeunes et vaillants collègues méridionaux que revint la tâche de corriger le "malotru" nordiste, au moyen d'un instrument aussi vil qu'un bâton, afin d'obtenir "satisfaction" (Sydnor, 1940 : 10 ; Williams, 1980 : 26 ; Wyatt-Brown, 1983 : 34-35).

La correspondance de Jackson fournit le cas typique d'une telle sensibilité, tant l'homme était attentif au regard des autres sur sa conduite, tant son rapport au pouvoir et à l'autorité s'imposait dans toutes ses relations sociales. Le flot de ses écrits traduit le besoin de justification, son désir d'exister à la place qui lui est due. En 1798, il écrivait à un adversaire : ***"as you have determined that you will not place me on the ground I ought to stand upon & which you know in justice & honor I am entitled to the Gods of fate must decide between you & me"*** (Smith, I : 204). Les paroles critiques sur sa femme, son mariage ou son action militaire entraînaient invariablement une réaction immédiate envers la personne jugée irrévérente. Cette construction de soi, ou mise "en regard", illustre bien l'intérêt qu'il y a à scruter dans l'affirmation de son honneur un homme qui s'observe dans le regard des autres afin que l'image qu'il projette reste fidèle à ce qu'il affirme être.

Cette facette agressive et parfois irraisonnée de l'homme s'inscrit dans un espace flou qui oscille entre la sphère publique et la sphère privée, puisque c'est son être profond qu'il défend ainsi contre les attaques d'un monde hostile. Ce bouillonnement social inspirait à Jackson et à ses pairs une méfiance de l'hypocrisie d'un monde jugé

³⁹⁷ Il écrit : *"The ethic of honor was designed to prevent unjustified violence, unpredictability, and anarchy. Occasionally it led to that very nightmare."* Nous analysons plus bas les causes et les effets de ce renversement.

incontrôlable et mauvais, même à l'intérieur du cercle de l'élite (Wyatt-Brown, 1983 : 30). Lawrence Kohl émet l'hypothèse (après Meyers, 1960) que de cette appréhension naît une vision pessimiste du monde dont le caractère inter-personnel et fondée sur la déférence aux supérieurs aurait fait place au ^e xix siècle à une atomisation des rapports humains due à l'égoïsme mercantile et à l'individualisme :

[T]hat the central concern of the Jacksonian generation was the transition from a society based on tradition to a society based on an ethic of individualism; (2) that the party battles of the period were over the kind of human relationships which would obtain in such a society (1989 : 6).

Implicitement, Jackson regrette l'absence d'un code déontologique du comportement social et la disparition de ce caractère de gentilhomme qui pour lui devrait fonder une société harmonieuse. Et il n'a de cesse de prévenir ses jeunes protégés des dangers de la société, ainsi qu'il l'écrivait à un neveu : ***"in your intercourse with the world you ought to be courteous to all, but make confidants of few (...) you must recollect, how many snares will be laid for the inexperienced youth"*** (Moser, IV : 91) ³⁹⁸. La politesse représente ici l'attitude naturelle d'un gentilhomme dans le monde. Mais, au-delà des conventions et des apparences, Jackson, à l'instar de bien des parents de l'époque, met en garde contre la tromperie et l'hypocrisie. Contre cette malédiction sociale, l'exigence et la moralité du code permettaient aux gentilshommes de préserver leur place dans un jeu social et politique truffé de pièges surnois.

Pour Jackson, les conflits nombreux et variés qui l'opposaient à ses "ennemis" finissaient toujours en affaire personnelle. Car, la singularité de ce code de l'honneur se trouve incarnée dans les individualités qui s'en réclament. Ainsi, le code non écrit d'une éthique sociale assigne-t-il une responsabilité aux actes de chacun, dont chacun doit répondre. C'est pour cela que la parole d'un homme est aussi sa garantie de respectabilité. Le problème demeure bien sûr l'idiosyncrasie de chacun et la réaction individuelle aux comportements des autres. Toutefois, il serait faux de dénoncer l'utilisation du code comme strictement personnelle, opportuniste et hypocrite. Cette imprécision due à l'oralité (l'absence de règles écrites acceptées par tous) fondait la liberté de chacun d'exiger des autres le respect de ses convictions alors que cet espace individuel devait aider à préserver une harmonie sociale intensément désirée. L'idéal démocratique ³⁹⁹ d'une élite aristocratique soucieuse d'égalité entre ses pairs demeurait pourtant une utopie. Le code contribuait surtout à contenir les débordements, les tensions et les fractures qui menaçaient à chaque instant l'équilibre de cette société.

Le concept de l'honneur dans le Vieux Sud :

³⁹⁸ Voir notre étude intitulée "Andrew Jackson et la paternité" (IV : 325-327).

³⁹⁹ Il est important de rappeler que cette démocratie s'apparente au concept antique, c'est-à-dire une égalité entre citoyens, non l'accès du peuple à la parole publique. Cette distinction est troublée davantage par le recours de Jackson à ce concept de "peuple" en qui il place la force et la souveraineté républicaine.

définitions

L'honneur et le code

L'honneur est central à l'élite sudiste et dicte bien des attitudes sociales qui en constituent la spécificité régionale au xix^e siècle. Issu des traditions locales des Cavaliers anglais du xvii^e siècle et de la tradition britannique du Nord (les comtés nords de l'Angleterre, du sud de l'Écosse et du nord de l'Irlande), le code de l'honneur régit l'attitude de l'individu dans sa réponse aux agressions du monde extérieur et fournit une règle supra-légale qui englobe le corps social tout entier⁴⁰⁰.

Wyatt-Brown (1983 : 88) a dit que si l'honneur était une règle de vie dans toutes les strates de la population blanche, l'appartenance à une bonne famille, la naissance, n'était pas le fait de n'importe qui. D'ailleurs, dès le xviii^e siècle, les grandes familles de Virginie et de Caroline avaient circonscrit leur cercle aristocratique au moyen de mariages d'intérêt et n'entrait pas qui voulait dans la sphère supérieure. **“Gentility”, ou la conscience d'être bien né, nécessitait une moralité à toute épreuve et une place bien assise dans la société, comme le rappelle Wyatt-Brown : “Gentility (...) was a more specialized, refined form of honor, in which moral uprightness was coupled with high social position” (Ibid.).** La position sociale supposait une moralité sans tâche aux yeux de la société. Toutefois, il serait hasardeux de calquer les poses aristocratiques⁴⁰¹ des planteurs du xix^e siècle sur les vieilles traditions virginienues. Les conditions rugueuses de la frontière et la diversité (démocratisation) de ses acteurs ne permettaient pas de conserver un grand raffinement dans les mœurs et les manières⁴⁰².

D'après Stowe, l'honneur régule les questions d'autorité et de masculinité qui affleurent dangereusement dans la société des planteurs : **“[T]he affair of honor, a masculine ritual that went deeply into the reaches of authority and manhood in the planter elite”** (1990 : 6). Le code était perçu comme une instance supérieure aux lois humaines à laquelle l'essence de l'individu et l'intégrité de la société ne souffraient pas d'outrage : **“The planter elite alone upheld the claim that the affair fostered a moral vision of social life that neither civil nor criminal law was expected to protect”**⁴⁰³. Cette mise hors-la-loi du concept de l'honneur était bien un désir de se hisser au-dessus de la société de la part d'une élite constituée souvent de juristes et d'hommes de loi. Mais,

⁴⁰⁰ Voir à ce propos l'excellent ouvrage de David Hackett Fisher, *Albion's Seed, Four British Folkways in America* (1989) où l'auteur, tout en reprenant des concepts historiographiques connus, décrit très précisément l'impact culturel de l'émigration britannique sur les colonies américaines.

⁴⁰¹ L'emploi de cet adjectif est ambigu. En effet, Wyatt-Brown (1983 : 357) rappelle la “tyrannie de la majorité” exercée par les différentes composantes de la société sudiste, instaurant ainsi une “démocratie” fondée sur les valeurs blanches et masculines.

⁴⁰² D'ailleurs, le “raffinement” des Virginiens des siècles antérieurs faisait ricaner leurs homologues anglais.

c'est toute la société qui adhéraient à cette vision. La mère de Jackson est censée lui avoir dit un jour : ***“Never bring a suit in law for assault and battery or for defamation. The law affords no remedy for such outrages that can satisfy the feelings of a true man”*** (Remini, I : 11) ⁴⁰⁴. Que les femmes aient intégré cette attitude montre combien elle était ancrée dans les moeurs. Si la loi, avec ses arbitrages, protégeait le citoyen contre ses pairs, elle ne pouvait défendre la conscience identitaire du gentilhomme, parce que la loi émane de la société, alors que cette dernière est fondée sur l'autorité et le prestige du gentilhomme. Porter atteinte à la réputation d'un homme de bien, c'est dénier les fondements sur lesquels repose le corps social. Pour un tel crime de lèse-majesté, une juridiction spéciale est nécessaire, dont le règlement est le code de l'honneur et sa forme, le sentiment individuel.

Le code de l'honneur en vigueur au début du xix^e siècle était un code oral et donc soumis à interprétation. Il est en effet important de dire combien le code auquel tout le monde se référait n'existait en fait que dans l'esprit des gentilshommes, comme une construction (presque) imaginaire sur laquelle reposait leur édifice mythique. Tout comme leurs prétentions à une certaine aristocratie provenaient d'une identification faussée aux gentilshommes de la vieille Virginie, les pratiques de cette aristocratie d'origine anglaise (issue des quelques Cavaliers anglais ayant fui le règne de Cromwell dans les années 1650) ⁴⁰⁵ avaient été conservées par les descendants et adoptées (adaptées) par les parvenus qui s'enrichissaient dans les États côtiers ou bien dans les nouveaux territoires esclavagistes. La continuité de ces attitudes (malgré les évolutions) est bien évidemment liée au type de société en place, au sommet de laquelle régnait une élite minoritaire propriétaire d'esclaves, dominant socialement, politiquement et économiquement une population blanche de petits propriétaires ou de fermiers sans terre ni argent.

Le positionnement social

On remarquera le lien étroit existant dans cette culture entre l'individu et la place qu'il occupe en société. L'intérêt des planteurs pour leur honneur et le respect de leur caractère se traduisait par l'attention minutieuse au regard d'autrui. La place de ces hommes dans la société qu'ils construisaient et dont ils étaient les maîtres, leur assise en

⁴⁰³ James Parton, le biographe de référence, donne une définition plus théologique de la “chose” : *“The thing called the Code of Honor was the ten commandments of the men-of-the-world of that day, and their god was Reputation”* (I : 113). Cependant, les deux définitions indiquent implicitement que le code de l'honneur est supérieur à la loi des hommes. Voir notre discussion de la loi (infra, 410-416).

⁴⁰⁴ La citation est apocryphe, mais s'inspire des paroles mêmes de Jackson, dont Remini (I : 429n20) mentionne une lettre à Van Buren, datée du 4 décembre 1838, concernant le jeune lieutenant qui l'avait souffleté en 1833 : *“I had no agency in the prosecution of Randolph, that I have to this old age, complied with my mothers advice ‘to indict no man for assault and battery nor sue him for slander’, and to fine or imprison him would be no gratification”* (Bassett, V : 573).

⁴⁰⁵ W. J. Cash, dans son classique *The Mind of the South*, conteste d'ailleurs le statut de ces Cavaliers en affirmant que leur nombre était très limité et voit dans cette affirmation aristocratique une pose affectée plutôt que la perpétuation de caractères acquis : *“[A]ctual Cavaliers or even near-Cavaliers were rare among Southern settlers”* (1941 : 3).

termes de pouvoir et d'autorité envers leurs dépendants, mais aussi envers leurs égaux (les autres maîtres), sont les données fondamentales de l'organisation sociale des planteurs sudistes. L'honneur était une monnaie d'échange dont le cours indiquait la place occupée par chacun, procurant prestige, influence et perspectives.

La querelle, qu'elle finisse bien ou mal, est le lieu d'échange et d'affrontement dans lequel le sudiste s'affirme à la fois comme membre de sa caste et maître de son individualité (indépendance). Ainsi, Jackson écrivait-il à sa femme : ***"I thank you for your admonition I hope all my acts & conduct through life they will measure with propriety and dignity, or at least with what I believe true dignity consists, that is to say honesty, propriety of conduct, and honest independence"*** (Moser, IV : 62). On voit combien les sphères publique et privée trouvent ici un espace commun où elles deviennent indissociables. Ce discours n'opère nulle distinction entre les deux appartenances, car la réputation existe à la fois aux yeux du monde et dans la représentation intime de sa propre identité. Une telle auto-affirmation allie donc le rapport au monde, dans l'expression publique de soi, au rapport à soi, dans son imaginaire et dans son discours. Wyatt-Brown résume ce double statut de l'honneur :

Honor resides in the individual as his understanding of who he is and where he belongs in the ordered ranks of society (...) It is, at least in traditional terms, both internal to the claimant, so that it motivates him toward behavior socially approved, and external to him, because only by the response of observers can he ordinarily understand himself. The internal and external aspects of honor are inalienably connected because honor serves as ethical mediator between the individual and the community by which he is assessed and in which he also must locate himself in relation to others (1983 : 14).

L'identité ainsi définie est essentiellement liée au pouvoir et à l'autorité, c'est en ce sens que l'honneur détermine la société et imprime sa marque sur l'organisation sociale. C'est pourquoi également il faut prendre au sérieux le code de l'honneur et sa rhétorique comme fondements d'une identité communautaire et individuelle ordonnatrice et constitutive de la société esclavagiste. Dans ce schéma, le caractère apparaît comme l'étalon selon lequel chacun est jugé par la société et se perçoit par rapport à ses pairs.

Le caractère

Définitions

Le Larousse donne les définitions suivantes du "caractère", dont l'étymologie laisse déjà entendre tout l'aspect sédimentaire auquel ce concept est rattaché :

> grec, graver ; v. 1200, "empreinte" 1. 1- trait gravé, écrit 2. 1-signe distinctif, marque particulière qui signale à l'attention une chose ou une personne, qui en exprime l'attrait remarquable ; 4-(sans complément ni adj. qual.) trait ou ensemble de traits donnant à quelque chose son originalité ; 3. 1-ensemble de traits psychologiques et moraux d'une personne, des tendances qui conditionnent le comportement particulier d'un animal ; 2-ensemble des dispositions innées qui constituent la structure psychique d'un individu

3-apptitude à affirmer vigoureusement sa personnalité, à agir avec décision (1989 : 270-271).

Ces définitions traitent bien sûr de "caractères" différents, mais il est frappant de reconnaître dans chacune d'elles des bribes de ce que les Sudistes entendaient dans ce terme. Nous aurons l'occasion d'illustrer notre propos plus tard dans le texte. Notons tout de même l'intrication du psychologique et du social, de la norme imposée et de l'individualité, des thèmes que nous ne cesserons de voir ressurgir dans cette discussion. Les définitions que donne le *Webster's* sont similaires, mais le dictionnaire américain fournit quelques synonymes qui ne sont pas inintéressants de citer ici :

5. a distinctive trait, quality, or attribute; characteristic 6. essential quality; nature; kind or sort. 8. moral strength, self-discipline, fortitude, etc. 9. a-reputation; b-good reputation 11. status, position (1988 : 235).

Les "dispositions innées" du Larousse deviennent la "nature" pour le *Webster's* qui ajoute aux définitions françaises celles qui correspondent plus précisément à notre étude, celles de réputation, de bonne réputation (essentielle ici) et celle de statut et position que le Larousse ne mentionne pas. On pourrait gloser longtemps sur l'étymologie du mot, sur cette "empreinte" gravée au fond de l'individu comme une écriture interne et constitutive, ces "traits" définis par le dictionnaire. Ricoeur (1991 : 146) en décrit le processus de constitution par ce qu'il appelle les "identifications acquises" qui sont autant de "sédiments" déposés au cours de la vie des individus par les processus d'apprentissage d'évaluation et d'identification, "par [lesquels] de l'autre entre dans la composition du même." C'est-à-dire que le sujet engrange à l'intérieur de lui-même des savoirs, des principes, des comportements qui lui sont présentés par sa culture et s'accumulent, se déposent progressivement en strates. Ces apports sont intégrés dans la personnalité sous forme de "dispositions acquises", ce qui fait dire du caractère qu'il est "le signe distinctif à *quoi* on reconnaît une personne", "par quoi la personne se rend identifiable et réidentifiable" (Ricoeur, 1991 : 195).

La vertu

Le caractère est une adéquation à une exigence sociale, mais aussi à ce que le sujet a intégré de cette exigence. Ainsi, et cela se trouve également dans son étymologie, l'honneur requiert une honnêteté entière sur laquelle se fonde la réputation. C'est ce terme qu'employa Felix Robertson en parlant de Jackson et de ses affaires : **"A man of soundest judgement, utterly honest, naturally honest (...) could not be comfortable if he thought he had wronged any one"** (cité dans Parton, I : 249)⁴⁰⁶. Cette vertu est évidemment au cœur du concept de l'honneur et le principe moral qui fonde le caractère, issu à la fois de l'éducation et de la morale privée. Toutefois, le caractère, s'il est une exigence sociale, concerne avant tout l'individu. Jackson l'exprimait à son ami Van Buren en 1839 : **"[M]y course have been always to put my enemies at defiance, and pursue my own course"** (Bassett, VI : 6). Le caractère est à la fois le trésor à préserver des attaques du monde, mais aussi l'instrument d'assertion de soi. Cette conception du

⁴⁰⁶ Bien entendu, la spoliation des Indiens par exemple, n'entrait pas dans cette définition de l'homme honnête. Le vol des terres n'était pas considéré comme tel par Jackson.

caractère est à rapprocher de l'attitude chevaleresque qu'expose Charles Mills⁴⁰⁷ (1826) : ***[T]he genius of chivalry was personal, inasmuch as each knight, when not following the banner of his sovereign, was in himself an independent being, acting from his own sense of virtue, and not deriving counsel from, or sharing opprobrium with, others (cité dans Fraser, 1982 : 70).***

Nous retrouvons ce fond constitutif, ce principe virginal au coeur du caractère chevaleresque qui fait de l'homme honorable un être vertueux : ***“According to Mills, ‘the highest possible degree of virtue was required of a knight (...) He was not only to be virtuous, but without reproach’*** (cité dans Fraser, 1982 : 36). Aussi toute tache sur l'image immaculée de son honneur entraîne une réaction non pas proportionnelle à l'injure proférée, mais à la mesure de ce que représente pour l'équilibre du sujet la satisfaction d'une probité morale intacte, intègre et reconnue. Jackson écrivait : ***“My reputation is dearer to me than life”*** (Smith, I : 204). Il ne peut placer plus grand trésor devant la société et les hommes. On retrouve alors ce que Fraser appelle la “vertu en tant que combat”, voyant avec William James une énergie quasi-nietzschéenne liée à une vision messianique de l'existence :

Such a vision belongs to a broader tradition of virtue as combat. William James was speaking in that tradition when he said that ‘the capacity for the strenuous mood probably lies slumbering in every man, but it (...) needs the wilder passions to arouse it, the big fears, loves, and indignations; or else the deeply penetrating appeal of some one of the higher fidelities, like justice, truth, or freedom’ (1982 : 230).

Pour Jackson, de telles fidélités — la liberté, l'héritage révolutionnaire, mais aussi des conceptions plus matérielles telles que la colonisation du Vieux Sud-Ouest, sa propre place dans la société et dans l'histoire — furent les moteurs puissants de son action et les sources de la constance de son caractère. La vertu de l'oeuvre dépend de la vertu de celui qui l'exécute.

Le statut social

Le caractère est le noyau autour duquel son être social et privé s'est constitué, il est le poumon d'une respiration à l'unisson avec une société qu'il regarde et qui le regarde, un rythme organique scandé par des mots et des gestes rassurants et communs à tous ceux pour qui ils ont un sens. Des dirigeants respectables et respectés assurent au système social une pérennité face aux subordonnés (femmes, esclaves, gens du peuple), mais aussi face à la compétition interne que se livrent constamment les tenants et les aspirants à l'autorité.

Steven Stowe précise que le “caractère” était le garant de la position sociale sur laquelle reposait le prestige de l'élite : ***“elite men could not suffer ambiguity of any sort in matters of character because their authority resided there”*** (1990 : 33). Dans un monde si hiérarchisé et condescendant envers les inférieurs, l'égalité entre planteurs reposait sur le respect instauré entre les membres de la caste. La réputation était le fondement de ce respect, une garantie sociale de reconnaissance et une auto-justification

⁴⁰⁷ Charles Mills, *The History of Chivalry: Of Knighthood and Its Times*, (Philadelphia: Carey and Lea, 1826), II: 151.

de supériorité. Stowe résume ainsi les affaires d'honneur : **“one upper-class man confronting another over a precise, substantive issue of manhood and social leadership”** (1990 : 32). Reconnaître le caractère de ses pairs, c'était en accepter le statut et l'autorité tout en confortant la cohésion sociale et politique de la petite élite, et par là même, son pouvoir.

La confiance en soi

Les querelles d'Andrew Jackson traitent le plus souvent de ce “souci” de soi, pour reprendre le mot de Levinas, qui le pousse sans cesse à affirmer pour lui et pour les autres que sa réputation n'est pas usurpée, qu'il est bien toujours lui-même, que le système, fondamentalement, est stable. D'aucuns pourront lire cette affirmation comme un signe de doute profond (Stowe, 1990 ; Wyatt-Brown, 1983). D'autres, tels Henry Adams, prennent cette attitude au pied de la lettre et y voit une résolution farouche : **“[T]he life of it all—the vigor, the poetry—was its moral certainty of self. The Southerner could not doubt”** (cité dans Fraser, 1982 : 78). Chez Jackson, la résolution peut être un moyen de compenser un manque d'assurance de sa part ⁴⁰⁸, mais son caractère, ses convictions, son sens d'une mission à accomplir, ne semblent jamais plus ancrés en lui que face à l'adversité, comme en témoigne cette profession de foi écrite lors de la crise de la nullification, en 1832 :

The Union must be preserved; and its laws duly executed, but by proper means. With calmness and firmness such as becomes those who are conscious of being right and are assured of the support of public opinion, we must perform our duties without suspecting that there are those around us desiring to tempt us into the wrong. We must act as the instruments of the laws and if force is offered to us in that capacity there we shall repel it with the certainty, even should we fall as individuals, that the friends of liberty and union will still be strong enough to prostrate their enemies (Bassett, IV : 493-494).

On semble loin dans cette déclaration d'une irrationalité latente ou d'une peur rentrée qui pousserait Jackson à l'attaque. Au contraire, ses paroles sont celles d'un dirigeant presque effrayant de lucidité et de clairvoyance. On voit aussi que cette assurance vient du sentiment inébranlable d'avoir raison et d'oeuvrer pour la vérité. C'est sans doute l'expression d'une certaine étroitesse de vue, mais aussi l'affirmation d'une conception assumée de son rôle et une application sans concession des principes de l'Union américaine. D'ailleurs, il invoquait également cette confiance en soi comme garante de la réussite, dans une lettre à son neveu en 1819 :

[C]onfidence in yourself, which to become great you must acquire, keeping your mind allways open to reason and conviction—but never yielding your opinion untill the Judgement is convinced. Independence of mind and action, is the noblest attribute of man (Bassett, II : 441).

On retrouve ici les termes du caractère selon Jackson, indépendance et décision.

⁴⁰⁸ C'est la thèse du livre de Michael P. Rogin, *Fathers and Children: Andrew Jackson and the Subjugation of the American Indian*, (Knopf : 1975) qui voit en Jackson un homme obsédé par la mort de sa mère (qui l'aurait ainsi abandonné) et le désir de faire aussi bien que ses pères révolutionnaires (complexe d'infériorité). Rogin analyse la personnalité et les actions de Jackson en des termes psychanalytiques dont l'étroitesse théoriques ne convient pas toujours à la complexité plus grande du sujet traité.

Le maintien de soi

Cette conception de l'homme possédant les capacités pour régner vient de l'idée de "gentilhomme naturel" issue de Jefferson, pour qui Dieu avait créé une "aristocratie des talents" afin de gouverner le monde (Boorstin, 1993 : 180). William Wirt ⁴⁰⁹, le célèbre chroniqueur anglais, appliqua cette expression à Jackson, en la dépouillant de sa connotation européenne, ainsi que l'écrit Taylor :

Wirt's natural aristocrat was not the carefully selected and highly trained scholar-statesman whom Jefferson had in mind when he spoke of a natural aristocracy. Rather he was a man steeped in American nature, guided by the elemental forces which direct it and sharing their capacity for moral grandeur. According to Wirt [1803], [Patrick] Henry became at the height of his powers both a natural genius and the kind of natural gentleman which Americans were soon to admire in Andrew Jackson (1961 : 86).

À cette grandeur morale à laquelle Jackson lui-même faisait allusion précédemment s'ajoute la constance des idéaux et une vie consacrée à leur défense. Le caractère est alors la somme sédimentaire des "identifications acquises" dont parlait Ricoeur (1990 : 146). Le philosophe voit dans le caractère un modèle de "permanence dans le temps" dont la parole tenue est le second pôle :

Parlant de nous-mêmes, nous disposons en fait de deux modèles de permanence dans le temps que je résume par ces deux termes à la fois descriptifs et emblématiques : le caractère et la parole tenue. En l'un et l'autre, nous reconnaissons volontiers une permanence que nous disons êtres de nous-mêmes (1990 : 143).

Le caractère de Jackson s'inscrit dans ce que nous avons défini auparavant, le sens de l'honneur, la constance, la vertu, l'attachement aux idéaux. Pour lui, la parole tenue est l'expression même du caractère du gentilhomme, la preuve de sa vertu et de sa fidélité aux valeurs. Cette préoccupation était centrale dans l'éducation de son fils : ***"To acquire those proper habits, he must beware religiously on all occasions to adhere to truth, & on no occasion to depart from it—never to make a promise unless on due consideration, and when made, to be sure to comply with it"*** (Moser, V : 376). L'autre constituant de la réputation, c'est la responsabilité qu'il endosse envers les autres et non pas seulement la "perpétuation" (Ricoeur, 1990 : 195) de son seul caractère, c'est l'interaction acceptée avec le monde sous forme d'un contrat qui le lie avec les autres et avec lui-même, ce que Jackson appelle son "devoir" : ***"I shall always do my duty under every circumstance under which I may be placed"*** (Bassett, I : 373). Cette profession de foi illustre la définition que donne Ricoeur du "maintien de soi" qui n'est autre que le concept qui sous-tend la parole tenue, la promesse réalisée :

le maintien de soi, c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut compter sur elle. Parce que quelqu'un compte sur moi, je suis comptable de mes actions devant un autre. Le terme de responsabilité réunit les deux significations: compter sur..., être comptable de... Elle les réunit, en y ajoutant l'idée d'une réponse à la question : "Où es-tu ?", posée par l'autre qui

⁴⁰⁹ William Wirt, *Letters of a British Spy* (Richmond: 1803), 68.

me requiert. Cette réponse est : “Me voici ! “ Réponse qui dit le maintien de soi (1990 : 195).

Ce maintien de soi dans la parole donnée, mais aussi dans la constance du caractère fondent le rapport de Jackson au monde. Son adhérence aux valeurs républicaines, mais aussi au vieux code élitiste du Sud crée un curieux mélange de soumission à la loi de la République et d'intolérance face à une autorité autre que la sienne. En maintenant la force de ses convictions dans un caractère qu'il voulait aussi proche que possible d'un idéal sudiste et républicain, il se devait d'affronter un monde inadéquat à ce désir de pureté⁴¹⁰, et auquel lui-même devait adapter ses exigences. Inévitablement, une culture du conflit résultait de ce compromis difficile entre mythe et réalité.

La forme ultime de la querelle fait appel à l'imaginaire le plus mythique qui soit, celui du face-à-face, du combat singulier, le duel. Au-delà des mots et des querelles, une rencontre définitive où l'honneur devait être lavé de toute souillure, un lieu spatio-temporel hors de tout qui assurait, disait-on, l'équilibre et l'harmonie d'une société malmenée par l'hypocrisie et la perfidie.

Le duel : un “rite culturel”

Grâce à l'historien Wyatt-Brown et son classique *Southern Honor* (1983), la vision du duel a quelque peu évolué et a été définie de plus en plus comme une pratique à résonnance culturelle davantage que comme une forme plus noble de la pratique effrayante des éleveurs de porcs du Tennessee qui consistaient à expulser de leurs orbites les yeux de leurs adversaires au moyen de leur pouce (*eye gouging*) (Wyatt-Brown, 1983 : 350). Dickson Bruce (1979) et, plus récemment, Steven Stowe (1990) ont montré que le duel était un “rituel culturel” destiné à régler des conflits dans lesquels l'honneur, l'autorité et les questions de masculinité étaient en jeu. Le duel comme l'affaire d'honneur contenait une part de symbolique inhérente à la société qui révèle le fonctionnement et les mécanismes propres à la communauté dirigeante du Sud (Stowe, 1990 : 5). Cette pratique sera présentée plus en détails dans la partie de cette étude intitulée “Querelles sanglantes”.

Les querelles de mots

La guerre des mots

Les mots occupaient le centre de ces combats symboliques. La querelle débutait généralement par une remarque ou un comportement désobligeants, ou reçus comme

⁴¹⁰ Il n'avait cessé de rappeler la pureté de ses intentions et de son caractère, comme en 1807 après son implication dans l'affaire Burr : “*I am still pure*” (Moser, II : 175). Jackson avait été un moment soupçonné d'avoir participé à la conspiration organisée par l'ancien vice-président (Remini, I : 144-164).

tels, pour lesquels l'offensé exigeait des excuses ou une explication. Ainsi que l'énonce Stowe : **"A threat to a man's honor derived from words more often than from blows"** (1990 : 9). L'offense était réelle ou imaginaire, consciente ou simplement due à une maladresse. Le premier pas consistait à demander une explication. Le 8 mai 1797, Jackson écrivit à John Sevier, alors gouverneur du Tennessee :

But Sir behold my surprise; when I returned, and found that amidst, those friendly Communications to me, you had wrote a letter to General James Robertson, and another to Mr. Joel Lewis, in which you had made use of the following Language respecting me, "that you did not regard the Scurrilous Expressions of a poor pitifull petty fogging Lawyer, and you treated them with Contempt" Those Sir, are Expressions, that my feelings are not accustomed to, and which my Conduct through life by no means merits, and which, Sir, I will not, tamely submit to (Smith, I : 136).

On voit ici que le caractère insultant de la déclaration de Sevier provient de son langage (*Expressions*) qui ne peut être ignoré par Jackson. L'insulte est d'autant plus grave que Sevier s'est confié à d'autres gentilshommes. En effet, les mots portaient gravement atteinte à la réputation d'un homme puisque celle-ci dépendait presque entièrement de l'opinion que les pairs entretenaient à son égard : **"An advocate [of the duel] saw honor implicated everywhere and did not find it amiss that a word spoken or withheld might rightly kill a man"** (Stowe, 1990 : 38). Ainsi, la calomnie et l'insulte étaient-elles plus durablement ressenties que l'agression physique, celle-ci permettant un règlement souvent immédiat du différend (qui n'excluait pas toujours le duel). Drew Gilpin Faust précise le sens du langage dans la définition identitaire d'une personne ou d'une communauté :

"Words", literary critic I. A. Richards once remarked, "are not a medium in which to copy life. Their true work is to restore life itself to order." Language, Kenneth Burke has concurred, may be less a way of describing reality than of creating it. Speech, the two scholars suggest, is not so much a vehicle for conveying information as a mode of social action which in conceptualizing the world imposes a particular structure and meaning upon it (1992 : 29)..;

Les mots ne se substituent plus aux choses, mais deviennent les acteurs de la réalité. Jackson et d'autres duellistes ont écrit des pages entières concernant les affaires auxquelles ils étaient mêlés, afin de faire valoir leur bonne foi et leur respect du code (voir par exemple Moser, II : 77-109). Ces narrations soutiennent l'affirmation de Stowe concernant le désir de raconter une histoire qui met en scène le gentilhomme et l'intègre dans le mythe de sa communauté :

each affair also employed the language of story-telling, brimming with drama, combining and recombining narrative images of manhood, self-esteem, and power so that certain fundamental beliefs were displayed and sustained (...) The affair was theater and ideology; it happened and it explained what happened. It bridged the distance between the ideal and the actual, linking personal life to a sense of something larger, to family name, to a social continuity that outlasted conflict (1990 : 46).

Si, fondamentalement, les gentilshommes formaient une communauté de vue et de sentiments qui asseyait leur pouvoir et leur autorité ⁴¹¹, il n'en est pas moins vrai que leurs

ambitions personnelles s'accordaient mal avec le but unitaire attribué au code par ses défenseurs. Les conflits entre gentilshommes se trouvaient canalisés, voire ritualisés, par le code lui-même qui prenait en compte cette tension entre l'intérêt personnel et celui de la société : ***"In fact these apparent extremes of cooperation and challenge were part of a single temperament in which the ordinary and the ritualistic were joined just beneath the surface of daily routine"*** (Stowe, 1990 : 23). Ainsi, les querelles de Jackson s'intègrent toujours dans les préoccupations sociales, commerciales et politiques qui sont les lieux mêmes des conflits.

La brouille de Jackson avec John McNairy, avec qui il avait émigré au Tennessee à l'automne 1788, illustre ce point. Cette amitié se désagrège sous le coup des appartenances politiques et des rivalités sociales, exprimé d'abord par le langage intime entre deux proches, suivi d'un échange dans lequel font surface les prémices d'une querelle ritualisée. McNairy, dans une lettre du 4 mai 1797, cerne le problème :

I will also bring to your recollection, the time when I mentioned to you my apprehensions that you were cool with me, and you assured me in very positive terms that you was not, this you must remember for you take notice of my jealousy of your friendship, all the remark I wish to make on this head is, that I should be much happier if I could be assured that your coolness arises from disgust with me and not from a desire to change old friends for new ones, but let the change be as it may, I wish you may experience much disinterested Friendship (Smith, I : 133-34).

Dans sa réponse du 9 mai, Jackson s'insurge à l'idée que McNairy ait même pu douter de son amitié, ce qui est pour lui la marque même d'un désengagement :

you Sir in the Instance of the Suit of Sharp, made Such an infraction upon the Strict principles of Friendship, which was persued by your Jealous inquiries with Respect to my friendship, that Convinced me, that unless you were Convicted in your own mind, that you had given cause to me; no longer to be in habits of friendship with you, such Conduct, would not have been persued by you (Smith, I : 140).

Jackson ici pense que la meilleure défense est l'attaque puisqu'il ne répond pas aux accusations de McNairy, mais le trouve en faute à son tour. Ainsi, les différends passent finalement au second plan, et seuls la controverse et les mots qui l'expriment témoignent de la scission entre les deux hommes, ce que McNairy résume en ces termes : ***"Your replication altho—conditional (before you knew my construction) evidence a degree of worth if not a disposition unfriendly to a discussion of the differences existing between us."*** Ainsi, le débat est clos faute de débat. On sait ce que la fin de la discussion augure dans une affaire où l'honneur des opposants affleure au conflit. McNairy tient d'ailleurs à exprimer son attachement à la transparence du code qui garantit son honorabilité : ***"But Sir if any of my words or actions have made me responsible, I am ready to answer for them as honor may direct"*** (Smith, I : 143). À la conversation qui exprimait le regret d'une amitié à l'agonie⁴¹², se substitue le langage plus ferme, définitif et ritualisé d'une confrontation où l'honneur remplace l'amitié dans la résolution de la

⁴¹¹ Jackson confirme dans une lettre à John Sevier la communauté de vues et de principes qui unissaient les gentilshommes : ***"be assured Sir, that your Sentiments and ideas on abstract principles, entirely accord with my own"*** (Smith, I : 141).

querelle ainsi que les moyens de s'accomplir malgré la perte.

Conscient de l'escalade inutile de leur amertume, Jackson désamorce la situation en invoquant ce qui unit les deux hommes, c'est-à-dire leur appartenance à une communauté, plutôt que la division liée à l'intérêt personnel et à leurs émotions individuelles : ***"Let the matter drop here; as members of civilized Society, I indulge the idea that we shall pass through life in an easy manner; with the help of those rules and forms of politeness which such a state ought to impose upon every man"*** (Smith, I : 144). On voit ici la moralité individuelle induite par un code social promouvant une harmonie imaginaire (*I indulge the idea*) dont tous se réclament. Cette sensibilité de Jackson oscillant en 1797 entre le code et le sentiment n'est relevée par Stowe dans l'histoire du Sud que beaucoup plus tardivement :

By the late antebellum years, honor had a sensibility as well as an order, and the affair embodied its own kind of almost literary pleasure, its own seductive depth somewhere between public utterance and private morality (1990 : 23).

Le "plaisir littéraire" auquel il est fait rapidement allusion trouve une illustration singulière dans la correspondance de Jackson et Sevier, alors que les deux hommes viennent de trouver un terrain momentané d'entente. Le 11 mai 1797, Sevier écrivait : ***"your very polite letter of yesterday, calls for an immediate and candid reply."*** Dès qu'un terrain d'entente était trouvé, les adversaires retrouvaient les mots pour exprimer l'harmonie sociale tant convoitée, en se réfugiant derrière les diktats du code. Sevier ajoute :

I was neither your political nor private Enemy nor am I yet inclined to be So, but I feel the Sweetness and necessity of protecting my feelings and Reputation whenever they are maliciously injured, as, sensibly as yourself or any other person (Smith, I : 141).

L'"attachement"⁴¹³ profond qui lie les hommes à leurs sentiments, c'est-à-dire à leur caractère, les pousse le plus souvent à le mettre en scène, à l'exposer au regard de la communauté :

The affair showed men that social order was joined directly to a sense of personal esteem and well-being (...) [T]he affair interpreted a man's private sense of himself as tightly bound up with public display (...) Telling these stories about themselves, planter-class men renewed their belief in themselves, their explanations, and the institutional forms that served them so well (Stowe, 1990 : 49).

Si l'honneur dépendait à la fois de questions éthiques et de l'amour-propre des planteurs, comme le suggère Stowe (1990 : 5), il n'en restait pas moins que le langage pouvait apaiser, voire éviter, une querelle. Il pouvait aussi se substituer à elle en usant des mots

⁴¹² Dans sa lettre du 12 mai qui met fin à leur querelle, Jackson exprime clairement ce regret à son ancien ami : *"I must in candor say sir, however immaterial it may be to you, that my feelings in regard to the violation of our once intimate friendship are not healed"* (Smith, I : 144). Il s'en tire avec une pirouette, blâmant la partie adverse. Pourtant, c'est bien la perte de leur amitié qui fonde cette remarque.

⁴¹³ Sevier reprit le mot de Jackson dans sa réponse du lendemain : *"however disposed we both may be, regardless of personal consequences, to preserve the Sweetness of our feelings, and carefully to guard the respectability of our characters"* (Smith, I : 142).

comme de pistolets. Le combat se trouvait métaphorisé dans la joute verbale, ainsi que l'énonce Stowe se référant à un auteur anonyme appelé Southron qui définit ainsi le langage épistolier : ***“language could become a screen for deferring an encounter instead of a means of defining honor”*** (1990 : 17). En dépit du reproche implicite contenu dans cette remarque, ce genre de pratique évita des drames, tout en n'en prévenant pas d'autres.

En somme, les lettres crevaient l'abcès sans répandre le sang et Jackson se contenta maintes fois d'un duel métaphorique par l'intermédiaire de l'écrit, public ou privé. On trouve un appui de cette lecture dans l'affirmation de Stowe : ***“heavy emphasis on preliminaries and language suggests that these were the actual substance of the affair. The duel was merely a cap on an elaborate structure built of men's most cherished values and beliefs”*** (1990 : 17). Le duel qui couronna la longue dispute entre Jackson et Sevier (1797-1803) prouve par son caractère rocambolesque le peu d'acharnement que les deux hommes mirent à se battre. On assiste à des frasques comme la frontière en connaissait beaucoup (voir les anecdotes de Davy Crockett ou celles de Mark Twain) plutôt qu'à un désir réel de régler ses compte au champ d'honneur. Ce jour-là fut peu glorieux pour l'un comme pour l'autre, même si Jackson montra en 1806 que s'il avait l'intention de tuer, il en était tout à fait capable (Moser, II : 99-100).

Voyons succinctement quelques extraits de la correspondance virulente et fournie que les deux hommes échangèrent afin de se rencontrer. Jackson écrivait le lundi 10 octobre 1803 à midi ⁴¹⁴ : ***“I assure you, will be happy to See you in a situation that I can obtain that redress, that I have been trying to compel you to afford me for nine days past, and which you pledged your honour to my friend to give me—and which you have forfeighted”*** (Smith, I : 380). Sevier répondit à ce message, “dans la soirée” du 10 octobre :

I am Now constrained to tell you, that your conduct, during the whole of your pretended bravery, Shews you to be a pitiful paltroun And Coward, for your propositions are such as you and every other person of common Understanding do well know is out of my power to Accede too, especially you a Judge!! Therefore the whole tenor of your pretended readiness is intended for nothing more than a cowardly evasion (Ibid).

Il est clair dans ces deux accusations que personne ne prend les dispositions qui pourraient précipiter la rencontre. Jackson avait même assené ce qui était considéré comme le coup de grâce à l'honneur d'un gentilhomme, un placard dans le journal local dénonçant Sevier comme un poltron :

To all whom Shall See these presents Greeting—Know yea that I Andrew Jackson, do pronounce, Publish, and declare to the world, that his Excellency John Sevier Esqr. Governor (...) is a base caward and paltroun. he will basely insult, but has not courage to repair the wound (Smith, I : 379).

Ce degré ultime dans la publicité d'une affaire dénonçait le refus du “poltron” d'adhérer strictement au code et son expulsion du cercle des gentilshommes honorables. Sevier ne

⁴¹⁴ Ces indications en exergue de la lettre révèlent l'urgence de la réparation attendue et le désir de voir les détails réglés dans la journée.

parut pas autrement ému de la diatribe publique. En fait, la popularité de Sevier, héros révolutionnaire et pionnier incontesté du Tennessee, ne souffrit aucunement de cette accusation publique et le gouverneur fut élu encore deux fois par la suite, au grand dam de Jackson. Le placard, envoyé par Jackson le 10, fut publié le 26 octobre alors que la rencontre avait eu lieu le 17, dans des conditions par ailleurs rocambolesques et antinomiques avec toutes les lois du genre. Le récit de cette rencontre mémorable est issu d'un recoupement des témoignages ultérieurement fournis par les témoins présents, et sans présumer de leur exactitude, nous donnerons un résumé succinct des faits (Smith, I : 489-506 App. VI).

Stowe écrit à propos des duels : ***“Elevated values, actual risk of life, and, not least, comedy are all compressed into this peculiarly southern mode of dispute”*** (1990 : 5). La comédie est comprise dans sa polysémie, en tant que genre appelant la résolution des conflits, mais aussi dans l'acception de la *Commedia del Arte*, dans laquelle les situations mimées, singées, passent pour vraies et signifiantes. Telle est la situation du duel opposant Jackson à John Sevier. La première lettre que Jackson écrivit le 17 octobre 1803, le lendemain de ce “duel”, était adressée au président des États-Unis, Thomas Jefferson. Jackson y présente la première version des événements de South West Point, le lieu de rendez-vous, dans l'intention de défendre le docteur Vandyke, son second, des possibles accusations de Sevier après les péripéties de la veille.

Selon Jackson, Sevier aurait refusé une lettre apportée par Vandyke d'un ton “grossier et indigne d'un gentilhomme”, qui aurait conduit Jackson à protester vigoureusement à leur arrivée sur le lieu de la rencontre : ***“his low abuse enduced me (...) to treat him cavalierly, and when a pistol was drew upon me by his son, The Doctor drew also to protect me”*** (Smith, I : 389). Pour cet acte d'amitié, Jackson craignait que le bon docteur ne souffrît de la rancune de Sevier. Que devait penser Jefferson de ces excentricités, occupé qu'il était avec les problèmes de la Louisiane dont l'étendue allait bientôt doubler la superficie des États-Unis d'Amérique⁴¹⁵ ?

Arrivés au point de rendez-vous, les deux protagonistes commencèrent à s'invectiver, descendirent de cheval et dégainèrent leurs pistolets. Fondant l'un sur l'autre les armes à la main, ils s'arrêtèrent à une vingtaine de pas et continuèrent à s'abreuver d'injures. Les témoins prétendirent être trop loin pour entendre l'échange indigne... Après quelques minutes, les deux hommes rengainèrent leurs armes tout en continuant les insultes. Jackson jura qu'il allait corriger le gouverneur à coups de canne. Sur ce, Sevier tira son épée du fourreau, ce qui effraya son cheval qui partit au galop. Jackson avait dégainé à nouveau ses pistolets, mais les armes à feu de Sevier s'étaient envolées avec le cheval. Sevier courut se réfugier derrière un arbre, maudit Jackson et le défia de tirer sur un homme désarmé. Le fils de Sevier dégaina à son tour et menaça Jackson. Ce que voyant, Vandyke pointa alors son arme sur le fils de Sevier. La situation paraissait bloquée. Le quatuor parla un moment et les pistolets retournèrent aux étuis. Finalement, tout le

⁴¹⁵ L'activité législative frénétique entraînée par cette acquisition monumentale était fidèlement et précisément rapportée à Jackson par le représentant du Tennessee au Congrès fédéral, George Washington Campbell, comme l'atteste une lettre du 29 octobre 1803 (Smith, I : 390). Les colons de l'Ouest approuvaient totalement l'action de Jefferson et appelaient à une colonisation immédiate des nouvelles terres. Campbell traduit l'inquiétude des Républicains devant les menaces d'anticonstitutionnalité de l'achat.

monde remonta à cheval et les ennemis continuèrent à s'insulter tout en s'éloignant chacun de leur côté ⁴¹⁶.

Quel effet aurait eu sur l'État la mort simultanée de deux de ses dirigeants ? Les tergiversations concernant le lieu du duel révèlent une absence de désir meurtrier chez Jackson et Sevier malgré leur pose de gentilshommes belliqueux. Sevier était le père d'une famille extrêmement nombreuse (15 enfants) et Jackson recevait sans doute les conseils prudents de Hugh Lawson White, juge à la Cour supérieure, très estimé de Jackson, dont le frère servait de courrier dans l'échange de correspondance avec Sevier.

Parfois, contester le titre de gentilhomme à un homme permettait d'éviter l'affrontement au champ d'honneur. Ce moyen fonctionnait uniquement lorsqu'il s'avérait que l'impudent avait effectivement usurpé sa condition sociale. Lors du conflit l'opposant à Dickinson en 1806, Jackson eut une échauffourée avec un jeune homme qui l'avait provoqué en duel. La jeunesse du provocateur, le fait qu'il était étranger à la région et son caractère secondaire dans la trame principale motivèrent Jackson, qui ne tenait pas non plus à risquer sa vie contre toutes les gachettes de l'Ouest ⁴¹⁷.

Le sentiment

Dans une telle atmosphère, un certain type de paranoïa ne pouvait que se développer chez des hommes qui côtoyaient chaque jour l'âpreté du jeu politique et économique. L'insulte permettait aussi de jauger la tolérance de l'adversaire et donc l'emprise exercée sur lui. Mais, les gentilshommes se défendaient de porter atteinte au caractère des autres, sachant pertinemment quel affront cela causait. De plus, un tel comportement était contraire aux règles de bienséance et à l'harmonie que le code était censé apporter à la communauté. Jackson donne ici quelques-unes des règles à suivre :

I never wantonly sport with the feelings of innocence, nor am I ever awed into measures. If incautiously I inflict a wound, I always hasten to remove it; if offense is taken when none is offered or intended, it gives me no pain (...) There are certain traits that always accompany the gentleman and man of truth (cité dans Parton, I : 270-271).

Jackson indique à la fois qu'il veille à ne pas blesser inconsidérément, mais prévient également son correspondant des impressions fausses et des comportements indignes d'un gentilhomme.

On voit combien le sentiment créait une inconnue dans un code social des conduites transmis principalement par le langage des mots et du corps. Se "sentir" offensé suffisait à demander réparation au responsable. Point de critère objectif : le code ne dressait pas de

⁴¹⁶ Rappelons que cet épisode se passa entre un gouverneur d'État et un juge de la Cour supérieure du Tennessee, l'un âgé de près de soixante ans et l'autre allant sur ses trente-cinq.

⁴¹⁷ Dans sa lettre à Jackson, James Robertson avait ainsi qualifié ces jeunes hommes avides de se mesurer aux notables régionaux : "your friends do think a man of your standing ought to say but littel about duling (...) young hot heded persons to be in fashon of the presant age, may talk of killing there fellow Creator, and do not Reflict that they are doing an act that will not be in thare power to Repare" (Moser, II : 83).

barrières à la “pose” dénoncée par Stowe. Le sens de la justice faite à la réputation d'un homme, l'avis de ses amis, la pression du groupe dictaient la conduite à tenir. Si les seconds ou les proches de l'homme “blessé” dans son honneur jugeaient que l'offense demandait réparation, le principal hésitait rarement à entamer les préliminaires. Il était comparativement plus difficile à l'entourage masculin⁴¹⁸ de raisonner un homme décidé à en découdre, comme ce fut le cas en 1806 quand Jackson tua le jeune Dickinson malgré les interventions de ses amis et la désapprobation générale. À l'inverse, un fat qui n'appartenait pas à la classe sociale concernée se faisait simplement rosse ou caner pour son outrecuidance.

Il convenait donc de ne froisser personne. Dans son ouvrage sur les règles du duel, John Lyde Wilson, ancien gouverneur de Caroline du Sud, écrivait en 1838 à propos de l'éducation des enfants : ***“I would have them taught that nothing was more derogatory to the honor of a gentleman than to wound the feelings of anyone, however humble”*** (cité dans Stowe, 1990 : 8). Les sentiments étaient garants du sens de soi et de l'honneur, et en tant que tels, baromètres de l'attitude à adopter envers autrui en cas de litige. Cependant, la corde sur laquelle dansaient ces gentilshommes soumis à leur nature impulsive, malgré les tentatives de médiation, demeurait souvent raide⁴¹⁹.

Le sentiment d'autrui revêtait un caractère presque sacré dans une société où l'ordre social reposait sur l'égalité des membres de l'élite. Inculquer ce respect aux jeunes garçons relevait de leur éducation au même chef que l'acquisition des bonnes manières ou du pas de deux. Le respect des autres allait de pair avec l'affirmation du propre caractère de l'enfant, de son sentiment de soi. Stowe précise le contexte de cette éducation : ***“Character, with personal honor as its badge, was not an individual's own creation. It was grounded in family, established when a youth was educated to the protective web of social relations, and then rooted in his own family”*** (1990 : 7). Le caractère donnait au jeune homme un sentiment d'appartenance et une identité individuelle. John William Ward cite un orateur du 4 juillet en faisant l'apologie :

It is plainly character alone, that can lift a man above accident—it is that alone, which, if based upon good principles and cultivated with care, can render him triumphant over vicissitudes and prosperous even in adversity; and it is that alone, which, if neglected and suffered to degenerate; will defeat the most benevolent designs of Providence (1955 : 170).

La conscience de soi permettait à un homme de s'identifier à une famille, et au-delà, à un groupe. D'autre part, elle facilitait également l'intégration dans les structures de la société, aussi bien en tant qu'individu qu'en tant que membre de la communauté. L'honneur d'un homme n'était pas ainsi sa seule possession, mais celle de toute sa famille ou de son

⁴¹⁸ L'affaire d'honneur ne concernait que les hommes, puisque les idéaux ainsi défendus relevaient du monde dominé par les hommes au pouvoir. Les femmes et les enfants étaient tenus en dehors de l'affaire, bien que de nombreux belligérants refusèrent le combat en raison de leur responsabilité paternelle envers leur nombreuse famille, raison suffisante et généralement acceptée, voir la déclaration de Sevier dans son conflit avec Jackson.

⁴¹⁹ Williams (1980 : 37-38) donne l'exemple d'Alexander Keith McClung, le “Chevalier Noir du Sud” dont l'irascibilité et la violence provoquèrent l'isolement. Craint et évité par ses amis du fait de son tempérament, accablé par la ruine, il se suicida avec son pistolet de duel.

clan, ou de sa caste. Inversement, les actes de ses dépendants rejaillissaient sur lui et sur la réputation de sa famille, d'où le soin avec lequel les planteurs voulaient éduquer leurs enfants (Stowe, 1990 : 130). Dans une lettre à Junior datée du 31 août 1833, Jackson insiste sur ce point :

You are blessed with a charming wife and sweet little daughter and the prospect of a large family. You must now live for them and their prosperity, and in all your course thro life remember that if you do any thing injurious to your fame it will tarnish theirs. Piety, and a sober and well regulated life I trust, will accompany you thro life, and bring you and your family to a happy immortality for which my prayers will be always offered to a throne of Grace (Bassett, V : 174) .

L'éducation, nous l'avons vu, consistait non seulement à savoir lire et compter, mais aussi à intégrer les valeurs morales et sociales propres à une intégration réussie au sein de la communauté⁴²⁰. La bonne réputation d'une famille passait d'une génération à une autre, tout comme l'infâmie et la disgrâce.

La susceptibilité

La question de la susceptibilité pose le problème fondamental du seuil de tolérance, exprimé ainsi par Stowe :

Indeed how did feelings become wounded in the first place and when, exactly, would a private wound become a public injury? If a man's honor demanded that he display it as a public trust, at what point did display become the posturing of an upper-class poppinjay, a "cotton snob" of the most ludicrous stripe?(1990 : 8)

Si le sentiment, sous couvert du code, détermine s'il y a offense ou non, quels sont les critères objectifs (les fameux "traits" auxquels Jackson faisait allusion plus haut) définissant les situations insultantes et celles relevant de la tension "normale" des rapports entre concurrents économiques ou adversaires politiques ? Dans quelle mesure alors le code demeure-t-il un instrument de régulation social si sa définition est liée au sentiment personnel de chacun, et donc livrée au tempérament, donnée irrationnelle s'il en est ?

Nous venons de le voir, le sentiment dirigeait le sens des rapports sociaux. L'aune à laquelle le sentiment jugeait du bien-fondé de l'offense était alors ce que nous avons appelé le seuil de tolérance à la parole d'autrui. Ainsi, la susceptibilité de ces hommes et leur promptitude à prendre la mouche régulait l'édifice fragile des relations sociales. John Sevier fait allusion à cet état d'esprit, ou plutôt à ce sentiment, dans une lettre à Jackson du 8 mai 1797 : ***"like yourself when passion agitates my Breast I cannot view things in the calm light of mild philosophy"*** (Smith, I : 138). Cette impatience et l'incapacité des hommes à supporter quelque remarque que ce soit trouvaient leur origine à la fois dans les exigences liées au code, mais aussi dans le mode d'éducation des fils.

Nous avons vu que la réputation et l'honneur d'un homme ne pouvait souffrir une atteinte quelconque sans que celui-ci cherchât réparation. Dans l'un des codes de duel étudiés par Stowe, écrit en 1847 sous le pseudonyme de Southron, il est fortement

⁴²⁰ Voir notre étude intitulée "Andrew Jackson et la paternité" (IV : 302-330).

rappelé qu'un gentilhomme ne saurait rester exposé aux affronts du monde moderne sans réagir vigoureusement contre (une attitude soulignée par Jackson lui-même dans chacune de ses missives). Il est donné ici un échantillon des frustrations et atteintes à l'honneur du gentilhomme :

"the whips and scorns" of the times, the "oppressor's wrongs, the proud man's contumely," "the insolence of office," the sneers and scoffs and taunts, the burly, bullying look, the loud and arrogant tone, the thralldom so often coveted to be exercised by the physically strong over the physically feeble, the thousand bitter, burning wrongs, nameless, it may be, in detail, but not the less galling, oppressive, and intolerable from their intent and motive; wrongs which make us walk "without our peace," which sear our brain and turn our blood to fire! (1990 : 15)

L'affrontement politique, la compétition économique, le statut social, tout concourait à rendre les hommes incertains de leur pouvoir, jaloux de leurs concurrents, irascibles et agressifs devant les attaques et les critiques. Les biographes de Jackson s'accordent à rappeler la rapidité avec laquelle il se braquait. Il est vrai que ses lettres sont vindicatives, mais elles ne semblent pas l'être plus que celles de ses contemporains. . Après le duel contre Dickinson, John Overton lui écrivit une lettre de soutien et d'approbation : ***"It too frequently happens that the honest, unsuspecting part of society will be infested with reptiles, the heads of which must be sought after and bruised so as to be secure from their poison"*** (Moser, II : 100). La froideur de cette analyse sociologique montre la vision dichotomique de la société entre les bons et les méchants, une vision théologique du Bien et du Mal renforcée par l'âpreté du jeu politique, ainsi qu'une sorte de désillusion après les espoirs révolutionnaires ⁴²¹.

Il ne faut pas oublier le contenu idéologique des coups de sang de Jackson. Parton rappelle le mélange de patriotisme et de sentiment personnel qui animait à tout instant le général : ***"His patriotism was real, but his personality was powerful, and the two were so intermingled with and lost in one another, that he honestly regarded the man who opposed him as an enemy to virtue and to his country"*** (II : 382). Cette opinion est illustrée par une phrase de Jackson lors de la querelle l'opposant au général Adlai qui conduisit les troupes du Kentucky lors de la bataille de Chalmette (8 janvier 1815), et que Jackson accusait d'une retraite peu glorieuse : ***"I trust that I shall ever feel an honest warmth and indignation when I see truth sacrificed at the shrine of local feelings and interest, and an attempt made, under the authority of my name, to blast the well-earned fame of meritorious and deserving men"*** (cité dans Parton, II : 386). Jaloux de ses actes et de son statut, Jackson acceptait difficilement d'être remis en cause ou de se plier à une opinion différente de la sienne.

Pourtant, une remarque émise par Jackson à John Sevier mérite l'attention : ***"Permit me Sir, to request in future, that as far as it respects myself, you will pay attention, to the Essential distinction between observations, involving your political conduct***

⁴²¹ Schlesinger, Jr. (1945 : 7) cite cette phrase de John Randolph en 1829 : *"The country is ruined past redemption," he cried; 'it is ruined in the spirit and character of the people [...] There is an abjectness of spirit that appals and disgusts me,' he declared in despair. 'Where now could we find leaders of a revolution?'"* Concernant la vision théologique de la société, voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 227-238).

by way of argument , and such as are malicious and personal” (Smith, I : 141). Cette remarque exprime une distinction louable. Jackson souligne la différence souhaitable entre le débat public attaché aux fonctions, sur lequel on peut entretenir des opinions marquées, voire contraires, et l'attaque personnelle qui vise l'homme et donc l'intégrité de son caractère. Malheureusement, la limite entre les critiques portant sur la fonction et celles visant la personne qui l'occupe sont extrêmement difficile à définir⁴²². Jackson lui-même ne supportait pas que l'on critiquât ses actes publics et prenait toujours les critiques personnellement. Ainsi, les susceptibilités individuelles donnaient la mesure de ce qui leur était admissible, une aune pour le moins changeante, contrastée et hautement imprévisible.

Jackson fut sans cesse entraîné dans des querelles en tous genres, en raison de son implication totale dans la vie sociale, politique, économique et militaire de l'époque. Au vu de son énergie et de sa susceptibilité, le nombre de conflits graves auxquels il fut mêlé est singulièrement limité. Rappelons tout de même que les pratiques violentes et expéditives de la frontière fleurissaient encore dans le Tennessee, une région dont le peuplement blanc ne datait que de quelques dizaines d'années, et Nashville n'était ni Richmond ni la Nouvelle-Orléans⁴²³. Malgré la réputation qui l'accompagne encore, Jackson prouva par le faible nombre de ses affaires d'armes qu'il pratiquait un savant mélange de haut langage et de sage compromis.

Malgré les pressions internes et externes, la dignité de caractère exigée des gentilshommes devait s'appliquer au langage employé par ces derniers lors de leurs relations sociales, mais aussi à l'occasion des conflits. Un vernis devait à chaque instant recouvrir leur susceptibilité. Comme le rappelle Stowe : *“This exchange of letters and words became in effect a contest in which the all-important moral advantage lay in the display of controlled resentment”* (1990 : 11). Cette maîtrise évita de nombreux déboires à Jackson, et la perte momentanée de ce contrôle fut l'occasion de terribles actes dont il fut tour à tour l'auteur et la victime.

La maîtrise du sentiment

Maîtrise est le mot-clef dans un monde régi par un code qui repose si complètement sur le sentiment pour son application. Le sentiment de soi, de son rôle et de sa position sociale, sont les garants d'une communauté égalitaire composée exclusivement d'hommes, dans laquelle chaque gentilhomme a sa place reconnue par les autres dans une fraternité de classe et d'appartenance à une caste dominante. Stowe écrit :

Personal and social worth had the same horizon, in this view, if a man merely adhered to the code of honor (...) the code helped to establish a community of gentlemen unified in their aspirations because all were equally open to challenge. (...) [It was an] ideal of male equality (...) the code depicts an ideal society of

⁴²² Voir notre discussion de la liberté d'expression dans un tel monde (infra, 416-421).

⁴²³ Capitales respectives de la Virginie et de la Louisiane, modèles de l'idéal sudiste des bonnes manières, du goût et du raffinement.

upper-class males who band together to reinforce the most important linchpin of their power: their freedom to act unilaterally because of their unquestioned unity (1990 : 20-21).

Stowe le note lui-même, cet idéal unitaire parvient mal à contenir chez les planteurs le sentiment de liberté individuelle dont l'effet centrifuge menace à tout moment de détruire son fragile équilibre. Pourtant, la discipline et la maîtrise de soi étaient prônées ardemment par les parents à leurs enfants adolescents. Un tel contrôle permettait non seulement de s'intégrer à la société, mais aussi d'échapper aux vices qui guettaient les jeunes hommes éloignés de leurs foyers. Jane Censer confirme cet état d'esprit chez les planteurs de Caroline du Nord : ***"By college age, sons were exhorted to provide their own discipline—a self-control that would bar such expensive and dangerous pastimes as gambling, heavy drinking, and the frequenting of prostitutes"*** (1984 : 51). Beaucoup de conflits naissaient de soirées de jeux trop arrosées, et de tels conseils tendaient à prévenir les abus de tous ordres. D'ailleurs le code irlandais (1777), un des inspirateurs des pratiques sudistes, conseillait de ne pas envoyer de défi les soirs de fête (Règle 15, Williams, 1980 : 102). Le code mettait ainsi en garde contre tout débordement agressif injustifiable autrement que par l'abus de boisson.

Wyatt-Brown (1983 : 99) voit dans l'attention au regard des autres une influence stoïcienne plutôt que chrétienne, puisque la vindicte publique effrayait davantage un sudiste que la colère du Très-Haut. Stowe note le détachement dont devaient faire preuve les belligérants dans toutes les phases du conflit d'honneur : ***"Self-control, first in the face of offense and finally in the face of death, became the mark of manliness throughout the confrontation"*** (1990 : 11). Le gentleman devait absolument conserver son sang-froid face à l'insulte ou à l'agression, ainsi que le stipulait le code de Wilson en 1838 : ***"Whenever you believe you are insulted, if the insult be in public, and by words or behavior, never resent it there, if you have self-command enough to avoid noticing it. If resented there, you offer an indignity to the company, which you should not"*** (cité dans Williams, 1980 : 91). Les bonnes manières impliquaient une façade polie en toutes circonstances, une retenue qui distinguait le gentilhomme du vulgaire.

Cette attitude toute aristocratique avait pu s'appliquer un temps en Virginie⁴²⁴, mais les conditions de la frontière et l'avènement d'une nouvelle classe de *self-made men* aspirant à être des gentilshommes laissèrent libre cours aux caractères irascibles des nouveaux maîtres. Jackson et ses pairs respectaient peu ce devoir de réserve et laissaient aller leur ire sans beaucoup de retenue. Encore une fois, le peu de duels auxquels Jackson participa prouve que la colère pouvait s'apaiser par des moyens pacifiques. Le rôle modérateur de l'entourage fut sans doute aussi déterminant dans la résolution des conflits⁴²⁵.

⁴²⁴ Wyatt-Brown (1983 : 88-89) indique qu'au xviii^e siècle, les grandes familles virginiennes restreignaient l'accès à leur cercle aux seuls membres des familles les plus riches et les mieux nées (souffrant néanmoins d'un complexe d'infériorité vis-à-vis des aristocrates de la Mère-Patrie qui regardaient leurs "cousins" américains avec grand dédain). Mais, l'extension géographique du siècle suivant ne permit pas de conserver cette pratique hautement élitiste et le terme de "gentilhomme" fut dévoyé par le trop grand nombre de prétendants au titre. En outre, la maîtrise de l'émotivité était activement exercée au xviii^e siècle, voir à ce propos Jan Lewis, "Domestic Tranquillity and the Management of Emotion among the Gentry of Pre-Revolutionary Virginia," *WMQ*, 1982.

Bien des oppositions furent aplanies grâce à l'entreprise des amis et des proches. À cet égard, le rôle des seconds dans les conflits était primordial. Dans son chapitre consacré aux seconds, Wilson les enjoint de tout tenter pour calmer la fureur de leur ami et de minimiser les fautes de l'adversaire :

Use every effort to soothe and tranquilize your principal, do not see things in the same aggravated light in which he views them, extenuate the conduct of his adversary whenever you see clearly an opportunity to do so, without doing violence to your friend's irritated mind. Endeavor to persuade him that there must have been some misunderstanding in the matter. Check him if he uses opprobrious epithets towards his adversary, and never permit improper or insulting words in the note you carry (Williams, 1980 : 92 ; Stowe, 1990 : 11).

Au cours de la querelle publique et privée qui l'opposa au jeune Dickinson (27 ans), Jackson reçut une lettre du patriarche de la communauté ⁴²⁶, James Robertson, qui, effrayé du tour que prenaient les événements, le pria de reconsidérer son attitude envers le jeune homme. La position sociale prééminente de Jackson et son âge (il avait alors 39 ans), lui permettaient de se retirer sans déshonneur et de mettre fin à la dangereuse escalade du conflit. De plus, Robertson insistait à la fois sur la perte d'un homme talentueux tel que Jackson ainsi que le remord qui ne manquerait pas de le ronger s'il tuait son adversaire. Enfin, il ne cachait pas à Jackson que les "personnes raisonnables" trouvaient le duel ridicule et s'offusqueraient que Jackson s'y adonnât. Robertson était conscient de l'état d'esprit sous l'emprise duquel agissait son ami et tentait d'en minimiser la portée : ***"on Reflection I am certain your good sence will dictate to you that no Honer can be attached lther to the Conquered or the Conqueror, and satainly the Consequances ought to be taken in vew"*** (Moser, II : 83). Trop hors de lui pour écouter ce conseil, Jackson tua Dickinson et fut ostracisé par la société de Nashville pendant des années.

Cette constance dans la haine et le désir de revanche pouvait être d'un autre côté entretenue, encouragée ou soutenue par les amis et les proches des principaux. Si Robertson s'inquiétait de la tranquillité d'esprit de Jackson après son meurtre, d'autres tels que John Overton y voyaient plutôt une libération et un bienfait pour la société. D'autres encore apportaient à la querelle leur maladresse et leur propre agressivité ⁴²⁷. Le lendemain du duel, Overton écrivait à Jackson, dans une lettre déjà citée où il se félicite

⁴²⁵ D'après Remini (I : 102), le général Robertson intervint avec succès auprès de Jackson et Sevier, qui signèrent une paix provisoire en 1797. En revanche, il ne parvint pas à raisonner Jackson dans son duel avec Charles Dickinson en 1806.

⁴²⁶ Robertson était le co-fondateur de Nashville, membre proéminent de l'expédition pionnière de 1779-1780. Dans ce sens, il était considéré comme le père spirituel de la colonie, puis de l'État du Tennessee. L'autre figure fondatrice de la région, John Donelson (le beau-père de Jackson), était mort dans des circonstances mystérieuses en 1786.

⁴²⁷ Une telle personne, Thomas Swann, peut-être sans mauvaises intentions au départ, mais avec beaucoup de maladresse, généra le ressentiment nécessaire au duel dans l'affaire Dickinson de 1806. Remini écrit à son propos : *"Swann took it upon himself to act as go-between, carrying statements back and forth between Jackson and Ervin and Dickinson, perhaps misunderstanding or misrepresenting what was told him as he went his meddling way from one to the other. At one point he got caught in the cross fire"* (I : 137).

de l'issue de la querelle en des métaphores qui voilent de leur euphémisme la réalité de la mort de Dickinson. En outre, l'atmosphère des conflits humains propre au duel est ici évacuée au profit d'une rhétorique religieuse qui évacue la passion des hommes et fait place à la sérénité d'une décision divine, sans appel ni remord⁴²⁸.

Soixante-douze "citoyens de Nashville" et de la région firent une pétition pour demander qu'un bandeau noir orne les deux journaux de Nashville en signe de deuil, accompagné du texte dont voici un extrait : ***"In the prime of life, and blessed in domestic circumstances with almost every valuable enjoyment, he fell a victim to the barbarous and pernicious practice of duelling"*** (Parton, I : 302). Les signataires avaient pris soin de ne pas mettre Jackson directement en cause, mais celui-ci écrivit néanmoins de sa couche (il avait reçu une balle près du cœur) à l'éditeur et demanda la liste des noms. Il envoya une lettre de protestation qui fut publiée dans le même numéro :

I am informed that at the request of sundry citizens of Nashville, and its vicinity, you are about to dress your paper in mourning, as a "tribute of respect for the memory, and regret for the untimely death of Charles Dickinson." Your paper is the public vehicle, and is always taken to be the public will, unless the contrary appears. Presuming that the public is not in mourning at this event, in justice to that public, it is only fair and right to set forth the names of those citizens, who have made the request. The thing is so novel, that the names ought to appear that the public might judge [whether] the true motives of the signers "were a tribute of respect for the deceased," or something else, that at first sight does not appear (Moser, II : 101).

Vingt-six personnes ayant eu vent de sa demande retirèrent leur signature. Jackson pensait que si certains condamnaient son action, ils devaient le faire à visage découvert. Dans un affrontement public, il était nécessaire que les deux parties en présence soient reconnues et nommées. La querelle s'inscrivait dans le rapport normal d'autorité et de rivalité entre pairs. Le rituel était ainsi respecté.

En politique, nous avons dit qu'il était possible de s'opposer aux paroles de son adversaire, tant que ses sentiments n'étaient pas impliqués par une allusion personnelle ou une mise en cause de sa moralité. Dans le cas contraire, une demande immédiate de clarification ou d'explication suivait les propos jugés incriminants. Ainsi, la parole codifiait non seulement les rapports sociaux, mais encore donnait la valeur de ces relations puisque le respect (ou le manque de respect) exprimé verbalement marquait le degré d'estime et d'amitié que l'on voulait montrer à son interlocuteur.

Stowe va même plus loin et stipule les données du marché : ***"Insult or the risk of it was a kind of social currency for the exchange of power"*** (1990 : 47). De même que l'honneur avait sa valeur sociale, l'insulte mesurait la valeur d'un homme à l'âpreté avec laquelle il demandait réparation. Ce rapport de force fondé sur la virulence du langage, et son contraire, sa sobriété respectueuse, organisait le discours social et le type des rapports entretenus. Dans la missive de Robertson à Jackson dont il a déjà été question, Robertson prend de multiples précautions oratoires pour ne pas attaquer davantage un

⁴²⁸ À cette justification religieuse font d'ailleurs écho les propos de Jackson quant à son instrumentalité dans la guerre contre les Anglais en 1812 (Ward, 1955 : 107).

homme dont l'orgueil était déjà blessé et les nerfs à vif. Robertson commence ainsi sa lettre :

if I have wandred in aney maner from the true line of Frenndship, will you pass it over as an Errore of one who wishes you well from the bottom of my hart.

Aux deux-tiers de sa lettre, il réitère son attachement à Jackson et l'assure de son amitié, seul sentiment qui lui permette la liberté de ton avec laquelle il s'exprime :

if I had aney dout of being in your frenndship, I should not have taken the liberty to trobel you with sentiments on this subject, but as I have from the Earleys acquaintance bin attached to you and the long acquaintanc and Friendship I have formed with the Famuley you are connected with makes it my dutey to give you my opinion. I should have said advice, if I had bin caperble of giving you such
(Moser, II : 84).

De telles précautions étaient encore plus nécessaires quand les correspondants n'étaient pas intimes. Il fallait se garder de toute allusion déplacée. Pourtant, selon Stowe, les mots permettaient souvent à la diplomatie, ou à la rage, de s'exprimer à la place des armes : ***"an affair did not lead to a duel unless words failed"*** (1990 : 10). Ainsi, la circulation de lettres, même furieuses et insultantes, consumait dans l'échange la rancune des adversaires et laissait le temps, aux intermédiaires d'oeuvrer pour la paix ou la réconciliation, aux principaux de se calmer et de prendre l'exacte mesure des choses. La querelle qui opposa Jackson à John Sevier en 1797, puis en 1803, dispose d'un solide fond de lettres qui témoignent de la locacité des protagonistes et de l'intensité de leurs propos à chacune de leurs rencontres. Il paraît évident au lecteur de ces lettres que la fougue et la haine dépensées par les deux hommes dans leur correspondance fut si intense qu'il ne leur restait plus beaucoup d'énergie une fois arrivés au lieu de rendez-vous. Pour le bien des protagonistes, les mots épuisèrent salutairement les coeurs.

Les querelles sanglantes

L'échec des mots

Les formes de querelles étaient multiples, mais il a été montré précédemment avec Stowe (1990) que la plus répandue était la querelle de mots dans laquelle les gentilshommes trouvaient l'expression commune de leur rang et noyaient leurs griefs dans un virulent échange verbal. Le plus souvent, les principaux recevaient et écoutaient les judicieux conseils de leurs proches et le combat sanglant pouvait être évité. Un arrangement à l'amiable, propice à ménager l'honneur blessé de chacun, éteignait les passions et scellait au mieux une réconciliation, à tout le moins une indifférence fière et muette. Lorsque les mots échouaient dans leur médiation, la forme régulière était alors le duel. Le dérapage arrivait vite, comblant le vide de l'échange interrompu, substitut conventionnel à l'échec de la réconciliation qui témoignait d'une brèche insupportable dans l'harmonie mythique requise par la société des planteurs.

On se souvient que John McNairy avait regretté l'impossibilité du dialogue avec Jackson. À ce moment précis, le seul recours se trouvait dans le code de conduite commun aux planteurs, c'est-à-dire, la défense de leur bonne foi et de leur réputation, entachées par l'apparente impasse de la parole : **"Sir, if any of my words or actions have made me responsible, I am ready to answer for them as honor may direct"** (Smith, I : 143). Ainsi, la responsabilité mise en cause par l'échec des négociations appelait à une résolution plus radicale par le langage des armes. Cette notion de responsabilité devant ses actes et ses paroles illustre l'avertissement de Stowe : **"Language was a difficult tool perilously used"** (1990 : 18). Et si reconnaître ses torts honorait un gentilhomme, l'orgueil de celui-ci le poussait rarement à s'exécuter.

La responsabilité mettait en cause l'attitude du gentilhomme face à ses paroles et à ses actes. Dans deux querelles de l'année 1817 avec des généraux ⁴²⁹, Jackson en appela à cette responsabilité en exigeant une clarté cristalline quant à ses engagements. Le 8 septembre 1817, il écrivait :

I have not permitted myself for a moment to believe that the conduct ascribed to you is correct. Candor, however, induces me to lay them before you, that you may have it in your power to say how far they be incorrectly stated. If my order has been the subject of your animadversion, it is believed you will at once admit it and the extent to which you may have gone (cité dans Parton, II : 377).

Alors que son caractère est une force immobile, inhérente et "sédimentée", comme dit Paul Ricoeur, l'autre constituant de sa réputation, c'est bien la responsabilité qu'il endosse envers les autres et non pas seulement la "perpétuation" (Ricoeur, 1990 : 195) de son seul caractère, c'est l'interaction acceptée avec le monde sous forme d'un contrat qui le lie avec la société et avec lui-même, ce que Jackson appelle son "devoir" : **"I shall always do my duty under every circumstance under which I may be placed"** (Bassett, I : 372). Cette profession de foi illustre la définition que donne Ricoeur (1990 : 195) du "maintien de soi" qui n'est autre que le concept qui sous-tend la parole tenue, la promesse réalisée.

Jackson a effectivement toujours été présent au rendez-vous. Que ce soit pour payer ses dettes, se battre en duel ou conduire une campagne militaire, ses créanciers, ses adversaires, ses subordonnés ou ses supérieurs hiérarchiques ont toujours pu mesurer la corrélation étroite entre ses actes et ses paroles. Ce maintien de soi à travers la parole tenue, Jackson le professait ouvertement. Il écrivait à Aaron V. Brown en février 1843 : **"It is a just maxim, that acts speak louder than words"** (Bassett, VI : 201). Pourtant, la responsabilité des mots pour celui qui les prononce l'engage autant qu'un acte. Lorsque le général Scott conteste les décisions de Jackson lors d'une discussion avec quelques amis, il engage sa responsabilité de gentilhomme et doit prendre garde à ne pas entacher

⁴²⁹ Il faut remarquer la proximité de ces conflits entre militaires à une époque où Jackson affrontait à la fois le prestige de sa victoire de 1815 et les critiques ou les vexations liées à son statut de Héros national. L'exacerbation de son sentiment patriotique lié à une sensibilité encore plus marquée que d'habitude aux remarques désobligeantes lui firent écrire des mots très durs à des hommes mesurés dans leurs réserves à son encontre. L'implication regrettable de mauvaises langues et de malentendus en tous genres envenima les deux affaires au-delà des causes qui les précipitèrent (pour la lettre anonyme qui mit le feu aux poudres, voir Moser, IV : 134).

la réputation (et à ne pas irriter les sentiments) de celui dont il parle (Remini, I : 342-343).

On a souvent accusé Jackson de prendre les attaques contre ses décisions ou sa politique comme des affronts visant sa personne, mais la vérité du personnage transcende son identité et son caractère propres. Cette vérité s'étend à ses actions, qui ne sont que le prolongement de lui-même dans le monde sensible, des paroles appliquées à la réalité des choses. Ainsi, toute attaque sur les réalisations porte aussi la critique sur le principe qui les fonde; rappelons au passage la définition de Francis Grund ⁴³⁰ disant de Jackson qu'il était un tout, "conception, détermination et action" (cité dans Frazer, 1982 : 214).

La confusion des genres : la rixe

Les hommes de la frontière, tout gentilshommes qu'ils fussent, laissaient parfois leurs passions et leur rage mener leur conduite. Alors, des batailles de rue souvent sanglantes venaient entacher leur honorable réputation et ils se conduisaient comme des petits voyous, avec l'intention mutuelle de s'assassiner. Jackson se battit plusieurs fois dans les rues de Nashville, de préférence dans la taverne que fréquentaient les gentilshommes de la ville ⁴³¹. Ces échauffourées, souvent cocasses, parfois sanglantes, montrent la limite du discours et l'intensité des passions lorsque les corps entraient en contact.

À la langue soutenue et pleine des effets langagiers du code se substituaient des invectives et des bagarres indignes des grands principes auxquels tous étaient censés adhérer. Sur ce point, cependant, chacun s'accordait également à reconnaître que l'honneur exigeait une réponse immédiate, dans les mêmes termes imputés à l'insulte, ce que le code du gouverneur Wilson (1838) reconnaissait : ***"If the insult be by blow or personal indignity, it may be resented at the moment, for the insult to the company did not originate with you"*** (cité dans Williams, 1980 : 91). Ce "ressentiment" s'exprimait d'une façon fort violente et peu civile.

Les incidents étaient souvent liés à des affaires plus importantes, se faisant l'écho de conflits secondaires avec les acteurs périphériques à la querelle principale. Suite à la mort en duel de Charles Dickinson, John Overton, énonça à Jackson dans une lettre du 12 septembre 1806 la marche à suivre face aux provocations des amis du défunt :

These observations, you know come from a friend who has not only thought maturely upon the subject, but from one who has consulted the feelings and opinions of many judicious men of honor—Should you be assaulted by any of the younger, or inferiour gang repel it with a stick &c—Those of stability & standing in society you will chastise should proper occasions occur, in a proper manner—But never, never my dear sir, hurt the feelings of your friends, by

⁴³⁰ Grund était un peintre allemand qui visita les États-Unis et publia un récit de voyage intitulé *Aristocracy in America* (1839), (New York, 1959).

⁴³¹ Jackson fut également poursuivi pour coups et blessures à plusieurs reprises. Une telle inculpation lui coûta peut-être la nomination de gouverneur de Louisiane en 1804, après une lettre de dénonciation envoyée à Jefferson s'opposant à sa candidature, celle-ci pourtant soutenue activement par ses amis politiques (Moser, II : 16n1).

putting yourself on a level with boys, instruments, mere tools of others—doing yourself no honor, perhaps losing your life with one of them, and their enmity is bitter enough, to even hire if they could get hands (...) you might deprive yourself of (...) the chance (...) of chastising in a proper manner, the prompters behind the curtain (Moser, II : 109).

Les recommandations d'Overton font écho au mécontentement qui parcourut la communauté de Nashville après le duel (Remini, I : 143). Déjà sous le coup d'une opprobre liée à la mort de Dickinson, un meurtre déguisé selon certains, Jackson ne pouvait laisser ternir plus avant sa réputation en se battant contre d'indignes seconds couteaux qui cherchaient la gloire en abattant un des piliers de l'élite régionale. On retrouve également dans l'avertissement d'Overton la menace toujours présente d'un complot mené par des intrigants (*prompters*) qu'il faudrait un jour châtier⁴³².

Dans la nébuleuse de la querelle Jackson-Sevier et après le fameux duel relaté plus haut, un citoyen anonyme publia un article dénonçant l'attitude de Jackson. Le secrétaire de l'État du Tennessee, proche de Sevier, fut suspecté d'en être l'auteur⁴³³, encourageant les foudres de Jackson. Celui-ci réclama une entrevue qui dégénéra immédiatement en affrontement quand Maclin maintint son innocence face aux accusations de Jackson. Le juge Howell Tatum accompagnait son collègue à la Cour supérieure dans cette visite et produisit un compte rendu des faits :

Judge Jackson replied that he was a rascal, or a damned rascal, I do not remember which (...) Mr. Maclin replied that he was no more a rascal than the judge, upon which reply the judge struck Mr. Maclin with a cane which he had in his hand, who upon receiving the stroke wheeled around and went briskly seven or eight yards and made search for a weapon to return the assault, as it appeared to me. Judge Jackson then drew a sword from his cane, which I then supposed, by the judge's not advancing immediately, was only intended as a defensive preparation against any weapon which Mr. Maclin should procure to return the assault with. Mr. Maclin, in his apparent search of a weapon, discovered and took up a brick-bat, which he threw at the judge with (...) violence (...) The bat was fended off by the judge's left hand. Mr. Maclin ran off, and the judge, taking his sword in his left hand and the scabbard part in his right, ran after him a few yards and then threw the scabbard with violence after Mr. Maclin, which, I believe, hit him. Mr. Maclin then caught up another brick-bat, but whether he threw it or not I cannot recollect (Smith, I : 491-492).

On voit que le juge de la Cour supérieure se bat cette fois à coups de canne et de briques avec le secrétaire de l'État. Nous sommes loin de ce combat symbolique entre deux hommes d'une même caste qui vise à conserver l'harmonie des relations entre les hommes de pouvoir. Ici, le combat de rue et ses aléas a remplacé le code et le champ

⁴³² On se souvient des paroles d'Overton au lendemain de la mort de Dickinson concernant les serpents qui infestent à son insu la société et qu'il faut éradiquer (Moser, II : 100).

⁴³³ Jackson fait montre dans son raisonnement d'une logique propre au code de l'honneur lié à l'éthique et à la responsabilité des actes individuels : "*Judge Jackson insisted that as he had brought the piece to the printer he, Mr. Maclin, should be considered by him as the author, as if he, Mr. Maclin, did not wish to be so considered, it was improper for him to bring the piece to the printer without being able to name who was the author*" (Smith, I : 491).

d'honneur, la rixe supplante la joute politique. Jackson était un gentilhomme, mais aussi un fieffé bagarreur. L'image du planteur du xix^e siècle ne reflète qu'imparfaitement celle du modèle virginien (Cash, 1941) des siècles antérieurs. L'environnement, les conditions matérielles de l'enrichissement, l'éducation, l'idéologie tendaient à forger une élite sudiste étrangère au credo aristocratique et à ses pratiques délicates héritées de l'Angleterre du xvi^e siècle qui avaient encore une petite influence sur la Virginie de Jefferson.

L'avertissement de John Overton n'empêcha pas Jackson de se trouver à nouveau dans une position délicate quelques années plus tard, ce qui montre sans doute la constance de son caractère et surtout de sa conception de l'honneur et de l'amitié. Une altercation sanglante opposa Jackson au frère de Thomas Hart Benton (futur sénateur et ami politique du président Jackson, au surnom affectueux de "Lion du Missouri"), Jesse Benton qui voua une haine à Jackson jusqu'à sa mort. Cette rixe dans un bar de la ville valut à ce dernier deux balles dans le corps, l'une fracassant l'épaule, l'autre rongéant l'os du bras pendant près de vingt ans (Parton, I : 386-398 ; Remini, I : 180-186). Ceci à quelques semaines de son départ pour la première campagne militaire contre les Creeks.

William Carroll était à l'époque un jeune protégé de Jackson, ce qui lui valait des inimitiés et des jalousies. Provoqué en duel par deux fois, il s'était défaussé en affirmant que les demandes ne provenaient pas de gentilshommes suffisamment respectables. Les mauvaises langues firent leur oeuvre et Jesse Benton, une figure respectée de la communauté, mais connue pour son irascibilité, fut convaincu de provoquer Carroll, celui-ci ne pouvant refuser le combat contre une telle personnalité (Remini, I : 181). Le jeune officier fit alors appel à Jackson, son supérieur hiérarchique, pour le seconder, ce que Jackson accepta malgré son âge, sa position sociale, et surtout son amitié avec Thomas Hart Benton, son aide-de-camp et frère de Jessie, alors à Washington afin d'obtenir le paiement par le ministère de la Guerre des dépenses encourues par Jackson lors d'une récente campagne militaire avortée (Parton, I : 387 ; Remini, I : 182 ; voir aussi Moser, II : 406)⁴³⁴.

Il est difficile de définir précisément quelles furent les raisons pour lesquels Jackson s'engagea dans cette malheureuse affaire. Il donna à Thomas H. Benton une version finalement assez peu crédible sur son engagement, le 4 août 1813⁴³⁵ : ***"When I even[tually came] to act as the friend of Carrol, it was [yet un]certain with whom he (Major Carrol) [would have] to contend on the theatre of action. [When I ha]d recd. a note from Johnston by your [brother he ha]d no idea it would be with him he would have [to fight]"*** (Moser, II : 419). Ainsi, Jackson se disculpe de l'accusation d'avoir sciemment et depuis le début, cautionné un duel contre le frère de son ami. Il affirme dans la même lettre (un long texte de plus de quatre pages) qu'en portant une lettre de Carroll à Benton, il tenta en vain de raisonner les belligérants, et particulièrement Jesse Benton :

In this stage I hope to compromise the affair honourably for both It was not

⁴³⁴ Benton présente ainsi le service rendu : *"The day on which you superintended the shooting of my brother, I was in the war office in Washington city, exerting my very poor abilities according to your wishes on a subject which lay very near to your heart"* (Moser, II : 414).

⁴³⁵ Le duel avait eu lieu le 14 juin (Moser, II : 408).

understood to be a challenge, nor do I believe any individual ought to view it in that light—your brother seemed to think it must be viewed as a challenge or containing such language as was intended to extract a challenge—I had received Major Carrol's assurances, that it was not intended for either purpose—I assured your brother it was not, nor should it be considered in that light, and required him to consult with some experienced and honourable friend (...) I wished that he should [take a different] view of the subject. And to this end I us[ed my influence], but in vain (Moser, II : 419).

De telles affirmations sont difficilement vérifiables sans la lettre en question qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. En tout cas, les mots de Jackson trahissent ici la grande confusion des esprits, l'excitation et l'emportement qui devaient présider à la rencontre. Le caractère de ces hommes ne prêtant pas à l'apaisement des coeurs et Jackson n'étant pas précisément le médiateur le plus approprié à la circonstance. On sait en outre ce que l'échec d'une médiation, prétendue ou avérée, pouvait entraîner.

Jackson l'avait dit, Carrol était son ami et son protégé, tandis qu'il connaissait à peine Jesse Benton. De plus, l'impression de cabale contre Carrol ne le rendait que plus sympathique à ses yeux : ***“Major Carrol came to my house, stated to me, that he had been assailed in his reputation, and that he was about being oppressed, by accumulated insults, challenges, and injuries from different quarters. I then & still believe Major Carrol to be a man of worth and honor”*** (Moser, II : 419). On connaît l'aversion de Jackson pour les complots et sa propensité à en voir fleurir tout autour de lui. Ce préjugé de départ ne pouvait que se renforcer au vu des événements et de l'apparente intransigeance de Jesse Benton (telle que présentée par Jackson). L'étape suivante décrite par Jackson implique sa fidélité à sa parole et à son amitié, dans des termes connus et codifiés :

[to] my astonishment, your broth[er challenged] Major Carrol. Was I Sir to aba[ndon him] in his situation? because your br[other] thou[ght] proper to intrude himself into th[e] disputes of other men, in which on princip [les] of honor he was not bound to take any part. Could you or any man living expect I would abandon a friend at this criticle moment let who would unexpectedly obstrude himself—[No]! It is believed not—Suppose Carrol had a brother and you in his situation, would you expect me to abandon you—If you would Sir I know myself incapable of such an act! (Moser, II : 420).

L'explication était close : les circonstances et son honneur justifiaient à ses yeux sa conduite. Thomas H. Benton expose une version différente des priorités à prendre en compte. Il détaille précisément les points que Jackson aurait dû respecter :

On my return I heard of my brothers duel with Mr. Carrol, and of your agency in that affair. what I have since said on this subject may be reduced to three or four heads. 1. That it was very poor business in a man of your age and standing to be conducting a duel about nothing between young men who had no harm against each; and that you would have done yourself more honor by advising them to reserve their courage for the public enemy. 2. That it was mean in you to draw a challenge from my brother by carrying him a bullying note from Mr. C. dictated by yourself, and which left him no alternative but a duel or disgrace. 3. That if you could not have prevented a duel you ought at least to have conducted it in the

usual mode, and on terms equal to both parties. 4. That on the contrary you conducted it in a savage, unequal, unfair, and base manner (Moser, II : 414).

On se souvient du texte de John Overton enjoignant à Jackson de ne pas se laisser entraîner dans une querelle de jeunes hommes ("boys"). Benton réitère ce précepte, ajoutant que Jackson a surenchéri en dictant le message dont il était porteur, une information à charge contre la prétendue neutralité de la lettre à Jesse Benton. Enfin, non seulement Jackson n'a pas pu éviter le duel, mais Benton l'accuse d'avoir organisé une rencontre dont les termes s'écartaient honteusement des pratiques habituelles⁴³⁶.

En 1824, William Carroll, alors gouverneur du Tennessee et adversaire politique (temporaire) de Jackson (Remini, II : 46-52), écrivit pourtant un compte rendu à la demande d'Andrew Jackson Donelson, en campagne présidentielle pour son oncle. Dans cette déclaration, Carroll confirme plutôt la version de Jackson, notamment en revendiquant la paternité du message à Jesse Benton, mais également en insistant sur le désir d'apaisement et de conciliation montré par Jackson dans l'affaire. Carroll conclut ainsi : ***"throughout the whole affair, so far from General Jackson's attempting to excite a quarrel, his advise to me was of the most conceliating and forbearing character"*** (Bassett, I : 311-312). Quoi qu'il en soit, ce premier acte d'une querelle aux multiples ramifications laissa bientôt la place à une confusion extraordinaire dans les actes. Si le duel devait préserver la société de l'anarchie des oppositions individuelles, la rencontre Benton-Carroll provoqua une perturbation choquante de l'ordre public.

Plusieurs versions témoignent de la sanglante fusillade qui opposa les frères Benton à Jackson et ses amis, le samedi 4 septembre 1813. Toutes attestent cependant de sa terrible violence, confirmant ainsi l'opinion de Thomas H. Benton : ***"the most outrageous affray ever witnessed in a civilized country"*** (Moser, II : 425). Deux récits établissent les faits et décrivent la mêlée, la rage et l'heureuse confusion qui permit d'éviter la précision des coups. James W. Sitler fut un témoin de la scène :

I certify that on the morning of the fourth of September I was standing on the steps of Talbots Hotel when Genl Jackson and Col Coffee passed by; they went to the post-office; on their return, they passed Mr Jesse Benton on the pavement in front of Talbots house; Jesse Benton stept into the Bar-room-door, Genl Jackson in the passage door, as he (Jackson) stept in the door he spoke to Col Benton, (who was either in the passage or on the back portico), Now defend yourself, you damned rascal and drew a pistol from under his coat; (Jesse Benton had passed through the bar-room to the door that opens into the passage, from which place he shot at the Genl) immediately after the Genl spoke there, were, three or four pistols fired in quick succession, by the Bentons and Jackson. I ran into the passage and found the Genl laying in the back-door, and Jesse Benton with a pistol in his hand, in the act of shooting or striking; when I caught hold of the Genl drew him from under the pistol and placed him on his feet; at this time Mr. Hays had laid hold on Benton; Col Coffee did not fire till Genl Jackson had been shot down, he then fired at Col Benton who was standing on the back portico (Bassett, I : 317).

À cette fusillade de western version Sam Peckinpah, Thomas H. ajoute quelques détails

⁴³⁶ Nous reviendrons sur ce point dans la partie consacrée au rituel du duel, infra (397-407).

de la fureur qui s'empara des amis de Jackson :

Daggers were then drawn. Col Coffee and Mr Alexander Donaldson made at me, and gave me five slight wounds. Capt. Hammond and Mr Stockley Hays engaged my brother (...) They got him down: and while Capt. Hammond beat him on the head to make him lay still, Mr Hays attempted to stab him, and wounded him in both arms, as he lay on his back parrying the thrusts with his naked hands. From this situation a generous-hearted citizen of Nashville, Mr Sumner, relieved him. Before he came to the ground my brother clapped a pistol to the body of Mr Hays to blow through him, but it miss fired (Moser, II : 426).

On remarquera le courage des témoins qui s'interposaient dans une fusillade à tout le moins aléatoire. La rixe révèle dans la crudité de sa violence tout ce que le langage du code tentait de réprimer. Avec les insultes, la perte de contrôle, la fusillade aveugle, l'éthique de l'affrontement individuel est transformée en mêlée sauvage où les coups de couteaux hasardeux trouent la cuirasse de l'honorabilité. Le chaos social d'une élite agissant aux yeux de tous comme une bande de voyous sanguinaires⁴³⁷ ne pouvait que ternir l'image d'une caste dont l'autorité reposait sur l'apparence honorable, indiquant dans sa superbe la noblesse et la respectabilité du caractère. En violant le rituel censé résoudre les différends, Jackson et Benton portaient atteinte aux lois symboliques de leur aspiration à l'autorité.

Steven Stowe précise ce point important: ***"Only elite men could duel; everyone else gossiped or brawled"*** (1990 : 47). Mais l'élite pouvait également se bagarrer sans se soucier sur le moment des implications pour son organisation sociale. Le duel en tant que rite honorable trouvait dans la rixe désordonnée et sanglante un contrepoint qui marque à la fois la fragilité du système symbolique des planteurs, leur difficulté à respecter les engagements qu'il suppose, mais aussi l'ironie tragique d'une idéologie parfois impuissante à réfréner les instincts primaires des hommes qui s'en réclamaient sans cesse.

Le duel

Au-delà du symbolisme de la pratique, il est une réalité de la rencontre au champ d'honneur dont la mythologie d'Ancien Régime, les romans de cape et d'épée et les westerns modernes ont rendu suffisamment compte. Pourtant, il apparaît utile dans le cadre de cette étude du quotidien vécu par Andrew Jackson, de mettre en contexte cette circonstance éminemment romantique et d'en exposer les implications, afin que précisément l'affaire ne soit pas qu'une image d'Épinal, mais qu'elle s'inscrive dans des pratiques sociales courantes dans le Vieux Sud d'avant-guerre (Stowe, 1990 : 5). Passée la querelle de mots, les armes parlaient et de même que la rixe laissait libre cours aux pulsions, le duel montre le caractère tragique d'une mort annoncée. Loin du romantisme littéraire, cette pratique se révèle alors dans toute la crudité de son expression et la violence qui lui est inhérente.

⁴³⁷ Benton stipule dans son texte le caractère meurtrier de la rencontre : *"My own and my brothers pistols carried two balls each; for it was our intention, if driven to arms, to have no child's play. The pistols fired at me were so near that the blaze of the muzzle of one of them burnt the sleeve of my coat, and the other aimed at my head, at little more than arms length from it"* (Moser, II : 426).

L'affrontement ritualisé du code de l'honneur était le duel. Cette pratique fut empruntée à la fin du xviii^e siècle aux officiers français et anglais venus combattre lors de la guerre d'Indépendance (Wyatt-Brown, 1983 : 354). Le terreau culturel de Virginie et des États sudistes se prêtait parfaitement à l'adoption de cette pose aristocratique et perdura dans les États du Sud très tard dans le xix^e siècle⁴³⁸. Les historiens du Sud, dont Wyatt-Brown, soulignent l'adéquation du besoin de reconnaissance des jeunes gens et du caractère éminemment valorisant du duel :

Quite often their arrogance masked an uncertainty about their place in society and, indeed, about their manhood as well. The inexperienced youth was very likely to take his own measure of public opinion of himself, an inclination that forced a good number to fight—and die—when peers demanded it (1983 : 357).

Stowe confirme ce besoin de correspondance entre la conscience de soi et le regard des autres : ***“the affair interpreted a man's private sense of himself as tightly bound up with public display”*** (1990 : 49). L'extériorisation des sentiments éprouvés par ces gentilshommes établissait une carte sociale de territoires individuels qu'il était défendu ou dangereux d'envahir. Un des premiers documents de la main d'Andrew Jackson est un billet dans lequel il demande au destinataire, ancien officier révolutionnaire et avocat célèbre de la région, réparation (*Satisfaction*) d'un affront subi alors que les deux hommes s'opposaient sur un procès mineur :

To Waightstill Avery August 12, 1788 When amans feelings & charector are injured the ought to Seek aspeedy redress; you recd. a few lines from me yesterday & undoubtedly you understand me. My charector you have Injured; and further you have Insulted me in the presence of a court and a larg audianc I therefore call upon you as a gentilhomme to give me Satisfaction for the Same; and I further call upon you to give me an answer immediately without Equivocation and I hope you can do without dinner untill the business done; for it is consistant with the charector of agentilhomme when he Injures aman to make aspedy reparation; therefore I hope you will not fail in meeting me this day from yr. obt st Andw Jackson P.S. This Evening after court adjourned (Smith, I : 12).

Les biographes s'accordent pour dire que la remarque d'Avery ne comportait pas vraiment de caractère aussi insultant qu'il méritât un affrontement. Mais l'échange de coups de feu avec un personnage aussi prestigieux ne pouvait que profiter à Jackson vis-à-vis de la bonne société de la frontière et affirmer son indépendance, sa qualité d'homme respectable, lui qui ne possédait selon la tradition, lors de son arrivée à Nashville, qu'un “cheval et des chiens de chasse” (Remini, I : 37). Comme beaucoup de conflits où le verbe claquait haut et fort, le différend s'arrangea avant la rencontre et les deux hommes tirèrent chacun en l'air, pour faire bonne mesure⁴³⁹ (Parton, I : 161-162 ; Remini, I : 39). Jackson avait conforté sa place au sein de l'élite puisque Avery avait pris son défi au sérieux.

Le 7 janvier 1806, Andrew Jackson résumait les passions qu'entraînait sa querelle avec Charles Dickinson :

⁴³⁸ La Caroline du Sud, d'où émanent bien des codes écrits sur le duel, fut le dernier état à légiférer contre cette pratique bannie dans certains États du Nord depuis le siècle précédent (Stowe, 1990 : 6).

when the conversation dropt. between Mr. D[ickinson]. & myself, I thought it was at an end. as he wishes to blow the coal I am ready to light to a blaze that it may be consumed at once, and finally extinguished (Moser, II : 80).

La dispute avec William Cocke concernait une indiscretion, le différend avec John Sevier reposait sur la rivalité politique et la querelle avec les frères Benton sur une erreur de jugement de Jackson. L'affaire Dickinson expose une querelle qui va jusqu'au bout de son développement, sans obstacles ni compromis. La haine contenue dans les lettres se libère le jour de la rencontre et seule la mort règle le différend. Jackson se montra tour à tour conciliant et implacable, mais résista finalement à toute forme de médiation, s'arc-boutant au code, jurant qu'il laverait l'offense dont il avait été victime dans le sang de son adversaire. Répétons ici que le duel était une affaire de pouvoir entre des hommes de la même classe sociale : ***“Duels were a method for ascertaining who should exercise the power that the community of men was willing to accord the winners”*** (Wyatt-Brown, 1983 : 357). Instrument et expression de pouvoir, le duel comportait des éléments ritualisés très rationnels, mais dépendait souvent de comportements individuels irrépressibles et imprévisibles.

L'affaire commença par une course de chevaux qui n'eut pas lieu. Andrew Jackson tirait un profit extraordinaire de sa grande connaissance des chevaux. Il possédait une écurie conséquente et ses poulains gagnaient course sur course. Le fleuron de son haras se prénomma Truxton et avait déjà rapporté à son propriétaire des sommes considérables. Au début de l'hiver 1805, le 28 novembre précisément, Truxton devait courir contre le cheval de Joseph Ervin, Ploughboy. Or, Ploughboy s'était blessé et Ervin préféra déclarer forfait et payer les huit cents dollars de gage. Cet arrangement agréait également son beau-fils, Charles Dickinson. Jackson et ses deux partenaires, John Verell et Samuel Pryor, acceptèrent des billets à ordre, à condition que la moitié au moins fût payable immédiatement car Verell et Pryor devaient quitter le Tennessee sur l'heure. L'arrangement semblait avoir été accepté par les deux parties. Or, un ami de Jackson, Patton Anderson, affirma que les billets fournis par Ervin ne correspondaient pas à ceux pour lesquels les protagonistes s'étaient mis d'accord⁴⁴⁰.

Jackson parut confirmer l'accusation lors d'une entrevue avec Thomas Swann, un ami de Dickinson. Swann rendit compte à Ervin qui, accompagné de Dickinson, rencontra Jackson le 28 décembre, date à laquelle Jackson nia les faits et traita l'auteur d'une telle fable de menteur (*a damn'd Lyar*). Piqué, Swann demanda alors des explications par écrit à Jackson (signe avant-coureur d'un possible conflit entre gentilshommes) :

⁴³⁹ Un exemple célèbre de conflit similaire qui se termina sur une note d'humour concerne Henry Clay et John Randolph, deux éminents personnages politiques de la période jacksonienne. La balle de Clay avait troué le manteau de Randolph. Celui-ci tira en l'air et ajouta : *“You owe me a coat, Mr. Clay”* (Williams, 1980 : 59). Il est à noter cependant que le code irlandais de 1777 rejette catégoriquement le tir en l'air, le jugeant indigne du champ d'honneur : *“Rule 13 : No dumb-shooting, or firing in the air, admissible in any case (...) children's play must be dishonorable on one side or the other, and is accordingly prohibited”* (Williams, 1980 : 102). Cela prouve encore une fois combien les duellistes accommodaient les règles à leur guise.

⁴⁴⁰ Ces billets à ordre étaient des paris déjà émis en vue de la course annulée. Ce résumé est issu du texte d'introduction à l'année 1806, (in Moser, II : 77). On peut également lire la déclaration sous serment de Joseph Ervin, datée du 4 janvier, qui relate les faits tels que nous venons de le faire (*Ibid.*, 79).

The harshness of this expression has deeply wounded my feelings; it is language to which I am a stranger, which no man acquainted with my character would venture to apply to me, and which should this information of Mr. Dickinson be correct I shall be under the necessity of taking proper notice of (Moser, II : 78).

Désireux d'éviter un duel, Jackson signifia à Swann que le jeune homme n'était pas de sa caste, alors que Swann était venu de Virginie avec une lettre d'introduction pour un planteur établi, Edward Ward⁴⁴¹, un ami et voisin de Jackson.

Jackson répondit à Swann le 7 janvier, à son retour de Haysborough. Il prit très mal le ton de Swann et stipula que seul son statut d'"étranger" le poussait à répondre à la lettre (le jeune homme était nouveau à Nashville), ainsi que la mention de *"proper notice"*, expression familière du vocabulaire duelliste qui exigeait réponse. Jackson rappela sèchement quelques règles au jeune homme et le sermonna d'un ton supérieur (Moser, II : 79-81). Stowe mentionne la nécessité d'en imposer afin d'éviter de trop nombreux ennuis : ***"a steady look and a firm voice are good armor against impertinence"*** (1990 : 22). Jackson usa de cette stratégie avec le jeune homme, d'autant que son statut de gentilhomme n'était pas entièrement reconnu par les notables de la région⁴⁴².

Pourtant, c'est à Dickinson qu'il réserve les mots les plus durs de sa vindicte : ***"When the base, poltroon and cowardly <assassin> tale bearer, will always act in the <dark> back ground you can apply the Two latter, to Mr Dickinson, and see which best fits him, <and> I write it for his eye—and the latter I emphatically intend for him"*** (Moser, II : 80). Malgré l'adresse directe et l'insulte assumée, Dickinson lui faisait remarquer dans sa lettre du 10 janvier que ses propos sont obscurs, une indication qu'il cherchait sans doute à minimiser la portée de la missive : ***"Your letter is so replete with equivocation [equivocation] that it is impossible for me to understand you"*** (Moser, II : 81). Là encore, les mots créaient du flou dans le but d'atténuer les passions. Il semble que Jackson et Dickinson aient tous deux tenté, à diverses reprises, de rattrapper l'affaire.

A la fin de sa lettre à Swann, Jackson avait assuré qu'il fournirait toutes les explications nécessaires pour soigner le "Spleen" de Dickinson, plus l'aspirine pour les maux de tête : ***"at all times be assured I hold myself answerable for any of my conduct, and should any thing herein contained give Mr D. the Spleen—I will furnish him with an anodine as soon as I return"*** (Moser, II : 80). Une métaphore reprise allègrement par Dickinson, qui accentue ainsi l'escalade des mots entre les deux aphoristes : ***"I shall be very glad to know in what manner you give your Anodines and hope you will take in payment one of my most moderate Cathartics. Yours at command"*** (Moser, II : 82). La métaphore devenait meurtrière.

Ironiquement, le calmant auquel il est fait allusion ne fit qu'enflammer le mal un peu

⁴⁴¹ Ward était le planteur qui avait racheté l'ancienne propriété de Jackson, Hunter's Hill, quelques années plus tôt. Plus tard, Andrew Jr s'éprendrait de la pupille de Ward, Flora. Swann était sans conteste membre de la caste.

⁴⁴² On se souvient qu'un certain jour de 1788, le jeune Andrew Jackson défia le respectable Avery Waightstill pour des motifs tout aussi incertains. A présent, Jackson était le notable et prenait l'attaque de haut. Concernant le statut de Swann, Jackson fit rédiger à trois de ses amis des déclarations indiquant qu'il n'avait pas la qualité de gentilhomme et Nathaniel McNairy, un allié de Swann, proposa une "cour d'honneur" pour décider de son statut (Parton, I : 281-283).

plus. On voit ici que la raison de cette querelle s'efface très rapidement pour laisser la place aux sentiments exaltés, à l'orgueil des principaux et à l'irrationnel des passions. Les mots ne font plus office de catalyseurs. Ils ne se substituent plus au combat, mais le préparent, l'attisent, l'avivent. Les épistoliers se repaissent des mots comme d'un hors-d'oeuvre. Les insultes ne suffisent plus à calmer l'orgueil, la rage et leur soif de défi.

Jackson se trouvait de la sorte aux prises avec deux hommes qui lui demandaient réparation. Jackson rossa Swann dans une taverne et continua de lui refuser le titre de gentilhomme⁴⁴³ : ***“He had previously every assurance that I would not treat him like the gentleman, but that a caning would be given him in return for a challenge”*** (Bassett, I : 138 ; voir aussi Moser, II : 130-131). Jackson traita le jeune homme comme un gueux indigne de plus d'attention que quelques coups, ainsi qu'on en appliquait aux valets. L'épisode, haut en couleurs, vit Jackson assener un coup violent à Swann, celui-ci fit mine de dégainer une arme, Jackson sortit alors la sienne, se prit les éperons dans une chaise et tomba à la renverse, rattrapé de justesse par ses amis avant de s'écrouler dans l'âtre qui rougeoyait derrière lui⁴⁴⁴.

L'affaire prenait de telles proportions que les sages de l'État tentèrent d'intervenir auprès de Jackson, qui, à 39 ans, se devait de ne pas “permettre à la passion de prendre le meilleur sur [son] bon sens”. James Robertson, comme nous l'avons vu, lui écrivit la lettre mentionnée plus haut. Les deux hommes se connaissaient bien et s'appréciaient, mais Jackson n'écouta pas. Pourtant, la démarche de Robertson était publique. Dans une lettre à John Overton datée du 8 mars 1806, John Brahan, un capitaine de l'Armée en poste à Fort Southwest Point, informe le juge de l'intervention de Robertson afin de mettre un peu d'ordre dans le chaos de Nashville :

I am told that (...) Genl Robertson had interfered in order to put a stop to the business; & had got the whole of the parties bound over, to Keep the peace (...) I now enclose you Eastins paper[Impartial Review], which contains all the publications on the existing wars now in the vicinity of Nashville (Moser, II : 90).

Les têtes brûlées passèrent outre les conseils de prudence, d'où qu'ils vinssent. Le tragique rocambolesque s'accrut encore quand le conflit s'étendit aux seconds. Nathaniel McNairy, l'ami de Swann, provoqua John Coffee en duel, après avoir répondu aux allégations de Jackson mettant en doute son intégrité de gentilhomme. Comble d'absurdité, McNairy tira avant le compte de trois et blessa Coffee à la jambe, ce qui poussa celui-ci à l'insulter sur le champ d'honneur. Toutes les règles de bienséance se trouvaient ainsi bafouées (Parton, I : 286-289).

Dans le très long article du 10 février, publié dans l'*Impartial Review*, Jackson reprenait toute l'affaire et réitérait ses accusations à l'encontre de Swann et de Dickinson :

“Mr. Swann on this occasion has impertinently and inconsistently obstruded himself, he has acted the puppet and lying valet for a worthless, drunken,

⁴⁴³ Ce refus visait probablement à ne pas multiplier les duels, puisque Swann produisit de nombreuses lettres de gentilshommes virginien attestant de son caractère (Bassett, I : 138n3). Nathaniel McNairy, l'ami de Swann, dénonça d'ailleurs cette attitude et accusa le général de poltronerie (Bassett, I : 140n2).

⁴⁴⁴ “John Coffee's affidavit” cité dans Parton (I : 278-281).

blackguard scoundrel, who now is at war and flatly contradicts and gives Mr. Swann the lye (Bassett, I : 138).

La course avortée de novembre 1805 eut lieu malgré tout le 3 avril 1806. L'événement hippique, là encore, aurait pu faire office de combat symbolique, mais il ne fit qu'attiser les passions. Jackson fit tout pour que son cheval gagne la course, alla même jusqu'à le forcer à courir malgré une blessure, ainsi qu'il le raconte à John Hutchings : ***"Truxton had on Tuesday evening before got a serious hurt in his thigh, which occassioned it to swell verry much, and had it not have been for myself, would have occasioned, the forfeight to have been paid—but this I was determined not to permit"*** (Moser, II : 94). Connaissant l'amour de Jackson pour les chevaux, cet entêtement criminel prouve la hargne qu'il mit à gagner. On imagine aisément que Jackson aurait préféré tuer son cheval que de verser une compensation à ses ennemis de six mois ! La course fut brillamment remportée par Truxton et rapporta l'énorme somme de dix mille dollars (Moser, II : 92). Hutchings répondit qu'il aurait aimé annoncer la nouvelle à Dickinson pour savourer son "agonie", mais celui-ci avait déjà quitté la Nouvelle-Orléans, où il séjournait, pour Nashville (Moser, II : 95).

Le retour au Tennessee de Charles Dickinson recentra les points d'intérêt. Le 21 mai, il fit publier un article appelant Jackson au champ d'honneur, le qualifiant ainsi : ***"worthless scoundrel (...) a poltroon and a coward"*** (Moser, II : 97). Jackson répondit le 23 mai à cette ultime provocation par un message relativement court qui augurait d'une résolution sans appel ni faux-semblants : ***"I hope sir your courage will be an ample security to me, that I will obtain speedily that satisfaction due me for the insults offered"*** (Moser, II : 98). Après les événements périphériques des derniers mois, le dialogue codé des adversaires s'épurait de toute querelle pour laisser la place au langage froid des dispositions à prendre.

La brièveté et la concision de la rédaction prouve cet état d'esprit chez les deux hommes. La réponse de Dickinson tient en trois lignes : ***"Your note of this morning is received, and your request shall be gratified—My friend who hands you this, will make the necessary arrangements—I am &c"*** (Moser, II : 99). Les mots laissaient la place aux actes, le silence régnerait bientôt entre les deux hommes pour laisser parler les armes.

Thomas Overton était le second de Jackson et Hanson Catlet, un chirurgien, celui de Dickinson. Les deux hommes mirent au point les détails de la rencontre entre le 23 et le 24 mai, ce qui prouve l'accélération décisive de l'affaire. Le duel aurait lieu au Kentucky, pour ne pas enfreindre la loi du Tennessee :

Nashville May 23rd. 1806 On Friday the 30th Inst. we agree to meet at Harrison's mills on red river in Logan County State of Kentucke for the purpose of settling the affair of honor between Genl Jackson and Charles Dickinson, Esq—Farther arrangements to be made—It is understood that the meeting will be at the hour of seven in the morning. Nashville May 23rd. 1806 It is agreed that the distance shall be 24 feet, the parties to stand facing each other with their pistols down purpindicularly—When they are ready, the single word fire, to be given, at which they are to fire as soon as they please—Should either fire before the word given, we pledge ourselves to shoot him down instantly—The

person to give the word, to be determined by lot, as also the choice of position We mutually that the above regulations shall be observed, in the affair of honor depending between Genl. Andrew Jackson and Charles Dickinson esqr— Tho. Overton, Hanson Catlet (Moser, I : 99-100).

La distance était respectable, mais plus courte que celle agréée pour le duel Coffee-McNairy. On remarquera également qu'il n'y avait pas de décompte, alors que McNairy avait tiré avant que l'on ne compte trois et crie "feu", comme établi au préalable ⁴⁴⁵ (Parton, I : 287).

Charles Dickinson était l'un des meilleurs tireurs du Vieux Sud-Ouest. Sa balle se logea à quelques millimètres du cœur de Jackson, si près que le général la garda jusqu'à sa mort, trente-neuf ans plus tard. Jackson, pourtant, ne perdit pas contenance. Il laissa la poussière de son manteau, soulevée par le passage de la balle, retomber, leva son arme et tira. Le chien se bloqua à mi-course. Jackson réarma et tira de nouveau. Cette procédure n'aurait pas été acceptée dans le duel Coffee-McNairy où le coup, même raté, aurait été considéré comme tiré, ainsi qu'il fut stipulé au préalable : **"a snap or flash to be considered as a fire"** (Parton, I : 287). Le code de l'honneur irlandais rédigé aux assises de Clonmell en 1777 stipule dans la règle 20 : **"In all cases a miss-fire is equivalent to a shot, and a snap or a non-cock is to be considered as a miss-fire"** (Williams, 1980 : 103). Cette règle étant généralement appliquée au xix^e siècle, Jackson avait clairement dépassé les limites de la bienséance en réarmant son pistolet pour tirer une seconde fois. Cette fois, le coup partit et Dickinson s'effondra en se tenant le ventre. Jackson ne bougea pas. Telle était sa détermination qu'il déclara plus tard : **"I should have hit him, if he had shot me through the brain"** (Parton, I : 297). Ces mots, puis le silence qui s'en suivit, transforment l'anecdote en récit implacable d'une mort rituelle et inévitable.

Dans une lettre du 30 juin, William Harrison (le futur président), qui avait recueilli le jeune duelliste dans sa ferme du Kentucky après le duel, faisait part à Jackson du sentiment général tout en disant respecter ses sentiments au moment du duel : **"there has many people Said that had they ben in your place they would not have Shot Dickeson after the first pass but you must no them people Could not be a Judge of your feelings at that Time"** (Moser, II : 105). En dernier ressort, il apparaît que là encore, les sentiments personnels, la rage ou la passion, débordaient du cadre fragile du code et créaient du chaos là où l'harmonie devait régner.

L'affaire Dickinson est entachée de sang et de mystère. Car enfin, il y a un petit détail qui aurait dû intriguer davantage les commentateurs : le post-scriptum d'une lettre de Jackson écrite le 7 février 1806 à Thomas Swann et dont la teneur est déjà dans la déclaration de Swann faite le 1er février pour l'*Impartial Review*. Dans ces quatre lignes, Jackson stipule que la rencontre avec Dickinson le 28 décembre n'avait pas pour objet le différend concernant les billets à ordre, cause supposée et acceptée de toute l'affaire :

⁴⁴⁵ Parton reproduit la déclaration du major Robert Purdy, le second de Coffee, qui explique ainsi les conditions décidées en accord avec le second de la partie adverse : "[T]he usual distance, thirty feet' (...) [F]irst, the word, 'Make Ready,' at which time the parties were to raise their pistols; then, distinctly count, 'one, two, three,' and then the word 'Fire;' at which time the parties were to fire" (Ibid.).

“There were no notes delivered at the time of making the race as stated in your letter, nor was the meeting between me and mr D at mr Winn’s tavern on that subject; the subject of the notes was introduced by mr. D. as an apology for his conduct, the subject of conversation” (Bassett, I : 124). Il s’était passé autre chose durant cette rencontre, et des paroles furent si blessantes pour Jackson qu’il alla jusqu’au bout de sa colère.

Quel pouvait être cet écart de conduite qui nécessitât une rencontre et des excuses de Dickinson ? Aucune allusion n’a été faite à cette affaire durant les joutes épistolaires par quiconque. Des biographes ont pensé que Dickinson avait insulté Rachel, ce qui expliquerait la fureur de Jackson et son désir de tuer Dickinson. Mais les éditeurs des *Papers* affirment n’avoir découvert aucun document allant dans ce sens et réfutent cette thèse émise par James Parton, qui citait Sam Houston comme sa source (Moser, II : 78). Il est d’ailleurs étonnant, voire contre-nature, que dans cette hypothèse, Jackson n’y ait jamais fait référence. Sevier s’était permis une telle liberté et on se souvient de la référence explicite que Jackson y fait (***“in an ungentlemanly manner [you] took the Sacred name of a lady in your polluted lips”*** [Moser, I : 376]).

Nous achoppons sur ce mystère. Notre regret ne tient pas tant dans l’aporie historique que dans le manque de motif clair expliquant l’action de Jackson. Il n’a pas l’habitude d’agir sans définir ses actes par écrits ; c’est d’ailleurs un de nos présupposés que de montrer cette cohérence de la parole mise en acte dans le monde et débattue sur le papier, comme re-produite, ré-agie. Le malaise était profond puisque les années qui suivirent furent parmi les plus noires de sa vie adulte. Jusqu’en 1812, l’orientation de sa vie semble floue et incertaine, sous le coup d’un ennui qu’il ne parvint pas à maîtriser. Nous avons vu son désir de déménager dans le territoire du Mississippi en 1810. La guerre de M. Madison (1812) a sauvé Andrew Jackson de lui-même.

Les conséquences des querelles

Les séquelles: réactions

L’importance des seconds doit être rappelée. Le code de 1838 rédigé par le gouverneur Wilson prêtait aux seconds une importance capitale, tant pour faire respecter les règles de procédure que pour éviter le duel en obtenant une réconciliation honorable (Williams, 1980 : 40). L’implication de nombreuses personnalités dans les querelles de gentilshommes entraînait parfois des conflits secondaires et d’autres querelles. Ayant accepté de seconder un ami ou de servir d’intermédiaire, un gentilhomme se trouvait dans l’obligation de répondre à tout écart de langage ou de comportement.

L’intensité des sentiments était telle que les sous-entendus provoquaient d’autres blessures qui exigeaient à leur tour réparation. Dans une diatribe contre Jackson publiée dans l’*Impartial Review* du 1er février, Nathaniel McNairy écrivait :

Let this suffice as a relish for the gentleman General until I shall have the time to answer the charges exhibited by the braggadocio General; especially as it regards his honorable certifier, Mr. Coffee, who was under the necessity of being

sworn, because he is not only honorable, but religious (Parton, I : 286).

Coffee releva immédiatement l'insinuation et envoya un défi à McNairy. Les deux hommes se rencontrèrent le 1er mars au Kentucky. McNairy tira avant le signal et blessa Coffee à la cuisse. Malgré l'ire de Coffee, les seconds parvinrent à réconcilier les adversaires, laissant une porte de sortie honorable à chacun. Robert Purdy, le second de Coffee à cette occasion, parvint à régler le différend sans que Coffee exigeât un autre coup de feu. Voici la fin de son compte rendu :

Mr. McNairy observed to me, that he always had a good opinion of Mr. Coffee, and that Coffee had been dragged into the business as well as himself. We then retired (Parton, I : 288).

Les paroles rapportées de McNairy confirment l'absence de réels sentiments dans l'affaire, au profit d'une opposition de circonstance induite par les pratiques du code. Elles montrent également que les possibilités de réconciliation étaient grandes, dépendant avant tout de la volonté des deux principaux.

Une autre fonction des seconds, en sus de régler les détails de l'affaire et de tenter des compromis pacifiques, consistait à témoigner publiquement de la bonne conduite du duel, surtout s'il y a avait eu mort d'homme. Les témoignages suivant l'affaire Dickinson sont à l'image de l'affaire elle-même, sujets à caution et au doute. L'émoi suscité par la mort de Dickinson fut augmenté par les circonstances du coup fatal (Jackson ayant réarmé son pistolet). Hanson Catlet, le second de Dickinson, mit une dizaine de jours pour confirmer le bon déroulement de la rencontre, et d'aucuns affirment qu'il aurait subi des pressions de la part des amis de Jackson afin que sa déclaration soit la plus favorable à ce dernier (Moser, II : 104).

Parton (I : 305) souligne néanmoins l'impopularité de Jackson suite à l'événement : ***"it is certain that at no time between the years 1806 and 1812, could General Jackson have been elected to any office in Tennessee, that required a majority of the voters of the whole State."*** Cette opprobre rappelle bien sûr celle qui affecta le vice-président des États-Unis Aaron Burr lorsqu'il tua Alexander Hamilton en 1803⁴⁴⁶. Seuls les amis proches de Jackson ne parurent pas affectés par la mort de Dickinson. Le 1er juin, John Overton apprenait à Jackson que des paris avaient été engagés et que les perdants faisaient triste mine :

Apropos, aside, there is a few long faces in town, though but few, for it seems that this new-fangled Ajax had even went so far as to bet in town, before he went over, that he would kill Genl. Jackson (Moser, II : 100).

On voit où l'immoralité de certains pouvaient conduire, ce qui ne manquait pas d'alimenter les critiques contre cette pratique. Certains nordistes dénoncèrent même l'affaire d'honneur comme contraire aux préceptes bibliques. Mais, Wyatt-Brown (1983) ne voit pas de préoccupation chrétienne au cœur du concept de l'honneur. Pour lui, la dimension éthique est plutôt issue du paganisme et ne s'encombre que bien peu de la notion de

⁴⁴⁶ L'écho fut retentissant et la carrière politique de Burr fut brisée. Jackson fut informé de la mort d'Hamilton par un ami qui insista sur l'émoi provoqué par cette mort à Philadelphie et à New York (Moser, II : 26). Il faut remarquer que le duel se déroula au nord de la ligne Mason-Dixon. Burr acquit à l'issue de ce duel une réputation extraordinaire dans le Sud (sans doute aussi parce que Hamilton était fédéraliste...).

péché. Dans un monde où la mort frappait si souvent les hommes, les femmes et les enfants (l'espérance de vie au Sud était plus courte qu'au Nord), le destin ou la providence expliquaient les échecs et les défaites de manière plus satisfaisante que le sentiment de culpabilité ou la reconnaissance des erreurs commises (Wyatt-Brown, 1983 : 28-30). On se souvient combien Jackson se représentait comme l'instrument providentiel dans la guerre contre les Anglais. Il semble qu'il ait considéré la totalité de ses actes comme issus de la volonté divine, passant outre l'opprobre de ses concitoyens en se plaçant sur un plan supérieur, tout comme le duel plaçait les protagonistes dans une sphère dégagée des règles légales de la société.

L'épisode du bandeau noir ⁴⁴⁷ avait provoqué une autre querelle avec l'instigateur supposé, Thomas Watkins, dont Jackson voulait à présent obtenir des explications, voire des réparations (Moser, II : 106-107). Cependant, même Overton, qui avait pourtant félicité Jackson après le duel en juin, le pressait en septembre de ne plus s'engager sans réfléchir contre de jeunes hommes indignes de sa considération :

the respect you owe to the opinion of your friends, the duties you owe to your family, and to the world, forbids the idea of your putting yourself upon a footing with boys, especially when they are made the instruments of others (Moser, II : 108-109).

Overton rappelle ici combien l'honneur est lié au réseau social de la famille et des amis. Il met en garde Jackson contre une attitude irresponsable qui placerait l'honneur de ses proches dans une position inacceptable pour leur statut social. De plus, l'enchaînement des querelles peut ainsi s'étendre à l'infini, si chaque mot, chaque attitude devient objet de suspicion, entraînant alors des disputes infantiles indignes d'un gentilhomme. Clairement, l'harmonie recherchée disparaît par les instruments mêmes censés la préserver du chaos. C'est alors le rôle des proches de rappeler les combattants à l'ordre social et de les replacer dans le cadre de la loi. C'est ce qu'avait tenté Robertson avant le duel, mais les choses avaient été trop loin. À présent, Overton pouvait plus facilement montrer à Jackson que ces querelles de second ordre portaient réellement préjudice à sa réputation. Il lui rappelait les devoirs dûs à sa famille en tant que chef, à ses amis en tant que pair, au monde en tant qu'homme public. La loi revient dans le discours alors qu'elle avait été, sinon bafouée, tout au moins mise un temps à l'écart par l'exaltation des sentiments. Dans un mouvement caractéristique, le rappel à l'ordre vient de la source même qui avait exigé l'affaire d'honneur, démontrant dans cette circularité la domination incontestable de la société sur l'individu.

Le problème de la loi

Pratique ritualisée visant à défendre l'honneur bafoué d'un gentilhomme, le duel fut très vite critiqué et dénoncé comme barbare et meurtrier. Loin de le considérer comme une activité noble et régulatrice, beaucoup de gens y voyaient une regrettable occasion de perdre de précieux membres de l'élite au pouvoir, sans parler des tragédies familiales que la mort ne manquait pas de provoquer. Robertson l'avait écrit à Jackson : ***“the Consequences ought to be taken in vew. Should you fall, your tallance are lost to***

⁴⁴⁷ Des citoyens firent orner les journaux du lendemain d'un bandeau noir (voir Supra, 407 et Moser, II : 101).

your Country, besides the Erreperable loss your Famuley and frends must sustane.” Mais Robertson alla plus loin et mentionna ce qui aurait dû faire réfléchir un homme de loi : **“on Refliction of the Consa[quences] and in open vilation of the laws of my country I have of late vewed Duelling with abhorance”** (Moser, II : 83). Comme nous l'avons dit plus haut, il est rarement question de loi dans les affaires d'honneur et pourtant, ces hommes de loi excluèrent de leur raisonnement l'objet même de leur pratique quotidienne.

Stowe écrit : **“The planter elite alone upheld the claim that the affair fostered a moral vision of social life that neither civil nor criminal law was expected to protect”** (1990 : 6). Lorsque l'honneur était en jeu, l'élite plaçait son code de conduite hors de la sphère sociale. En effet, l'honneur ne pouvait être défendu selon des lois ordinaires, mais il exigeait ses propres règles et son propre tribunal. Un éminent juriste confirma d'ailleurs ce point de vue : **“As Joel P. Bishop, a nineteenth-century legal specialist, explained, “The government does not take cognizance of all the laws of human association existing in a community.” Breaches in ‘the law of honor,’ he said, belonged in that category”** (cité dans Wyatt-Brown, 1983 : 305). Ainsi, la communauté sentait à la fois son autonomie sociale liée au pouvoir, mais aussi sa spécificité morale liée à l'indépendance du code face à la justice dont ils étaient eux-mêmes les garants dans leurs fonctions officielles. Stowe écrit encore : **“the honor of men overrode institutional structures like the law and subsumed them.”** Lors de sa querelle contre John Sevier, on se rappellera que Jackson était l'un des trois juges de la Cour supérieure du Tennessee.

Des lois l'interdisant furent votées dans la plupart des États au début du xix^e siècle, sans beaucoup d'effet sur les pratiques⁴⁴⁸. En 1801, le Tennessee proclama que le duel était un délit⁴⁴⁹, ce qui eut pour résultat de conduire les duellistes aux frontières de l'État, dans des contrées plus hospitalières. John Sevier prend en compte la loi du Tennessee dans son défi à Jackson, en octobre 1803 :

I shall wait on you with pleasure at Any time and place not within the State of Tennessee (...) Georgia, Virginia, and North Carolina are all in our Vicinity and We can easily repair to either of those places, And Conveinantly retire into the inoffending Government (Smith, I : 368).

Pour Jackson, la demande était un subterfuge pour échapper au duel et il insistait pour que l'insulte soit lavée à l'endroit où elle fut proférée, à Knoxville. Pressé d'en découdre, Jackson opta cependant pour le lieu neutre le plus proche de Knoxville, jugeant les États voisins trop éloignés. Jackson convia ainsi Sevier à la frontière avec le Territoire indien, le

⁴⁴⁸ Stowe (1990 : 38-46) mentionne un duel entre deux représentants au Congrès en 1838 résultant par la mort de l'un d'eux. Un comité fut instauré qui après enquête conclut que par son refus de s'expliquer correctement, Cilley (la victime originaire du Maine) avait entraîné sa propre mort (Stowe, 1990 : 46).

⁴⁴⁹ Tennessee Acts, 1801, Ch. XXXII (Smith, I : 368). Voici un extrait de la loi : **“An ACT to prevent the evil practice of duelling (...) if any person or persons shall attempt to fight a duel by challenge or otherwise, he or they on conviction thereof, shall forfeit and pay the sum of fifty dollars, and shall further be committed to close goal for fifty days, and there to remain without bail or main prize, and also forfeit the rights and privileges of a citizen, for and during the space of one year thereafter.”** Le destinataire d'un défi recevait les mêmes peines (l'emprisonnement était de trente jours) sans être destitué de ses droits civiques.

moquant sur ses craintes juridiques: ***"If it will obviate your Squemesh fears, I will set out immediately to the nearest part of the Indian boundary line (...) but to travel to Georgia Virginia or North Carolina is a proposition made by you to evade the thing entirely"*** (Smith, I : 369). Jackson balaie ici l'argument légal de la prohibition du duel au Tennessee, qui pour lui n'a pas de valeur devant le besoin de réparation. Sevier se permet alors de lui rappeler sa fonction de juge et l'importance du respect des lois :

I have some regard to the laws of the State over which I have the honor to preside, Altho you a Judge Appear to have none, it is to be hoped, that if by any strange and unexpected event, you should ever be metamorphosed into an upright and virtuous Judge, you will feel the propriety of being Governed and Guided by the laws of the State, you are Sacredly bound to obey and regard (Smith, I : 377).

Sevier avait beau jeu de faire la leçon, alors que Jackson avait découvert ses agissements frauduleux dans une vaste escroquerie foncière (Smith, I : 333-334 ; 337-339 ; 342-347). De plus, à 58 ans, Sevier n'avait plus l'âge de ce genre d'activité. Dans une ultime communication de cette longue correspondance, Jackson fait allusion à des "poursuites" que l'on serait sur le point d'engager, probablement suite à la publicité donnée à cette querelle et aux appels répétés au duel, malgré la loi de 1801 : ***"you named to my friend last evening that prosecutions were talked of, the Surest method to avoid and prevent that is an early and secrete interview"*** (Smith, I : 385). Loin d'être effrayé des ennuis avec la justice, Jackson espère ainsi résoudre une situation qui s'est embourbée dans les pourparlers.

Après le duel rocambolesque auquel il a été fait allusion plus haut, Sevier tenta de lancer une procédure de destitution contre le juge Jackson, qui échoua. Thomas J. Vandyke, le médecin de Jackson pendant le duel, lui narre les derniers événements :

you have, I hope been appris'd in this, through other channels, of Sevier's attempts, to obtain an impeachment of you, & his merited failure it is so base & rascally an attempt. he is (so say his friends) now determine'd, to try his strength by as base & cowardly an appeal to the Law (Smith, I : 392).

Cette citation montre combien la loi comporte un caractère étranger à la quête d'honorabilité contenue dans la querelle et le duel. Recouvrer son honneur est une question de courage et de noblesse, deux valeurs étrangères à la loi, puisque le but de celle-ci est précisément d'évincer la force et l'affrontement du rapport entre les hommes au profit d'une soumission de tous à des textes. Dans le code de l'honneur, la réputation, non le droit, est garante de la place qu'on occupe en société.

Le refus d'obéir

Jackson fut un homme de loi. Juge, représentant, sénateur, président, il représenta l'ordre de la loi à tous les postes de responsabilité (judiciaire, législatif, exécutif). Pourtant, sa pratique n'influa jamais sur ses sentiments vis-à-vis du duel. Comme nous l'avons dit, le code régissait une sphère indépendante de la loi de la république et cet état de fait était accepté par beaucoup dans le Sud. La question de la soumission à la loi et par là-même, le rapport à la discipline et à l'autorité (concernant un général, puis plus tard le chef de l'Exécutif chargé de faire respecter les lois), doivent être traités dans le cadre de cette

partie.

À cet égard, la controverse au sujet d'un catogan porté fièrement par un vieil officier révolutionnaire illustre le problème de la querelle et son rapport au pouvoir et à l'autorité. La montée de l'individualisme dans l'Amérique du xix^e siècle soulève ce problème en de cruciaux accents. Tocqueville voit l'égalité dans les armées démocratiques comme un bienfait pour celles-ci puisque la discipline provient de la "volonté même de celui qui obéit". Ainsi, **"la discipline militaire ne doit pas essayer d'anéantir le libre essor des âmes ; elle ne peut aspirer qu'à le diriger ; l'obéissance qu'elle crée est moins exacte, mais plus impétueuse et plus intelligente"** (1981, II : 343-344). Le rapport de Jackson à l'autorité est de cet ordre. Fondamentalement égalitaire et subversif, il lui permet d'enfreindre les ordres quand ceux-ci ne correspondent plus à ses propres conceptions. Là encore, il y a des considérations supérieures aux décrets de la loi.

Thomas Butler était un colonel de l'Armée américaine, vétéran de la guerre d'Indépendance, stationné à la Nouvelle-Orléans après avoir passé quelques années au Tennessee où il avait rencontré Jackson et s'en était fait un ami ⁴⁵⁰. En 1803, Butler fut arrêté pour n'avoir rejoint son poste qu'une année après l'ordre de mission ainsi que pour n'avoir pas coupé sa queue de cheval. Une circulaire datée du 30 avril 1801 émanant du commandant-en-chef des forces armées américaines, le général James Wilkinson, obligeait tous les soldats de l'Union à couper leurs cheveux : **"For the health, convenience and accommodation of the troops the hair is to be cropped, without exception of persons, and the general will give the example"** (cité dans Hay, 1941 : 229). Cette décision s'inspirait des pratiques européennes instituées notamment par le maréchal de Saxe (Moser, II : 72n3). Hay, dans sa biographie de Wilkinson, suggère que le dégoût de Jefferson pour tous les signes de l'aristocratie aurait également incité le général à imposer une coupe de cheveux différente de celle imposée dans l'Ancien Régime. La réaction des soldats fut souvent négative et beaucoup s'insurgèrent contre l'édit ⁴⁵¹. Butler avait à cette époque demandé une exemption, qu'il avait obtenue. Butler fut simplement condamné pour son refus de se couper les cheveux. Mais, il fut rejugé pour avoir conservé ses cheveux en 1805 et mourut en septembre avant le verdict qui le privait de son commandement et de sa solde pendant un an ⁴⁵².

Jackson se lança immédiatement dans la défense de son ami et écrivit au président Jefferson en juillet 1803, vantant les hauts faits du colonel durant la révolution, qualifia l'ordre de se couper les cheveux de tyrannique et interpréta l'arrestation du colonel

⁴⁵⁰ Butler s'était d'abord attiré les foudres des colons en arrêtant le juge de la Cour supérieure, David Campbell, pour son intrusion sur les terres indiennes, un délit fédéral (Smith, I : 176n2). Sous le coup de la colère, Jackson et ses amis avaient écrit en mars 1798 au président Adams pour se plaindre de la "tyrannie militaire" exercée par Butler (*Ibid.* : 185-186). Cependant, celui-ci n'avait fait que suivre les ordres et s'était très vite réconcilié avec ses détracteurs.

⁴⁵¹ Hay décrit une réaction de vétérans : *"Short hair was considered by some old soldiers as designating 'the convicts at the wheelbarrow in Pennsylvania'"* (1941 : 229).

⁴⁵² Le récit contenu dans le paragraphe en cours est issu du résumé de Moser (II : 32-33) ainsi que de l'article de Hickey (1976 : 365-369).

comme une machination pour l'écarter de son commandement (Smith, I : 353-354). Butler fut réprimandé par la cour martiale et assigné à la Nouvelle-Orléans. Il hésitait à s'y rendre, toujours décidé à ne pas couper ses cheveux. Jackson l'assura qu'il trouverait soutien auprès des autorités fédérales pour révoquer l'ordre. Cependant, à son arrivée en octobre 1804, Butler fut à nouveau arrêté et accusé d'insubordination (Hinckey, 1976 : 366-367). Jackson avait envoyé une pétition signée de 75 noms importants de la région de Nashville. Le document parvenu au Congrès s'intitulait : **"Disobedience of Orders Justified on the Ground of Illegality"**. Il parut si direct aux autorités qu'il fut réécrit avant d'être soumis au Sénat, Jefferson ne jugeant pas utile de le présenter devant la Chambre (Hickley, 1976 : 367-368).

Cette affaire est importante pour notre discussion en ce qu'elle exprime le sentiment de Jackson envers l'autorité et la licence, la liberté dont il se sent en droit d'user lorsqu'il désapprouve les mesures de la hiérarchie. Malgré ses discours enflammés sur la discipline nécessaire des troupes de la milice (Moser, II : 236-238), sa propre attitude fait montre d'une réticence à l'autorité et d'une conception très personnelle de ce qui est permis et interdit. Dans une autre affaire impliquant un ordre du ministère de la Guerre ayant court-circuité son autorité, Jackson émit un ordre contraire annulant celui du ministère (Remini, I : 342). Après le tollé que cette décision provoqua, il écrivit ces mots au président Monroe : **"Permit me to assure you that I will continue to support the Government in all respects where the orders of the War Dept. do not, in my opinion, go to infringe all law and strike at the very root of subordination & the discipline of the Army"** (Moser, IV : 135). Jackson exprime à mots à peine couverts qu'il obéira aux ordres qui lui semblent correspondre à l'étiquette militaire telle qu'il se la représente, remettant en cause la hiérarchie, et donc la subordination.

La semaine suivante, il expédia une autre lettre à Monroe, dans laquelle il réaffirmait pourtant son allégeance au pouvoir politique, tant que celui-ci n'interférait pas, selon lui, dans la voie hiérarchique militaire : **"There never has been an order directed to me that I have not promptly obeyed, there never has been an interference with the police of my command similar to the present, that I have n[ot] resisted"** (Moser, IV : 136). Jackson entendait conserver son autorité dans les limites fixées par son poste et irait jusqu'au refus d'obéir si ses prérogatives n'étaient pas respectées. Il ajouta dans sa missive que l'attitude du ministère avait gravement porté atteinte à ses sentiments et à l'organisation du système qu'il dirigeait, ainsi qu'à sa crédibilité de commandant, des termes peu éloignés des constituants essentiels de son caractère. John C. Calhoun, lorsqu'il devint secrétaire à la Guerre, l'assura que son autorité ne serait plus mise en question et lui réitéra les marques de respect et de reconnaissance pour ses services rendus, des propos qui équivalaient à une note donnant satisfaction à un gentilhomme froissé (Remini, I : 343).

Nous avons dit que le code de l'honneur échappait aux limites fixées par la loi. Des hommes comme Jackson et Sevier n'hésitaient pas à enfreindre la loi de l'État parce qu'une part plus essentielle d'eux-mêmes était menacée. Pour Jackson, des causes supérieures telles que son honneur, sa réputation, sa conscience de soi, son devoir envers son pays, dépassaient le cadre étroit des lois humaines. Sa place dans la société était déterminée par de tels référents, ainsi qu'il l'exprime dans une lettre à un adversaire

en 1798 : ***"I wish not the blood of Coll. Cocke but my reputation is dearer to me than life (...) I must be placed with respect to my character & feelings where they stood previous to the opprobrium uttered agt. me"*** (Smith, I : 204). Jackson croyait à un ordre des choses et à une raison qui devaient promouvoir l'intérêt général. Dans le cas de Butler, il s'insurge car son ami est victime d'un ordre absurde, jugé illégal, décrété par un individu qui par ses excès usurpe son titre et son rang. En abusant de son pouvoir, le général Wilkinson bouscule l'ordre établi, il met en danger le bon fonctionnement de la société et des institutions :

in the execution of the sentence of the court martial, which subjected him [Butler] to a reprimand from the commanding General, your remonstrants have been able to discover, not the calmness and dignity to be expected from a person invested with so high an office, but a disposition to passion and invective, well calculated to make impressions unfavorable to the military character of the accused, and foreboding a renewal of the persecution (cité dans Hickney, 1976 : 370-371).

Dans sa lettre d'août 1804 au président Jefferson, Jackson affirme qu'on peut ne pas se conformer à une loi en raison d'un droit *naturel* supérieur : ***"on the receipt of this order the Colo. (...) stating (...) he would not conform to [it] as it would be a tame surrender of a natural right, over whi[ch] the laws of the country had given him [Wilkinson] no control"*** (Moser, II : 35). C'est donc au nom de principes supérieurs que Jackson pouvait désobéir à sa hiérarchie.

La controverse de la Tête ronde ⁴⁵³ (*Roundhead Order*, comme elle fut surnommée) révèle une conception particulière de Jackson pour qui l'autorité provient d'une source dite "naturelle", telle que la raison, l'honneur, l'héritage, la liberté. Toute mesure s'élevant contre cette conception difficile à appréhender et finalement très proche du sentiment personnel et du jugement de valeur, se voyait l'objet d'une contestation d'autorité. Étaient alors invoquées l'injustice, l'illégalité, l'oppression, la tyrannie, toutes conceptions autorisant, d'après les idées de la Déclaration d'Indépendance ⁴⁵⁴, une rébellion ou un refus d'obéir. Cette vision "révolutionnaire", profondément subversive et individualiste, permit à Jackson de jouer avec le pouvoir en place et d'imposer plus d'une fois sa propre autorité, arguant de la providence, de la sécurité ou de l'intérêt national.

Le problème de la liberté d'expression

Par-delà les anecdotes, il est une question posée par le code de l'honneur comme régulation sociale qui s'accorde mal avec un principe cher à Jackson : le système républicain. En effet, cette dictature du code dans le débat public pose la question de la

⁴⁵³ Le terme est historique puisqu'il désignait péjorativement les membres puritains du Parlement de Londres pendant la Guerre civile (1642-1652). En effet, les Puritains au pouvoir portaient le cheveu court, alors que les Cavaliers (loyalistes) le portaient long. On ne peut affirmer que Jackson connaissait cet épisode, mais le nom même de la controverse indique que d'autres avaient fait le rapprochement.

⁴⁵⁴ *"That whenever any Form of Government becomes destructive of these ends [Life, Liberty, and the Pursuit of Happiness], it is the Right of the People to abolish it, and to institute new Government, laying its foundation on such principles and organizing its powers in such form, as to them shall seem most likely to effect their Safety and Happiness"* (Martin & Royot, 1988 : 24).

liberté de penser et de s'exprimer. Si toute opinion proposée *peut* être une atteinte aux sentiments d'un individu qui entretient l'avis contraire, quelle place reste-t-il au débat républicain ? Les sudistes ne répondirent pas à cette question. Après 1830 pourtant, il devint de plus en plus difficile de s'opposer à l'institution de l'esclavage, voire même d'émettre des doutes sur son utilité ou sa moralité. L'oligarchie sudiste supportait mal la contradiction et son idéologie fondée sur un code où la parole tenait une place si puissante et si déterminante, idéologiquement non discursive, provoqua bien souvent un manque de liberté d'expression dont beaucoup paraient pourtant la jeune république américaine. Tocqueville, après Madison (*Federalist* n° 51) et Jefferson, craignait pourtant la tyrannie de la majorité, qu'il accusait d'aller "droit à l'âme" (354), contraignant les récalcitrants sous peine d'exclusion du corp social. Or, cette punition est bien plus terrible encore que toute torture physique (1981, I : 348-360).

Dans sa querelle avec John Sevier, Jackson, ne pouvant souffrir l'homme, lui affirma poursuivre le dialogue uniquement parce qu'il respectait sa fonction : ***"But Sir the Voice of the people has made you a Governor. this alone makes you worthy of my notice or the notice of any Gentleman. To the office I bear respect, to the Voce of the people who placed it on you I pay respect, and as such I only deign to notice you"*** (Smith, I : 367). Jackson mélange les deux sphères ici. Dans une querelle politique, seuls les arguments et les fonctions devraient être en jeu, non les sentiments personnels des adversaires. Or, la ligne de démarcation entre les sphères était bien mince. La valeur individuelle est ici totalement éliminée et Sevier n'est *que* le gouverneur, une entité sociale, non un être humain membre de la caste dirigeante. Une telle affirmation est insupportable à un gentilhomme pour qui la réputation personnelle, et pas seulement les hautes fonctions, est le garant de son statut.

Sevier répliqua le même jour en reprenant des arguments identiques : ***"The Voice of the Assembly has made you a Judge, and this alone has made you Worthy of My notice or Any other gentleman, to the office I have respect And this Alone makes you worthy of my notice"*** (Smith, I : 368). La reprise littérale montre combien l'insulte est structurelle au code dans lequel s'expriment Jackson et Sevier. Là encore, la discussion politique est impossible dans un monde où le sentiment s'impose face à la discussion républicaine (c'est-à-dire la confrontation, voire l'opposition des idées).

Parton confirme cette tendance à l'intolérance chez Jackson et ses pairs :

We must avow the truth that, with all his virtues, his good intentions, his great services, Andrew Jackson could no longer bear opposition either to his will, his measures, or his opinions (...) Conscious of the rectitude of his intentions, having at heart the honor and interest of the United States, and unable to see two sides to any question, he could attribute a difference of opinion only to moral obliquity, mental incapacity, ambition, or spite (II : 382).

Le motif principal suggéré ici tient dans la certitude d'avoir raison, augmenté d'une conception religieuse des rapports humains, oscillant entre le bien et le mal. Ayant le sens d'une mission à accomplir, d'ordre supra-humain, Jackson voyait dans l'opposition un vice de forme fondamental. Le 28 janvier 1814, en pleine guerre contre les Creeks et les Anglais, il décrivait ainsi sa position face à l'adversité : ***"My station is arduous and my duty severe—I will perform it—as to the vile slanderous vipers, I despise them as***

the crawling worm that rolls through the slime untouched, unnoticed by any” (Moser, III : 20). Néanmoins, Jackson ne pouvait s’empêcher de remarquer les “vers rampants” et de vouloir les châtier selon les règles : ***“I fear not the Hellish crew, or any act they can do to me—some there are when I discover their names (if worthy of notice) I will punish”*** (Moser, II : 7). Par sa remarque entre parenthèses, Jackson rappelle que seuls seront dignes d’attention les hommes de son rang et de son statut.

Chez Jackson, le sens de ce qui devait être fait le poussait à penser qu’aucune alternative n’était acceptable. De plus, il avait en lui une confiance suffisamment grande, une résolution suffisamment marquée, et une volonté si inébranlable, que sa conduite apparaissait à ses yeux comme la seule digne d’être approuvée : ***“I hope all my acts & conduct through life they will measure with propriety and dignity, or at least with what I believe true dignity consists, that is to say honesty, propriety of conduct, and honest independence”*** (Moser, IV : 62). Cette indépendance signifiait souvent mépris de l’opinion adverse. La dignité de ses propres actes validait leurs causes et leurs effets.

Dans ce mode de pensée, la discussion n’occupait que peu d’espace, puisqu’il semble que Jackson ait rarement vu deux solutions au même problème, comme le suggérait précédemment Parton. En 1805, il déclarait à propos de ses actes : ***“I am a free agent will do Justice to all—as far as exertion and honest endeavour will permit—and their smiles or frowns are equally indifferent to me—except, as a good citizen it is pleasant to have the smiles of all”*** (Moser, II : 62). Conscient de l’environnement social dont il fallait tenir compte, Jackson affirmait une volonté qui passait au-dessus du désir d’autrui, même s’il savait habilement manoeuvrer entre l’une et l’autre. Il affichait d’ailleurs une résolution qui laissait peu de place au dialogue : ***“I have an opinion of my own on all subjects, and when that opinion is formed I pursue it, publicly, regardless of who goes with me—that in all things as far as I have control I please myself by doing that which I believe to be right.”*** Son obstination dans des querelles telles que son opposition à la Banque des États-Unis fut totale et il ne dévia jamais de son objectif qu’était la mise à mort de l’institution (Remini, III : 160-178).

Dans le même esprit, la maxime qu’il appliqua au différend opposant les États-Unis à la France en 1835 est extensible à ses rapports personnels : ***“Ask nothing but what is right and permit nothing that is wrong”*** (cité dans Remini, III : 211). Jackson décidait ainsi de ce qui était juste et approprié. Sa légende appuie ce point de vue ; Nathaniel H. Claibourne écrivit de Jackson : ***“Adversity can make no impression on a bosom braced by such firmness as is visible in his face and manners”*** (cité dans Ward, 1955 : 158). Ward (1955 : 202) insiste d’ailleurs sur le sentiment que sa volonté de fer et son intégrité justifiaient ses actes. Ainsi, l’intransigeance de ses vues était adoucie par leur soi-disant justesse à la cause publique, par sa probité et son désintéressement.

Cependant, le problème reste entier. Malgré la légende, il n’en demeure pas moins que le débat d’idées dégénérait vite en hostilité portant atteinte au sentiment de dignité, une offense qui appelait réparation. À cet égard, il y avait à la Chambre des Représentants une entente tacite, appelée le “privilège de débat” (*the privilege of House debate*), permettant aux élus de s’affronter sur le terrain des idées sans que le sentiment personnel puisse entrer en jeu. En somme, les propos bénéficiaient d’une immunité parlementaire (Stowe, 1990 : 41). Andrew Jackson était le représentant du peuple, mais il

ne parvint que rarement à accepter la liberté d'opinion des autres — c'est-à-dire le débat d'idées contradictoires ou opposées — comme un fondement de la démocratie en devenir.

Le code de l'honneur comprenait dans ses clauses des espaces de compromis, mais la liberté d'interprétation des circonstances où un gentilhomme devait se sentir offensé brouillait les repères et plongeait les hommes dans une incertitude qui les poussait à exagérer leurs réactions à toute forme d'opposition ou de contrariété. Instrument de régulation sociale, le code tendait plutôt à exacerber les tensions d'une société aux prises avec elle-même. En privilégiant les affects plutôt que des lois écrites, l'élite sudiste se soumettait à un autre type d'autorité qui dépendait davantage du particulier que du général. Le folkloriste Arnold Van Gennep (1998 : 47) rapporte qu'une "collectivité restreinte" telle que la famille ne fonde pas ses rapports entre les membres sur la loi, mais sur le sentiment. Ainsi, ce sont les relations individuelles qui fondent le rapport social, même si elles s'inspirent d'un code censé imposer des valeurs dominantes. L'interprétation et la licence individuelles imprimaient au code un caractère profondément mouvant et aléatoire qui laissait beaucoup de place aux excès, mais aussi, malgré tout, au compromis.

Les amitiés d'Andrew Jackson sont souvent fortes et entières. Il n'est pas homme à souffrir des ambiguïtés dans ses rapports à autrui, si tant est que les relations sociales ou sa personnalité le lui aient permis ! Le code ne tolérait pas aux hommes de tergiversations dans leurs sentiments. Les sphères publique et privée se mêlaient très souvent en raison du type de relations sociales qui liaient les planteurs. Les réseaux amicaux forgeaient les réseaux commerciaux et politiques, de sorte qu'une rupture sociale entraînait bien souvent une dispute personnelle⁴⁵⁵. Le code dictait au sentiment que l'ami d'un ennemi était un ennemi.

Les prises de position éthiques ou idéologiques influaient sur les relations inter-personnelles. Le sentiment d'appartenance était si fort qu'il était bien difficile de distinguer la part de l'homme et celle de l'actant social. Si Jefferson et Adams purent correspondre pendant des décennies malgré leurs différences politiques, Jackson se fâcha avec tous les amis qui émirent un jour un avis contraire au sien. Pour lui, le monde se divisait en deux catégories : ses amis, qui entretenaient des vues similaires aux siennes, et les autres.

L'amitié, nous l'avons vu, jouait un grand rôle dans les liens sociaux, puisqu'elle conduisait souvent à des relations extra-amicales comme les affaires et/ou le patronage politique. De plus, l'amitié plaçait d'emblée les hommes sur un pied d'égalité et créait, par définition, cette communauté de sentiments et d'intérêts dont l'idéal vantait tant les mérites, qu'elle promût la stabilité sociale, la cohésion des classes dirigeantes, ou une correspondance entre les relations humaines et les injonctions des Écritures.

L'idéologie du code de l'honneur vise à établir dans l'élite sudiste une communauté de sentiments et de principes supérieurs aux édits de la loi ainsi qu'à la compétition entre les individus en vue de conserver une domination du spectre social, économique et politique. Cette harmonie idéale est constamment transgressée par les vexations, les

⁴⁵⁵ Concernant la constitution des réseaux de pouvoir et d'argent, voir notre étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 105).

frustrations, les oppositions et les intérêts générés par les pratiques du pouvoir et de l'autorité. Ainsi, la querelle est-elle au centre à la fois d'une conscience de soi individuelle et du jeu social fondé sur la réputation. Codifiée par l'idéologie, elle met en cause le statut des protagonistes qui doivent régler leur différend au vu et au su de la communauté, avec l'aide et le soutien de celle-ci. La forme ultime de la querelle est le duel qui, par le contrôle de sa propre violence, canalise les exaspérations et aspire à rétablir l'unité voulue par le code, mais battue en brèche par le sentiment des individus. Le recours à la violence physique afin d'affirmer un statut moral tel que l'honneur peut aussi mettre en doute la sincérité du respect sur lequel les rapports humains sont censés être fondés.

Andrew Jackson défendit toujours avec force son honneur et son rang, insistant sur la responsabilité des actes et des paroles de chacun. Cette attitude défensive l'entraîna souvent dans des querelles que d'autres auraient su éviter. Pour lui, l'individu confortait sa place dans le monde grâce à son sens de l'honneur. Ce sentiment ontologique lui est "plus précieux" que sa vie et s'inscrit dans un contexte social très contraignant où la rhétorique forgeait à la fois le rôle social et l'identité personnelle de l'être-au-monde.

Après avoir parcouru les limites de l'intimité, entre code social et sentiment personnel, il nous faut clore ce travail par une étude minutieuse du lieu qui incarne la société sudiste de l'esclavage, théâtre de "production et de reproduction" (Fox-Genovese, 1986) où se mêlent Blancs et Noirs, maîtres et esclaves, jeunes et vieux, hommes et femmes, sans oublier les animaux de la ferme et les activités agricoles attenantes à une exploitation de cette envergure. La plantation d'Andrew Jackson contient tout un univers non seulement mythique, mais aussi une communauté d'individus aux tâches, fonctions et statuts extrêmement disparates. Il nous a semblé bon de conclure une étude sur l'homme privé par un retour dans ce lieu à la fois clos et ouvert où se mêlent toutes les logiques et toutes les contradictions du système sudiste.

VI. La vie de l'Hermitage

To the Jackson household, from the least to the greatest, white or black, as they knew him, he was the model man of the world, and especially so in all the relations of home life —Roeliff Brinkerhoff (1900 : 57) ⁴⁵⁶.

Now, as attention shifts toward studying the Hermitage within the social context of southern U.S. plantation life, focus on the mansion is moving towards a consideration of its place as a setting for daily social dramas large and small, public and private, and white and black. It is unlikely that future studies of Andrew Jackson and his milieu will ignore the details of his mansion home — Larry McKee (1992 : 175).

Introduction

Le système de l'institution particulière repose sur la plantation, entité économique propre au sud des États-Unis, lieu de vie mais aussi d'oppression pour la majorité des esclaves qui y travaillaient sous la contrainte. Les auteurs s'accordent pour définir une plantation comme une entreprise tournée vers l'agriculture commerciale, ce qui à cette époque la

⁴⁵⁶ Cette citation ne doit pas être prise au pied de la lettre, mais est présentée ici comme l'idéal domestique de Jackson et de son époque (Brinkerhoff fut le tuteur des enfants de Junior).

distingue principalement de la ferme familiale dont l'activité principale est l'agriculture de subsistance. Hilliard définit ainsi les caractéristiques de la plantation :

an agricultural enterprise composed of six basic elements: a landholding large enough to be distinguished from the family farm, generally over 250 acres; a distinct division of labor and management, with the latter primarily handled by the owner but often administered through an overseer; specialized production (monoculture), usually with one or two cash crops per proprietorship; location in the South in an area with a plantation tradition; distinctive settlement forms and spatial organization reflecting the centralized control; and, finally, a considerable input of cultivating labor or power per unit (1994 : 107).

Cette définition en contredit d'autres concernant le degré de fortune, mais toutes reprennent sensiblement les mêmes critères ⁴⁵⁷.

Le terme de plantation est plus généralement retenu concernant un domaine dont la main-d'œuvre servile est composée d'au moins une vingtaine de personnes. Steven Stowe justifie ce nombre apparemment "arbitraire" ⁴⁵⁸ :

a somewhat arbitrary number but that certainly was sufficient to give an individual or family an opportunity for the wealth that was the source of political power, educational advantage, marital choice, and control of commodities and information essential to elite standing (1990 : xv).

Ainsi, le nombre d'esclaves est non seulement un indicateur économique, mais également social et politique. La plantation est donc le lieu pivot du pouvoir de l'élite blanche en tant que source de revenus et instrument de l'institution esclavagiste ⁴⁵⁹, excluant dans le même temps tous les blancs non membres de la classe des planteurs. Rappelons à ce propos que la plantation, même si elle domine le système économique et abrite l'argent et le pouvoir, n'est pas loin s'en faut le seul type d'exploitation du sol dans le Sud (Hilliard, 1994 : 104). Ce type d'"institution totale" symbolisait le système esclavagiste lui-même, ce sur quoi les Noirs affranchis à la fin de la guerre de Sécession ne se trompèrent pas. La

⁴⁵⁷ Une définition simple et utile du planteur est celle esquissée par Mooney (1957) : *"it seems clear that the basic requirements for a plantation would be a large enough number to cultivate whatever amount of land was necessary to enable concentration on the growing of a staple crop for market rather than one for home consumption and enough domestics and artisans to maintain a way of life that has come to be traditionally associated with the planter group... [I]n general, the operator with fewer than thirty slaves and less than five hundred acres of improved land found it extremely difficult to depend on the returns from a single crop for a living."* Boney (1971) se contente de noter ceci : *"The vague term planter encompassed a bewildering array of actual people, but basically the planter was an agriculturist with much land and many slaves, say twenty or, better still, say a large number which included at least twenty able-bodied field hands"* (cités par Brigrance, 1976 : 8).

⁴⁵⁸ Le terme de planteur est considéré ici non seulement comme un terme de puissance économique (en ce sens strict, un homme possédant entre 10 et 20 esclaves est un planteur), mais aussi et surtout comme le symbole d'un statut social et politique doublé d'un train de vie extrêmement élevé. Le modèle des planteurs de cette caste se trouve en Virginie, dans les régions de Tidewater et du Piedmont, à la fin du xviii^e siècle (Stilgoe, 1982 : 68).

⁴⁵⁹ Hilliard (1994 : 109) rapporte que des quatre millions et demi d'esclaves en 1860, la moitié vivait dans des plantations de plus de vingt esclaves, et un quart dans des plantations de dix à vingt esclaves. Plus de trois quarts des Sudistes blancs ne possédaient pas d'esclaves.

plantation et ses symboles d'autorité (grande maison ⁴⁶⁰, réserve à provisions et régisseur) furent les premières cibles des anciens opprimés (Joyner, 1985 : 228-229). Blassingame définit l'institution totale comme suit :,

A total institution is a complex organization in which permanent or semi-permanent personal relationships are determined primarily by the demands, rules, and objectives of the organization, institutional roles are reinforced by ritual deference, rewards, and punishments, most of the needs of members are satisfied, and members are set apart (spatially and socially) in various ways from non-members (1979 : 289).

On voit là combien le lieu même de la régulation sociale de la population servile et du pouvoir blanc dans le Sud d'avant-guerre était la plantation.

L'Hermitage d'Andrew Jackson peut prétendre à cette appellation. Le domaine s'étendait sur environ mille acres ⁴⁶¹ et contenait plus de 130 esclaves à l'apogée de sa prospérité (fin 1820-début 1830). Pour comparaison, le recensement de 1850 indiquait que seuls 24 planteurs possédaient plus de cent esclaves dans le Tennessee (Walker, 1943 : 30). Pour Jackson, la plantation était aussi le lieu du refuge contre les attaques du monde extérieur, un abri mythique où il se retirerait un jour, loin des vicissitudes de la vie publique ⁴⁶² (Moser, IV : 27). Pourtant, l'Hermitage a toujours été décrit comme un lieu de passage constant et l'hospitalité des Jackson recueillait l'approbation de tous (Remini, II : 8). Carrefour des réunions familiales, amicales et politiques, lieu de production et de vie, l'Hermitage présente une illustration du contexte social sudiste, la puissance politique et économique des planteurs, et constitue une fenêtre sur le fonctionnement d'une entreprise agricole de grande envergure dans la période avant-guerre. Ainsi, la plantation trouve sa place dans l'imaginaire d'Andrew Jackson et mérite l'attention dont elle est ici l'objet.

L'Hermitage, la ferme d'Andrew Jackson

L'Hermitage est à la fois le domaine de la plantation et sa synecdoque, la maison du maître. Toutefois, la géographie d'une plantation ne s'organise pas seulement autour de la Grande Maison. Le domaine représente, en tant que lieu de vie et espace économique, une entité vivante dont l'existence se noue à celle des êtres qui l'habitent. Il est frappant de noter ce qu'on pourrait appeler une certaine autonomie de la plantation par rapport au désir de contrôle du planteur. Changements climatiques, manque d'autorité du régisseur, chute des cours, accidents, l'exploitation est soumise à d'impondérables variations. Livré ainsi aux caprices du temps et des hommes, le domaine contient de telles forces

⁴⁶⁰ La "grande maison" (*Big House*) est l'appellation donnée à la demeure du planteur à partir de la fin du xviii^e siècle, une bâtisse de style néo-classique, inspirée notamment par le Monticello de Thomas Jefferson.

⁴⁶¹ Un acre équivaut à 0, 405 hectare

⁴⁶² Voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 219-223).

divergentes en son sein qu'il semble posséder une existence propre, tel un membre "actif" de la famille.

Le domaine n'est pas un lieu d'unicité. L'Hermitage renferme une multitude d'existences par lesquelles s'exercent des rapports humains complexes et conflictuels, certains viciés par l'attachement mercantile qui les fonde, d'autres soudés par le sens extrêmement développé du tissu familial ou communautaire. Comme le rappelle Stilgoe (1982), la plantation représente un nouveau mode de rapport à l'espace (éclatement du concept de ville), inséré dans un type particulier de relations sociales appelé le voisinage (*neighborhood*) et organisé administrativement dans le comté. Il définit ainsi le concept :

To most eighteenth-century Americans, neighborhood identified that space beyond their own property in which they had vital interests, close knowledge, and frequent reason to travel (...) In practice, neighborhood meant the familiar area within one-hour's walk from the family residence (1982 : 81-82).

Cela permet de rappeler que la plantation est à la fois un lieu clos et ouvert, un lieu d'enfermement (souvent perméable) pour la main-d'oeuvre servile et une entreprise portée vers l'écoulement de ses produits vers les marchés extérieurs.

Entre fantasme de réclusion, lieu de production économique et berceau familial, l'Hermitage nous livre une image contrastée et mouvante d'un lieu habité par l'esprit d'Andrew Jackson et dans lequel le Héros comme l'homme privé trouvèrent, en leur temps, l'expression matérielle d'une identité.

La "ferme"

Dans son article sur le contexte historique de la construction du premier Hermitage, F. W. Brigance ⁴⁶³ écrit : ***"Andrew Jackson consistently referred to the Hermitage as a "farm", and this was apparently a semantic point of some significance to other Tennesseans as well "*** (1976 : 7). Jamais, en effet, Andrew Jackson n'appelle l'Hermitage une plantation. Jamais il ne se place dans l'aristocratique classe des planteurs du Vieux Sud-Ouest. Hilliard (1994 : 105) mentionne une attitude similaire chez James Madison qui nommait ferme une propriété virginienne de 3000 acres. Brigance (1976 : 7) cite Elmora Messer Matthews, une anthropologue, qui suggère que les "normes égalitaires" en vigueur à cette époque interdisaient aux planteurs du Tennessee de se comparer aux aristocrates des vieux États sudistes comme la Virginie ⁴⁶⁴ ou les Carolines malgré l'adoption de leurs valeurs. Madison faisait partie de cette caste, mais en tant que chef révolutionnaire, il voulait sans doute s'identifier à un idéal plus égalitaire et moderne,

⁴⁶³ L'article de F. W. Brigance, à l'époque *graduate student* à l'université d'État du Centre Tennessee, compose les pp. 27 à 92 du compte rendu des fouilles archéologiques de certains sites à l'Hermitage aux étés 1974 et 1975. Brigance commente l'histoire de Jackson en relation avec sa plantation, fait une étude des transactions foncières de l'Hermitage et relate l'histoire de la formation de la *Ladies Hermitage Association* qui gère depuis 1889 la propriété ouverte au public et ses activités de muséographie. Ce texte est une des sources majeures pour cette partie de notre étude.

⁴⁶⁴ Peut-être faut-il voir dans ce refus linguistique une préoccupation idéologique. George Washington n'appelait-il pas Mt. Vernon sa *home farm* ? (de Forest, 1982 : 11).

éloigné des poses aristocratiques de la période coloniale⁴⁶⁵. En 1829, pour un visiteur de l'Hermitage, le terme de "ferme" était d'acception courante : **"His 'farm', to use the term applied in America to all landed properties of whatever dimensions"** (*The Pittsfield Sun*, 2 juillet 1829, p. 2). Quoi qu'il en soit, si le langage se défendait d'y référer, le mode de vie et les moyens disponibles évoquaient sans conteste l'existence opulente des grandes familles de Virginie, sans compter la prétention à retrouver une certaine grandeur propre à une élite dirigeante (Stilgoe, 1982 : 68).

Atmosphère

Issus le plus souvent de milieux sociaux élevés ou influencés par le renom de leur hôte, les visiteurs s'étonnaient de la "simplicité" de l'Hermitage, de son caractère pratique et sans ostentation :

His house is large, but very plain—the furniture, what in America is termed "elegant," in Great-Britain "decent." The grounds around the house are not laid out with any pretention to taste; I do not recollect that I have ever known an estate where nature has done so much—that art has contributed so little to adorn (*The Pittsfield Sun*, 2 juillet 1829, p. 2).

L'Hermitage néo-classique que nous connaissons aujourd'hui ne fut construit qu'en 1831. Toutes les réactions antérieures font référence à la maison en brique construite en 1821. Un autre visiteur écrit : **"We halted in front of a large gate, which led into a yard covered with blue grass and shaded by black locusts, to a spacious brick building, nearly in the form of a square"** (*Nashville Republican*, 3 septembre 1825). Jackson semble avoir été conscient de l'absence d'ornementation qui s'oppose, par exemple, à la minutie avec laquelle Washington avait créé la splendeur esthétique de Mt Vernon. Le 1er juillet 1843, un témoin rapporte indirectement une remarque du *gentleman farmer* : **"The General complains himself that he has not cultivated a taste for rural elegance"** (*Nile's Register*, , v. 64, n° 18, p. 279). Ceci explique peut-être en partie les transformations opérées en 1831, lorsque Jackson résidait à la Maison-Blanche.

Cependant, même plus tard, d'autres observateurs conservent le même regard. Moore fait l'équation de l'homme et de son logis : **"The Hermitage looks like Andrew Jackson, strong, unpretentious, simple, grand"** (1845 : 145). Pourtant, cette élégance "naturelle" était le fruit, à cette époque (les années 1830-1840), du labeur journalier d'une centaine d'esclaves. Un autre visiteur fait état de l'équilibre entre un environnement "cultivé" et une nature laissée raisonnablement à elle-même :

The grounds immediately around the house are shaded by locusts, catalpas, sugar trees, &c., interspersed with cedars and shrubbery, and at this moment are as fragrant with flowers as the groves of orange or the cotton plantations of Cuba. On one side of the lawn (...) is the garden which embosoms the monument which covers the grave of Mrs. Jackson and that prepared for himself (...) the other side

⁴⁶⁵ Un visiteur ne manqua pas d'interpréter la simplicité architecturale du deuxième Hermitage en ces termes : **"The mansion of the General is plain but commodious, and the style of his living unostentatious, but bountiful—indeed every thing about him is stamped with a republican simplicity in strict conformity to the principles he has ever avowed and practised"** (*Dust*, 28 Juillet 1827).

of the lawn is the orchard; and in front is a large woodland (whose extent cannot be seen) for the most part of the tall poplar tulip poplars, which are left almost in a state of native wildness. In the rear, on a smooth velvet pasture, rolls out a spring, or rather a flood of lurid cool waters which bring a peculiar darkness to the green of the foliage by which the fountain and stream are overshadowed (Nile's Register, v. 64, N° 18, 1er juillet 1843).

Comme bon nombre d'autres "Grandes Maisons" sudistes, l'Hermitage après 1831 affichait sans vergogne la richesse du maître, dressant clairement la barrière sociale entre ce dernier et ses esclaves (McKee *et al.*, 1992 : 174). Le visiteur précédemment cité concluait sur l'adéquation de la maison à son propriétaire, excusant celui-ci de son manque d'éducation paysagère : ***"his farming is like his fighting, for, although not done by rule, it turns out well"*** (Nile's Register, 1843). Contrairement à cette opinion, Jackson, nous l'avons vu à plusieurs reprises, respectait souvent les conventions, même si son orgueil et sa volonté le distinguaient parfois de la norme.

Présentation de cette partie

Un tel lieu requiert une étude de sa culture matérielle, comprenant à la fois son organisation spatiale, mais aussi économique et humaine, ainsi que la recherche difficile des types de relations entretenues entre les différentes communautés qui occupaient le domaine.

Un historique rapide de l'évolution de la plantation, de son acquisition en 1804 à la mort de Jackson en 1845, introduira cet exposé. Puis, nous détaillerons les différentes étapes de la lente transformation de l'Hermitage (la maison), de la cabane en rondins à l'époque de la frontière (tardive) du Tennessee, puis de la demeure en brique des années 1820, jusqu'à la maison de maître néo-classique et flamboyante de la période présidentielle. Cette évolution marque non seulement le changement de statut de Jackson, mais aussi celui des rapports familiaux à l'Hermitage et le désir de Jackson de se retirer progressivement des affaires de la plantation au profit de son fils après ses mandats présidentiels. Cet aspect changeant de la maison et des relations familiales sera complété par une étude de la géométrie variable à laquelle le domaine lui-même fut soumis à travers les transactions foncières incessantes de Jackson, mettant en balance l'attachement sentimental du propriétaire et les réalités économiques du planteur.

Nous étudierons ensuite l'activité plus directement agricole de Jackson à l'Hermitage, les cultures pratiquées et le fonctionnement de la plantation⁴⁶⁶. Enfin, une étude des rapports entretenus avec ses régisseurs couvrira un sujet particulièrement central dans l'économie humaine du système esclavagiste.

Nous concluerons cette troisième partie en montrant comment l'Hermitage fonctionnait comme le carrefour du réseau social et politique de Jackson. L'hospitalité jouait le rôle d'un ciment social où l'image de l'homme du peuple se mêlait à celle d'un

⁴⁶⁶ On trouvera en Annexe IV (576-591) un bref panorama concernant les activités de ses autres plantations situées principalement en Alabama entre 1817 et 1824. Il nous a semblé que cela complétait utilement cette étude en introduisant une sorte de jauge comparative.

gentleman farmer aux accents éminemment jeffersonniens.

Enfin, la dernière partie de cette étude concerne la population sans parole et sans visage, les esclaves africains-américains dont le silence est d'autant plus saisissant qu'ils formèrent de tout temps la population majoritaire, active, parfois revendicative, et indispensable de la plantation.

Avant l'Hermitage

L'historique

Jackson ne fit l'acquisition d'une plantation que plus de trois ans après son installation dans le Tennessee. A son arrivée à l'automne 1788, il prit pension chez la veuve Donelson, sa future belle-mère. Il y vécut même un temps après son mariage avec Rachel, la fille du logis :

at the time of his marriage, he didn't have a home to take his bride to; But in February, 1792, the land transfer records show that Andrew Jackson bought from John Donelson (Rachel's brother) a farm of 330 acres located in the foot of Jones Bend of the Cumberland River, just across the river from the home of old Mrs Donelson on the Gallatin Road (Horn, 1950 : 7).

Grâce aux réseaux familiaux des Donelson, Jackson acheta donc *Poplar Grove* à son beau-frère, qu'il rebaptisa *Poplar Flat* à peine un an après son acquisition (Horn, 1950 : 7 ; confirmation dans Smith, I : 49, 61). On remarquera que Jackson et Rachel s'installèrent en face de la propriété de Mme Donelson. Le couple ne s'isola donc pas de la famille, mais s'y intégra géographiquement, sur un terrain issu des possessions familiales . On retrouvera ce trait chez Jackson, qui, trente ans plus tard, cédera une propriété à son neveu à partir du domaine de l'Hermitage (Brigance, 1976 : 66-67).

S'étant considérablement enrichi grâce à ses activités de procureur, Jackson acheta en 1795 la belle propriété de Hunter's Hill, sur laquelle il mêla l'agriculture au commerce de détail ⁴⁶⁷ (Remini, I : 68). Hunter's Hill correspondait au statut d'un jeune homme en pleine ascension sociale.

Hunter's Hill (1795-1804)

En 1796, les affaires avaient prospéré, malgré la déroute de l'affaire Allison ⁴⁶⁸, et Jackson acheta une propriété plus grande et plus confortable, Hunter's Hill. Celle-ci était située à une dizaine de kilomètres de Nashville, près de la propriété de son beau-frère, John

⁴⁶⁷ Voir également Parton, qui rappelle que Jackson tenait un magasin à Hunter's Hill : *"there is (...) a small block house (...) which Jackson is said to have used as a store, and from a narrow window of which he sold goods to the Indians"* (I : 242). À propos des activités commerciales à Hunter's Hill, voir notre étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 128 passim). Nous avons à dessein négligé l'aspect agricole de ses activités, que nous présentons ici.

Donelson, non loin de Poplar Flat d'ailleurs. Ironiquement, la plantation était située sur le terrain que Lewis Robard, l'ex-mari de Rachel alors résidant au Kentucky, avait acheté en 1788 pour s'installer avec sa femme au Tennessee (Smith, I : 84).

Jackson agit selon les règles, ainsi que le lui recommandait son ami Mark Mitchell le 21 novembre 1795, qui lui envoya un régisseur pour prendre en main la gérance de l'exploitation et surtout permettre à Jackson de ne pas perdre son temps aux champs ⁴⁶⁹ :

The Barer Mr. David lile is the man I have promist to Send you for an Overseer you may Depend On him put your Negros Under him and as Many Horses and Tools as he wants and Keep Out of the field your Self and you may Depend on a crop (Smith, I : 77).

James (1938 : 76) souligne que Jackson fit construire sa maison en planches (*cut limber* [sic]), un signe d'aisance en ces temps où la cabane en rondins constituait encore le modèle des habitations de la frontière. Comme le fait justement remarquer Mary French Caldwell, l'affaire Allison, toute désastreuse qu'elle fût, n'empêcha pas Jackson d'investir des sommes importantes pour son confort personnel ⁴⁷⁰ :

It is a significant fact, however, that Allison's failure, which occured about 1795, did not result in the sale of Hunter's Hill until July 6, 1804. It is reasonable, then, to suppose that the Allison failure by no means crippled Jackson (...) although it undoubtedly marked the beginning of a long struggle (1933 : 21).

Il faut se rappeler que Jackson devait de l'argent à ses créiteurs, or c'est précisément ce dont les hommes de la frontière manquaient le plus. Leur richesse tenait dans leurs avoirs fonciers, leurs esclaves et le produit à venir de leur récolte. Le troc remplaça très souvent l'argent dans les premières années de développement. Lorsqu'il était procureur, les honoraires de Jackson lui étaient payés en terres et en esclaves. Les magasins de détail offraient des produits de consommation courante qu'on payait en échangeant du coton ou du maïs. Les marchands étaient aussi des banquiers ou des prêteurs et pouvaient se porter caution en faveur de certains clients (Stilgoe, 1982 : 72). Le développement économique appelait naturellement l'établissement d'institutions bancaires pour faire face aux besoins d'investissement. La première banque du Tennessee fut la *Nashville Bank*, créée en 1807, suivie de la *State Bank of Tennessee* en 1811 (Abernethy, 1932 : 224).

Une activité intense régnait à la propriété, partagée entre l'agriculture et le commerce. Jackson avait acquis une machine à égrener le coton, la fameuse invention d'Eli Whitney et Phineas Miller de 1793. En juillet 1802, il présida à l'établissement d'une résolution (*Resolution of Cotton Gin Committee*) pour que l'État du Tennessee acquière

⁴⁶⁸ On se rappellera que Jackson avait vendu des terres à Allison en échange de billets à ordre avec lesquels il avait immédiatement acheté des marchandises pour ses magasins. Allison fit faillite et se défaussa. Jackson dut alors régler les billets et évita de peu la prison pour dettes (voir notre étude "Les hommes du Tennessee", II : 117-128).

⁴⁶⁹ Les petits propriétaires d'esclaves qui n'étaient pas assez riches pour acquérir suffisamment de main d'oeuvre ou pour engager un régisseur, ainsi que les nouveaux planteurs dans la phase d'installation, travaillaient souvent aux côtés de leurs esclaves (Arnow, 1960 : 308 ; Cashin, 1991 : 63-64).

⁴⁷⁰ Pour preuve, l'acquisition de la propriété est postérieure à la débâcle. On se rappellera que Jackson reçut les premières nouvelles de la faillite d'Allison dès le 11 août 1795 (Smith, I : 64).

les droits d'exploitation de la machine et prélève une taxe sur chaque utilisateur du procédé :

Whereas the cultivation of Cotton, has become an object of great importance to this state, and in all probability, an article upon which the riches of the country will depend,⁴⁷¹ it is therefore worthy the attention of the legislature: and whereas many of the citizens have hitherto been and now are deterred from making and using Ginns, lest they should trespass on the patent right of Miller and Whitney, & thereby subject themselves to heavy penalties and damages, therefore, Resolved, That it Will tend much to the agricultural and commercial interest of this state, that the legislature thereof, at their next session, purchase the patent right of the said saw Ginn, for the use and benefit of its citizens, and lay a tax on the makers and users of the said Ginns, to discharge the sum which may be contracted to be given to the patentees for their patent right aforesaid. That these resolutions be published in the Tennessee Gazette, for the information of the citizens of the state, in order that if it meet their approbation, it may be represented as the general wish of the people (Smith, I : 303-304).

Jackson tira grand profit de sa machine en égrenant le coton de ses voisins. Il installa également une distillerie sur sa propriété, dont il vendait la production dans le magasin qu'il y avait établi (James, 1938 : 84-85)⁴⁷².

En février 1802, il s'associa avec un planteur voisin, Thomas Watson , et le neveu de sa femme, John Hutchings . Le contrat stipulait qu'il y aurait une égreneuse par magasin sur chaque plantation, sans compter la distillerie sur la plantation de Jackson. Enfin, Jackson et Watson s'engageaient à partager les pertes et les profits qu'une telle entreprise supposait (Smith, I : 278-280). Cet exemple rappelle que la plantation était un lieu économique dont les activités dépassaient de loin la seule agriculture. En cela, James (1938 : 89) — avec d'autres — a raison de rappeler le caractère capitaliste de l'activité de Jackson, une agriculture commerciale, dans le sens où la diversité de ses intérêts le mettait à l'abri d'une dépendance trop grande à l'égard d'un seul secteur d'activité.

Toutefois, Jackson se limita au commerce et ne se lança jamais dans l'industrie textile, à si petite échelle que ce fût, suivant ainsi la préférence sudiste d'exporter avant tout la matière première vers les centres industriels sans se soucier d'établir un tissu industriel régional (Chaplin, 1991 : 172, 198-199). Hunter's Hill, tout comme le serait l'Hermitage plus tard, était une exploitation agricole orientée vers le marché et la recherche de profit.

Cependant, les crédateurs liés à l'affaire Allison se faisaient de plus en plus pressants et, en 1804, Jackson dut se résoudre à mettre Hunter's Hill en vente : ***“Necessity compelled me to sell the Hunter's Hill tract”*** (cité dans Horn, 1950 : 11). Edward Ward, un voisin et partenaire commercial occasionnel, accepta d'acheter la propriété pour dix

⁴⁷¹ Il faut noter combien l'enthousiasme des premières années de cultivation fit place, dans les années 1840, à la conclusion que le climat difficile du Tennessee rendait l'exploitation du coton trop peu rentable par rapport aux vastes plantations du Mississippi et de l'Alabama. Le gel était le grand ennemi et en 1836, Jackson demandait à son régisseur de diversifier les cultures vers le chanvre et la tabac pour ne pas dépendre uniquement du coton (Walker, 1943 : 22).

⁴⁷² L'auteur n'est pas très clair quant à la chronologie des activités ; nous ne le citons donc que pour les faits bruts qu'il énonce.

mille dollars. On se souvient que Jackson en avait donné sept cents à John Shannon huit ans auparavant. Les aménagements de la plantation et la hausse des prix fonciers furent assez substantiels pour la revendre près de quinze fois plus cher ⁴⁷³. D'après Brigrance, qui cite les livres de comptes, il semble que Jackson ait procédé à des rénovations importantes avant de quitter Hunter's Hill, dont l'application d'une nouvelle tapisserie et d'une couche de peinture :

A July 14, 1804, account between General Jackson and Charles F. Lorumier (a mutilated fragment) is for 'painting and papering Madam(?) room in different color and graining paint (...) painting Dining(?) room (...) painting the passes and bannister.' This account obviously deals with work being one on a dwelling but doesn't seem to be in character with the Hermitage log cabins. It is work more apt to have been done to the Hunter's Hill house to make it more attractive to a buyer (1976 : 40).

Quelques temps avant la vente, il avait acheté à Philadelphie des chaises de salon et un canapé pour sa femme, ce qui, selon James (1938 : 96-97), constituait une "extravagance". Jackson comptait absolument sur l'envoi à la Nouvelle-Orléans de cinquante-six mille soixante dix-sept livres de coton ainsi que d'une cargaison de peaux, d'autant qu'il devait acheter des marchandises pour ses magasins lors de son prochain voyage à Philadelphie.

Les meubles n'ornèrent jamais les pièces confortables de Hunter's Hill. En effet, à la suite de ses revers financiers, il dut vendre la propriété en 1804 ⁴⁷⁴ et déménager tout à côté, sur les 320 acres à peine développés de l'Hermitage. De par la modestie de ses installations, la nouvelle propriété était clairement un revers de fortune pour Andrew Jackson (Moser, II : 27). Il démissionna du poste de juge qui lui prenait trop de temps et ne lui rapportait pas assez. L'emménagement dans la cabane en rondins se fit dès septembre 1804, si l'on en croit les en-têtes de lettres qu'il envoyait et les adresses de son courrier qui indiquent son changement de foyer à cette date (James, 1938 : 807-808 ; Smith, 1976 : 33).

Une plantation à géométrie variable

Les Hermitage

⁴⁷³ Jackson eut cependant du mal à obtenir le paiement des traites. Ward versait des sommes différentes chaque mois, ou bien voulait régler le solde en esclaves ou en terre. Mais, Jackson lui faisait remarquer que ses créanciers lui réclamaient de l'argent liquide. Il menaçait même Ward de vendre le contrat pour la somme restante.

⁴⁷⁴ Voir la lettre à Edward Ward du 10 juin 1805 (Moser, II : 59-60). À son acheteur mauvais payeur, Jackson écrivit cet ultimatum : "next week I must have money, and should I not receive it from you will be compelled to bring your Bond into market and raise what money on it I can to meet my pressing demands (...) But my Engagements I must meet, this was the object of my sale of my Possessions" (60).

Il y eut quatre Hermitage au moins. Le "premier Hermitage" était une cabane en rondins à un étage, que les Jackson occupèrent de 1804⁴⁷⁵ à 1820-21 environ, date à laquelle une maison en brique, de style "fédéral", fut construite. Cette demeure, élégante et confortable, mais austère et légèrement démodée pour l'époque, subit quelques transformations de type néo-classique en 1831, alors que Jackson occupait la Maison-Blanche et que son fils commençait à prendre en mains les affaires de la plantation. Le feu détruisit partiellement cet édifice en 1834, entraînant la réfection de l'ensemble selon les canons sociaux et esthétiques en vigueur à l'époque.

"Aux seuls usage et intérêt du dit Andrew Jackson, de ses héritiers et cessionnaires pour toujours"

Selon les termes approximatifs en vigueur sur la frontière de l'époque, voici le texte d'arpentage de la propriété acquise en 1804 par Andrew Jackson :

Beginning at a Hickory tree and Hackberry on Colo John Donelsons line, now Savern Donelsons line, thirty-one poles South of his North East Corner Runing thence along Samuel Hays line, now his heirs, East two hundred and fifty four poles Crossing Spring Branch three poles to a Gum Taylors Corner Thence north with Taylors line Ten poles to a Small Hickory thence North nine Degrees East along Taylors line to a Black Oak Standing on the South Boundary line on Hugh Hays preemption now belonging to the heirs of Samuel Donelson Des^d thence along Hugh Hays line West to a Black Walnut the South West Corner of Said Hugh Hays preemption thence South two hundred and fifty one poles to the beginning it being a part of a Preemption granted to the said Nathaniel Hays from the State of North Carolina by a patent bearing Date the Seventeenth day of April One Thousand Seven Hundred and Eighty six, and N° twenty four to have and to hold the said Tract or Parcel of Land with its Appertenances to the only use and behoof of the said Andrew Jackson his heirs and assigns forever (Caldwell, 1933 : 2-3).

Ce repérage sommaire des lieux en se fondant sur les arbres environnants ou les cours d'eau avait présidé à la majorité des arpentages opérés dans l'Ouest et ailleurs (Abernethy, 1932 : 50). La description était minimale, souvent imprécise et donnait lieu à de continues batailles juridiques pour établir la propriété de chacun.

Outre la position géographique avantageuse sur laquelle nous reviendrons, le site de l'Hermitage fut certainement choisi pour la source qui l'arrose, au nord de la maison. Dans les années fastes, entre 1820 et 1835, la propriété possédait deux sources, lorsque Jackson acheta le terrain qui s'étend au nord de la parcelle originelle acquise en 1804 (Brigance, 1976 : 8-10). La géométrie variable du domaine, liée à la fortune changeante de son propriétaire, reflète l'histoire chaotique de la situation financière d'Andrew Jackson. En effet, l'instabilité économique des planteurs, due à la fluctuation des cours du coton et aux variations climatiques, entraînait parfois une mobilité géographique non réservée aux petits fermiers de la frontière (Cashin, 1991 : 74).

⁴⁷⁵

Il est difficile d'établir avec précision la date à laquelle les Jackson ont emménagé à l'Hermitage. Les biographes ne s'accordent pas et les historiens regrettent de ne pas avoir un document qui atteste précisément du déménagement des maîtres.

Dans son étude, Brigance (1976 : 61) présente un tableau récapitulatif des transactions relatives au terrain de la propriété, de son acquisition par Jackson en 1804 à la vente par les héritiers à l'État du Tennessee en 1856. On constate l'extrême volatilité de la situation financière de Jackson et l'importance des terrains de l'Hermitage comme monnaie d'échange. La propriété ne semble pas avoir été si sacrée que Jackson voulait bien le dire. D'ailleurs, il émit à plusieurs reprises le désir de la quitter pour refaire sa fortune sous des cieux plus cléments. Une lettre de septembre 1814 à James Jackson nous informe que Jackson, effrayé par la perspective de perdre un procès lié à l'affaire Allison, envisageait de vendre sa propriété :

my farm say the whole tract of 1000 acres or what may measure out, \$20.00 per acre, at two years with interest from the sale, my negroes cattle hogs, horses farming tools and household furniture at a fair price 1/3 of the price of the land is to be secured for the three sons of Samuel Donelson deceased on the event they by their guardian agree to it⁴⁷⁶ (Moser, III : 141-142).

Jackson regrettait de se séparer de sa plantation, mais on voit ici que la situation économique et les espoirs d'une vie meilleure priment sur l'attachement à la terre, même si le discours tend à mythifier le lieu de la plantation : ***"If I thought our suit would be ended in our favor this sale I do not wish to make, unless making it I could secure the payment of the mortgage (...) The interest of this sale would support me when I retire to private life"*** (Moser, III : 141). La propriété n'était pas seulement un lieu de production de richesse, mais pouvait à l'occasion devenir elle-même une monnaie d'échange.

Jackson avait pensé émigrer en Louisiane dès 1804. Il comptait sur sa nomination au poste de gouverneur de la Louisiane (fraîchement américaine depuis 1803) pour assainir ses finances. Jefferson tardait à faire connaître sa décision, mais Jackson croyait beaucoup à sa nomination, d'autant qu'il avait fait jouer ses relations auprès du président demeuré prostré à Monticello⁴⁷⁷. Le 6 avril, il écrivait à Rachel : ***"what pleasure it would afford me (...) to return to your arms dispel those clouds that hover around you and retire to some peaceful grove to spend our days in solitude and domestic quiet"*** (Moser, II : 13). Le "verger paisible" auquel il fait allusion se trouvait à la Nouvelle-Orléans⁴⁷⁸, loin de l'Hermitage.

La date précise d'emménagement des Jackson dans leur nouvelle demeure n'est pas connue. James (1938 : 99) suggère la période qui va du 25 août 1804, date de la dernière

⁴⁷⁶ Brigance (1976 : 66).date la lettre au 19 décembre 1814 au lieu du 19 septembre (merci à David Hoth pour avoir rectifié l'erreur).

⁴⁷⁷ "had just a moment with Dickson who informed me (...) that it was highly probable that the appointment would be conferred upon me" (Moser, II : 17). Jackson réfère au décès de la fille de Jefferson dans une lettre du 28 avril à George W. Campbell (*Ibid.*, 18). Le même informait Jackson de la nomination de William C. C. Claiborne au poste de gouverneur dans une lettre du 6 décembre (Jackson était reparti). Campbell mentionne la réserve avec laquelle la nouvelle a été accueillie, peut-être aussi pour reconforter le candidat malheureux : *"Few with whom I have been acquainted, expected this event (...) The subject is scarcely mentioned here"* (*Ibid.*, 43). Selon Remini (I : 128-129), la décision de Jefferson de donner le poste à William Charles Cole Claiborne détruisit l'estime que Jackson portait encore au président. Pourtant, Claiborne était un ami de Jackson et un choix légitime puisqu'il était déjà sur place avec l'armée américaine, .

lettre connue écrite à Hunter's Hill, au 21 septembre, date à laquelle William Preston Anderson envoya une note à Jackson, nommément à l'Hermitage. James (idem) cependant fait erreur sur la date d'acquisition du terrain, qu'il fait remonter à 1795 durant la fièvre spéculative de Jackson. Or, il existe un acte notarié du 23 août 1804 qui prouve l'achat des 420 acres de l'Hermitage par Jackson à Nathaniel Hays pour trois mille quatre cents dollars (Moser, II : 27) . Moser *et al.* (1984 : 27) précisent qu'en sus de sa plantation, Jackson vendit également son bétail à Edward Ward puisqu'il transféra sa marque et en fit enregistrer une nouvelle, en juillet 1804⁴⁷⁹.

Les transactions

À l'instar des pionniers de l'Ouest, Jackson avait spéculé énormément durant ses premières années dans le Tennessee, achetant sans cesse et revendant toujours avec un confortable profit. Caldwell (1933 : 16-20) donne une liste non exhaustive des transactions enregistrées dans le comté de Davidson⁴⁸⁰ (Nashville) entre 1793 et 1797 : ***“A rough estimate of sixteen land deals (...) shows that between May 3, 1793 and February 18, 1797, he had bought something like twenty-seven thousand acres of land at an expenditure of \$20,000”*** (Caldwell, 1933 : 15). La terre était le produit commercial et spéculatif par excellence, une marchandise sans affect particulier pour des hommes qui en tiraient avant tout un profit pécuniaire.

Les 420 acres de l'Hermitage représentaient un peu plus de la moitié de la parcelle originale ayant appartenu à Nathaniel Hays. D'après Brigance (1976 : 62), qui repose ses affirmations sur une carte d'arpentage datant certainement de l'été 1804, seule la maison fortifiée (*blockhouse*)⁴⁸¹ qu'habitèrent les Jackson pendant plus de quinze ans existait à l'acquisition du terrain. Rachel Jackson emporta avec elle son clavecin, un instrument peu à sa place dans ce décor sommaire, mais qui égaya sans doute la rusticité des lieux (James, 1938 : 99).

⁴⁷⁸ Le 12 février 1818, une lettre de son partenaire commercial James Jackson l'informait qu'un acheteur potentiel s'était présenté pour l'Hermitage (Moser, IV : 178).

⁴⁷⁹ *“The Stock mark of Andrew Jackson Esquire being a crop off each Ear, and Two Slits off each Ear, The said Andrew Jackson Comes now into Court And Transfers the Right of said Mark to Capt. Edward Ward—And Records as his own Stock Mark in future, a crop and underbit in the Left Ear And a Slit in the Right Ear”* (Moser, II : 27).

⁴⁸⁰ Les transactions concernant le centre et l'ouest du futur État (1796) étaient enregistrées à Nashville puisque ces territoires n'étaient encore ni colonisés ni organisés administrativement (Caldwell, 1933 : 16). Le comté de Davidson a pour siège Nashville.

⁴⁸¹ La traduction est difficile et le terme insatisfaisant. “Fortin” rend bien l'idée de fortification, mais peut-être insuffisamment celle de lieu de vie civile. Originellement, la taille et la structure renforcée de ces cabanes en rondins avaient permis une défense efficace des colons contre les raids indiens des vingt premières années de colonisation. Des perforations à l'image des châteaux-forts étaient pratiquées dans les murs pour y glisser le canon des fusils. L'espace plus vaste que dans les traditionnelles habitations de pionniers permettait d'accueillir davantage de défenseurs potentiels en cas d'attaques, alors très fréquentes. Toutefois, la “*blockhouse*” reste un lieu d'habitation et d'exploitation civil.

La transaction suivante est la vente pour mille dollars de 100 acres du domaine le 10 novembre 1806 à Francis Sanders. Celui-ci en possédait déjà 240 achetés à Nathaniel Hays, divisant le terrain original de l'Hermitage en deux parts égales entre Sanders et Jackson (Moser, II : 541).

Brigance (1976 : 62-65) mentionne ensuite la transaction compliquée de la préemption de Hugh Hays, six cent quarante acres de terres situées au nord de la propriété de Jackson. Celui-ci convainquit son beau-frère William Donelson d'acheter ces parcelles avec lui afin de les offrir à Samuel Donelson, frère de William et ancien partenaire commercial de Jackson, qui subissait à l'époque de sévères revers de fortune. William accepta de payer la moitié à condition que Samuel le remboursât. Mais Samuel Donelson mourut à l'été 1804. Jackson transféra la propriété du terrain aux trois fils de Samuel. Cette transaction semble avoir eu lieu avant même l'acquisition de l'Hermitage par Jackson. Il est fait mention dans l'acte du 23 août 1804 du transfert de propriété aux descendants de Donelson (Brigance, 1976 : 64).

Le 11 décembre 1806, un contrat fut signé entre William Donelson et Jackson dans lequel ce dernier recevait un titre d'obligation concernant la seconde moitié du terrain⁴⁸². Ainsi, les six cent quarante acres firent partie de l'Hermitage dès 1806. En tant que tuteur des enfants de Donelson, Jackson géra ces terrains comme les siens jusqu'à la majorité de ses pupilles (Moser, V : 311)⁴⁸³. En octobre 1824, il acheta les 3481/4 acres de Springdale que vendait Francis Sanders⁴⁸⁴ : ***“Mr F Sanders having proposed to sell & I fearf[ull] of a bad neighbour I have bought & paid hi[m] for his plantation.”*** Jackson préférait réunir sa famille autour de lui. Pour le mariage d'Andrew Jackson Donelson avec sa cousine Emily en 1824, Oncle Jackson leur fit don de la propriété⁴⁸⁵ qui devint plus tard Tulip Grove (Burke, 1941 : 142 ; Moser, V : 311). Beaucoup de transactions impliquèrent des membres de la famille de Rachel, d'autant que les Donelson occupaient massivement les environs de l'Hermitage.

Il échangea vingt-cinq acres en 1810 contre vingt-cinq autres, mais une nouvelle

⁴⁸² Après la mort de William en 1821, Jackson reçut des héritiers le titre de propriété des trois cent vingt acres (Brigance, 1976 : 66).

⁴⁸³ Le 11 octobre 1824, Jackson et Andrew J. Donelson signèrent un acte de séparation concernant les terrains détenus par Jackson. Brigance fait cependant remarquer, citant une lettre à James Jackson datée de 1814, que Jackson n'était pas tuteur des Donelson à cette époque (voir citation dans le texte).

⁴⁸⁴ La propriété, appelée Springdale, fut rebaptisée Tulip Grove par les Donelson, et fait aujourd'hui partie du domaine de l'Hermitage.

⁴⁸⁵ Cette propriété faisait originellement partie des 640 acres de terrain de l'Hermitage. Nathaniel Hays avait vendu 220 acres à un certain Taylor qui les avaient revendus à Sanders. Jackson avait acheté les 420 restant et vendu 100 acres supplémentaires à Sanders l'année suivante (1805), pour lui “donner de la place”. Jackson avait par la suite racheté toutes ces parcelles, dont celle de Sanders, afin, écrivit-il, de se préserver contre de mauvais voisins (Brigance, 60). Toutefois, David Hoth (1998) suggère que ces regroupements fonciers pourraient avoir des raisons économiques de développement des activités de la plantation (correspondance privée).

acquisition n'est pas enregistrée avant le 15 mars 1811, au cours de laquelle Jackson acheta cent acres aux héritiers de Samuel Hays, dont il avait été le tuteur (Moser, II : 530). Cette parcelle était située au sud de l'Hermitage (Brigance, 1976 : 65). Les documents de toutes les transactions ne semblent pas avoir survécu si l'on en croit la déclaration d'impôts de 1812, dans laquelle Jackson déclare 640 acres comme lieu de résidence (l'inventaire que nous avons présenté n'atteint pas cette somme) (Brigance, 1976 : 66).

Après le mariage de Donelson en 1824, la restitution des parcelles de son père (Samuel) et le don fait par Jackson des terres achetées à Sanders, les listes de taxes foncières du comté de Davidson en 1825 indiquent que la superficie de l'Hermitage était de six cent quarante acres. En 1827, Jackson acheta cent quatre-vingt dix-huit acres aux héritiers d'Anthony Winston, des parcelles adjacentes situées au Nord-Est des terres d'Andrew J. Donelson. En 1830, il acheta à Peter Mosely cent cinquante et un acres en bordure de ceux ayant appartenus à Winston. Un an plus tard, il lui acheta encore deux cent cinquante acres qu'il échangea contre les cent dix de Thomas J. Donelson situés au flanc ouest de l'Hermitage. Il acquit deux autres lots des frères de Thomas, les trois parcelles faisant originellement partie de la propriété de Severn Donelson, un frère décédé de Rachel (Brigance, 1976 : 67). Ces trois lots sont mentionnés dans les deux testaments de Jackson rédigés à dix ans d'écart, le premier en 1833, le définitif en 1843. Brigance présume que les trois lots couvraient environ trois cents acres et constituaient une partie de l'Hermitage vendu à l'État en 1856.

En 1833, Jackson racheta Hunter's Hill, qu'il appelait indifféremment du nom de ses précédents propriétaires, *Baldwin place*, ou *Ward place*, ou simplement *Hunter's Hill*. La plantation occupait la bordure septentrionale de l'Hermitage, au bord de la rivière Cumberland. En 1840, les difficultés financières créées par les maladresses de Junior obligèrent Jackson à revendre le domaine⁴⁸⁶. Le 14 juillet de cette même année, Hunter's Hill devint la propriété d'Eliza E. Donelson qui, après la mort de son mari, quitta l'Alabama pour s'en retourner auprès des siens (Brigance, 1976 : 69). Si la vente lui procurait l'argent nécessaire, les terres restaient dans la famille et l'acquisition aidait une parente dans le besoin⁴⁸⁷.

Brigance observe encore que Jackson et Andrew J. Donelson entamèrent en 1827 une série de transactions dans lesquelles Jackson racheta une partie des terres boisées de Donelson. Plus tard, il céda ses parcelles achetées à Winston et rendit cinquante acres

⁴⁸⁶ Devant l'absence d'acheteurs parmi ses amis, Jackson publia une annonce dont le texte donne une idée de l'état de la propriété : " look at this! a great bargain to be had: a valuable tract of land , containing 850 acres; bounded on the south by the Hermitage, and fronting on its north side, on the Cumberland river, for upwards of one mile. The improvements consist of a comfortable brick dwelling house, kitchen and smokehouse. Also frame carriage house, stables, two large barns, negro cabins, &c. It is well calculated for either a cotton or stock farm, being well watered, and having about 70 acres in grass and clover...it will be exposed to public sale, together with some fine-blooded horses, cattle and sheep. Terms made known on the day of the sale" (cité dans Brigance, 1976 : 69). On connaît l'opulence de ces propriétés grâce à de telles annonces, fréquentes dans les nombreux journaux de l'époque.

⁴⁸⁷ Eliza Eleonor Butler avait épousé en 1823 John Donelson IV [1787-1840], un neveu de Rachel Jackson.

de son précédent achat. Finalement, Donelson reçut gracieusement de Jackson deux cent quarante-sept acres de terres (Brigance, 1976 : 68). La fin de ces transactions est fixée par Brigance à août 1834, date à laquelle l'Hermitage atteint l'acmé de sa superficie. Ensuite, il est difficile de suivre l'évolution de l'Hermitage d'après les taxes foncières par comtés, car la plantation comprenait des terres à cheval sur les comtés de Davidson et de Wilson. De plus, il faut se soucier de savoir si les taxes collectées concernent les terres habitées par le contribuable ou simplement possédées par lui, ce qui n'est pas toujours mentionné dans les registres.

En 1841, Jackson envoya un état des lieux à William B. Lewis dans le but de présenter l'Hermitage comme caution à un prêt que les investissements calamiteux de Junior rendaient nécessaire. La superficie totale du domaine était fixée à neuf cent quatre-vingt acres⁴⁸⁸ (Bassett, VI : 119). Ce chiffre demeura inchangé jusqu'à la mort de Jackson. Il fut même confirmé par l'homologation du testament, le 4 août 1845 (Brigance, 1976 : 70).

Il fallut seulement onze ans à Andrew Jackson, Jr., pour ruiner la propriété et la vendre, amputée de la moitié de sa superficie, à l'État du Tennessee, en 1856. Les conseils de prudence du père ne furent jamais suivis, malgré d'incessants rappels à l'ordre comme celui-ci :

my dear Andrew, the looseness with which you have attended to this business, has occasioned me much trouble (...) you will have to be guarded in your contracts, attentive to your own business, and be always hereafter acquainted with the amount of cotton made and shipped, and your means, before you make purchases (Bassett, V : 262, 263).

Quelque cent ans plus tard, la *Ladies Hermitage Association*, en charge de la propriété, était parvenu à racheter, au cours d'un lent processus d'acquisition, l'ensemble des terres qui constituaient l'Hermitage au temps du général Jackson. Depuis, aucune transaction n'est venue troubler l'intégrité imaginaire d'une propriété qui ne cessa d'évoluer dans ses limites, jusqu'à la vente par l'héritier direct de celui qui avait tout fait pour lui en assurer la jouissance.

Après avoir examiné l'économie géographique de la plantation, nous nous attacherons à étudier son organisation spatiale. L'étude archéologique du site nous intéresse, car elle nous renseigne sur la distribution des différentes activités de l'Hermitage, un aspect que les témoignages des contemporains négligent singulièrement. Une telle absence de description dénote certainement le caractère conforme de l'Hermitage aux canons organisationnels des plantations du Sud au début du dix-neuvième siècle. Ce présupposé nécessite bien sûr une étude approfondie des vestiges que renferment les différentes aires de la propriété.

Une histoire plurielle : quatre styles différents

⁴⁸⁸ Et non 960 comme l'écrit Brigance (1976 : 69).

La pérennité du nom cache de profondes transformations de la maison et de son environnement agricole, appelés sans distinction l'Hermitage. Or, suivant les époques, les Jackson n'habitèrent pas le même "Hermitage" et la plantation dans son ensemble ne cessa d'évoluer, sans toujours un lien direct avec la maison, d'ailleurs. Ce sont donc deux histoires parallèles, rarement synchrones, qu'il faut retrouver ici.

Le premier Hermitage

Genovese rappelle un fait que l'idéologie et la mythification du Sud ont contribué à occulter :

The overwhelming majority of the big planters, as well as the moderate to small planters, lived in simple two-story log houses, tolerably spacious and comfortable, but hardly the mansions of Gone with the Wind and the plantation legend (1976 : 532).

Un grand éventail de conditions de vie s'offrait aux planteurs, indépendamment même de leur richesse. L'accès à un confort plus ou moins grand dépendait du lieu et de l'ancienneté de résidence, mais aussi de l'environnement. La frontière offrait rarement des conditions acceptables. Les femmes souffraient davantage de ces conditions en raison de leur présence constante dans la maison, surtout celles dont le mari avait décidé de quitter le confort des États côtiers pour l'aventure opportuniste de la frontière du Sud. Joan Cashin résume ainsi le sentiment dominant de ces nouvelles pionnières des années 1820-1830 :

Planter women were shocked by the conditions of their new homes. Most families lived in tents when they first arrived and then moved into log cabins with floors made of hard-packed earth or wooden planks. Many cabins had only a single room, while others consisted of two rooms linked by an open breezeway or "dog trot"; some were crawling with spiders and insects (1991 : 66).

Rachel Jackson dut avoir une réaction différente, car elle avait connu ces dures conditions depuis l'âge de treize ans, mais elle avait passé son enfance dans une plantation douillette de Virginie. Le sentiment alors, et les conditions d'installation dans une région vierge d'occupation blanche, durent être très similaires à celles décrites par Cashin⁴⁸⁹.

L'Hermitage était surtout le lieu familial par excellence et Jackson nourrissait pour les membres de son clan une dévotion souvent touchante. De la vie quotidienne à l'Hermitage Andrew Jackson était la source et l'inspiration, comme le lui écrit Rachel : ***"the stock wants ther Masters Eye all your household regrets your absence all wishing & praying your Return"*** (Moser, II : 362). Une remarque à laquelle Jackson lui-même fait écho quelques jours plus tard : ***"I have no doubt but my presence at home would be agreeable to all—and beneficial to our interest "*** (Moser, II : 372). Il ne parle pas ici de son propre sentiment sur ce retour...

⁴⁸⁹ Voir la conclusion du journal tenu par le père de Rachel, John Donelson, jusqu'à leur arrivée sur le site de la future Nashville : *"Though our prospects at present are dreary, we have a few log cabins which have been built on a cedar bluff above the Lick"* (cité dans Heiskell, 1919 : 111).

Le contexte historique

Le premier Hermitage, comme on le nomme à présent, est un lieu mal documenté, issu d'une époque moins étudiée de la vie de Jackson. Pourtant, cette période, comme les autres, est riche en événements. Nous l'avons vu, dans l'année 1804, Jackson démissionna de son poste de juge à la Cour supérieure du Tennessee, vendit une grande partie de ses avoirs fonciers pour se dégager d'une dette déjà ancienne⁴⁹⁰ et se lança dans une nouvelle collaboration mercantile avec John Hutchings et John Coffee⁴⁹¹. Il renforça également ses activités d'éleveur de chevaux⁴⁹². L'Hermitage était un nouveau départ.

Cette première décennie du siècle est celle où sa présence à la plantation est la plus calme et constante de son existence. Avant 1804, il avait été représentant et sénateur au Congrès de Philadelphie (1797-98), puis juge itinérant au Tennessee (1798-1804). En 1802, il avait été élu major-général de la milice du Tennessee après une campagne extrêmement active. Autant dire que Rachel Jackson passa de nombreuses soirées sans la compagnie de son époux. Après l'installation à l'Hermitage, Jackson y demeura sagement, ce qui entraîna, avec le concours d'autres circonstances plus graves (le duel de 1806 par exemple), sa dépression de 1809-1810⁴⁹³. Mais une telle proximité du planteur avisé avec ses affaires agricoles et mercantiles créa une prospérité quasi immédiate.

Une entreprise capitaliste

Il semble que l'Hermitage ait été une plantation auto-suffisante très rapidement, car les livres de comptes montrent que Jackson vendait bon nombre de ses produits au magasin qu'il possédait avec Hutchings et Coffee à Clover Bottom. En outre, le type de produits négociés témoigne du degré élevé d'équipement dont bénéficiait la plantation⁴⁹⁴. Brigance (1976 : 33) pense que le moulin qu'il possédait permettait à Jackson de vendre le surplus de farine au magasin, ou bien d'écouler le whiskey fabriqué dans sa distillerie ,

⁴⁹⁰ Remini (1977, I : 131) parle de 25 000 acres de terres disséminées à travers le Tennessee, fruit de son incessante activité spéculative.

⁴⁹¹ Voir à ce propos les détails fournis dans notre étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 150-152).

⁴⁹² Il se rendit en Virginie au printemps 1804 afin d'y trouver d'excellents pur-sangs, des coursiers et des étalons. Il revint avec le très fameux Truxton (Remini, 1977, I : 134). Voir notre étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 140-145) concernant l'intérêt de Jackson pour les chevaux.

⁴⁹³ Son duel avec Dickinson l'avait rendu extrêmement impopulaire au Tennessee, et l'inaction le rongait. Voir notre étude intitulée "Rachel Donelson Jackson" (III : 238-246).

⁴⁹⁴ Dans sa conclusion à l'étude archéologique du premier Hermitage, Smith (1976 : 285) déduit de l'absence de restes de gibier dans les artefacts retrouvés sur les lieux que le style de vie propre à la frontière avait très rapidement disparu : "*The first [conclusion] concerns the rapidity with which a basic farm economy must have been replacing the preceding frontier life style.*"

dont l'alambic avait une contenance de 600 litres — “125 gallons” . Il possédait également une des égreneuses à coton qui révolutionnaient la production dans le Sud. Il était l'un des vingt-quatre planteurs à posséder une telle machine dans le comté, pour la somme annuelle de vingt dollars (Remini, I : 134). De même, il était propriétaire d'une presse qui permettait de compacter les balles de coton plus sûrement et plus rapidement (Smith, I : 279-80). Ce dernier équipement témoigne de la modernité de son entreprise. Si l'on en croit Chaplin, le coton était généralement fourré tel quel dans des sacs jusqu'au début du XIX^e siècle (1991 : 188).

L'importance des investissements dans l'équipement lourd souligne le caractère très mercantile de l'entreprise. L'accroissement de la population servile témoigne également de la prospérité grandissante de l'exploitation. Traditionnellement, le planteur est un homme qui possède au moins une vingtaine d'esclaves . Jackson en possédait dix en 1794, quinze en 1798 (Remini, I : 133). Bassett (1916 : 34) souligne pourtant qu'il dut en vendre plusieurs pour faire face à ses dettes en 1804. Walker (1943 : 30) précise que le nombre s'élevait à vingt esclaves en 1812. Quelque dix ans plus tard, ils étaient quatre fois plus nombreux, ce qui démontre une ascension économique certaine. Le nombre d'esclaves augmenta dans de telles proportions que Rachel se plaignait de leur nombre en 1814 : ***“if I live we will own fewer of them for they vex me often and in my situation it is hurtful”*** (Moser, III : 59). Pour des raisons d'ordre plus économique, l'associé de Jackson, James Jackson, affirmait lui aussi que la population servile à l'Hermitage était trop importante pour la taille de l'exploitation :

you have too great a quantity of Negroe property. that part not absolutely necessary for the suport of the farm, would sell on such a credit for paper payable at Bank as would secure a good price & would also reduce all other stock much (...) after that was done, in my opinion, the remaining Negroes and stock would produce more profit from your farm & your property more secure, more easily managed & fully as saleable (Moser, III : 158).

Il se peut que les conditions difficiles de la guerre aient été défavorables à une propriété en pleine expansion, que le taux d'investissement en esclaves et en animaux ait été soudain trop fort pour les capacités du marché. David Hoth suggère que les essais d'implantation de Jackson dans les nouvelles terres d'Alabama après la guerre seraient en partie dûs à cet excédent d'esclaves qu'il fallait rentabiliser (correspondance privée, 1998). En tous cas, la croissance de la population servile fut certainement irrégulière, mais elle montre un enrichissement progressif et continu. Ainsi que pour le territoire de la propriété, les aléas du marché faisaient varier le nombre d'esclaves présents à la plantation. De moyens de production, ils devenaient objets d'échange lorsque le besoin s'en faisait sentir (Kolchin, 1993 : 96-98).

L'impact de la croissance démographique à l'Hermitage influença certainement la géographie de la plantation ainsi que l'organisation du travail. Comme le disait James Jackson dans sa lettre, l'augmentation de population signifiait plus de logements, plus de nourriture à fournir, plus de force de travail, plus d'activité, davantage d'espace cultivé. Onze ans après la mort de Jackson, son fils dut vendre la propriété. Il passa une petite annonce dans le journal à l'été 1856, ce qui permet d'avoir le détail des installations existant à cette époque ; ***“remaining half of 1000 acres of the Hermitage tract (...) about 300 acres finely timbered. Several fine springs, good cotton gin, overseer's***

house, saw mill, four double brick negro cabins, blacksmith and carpenter's shops, &c" (*Union and American*, 13 juin 1856). On voit combien la propriété comportait de corps de métiers, d'installations, de bâtiments réservés aux employés, aux esclaves. L'Hermitage était une énorme entreprise commerciale alliant un réseau complémentaire d'activités artisanales destinées à rendre la propriété auto-suffisante.

Les bâtiments

La maison fortifiée

La question des bâtiments en ce qui concerne le premier Hermitage est difficile à résoudre, car la documentation est rare et les avis sur la question, partagés. D'aucuns affirment que Jackson fit construire sa cabane en rondins avant d'y emménager, d'autres pensent, en se fondant sur les livres de comptes et les témoignages, qu'une maison fortifiée (*blockhouse*), antérieure à son arrivée, était issue de la période pionnière où les premiers colons du Tennessee subissaient la résistance armée des Indiens à leur installation. Les auteurs sont au moins d'accord sur la forme du bâtiment. Voici la description, standard, qu'en donne Parton :

A square, two story block house was General Jackson's first dwelling-place on the Hermitage farm. This house, like many others of its class, contained three rooms; one on the ground floor, and two up stairs. To this house was soon added a smaller one, which stood about twenty feet from the principal structure, and was connected with it by a covered passage.⁴⁹⁵ (I : 307).

Brigance reproduit le témoignage de Sarah Chidress Polk, la femme du dixième président, qui fréquenta l'Hermitage dans les premières années. À 71 ans, Mme Polk s'était confiée à Augustus Buell (1904)⁴⁹⁶ dans les années 1870. Voici le résumé qu'en donne Buell dans sa biographie de Jackson :

It was a group of log houses in close proximity to each other. The principal one had been built for a block-house in the days of Indian alarms, afterward used as a store and, about 1804, converted into a dwelling. It, like all blockhouses, was two story high. Near it were three smaller log houses, one story high with low attics. These were used as lodgings for members of the family or guests. The main buildings—the former blockhouse—had on the first floor one very large room with huge fireplace capable of taking in a good-sized load of wood at a time. A

⁴⁹⁵ James s'inspire visiblement de Parton et ajoute quelques détails puisés sans doute dans quelqu'autre bâtisse du même type : *"one great room downstairs, puncheon floor, hewn joist overhead, blackened by the smoke of the fireplace that would devour a cord of wood on a wintry day, two rooms above and detached kitchen. Twenty-five feet away and connected by a passage Jackson built another log house for guests"* (1938 : 99). Bassett présume également de l'existence d'une maison fortifiée à l'arrivée des Jackson. Il ajoute la vente d'un grand nombre d'esclaves qui n'est pas mentionnée ailleurs. Il n'avance aucune preuve tangible pour confirmer ses affirmations.

⁴⁹⁶ Augustus C. Buell. *History of Andrew Jackson* (New York, 1904). La biographie de Buell est très controversée, car Buell a pris bien des libertés avec son sujet, comme le montre l'article de Milton W. Hamilton. "Augustus C. Buell, Fraudulent historian," *The Pennsylvania Magazine of History and Biography* (1956), LXXX, 478-492. Nous avons cité Buell uniquement lorsque ses écrits étaient corroborés par d'autres études fiables (voir ci-dessous).

lean-to had been built on at the back containing two rooms, one of which was used as the family sleeping apartment, the other as a pantry—or “buttery”, as the phrase was then. But the great room, about twenty-four feet by twenty-six, was at once kitchen, dining-room, sitting-room and parlor, and the large table that stood in the middle of it, capable of sitting twelve to fourteen people comfortably, was always set. In this house, or group of houses, the Jacksons lived from 1804 to 1820 (cité dans Brigance, 1976 : 36).

Même si les années et les témoignages des autres ont pu altérer la mémoire d'une femme qui n'était qu'une très jeune enfant quand elle vint à l'Hermitage, les souvenirs de ce témoin oculaire sont précieux. Elle affirme que la maison fortifiée était bien là en 1804, ayant servi de magasin avant l'emménagement de Jackson. Le recyclage des bâtiments est caractéristique puisque le premier Hermitage sera transformé en cabane pour les esclaves après la construction du Second en 1819-21.

Brigance précise la différence possible entre une simple cabane en rondins et ce que nous avons traduit par maison fortifiée :

The term blockhouse was used in some instances to distinguish the square-log style house from the cruder logs-left-in-the-round style, but it was also used much more widely for the kind of fortification that was somewhat bullet proof and sometimes standing alone as an isolated standpoint. (1976 : 30).

Brigance et les archéologues du Tennessee apportent un élément nouveau qui tendrait à confirmer les descriptions présentées plus haut. En effet, on retrouve trace de cet édifice du côté des cabanes d'esclaves.

Les cabanes

L'ensemble de cabanes en rondins constitua la maison des maîtres jusqu'en 1820 environ. Les lieux d'habitation des esclaves durant cette période, eux, sont encore plus difficiles à placer sur le plan de l'Hermitage. Larry McKee (1991 : 3) donne un aperçu de la disposition des cabanes d'esclaves, aux différents points de la plantation, d'après leurs fonctions dans l'économie de celle-ci. Toutefois, il est difficile de dater les constructions. Les cabanes d'esclaves que nous connaissons le mieux sont directement liées à la demeure originelle des Jackson.

Nous l'avons mentionné plus haut, il subsiste du premier Hermitage l'édifice aujourd'hui appelé la “cabane de l'ouest” (24 X 26 pieds/7,31m X 7,92m), partie supérieure de la maison fortifiée du premier Hermitage. Elle fut transformée après 1821 pour en faire un logement à deux familles d'esclaves, chacune occupant une pièce d'environ dix mètres carrés chacune. La nouvelle demeure fut construite en enlevant les rondins formant le rez-de-chaussée pour ne garder que l'étage, en faisant une maison de plain-pied⁴⁹⁷. Trois pièces y furent aménagées ainsi que deux mezzanines. Un autre indice qui tendrait à prouver que la “cabane de l'ouest” est bien le premier Hermitage est

⁴⁹⁷ Mary C. Dorris (1915 : 69)  crit : “[The original blockhouse was converted] by General Jackson himself from the two-story to a one-story house and was used for years as one of the cabins for the habitation of his Negro slaves” (citée in Brigance, 1976 : 114). Brigance abonde dans ce sens, indiquant la présence insolite de solives apparentes au niveau du plancher, alors qu'un tel dépassement est caractéristique des solives de plafonds (*Ibid.*).

la présence de fondations indiquant l'existence d'un autre bâtiment qui aurait servi de cuisine détachée, reliée à la maison par un passage couvert, comme le mentionne Sarah Polk dans son entretien avec Buell en 1870 (Brigance, 1976 : 116-18).

La "cabane de l'est" est censée avoir été une cuisine ou un logement pour les invités, qu'ils soient membres de la famille, amis ou simples visiteurs (Smith, 1976 : 286). On sait que certains demeuraient jusqu'à quelques mois avec les Jackson. L'absence de certitude concernant la fonction exacte de la cabane ne permet pas de rejeter l'une ou l'autre des hypothèses. Il est même probable que les deux fonctions alternèrent suivant les besoins. Toutefois, les recherches archéologiques semblent révéler une activité domestique marquée : **"[T]here seems to be some slight indication that the East cabin artifacts are oriented more exclusively toward domestic activities than the other subarea collections"** (Smith, 1976 : 286).

Les auteurs de l'estimation archéologique du premier Hermitage pensent que la "cabane du sud" (20,5 X 40 pieds/6,24m X 12,18m), est certainement contemporaine de la cabane de l'ouest et devint la "cabane de l'Oncle Alfred"⁴⁹⁸ seulement dans les années 1850 : **"[It] probably occurred in or around 1856. This was the year Andrew Jackson, Jr., sold the Hermitage to the state of Tennessee, and it may have been desirable to move the cabin to provide a sort of caretaker's residence near the main house"** (Smith, 1976 : 287). Tous ces réarrangements étaient fréquents et ne laissaient aucun document tangible, sauf si la transformation nécessitait l'intervention d'un artisan extérieur (factures, correspondance). En règle générale, les esclaves faisaient eux-mêmes le travail et l'opération ne bénéficiait d'aucun enregistrement écrit.

La question de savoir si la "cabane du nord" (18 X 20 pieds/5,48m X 6,09m) est contemporaine des autres constructions semble résolue. L'estimation dendrochronologique d'un rondin de la cabane jugé d'origine laisse à penser qu'il aurait été coupé en 1859-60, soit près de quinze ans après la mort de Jackson (Smith, 1976 : 287).

Un épisode montre que les bâtiments étaient construits suivant les besoins et non selon un plan de développement pré-établi. Jackson était allé à Natchez chercher des esclaves qu'il espérait revendre en route, mais comme il l'indiqua à sa femme le 17 décembre 1811, il fut obligé⁴⁹⁹ d'en ramener une vingtaine, pour qui il fallait construire une maison : **"many of them I Shall be obliged to bring home and as most of that number will be females I leave you to point out to Mr Fields⁵⁰⁰ where to have the house built for them"** (Moser, II : 273). Signalons en passant l'attention de Jackson à ne pas mêler inconsidérément les femmes aux hommes.

⁴⁹⁸ Alfred était un esclave de Jackson qui demeura à l'Hermitage jusqu'à sa mort, dans les années 1900. Il faisait office de guide et racontait aux visiteurs des histoires sur la propriété. Il avait été en 1840 l'un des quatre esclaves accusés de meurtre dont le procès avait coûté 1000 dollars à Jackson. Les esclaves avaient été acquittés (James, 1938 : 892).

⁴⁹⁹ Le surplus d'esclaves mentionné plus haut pourrait-il être dû à un concours de circonstances tel qu'une vente ratée qui aurait contraint Jackson à garder plus d'esclaves que sa ferme ne pouvait en contenir ?

⁵⁰⁰ Le régisseur.

On trouve une autre lettre dans laquelle Jackson propose la construction d'une cabane pour la soeur veuve de Rachel, si les bâtiments existant ne convenaient pas (Moser, III : 114-15). On comprend qu'il soit difficile de tenir le compte des bâtiments qui se construisaient et disparaissaient ensuite quand leur utilité ayant passé, le besoin de bois se faisait sentir ailleurs. À l'instar des acres mouvants de la propriété, ces installations subissaient le ressac incessant des circonstances de la vie.

Le deuxième Hermitage, 1819-1831

La construction du deuxième Hermitage était sans doute la conséquence du nouveau statut de Jackson dans l'Amérique d'après-guerre. Le flot grandissant de visiteurs et la gloire nationale du Héros, ainsi que l'âge respectable de sa femme, poussèrent le maître de l'Hermitage à faire édifier une bâtisse plus imposante et plus confortable (Monroe, 1987 : 62). Jackson écrivait à Rachel en 1824 : ***“My love I wish you to have everything which will make you comfortable (...) Providence has given us the means that we may rationally enjoy his bounty”*** (cité par Monroe, 1987 : 61). Pour preuve, indirecte, de la conscience de son statut, citons une lettre du 10 août 1815⁵⁰¹ dans laquelle Jackson se préoccupe de l'aspect vestimentaire et protocolaire de sa femme :

I wish your carriage well repaired or exchanged for a new one (...) You must recollect that you are now a Major General's lady—in the service of the U.S. and as such you must appear, elegant and plain, not extravagant—but in such style as strangers expect to see you (Moser, III : 114).

De même que l'apparence vestimentaire témoignait de la position sociale, la maison reflétait pour les “étrangers” le prestige du général.

La construction de la maison de maître en 1819 fut décidée durant une année noire puisque les États-Unis traversaient une sérieuse crise financière qui grevait toutes les bourses, après quatre années de prospérité insolente et de spéculation frénétique dans les nouveaux territoires soustraits aux Indiens après la guerre. En outre, les habitants de l'Est étaient attirés par les riches terres du bassin de la Cumberland et leur afflux fit flamber les prix fonciers. La crise de 1819 frappa de plein fouet les récents investisseurs, ruinant fermiers et marchands. Pourtant, l'activité économique se poursuivait et l'introduction du bateau à vapeur en 1818 avait contribué à soutenir une économie régionale durement touchée par la crise (Abernethy, 1932 : 225-226).

Jackson spéculait en Alabama et avait envoyé Andrew J. Donelson et son frère à West Point où les jeunes gens lui coûtaient cher. Il ne se plaignait pas, mais nous avons vu sa difficulté à se procurer de l'argent. Signalons par exemple qu'une demande de contribution au *Greenville College* fut refusée début 1821 à Charles Coffin malgré le soutien habituel et généreux de Jackson à ce genre de requête (Moser, V : 474).

Les travaux

En cette année 1819 pourtant, Jackson commença les travaux du deuxième Hermitage qui serait complété deux ans plus tard, bien qu'aucune date précise ne nous soit

⁵⁰¹ Un peu plus de six mois après sa victoire du 8 janvier 1815.

parvenue. Parton (II : 644), suivant le témoignage de William B. Lewis, présente la construction comme un "cadeau" fait à Rachel. Lewis aurait regretté que la maison fût située légèrement derrière la butte, ce qui a pour effet de cacher partiellement la demeure aux yeux du visiteur. Jackson, épuisé et malade de sa campagne contre les Séminoles (1818), lui aurait répondu : **"Mrs Jackson chose this spot, and she shall have her wish. I am going to build this house for her. I don't expect to live in it myself"**⁵⁰². Le coût de construction s'élevait à environ 1 120 dollars, une somme raisonnable par rapport aux dépenses engagées sur les versions ultérieures (Trescott, 1981, I : 5).

L'histoire fragmentaire de la construction du deuxième Hermitage transparaît dans les factures des maîtres d'œuvre ainsi que dans les récapitulatifs des dépenses engagées à cette occasion. Le 29 mars 1821, on trouve également un compte avec la firme de James Stewart pour des clous, des chaînes, des scies et autres articles du même type. Il se peut même que la barrière clôturant le jardin ait été installée à cette époque, comme en témoigne cet engagement du 27 mars : **"Articles of agreement with Jesse Holt for cedar posts, rails, and logs"** (Moser, V : 478). La construction de la maison provoqua un réaménagement profond de l'habitat des maîtres et, par répercussion, de celui des esclaves. De même, de nombreuses dépendances furent réaménagées.

Peu d'artisans participèrent à la construction, sans doute parce que le savoir-faire des esclaves permettait de couvrir les besoins de l'ouvrage. Se trouvent dans le *Farm Journal* couvrant les années de 1817 à 1832 des relevés de dépenses pour les années 1819-21 qui fournissent une chronologie des travaux (*Ladies' Hermitage Association*). Trescott (1981, I : 5-7) en donne une liste succincte. On trouve ainsi les noms des charpentiers, des fournisseurs de bois (scierie, tuiles en bois⁵⁰³) et du tailleur de pierre (pour les fondations, mais il peignit également les murs!) et enfin un maçon, briquetier, briqueteur, responsable de la fabrication et de l'édification des 262 182 briques⁵⁰⁴ nécessaires. Précisons que la maison est entièrement construite en briques (sauf les

⁵⁰² Jackson était revenu : *"Jackson's health had cracked under the strain of the military campaigns. He was so worn and debilitated after the Florida adventure that he frequently spoke of his impending death. For the next twenty-five years he felt slipping each time his wounds, the dysentery, or the other infirmities of his body gave him trouble"* (Remini, I : 379).

⁵⁰³ Trescott décrit le procédé de revêtement ainsi : *"Hand split wood shingles were the most common roofing material during this early period. As with any hand made product uniformity of size was difficult to obtain, and required a greater length of time to produce. In the mid-south area that includes Tennessee, most shingles were of cedar, which repelled water more effectively than other woods. For this time period and locale there is documentation of walnut and poplar also being used as roofing material"* (vers 1990 : 6).

⁵⁰⁴ En fait, Yancy en fabriqua 270 000, mais il ne factura la pose que des 262 182 sus-mentionnées. La fabrication coûta 1,5 dollar les mille et la pose 2 dollars les mille. La somme totale lorsqu'on ajoute les neuf cheminées, un rajout dans la cuisine et les fondations de la *smoke house* plus 54 jours à extraire la pierre, s'élève à 1052,70 dollars, à quoi Yancy soustrait 11,85 pour une erreur de calcul dans le nombre de briques produites. Précisons que pour faciliter les choses, un four avait été installé à la plantation (Trescott, 1981 : 5). Ces détails visent à faire prendre conscience de l'importance de cette entreprise et par là, de l'impact que nous ne pouvons qu'imaginer sur les membres de la plantation, blancs et noirs. Une des questions possibles serait de se demander quelle fut la réaction des esclaves devant la grandeur de l'édifice. Ont-ils comparé à ce moment-là, plus qu'à un autre encore, leurs conditions d'existence avec celle du maître ?

fondations), les murs ayant une épaisseur de trois briques (Trescott, 1981, I : 7).

Trescott (1981, I : 8) signale également que la correspondance, elle, reste discrète sur la construction. Ni Jackson ni Rachel n'y font allusion dans les lettres qui nous sont parvenues. Il conclut que Decker et Coffman étaient sans doute responsables de la supervision des travaux et des détails attenants. Le dernier intervenant fut Craven Jackson (aucune parenté apparente), le plâtrier, qui fut payé une fois le travail terminé, le 14 avril 1821, quatre jours seulement avant le départ de Jackson pour la Floride où l'attendait son poste de gouverneur territorial (Remini, I : 403).

À leur retour en novembre 1821, les Jackson trouvèrent l'endroit caverneux, comme Andrew l'écrivit à Richard K. Call le 15 novembre :

Mrs Jackson begs me to remind you of our furniture,⁵⁰⁵ to have it forwarded to orleans as soon as possible with instructions to Capt Scallen to have it forwarded to Nashville by the first Steam Boat—our place looks like it has been deserted for a Season, but we have a cheerfull fire for our friends, and a prospect for living at it [for the balance] of our lives (Moser, V : 116).

Trescott (1981, I : 11) affirme que 21 mois pour construire une maison de l'ampleur de l'Hermitage ne semble pas un laps de temps trop long. À cette période pré-industrielle, la grande majorité des tâches étaient exécutées à la main, ou avec des machines rudimentaires. Par exemple, les arbres devaient être abattus, transformés en planches, réduits aux dimensions et à la forme désirées par une raboteuse mûe grâce à la vapeur ou à l'eau.

Il nous faut insister sur un point particulier propre à ce bâtiment. Le deuxième Hermitage est la seule version pour laquelle il est presque certain que Jackson décida seul (avec Rachel) des plans et de la décoration (Trescott, 1981, I : 19). Les ajouts de 1831, puis la reconstruction après l'incendie de 1834 furent menées de concert, sous la direction de Junior et de sa femme. À cette époque, le président résidait à Washington et avait remis l'essentiel de la gestion de la plantation à Junior début 1832, lorsque le jeune homme avait ramené sa jeune femme à l'Hermitage (Galloway, 1950 : 307).

Description

Il est presque aussi difficile de trouver une description contemporaine précise de la nouvelle demeure que de l'ancienne. Le chapitre quarante-sept du deuxième volume écrit par James Parton (1861) est intitulé *"The New Hermitage and its Inmates"*, pourtant, le biographe ne révèle rien à propos de l'Hermitage et passe le chapitre entre la description de Nashville en 1860 et quelques anecdotes sur le caractère de Jackson. Remini donne, lui, une description de la maison⁵⁰⁶ :

This was a large two-story brick house, nearly 90 feet across and almost 100 feet in depth. From a small porch, a long hall ran the length of the house with parlors

⁵⁰⁵ Les Jackson avaient déménagé en Floride avec les meubles, pensant demeurer là-bas plus longtemps qu'ils ne le firent.

⁵⁰⁶ Remini ne cite aucune référence pour sa description. Sa source habituelle, la biographie de James Parton (1861) reste, nous l'avons dit, muette sur ce sujet. Il a dû, au mieux, compiler des témoignages de visiteurs contemporains.

on either side of the main entrance. Behind the left parlor was the dining room, with the kitchen in a small building immediately to the rear of the main house. There was a bedroom (occupied by the General and Rachel) behind the parlor on the right side along with several other sleeping rooms on the second floor. A sweeping staircase at the rear of the main hall connected the two stories; so did a smaller and narrower one tucked away on the far right of the building (I : 379-80).

Cette description reflète très exactement celle de toutes les maisons construites à cette époque. Toutefois, McKee (1992 : 175) conteste une partie de ses affirmations, concernant notamment les mesures de la maison et l'historique de la construction, sans illustrer son propos. Personne n'a été déçu par la maison comme le secrétaire et beau-fils du Marquis de Lafayette, Levasseur, qui, en bon gentilhomme français, voyait là une faute de goût surprenante de la part d'un héros si louangé par ses contemporains :

The first thing that struck me on arriving at the residence of Gen. Jackson, was the simplicity of his habitation. Still a little governed by my European habits, I demanded if this could really be the dwelling of the most popular man in the U. States; of him whom the country proclaimed one of its most illustrious defenders; and in fine, of him who, by the will of the people, had been on the point of arriving at the Supreme Magistracy! (New York Evening Post, 23 octobre 1829)

En effet, le style de la maison datait de l'époque révolutionnaire, lorsque le style anglais d'inspiration classique, dit *Georgian style*, faisait encore fureur. Comme son nom l'indique, le style fédéral avait accompagné les années de la jeune république, du temps où la simplicité républicaine n'avait pas encore péri sous les colonnes et les linteaux néo-classiques. Ce choix seyait parfaitement à Jackson :

Already outdated in the East, the style was a conservative choice, but the new dwelling would be reminiscent of the houses in which America's leaders had lived when Jackson was a youthful member of Congress (Hermitage, 1997 : 25-26).

Comme le fait remarquer Trescott (1981), les vagues successives de colonisation à l'Ouest transportaient des styles qui étaient déjà passés dans les régions d'où ils avaient été empruntés. Cependant, la rénovation de l'Hermitage quelque dix ans plus tard (1831) fit place au style néo-classique le plus en vogue, et l'aménagement de l'espace intérieur aux conceptions modernes du confort. L'une des descriptions les plus précises du deuxième Hermitage avant ces transformations est fournie par Henry A. Wise, qui passa sa lune de miel à l'Hermitage en 1828 :

The Hermitage house was a solid, plain, substantial, commodious country mansion, built of brick, and two stories high. The front was south. You entered through a porch, a spacious hall, in which the stairs ascended airy and well lighted. It contained four rooms on the lower floor, each entering the passage and each on either side opening into the one adjoining. The northwest room was the dining room, the southeast and southwest rooms were sitting rooms, and the northeast room had a door entering the garden (cité dans Trescott, 1981, I : 16).

Trescott suppose que le hall était séparé en deux par une arche, comme il était de mise dans les demeures de ce style. Il cite un autre visiteur qui donne quelques informations supplémentaires sur la décoration intérieure :

The walls of the [sitting rooms] are hung with the facsimile Declaration of Independence, the forth of July letters of Adams and Jefferson, with a print of the

last supper, and with several medallions of Washington, & as well as I recollect of Franklin. The drawing room contains likenesses of the General, his lady, and several of his friends by Mr. Earl, a very eminent painter. The swords pistols, canes, medals, etc. which by various states, societies and individuals were presented to him, are in this room. On the mantel-piece are two small bronzed figures of Napoleon, exquisitely turned and made from a fragment of one of the cannon taken at Austerlitz. In the center is a superb circular table, presented by the Governor of Louisiana to Mrs. Jackson on which lie pamphlets and prints. The rooms are handsomely papered--that of the passage which is spacious and lofty, represents scenes from the noble epic of Fenelon (Ibid.).

Juliana Conner passa elle aussi sa lune de miel à l'Hermitage et rapporta une description des lieux dans son journal :

To the right are two large handsome rooms furnished in fashionable and genteel style as drawing rooms—rich hangings, carpets, etc. To the left is the dining room and their chamber. There was no splendor to dazzle the eye, but everything elegant and neat.

Mrs Conner fut également impressionnée par le nombre de trophées et de cadeaux exposés dans les salons :

The precious reliques are placed together. On looking around the room, my eye rested on a rich, elegant silver urn and it was with feeling of pride and gratification that I read the inscription from the Ladies of South Carolina. T'was the only female offering which I saw, an elegant old snuff box presented by and with freedom of the cuty of New York and numberless other state and individual offerings which would be endless to enumerate (les deux derniers textes cités dans Trescott, 1981, I : 17).

Remarquons que Jackson concentrait ses récompenses et les témoignages d'admiration dans une pièce-musée symbole à la fois de son action glorieuse, mais aussi, peut-être, comme un hommage au pays qu'il aimait tant et à ses citoyens reconnaissants⁵⁰⁷.

Les alentours de la maison n'ont pas fait l'objet d'une telle attention. Horn (1950 : 21) affirme cependant qu'une clôture entourait la maison et la cour, comme il était de coutume à l'époque. Malheureusement, il ne cite pas ses sources et mentionne simplement une gravure⁵⁰⁸. Ce genre de document est à prendre avec précaution, car les graveurs tiraient leurs informations des articles publiés dans les journaux ou s'inspiraient de récits de visites qui ne sont pas toujours très fiables. Nombre de portraits de Jackson furent réalisés ainsi, par procuration (Barber, 1991).

⁵⁰⁷ Nous admettons que cette dernière remarque est spéculative, mais nous citerons deux exemples qui prouvent l'importance symbolique de ces objets pour Jackson : l'affaire des pistolets de Lafayette offerts à Washington en 1778 et remis à Jackson en 1824 par le propriétaire des armes pour le remercier de sa victoire à la Nouvelle-Orléans (Simpson, 1985), souligne une dévotion extrême à la grandeur de l'action révolutionnaire ; dans son testament, Jackson lègue à son petit-fils l'épée remise par les habitants de Philadelphie en souhaitant que celui-ci la brandisse contre les ennemis de la nation si le besoin s'en faisait un jour sentir, citant la maxime suivante : *"Draw me not without occasion nor sheath me without honor"* (Bassett, VI : 222).

⁵⁰⁸ Après une recherche dans l'ouvrage exhaustif de Barber (1991) sur les portraits de Jackson, aucune gravure n'est reproduite qui révèle une représentation de l'Hermitage tel qu'il est décrit par Horn.

Lorsqu'Andrew, Jr. et sa femme Sarah, une belle de Philadelphie, prirent possession de l'Hermitage en 1832, l'évolution de la demeure adhéra davantage aux goûts de ces années-là, sans réelles considérations financières. La maison subit de profondes transformations vers un style néo-classique complet. L'ajout, entre 1821 et 1828, d'un portique à quatre colonnes espacées régulièrement au-dessus de la porte, en témoigne. Le style fédéral requiert cependant quatre colonnes groupées deux à deux (Trescott, 1981, I : 13-14). L'adoption de l'espacement régulier, néo-classique, est une preuve d'une évolution progressive vers le goût dominant de l'époque, du temps même où Jackson dirigeait pleinement les affaires de la plantation⁵⁰⁹.

Les transformations, 1831

Les transformations apportées à la demeure en brique reflétaient sans doute l'augmentation du prestige due à l'élection présidentielle. La période de la campagne avait été l'occasion d'un défilé constant de visiteurs et la victoire électorale une incitation à un afflux massif de curieux, d'enthousiastes et de demandeurs d'emploi. L'Hermitage dut sembler bien exigü pour contenir, nourrir ou simplement recevoir ce flot continu d'amis et d'admirateurs anonymes. Ainsi, dès 1829, le four à briques se remit à fonctionner (Trescott, 1981, II : 8). Trescott pense que l'emploi de deux maçons suggère la construction de dépendances ou de cabanes pour héberger les visiteurs.

La chronologie n'est pas clairement établie concernant les débuts des travaux sur la maison, mais une lettre de l'architecte du projet, David Morrison, datée du 6 décembre 1831, annonce l'achèvement de la nouvelle demeure, dont l'apparence a grandement été modifiée (Trescott, 1981, II : 10 ; Caldwell, 1933 : 78-82). Nous ne pouvons pas ne pas reproduire une grande partie de cette longue lettre, puisque c'est la seule description précise d'une maison qui sera en grande partie détruite dans l'incendie d'octobre 1834 et reconstruite différemment immédiatement après :

Dear Sir: I have the satisfaction to inform you that the additions and improvements to the Hermitage are compleated. I have in addition to the improvements, as exhibited on the plan furnished you a neat and appropriate Portico on the back side of the center building, which adds very much to the comfort & convenience of your dwelling. The Hermitage as improved presents a front of 104 feet, the wings project 9 feet in front the center building and are connected by a colonnade of the same breadth. The colonnade consists of 10 lofty columns of the Doric order the entablature is carried through the whole line of the front, and has wreaths of laurel leaves in the frieze, on the cornice is a blocking course that support an appropriate balustrade. The upper story consists of a Portico surmounted by a pediment which breaks the monotony of the composition in a very satisfactory manner The old Kitchen is removed and the matereals employed in the erection of a large and comodeus smoke house which is placed on a line with the new kitchen. The internal arrangements are almost to my mind. The dining room is large and will dine 100 persons at one time comfortable. The wing at the East end contains the library a large and comodeous

⁵⁰⁹ Il faut remarquer que la brochure officielle de l'Hermitage (1997 : 29) ne mentionne pas ce portique, bien qu'y soit présenté des croquis de la maison à différentes périodes.

room and overseer room, and a covered way that protects the three doors leading to the library the overseer room and to the back parlor. In the progress of the improvements I adhered as closely to the plan furnished you as circumstances would admit. The only alteration I have made is in adding 2 feet to the length of the Kitchen, and 20 feet to the length of the East wing. The latter was done at the request and with the advice of Gen. Coffee which additions I hope will meet with your approbation (Caldwell, 1933 : 78-79).

On voit que le travail sur la maison entraîne des modifications de la cuisine et du fumoir, sans parler des changements dans l'organisation des repas et du service.

Horn confirme la participation de John Coffee à l'élaboration du projet. Coffee écrivait à Jackson : ***"I took the liberty of suggesting some immaterial alterations in the addition, which was approved of by the projector of the building, who said he would consult you about it."*** (citation, 1950 : 24). Morrison n'avait donc pas demandé l'avis de Jackson et avait rallongé de lui-même l'aile est, une initiative qui n'avait entraîné aucun sur-coût. La seconde partie de la lettre traite du monument à la mémoire de Rachel dont Morrison conduisait également l'érection. Il pensait finir l'ouvrage au printemps et pour cela, espérait l'aide des esclaves de la plantation pour porter les énormes morceaux de granit sur les lieux funéraires. Les esclaves avaient largement participé aux travaux, comme il est stipulé dans le relevé des dépenses fourni par Morrison : ***"The following is the amount that has been expended independent of what has been done by your own hands"*** (Trescott, 1981, II : 14). Cet exemple montre la réalité d'une économie "mixte" où le travail salarié côtoyait l'exploitation servile pour le plus grand intérêt du planteur.

Enfin, Morrison annonçait fièrement la réalisation d'une gravure d'après un dessin de lui représentant la nouvelle maison, publiée en 1832 sur une carte de Nashville (Caldwell, 1933 : 83)⁵¹⁰. Ce dessin de Morrison est le seul témoignage fidèle de cette bâtisse éphémère qui allait partir en fumée moins de trois ans après sa réalisation.

Destruction et reconstruction, 1834-36

Jackson avait passé un mois à l'Hermitage à l'été 1834 pour être présent à l'accouchement de sa première petite-fille, Rachel, ainsi que pour remettre un peu d'ordre dans les affaires de la ferme, mise à mal par les agissements du régisseur Holtzclaw, remplacé d'ailleurs par Jackson (Remini, III : 183), et l'indifférence de Junior. Malgré son inquiétude pour la santé précaire de Sarah et de sa fille, Jackson dut reprendre la route de la Maison-Blanche en septembre, faisant promettre à son fils de le tenir informé de la situation de sa famille et de son domaine. Jackson se rongea d'inquiétude pendant trente jours sans aucune nouvelle, aussi déçu qu'inquiet par le silence de Junior :

My son, Thirty days has elapsed since we left the Hermitage, Sarah on a sick bed & the babe not recovered from its attack. I left them with great anxiety for their restoration to health, but I resigned them to the protection of that allwise providence who holds us in the hollow of his hands, in confidence he would preserve them. Still I had your promise my son, that you would write me how they

⁵¹⁰ Nous n'avons pas trace de ce dessin.

were, and I am now, even now, without one line from you. I am wearied with anxiety and disappointment. I have daily since my arrival here expected to receive a letter from you, and with each day, a disappointment (...) I am at a loss to conclude, and am still at a greater loss to account for your silence, after the charge I gave you, and your promise to write me (cité dans Remini, III : 184).

Les nouvelles du Tennessee n'étaient pas bonnes et provinrent début novembre des amis de Jackson, qui annonçaient l'horreur de l'incendie du lundi 13 octobre, à 16h. Une lettre de Junior, à laquelle se réfèrent tous les correspondants pour le détail de l'incendie, est malheureusement perdue. Nous ne possédons que quelques lettres des proches, dont celles de Stockley D. Donelson, un neveu de Rachel, et de Robert Armstrong, un ami de Jackson qui rendait souvent compte au propriétaire absent de l'état de sa plantation. Le 14 octobre, Donelson écrivait :

I address you a short note to day on the unfortunate occurrence that took place in the Hermitage yesterday afternoon. I passed the Hermitage this morning and Andrew informed me that he had given you a detailed statement of the Burning of the Hermitage, etc. A fire was kindled in the old dining room and the chimney caught on fire, which not being observed immediately, and the wind being from the north west, the fire was communicated to the roof. The flame however had not spread very far before it was discovered by Squire and Charles, and the alarm given. Cousin Sarah at this moment was in the house having just returned from a short ride and Andrew was in the field, but a short distance from the house. The fire was soon discovered by Wm. Donelson hands who were working near at hand, by A. J. Donelson work men and hands, as well as by your own hands. They were all on the ground before the roof fell in etc. Mr. Rife by his own exertion succeeded in getting on the dining room roof and extinguishing the flames etc. Others were employed in getting out the furniture which was nearly all saved, except some bedsteads upstairs. I have made every enquiry. I interrogated Mr. Rife and Hume who were up stairs and in the old dining room where the fire was kindled first and they both say it was not an unreasonably large fire. The weather was very dry and windy. I can therefore I think assure you it was a perfect accident, about which no one is to blame. When the fire was first discovered by Charles and Squire they made every effort to get to the direction to save the furniture, and Her and Andrew though much Hurt, I am happy to add bear the misfortune with fortitude (Bassett, V : 295-96 ; cité dans Trescott, 1981, III : 1-2).

L'étendue des dégâts ne fut jamais précisément établie par les historiens et aucun document ne fait état des dommages réels subis par la maison. Durant la restauration de la bibliothèque entreprise dans les années 1960, il fut retrouvé des parties en bois complètement carbonisées, encastrées dans le plâtre, ce qui fait penser que cette aile de la maison fut aussi la proie des flammes (Trescott, 1981, III : 4). La tendance générale est de penser que seul le rez-de-chaussée dans l'aile ouest (salle à manger, salon et cuisine) fut épargné par le sinistre. Les témoignages montrent que seul le mobilier du bas fut sauvé à temps malgré le déménagement hâtif. La correspondance de Rachel, entreposée au premier étage, fut dévorée par le feu, nous privant ainsi de la plupart des lettres de Mrs Jackson.

En l'absence de responsabilité humaine, Jackson s'inclina devant la volonté du ciel. Il

apprit sans broncher la nouvelle le 23 octobre, en Job résigné : ***“The Lords wil be done. It was he that gave me the means to build it, and he has the right to destroy it, and blessed be his name”*** (cité dans Remini, III : 186)⁵¹¹. La première préoccupation était de couvrir les décombres afin de préserver les murs et ce qui restait du sinistre des pluies hivernales qui allaient tout gâcher. Avec son énergie habituelle face aux coups du sort, Jackson énuméra l'ensemble des mesures immédiates à prendre. Dans deux lettres envoyées à son fils les 24 et 25 octobre, il donnait déjà les instructions concernant la reconstruction, débloquent 1 500 dollars en faveur de Robert Armstrong pour faire face aux premières dépenses, s'enquérir de l'état de sa cave à vins et enfin, enjoignait Andrew Jr. de ne pas oublier la récolte de coton déjà endommagée par le gel du printemps, car le fruit de la vente serait très certainement englouti dans le coût de la reconstruction (Remini, III : 186).

Heureusement pour le patriarche planteur, l'ineptie de Junior dans la gestion de la ferme fut palliée en partie par la présence attentive de deux amis proches de Jackson, Robert Armstrong et William B. Lewis, qui écrivaient régulièrement au président. La famille de Junior s'était réfugiée à Hunter's Hill, dite aussi la ferme de Baldwin, selon le nom du dernier propriétaire, que Jackson avait rachetée en 1832. Mais, de par la venue de l'hiver et le confort apparemment relatif de la demeure, il fut décidé que Sarah et la petite Rachel se rendraient à Washington chez “Grandpapa”. Lewis se proposa d'accompagner la petite famille dont le père devait rester jusqu'à l'envoi du coton au marché et la couverture de la maison sans toit (Remini, III : 187).

Le contrat de reconstruction entre Junior et les chefs de travaux Joseph Rieff et William C. Hume fut signé sous la houlette de Charles J. Love et Robert Armstrong le 1er janvier 1835. Les deux maîtres d'œuvre officiant pour A. J. Donelson à Tulip Grove, à quelques centaines de mètres de l'Hermitage, furent engagés pour mener à bien une entreprise dont l'ampleur n'aurait d'égal que son coût énorme pour la bourse déjà fragilisée du président. Le devis se montait à 3 950 dollars, sans compter la peinture⁵¹². L'article 9 du contrat détermine la durée des travaux ainsi :

Article 9th. The said Rieff and Hume are to purchase the Lumber and commence the work immediately, and further agree that the Carpenters work shall be so forwarded as to let the plasterers in to commence their Job by 1st or middle of September next, so that the House can be completely finished by 25 december 1835 (Bassett, V : 317).

L'influence du renouveau grec, manifeste dans la reconstruction de la Maison-Blanche après sa destruction par les Anglais en 1814 (de même que Mont Vernon, que Jackson avait plusieurs fois visité), marque profondément les changements apportés à l'Hermitage, notamment dans la construction du portique monumental, inspiré des deux bâtiments cités ci-dessus. D'autres suggestions des proches de Jackson, ainsi que des

⁵¹¹ La lettre débute ainsi : *“As no neglect is imputed to any one, and it appears one of those accidental occurrences where there is no blame attached to any, we ought, and do meet it, as an act of providence, and always reconciled to his will, and prepared to say at all times and under all circumstances, ‘The Lords will be done.’”*

⁵¹² Pour donner une idée du raffinement de la demeure, on mentionnera l'escalier circulaire, les dix-sept paires de stores vénitiens, ou le premier étage du porche, avec les six colonnes (Bassett, V : 316).

changements exigés par Junior⁵¹³, augmentèrent sensiblement les coûts et rallongèrent les délais, d'autant qu'il était devenu très difficile de trouver de la main d'oeuvre⁵¹⁴ (Remini, III : 189).

Le pays suivit l'affaire de près et des témoignages de sympathie affluèrent de tous côtés. Une souscription fut lancée à la Nouvelle-Orléans, demandant à qui le désirait de contribuer cinquante cents, afin que chaque "homme de la rue" puisse y participer, pour aider à la réparation de l'Hermitage. Jackson refusa et pria les généreux donateurs de reverser le produit de la collecte à des oeuvres charitables (Remini, III : 188).

Les calamités se poursuivirent, jusqu'à l'incendie du *John Randolph* dans le port de Nashville alors que les nouveaux meubles s'apprêtaient à être livrés dans la nouvelle demeure. Le total des achats effectués à Philadelphie chez sept marchands différents s'élevait à 2 307,77 dollars. Bon nombre des articles fut détruit, notamment les rouleaux du papier peint destiné au grand hall d'entrée et représentant, en vingt-quatre panneaux, l'histoire de Télémaque, au prix fort de 120 dollars (Remini, III : 189-190).

Le coût financier énorme pour un homme dont les affaires personnelles souffraient déjà de son engagement dans la chose publique et du train de vie élevé qu'il menait à Washington, le força à vendre des avoirs fonciers dans l'ouest du Tennessee. Dans une lettre à Junior, il écrit :

You told me some time ago that there was a man would give five dollars per acre for 400 acres. If you can get that for it in cash I authorize you to sell it. You can say with truth that I had declined taking that offer for it because it was too low; but the burning of my house, and now my furniture, makes it necessary for me to sell (Bassett, V : 396).

Jackson rentra "pauvre" de son second mandat présidentiel, avec 90 dollars en poche, une ferme en délabrement et le toit de sa nouvelle maison qui prenait l'eau. Pour la suite, son optimisme était mesuré mais ferme : ***"relying on our industry and economy to yield us a support, trusting to a kind providence for good seasons and a prosperous crop"*** (cité dans Horn, 1950 : 71). L'avènement de cette dernière version de l'Hermitage est aussi pour Jackson le moment où il veut se dégager de toutes responsabilités et s'en remettre définitivement à Junior et Sarah pour la gestion de la plantation. Il écrit à son fils : ***"All I want is a good room to which I can retire if I am spared to live out my irksome term here, and I am sure I shall not want that room long"*** (cité dans Remini, III : 187). Toutefois, l'état lamentable de la plantation et les

⁵¹³ Voir l'article passionnant de McKee, Hood et McPherson (1992) sur l'historique de cette cuisine, détachée de la maison, un changement supplémentaire voulu par Junior pour adapter la maison aux moeurs de l'époque, en isolant les maîtres de l'activité et de la présence des domestiques. Jackson ne fit pas de remarque de fond sur cette nouvelle approche, mais se préoccupa seulement de limiter les dépenses.

⁵¹⁴ Dans sa lettre du 25 avril 1836, Love explique le problème de main-d'oeuvre par l'exode massif des artisans vers les grandes plantations du Delta : ***"Andrew [Jr.] understands all the difficulties of getting hands and of keeping them, The extream high prices now given etc. In truth the House could not now be built for 50 pCent added, workmen are not to be had, all gone and going to Mississppi and Lousi"*** (Bassett, V : 399). Au total, le nouvel Hermitage s'élevait à 5 125 dollars, sans compter la perte des anciens meubles et l'achat des nouveaux (Bassett, V : 414).

dettes accumulées l'inquiètent et le désespèrent : ***"I have lost more property since I have been here than in a long life before"*** (Bassett, V : 394). Jackson continuait de conseiller son fils étroitement (Bassett, V : 388-89 ; 396-97).

Le 1er juillet 1843, le *Nile's National Register* saluait la simplicité associée au général. Pourtant, à cette époque tardive, la maison au style néo-classique ressemblait à toutes les grandes maisons du Sud, chargées d'une majesté qui eût sans doute charmé l'oeil de Levasseur :

Nothing here bears the stamp of ostentation and fastidious taste. There is an easy elegance which impresses the feeling that nature had done everything, and art nothing, and that all the comforts and all the beauties that around were scattered by the profuse hand of the same benevolent power which created paradise a wilderness of spontaneous bounty and beauty.

Le journal attribuait sans doute à la demeure l'idée révolutionnaire de la simplicité républicaine de son propriétaire. De même que les vêtements stricts et sombres témoignaient d'une sobriété de bon aloi, la demeure affichait l'esprit d'"élégance naturelle" dont Jackson était le représentant le plus digne. Là encore, l'idéologie nationale à laquelle le vieux soldat était associé passait sans ciller sur les preuves les plus flagrantes de l'appartenance de Jackson à l'aristocratie sudiste des grands propriétaires d'esclaves⁵¹⁵. Pourtant, l'Hermitage n'était pas qu'une carte de visite ni seulement l'emblème d'un statut social supérieur. L'Hermitage était un lieu de production agricole et de résidence, comme nous allons le voir à présent.

Andrew Jackson, maître de l'Hermitage

Andrew Jackson, fermier

Nous avons tenté précédemment de rendre compte des activités mercantiles de Jackson dans leur diversité et avons maintes fois évoqué les ventes de coton ou les magasins qu'il a entretenus sur ses plantations⁵¹⁶. Nous nous proposons ici de dresser le portrait plus général du planteur comme fermier. À propos d'Andrew Jackson, Arda Walker écrit :

Andrew Jackson was a planter, a statesman, a soldier, a lawyer, a businessman, and a politician, but first of all he was a planter. In all of his many-sided life, his interest as a planter was the only one to last throughout (1943 : 19).

Lors de sa troisième allocution présidentielle, Jackson exposait sa foi en un idéal classique, jeffersonnien : ***"Agriculture is the first and most important occupation of man"*** (cité dans Walker, 1943 : 19). Il est vrai que Jackson avait passé son enfance dans

⁵¹⁵ D'ailleurs, l'Hermitage ne fut pas le seul domaine qu'il exploita puisque d'autres plantations furent l'objet de son attention (voir Annexe IV : 576-591).

⁵¹⁶ Voir notre étude intitulée "Les hommes du Tennessee" (II : 128-154).

une plantation et connaissait bien les techniques agricoles (Acco Press, 1937).

Pourtant, l'intérêt premier de Jackson ne fut jamais l'agriculture en tant que telle. Arnow précise de quoi il s'agit : ***"Farming was for Andrew Jackson as for the cotton planter who settled in West Tennessee and the deeper south a capitalistic enterprise in which he invested, not himself, but only money"*** (1960 : 304). Jusqu'en 1812, sa plantation n'était qu'une de ses nombreuses sources de revenus. Les vingt premières années au Tennessee (1790-1810), nous l'avons vu, montrent une diversité dans ses opérations qui relativise l'importance de la plantation dans le décompte de ses activités économiques, bien qu'elle constituait tout de même l'apport le plus régulier d'argent. Il faut cependant noter qu'au fur et à mesure de son ascension politique, Jackson a réduit ses activités extra-agricoles ; au moment de sa présidence, l'Hermitage constituait l'essentiel de ses revenus⁵¹⁷.

La propriété servit de support financier à bien des entreprises et les revers de fortune furent souvent épongés grâce au fruit des récoltes annuelles. Toutefois, nous devons être plus prudent qu'Arnow et dire que, s'il n'était pas un fermier au sens manuel du terme, Jackson n'en montrait pas moins un intérêt soutenu pour la ferme et une connaissance approfondie des pratiques agricoles dont sont émaillées bon nombre de ses lettres. L'article d'Acco Press (anonyme) cite notamment une lettre envoyée à l'un de ses régisseurs, lui détaillant les étapes à suivre :

I have written (...) to have sent (...) six bushels of clover seed, this will sow 32 acres full, thick for cutting, which you will sow in the race track field, with the oats, or shortly after they are up so that the seed may be covered from the frost should it fall after sown (1937 : 6).

De même, Jackson connaissait le cheptel, montrant en tout cas un bon sens qui semblait manquer à son fils et à son régisseur :

When I was at home, when I was engaged both in building, clearing and farming, I always kept my oxen in good order, altho I had them in their yokes daily, but this was done by always attending and seeing them regularly fed and watered (Bassett, V : 394).

Jackson lisait régulièrement des magazines agricoles tels que *American Farmer* (Bassett, III : 282), porteurs de conseils pratiques, d'informations sur les techniques nouvelles. La fortune des planteurs reposait sur de multiples facteurs. D'une bonne ou d'une mauvaise récolte dépendaient souvent les liquidités de l'année et la capacité à faire face aux dettes à terme sans recourir à la vente de terrains ou d'esclaves. La qualité des régisseurs variait d'un individu à l'autre et mettait souvent en jeu la prospérité de la plantation (Bassett, V : 394 ; Gawalt, 1993). Des catastrophes ponctuelles⁵¹⁸ venaient secouer l'édifice économique précaire sur lequel jonglait sans cesse Jackson. Mentionnons également les ineptes transactions de Junior et sa propension à se porter garant pour des

⁵¹⁷ Il cessa ses activités commerciales vers 1807 et ses opérations spéculatives au début des années 1820.

⁵¹⁸ Remini mentionne la destruction de sa distillerie par les flammes le 3 janvier 1801 : *"[The] distillery burned down in 1801 together with the copperware, stills, caps, worms, and the rest of the equipment. Worse, 300 gallons of whiskey were destroyed"* (I : 134, 444n38).

gens insolvable qui créèrent des dettes énormes et engloutirent dans les dernières années la fortune que Jackson pensait léguer à son fils pour le tenir à l'abri du besoin (Remini, III : 462, 593n18)

Le coton

La culture du coton

Dans son histoire de l'industrie du coton (1835), Edward Baines présente les conditions du sol propices à une bonne culture :

The cotton plant, in all its varieties⁵¹⁹, requires a dry and sandy soil. It (...) will grow where the soil is too poor to produce any other valuable crop. A mixture of siliceous and argillaceous earth is the most desirable, with a preponderance of the former (...) so little congeniality has it for moisture, that a wet season is destructive to the crops. Of the several diseases to which cotton is subject, and which make the crop a precarious one, the most fatal is the blight produced by wetness at the roots (1966 : 293-94).

Baines donne également un aperçu des différentes étapes de la pousse :

The seed is planted in March, April, and May; and the cotton is gathered by hand, within a few days after the opening of the pods, in August, September, and October. In America, it is planted in rows five feet asunder, and in holes eighteen inches apart, , in each of which several seeds are deposited: careful weeding of the ground si necessary, and the plants require to be gradually thinned, so as ultimately to leave only one or two for each hole; they are also twice pruned, by nipping off the end of the branches, in order to make them put out more branches, and yield a large quantity of blossom and fruit (1966 : 288).

Devant tant de soins nécessaires à une bonne récolte, on comprendra l'attention portée à cette culture par les planteurs et les exigences requises des esclaves affectés à cette besogne. On comprendra également les dangers liés au climat dont dépendait en grande partie une bonne récolte, d'autant que le Tennessee était la limite septentrionale de cette culture. Walker écrit : ***"Frequently late frosts, rains, and droughts meant considerable loss to the cotton crops (...) The late frosts of Middle Tennessee were a great hazard to the growing of cotton"*** (1943 : 22). Jackson mentionnait de telles catastrophes en mai 1834 : ***"The news papers and the letters all state that a destructive frost fell on the 24, 25, and 26th of april that has killed the cotton"*** (Bassett, V : 266). En effet, la rigueur relative du climat différerait négativement de l'atmosphère déjà sub-tropicale de l'Alabama ou du Mississippi⁵²⁰ (Cashin, 1991 : 65).

Le traitement du coton

⁵¹⁹ Le coton cultivé dans les états du Sud s'appelle "short stapled" ou "Upland" ou "Bowed Georgia", tandis qu'un coton de meilleure qualité, le "long staple" ou "sea island", est cultivé sur les côtes atlantiques de Caroline et de Géorgie, importé originellement des Bahamas. Le sel et le sol sablonneux de la côte procurent à cette variété une texture soyeuse davantage appréciée par l'industrie (Baines, 1966 : 297-98).

⁵²⁰ Concernant la géologie et la fertilité des sols de l'Alabama, voir Abernethy (1990 : 28-33).

De nombreuses étapes précédaient la vente proprement dite de la récolte, un fait d'importance puisque la qualité des opérations conditionnaient le prix de vente⁵²¹ (Abernethy, 1990 : 81). Après l'égrenage et le pressage, deux opérations mécanisées requérant des machines coûteuses (l'égreneuse et la presse), le planteur devait encore payer les cordes et la toile utilisées pour l'emballage, et ensuite affréter un bateau pour transporter la cargaison au port maritime (la Nouvelle-Orléans) où se trouvaient les marchands et leurs agents. Jackson faisait preuve d'économie et de rigueur dans son utilisation de ce matériel, une prudence qu'observait rarement son fils :

When you calculate the amount of rope and balleing used by you this year for bout 38, 000 lb. of cotton you will find, that when I was at home, I sent to markett fifty thousand pounds of cotton at the same expence you have thirty-eight (Walker, 1943 : 23).

Jackson connaissait bien ce domaine puisqu'il obtint son certificat de contrôleur en 1808 afin de garantir la qualité du coton qui passait par sa presse, une exigence d'expertise requise par l'État du Tennessee⁵²². Jackson insistait également sur la nécessité de noter scrupuleusement le poids du coton égrené, ainsi que celui de chaque balle afin de prévoir le bénéfice de la vente et de planifier les remboursements dûs au 1er janvier (Bassett, V : 248, 256). Cette rigueur s'apparente à la fois au souci du profit qui animait le planteur, mais aussi à l'attention du fermier consciencieux. Le bon planteur était un gestionnaire d'entreprise et un connaisseur de la terre.

Dans une lettre à Robert Butler datée du 31 décembre 1815, Jackson requiert de filer le chanvre pour la confection de la toile d'emballage : ***"say further to [the overseer]—to have as much hemp broke as will make a sufficient quantity of Bailing to Bale my cotton & set the wenchies to spin it"*** (Moser, III : 397). Cette remarque montre bien l'auto-suffisance de la propriété, car le prix très raisonnable du chanvre à cette époque aurait permis à Jackson de l'acheter, puisque John Coffee le présentait à cinq cents en 1812 (Arnold, 1960 : 313-15). En outre, on se souviendra qu'à cette période, Jackson avait trop d'esclaves par rapport à la production de la ferme. Employer cette main-d'œuvre surabondante était une priorité pour maintenir l'ordre dans la population servile. Enfin, la récolte cotonnière de Jackson était suffisamment imposante pour justifier de cultiver le chanvre sur la propriété⁵²³.

La productivité

⁵²¹ Jackson écrivait à Andrew Jackson Hutchings en 1834 : *"I am happy to hear you have a good crop of cotton at markett. it will average you I think twelve cents per lb, mine only 11 1/2 owing to its being badly handled, the good sold for 13 cents"* (Bassett, V : 265).

⁵²² Extrait des minutes de la cour du comté de Davidson : *"I, Andrew Jackson, do solemnly swear that I will well and truly inspect or cause to be inspected, all bales of cotton that shall pass through my press, marking the bales according to the goodness thereof agreeable to the directions of the act of the Assembly in such cases made and provided. So help me God."* (Bassett, I : 190).

⁵²³ Il semble que cela ne fut pas toujours le cas, si l'on interprète une lettre de 1804 dans laquelle Jackson écrit à Coffee qu'il est à court de chanvre : *"I forgot to name to you that we will want Hemp"* (Moser, II : 3). En 1836, il nomme le chanvre et "peut-être le tabac" comme cultures alternatives au coton (Bassett, V : 427).

La productivité des esclaves importait beaucoup, et particulièrement durant la récolte puisque le coton doit être ramassé dans les jours qui suivent son éclosion. Baines décrit la procédure :

The operation of gathering the ripe cotton needs to be performed with care. The women and young people, who are employed in it, go through the plantation several times, as the pods do not all open together, and the cotton should be plucked within a few days after it has opened. The cotton and seeds are plucked, leaving the husk behind. Fine weather is chosen, as any degree of wet on the cotton would make it afterwards become mouldy, and would cause the oil of the seed to spread under the wool (1966 : 298).

Les mois de récolte, d'août à novembre, étaient des mois difficiles pour les esclaves puisque la crainte de l'humidité les obligeait à traiter le coton le plus rapidement possible. De plus, les autres récoltes devaient être rentrées dans le même temps (Bassett, V : 241). Jackson affirmait qu'après la mi-décembre, ce n'était plus la peine de le ramasser, que le marché n'en voudrait plus (Bassett, V : 224). Abernethy, dans son ouvrage sur l'Alabama, démontre que ce facteur permettait au planteur de survivre à la crise⁵²⁴ :

The average yearly production of cotton for a slave was, during these years, about 1,000 pounds, ginned. This, at ten cents a pound, would be worth \$100, and since the maintenance of a slave cost approximately \$25 a year in money and provisions, there remained about \$75 to provide for upkeep, interest, and profits. The indications are that ten cents was the lowest price at which cotton could be raised at this time without a loss; but eventually the production of a slave was increased so that a lower price became possible (1990 : 85).

Le coût des esclaves dans l'économie de la plantation a été un grand débat, certains affirmant que les esclaves vivaient mieux que les pauvres blancs et les travailleurs du Nord, tandis que d'autres démontraient que les prisonniers, les marins et les soldats (membres d'institution "totales") recevaient davantage de nourriture que les esclaves (Blassingame, 1979 : 255). En 1844, Nathaniel Ware faisait le compte de l'argent dépensé pour chaque esclave par les planteurs et reconnaissait l'avantage du système servile :

Where the free man or laborer would require one hundred dollars a year for food and clothing alone, the slave can be supported for twenty dollars a year, and often is. This makes the wages of the one forty cents a day, of the other six cents only (...) So the wages of a slave is one-sixth part of the wages of free laborers (cité par Blassingame, 1979 : 256).

Cette discussion n'est toujours pas close, même si de nombreux facteurs montrent qu'en 1860, la richesse et la viabilité du système étaient grandes⁵²⁵.

Les cours

Malgré de fréquentes déceptions, le coton rapporta de l'argent à Jackson et ses plaintes

⁵²⁴ La production de 1834 avoisinait les 40 000 livres (Bassett, V : 263), sachant que Jackson possédait alors plus d'un centaine d'esclaves, ce qui revient à environ 400 livres par esclave, un rendement bien inférieur à celui décrit par Abernethy.

⁵²⁵ Voir, par exemple, Robert Fogel et Stanley Engerman, *Time On The Cross: The Economics of American Negro Slavery* (Boston: 1974).

ne doivent pas faire oublier que la culture et la vente du coton étaient des activités hautement lucratives. Nos remarques visent à tempérer une vision trop idyllique des profits liés à ce commerce, à en souligner les aléas et les incidents, sans toutefois nier l'opulence des planteurs qui bénéficiaient de ce commerce.

Les prix du coton fluctuaient suivant la conjoncture internationale. Les années qui suivirent la victoire de 1815 furent fastes, car la demande britannique était forte. La livre de coton se vendit en moyenne entre 21 et 34 cents (1818) (Abernethy, 1990 : 65). Par contre, la dépression de 1819 déprécia fortement la valeur marchande du produit, la faisant chuter en Alabama, par exemple, de 34 cents en 1818, à 24 en 1819. En 1824, la livre de coton s'échangeait à 11 cents, le prix le plus bas de la période (Abernethy, 1990 : 83-84). Baines (1966 : 316) explique cette chute des cours par la hausse de la monnaie anglaise, mais aussi par l'augmentation énorme de l'offre en provenance des nouveaux États de l'Ouest, notamment le Mississippi et l'Alabama, théâtres principaux de la production cotonnière américaine dans les années 1820⁵²⁶.

Pourtant, le cours remonta en 1825 et Jackson expliqua cette reprise par la forte demande européenne et la compétition des manufactures américaines qui absorbaient un tiers des exportations sudistes et contribuaient à soutenir le marché. Il vendit les trente dernières balles de sa récolte à 30 cents la livre, mais ne comprenait pas pourquoi les deux précédentes livraisons n'avaient rapporté que 131/3 cents et pestait contre son agent à la Nouvelle-Orléans (Bassett, III : 285-86). En 1826, le marché s'écroula à nouveau. Cette année-là, il semble que le régisseur n'avait pas correctement emballé le coton, ce qui entraîna un rejet de neuf balles et une vente médiocre à 10 et 12 cents la livre (comparée au 30 cents l'année précédente). Le nouvel agent de Jackson à la Nouvelle-Orléans, Mausel White, expliqua les raisons de cet effondrement à son client :

I cannot help thinking I have obtained for yours the very top of the market (...) taking into view the quality and bad market (...) There was 9 Bales rejected, the samples of which I send you (...) to show you the necessity of your Overseers being more particular in picking and Cleaning your cotton, with it I send you a few samples of General coffees crop to shew your Overseer, and for him to take example (...) for throout the whole crop there was a great deal of Broken leaf, and very carelessly packed in the Bales and (...) the cotton on the outside under the wrappers got wet and shewed in Incrustation of from One to two Inches deep which very much Injured the appearance (Bassett, III : 298).

La mauvaise qualité du coton présenté et la dépression du marché ne rapportèrent rien à Jackson cette année-là. L'année suivante, un phénomène météorologique provoqua une autre déception quant aux recettes attendues. Mausel White l'informa que les balles pesées à l'Hermitage avaient toutes perdu de douze à vingt livres sur les balances du port. En fait, l'humidité qu'elles contenaient s'était évaporée sous le soleil brûlant et avec elle, le poids. En outre, White regretta encore le piètre traitement de certaines balles. La qualité influait grandement sur la vente, bien entendu.

⁵²⁶ La production de coton en balles de 300 livres augmenta de 303 589 en 1819 à 1 050 000 en 1832 (Baines, 1966 : 302). En 1860, la production de coton comptée en balles de 400 livres s'élevait à 5 387 052 (Heffer, 1987 : 50). En outre, des concurrents tels que l'Inde ou le Brésil étaient également présents sur le marché international.

Nous avons vu que deux facteurs contribuaient un peu plus à fragiliser les recettes. L'agent intermédiaire et le régisseur. De la Nouvelle-Orléans, le coton était envoyé à Liverpool à des prix "exorbitants" prélevés par les intermédiaires⁵²⁷. James résume la complexité des opérations, défavorable au commun des planteurs :

The cotton trade was becoming an intricate operation with the planter at one end and the manufacturer in England, or New England, at the other. Between them cropped a facile corps of factors, agents, jobbers, bankers, insurers and shippers, speaking a strange tongue in the performance of mysterious services by which the isolated planter saw his anticipated profits quartered and halved. The run of planters, encompassed by the system, submitted (1938 : 100).

C'est pourquoi Jackson évitait le plus possible les intermédiaires et envoyait directement son coton à la Nouvelle-Orléans, sans passer pas les intermédiaires de Nashville (James, 1938 : 335). Cashin (1991 : 61) indique que les années 1830 virent une flambée des prix, remontant d'un plancher de 8 cents en 1830 à 18 cents en 1834⁵²⁸. Là encore, cependant, la qualité du coton présenté influençait aussi l'échange et Jackson était conscient de cette fluctuation supplémentaire. Le planteur devait offrir un produit de qualité pour en recevoir un prix convenable.

Aventures et mésaventures

Les incidents de parcours augmentaient encore les aléas de la culture. Le 2 novembre 1815, Robert Butler informa Jackson qu'il n'avait pu trouver quelqu'un pour réparer son égreneuse. La cause en est inconnue : ***"I have been sending over the whole country to procure a workman to repair your Ginn and mill and have been disappointed as yet"*** (Moser, III : 390). Ces incidents étaient fréquents et pouvaient faire perdre un temps précieux aux planteurs, car nous l'avons vu, le coton ne gardait de la valeur marchande que pendant une courte période. En outre, Jackson égrenait le coton de plusieurs planteurs et la panne de sa machine pouvait également lui faire perdre des clients.

Le transport présentait des dangers, ainsi que l'annonce le partenaire de Jackson, John Hutchings, en mars 1804 :

I this evening retched nashville on my way to Orleans, after undergoing Some feteague, I had the misfortun of Sinking one of the Boates after being about half loaded, the Boate Sprung a leake in the Bow, and all we Could do She would go to Bottom, there was about Twenty or Twenty five Bales that got Wet, I gave them Two days Sune before I put them on Board (Moser, II : 12).

Outre les accidents, le mauvais état des bateaux et l'irresponsabilité des pilotes rendaient les voyages périlleux et pouvaient coûter la récolte en cas de catastrophe, comme le rappelle Jackson à son fils en 1833 :

⁵²⁷ Baines (1966 : 317-18) indique que Liverpool était la destination principale du coton américain où il était alors distribué dans toute la Grande-Bretagne.

⁵²⁸ Il est important de souligner que le prix des esclaves était pratiquement indexé sur celui du coton, ou du moins subissait de semblables fluctuations suivant la conjoncture (Abernethy, 1990, fig. 14 p.84). Cashin (1991 : 61) précise que de quelques centaines de dollars deux décennies plus tôt, le prix d'un homme adulte atteignit 1200 dollars en 1837 en Alabama.

There had been so many Steam Boat accidents of late, that I would not ship the cotton on board of any boat who had not an experienced engineer and a careful and experienced Captain. Ship with none that will have any combustible on their upper deck (Bassett, V : 227) ⁵²⁹.

Jackson rappelle également la nécessité d'établir des reçus à la prise en charge par le convoyeur afin de vérifier le poids du chargement à l'arrivée : ***"Suppose he had sold it, and not delivered as contracted, where had you any thing to shew that he had so agreed and failed"*** (Bassett, V : 259). Le transport du coton incluait également par retour du bateau le transport des marchandises nécessaires à la plantation, le prix de la récolte couvrant les dépenses. Souvent, les marchands faisaient crédit pendant l'année aux planteurs et se payaient sur la vente de la récolte.

Le coton fournissait le revenu de base au planteur. Toutefois, Jackson rappelait à son fils que les aléas de l'agriculture devaient rendre le planteur prudent et économe sans qu'il présume de l'argent d'une récolte potentielle tant que la vente n'était pas effectuée : ***"[no] ought any farmer to be in debt, and antiipate his crops, and rely upon that, alone, to meet it. a blast comes, the crop fails and then the estate must go to meet it"*** (Bassett, V : 246). Le pourcentage des charges perçues lors de la vente du coton dépassait les 10% : ***"The gross amount of sales are \$4375.71, charges \$457.66, neat amt. of sales \$3917.05"*** (Bassett, V : 264).

Il est également utile de mentionner le fossé béant entre la richesse investie dans le domaine, les esclaves et la capacité de production d'une part, et la pauvreté des liquidités accessibles aux planteurs d'autre part. Ceux-ci vivaient sur leur bonne réputation, grâce à leurs amis et aux amis de leurs amis, menant grand train, mais à crédit (Gawalt, 1993). Jackson explique à son fils combien la réputation d'un homme lui permet d'obtenir la confiance — et les prêts — des autres :

I have made it a rule in early life to be punctual in all my engagements. I have found the benefit from it. when others who had not attended to it, with double the means I possessed, could not get mony without sponser, I never was asked for security (Bassett, I : 248).

Cet aspect des affaires est une partie importante du succès. Mausel White lui exprima très clairement cet état de fait. En 1827, seule la réputation de Jackson avait permis la vente de sa récolte : ***"it is your name alone therefore that has sold yr Cotton"*** (Bassett, III : 363-364). Et à 8 cents la livre de coton, la vente couvrait à peine les frais.

Le futur du coton dans le Tennessee

Après les deux mauvaises récoltes de 1834 et 1835, Jackson avoua que le coton ne pouvait assurer un revenu régulier au Tennessee. La diversification se révélait nécessaire, d'autant que les États du Golfe (du Mexique) dominaient la production de manière écrasante :

we must change our culture in part from cotton and turn out attention to stock, hemp and perhaps tobacco, as I am convinced from the change of the seasons

⁵²⁹ Signalons que Jackson se plaignit du propriétaire du bateau qui, ayant accosté au mauvais quai, occasionna des dépenses supplémentaires de transport à la Nouvelle-Orléans (Bassett, V : 257).

we must not depend upon the cotton crop entirely, for a support (Bassett, V : 427).

Jackson comptait sur ses chevaux pour subvenir plus régulièrement à ses besoins. Son attention régulière à ses poulains, ainsi que l'insistance qu'il montrait à faire saillir ses juments par son étalon fétiche, Citizen, prouve la rentabilité de l'élevage. En somme, la plantation du Tennessee pouvait difficilement prétendre continuer à vivre sur une récolte unique puisque le Royaume du Coton s'était installé dans la vallée du Mississippi. Arnow donne une idée de l'évolution après les années 1830 :

The counties of Middle Tennessee gradually lost their importance as producers of cotton; instead they furnished the things the cotton planters could not or would not grow for themselves—horses and mules, meal and corn, pork and more pork, and though much less than Kentucky, some hempen rope and bagging. By 1850 no one of the counties in the rich blue grass lands north of the Cumberland was up to twentieth place in cotton production (1960 : 305).

La population de l'Hermitage se nourrissait de céréales et de légumes cultivés dans la plantation, ainsi que d'animaux, tels que le boeuf ou le cochon, également en grande quantité à la plantation.

Les autres produits de l'Hermitage : “*The eye of the owner makes the ox fat*”⁵³⁰

L'Hermitage était une ferme importante dont l'auto-suffisance, toujours recherchée, n'était pas toujours atteinte. Pourtant, Jackson tenait à produire le plus possible sur place pour éviter d'avoir à acheter ailleurs. Comme l'énonce Arnow :

I found on the Cumberland no inventory to indicate a farm family that had tried to live from the proceeds of the sale of crops alone; all had much to indicate that the first aim of farming was to supply the family needs (1960 : 321).

Nous verrons plus bas que la “famille” de Jackson comptait dans les années 1830 une centaine d'esclaves en sus de sa famille blanche, un nombre impressionnant de personnes à nourrir. Au fil des années, on dénombre à l'Hermitage dix-neuf types de culture différents, sept espèces de bestiaux, un moulin, deux égreneuses à coton, un four à briques, une scierie, un atelier de forgeron (Walker, 1943 : 25). Il faut ajouter que depuis longtemps dans le Sud, les récoltes de grain complétaient les produits commerciaux comme le tabac ou le coton, mais cette production était consommée sur place ou vendue localement (Chaplin, 1991 : 187-88).

Jackson semblait très prévoyant sur le fait de toujours avoir des graines à planter pour l'année suivante. En 1834, il écrivait à Junior : ***“[N]ever be without seed raised on your farm of everything you cultivate, it is a wretched mode of farming that shews careless management wherever it happens”*** (cité dans Walker, 1943 : 25). Arnow confirme cette règle d'or d'une bonne économie agricole : ***“Practically all crops mentioned, save some of the vegetables and tobacco, were harvested at maturity so that seed for the next season was never a problem”*** (1960 : 314). La stabilité de l'entreprise reposait évidemment sur l'expérience du maître, et sur sa prévoyance, mais

⁵³⁰ Cité dans James (1938 : 709).

aussi, dans le cas du propriétaire absent, sur la compétence de son régisseur.

Jackson s'indignait que le régisseur de sa plantation du Mississippi n'ait pas planté suffisamment de maïs pour nourrir les porcs :

I regret that your supply of corn is nearly out (...) It is bad oeconomy not to raise corn enough. when you have no corn your hoggs will go wild, and to raise cotton to buy corn and pork which is bad oeconomy (...) Take this hint in future, recollecting that one barrel of corn raised on the farm is worth one and a half of corn shipped (Bassett, VI : 289).

En 1833, il en remontrait à Burnard Holtzclaw, le régisseur de l'Hermitage, car la quantité de maïs consommée par les 400 porcs de la propriété lui semblait bien supérieure au nombre d'animaux destiné à l'abattage : ***“What has become of them? there has been more corn fed to them than would buy more Pork than the 86 will make”*** (Bassett, V : 222). La confusion de Jackson n'avait d'égale que celle de sa syntaxe, mais il disait être en droit d'attendre au moins le double de porcs à abattre. Son régisseur précédent non plus n'avait pas la quantité suffisante pour la consommation de la plantation. Jackson ne voulait pas dépenser d'argent à acheter ce qu'il pouvait produire lui-même (Bassett, IV : 85).

Jackson, indigné, donnait à Junior pour exemple de sagesse économique sa propre gestion du maïs, qui, affirmait-il, faisait à présent autorité en Alabama : ***“I convinced the cotton growers in alabama since of this. I allways had made on A. J. Hutchings farm and my own, plenty of corn which made plenty of Pork, and besides as many bales to the hands, in due season, could pick out”*** (cité dans Walker, 1943 : 25). Cette recommandation se réfère à l'un des principes récurrents de Jackson sur l'adéquation des moyens aux besoins. Cet équilibre entre les moyens employés et les objectifs à atteindre constituait la bonne économie qui seule assurerait un rendement satisfaisant à la santé de l'entreprise.

Le maïs était la denrée de base utilisée également pour le whiskey et dont le Tennessee était un producteur majeur⁵³¹ (Abernethy, 1932 : 150-51). Au fil des années, le maïs prit de plus en plus d'importance à l'Hermitage puisqu'en 1833, Jackson avait trois cents acres de maïs contre deux cents de coton. D'après les documents préservés, le blé couvrait une vingtaine d'acres et l'avoine entre cinquante et cent vingt acres (Walker, 1943 : 25-26). Jackson voyait dans l'avoine un excellent substitut au maïs pour l'élevage des porcs :

You ought to sow this year, this spring from 60, to one hundred acres in oats. You say your corn will be scarce, and the oats will relieve you and nothing is better for your Hoggs if you have an oats field to turn them in when heading and in the milk, and they are fine for mares and colts, and thus managed the oatsstraw makes the finest manure rooted, as is always is, and buried in the earth (Bassett, V : 256).

Ainsi, le coton, le maïs et l'avoine étaient les trois grandes cultures de l'Hermitage. Malgré le désir d'auto-suffisance, le manque de compétence ou les conditions atmosphériques

⁵³¹ En 1860, le Tennessee était le cinquième producteur de maïs derrière le Kentucky et les grands producteurs céréaliers des plaines, l'Illinois, l'Ohio et le Missouri (Heffer, 1987 : 48).

rendaient souvent l'achat de certains produits impératif (Moser, V : 531).

À la multitude de cultures s'ajoutait une multitude d'animaux en tous genres, tels vaches, cochons, chevaux, moutons, volailles. Un état des récoltes et des bêtes en 1830 donne une idée de l'importance de l'exploitation :

He had 1,276 barrels of cribbed corn, sixty-four stacks of fodder, forty stacks of oats, eleven stacks of rye, 11,709 pounds of pork killed, and forty hogs to kill. His blooded horses numbered twelve; his common horses, mares, and colts amounted to twenty. Eighty-six heads of cattle, 123 sheep, and 250 heads of hogs, plus the cotton crop of fifty-one bales, completed his inventory for the year (Walker, 1943 : 26).

La plantation employa également de vingt à cent cinquante esclaves, suivant les époques, auxquels s'ajoutent les employés libres, rémunérés à la tâche, et le grand nombre de visiteurs qui séjournaient chez les Jackson. Nous citerons Gawalt qui donne une image frappante de ce que devait être la plantation, loin de l'élégance feutrée et bien entretenue de la légende et des magazines d'offices du tourisme :

One must imagine a scene of organized chaos and filth—where several dozen people of all ages live in cramped quarters with no running water except on the ground, outdoor privies (if they are used), farm stock from flocks of fowls to herds of swine and cattle, unrestrained dogs and cats, fields under rough cultivation, woods in every stage from uncut old forest to field of stumps to fields of weeds and scrub evergreens, and the whole mad scene encased in the pall of wood smoke from numerous fires and engulfed in a blanket of alluring and repulsive smells and a barrage of sounds (1993 : 494)

Les compte rendus de visites ne se font pas l'écho de cette atmosphère de l'Hermitage, mais décrivent plutôt celle d'un domaine ordonné et bien tempéré, comme l'évoque ce journaliste :

Everything about the place bears the marks of method and good management. A well built and commodious dwelling house, handsomely, though plainly furnished, with an extensive garden, comfortable outhouses, good and well stocked barns and stables, and the whole farm, about 500 acres, in complete fencing, proclaim him the best farmer in the neighborhood (New York Enquirer, 20 janvier 1827).

Cette excellence est détaillée du même ton par Willie Blount, l'ancien gouverneur du Tennessee et ami de Jackson, dans un article du 17 octobre 1824 :

His every arrangement for farming on an extensive scale delights the man of observation; his fields are extensive and as nicely cultivated as a garden, his meadows and pastures are extensive and neatly kept; his stocks of horses, cattle, sheep, and hogs are of the best kind, and all in excellent order; his domestics and hirelings are all contented and comfortably provided for, and their daily labor is a pleasure to them. His principal export crop is cotton, of which he cultivates upwards of an hundred acres annually; (...) every thing is peace, order, and harmony around him (archives du Andrew Jackson Papers Project, Knoxville).

Nous l'avons vu et continuerons de nous en rendre compte, la paix et l'ordre régnaient très rarement dans la gestion d'une plantation, et l'on ne doit pas se méprendre sur la description idéalisée de la ferme d'Andrew Jackson. Les visiteurs ne voulaient voir que la

magnificence des lieux, sans s'arrêter sur leurs côtés plus fonctionnels. Les esclaves, prudemment appelés ses domestiques, semblent heureux et bien traités, sans plus de détails sur leur "bien-être, preuve qu'il existait des sujets tabous à ne pas aborder frontalement afin de ne pas froisser le maître des lieux. Pourtant, davantage de facteurs poussaient au désordre qu'à l'harmonie et le planteur ne pouvait relâcher un instant son attention sans encourir quelque désagrément préjudiciable à son entreprise.

Le vol comptait pour une part non négligeable des pertes enregistrées par les propriétaires absents. Un exemple explicite porte sur le nombre de porcs à abattre : **"Better sell the corn and buy the Pork than raise it for our neighbors negroes"** (Bassett, IV : 134). Or, si Jackson avait raison, alors il faut penser qu'une centaine d'animaux auraient ainsi été subtilisés dans l'année ! Le vol à la plantation était souvent le fait des esclaves du lieu, voir des régisseurs eux-mêmes, que les esclaves traitaient de "pauv' 'tits blancs" (*"po' white trash"*) (Genovese, 1976 : 13), voire des deux classes ensemble puisque Holtzclaw, le régisseur, affirmait bien s'entendre avec les esclaves⁵³². En l'absence du maître, la propriété était livrée à ses occupants du moment.

L'hospitalité d'Andrew Jackson

L'autre facette de la plantation, qui faisait pendant à l'activité commerciale, est évidemment la vie sociale brillante, selon l'idée qu'en a donné la littérature, forgeant une image sucrée et romantique de la vie sudiste dans l'aristocratie de la plantation. Il est d'autant plus facile d'imaginer le faste et la socialité de cette élite quand des films aussi marquants que celui de George Cukor, *Gone with the Wind* (1939), ont montré aux spectateurs l'éblouissant milieu des planteurs du Sud. Mais, les films n'ont fait que reproduire l'impact que les grandes demeures sudistes ont eu également sur des visiteurs étrangers tels que le Duc de Saxe-Weimar (Abernethy, 1990 : 76).

Les tavernes et les hôtels étaient rares dans le premier quart du siècle. Le voyageur introduit trouvait toujours un abri pour la nuit chez quelque planteur. Andrew Jackson, le "prince de l'hospitalité" (Parton, I : 308), avait la réputation de recevoir très facilement et très généreusement toutes sortes de visiteurs, ainsi qu'en témoigne un auteur anonyme :

It was about noon when I arrived. Throngs were in attendance, waiting to see the general. He would receive only two or three at once; so I send my card, and after about an hour, was ushered (...) We remained in the general's private room about twenty minutes, and had to give place to others who were waiting (Niles's National Register, 5 juillet 1845).

L'Hermitage était depuis les premières années le théâtre d'un va-et-vient constant et la destination d'un nombre toujours grandissant de curieux, d'amis et de voyageurs en tous genres qui venaient rendre visite au général. Gauthier (1995 : 226) indique pourtant que les voyageurs trouvaient difficilement à manger dans les premières années du siècle, tant la pénurie alimentaire frappait les fermiers. C'est une mesure de la distance qui séparait

⁵³² Le 6 mars 1833, il écrivait : *"I Git alongue With you Negrows Verer will indeede"* (Bassett, V : 30). On remarquera l'orthographe approximative du régisseur, ce qui pourrait expliquer la rareté de ses communications avec Jackson, sans présumer des médiocres résultats de sa gestion. Au moins, celui-là savait écrire.

les grands planteurs de la majorité des citoyens que de montrer combien l'hospitalité de Jackson était large. En outre, Gauthier (1995 : 239) précise que l'hospitalité gratuite ne se pratiquait qu'entre planteurs, comme une forme de loisir et dans un but de réciprocité. Les autres recevaient une hospitalité "de type commercial". Parton, le premier biographe de Jackson, cite un voisin de Jackson qui définit ainsi le type d'hospitalité conçue par le maître de l'Hermitage :

Put down in your book,' said one of General Jackson's oldest neighbors, 'that the General was the prince of hospitality; not because he entertained a great many people; but because the poor, belated peddler, was as welcome as the President of the United States, and made so much at his ease that he felt as though he had got home' (I : 308-09).

On peut penser que cette vision idyllique de l'hospitalité jacksonienne fait fi des pratiques citées plus haut. Il est vrai que beaucoup des visiteurs de l'Hermitage étaient des proches ou des amis, tous membres des classes supérieures. Il reste à prouver que Jackson recevait avec autant de grâce un métayer anonyme se rendant chez quelque membre de sa famille et demandant l'hospitalité pour la nuit au maître de l'Hermitage.

Nous avons dit que le premier Hermitage (1804-1819) contenait de petites structures sans grand confort dont les visiteurs devaient pourtant s'accommoder :

A lady of Nashville tells me that she has often been at the Hermitage in those simple old times, when there was in each of the four available rooms, not a guest merely, but a family ; while the young men and solitary travelers who chanced to drop in disposed of themselves on the piazza, or any other half shelter about the house (Parton, I : 308) ⁵³³.

La frontière ne disposait pas d'une structure d'accueil des visiteurs, mais le faisait avec les moyens du bord ⁵³⁴ (Gauthier, 1995 : 236).

Outre l'aspect social de la plantation, l'Hermitage servait aussi de rendez-vous politique (Remini, I : 159). À l'époque, Jackson recevait constamment des visites, que ce fussent de sa belle-famille, d'amis politiques ou non, ou de visiteurs avec des lettres d'introduction, ou non. La durée des séjours variait considérablement. Dans les extrêmes, on peut rappeler que Ralph E. W. Earl arriva un jour de 1817 et n'en repartit jamais, mais y resta jusqu'à sa mort en 1838 ⁵³⁵.

⁵³³ Parton ajoute ce commentaire étrange, auquel ne concouraient certainement pas les Sudistes eux-mêmes : "[a House is] an article well enough to have on a farm, but very far from being the terribly indispensable thing it is in countries where to be houseless is death. It astounds Northern people to see what inferior houses southerners are content to occupy who could build palaces if they would. The truth is, they do not live in their houses. Their life is on horseback, in the fields, in the woods, out of doors" (I : 308).

⁵³⁴ Clark écrit : "Guest beds were a rare luxury and visitors often sprawled on the floor with their feet to the fire or slept in a loft" (1996 : 196). Clark mentionne la saleté que certains visiteurs ont dénoncée, dans les tavernes de la frontière, voire même chez les particuliers. Cette accusation, toutefois, ne fut jamais portée contre les intérieurs de l'Hermitage.

⁵³⁵ Parton (II : 652-53) donne une liste non-exhaustive des visiteurs, les amis tels Coffee, Overton, Eaton, Lewis, des généraux comme Houston, Hayne, Gadsden, des protégés comme Call et Butler, sans compter les prêcheurs de toutes obédiences protestantes que recevait régulièrement Rachel.

Certains membres de la famille venaient parfois passer quelques semaines chez les Jackson, soit parce qu'ils résidaient loin de l'Hermitage et profitaient d'un séjour prolongé, soit pour des raisons plus graves telles que la mort du conjoint. À l'été 1804, le frère de Rachel, Samuel Donelson, passa ses dernières semaines à l'Hermitage. Sa famille était sans doute avec lui puisque dans son testament, il nomma Jackson tuteur de ses enfants (Moser, II : 24). Quand Jackson partit à la guerre en 1813, on se souvient que Rachel avait eu beaucoup de mal à supporter son absence⁵³⁶. Une de ses nièces, Mary Caffery, avait perdu son mari et vivait avec les Jackson à l'Hermitage (Moser, III : 8n8)⁵³⁷. Jackson lui-même avait insisté pour que Mary vienne vivre un temps à l'Hermitage :

You may Judge of my hurry when you see in mine of yesterday that I overlooked that part of your letter that related to the distresses of Mrs. Caffery, have a house put up for her on any part of the tract where she will be convenient to us and where you choose, or let her live in the house with us as you please, we can always raise a supply for her as well as ourselves, present her with my best wishes (Moser, II : 459-60).

En 1824, d'autres nièces de Rachel vinrent lui tenir compagnie lorsque Jackson était à Washington (Moser, V : 360). L'hospitalité de Jackson devint légendaire et les visiteurs innombrables qui passèrent à l'Hermitage avant et après sa présidence soulignèrent tous la cordialité avec laquelle ils avaient été reçus. James cite Henry Wise (déjà mentionné), futur gouverneur de Virginie, qui passa l'été 1828 à l'Hermitage pour sa lune de miel et décrit l'atmosphère telle qu'il se la rappelait quelques décennies plus tard :

The house was full of guests, (...) visitors from all parts of the United States, numbering from twenty to fifty per day, constantly coming and going, all made welcome and all well attended to. The cost (...) was very great and burdensome; but the general showed no sign of impatience, and was alive and active in his attentions to all comers and goers. He affected no style, and put on no airs, but was plainly and simply (...) polite to all (1938 : 474-75).

L'accueil des hôtes, annoncés ou non, était toujours cordial, comme en témoigne ce visiteur anonyme : ***"When we arrived the general was in the field looking to his men who were planting cotton; he soon came in and received us with great cordiality and invited us to lodge with him for the night"***⁵³⁸. Jackson aimait avoir du monde autour de lui, préférant semble-t-il la compagnie des femmes, comme le fait remarquer Henry Wise, cité par Horn :

Had we not seen General Jackson before we would have taken him for a visitor, not the host of the mansion. He greeted us cordially and bade us feel at home,

⁵³⁶ Jackson et Rachel aimaient fumer leur pipe tranquillement au coin du feu, comme en 1824 où ils tentaient alors d'échapper à la vie trépidante de Washington : *"all are well & enjoying themselves, the young at parties & Mrs. J. & myself at home smoking our pipe"* (Moser, V : 458-59).

⁵³⁷ Cette pratique était courante, et lorsque les Jackson partirent pour la Floride en 1821, Narcissa Hays tint compagnie à sa tante pendant le séjour à Pensacola (Moser, V : 511).

⁵³⁸ Sans date, estimé plutôt entre 1837 et 1840, Louisiana State U. miscellenious collection, archives du *Jackson Papers Project* à Knoxville.

but gave us distinctly to understand that he took no trouble to look after any but his lady guests. As for the gentlemen, there were the parlor, the dining room, the library, the sideboard and its refreshments, there were the servants; and if anything was wanted all that was necessary was to ring. He was as good as his word. He did not sit at the head of the table, but mingled with his guests, and always preferred a seat between two ladies, obviously seeking a chair between different ones at various times. He was very easy and graceful in his attentions; free and often playful, but always dignified and earnest, in his conversation. He was quick to perceive every point of word or manner, was gracious in approval, but did not hesitate to dissent with courtesy when he differed. He obviously had a hidden vein of humor, loved aphorism, and could politely convey a sense of polite travesty (...) He conversed freely and seemed to be absorbed in attention to what the ladies were saying; but if a word of note was uttered at any distance from him audibly he caught it by a quick and pertinent comment without losing or leaving the subject about which he was talking to another person—such was his ease of sociability without levity or lightness of activity, and without being oracular or heavy in his remarks (1950 : 98-99).

Le caractère extrêmement sociable de Jackson ressort ici, qui malgré ses remarques répétées concernant sa retraite paisible dans sa ferme, ne put jamais se défaire de la vie publique, en partie par un authentique sens de la mission et sa ferveur patriotique, mais aussi par goût de la vie sociale et mondaine ⁵³⁹.

La vie à la Maison-Blanche

La formule lapidaire de Parton l'exprime bien : ***"He lived always in a crowd"*** (III : 596). La présidence de Jackson renforça évidemment cette propension, ce qui lui coûta tellement cher qu'il dut ponctionner sa récolte de 1836 pour payer les frais d'hospitalité à la Maison-Blanche : ***"I have directed my son to offer for sale a piece of valuable land in Tennessee (...) Here I have no control of my expenses, and can calculate nothing on my salary"*** (Parton, III : 598). Le salaire de vingt-cinq mille dollars par an n'y suffisait pas (Remini, II : 345). Ainsi, durant un temps, l'Hermitage procura en quelque sorte les revenus nécessaires aux fastes de la Maison-Blanche, puisqu'il était du ressort du président d'en supporter le coût. Une jeune femme présente à la Maison-Blanche pendant ces années se souvient du nombre imposant de bougies qui illuminaient les pièces du palace, les camélias disposés un peu partout ⁵⁴⁰ et l'abondance de nourriture et d'alcools servis aux innombrables invités (Remini, II : 346).

Les factures de la Maison-Blanche, payées par Jackson lui-même, font état de beaucoup d'alcools fins. Ainsi, les factures de 1834 renseignent sur les quantités et les types d'alcools consommés : ***"on Jan. 13 the President paid Henry Toland, of Philadelphia, for two hogsheads of claret, one barrel of brandy, twenty baskets of champagne, one half pipe of sherry, and one barrel of gin—\$662"*** (Bassett, IV :

⁵³⁹ Les factures de 1825 montrent qu'il était abonné à deux quotidiens et quatorze journaux hebdomadaires, sans compter les journaux locaux (Monroe, 1987 : 64).

⁵⁴⁰ Remini affirme le contraire : *"The only flowers regularly seen were made of wax and protected under glass domes"* (III : 388).

381n1). Les listes données par Bassett pour chaque mois sont similaires, ce qui donne une idée de la consommation mensuelle. Le séjour des Jackson (Junior, sa femme, Ralph Earl, Emily Donelson et le président) à la résidence présidentielle d'été, Fort Monroe, en 1835, lui coûta 808,50 dollars dont plus de 40 dollars payèrent les spiritueux (Klingberg, 1922 : 139). La liste des produits envoyés sur l'île à l'été 1834 est la suivante : **“sixty-six bottles of wine including Madeira, pale sherry, champagne, and “chateau”, two gallons of brandy, two of whisky, and two of Holland gin”** (Bassett, IV : 381n1). À l'instar de ses concitoyens, Jackson consommait beaucoup d'alcool et ne semblait pas concerné par les campagnes de tempérance orchestrées dans le pays par les Églises de toutes obédiences. En 1832, par exemple, les Méthodistes appelèrent à une totale abstinence concernant les boissons alcoolisées (Feller, 1995 : 108-109).

Le coût de la vie était également exorbitant puisque Jackson entretenait 24 domestiques en 1830, sans parler du cuisinier français ⁵⁴¹ payé 35 dollars l'été et 45 ou 50 pendant la saison parlementaire durant laquelle avait lieu la saison mondaine (Remini, III : 383). Pourtant, les invités furent déçus de leur repas, comme l'écrit l'un d'eux : **“The dinner was plain and as badly cooked as you ever sat down to”** (cité dans Remini, III : 394). L'effectif fut ensuite réduit pour raisons financières et Jackson fit venir plusieurs de ses esclaves pour réduire les coûts. Remini donne un état des employés vers 1833-34 :

a house steward and housekeeper, a butler, a doorkeeper, an ‘odd man,’ a cook, an assistant cook, two sculleries, a housemaid, a staff maid, two laundry maid, two messengers, a valet, a coachman, , and a footman. This list does not include gardeners, stablemen, porters, and the like. The full staff for the House and grounds probably ran as high as ten additional employees (III : 383-84).

La qualité des repas s'améliora. Jackson avait engagé un chef belge, Joseph Boulanger. En 1834, un invité, ravi cette fois, donne le menu servi :

‘The first course was soup in the French style; then beef bouille, next wild turkey boned and dressed with brains; after that fish; then chicken cold and dressed white, interlaid with slices of tongue and garnished with dressed salad; then canvass back ducks and celery; afterwards partridges with sweet breads and last pheasants and old Virginia ham.’ For dessert, Montgomery reported jelly and small tarts in the Turkish style, blanche mode and kisses with dried fruits, preserves, ice cream and oranges and grapes. With the meal, sherry, port, Madeira, champagne, claret and Old Cherry were served (Remini, III : 394).

Jackson fit également construire une cave à vins sous la Maison-Blanche à laquelle il fit poser des barreaux afin de la préserver des voleurs (Remini, III : 395). Selon les préceptes “démocratiques” de Jackson, la Maison-Blanche appartenait au Peuple (toujours écrit avec une majuscule dans le *Globe*, l'organe officiel — Remini, III : 393). Ainsi, beaucoup de gens différents se présentaient à la Maison-Blanche, qualifiée par un observateur critique d'Arche de Noé accueillant “toutes sortes d'animaux propres ou

⁵⁴¹ Le cuisinier français avait abandonné le président. Jackson apprit le jour de sa désertion que l'homme tenait en même temps un hôtel pour les parlementaires et ne venait jamais au travail avant 14 h, laissant un assistant noir engagé par Jackson faire le travail à sa place (Jackson “dînait” vers 15 h): *“I want a man to live in the house, & all his time at his business—until I get one I will have to get my dinners from a confectioners.”* (lettre du 10 décembre 1832, PHi-Pemberton Papers).

sales" (Remini, III : 393). La popularité de Jackson ⁵⁴² était la cause d'une telle affluence, ainsi que son goût prononcé pour la fête. Un admirateur lui fabriqua même un fromage géant que Remini décrit ainsi :

the monster weighed 1,400 pounds. It was four feet in diameter and two feet thick. The cheese was encircled by a 'national belt,' representing all the states, and on it were inscribed the words ⁵⁴³, 'Our Union, it must be preserved' (III : 393).

Jackson offrit le fromage lors d'une fête ouverte à tous, le jour de l'anniversaire de Washington. On remarquera combien la période jacksonienne — et Jackson lui-même, d'ailleurs — vivait dans l'atmosphère des grands héros de la première heure, l'Élu du peuple se réclamant des thèses jeffersoniennes de la Révolution. Les fêtes populaires mêlant la foule aux élites (dont ses membres s'étonnaient toujours du mélange ⁵⁴⁴) étaient nombreuses puisque Jackson avait une propension à attirer aussi bien les uns que les autres. Les réceptions qu'il donnait étaient somptueuses et constituaient de grands événements dans la capitale. Voici un commentaire lié à la dégustation du fromage mentionné plus haut :

It was one of the greatest levees of all times. The President, Cabinet members, Congress, diplomats, , 'the cour, the fashion, the beauty of Washington,' and, of course, 'the People' (...) all attended (...) 'All you heard was cheese; all you smelled was cheese' (Remini, III : 393).

L'hospitalité de Jackson fut aussi intense et ouverte à la Maison-Blanche qu'elle l'était à l'Hermitage. Sous sa présidence également, un portique néo-classique fut ajouté, des ailes supplémentaires construites, l'eau courante installée dans certaines pièces, les écuries agrandies. Il acheta de nouveaux meubles, un piano, d'énormes services de table, de la porcelaine, la résidence présidentielle fut entièrement redécorée, il fit construire une orangerie et installer une barrière autour de la maison (Remini, III : 382-393). Il passa huit ans de sa vie à Washington et rendit la Maison-Blanche aussi confortable que son grandiose Hermitage. Il est ironique de se souvenir qu'en 1797, alors qu'il représentait le Tennessee au Congrès de Philadelphie, il avait voté contre l'appropriation de fonds destinés à meubler le futur palais présidentiel en construction

⁵⁴² Notons pour l'anecdote que cette popularité était telle que la Reine Victoria lui réclama une mèche de cheveux qu'il lui envoya avec ses vœux de prospérité (Remini, III : 398).

⁵⁴³ ***Ces mots furent prononcés en 1830 par Jackson lors d'un banquet célébrant l'anniversaire de Jefferson, le 13 avril. Après environ 80 toasts inclinant en faveur de la doctrine de la nullification (le droit des États à annuler une loi fédérale jugée contraire à leurs intérêts particuliers), Jackson avait levé son verre à la préservation de l'"union fédérale", montrant à Calhoun (son vice-président et le théoricien en chef de la doctrine) que le gouvernement fédéral ne tolérerait aucune infraction à la législation fédérale (Parton, 283-84). Jackson écrivait à son secrétaire d'État le 4 décembre 1832 : "The Union must be preserved, without blood if this is possible, but it must be preserved at all hazards and at any price" (Bassett, IV : 495).***

⁵⁴⁴ Remini cite en exemple une telle remarque : "Some thousands had arrived there, before us," reported one man, 'of all ages and sexes and shades and colors and tongues and languages. There met the loud and whiskered representative of kingly legitimacy, with the plumed and painted untamed native of the western forest. The contrast was interesting and amusing'" (III : 392-93). Cette description de Babel et de Babylone à la fois traduit bien le sentiment de fascination et d'ébahissement ressenti par les observateurs.

(Remini, I : 99). Quelque trente ans plus tard, la Maison-Blanche et le tout Washington vécurent à l'heure de Jackson, dans une ambiance proche de celle qui régnait à la plantation du "gentilhomme du Tennessee".

Les invités prestigieux : Burr, Monroe, Lafayette

Comme il a été suggéré, la tradition veut que Jackson recevait aussi bien les grands de ce monde que les anonymes. Trois visiteurs prestigieux passèrent à l'Hermitage et honorèrent son propriétaire en même temps qu'ils saluaient son prestige : Aaron Burr en 1806, James Monroe en 1819, Lafayette en 1825.

En mai 1805, Aaron Burr, l'ex-vice-président déchu pour avoir tué Alexander Hamilton en duel treize mois auparavant (Truman, 1992 : 57-77), parcourut l'Ouest en héros et fut accueilli par Jackson à l'Hermitage. Le soutien inconditionnel de Burr à l'admission du Tennessee dans l'Union en 1796 et sa mise au ban de la société de l'Est en faisaient l'enfant chéri des *Westerners* (Remini, I : 145). La présence du grand homme avait mis en émoi le tout Nashville⁵⁴⁵ et Jackson, qui lui avait offert son hospitalité, ne tarissait pas de messages invitant ses amis à rendre visite à "un véritable ami du Tennessee". Burr resta cinq jours, partit visiter la Nouvelle-Orléans et au retour s'arrêta encore huit jours chez Jackson⁵⁴⁶ (Parton, I : 310-11). L'année suivante, Burr revint à l'Hermitage avant son expédition dans le Sud, à la grande joie de Jackson :

Col Burr is with me, he arived last night—I would be happy you would call and see the Col. before you return—say to the Gen. O[verton] that I shall expect to see him here on tomorrow with you—Would it not be well for us to do something as a mark of attention to the Col. He has always and is still a true and trusty friend to Tennessee—If Gen. Robertson is with you when you receive this Be good enough to say to him, that Col. Burr is in the country—I know the Gen. R. will be happy in joining in any thing—that will tend to shew a mark of respect to this worthy visitant (Moser, II : 110).

Cependant, d'aucuns accusaient déjà Burr de fomenter un complot contre l'Espagne en projetant d'envahir le Mexique grâce à l'aide de l'Ouest⁵⁴⁷. Son effigie était brûlée dans

⁵⁴⁵ Burr était ravi de l'accueil chaleureux qu'il reçut et fut impressionné par la qualité de ses hôtes. Il écrit dans son journal : *"One is astonished at the number of sensible, well informed and well-behaved people found here. I have been received with much hospitality and kindness, and could stay a month with pleasure"* (Parton, I : 310).

⁵⁴⁶ Voici l'opinion de Burr sur Jackson enregistrée dans son journal : *"General Jackson, once a lawyer, after a judge, now a planter; a man of intelligence, and one of those prompt, frank, ardent souls whom I love to meet"* (Parton, I : 311).

⁵⁴⁷ Le projet de Burr n'est encore aujourd'hui que partiellement éclairci. Jouant sur les peurs de l'Ouest quant à la présence espagnole dans le Sud ainsi que sur leur opposition à la politique de conciliation de Jefferson avec les Dons de Floride, Burr espérait profiter d'une éventuelle guerre entre les États-Unis et l'Espagne pour s'emparer du Mexique et l'unir aux territoires de l'Ouest qui feraient sécession des États-Unis. Ce plan grandiose, mais qu'il espérait réaliser avec une poignée d'hommes seulement, paraît aujourd'hui totalement fantaisiste, comme semble hors de proportion la panique provoquée par cette "menace" à Washington et sur la frontière. Burr fut finalement arrêté, jugé pour trahison et acquitté en Virginie par John Marshall, le *Chief Justice* de la Cour suprême des États-Unis (Parton, I : 317-328 ; Remini, I : 145-159).

les rues de Nashville quelques semaines plus tard, quand l'accusation de trahison émanant de Washington effraya soudain les admirateurs transis. En apprenant les rumeurs de la trahison de Burr, Jackson lui écrivit, comme il le relate plus tard à un ami :

from the colourings he had held out to me Genl Robertson & Overton, and the hospitality I had shewn him, I viewed it as base conduct, to us all and heightened the baseness of his intended crimes if he really was about to become a traitor (...) I wrote Colo. Burr in strong terms my suspicions of him, and untill the were cleared from my mind no further intimacy was to exist between us.

On voit ici que ce qui préoccupe finalement le plus Jackson, c'est la trahison de Burr envers son chaleureux accueil. L'hospitalité qu'il lui avait prodiguée avait scellé une amitié qui se trouvait soudain trahie. Jackson considérait Burr comme un homme qui avait transgressé sa parole d'ami plus que comme un traître à son pays. Il lui en voulait personnellement parce qu'il l'avait accueilli chez lui et la pensée que le traître se dissimulait sous les traits de l'invité le révoltait :

from the pledges made [of his innocence]—if he is a traitor, he is the basest that ever did commit treason—and being tore to pieces and scattered with the four winds of heaven would be too good for him (Moser, II : 149) ⁵⁴⁸.

En sus de son honneur, Jackson pensait sans doute au soupçon de connivance que d'aucuns ne manquèrent pas d'émettre au moment du procès de Burr. On ne saura jamais exactement quelles conversations furent tenues sous le toit hospitalier de l'Hermitage cette année-là.

Une visite plus calme et plus prestigieuse encore fut celle du président des États-Unis James Monroe en 1819. Monroe avait entamé une tournée des États du Sud et de l'Ouest. Après avoir boudé officiellement Jackson pour ses outrages en Floride ⁵⁴⁹, Monroe se décida finalement à rendre visite au Héros en juin (Moser, IV : 300). Les deux hommes parlèrent notamment de la nomination de Jackson comme premier gouverneur du Territoire de Floride. Jackson accompagna même le président dans son voyage au Kentucky ⁵⁵⁰. Cette intimité entre les deux hommes leur permit pour un temps d'oublier leurs différends. Tous deux étaient fermement décidés à obtenir la Floride dans les plus brefs délais. Jackson avait d'ailleurs offert de l'envahir à nouveau et même d'occuper Cuba (Remini, I : 387). Monroe déclina ⁵⁵¹.

⁵⁴⁸ Lettre à George Washington Campbell du 15 janvier 1807. Remini (I : 157) mentionne l'acharnement de Jefferson à l'encontre de Burr, le présentant comme un dangereux criminel alors que toute l'affaire ressemble plutôt à une énorme mascarade.

⁵⁴⁹ Jackson avait envahi la Floride espagnole sans l'autorisation officielle du gouvernement américain, bien que celui-ci ait finalement bénéficié de cette intervention illégale (Rossignol, 1997).

⁵⁵⁰ Dans une lettre à Andrew J. Donelson, Jackson explique son sentiment sur ce voyage : "before he proceeded on his tour, having regained my strength, duty combined with inclination, urged me to escort him through the north western part of my Division" (Moser, IV : 303).

⁵⁵¹ Pour une vue plus précise des tractations concernant la Floride, voir notamment Marie-Jeanne Rossignol . "L'arrogance de la jeunesse ? ou comment interpréter les premiers expansionnistes de la jeune république américaine ?" (avril 1997), 129-143.

Enfin, le visiteur le plus prestigieux fut sans aucun doute "l'ami des États-Unis", le Marquis de Lafayette, dont la tournée triomphale en 1824-25 incluait l'arrêt obligé auprès de l'autre Héros vivant de l'Amérique (Remini, II : 74-75). À l'annonce de la présence de Lafayette sur le sol qu'il avait contribué à libérer, Jackson écrivit immédiatement au Marquis dans un "cri exubérant de joie et de gratitude" (Remini, II : 74) :

The Public journals announce your return to the land where your sword was unsheathed in the cause of Freedom (...) It was under such circumstances that the Heaven born flame of Liberty and equal rights animated your youthful breast, and taught you that it was more honorable to become the compatriot of immortal Washington, than enjoy the most splendid honors of Royalty—it was under such circumstances that you risked your fortunes with those of then hopeless America: But, Thank Heaven, America triumphed; and, now, with the gratitude of Ten Millions of Freemen she salutes you as one of the Fathers of her glorious existence, and as the devoted advocate of independence and national freedom throughout the world. Welcome then—Thrice Welcome to her grateful land! (...) Believe it, Dear Genl., one of the happiest moments of my life, that which enables me to tender you my grateful feelings on this occasion, which I beg you to accept with my high respect, friendship, and esteem (Bassett, III : 266).

Jackson avait grandi avec une révérence grandissante pour les héros de la Révolution et le sang versé par sa famille pour la liberté américaine. Son dévouement au pays vient de cette reconnaissance qu'il exigeait de tout Américain. En février 1810, il écrivait au gouverneur Willie Blount : ***"our independence and Liberty was not obtained without expence —it was dearly Bought —both with Blood and Treasure, It must be preserved"*** (Moser, II : 237). Lafayette avait risqué à la fois sa vie et sa fortune pour la liberté et Jackson voyait en lui le parangon de la vertu républicaine⁵⁵².

Lafayette répondit un mois plus tard avec la même admiration dans la plume :

I Have long Anticipated the pleasure to take you by the Hand, and whatever Be your future movements I will not leave the U.S. Before I Have Seeked and found the opportunity to Express in person my High Regard and Sincer friendship (Bassett, III : 268).

En fait, les deux hommes partagèrent la Taverne de Gadsby à Washington fin décembre 1824, alors que Jackson attendait les résultats de l'élection présidentielle (Burke, II : 121)⁵⁵³. Ils eurent ainsi le temps de se connaître et de se côtoyer.

Six mois plus tard, le 4 mai 1825, le Marquis débarquait à Nashville dans la plus grande liesse populaire, aux cris de "Bienvenue, Lafayette, l'Ami des États-Unis". Jackson vint l'accueillir sur le quai et ils remontèrent ensemble une avenue bordée de miliciens aux

⁵⁵² En décembre 1824, le Sénat vota le remboursement des sommes dépensées par Lafayette pendant la Révolution (Parton, III : 53).

⁵⁵³ Voici l'extrait d'une lettre d'Emily Donelson qui accompagnait son oncle et sa tante dans la capitale, racontant la rencontre entre les deux Héros : *"as soon as uncle finished his dinner he started down to see the Genl but behold when he got to the head of the stairs who should he meet but Genl La fayette comeing up to see him. Their salutations were of the most affectionate and pa[triotic] kind. The embraces of old soldiers who had fau[ght] and bled in the cause of Liberty can better be im[agined than] described"* (Burke, I : 123).

tenues clinquantes qui impressionnèrent Levasseur, secrétaire du Marquis (Burke, I : 139-40). Le lendemain de son arrivée, Lafayette alla dîner à l'Hermitage où l'attendaient tous les voisins des Jackson, invités par la maîtresse de maison. À cette occasion, Jackson montra ses trophées militaires, parmi lesquels Lafayette reconnut la paire de pistolets qu'il avait offert à Washington en 1777 et que le neveu de celui-ci avait présenté récemment à Jackson en l'honneur de sa victoire sur les Anglais⁵⁵⁴ (Parton, II : 660).

L'Hermitage fut aussi le témoin d'une visite qui montre la courtoisie de Jackson et son sens de la bienséance. Lafayette lui avait recommandé Frances Wright, l'appelant sa "fille". Cette dernière, outrée de l'existence de l'esclavage, entendait créer une colonie où les esclaves, libérés, pourraient mener une vie heureuse. Ce dessein est précurseur à la fois de la mouvance des sociétés utopiques qui fleurirent à partir des années 1830 et de l'abolitionnisme. Jackson, grand propriétaire d'esclaves, conseilla l'achat d'un lot près de Memphis, une suggestion que suivit Mrs Wright, qui y établit, sans grand succès, ce que l'on a appelé "la colonie de l'amour libre" (Feller, 1995 : 80-82). La courtoisie de Jackson envers Mrs Wright et son illustre protecteur n'entama nullement sa caution de l'institution particulière⁵⁵⁵. En tant qu'hôte, on peut dire que ses états de service étaient irréprochables et il n'aurait rien dit ou fait qui pût blesser son prestigieux invité.

les autres résidents de l'Hermitage

L'autre facette de la plantation, loin des festivités du beau monde et pourtant associée de près à leur déroulement, est la présence à l'Hermitage d'une population servile comprenant une quinzaine de personnes en 1804 pour atteindre près de cent cinquante à la mort de Jackson (Remini, I : 133 ; Thomas, 1995 : 34). Ces effectifs montrent la présence très forte des esclaves dans la vie de l'Hermitage, une présence peu ou pas mentionnée dans les journaux des visiteurs. Dans la correspondance, les références faites par Jackson et ses proches concernant les esclaves sont généralement d'ordre mercantile ou disciplinaire. La vie de cette majorité sans voix, leurs conditions d'existence et leurs rapports avec le maître des lieux ne sont pratiquement pas documentés, cette remarque faisant écho à celle de Stilgoe : **"Quarters and slaves went unnoticed"** (1982 : 67). Il y a pourtant beaucoup d'indices qui témoignent d'une vie étroitement associée à toutes les activités de l'Hermitage.

Des références éparses ont été glanées dans la correspondance, dans quelques articles traitant de la ferme. La plus grande source de connaissance concernant la vie des

⁵⁵⁴ L'histoire de ces pistolets passant dans les mains des grands héros américains est racontée dans ses deux articles par Simpson, 1985.

⁵⁵⁵ Pour preuve, en 1835, son soutien du *Postmaster General* de Caroline du Sud quant à la destruction de la littérature anti-esclavagiste, perçue comme encourageant les "horreurs d'une guerre servile". Jackson incite à de dures représailles contre les souscripteurs : *"in every instance the Postmaster ought to take their names down, and have them exposed thro the publick journals as subscribers to this wicked plan of exciting the negroes to insurrection and to massacre"* (Bassett, V : 360-61).

esclaves à l'Hermitage vient sans doute de l'archéologie historique. Un projet important de fouille des sites de l'Hermitage tente de mettre à jour une économie de la vie servile dans les détails de la vie quotidienne⁵⁵⁶. Nous nous sommes beaucoup servi de ces travaux pour cette partie de l'étude, en espérant que des ouvrages de synthèse viendront éclairer d'un jour nouveau cet aspect encore méconnu mais capital de la vie communautaire à l'Hermitage⁵⁵⁷.

Il a semblé nécessaire ici de présenter également le rôle tenu par les différents régisseurs de l'Hermitage, dont le statut intermédiaire entre le maître et les esclaves met en jeu toutes les tensions et les contradictions du système esclavagiste dans son fonctionnement quotidien.

Les régisseurs⁵⁵⁸

Présentation

Le 21 novembre 1795, un ami de Jackson, Mark Mitchell, lui envoyait son premier régisseur : ***"The Barer Mr. David lile is the man I have promist to Send you for an Overseer you may Depend On him put your Negros Under him and as Many Horses and Tools as he wonts and Keep Out of the field your Self and you may depend on a Crop"***⁵⁵⁹ (Smith, I : 77). En 1803, Henry Gowyer (Goer ou Gowery) était régisseur à Hunter's Hill. Dans une lettre à Rachel, Jackson exprime ses attentes envers son employé :

I wish you to Say to Mr. Gowery that I wish my cotton planted between the 15th and 25th of april (...) I hope it has been in his power, to make your time more agreable with the Servants, I also hope that he has brought Aston to a perfect State of obedience (Smith, I : 326-27).

Le régisseur était censé obtenir de bonnes récoltes et maintenir la discipline parmi les esclaves. Dans une lettre du 27 mars, Thomas Watson, l'associé de Jackson, émettait un avis favorable sur Gowyer : ***"Mr. Goer's attend very well as yet to your farm"*** (Smith, I : 327). Mais, une telle assurance semblait ne valoir que pour un instant. Le 26 mai 1803,

⁵⁵⁶ Dans le cadre du *Andrew Jackson's Hermitage Research Program*, Larry McKee, archéologue-en-chef à l'Hermitage, mène depuis 1989 des fouilles systématiques sur les sites de la plantation ayant été habités par les esclaves. Il a écrit plusieurs articles dont nous nous sommes largement inspirés pour cette étude. Pour plus de renseignement sur le programme de fouille, contacter <http://www.earthwatch.org/ed/mckee/org.html>

⁵⁵⁷ Larry McKee, chef de projet à l'Hermitage de 1988 à 1998, prépare un bilan de cette décennie passée dans le sous-sol de l'Hermitage.

⁵⁵⁸ Concernant les régisseurs et leurs rapports avec Rachel Jackson, voir notre étude intitulée ***"Rachel Donelson Jackson"*** (III : 193-196).

⁵⁵⁹ Mitchell était un vieux colon qui s'était installé dans la région de Watauga dès 1776 avec John Sevier. Il fut nommé juge de paix du comté de Hawkins en 1792 (Smith, I : 75).

Jackson écrivait de Pittsburg et son allusion à Gowyer résume dans sa concision toute l'anxiété que les planteurs pouvaient éprouver envers leurs régisseurs : ***"I further hope that gowery has behaved well—and my farm will be in a good State when I reach home"*** (Smith, I : 331). Jackson avait l'habitude de retrouver ses bêtes mal nourries et ses champs à l'abandon. Dans une lettre du 13 septembre 1832, Jackson donne les raisons pour lesquelles il remplaça Grave Steel par Burnard W. Holtzclaw : ***"I have no confidence in Steels veracity (...) My horses have been cruelly Treated and my stock destroyed by the neglect of Steel"*** (Bassett, IV : 475). Une telle faute professionnelle semblait être assez fréquente pour que Jackson demande si souvent dans sa correspondance si ses animaux étaient en bonne santé.

Rachel Jackson faisait remarquer un jour l'absence chronique de Jackson à une de ses nièces : ***"How little time has he had to himself or his own interests in the thirty years of our wedded life. In all that time he has not spent one fourth of his days under his own roof"*** (Burke, I : 97)⁵⁶⁰. La plantation requérait de l'entretien et donc, des dépenses. Le besoin de quelqu'un à demeure pour travailler avec les esclaves et superviser les travaux à effectuer était indispensable. Malgré le labeur intense de la maîtresse de maison (Clinton, 1982 : 16-36), certains travaux et notamment la conduite des principales activités agricoles et la discipline des esclaves était l'apanage du régisseur. Genovese décrit le type d'homme appelé à effectuer ce travail difficile :

Overseers were either the sons or close kin of the planters, who were learning to be planters in their own rights; or floaters who usually lived up to the reputation of their class, the "po' white trash," and created for all overseers a particularly bad reputation; or, the largest group, a semiprofessional class of men who expected to spend their lives overseeing or wanted to earn enough money to buy a farm (1974 : 13).

La pratique qui consistait à engager un fils de planteur pour l'aguerrir à son futur métier ne fut pas toujours employée par Jackson⁵⁶¹. Seuls William White Crawford, le fils d'un cousin germain, fut régisseur à la plantation d'Evans Spring, en Alabama⁵⁶², et John Knox, mari d'une nièce de Rachel, s'occupa temporairement des bêtes au début de 1815 à l'Hermitage⁵⁶³ (Moser, III : 245). On ne sait pas grand chose de ces hommes qui se

⁵⁶⁰ Précisons que cette citation est extraite de la biographie de Jackson par Augustus Buell (1904). Même apocryphe, la citation illustre une certaine réalité.

⁵⁶¹ Otto (1984 : 93-98) donne un exemple représentatif de cette pratique courante, sorte d'apprentissage pour jeunes héritiers. Le fils du propriétaire de Cannon's Point, une île océanique au large des côtes de Géorgie, fut régisseur de la plantation pendant de nombreuses années avant d'accéder à la direction du domaine,

⁵⁶² Moser (IV : 267n3) précise que Crawford devint Colonel de la milice en 1832, un titre qui souligne son statut de planteur à cet époque et indique la période d'apprentissage du jeune homme. Il se peut également que Crawford ait eu besoin de travailler pour obtenir les fonds nécessaires à l'achat d'une plantation.

⁵⁶³ Knox était un remplacement de fortune. James Jackson écrivit à Jackson : *"We have been disapointed in getting an overseer such as We wished & Mrs. J. prefered leaveing the place in care of John Knox, to any person not known to be suitable in every respect"* (Moser, III : 245). Merci à David Hoth pour avoir porté Knox à notre attention.

succédaient à un rythme relativement élevé, mais Crawford.; parut satisfaire Jackson et demeura plusieurs années son régisseur⁵⁶⁴.

Walker définit le credo agraire de Jackson : ***“Economy, self-sufficiency, and freedom from debt were the keynotes of his agrarian philosophy”*** (1943 : 20). Or, le manque de personnes de confiance pour conduire les affaires de la plantation portait un grand préjudice aux propriétaires absents⁵⁶⁵. Les affaires de Jackson en souffrirent, puisque ni ses régisseurs, ni son fils (loin s'en faut), ni même sa femme ou ses amis, qui ne pouvaient que rapporter à Jackson la situation telle qu'ils l'observaient, ne semblèrent vraiment en mesure de diriger l'entreprise comme il l'entendait. L'attention requise par les activités d'une plantation requérait une présence de tous les instants, surtout pour un homme aussi exigeant qu'Andrew Jackson⁵⁶⁶.

D'autres planteurs impliqués dans la politique subirent des dommages et des ennuis similaires dans la gestion *in absentia* de leurs terres. James Monroe, grand propriétaire virginien du comté d'Albemarle, se lamentait de la mauvaise gestion de ses domaines par des gens qu'il payait à cet effet. Gawalt écrit :

Monroe repeatedly lamented that his plantation ‘has been always badly managed, owing, I think, to my absence & personal neglect of it’ (...) Even though Monroe had ‘always engaged men, on the highest recommendations, and supported them in their plans,’ he was convinced that his ‘private affairs have suffer’d inconceivably great, by my absence & the mismanagement of those acting for me’ (1993 : 501).

L'instabilité des régisseurs était bien connue, causée par le caractère souvent transitoire de l'emploi. Héritiers de planteurs, fermiers sans terre économisant afin d'acquérir un domaine, individus plus ou moins honnêtes, pas toujours compétents, soumis au caprice de leur employeur, les régisseurs constituaient une population peu appréciée des planteurs et des esclaves, mais indispensable à la marche d'une plantation. Mieux valait garder un régisseur moyen mais familier des lieux et des gens, que de s'aventurer à en chercher un autre :

if his management has been good, and honest, continue him on the same terms as last year (...) as he is there, and the hands accustomed to him, better to continue him than risk a new one, who might injure us more than his wages (Bassett, V : 232).

⁵⁶⁴ Jackson écrivait à Coffee en 1819, soit deux ans après les débuts de Crawford : *“I think he will be able to superintend both farms the present year”* (Moser, IV : 266). Faute de pouvoir engager un autre régisseur, les services de Crawford, sous l'oeil vigilant de Coffee, avaient la confiance de Jackson. D'ailleurs, Jackson semble avoir aidé le fils de son cousin à acquérir de la terre, si l'on en croit cet acte d'octobre 1818 pour 320 acres dans la partie ouest du Tennessee, pour la somme de 1 dollar (Moser, IV : 517).

⁵⁶⁵ L'absentéisme ne concernait qu'un nombre réduit de planteurs dans le bassin du Mississippi. La côte du riz en Géorgie était plus touchée par le phénomène, mais comptait une classe très compétente et respectée de régisseurs (Genovese, 1974 : 11-12).

⁵⁶⁶ Voici un exemple des griefs retenus contre Penn Williams, régisseur à l'Hermitage : *“I knew the moment I saw the cultivation of the farm the Mr Williams was of no account, that you would have been better without him, that he was only a screen to the negroes, knew nothing about cultivation, and was beholden to the negroes for instructions what to do. I am happy you will soon be clear of him”* (Bassett, V : 309).

Le métier de régisseur était presque impossible à conduire correctement tant il réunissait dans son exercice les contradictions du système.

L'illusion d'un contrôle total de la vie servile reposait sur l'activité du régisseur. Blassingame donne un aperçu des tâches à remplir :

Placed in the position of a general planning strategy, the planter had to depend on the overseer to carry out the tactics and see to the day-to-day operation of the plantation (...) He had to wake the slaves at daylight and drive them to the fields, attend the sick and prevent malingering, supervise the planting, tillage, and harvesting of the crops; and show the slaves how to perform their work⁵⁶⁷, keep a daily record of plantation events, see that the slaves' food was properly prepared, and maintain fences and tools in good repair. In managing slaves in such a fashion as to ensure a large quantity and high quality of the money crop, the overseer was required to "push the hands fast," preserve the health and morals of slaves (...) supervise and examine the work of each slave, regularly inspect each cabin and person to ensure cleanliness, order and sobriety, and ring the bell or blow the bugle to signal "lights out" in the quarters (1979 : 240).

Ainsi, incombait au régisseur non seulement la responsabilité de la productivité des esclaves, mais aussi l'état général de la plantation. En 1834, Jackson conseillait à son fils de porter par écrit les devoirs de leur futur régisseur, Edward Hobbs :

Let him fully understand what he is to do, viz to attend not only to the farm but to the spinning and weaving, to the feeding of the hands, to weighing out the meet and to having them cloathed in due season and the cloathing well made by our own seamstresses, to attend to all the stock and particularly to see that our blooded stock is taken good care of when you are absent (Bassett, V : 309).

On comprendra que le régisseur représentait aux yeux des esclaves l'oppression la plus marquée du système, puisque qu'il les poussait au travail et les punissait en cas d'infraction (Joyner, 1985 : 69). Il était souvent épaulé par le surveillant noir, une autre catégorie de personnes placée entre les maîtres et les esclaves⁵⁶⁸. La violence entre le régisseur et les esclaves était d'ailleurs réciproque et les relations exigeaient des compromis constants entre les deux camps (Blassingame, 1979 : 273-276). Toutefois, le régisseur se devait d'imposer son autorité, sans quoi les attentes du maître n'étaient généralement pas réalisées et son contrat n'était pas renouvelé⁵⁶⁹.

⁵⁶⁷ Joyner (1985 : 57-59) montre que dans le cas de la culture du riz en Caroline du Sud, les esclaves ont apporté des techniques et un savoir-faire que les maîtres ne possédaient pas. Si beaucoup d'esclaves, notamment ceux travaillant aux champs (field hands) n'étaient pas très qualifiés, beaucoup d'autres possédaient un métier et contribuaient à la diversité professionnelle de la plantation. Voir à ce propos l'énumération impressionnante que George Mason donne des métiers exercés par les esclaves sur la plantation de son père (Stilgoe, 1982 : 66).

⁵⁶⁸ Un planteur définissait ainsi la tâche des surveillants : "Drivers are, under the Overseer, to maintain discipline and order on he place. They are to be responsible for the quiet of the negro-houses, for the proper performance of tasks, for bringing out the people early in the morning, and generally for the immediate inspection of such things as the Overseer only generally superintends" (Joyner, 1985 : 66).

⁵⁶⁹ Les régisseurs étaient engagés à l'année et le contrat renégocié à chaque fois. Voir le cas de John Fields (infra, 498-501).

Genovese (1974) montre l'intenable position des régisseurs, pris entre les exigences du maître qui requerrait ordre, discipline et productivité⁵⁷⁰, et l'attitude des esclaves, qu'il fallait obliger à travailler tout en ménageant de bonnes relations et une entente propice au travail. Le juste équilibre entre entente sans connivence et discipline sans cruauté rendait la tâche du régisseur extrêmement exigeante. Genovese explique toute l'ambiguïté de cette position :

Since the overseer lacked status and dignity, he had for the most part to rely on force; but since, in the diabolical workings of the world in which he found himself, he ultimately needed the approval of the victims of his force, he also had to win friends (1974 : 16).

Genovese atténue pourtant son propos en précisant que les esclaves comprenaient l'intérêt qu'ils avaient à la bonne marche de la plantation.

Les régisseurs étaient soumis par contrat à de strictes régulations, comme par exemple l'obligation de ne pas quitter la plantation afin de surveiller constamment les esclaves. George Washington avait ainsi rédigé son contrat :

I do in explicit terms, enjoin it upon you to remain constantly at home (...) There is no other sure way of getting work well done (...) Nor is there any other mode than this to prevent thieving and other disorders, the consequence of opportunities (cité dans Blassingame, 1985 : 272).

Jackson avait des exigences peut-être encore plus contraignantes, comme celle de veiller au bien-être de sa femme : ***"I would be glad to hear how my overseer conducts—whether he has come up to his contract & whether he has complied with his promise in his attention to you"*** (Moser, II : 370). Stipulé oralement et hors contrat, un tel engagement paraissait tout aussi vital à Jackson que la bonne tenue du livre de comptes.

Les lourdes obligations pesaient tant sur ces hommes que peu d'entre eux satisfaisaient longtemps aux exigences, entraînant une méfiance chronique des planteurs envers la profession. Genovese résume le sentiment général des maîtres :

Hardly a planter could be found, except on the South Carolina and Georgia coast where a particularly respected class of overseers operated, who did not claim that they were at best a necessary evil (1974 : 13).

Jackson revenait suffisamment souvent à l'Hermitage pour observer une surveillance étroite du domaine et utilisait la correspondance, sa famille et ses proches comme cordon ombilical. Le régisseur de l'Hermitage se trouvait alors dans la situation décrite par Genovese : ***"overseers on plantations with a planter in residence often found themselves no more than glorified drivers"*** (1974 : 13). Une lettre de Jackson à Rachel tendrait à prouver ce statut mineur : ***"I enclose you a note to Mr Sa[u]nders on the subject of Tobacco plants, read & deliver it to him"*** (Moser, IV : 117). Faut-il considérer cette note comme un complément d'information ou un manuel d'initiation ? La demande faite à Rachel de la lire à Harrison Saunders indique que ce dernier avait du mal à lire, même si on trouve une de ses lettres, envoyée à Jackson en 1821 (Moser et al.,

⁵⁷⁰ Jackson écrivait en 1833 : *"better to abandon farming than to keep it up for the benefit of an overseer, bringing me in debt, as it has for the two years past"* (Bassett, V : 232).

1987 : 272). Pourtant Saunders passa plusieurs années à l'Hermitage. Robert Butler se plaignait le 2 novembre 1815 de l'illettrisme du régisseur, alors que le général était à la Nouvelle-Orléans. Cette incapacité portait gravement préjudice à la tenue des livres de comptes :

I lament that your present overseer cannot write, as your cotton is put in the house without any summary of weight being taken, and I fear your hands does not do their duty. I intend to weight one night to see the amount each hand has picked (Moser, III : 390).

En 1825, Jackson refusa d'engager un analphabète pour la propriété d'Andrew Jackson Hutchings, bien qu'il ait été recommandé : ***“one application well recommended, and he could not write. An insuperable objection”*** (Bassett, III : 296). On voit ici les problèmes innombrables qui pouvaient surgir dans la gestion quotidienne d'une plantation.

Quand le régisseur perdait le contrôle des esclaves ou ne remplissait pas les termes de son contrat, la présence du planteur s'avérait alors indispensable, ainsi que les mesures attenantes à son intervention. Toutefois, tous les planteurs n'étaient pas à même de régler les problèmes de discipline. Jackson, lui, était bien décidé à demander des comptes à Saunders et à ses esclaves : ***“I have truly noted the conduct of the overseer, & negroes, as soon as I return will take a satisfactory order on all”*** (Moser, IV : 62). Connaissant Jackson, cette menace dut être mise en application à son retour. La prospérité de la plantation dépendait avant tout du maintien de l'ordre et de l'équilibre des forces en présence.

Une autre raison à cette impopularité des régisseurs tenait au flou de leur statut social, à cet entre-deux qui les plaçait à la fois dans la sphère du pouvoir et au niveau des esclaves pour ce qui était de la vie quotidienne et des activités à la plantation. Les régisseurs vivaient ainsi dans un “vide social” dans lequel personne ne les respectait vraiment (Genovese, 1974 : 7-25). Sensé concilier deux irréconciliables dans une harmonie utopique, le régisseur symbolisait le point de rupture du système : ***“The overseer was the weakest link in the chain of plantation management”*** (Blassingame, 1979 : 276). Deux réponses s'offraient généralement à cette impossible situation : ***“No wonder the weaker overseers took to drink and the stronger did as they pleased on the principle that the devil might take the hindmost”*** (Genovese, 1974 : 17). Peu de régisseurs satisfaisaient les deux parties ⁵⁷¹. Jackson regretta particulièrement un régisseur de la propriété d'Andrew J. Hutchings, à la fois pour la famille de feu Nicholson et pour les affaires de son pupille (Bassett, III : 292). Un arrangement fut d'ailleurs trouvé pour subvenir aux besoins de la veuve, en signe de reconnaissance :

[I] feel satisfied (...) that MrWinburn has undertaken to finish the crop particularly as he does it for the benefit of Mr Nichersons ⁵⁷²family, for whom I feel very much (...) I hope the young man employed in the room of Mr Nickerson deceased will answer. if he does, it will be a happy thing, as it will ensure the continued attention of Mrs Nickerson to the negro children and the domestic affairs, while it,

⁵⁷¹ Suffisamment rare pour le signaler : Jackson fut apparemment satisfait des services d'un certain Parsons au début de l'année 1824 (Moser, V : 359).

⁵⁷² Il s'agit bien de Nicholson, mal orthographié par Jackson.

on the other hand, will give her and the children a home (Bassett, III : 296-97).

On voit ici quels sont les rôles de chacun, la femme du régisseur s'occupant de tous les enfants de la plantation ainsi que des tâches domestiques (une vaste et lourde charge dans une ferme). Les aléas de la vie poussaient Mrs Nicholson à vivre à la plantation en compagnie d'un étranger engagé par Jackson pour continuer le travail du défunt mari.

Les maîtres et les esclaves n'évaluaient pas les qualités des régisseurs selon les mêmes critères. Une lettre à Andrew J. Donelson de 1832 montre clairement cette différence de point de vue :

I found your farm in excellent order and well superintended. Your manager a good one, altho several of your negroes complain of great severity, which mr William Donelson and Stockley says is not the case—One fellow they say he whiped severely for stealing (Bassett, IV : 468).

Les résultats du régisseur se font apparemment aux dépens des esclaves qui n'hésitent pas, on le voit ici, à se plaindre directement à d'autres Blancs, les maîtres par interim pourrait-on dire, des mauvais traitements infligés par souci d'ordre et d'efficacité. Les maîtres contestent cette version, ce sur quoi Jackson ne se prononce pas mais continue d'insister sur les excellents résultats de la gestion de la plantation. En comparaison, il se plaint de son propre régisseur qui se serait occupé seulement de ses propres bêtes tout en négligeant celles de son employeur : ***"Steel, in my stock, has done me great injury—he has only attended to his own and his own mules and neglected mine"*** (Bassett, IV : 468). Le mélange des intérêts privés des régisseurs avec ceux de leurs employeurs ajoutait encore aux frictions habituelles des rapports de travail.

Le régisseur n'en demeurerait pas moins le chaînon vital, opérant l'impossible lien entre un maître préoccupé par le profit de la récolte et des esclaves n'ayant rien à attendre d'une vie de travaux forcés.

Portraits d'employés et d'employeurs

John Fields (1811-1815)

Les engagements négociés entre les planteurs et les régisseurs duraient généralement une année, reconductibles ou pas selon les critères d'appréciation propres à chaque planteur. Jackson engagea et renvoya de nombreux employés pour des motifs souvent liés à l'honnêteté douteuse de ces personnages, ou à leur incompétence. John Fields fut régisseur de l'Hermitage de 1811 à 1815, avec une interruption en 1813 (Moser, II : 273n2), une durée respectable pour un poste si volatile et un homme porté sur la bouteille⁵⁷³. On trouve dans la correspondance un contrat passé entre Jackson et Fields qui stipule les responsabilités et le salaire de ce dernier du 25 décembre 1813 au 25 décembre 1814. Les exigences de Jackson étaient formulées comme suit :

the Said Fields Shall Take Charge of all the Lands the Said Jackson dose put under him to mak a Croop and Faithfully make a Crop in the manner the Said Jackson may direct and attend to Said Jacksons Stock in a particular manner and

⁵⁷³ Robert Hays avait écrit de lui : *"he drinks too hard"* (Moser, III : 313).

all the working Tools and every other thing which may be put in charge of him Said Fields and to attend having fire wood got and fires made as Mr. Jackson may direct (Bassett, I : 431).

Le planteur prend soin ici d'affirmer l'autorité de ses décisions sur celles du régisseur. Ce dernier est tenu par contrat d'exécuter strictement les ordres et aucune licence ne lui est allouée. Son salaire est fixé à 200 dollars par an, dont trente en espèces et le reste en nature (*in Trade*). En outre, Jackson prête un cheval, Clum, à Fields, qu'il laissera pour 100 dollars à la fin de son contrat. Le logement, la nourriture et le blanchissage étaient compris dans l'accord.

Quelques semaines plus tard, Jackson se ravisait et prévenait sa femme de veiller à ce que Fields traite le cheval correctement. Il jugeait que le prix consenti était trop bas (Moser, III : 20). En juillet, il écrivait encore à Rachel de veiller à ce que Fields ait fait moudre le blé (Moser, III : 101). Visiblement, Jackson doutait de la capacité de Fields et dans l'éventualité du départ de Rachel pour la Nouvelle-Orléans, préférait qu'il y ait une présence amie et compétente pour superviser les opérations : ***"I have wrote Mr John Hutchings to aid you in getting some person to supperintend my farm, fearing that Mr Fields cannot govern in both our absence"*** (Moser, III : 114). La fonction de régisseur en tant que substitut du planteur est niée ici par le manque total de confiance éprouvé par Jackson. Une lettre de James Jackson du 10 octobre 1814 confirme l'incapacité du "vieux Fields" à diriger les esclaves :

The Negroes seem to have got the upper hand of old Fields, your difrent neighbours as well as Mrs. J. has satysfied me of it & I am determined to procure some other manager, your interest requires a change & altho a proper persn is dificult to find the risk of gitting one must be run (Moser, III : 158).

Jackson gardait l'oeil sur ses affaires malgré la distance et ses lourdes fonctions militaires. Rachel devait l'informer régulièrement des opérations de la ferme : ***"Give my compliments to Mr Fields⁵⁷⁴, say to him to have the cotton secured and Bailed as soon as possible, and advise me, of the quantity of cotton & corn raised—and the situation of the stock"*** (Moser, III : 163). D'après ces informations, Jackson déduisait la marche à suivre ou tentait de se rassurer.

Robert Hays, un beau-frère de Rachel qui supervisait avec elle la ferme fin 1814, écrivit une lettre inquiétante à Jackson, se plaignant de beaux parleurs émettant des avis sur ce qu'il fallait faire, mais laissant au seul Hays le soin d'accomplir la besogne : ***"number Talks but none put their hands to but myself as yet."*** En outre, Fields⁵⁷⁵ semblait de plus en plus dépassé par les événements, et il était si difficile de trouver un nouveau régisseur :

no Overseer as yet is got Fields si Still with the hands he is a good honest man

⁵⁷⁴ Il semble que Jackson n'ait pas encore reçu à cette date (17 octobre) la lettre de James Jackson citée ci-dessus ! Par contre, le 21 novembre, Jackson glissait dans le post-scriptum d'une lettre à Rachel son intention de remplacer l'incompétent : ***"P.S. try to get some carefull person to take charge of my farm and stock—an honest man"*** (Moser, III : 195).

⁵⁷⁵ Notons qu'après l'épisode Nollyboy de 1813, relaté ci-dessous, Fields fut à nouveau engagé à l'Hermitage. Le rappel de cet incompétent notoire montre à quel point les régisseurs étaient rares en ces temps de guerre.

but he drinks too hard and Says get some other person he will not do without some person to direct and cause him to do better .

Hays avait pris le vieil homme en pitié devant tant d'impuissance :

I have been obliged to tell fields he should not keep his hands a doying nothing as the did not Tread out thirty bushells or more of oats in three days he cannot command the negro women I wish he would answer I pity him” (Moser, III : 213).

Dans le rapport de force entre les esclaves et le représentant de l'autorité, Fields avait perdu le contrôle de la situation et l'obéissance des esclaves.

Nollyboy (v. 1813)

Fields avait quitté l'Hermitage à la fin de 1812 ou au début de 1813 et avait été remplacé par un certain Nollyboy, avec qui les Jackson étaient déjà en conflit à l'automne 1813. Jackson lui réclamait une dette de 350 livres de “bon” coton (*good merchantable ginned cotton*), et écrivait à Rachel de retenir cette quantité sur la récolte à venir, puisque le coton du maître et celui du régisseur étaient cultivés en commun, puis partagés après l'emballage. Si Nollyboy ne disposait pas du volume requis, Jackson proposait une alternative : ***“should he not have that amount when gathered then as much of his corn must be detained as will be sufficient at the markett price to make up the deficiency”*** (Moser, II : 436). En plus de son manque d'honnêteté, Nollyboy ne semblait pas être facile à vivre pour Rachel. Jackson tentait de la rassurer : ***“I hope Mr Nolly has removed and you will no longer be pestered with his neglect or impertinence”*** (437). Le rapport des deux figures de l'autorité sur la plantation conduisait parfois à des conflits ouverts⁵⁷⁶ (Clinton, 1982 : 191).

Plus de dix ans plus tard, le 22 décembre 1827, Jackson devait faire face à une situation semblable, regrettant la malhonnêteté de son régisseur, espérant toujours mieux chez le prochain : ***“I am pleased that Phillips is gone. I was uneasy that he was there, when I found he was without honest principle from the statement of Mr Easton. I hope Jourdan will turn out better”*** (Bassett, III : 385). Cet espoir animait les planteurs puisqu'ils ne pouvaient se passer de régisseurs et que ceux-ci donnaient si rarement satisfaction.

James Howerton (1838-1841) : “Sir God is above the devil”

Nous l'avons vu, le régisseur pouvait être souvent source de perte financière, soit par son incompétence ou par rouerie. Un exemple montre que le planteur lui aussi mettait parfois sa plantation en danger par l'inconsistance de son soutien ou son indifférence aux difficultés rencontrées par le régisseur. James Howerton fut engagé comme régisseur de la plantation de Junior au Mississippi, Halcyon, le 27 décembre 1838. Licencié par Junior en 1841, il écrivit le 5 avril une lettre incendiaire de plusieurs pages à Jackson pour se plaindre des arriérés de paiement de son dernier salaire⁵⁷⁷, du traitement qui lui avait été infligé par Junior et l'informer du procès qu'il intentait afin d'être payé. D'après Howerton,

⁵⁷⁶ Concernant cette affaire avec Nollyboy, voir notre commentaire dans l'étude intitulée “Rachel Donelson Jackson” (III : 193-196).

⁵⁷⁷ Les régisseurs recevaient un salaire annuel variable, entre 200 et 500 dollars.

Jackson n'aurait pas eu connaissance des agissements de son fils, une discrétion sur ses affaires dont Junior était coutumier (Bassett, V : 234, 242, 248, 255) :

I should not trouble you with these lines if I had not been informed by a reasent Letter recd. from A. Jackson jr. that you never saw or understood the transactions or settlement between him yourself and me made by him and myself, in fact that you knew nothing about how your business in this region has been mannaged or settled, untill you saw a late Letter from Parker informing you that I intended to have an attachment issued to force the collection of what remained due me for my wages (Bassett, VI : 99).

Howerton accusait Junior de n'avoir pas pourvu au strict nécessaire de l'habillement des esclaves⁵⁷⁸, une tâche que les Howerton durent assumer financièrement ; ils durent également se substituer au médecin pour éviter les dépenses médicales, une pratique courante, mais apparemment non stipulée dans le contrat. La lettre devenait de plus en plus virulente au fur et à mesure de la litanie, Howerton se moquant ouvertement des "faveurs" que Junior affirmait lui avoir conférées. Le reproche principal d'Howerton était la mesquinerie de Junior et l'excuse constante de son absence de solvabilité :

I will say without fear of contridiction by any man of Judgement who has settled such a plantation in this country that it has not been done to the same extent under such circumstances, with double the expense I run you to as you seem to wish to give it that barring by a continual repetition of the same thing [Expence].

Magnifique plaidoyer social, la lettre d'Howerton renvoie les Jackson à leurs propres contradictions et dénonce l'avarice de planteurs qui ne veulent pas se donner les moyens de ce à quoi ils aspirent. Howerton a sa conscience pour lui :

I will say that my best Judgment was exerted in garding your Interest. I have done business of various sorts for all sorts of men and this is the first time I have failed to give general satisfaction and it seems I did not in this untill I come to collect my Just earnings, but Sir God is above the deavil. I am sure he will not suffer the rich to grind the faces of the poor in this case and if he (A.J.jr.) surposed to scare me into his unjust proposition by his bosting of the millions he had to spend at Law, he barked up the wrong tree—if I am in want of what is my Just right's (Bassett, VI : 102).

Cette rhétorique toute jacksonienne dut résonner douloureusement aux oreilles de l'ex-président Démocrate. Pourtant, Jackson croyait s'être donné les moyens de la réussite, comme il l'écrivait à Sarah Jackson, le 4 janvier 1840, prédisant le succès en deux ans, sous les auspices de M. Howerton : ***"All that is necessary is, to place this farm in a state of production to ensure a fortune and all our energies and means must be employed to this object"*** (Bassett, VI : 47)⁵⁷⁹. Le régisseur jugeait que les moyens avaient fait cruellement défaut.

En six mois, la situation avait évolué, soumise aux caprices du mauvais temps. La réponse indirecte à Howerton était contenue dans une lettre de Jackson à Andrew J. Hutchings, le 3 août 1840, huit mois avant la lettre de réclamation :

⁵⁷⁸ Junior s'était déjà rendu coupable de cette cruelle négligence en 1834, alors que Jackson était à la Maison-Blanche : *"I regret to see that we are without seed wheat and that the negroes are without shoes in these heavy frosts, they cannot do half work without shoes"* (Bassett, V : 303).

we must have another manager, and a good one below. This is my only hope to enable the farm to clear itself. the present one has too large a family, and I fear is worth nothing at that. I must therefore depend upon you to engage one for us, capable and honest, who can keep accounts and write us once every week. this you may say is one of the indispensable terms of the engagement (...) a man without a family I would greatly prefer (Bassett, V : 69-70).

On entend à travers les lignes que le poids financier des neuf Howerton grevait inconsidérément la bourse déjà plate de Jackson. La réponse d'Hutchings ne se fit pas attendre et le 7 septembre 1841, Jackson répondait à la proposition de son ancien pupille :

I hope you have engaged Mr. Parker. we depend upon him. we will try, under his supervision to make the place productive, or we must sell out. I hope for the better (...) We would like to have Mr. Parker by the first of December (Bassett, VI : 75).

Le même espoir de profits revenait dans les propos de Jackson, singulièrement semblables à ceux tenus quelques mois auparavant.

Howerton fut donc renvoyé et M. Parker prit en charge la plantation pour le compte des Jackson, sous la houlette de Junior. Or, Parker s'avéra encore plus insatisfaisant que Howerton. En 1842, un dépôt de bois fut établi à côté de la plantation pour ravitailler les bateaux à vapeur du Mississippi, une entreprise qui s'annonçait très lucrative (Huntwell, sd. : 18). Pourtant, les espoirs de succès financiers tombèrent une fois de plus à l'eau. Une lettre à Francis Blair datant du 3 mars 1845 révèle le coup pendable imaginé par le régisseur afin de gagner de l'argent à bon compte :

The overseer turned away was under an obligation to have cut and sold as much wood as would cover his own wages and any expence of the plantation. The first year he did well, but finding the woodyard profitable he bought below us a squaters claim of 160 acres, sent for his brother, and established a woodyard, after which there was no wood carried to our bank, a thousand proposals to keep our hands at other business (...) On hearing this, I at once determined to sell the land, pay our debts, and once more be a freeman (Bassett, VI : 376).

Nous l'avons vu, les régisseurs, livrés à eux-mêmes, profitaient bien souvent de la liberté qui leur était offerte pour gruger d'une manière ou d'une autre le planteur absent. Cette attitude pouvait être d'une certaine manière une revanche sur des employeurs qui ne voyaient en eux que des instruments utilisés à augmenter les profits et à gérer un si fragile système.

Une présence (presque) invisible : les esclaves de l'Hermitage

Le traitement de la condition servile à l'Hermitage dans la dernière partie de cette étude a

⁵⁷⁹ Jackson envisageait de créer une station de ravitaillement de bois pour les bateaux à vapeur, un commerce lucratif, pensait-il. Comparons ses prévisions avec le rendement de la coupe rapporté par le régisseur. Jackson écrivait en 1840 : *"ten hands will cut twenty cords of wood in the day, that is worth in cash thirty dollars when sold"* (Bassett, VI : 47). En mai 1841, J. M. Parker, le régisseur, annonçait fièrement : *"all of the hands that I have chopping of cord wood gets 9 cords per week with perfect ease"* (Bassett, VI : 109).

deux explications. D'une part, les esclaves sont presque invisibles et muets dans la correspondance, ainsi que dans les récits de visites à l'Hermitage, relégués à la dernière place par une société qui les exploite comme moyens de production et valeur marchande. Nous avons voulu refléter cette position dans le plan général de notre travail. Toutefois, clôt cette exploration de l'Hermitage par une discussion sur la majorité de ses résidents leur restitue un peu cette place si importante qui fut la leur dans le système de la plantation. D'une certaine manière, les derniers étaient aussi les premiers.

Dans son livre sur la déportation des Indiens et l'esclavage, Remini .; présente crûment la position inconditionnelle de Jackson quant à l'esclavage :

It should be mentioned at the outset that like Thomas Jefferson, whose republican ideology he professed to follow, Andrew Jackson was a slave owner most of his life, bought and sold them like any other planter, treated them with savage cruelty or paternal affection (depending on circumstances), believed they were innately inferior, and did not free a single one (he owned 150 or thereabouts) when he died, although he told them he hoped to meet them all in heaven (1988 : 90).

En dépit de la sécheresse de cette phrase, il faut reconnaître que Remini résume efficacement la teneur de nos connaissances sur les relations de Jackson à l'esclavage. Il ne mentionne jamais l'institution dans ses lettres avant les années 1830, ce qui tend à prouver combien l'idée d'une remise en cause du système lui était étrangère. Ses réactions à cette période font face à la montée des critiques du Nord envers l'institution particulière. McKee écrit : ***"Slave ownership was a purely practical matter to him, an organizational problem no more anguishing than the weather or the price of cotton"*** (1995 : 36). Ainsi, Jackson mentionne très peu ses esclaves dans ses lettres, et encore plus rarement sur un plan autre que médical ou pratique. Les doutes et les interrogations qui minaient Jefferson n'ont jamais effleuré Andrew Jackson.

Soulignons le caractère étonnant de ce silence des contemporains sur la présence des esclaves à l'Hermitage. Des centaines de visiteurs passèrent à la plantation dans les années de campagnes présidentielles et très peu mentionnèrent la présence des esclaves, si ce n'est pour louer leur bon traitement de la part du maître. Levasseur, le secrétaire de Lafayette, regretta la présence de l'esclavage au milieu d'une ferme si bien tenue ! Il n'eut même pas le bon goût de saluer l'excellence des esclaves employés à la maintenance d'un lieu qui lui faisait si favorable impression (James, 1938 : 449).

Plus généralement, le manque d'intérêt pour les "domestiques" dans l'esprit des Blancs sudistes et nordistes est flagrant et (pratiquement) sans exception⁵⁸⁰. Fanny Kemble, une Anglaise qui a laissé le journal de son séjour dans une plantation de Géorgie, exprime son dégoût des esclaves aux traits négroïdes "ignobles", et ne trouve grâce à ses yeux qu'un esclave dont l'apparence physique s'apparente fortement à la description d'un homme de type caucasien (Kemble, 1961). Cette aversion raciale pèse sans doute beaucoup dans l'indifférence constatée. Elle est de l'ordre de l'innommable,

⁵⁸⁰ À ce propos, McKee écrit : *"This author's review of the late antebellum plantation records of four Tidewater Virginia planters revealed no reference to the housing of these men's sizeable slave communities, and in fact a total lack of concern with the normal details of their slaves' daily lives"* (1992 : 204).

d'un mépris dont le silence sur la situation exprime l'incroyable force.

Pour équilibrer les sentiments présentés envers Jackson, citons l'anecdote rapportée par Roeliff Brinkerhoff, le précepteur des enfants de Junior en 1847 à l'Hermitage. Brinkerhoff ne peut être accusé de partialité contre l'institution puisqu'il affirme haut et fort dans son livre que l'esclavage a "civilisé" les Noirs... Brinkerhoff rencontra un soir Alfred ⁵⁸¹, le surveillant noir, et parfois régisseur, de l'Hermitage :

Alfred was a man of powerful physique, and had the brains and executive powers of a major-general. He was thoroughly reliable and was fully and deservedly trusted in the management of the plantation affairs. He had the easiest and most honorable position for a slave, but he was far from being content. He thirsted for freedom (...) he quietly looked up into my face and popped this question at me, 'How would you like to be a slave?' It is needless to say I backed out as gracefully as I could (1900 : 54).

Cet épisode souligne que toutes les discussions sur le relatif bien-être de la population servile dans une plantation, de l'"humanité" supposée du maître envers ses esclaves, sont dérisoires et insultantes pour les victimes. La question qui annule tout essai de relativisation de la condition servile (étaient-ils "bien" traités ou non ?) est celle posée par Alfred. En outre, la différence entre les bons et les mauvais maîtres est une question de dosage : la fréquence des punitions, la quantité et la qualité de la nourriture et des vêtements distribués aux esclaves. Dans son autobiographie d'ancienne esclave (1861), Harriet Jacobs donne des exemples de la cruauté quotidienne des maîtres :

I could tell of more slaveholders as cruel as those I have described. They are not exceptions to the general rule. I do not say there are no humane slaveholders. Such characters do exist, notwithstanding the hardening influences around them. But they are 'like angels' visits—few and far between' (1987 : 49-50).

Le "bon maître" demeure avant tout un propriétaire d'hommes, de femmes et d'enfants réduits en esclavage.

Le traitement des esclaves

Genovese énonce le paradoxe et la fondamentale ironie résultant de l'attitude paternaliste des planteurs :

Paternalism defined the involuntary labor of the slaves as a legitimate return to their masters for protection and direction. But, the masters' need to see their slaves as acquiescent human beings constituted a moral victory for the slaves themselves. Paternalism's insistence upon mutual obligations—duties, responsibilities, and ultimately even rights—implicitly recognized the slaves's humanity (1974 : 5).

William Allen Butler visita l'Hermitage en 1844 et fut sensible au climat "détendu" de la plantation. Le visiteur portait un regard classique (paternaliste et fondamentalement raciste) sur la "bonne humeur" des esclaves, "caractéristique de leur race", mais il souligne implicitement l'atmosphère communautaire, ainsi que l'esprit de groupe qui

⁵⁸¹ Alfred est né vers 1817 (Moser, V : 66n4) et demeura jusqu'à sa mort à l'Hermitage (1902) où il fit office de gardien, de guide et de mémoire vivante pour les visiteurs.

semblait régner à l'Hermitage :

Everything in and about the house was in accordance with the usages of Southern plantation life, the slaves and their children forming quite a little community, and discharging their duties indoors and out after the fashion of their race with characteristic good nature. At least a half dozen women engaged in making my bed in the morning (Archives du Andrew Jackson Papers Project, Knoxville).

Il faut se méfier des récits qui, pour des raisons électorales, de bonne conscience ou simplement portés par les préjugés de l'auteur, travestissent la réalité pour donner une image tranchée d'un homme public. De plus, les visiteurs d'un jour ne constituent pas des sources fiables, comme l'écrit John S. Otto :

Not only were travelers superficial observers of the world around them, but their perceptions of slave life were shaped by preconceived notions. Whether they defended or denigrated slavery, most travelers saw what they had come to see (1984 : 6).

Nous prendrons les récits avec circonspection en considérant qu'ils révèlent une perception blanche, souvent favorable à Jackson. L'ambivalence de la perception du traitement des esclaves est capitale. Genovese le rappelle justement : ***“Good treatment of slaves, as defined by the masters, did not necessarily constitute good treatment from the slaves’ point of view”*** (1974 : 8). Quelques témoignages d'esclaves soulignent les bonnes relations que semblaient entretenir les Jackson et leurs esclaves, notamment celui d'*Old Hanna*, la “mamma” noire interrogée dans les années 1880. Nous verrons cependant que l'attitude de Jackson face aux esclaves fugitifs ou aux récalcitrants trahissait une violence commune aux maîtres sudistes.

Les deux positions sont compatibles. Tant que les esclaves remplissaient ce pour quoi ils les avait achetés, Jackson était le parangon du propriétaire paternaliste et bienveillant que les idéologues sudistes louaient à longueur de textes⁵⁸². Mais, dès lors qu'ils s'affirmaient comme individus autonomes ou qu'ils refusaient la sujétion à leur condition, il devenait un maître impitoyable et cruel, comme le montre une lettre à son régisseur d'Alabama : ***“subordination must be obtained first, and then good treatment”*** (James, 1938 : 349). À cette condition seulement le rôle paternaliste pouvait entrer en jeu, mais le fondement du système était d'abord la soumission.

Le moins mauvais côté des choses : *“My Negroes shall be treated humanely* ⁵⁸³.

À la mort de Jackson, raconte *Old Hanna*, les domestiques de la maison eurent autant de peine que la famille blanche du général : ***“Just then Master gave one breath hunched***

⁵⁸² Voir à ce propos l'excellente compilation de Drew Faust, *The Ideology of Slavery: Proslavery Thought in the Antebellum South* (Baton Rouge: Louisiana State University, 1981).

⁵⁸³ Bassett (IV : 49-50). Jackson se plaignait du traitement excessivement dur d'un régisseur : ***“Your Uncle John Donelson writes, that Steel has ruled with a rod of iron. This is so inconsistent to what I expected, that I cannot bear the inhumanity that he has exercised towards my poor negroes, contrary to his promise and has impaired my confidence in him.”***

up his shoulders and all was over (...) 'Our Master, our father is gone.' The darkees would not be driven out. They looked on him as if they had as much right to him as Massa Andrew" (Bassett, VI : 415). Dans quelle mesure ce témoignage d'une vieille femme rapporté par un journaliste blanc en 1880 dans les colonnes du *Commercial* de Cincinnati peut-il nous renseigner sur les relations entre Jackson et ses esclaves ? Il est difficile de répondre.

Jackson perdit six esclaves entre 1829 et 1830 (Bassett, IV : 198). À la mort de l'un d'eux, il pensa tout de suite que les mauvais traitements du régisseur, Graves Steele, réputé pour sa sévérité, en étaient la cause. Mais, Steele fut exonéré par les amis de Jackson au Tennessee, ce que Jackson accepta sans plus d'inquiétude (Bassett, IV : 62). Toutefois, il s'engageait à garder le régisseur une autre année si celui-ci promettait de traiter correctement les esclaves : ***"when I say I have concluded to retain you another year, it is on the express conditions that you treat my negroes with humanity, and attention when sick; and not work them too hard, when well—that you feed and cloath them well"*** (Bassett, IV : 85). Ces indications laissaient tout de même une grande latitude à Steele. Son esprit de modération envers ses esclaves n'excluait d'ailleurs pas sa piètre image de leur attitude en général : ***"I well know negroes, will complain often, without cause"*** (Bassett, IV : 62). Le bon traitement relevait aussi de la stratégie de conciliation constamment à l'oeuvre dans une plantation.

Un autre exemple montre combien les perceptions de bons ou mauvais traitements pouvaient différer selon les points de vue. Lors de sa visite à l'Hermitage en 1832, William B. Lewis s'entretint avec le régisseur, mais aussi avec les esclaves et rapporta les opinions de chacun à Jackson :

I found your farm in excellent order and well superintended, Your manager a good one, altho several of your negroes complain of great severity, which mr William Donelson and Stockly says is not the case—One fellow they say was whiped severely for stealing (Bassett, IV : 467).

On voit que les avis ici divergent parce que les critères d'évaluation diffèrent, de même que les buts pris en compte ne sont pas les mêmes. Le régisseur est compétent parce qu'il fait faire le travail, il est dur parce qu'il oblige les esclaves à travailler davantage et les punit sévèrement. Encore une fois, la parole des esclaves n'avait dans ce tissu de récits qu'une valeur relative. Seuls des événements graves comme la maladie ou la mort pouvaient témoigner, dans certains cas et *a posteriori*, d'un conflit grave entre les esclaves et le régisseur.

Cette parole, pourtant, est mentionnée et prise (un peu) en compte⁵⁸⁴ par William B. Lewis, dans le récit de la journée d'inspection à l'Hermitage qu'il fit à nouveau l'année suivante, le 20 avril 1833, mettant le régisseur encore soupçonné de violence hors de cause et stipulant clairement l'attitude à adopter quand il y a un si grand nombre d'esclaves à diriger:

I had heard at Nashville that Mr. Holtzclaw was very severe with the negroes, but from my own observation and what the negroes themselves told me while there I

⁵⁸⁴ On pourra se demander si l'écoute de cette parole est plus favorable lorsque les esclaves disent ce que les planteurs veulent entendre. Dans ce cas précis, il serait utile de savoir quel esclave a parlé à Lewis, etc.

think, probably, he is not more so than is necessary. Where there are so many negroes, there must be a pretty rigid police.

Cette discipline rigide mais "nécessaire" constitue le discours officiel, jugé raisonnable, tenu par les planteurs. Toutefois, Blassingame souligne la tendance de ceux-ci à moduler leurs exigences suivant le contexte. La prétention au contrôle absolu requerrait en fait une certaine tolérance aux petits travers :

In effect, each planter had to learn to be selectively inattentive to rules infractions. A group of Alabama planters gave sound advice on this point : 'Negroes lack the motive of self-interest to make them careful and diligent, hence the necessity of great patience in the management of them. Do not, therefore, notice too many small omissions of duty' (1979 : 280).

Le succès à long terme impliquait de garder les conflits au minimum et de ne sanctionner que les fuites, les atteintes à l'autorité blanche et le manque d'assiduité au travail. Lewis pose pourtant la surveillance des esclaves comme condition première d'une bonne gestion du personnel :

I told him if an overseer would be constantly, himself, with his hands, very little whipping would be required. The best way of managing negroes, according to my experience, was to treat them, kindly when they done well, and to punish reasonably when they misbehaved; but that he might be assured that no negroes would conduct well who were left too much to themselves—that some one, for whom they had either respect or fear, should always be near at hand.

Cette ligne "raisonnable" ⁵⁸⁵ était sans conteste celle adoptée par Jackson, sans violence excessive ni bonté particulière, mais soucieuse de conserver une ascendance la plus rigoureuse possible. D'autres planteurs se plaignaient de devoir être présents pour que l'esclave fasse son travail : ***"He is an eye servant. If I was with him I could have the work done soon and cheap, but I am afraid to trust him off where there is no one he fears"*** (cité par Blassingame, 1979 : 282). Tout était donc question de personnalité. Pour Jackson, chacun devait remplir le contrat : le maître nourrissait, habillait et logeait les esclaves, ceux-ci travaillaient aux tâches auxquelles on les affectait.

Lewis trouva d'ailleurs que les esclaves étaient mieux habillés qu'avant : ***"Your negroes evidently are better clad than they were under Mr. Steele's administration. They informed me they got all their quantum of winter clothing, and most of them have already been furnished with their summer clothing."*** Holtzclaw semblait veiller à la fourniture des vêtements, la machine à filer produisant environ six à sept mètres par jour. Les deux métiers à tisser fonctionnaient constamment pour habiller les cinquante-huit enfants de la plantation et leurs parents ⁵⁸⁶ (Bassett, V : 61-65). Le régisseur, d'après les observateurs Blancs, satisfaisait à son engagement.

Certaines relations entre maître et esclave pouvaient cependant être moins tendues. Une lettre de Jackson à John Donelson du 3 juillet 1821 montre une certaine intimité avec

⁵⁸⁵ John Coffee donnait les instructions suivantes à son nouveau régisseur, le 2 janvier 1819 : *"keep the negroes in good order and subjection at all times, as well on Sundays and nights, as when they are at work, convict them when it is necessary, and at the same time to treat them humanely as much as their conduct merit"* (Coffee Papers, Dyas Coll., bobine 9).

⁵⁸⁶ L'année suivante, pourtant, les esclaves n'avaient pas de chaussures malgré le gel (Bassett, V : 303).

la cuisinière de l'Hermitage :

Mrs Jackson requests me to return you her thanks for the pleasant and minute detail you were pleased to give her of her chickens and gosslings. If old Hanna should be able to report, as present, as many chickens on our return in November, say to her her mistress will dub her a knight of the Feathers, and give her a medal plume (Bassett, III : 88).

Ici, la reconnaissance du travail bien fait surgit par l'intermédiaire d'une récompense et l'intimité est soulignée par l'humour qui se dégage de la missive. D'autre part, Jackson transmettait parfois les salutations de ses esclaves absents à la famille blanche (Moser, IV : 118). Un visiteur témoigne de l'attention au moins apparente de Jackson à ses esclaves :

After breakfast the next morning, he asked us to walk with him. He proceeded nearly a quarter of a mile to some negro quarters, where he was carrying some diet to a little sick negro. He went into the cabin, and left it with directions of treatment. He directed some of the women to go to the house and get molasses for their children (Nashville Republican, 3 septembre 1825).

Cet épisode pouvait être une simple mise en scène, une démonstration de paternalisme à peu de frais. Après les esclaves, Jackson conduisit ses hôtes à un vieux cheval, se lamentant apparemment davantage de son état pitoyable que de celui du petit esclave.

Jackson demeurait généralement sensible aux attaches familiales, quand le coût financier ne lui était pas défavorable. Un planteur, James Houston semble accepter lui aussi de réunir les membres d'une même famille, comme il l'exprime à Jackson dans une lettre du 24 septembre 1819 :

I have in Possession two negroes a son & daughter of old Peter that I am informed you own the Girl has three verry likely children one Girl & two boys. Mr. Saml Miller told me that you wanted the family all together & had authorised him to purchaise mine. My object is humanity & accomodation. If you still retain the idea of bringing the family together & appoint any Agent in this place you may have my negroes at a fair price (Moser, IV : 325) ⁵⁸⁷.

On ne sait comment s'est résolue l'affaire, néanmoins les planteurs du voisinage semblaient prêts à conserver les alliances familiales dans l'espoir sans doute que cet équilibre affectif aide à la motivation des esclaves. En 1840, un voisin de Jackson lui proposa d'acheter la femme qu'avait récemment épousée un de ses esclaves. Jackson s'acquitta quelques temps plus tard ⁵⁸⁸ (James, 1938 : 892). Thomas (1995 : 141) confirme la relative stabilité familiale des esclaves de l'Hermitage par une présence continue à la plantation, sans éclatement de la population par des ventes sporadiques ⁵⁸⁹.

⁵⁸⁷ Moser précise à ce propos : " Jackson's reply of October 7 evidently authorized Houston to secure an estimate of the slaves' value, which for Betsy (and her three children) and Bob was \$1800. J's endorsement on the November 17 letter is as follows: "answered 3rd Decbr that if funds could be raised I would take them—an answer final as soon as I could hear from Florence". It is not known whether J reunited this slave family" (1994 : 325n2).

⁵⁸⁸ Ces deux exemples ne montrent pas que Jackson prenait de telles initiatives, puisque ce sont à chaque fois des propositions auxquelles il répond.

La communauté servile

On connaît peu de choses sur l'organisation communautaire des esclaves de l'Hermitage. Toutefois, des traits singuliers se détachent des caractéristiques généralement observées ailleurs : les mariages entre esclaves ne sont pas fondés sur le modèle occupationnel (un ouvrier agricole épouse une ouvrière agricole) ; la répartition spatiale des habitations serviles ne suit pas le schéma habituel des grandes plantations (cabanes alignées de part et d'autre d'une "rue").

La communauté servile a souvent été décrite comme hiérarchisée, avec en haut de l'échelle, les domestiques, ensuite les esclaves spécialisés (forgerons, charpentiers, surveillants) et en bas de l'échelle, les ouvriers agricoles. À l'Hermitage, les mariages entre membres des différents groupes montrent un type de structure sociale beaucoup plus souple et solidaire (Thomas, 1995 : 156). Toutefois, Thomas note une continuité dans le type d'activité destinée aux enfants qui héritent généralement de la situation de l'un des parents. Bien entendu, cette orientation dépendait en outre des besoins de la plantation et de la courbe démographique selon les époques. Un homme vieillissant ayant été ouvrier agricole pouvait très bien devenir domestique lorsqu'il ne pouvait plus faire de travaux pénibles. De même, les jeunes garçons pouvaient travailler à la maison avant d'être envoyés aux champs en fin d'adolescence (Thomas, 1995 : 166 ; Kolchin, 1993 : 110). Jackson invite lui-même à subvertir les rôles dans une lettre à Junior de 1835 : ***"[The overseer] must meet with no hindrance, but in case of need every aid from the house servants that can be given"*** (Bassett, V : 343). Une répartition des tâches aussi fluide ne pouvait qu'induire une égalité des conditions entre les esclaves.

Thomas (1995 : 160-61) fait remarquer que les couples et les familles (hommes, femmes, enfants) vivaient ensemble à l'Hermitage. Or, l'hétérogénéité des catégories dans le mariage bousculait la répartition spatiale des esclaves par type d'activités. S'il est probable que les domestiques vivaient près de la maison des maîtres, la répartition des autres catégories professionnelles ne semble pas avoir été soumise à une stricte ségrégation, mais suivait plutôt les associations affectives et maritales.

En outre, les quelque vingt unités d'habitation⁵⁹⁰ de l'Hermitage étaient réparties en deux groupes au moins sur la propriété, un indice qui suggère une plus grande autonomie des esclaves par rapport au maître et à la structure du quartier des esclaves, plus aisément contrôlable⁵⁹¹. En général, la concentration pouvait atteindre une douzaine de

⁵⁸⁹ Précisons ici que nous parlons de l'Hermitage jusqu'en 1845. Junior ne se priva pas ensuite de vendre des esclaves pour éponger ses dettes, une pratique courante dans de tels cas. Il sépara ainsi des couples que les acheteurs réunirent ensuite, parfois (James, 1938 : 892). Mais, les séparations n'étaient pas toujours dues à une vente, mais à la location d'un esclave à un autre planteur. Le contrat durait en général un an, durant lequel l'esclave était séparé des siens, la fréquence des visites dépendant de la distance de son nouveau lieu de travail et du bon vouloir du maître qui louait ses services (Franklin, 1999 : 137).

⁵⁹⁰ *"In Jackson's time each slave family at the Hermitage occupied a single 400-square-foot room with a wooden floor, an attic loft, one door and one window"* (McKee, 1995 : 39). McKee précise que si les cabanes étaient généralement construites en brique ou en planche, on trouve jusque dans les années 1820 des sortes de huttes pour les esclaves. Les Jackson eux-mêmes vécurent dans une cabane en rondins jusqu'à cette période.

personnes par unité, dans un espace de quelque 10 à 12 mètres carrés, suivant les familles (Blassingame, 1979 : 254-55). À l'Hermitage, des regroupements familiaux évoqués plus haut, on doit déduire que les familles nombreuses ne bénéficiaient pas de quartiers plus grands, ainsi que le montrent les fouilles (McKee, 1995 : 39).

L'autonomie des esclaves

Les esclaves semblaient avoir une autonomie relativement grande lorsque Jackson était absent. On se souvient qu'ils dominaient le régisseur Fields en 1814 (Moser, III : 158) et un compte rendu de la situation de l'Hermitage en 1833 fait allusion à des manquements qui semblent échapper à la surveillance du régisseur :

The yard and the garden look badly (...) I told Dick he must put the garden in order forthwith and keep it so (...) The overseer promised me that in future he would pay more attention to Dick and the Garden, and yard (Bassett, V : 63).

La grandeur de la plantation devait permettre d'échapper à l'oeil du régisseur pour toute personne ne travaillant pas directement sous sa direction. Jackson ne faisait d'ailleurs pas tellement confiance à ses esclaves, comme il l'exprime dans une de ses lettres à son fils :

finding the McLamore mare and the two year old out of the corn field which you and myself both thought was looked to by Peter shews, that there is no confidence to be reposed in these old servants (...) you may have your eye occasionally on them (Bassett, V : 290).

En outre, McKee indique que les esclaves complétaient les rations de porc et de maïs par leurs propres cultures et les produits obtenus dans leurs activités de chasse et de pêche : ***"Depending on which cabin site we excavated, we found bones from chickens; geese, ducks and other wild birds; opossums, racoons, groundhogs and other small mammals; and turtes, fish, shellfish and other aquatic animals"*** (1995 : 39-40). Ces apports personnels étaient souvent stockés sous les cabanes dans des caches ayant parfois des fonctions plus clandestines. Cela dénote une activité parallèle importante, qui d'ailleurs pouvait être en partie encouragée par le planteur (particulièrement concernant la nourriture).

L'information la plus fascinante apportée par McKee dans son étude (1988-1999) sur la vie servile à l'Hermitage est l'hypothèse d'un vaste réseau commercial clandestin qui permettait aux esclaves de se procurer pratiquement tous les objets qu'ils désiraient. On sait que les esclaves bénéficiaient parfois de laissez-passer afin de rendre visite à des proches vivant dans les plantations voisines ou même en ville (Thomas, 1995). En l'absence d'autorisation, les visiteurs s'esquivaient quand même, veillant à ne pas rencontrer les patrouilles organisées par les planteurs et à être rentré avant le réveil (Jacobs, 1987 : 87-88). McKee écrit : ***"Excavations at the Hermitage have revealed an astonishing wealth of artifacts among cabin remains"*** (1995 : 40). Pièces de monnaie, thermomètres, peignes, morceaux de services de table de grande qualité en provenance

⁵⁹¹ Thomas (1995 : 170) et McKee (1995 : 38) insistent sur le fait que les cabanes étaient construites selon un ordre décidé par l'autorité et non par les esclaves. Sept des cabanes étaient construites aux abords de la maison et huit d'entre elles à l'orée des champs, indiquant une ségrégation de l'habitat suivant le type d'activité. Toutefois, les individus n'étaient pas tous soumis à cette ségrégation, comme il a été dit plus haut.

d'Angleterre témoignent d'une relative richesse matérielle à l'intérieur des cabanes **"goods reached slaves all over the South from ports as distant as Europe and the Caribbean. Cities such as Nashville, Memphis and New Orleans, linked by land and river, were key nodes in the trade network"** (*Ibid.*). McKee conclut que de tels objets et une telle organisation témoignent d'un esprit communautaire fort et d'un sentiment d'indépendance face au désir de contrôle du maître.

On peut se demander si Jackson avait la main mise sur cet aspect culturel de la vie des esclaves. Une vie communautaire propre à la population servile aurait-elle été permise en échange d'une discipline minimum ? Ou bien les esclaves auraient-ils été en mesure d'organiser cette communauté en dépit de la poigne de Jackson ? On peut s'interroger sur ce qui poussa Jackson à éparpiller les logements sur l'ensemble du domaine au lieu de les regrouper en un seul quartier. Était-ce à des fins stratégiques ou cela résultait-il d'une absence de planification stricte (on a vu cependant que les cabanes étaient soit aux abords des champs soit près de la maison, note 136) ? Quelles furent les conséquences de cette atomisation résidentielle sur la vie quotidienne des familles d'esclaves ? Cela transforma-t-il les relations entre elles, empêchant une vie communautaire ou au contraire favorisant un réseau social souple, libéré des contraintes d'un regroupement arbitraire de la communauté servile ?

Parton avait remarqué l'agencement inhabituel des cabanes : **"The negro cabins, some of logs and a few of brick, are scattered about the farm, instead of forming a compact little street, as is often the case on large plantations"** (II : 650). McKee (1992) rappelle qu'un élément si culturellement marqué que le logement traduit dans sa forme des comportements et des buts fondamentaux dans l'économie relationnelle de la plantation⁵⁹².

Un exemple peut illustrer l'influence possible des esclaves sur leur existence à l'Hermitage. Un visiteur de l'Hermitage en 1825 rapporte une anecdote concernant des esclaves démarchant Jackson pour qu'il les achète :

He enjoys the best of character as a master, indeed his reputation for humanity is so widely disseminated that he is continually pestered with applications from slaves, who, according to the custom in the United States, have permits from their masters to go and sell themselves, that is choose their masters. Half a dozen came while I was there, soliciting 'Massa Jackson' to buy them (The Pittsfield Sun, 2 juillet 1829).

Une lettre de Jackson confirme cette pratique, mais dans le sens inverse. L'influence des désirs des esclaves eux-mêmes semble être à l'origine de la transaction :

my overseer informed me that Charlotte had applied to you to purchase her, being discontented where she is now. I bought her being the wife of Charles at his request, he appears now desirous that she with her children be sold. I have therefore come to the resolution to part with her (Bassett, IV : 198).

Dans ce cas précis, Jackson semble très à l'écoute de ses esclaves. Charles était le

⁵⁹² McKee écrit : "Slave dwellings were more than just constructions providing efficient shelter from the sometimes difficult environment of the southeastern United States. Like all material culture, the form of these buildings held a certain message and played a critical part in the communication of status and expectations within the plantation community" (1992 : 199).

cocher de Jackson (Thomas, 1995 : 153) et entretenait sans doute des rapports plus étroits avec son maître, bénéficiant ainsi de plus d'indulgence que les autres. Mais, les sentiments de Charlotte⁵⁹³ paraissent être pris en compte puisqu'elle est perçue comme insatisfaite de sa situation — Jackson déclarait même : ***"I do it that she may be contented"*** (Bassett, IV : 199). Jackson ici fait montre d'une clémence et d'une souplesse dont il est difficile de dire si elle est caractéristique ou exceptionnelle.

L'héritage africain

Joyner souligne l'apport crucial de l'expertise servile à la prospérité de la plantation : ***Not least of the ironies of the slave trades was that the skills of the Africans helped the rationale behind their enslavement. The contribution of skilled slave craftsmen and mechanics to the economic development of the plantations has yet to be adequately credited (1985 : 71).***

Pour Joyner (1985 : 70-71), qui parle des esclaves travaillant en Caroline du Sud, les savoirs importés d'Afrique correspondaient aux besoins américains et remplissaient parfaitement les exigences multiples d'une plantation, ainsi que le remarqua indirectement Levasseur (James, 1938 : 449). Se fondant sur leur âge approximatif, Thomas (1995 : 140) suppose que cinq esclaves présents à l'Hermitage à la fin des années 1820 pourraient être nés en Afrique (avant 1780). Ces anciens auraient pu transmettre des techniques agricoles, des préceptes religieux, des pratiques sociales et notamment ce que Gutman (1976) appelle des relations familiales fictives. Thomas explique : ***"slaves began to invest non-kin relations with symbolic kin functions owing to disruption of traditional kinship and family patterns"*** (1995 : 139). De vieux esclaves pouvaient par exemple devenir les grand-pères de la communauté, détenteurs de savoir, mais aussi médiateurs dans les conflits inter/intra-communautaires. La puissance affective de la communauté aurait alors atténué l'absence ou la destruction du noyau familial traditionnel en palliant les déficiences dues à la vente des membres de la famille, à la mort, aux souffrances occasionnées par la condition servile. Expertise et solidarité communautaires auraient été en partie importées d'Afrique et adaptées aux conditions américaines.

L'expertise de certains esclaves ou les performances obtenues dans les champs faisaient l'objet d'une attention particulière des maîtres qui soulignaient les bonnes actions autant que les mauvaises, toujours dans le but de créer un environnement propice au travail⁵⁹⁴. Joyner (1985 : 52) mentionne l'existence en Caroline du Sud de prix annuels récompensant les esclaves ayant excellé dans les différentes tâches agricoles. Blassingame (1979 : 280) confirme cette pratique dans les champs de coton du Mississippi, lors de concours de ramassage. Mais, les récompenses visaient bien sûr davantage à motiver les esclaves qu'à reconnaître intrinsèquement leurs qualités.

⁵⁹³ On peut se demander si le prénom de Charlotte n'a pas été forgé par son mariage avec "Charles".

⁵⁹⁴ Dans ses mémoires de séjour à l'Hermitage, Brinkerhoff mentionne les "privilèges" de certains esclaves : *"Dear old Charles, the coachman, who occasionally fell into disgrace through love of stimulants, and old Dick, who answered the door bell and piloted the visitors around the premises, both of them had been body servants of General Jackson, and on account of faithful services were largely privileged characters"* (1900 : 64).

L'absence de site funéraire

Seul l'esclave Alfred possède une tombe sur le site de l'Hermitage, près du Mausolée des Jackson. Aucun autre lieu n'a été désigné comme cimetière de la population servile à l'Hermitage. Étant donné l'atmosphère plutôt consensuelle de la plantation, il est difficile de croire à des procédés comme ceux décrits par Jacobs : **"A rough box was their coffin, and their internment was a dog's burial. Nothing was said"** (1987 : 46-47). Alfred est mort en 1901, son enterrement n'est pas représentatif des pratiques funéraires du temps des Jackson, mais plutôt de la conception blanche de l'esclave idéal. L'épithaphe est rédigée ainsi : **"Uncle Alfred, faithful servant of Andrew Jackson"** (McKee, 1995 : 38). L'archéologie pourra peut-être un jour révéler quelles furent les pratiques funéraires des esclaves de l'Hermitage.

Les relations entre les maîtres et les esclaves

La fuite : le refus de l'institution ⁵⁹⁵

L'esclave fugitif portait le coup le plus sévère à l'institution particulière, ainsi que l'énonce Genovese : **"The boldest slaves struck the hardest blow an individual could against the regime: they escaped to freedom"** (1974 : 648). La question de l'exemple est évidemment le point central du débat. En montrant aux autres esclaves qu'il existait une alternative à une vie dont tous les garde-fous tendaient à leur inculquer qu'elle était écrite avant même leur naissance, les fugitifs minaient ce déterminisme, bousculaient l'ordre social de surface et obligeaient les planteurs à dévoiler, presque malgré eux, la face hideuse de leur paternalisme. Genovese insiste sur cet échec du système vécu souvent comme un affront personnel :

The kindest, most humane, most self-consciously paternalistic masters suffered almost as much as the others, the main difference being that they fretted more and more readily felt personally affronted and betrayed (1974 : 653).

Enfermés dans une idéologie du "contentement" des esclaves — auquel leur intérêt de productivité était lié — les maîtres se sentaient trahis quand l'un de leurs "enfants" refusait par la fuite une existence jugée sans soucis ni tourments. Le rôle assigné à l'esclave se trouvait alors subverti :

The institutionally defined role of the slave required him to identify with his master's interest, to be healthy, clean, humble, honest, sober, cheerful, industrious, even-tempered, patient, respectful, trustworthy, and hard-working (Blassingame, 1979 : 242).

Mais, l'illusion de cette définition idéale entretenue par le discours des planteurs s'évanouissait devant l'évocation de son contraire, ainsi qu'en témoignent les atrocités commises en 1831 par les Blancs après l'insurrection de Nat Turner. Harriet Jacobs dénonce la contradiction : **"the news threw our town in great commotion; strange that**

⁵⁹⁵ On lira avec le plus grand intérêt l'excellent et très complet ouvrage de John H. Franklin et Loren Schweninger, *Runaway Slaves. Rebels on the Plantation* (New York: OUP, 1999).

they should be so alarmed, when their slaves were so 'contented and happy'! But so it was" (1987 : 63). Les maîtres vivaient dans un fragile équilibre entre l'illusion d'un système harmonieux construit par le discours et une réalité lugubre où la résistance des esclaves aux conditions de leur existence s'exprimait dans chaque geste de la vie quotidienne.

Jackson possédait le profil du maître attaché à la discipline, qui lui faisait honnir les rebelles à l'autorité, coupables du suprême affront et de la plus grande irresponsabilité. Il ne tolérait aucun écart et punissait sévèrement les auteurs :

With runaway slaves Jackson had little mercy. They were chained and later gotten rid of. While Jackson was on a business trip to Alabama in 1822, four of his slaves ran away. All four were recovered, and "although I hate chains," he was "compelled to place two of them in irons, for safekeeping untill an opportunity offers to sell or exchange them" (Remini, I: 134).

Jackson considérait la discipline comme indispensable, aussi bien dans sa plantation que dans ses armées. D'ailleurs, Blassingame (1979 : 238) remarque que les journaux spécialisés dans la gestion des plantations comparaient celles-ci à un camp militaire où l'ordre, la discipline et la hiérarchie régissaient les rapports entre supérieurs et inférieurs ("institution totale"). Jackson pensait qu'ainsi disciplinés, les subordonnés apprendraient à aimer leur supérieur :

How pleasant to hear that our poor servants are happy and contented with their overseer, and that he feeds and cloaths them well and treats them with humanity—the progress Mr. Hobbs has made shews him to be a man of judg't, that he has reduced the hands to good subordination, and in doing this he has obtained their confidence and attachment (Bassett, V : 343).

Jackson tenait d'ailleurs à ce que seul le régisseur ait l'autorité de discipliner les esclaves. En 1831, le jeune Hutchings s'était battu avec le régisseur Steele après avoir fouetté un esclave. Jackson voulait rappeler un précepte essentiel dans la gestion du personnel servile : ***"if [the slaves] misbehave to him, I have directed [Hutchings] to inform Steel, and he will chastise them, but no person but Steel, is to interfere with the negroes"*** (Bassett, IV : 285). Afin de concentrer l'effet de l'autorité et du pouvoir, le régisseur devait avoir l'exclusivité de la punition.

Le 26 septembre 1804, Jackson plaçait un encart dans la *Tennessee Gazette* pour appeler publiquement à la capture d'un esclave fugitif, un mulâtre anonyme d'une trentaine d'année, qui passait pour un homme libre. Le texte est standard, mais les derniers mots trahissent une fureur mal contenue. D'après la description, l'homme était de grande valeur et devait représenter un manque à gagner trop important pour être ignoré :

Stop the Runaway Fifty dollars Reward*⁵⁹⁶ *Eloped from the subscriber, living near nashville, on the 25th of June last, a Mulatto Man Slave, about thirty years old, six feet and an inch high, stout made and active, talks sensible, stoops in his walk, and has a remarkable large foot, broad across the root of the toes—will pass for a free man, as i am informed he has obtained by some means, certificates as such—took with him a drab great-coat, dark mixed body coat, a

⁵⁹⁶ La somme était conséquente pour l'époque, si on considère que James Couper offrait vingt dollars en 1838 pour un jeune esclave, Jacob.

ruffled shirt, cotton home-spun shirts and overalls. He will make for Detroit, through the states of Kentucky and Ohio, or the upper part of Louisiana. The above reward will be given any person that will take him, and deliver him to me, or secure him in jail, so that I can get him. If taken out of the state, the above reward, and all reasonable expences paid—and ten dollars extra, for every hundred lashes any person will give him, to the amount of three hundred (Moser, II : 41).

Un tel traitement témoigne sans conteste d'une extrême cruauté et aussi de l'importance de la faute au yeux de Jackson. La fuite de cet homme témoigne d'une subtile et minutieuse préparation d'un voyage sans retour. D'après Genovese, la capacité à se munir de faux papiers demeurait exceptionnelle chez les esclaves : ***“Only rarely, if we except those aided by abolitionists, did slaves have the knowledge, resources, and presence of mind to forge papers and calmly board a coach or railroad train”*** (1974 : 650). L'exemple cité plus haut illustre ainsi une exception. Blassingame (1979 : 196-200) indique que le fugitif rencontrait le plus souvent des “obstacles presque insurmontables” tels que la traque acharnée de son maître, le manque de nourriture, l'environnement hostile ou inconnu, la menace de tous les Blancs, mais la séparation d'avec sa famille et ses amis entraînait également un choc psychologique non moins brutal. Enfin, restait bien sûr le risque de la punition en cas de recapture, ainsi que le clame le texte de Jackson.

Bien que nous ne connaissions pas l'issue de cette chasse à l'homme, une réponse, envoyée à Jackson le 20 février 1805 du Territoire de l'Indiana, l'informait qu'un homme répondant au signalement travaillait comme noir libre dans une ferme voisine. Thomas Terry Davis écrivit que son fils de dix ans avait lu l'encart dans le journal et avait tout de suite pensé à l'étranger :

When spoken to this Fellow answers with haste tho free from impediment. When siting this fellow leans forward puts his Knees wide apart & crosses his hands on his XXX. He effects humbleness tho. tis evident from the cast of his countenance that he is artful & impertinant when he dares. If he is your fellow rest assured on my activity & friendship in securing him for you (Moser, II : 51).

La rebelle “impertinence” que détestaient les planteurs semblait percer sous le vernis de soumission “affectée” par le suspect. C'est que chaque Noir, considéré comme une sorte d'enfant menteur, prenait sous le coup de la suspicion tous les traits de l'esclave en fuite, dont les critères étaient précisément énoncés dans les avis de recherche pour le distinguer de la masse des autres esclaves. Cependant, la variété des personnalités rendait les stéréotypes difficiles (Blassingame, 1979 : 201-202). Le cas présent semble plutôt correspondre à ce que Blassingame définit comme le stéréotype du rebelle ⁵⁹⁷ : ***““very artful, cunning,’ a ‘well set, hardy villain,’ ‘of good sense, and much ingenuity,’ ‘saucy,’ ‘very surly,’ ‘very great rogue,’ ‘sober and intelligent’”*** (205-206).

L'incapacité des planteurs à connaître vraiment leurs esclaves et leur volonté de limiter absolument les rapports humains avec eux entraînaient une suspicion de tous les instants et une inquiétude fondamentale envers la nature des Africains-Américains. Les traits animaux qui leurs étaient attribués (sensualité, résistance, ruse) horrifiaient en

⁵⁹⁷ L'autre type est appelé Sambo, un stéréotype de l'esclave docile ayant accepté l'ordre de l'institution qui, en dépit de sa loyauté, s'enfuyait quand même (Blassingame, 1979 : 203-205).

même temps une société vivant constamment sous la peur des révoltes et des carnages que pourrait perpétuer une population bien supérieure en nombre dans beaucoup des États sudistes⁵⁹⁸ (Thomas, 1997 : 459). Dans son *Histoire Politique et Philosophique des Indes* (1770), l'Abbé Raynal avait évoqué la probabilité à terme d'un renversement des forces et d'une vengeance terrible des esclaves. Hugh Thomas, dans son livre sur la traite transatlantique, reprend l'exposé de l'abbé :

Raynal thought that the abolition of slavery would come as a result of a revolution of slaves led by a hero who would render 'the Americans drunk with long-awaited blood' (...) The Code Noir, which was supposed to govern the treatment of slaves by their masters in French territories, would disappear and, in its place, there would be a Code Blanc, which would, he thought, be terrible enough if it were only to reflect the right of vengeance (1997 : 482).

Le président Jackson voyait dans la littérature anti-esclavagiste le sûr moyen de provoquer la guerre servile tant redoutée depuis les débuts de l'esclavage nord-américain (Thomas, 1997 : 459). Pour lui, les relations de maître à esclave devaient rester paternalistes, chacun restant à sa place et respectant le rôle assigné par la société. Cette recherche d'harmonie devait garantir la stabilité et la paix du système, voire même du pays dans son ensemble⁵⁹⁹.

Les conflits entre Jackson et les esclaves

Andrew Jackson est connu pour sa volonté de fer et son obstination. Un tel maître devait terrifier ses esclaves plus que tout autre et on peut penser que la plantation ne souffrait pas de problèmes de discipline, car son autorité était incontestée et incontestable. Dans son témoignage de 1880 pour le *Cincinnati Commercial*, Old Hanna fit allusion à la poigne de son ancien maître : ***"Ole master never scolded, for when he said do a thing it had to be done, right off. He was very resolute"*** (2). L'euphémisation de cette attitude parle davantage qu'un récit circonstancié. Toutefois, Jackson n'effrayait pas tout le monde, si l'on en croit la même Hanna : ***"Betty, who was old, and talked to master as she pleased, said to him he should lay down, and that he should not go to town the next day"*** (*Ibid.*). Ces "impertinences" montrent aussi une intimité que le privilège de l'âge confère aux anciens⁶⁰⁰.

⁵⁹⁸ Il y avait en 1730 en Virginie, 30 000 esclaves pour une population totale de 114 000 (Thomas, 1997 : 459). Toutefois, Curtin (1990 : 108) rappelle que dans les îles à sucre des Antilles, par exemple, 75 à 95% de la population était constituée d'esclaves, une proportion que même la Caroline du Sud ou certains comtés du Mississippi n'atteignaient pas. Thomas (1997 : 521-22) écrit qu'à la fin du xviii^e siècle, il y avait 450 000 esclaves noirs contre 40 000 blancs et 50 000 mulâtres à Saint Domingue. L'avènement d'un gouvernement noir sur l'île ainsi que la présence des survivants blancs réfugiés aux États-Unis entretenaient la terreur des planteurs et justifiaient des codes noirs de plus en plus durs au cours du xix^e siècle : par exemple, en Virginie (1819) ou en Alabama (1852).

⁵⁹⁹ Voir à ce propos l'article de Gerald S. Henig, "The Jacksonian Attitude Towards Abolitionism in the 1830s," *THQ* (Spring 1969), 43-56. Voir également une lettre de Jackson à ce sujet (Bassett, V : 361).

⁶⁰⁰ Toutefois, Jacobs (1987 : 47, 93) souligne que les vieux esclaves étaient souvent vendus pour quelques dollars à qui en voulait.

La violence domestique

L'épisode suivant révèle le problème central de l'autorité et du statut sur lesquels l'institution toute entière reposait (Joyner, 1985 : 57). Blassingame cite un article de *DeBow's Review* destiné aux planteurs :

Firmness of manner, and promptness to enforce obedience, will save much trouble, and be the means of avoiding the necessity for much whipping. The Negro should feel that his master is his lawgiver and judge; and yet is his protector and friend, but so far above him, as never to be approached save in the most respectful manner (1979 : 239-240) .

La distance prônée par le magazine était difficile à conserver dans le rapport quotidien, surtout dans la grande maison où maîtres et esclaves vivaient, pour ainsi dire, ensemble. Ces relations étaient particulièrement intimes pour la maîtresse de maison à qui incombait la majorité des tâches domestiques, la principale étant de superviser la santé des esclaves (Scott, 1970 : 29-32 ; Clinton, 1982 : 16-35). Clinton écrit : ***“Plantation mistresses were dedicated to preserving the health and well-being of slaves on the plantation”*** (1982 : 187). Elle ajoute, toutefois, que cette obligation entraînait des sentiments contradictoires à l'encontre des esclaves : l'attitude paternaliste le disputait à un rejet des esclaves eux-mêmes, victimes rendues responsables de l'abjection du système (Clinton, 1982 : 195-196).

Rachel Jackson se plaignait souvent de l'indiscipline de ses esclaves domestiques et ne cessait de réclamer une diminution de leur nombre (Bassett, I : 498). D'ailleurs, Old Hanna semble dire que ses tentatives de discipline n'affectaient pas les esclaves outre mesure : ***“Old mistus was very good to us all. She would sometimes scold a little, but we didn't mind it”*** (*Cincinnati Commercial*, 22 juin 1880, 2). En 1821, Rachel ne pouvait faire entendre raison à une jeune servante qui apparemment lavait le linge d'autres personnes sans l'autorisation de sa maîtresse. Cette jeune esclave, nommée Betty, n'était pas très conciliante avec Rachel, qui se plaignait de son impertinence. Dans une lettre à son ami le docteur Bronaugh, Jackson exige une attitude extrêmement ferme de son régisseur, un certain Blaine, qui doit la mettre au pas :

say to Mr Blain that it is his duty to controle & chastise her, that I must hold him responsible for the government of the servants, as well as the safety and proper use of my supplies, and he must use the cowhide whenever any of them depart from proper conduct, she is capable of being a good & valluable servant, but to have her so, she must be ruled with the cowhide (Moser, V : 66).

On voit que l'impertinence de Betty et surtout son gaspillage du savon de Jackson sont les causes de la punition. De même, Jackson apparaît ici dans toute la brutalité de sa gestion des esclaves et ne recule pas devant les coups pour les soumettre à sa volonté.

Dans une lettre du 3 juillet 1821 à Andrew J. Donelson, Jackson va même plus loin dans la violence et l'exemplarité de ce cas. On ne sait pourquoi l'attitude de Betty déclencha un déchaînement si intense. Jackson voulait-il préserver les nerfs déjà mis à mal de Rachel ? Était-il lui-même à cette époque si exaspéré par son poste de gouverneur du Territoire de Floride que le cas de Betty était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase ? Il semble que la punition était sans commune mesure avec la faute

commise. Jackson affirmait qu'il passerait par-dessus son régisseur pour punir Betty si ce dernier échouait. L'extrait de cette lettre traduit la violence qui pouvait s'abattre sur une femme de trente ans⁶⁰¹ :

Mrs Jackson informs me that her maid Betty has been putting on some airs, and been guilty of a great deal of impudence, on this subject I have wrote Doctor Brunaugh and Mr. Blair. I have said to Mr. B. I hold him responsible for the controll of the servants and he must chastise them. I have directed that the first impertinence she uses, or the first disobedience of orders, that she be publicly whipped. she can behave herself if she will and I have told her that Publickly whipped she shall be, the first offence. I have said to Mr. Blair the first cloaths she attempts to wash for any other person but the family, without the express permission of her Mistress, that he is to take her to the public whipping post and give her fifty lashes, and that she may save herself of this disgrace you may assure her of her danger, for I have ordered and am determined that she shall in all things behave herself well or receive exemplary punishment. It is humiliating to me to have to resort to this, but I have to request of you to observe her conduct and the first disobedience or impudence order Mr. Blair to give her fifty lashes and if he does not perform it, dismiss him, and as soon as I get possession I will order a corporal to give it to her publickly. I am determined to cure her (Bassett, III : 87).

L'humiliation ressentie par Jackson à la pensée de fouetter Betty témoigne d'un sentiment d'échec devant le manque d'obéissance de la jeune femme. En 1834, le *Southern Agriculturalist* affirmait : ***"The best evidence of the good management of slaves, is the keeping up of good discipline with little or no punishment"*** (cité par Blassingame, 1985 : 245). Joyner commente ce sentiment :

The overt use of coercion may have been a sign of a master's weakness rather than his strength; for punishments, whether mild or sporadic or cruel and persistent, represent the dark underside of plantation paternalism (1985 : 56).

En 1813 pourtant, Jackson ne semblait pas troublé par la sévère punition infligée à un esclave récalcitrant, avant de le vendre : ***"I am sorry Sandy has turned out such a rascal as Colo. Hays advises me—I hope the overseer has done his duty, and amply punished him—Colo Hays has stated that Mr Watson would give five hundred dollars for him"*** (Moser, II : 372). Selon son habitude, Jackson vendit l'esclave rebelle.

Dans le cas de Betty, on remarquera que Jackson ne donne pas lui-même les coups, mais délègue la besogne à son régisseur ou à un "caporal". Il veille seulement à ce que son autorité bafouée ouvertement soit "publiquement" réaffirmée. Joyner attribue à ce rituel une fonction contrastive et visuelle entre la position dépendante et inférieure de l'esclave et le statut dominant du planteur qui inflige la punition : ***"This formalized public punishment dramatized in a particularly acute way, free of etiquette, euphemism, and illusion, the enforcement of rules and deference and social behavior"*** (1985 : 56-57). Qu'il ait affaire à des soldats ou à des esclaves, Jackson exigeait de ses troupes la plus parfaite soumission à ses ordres, considérant que la discipline était la vertu la plus fondamentale de toute organisation humaine⁶⁰².

⁶⁰¹ Betty était née vers 1793 (Moser, V : 66n4).

Cette attitude était commune à tous les planteurs et certainement à tous les officiers, mais Jackson donnait à cette exigence une dimension personnelle et absolue. Il appliquait à la lettre la citation d'Isaiah (I : 19-20), mise en exergue par Genovese :

If ye be willing and obedient,
ye shall eat the good of the land:
But if ye refuse and rebel,
ye shall be devoured with the sword:
For the mouth of the Lord hath spoken it (1974 : 3).

Les punitions corporelles employées par Jackson, notamment durant la campagne de Floride en 1818, telles que le marquage au fer rouge de la lettre D sur la joue des déserteurs, la mutilation des oreilles, l'administration de coups avec un bâton plat (Moser, IV : 397), témoignent de son recours périodique à la violence contre les subordonnés, lorsqu'il avait décidé de les "guérir" de leur indiscipline.

La violence interne

Malgré l'entente qui semble avoir régné entre les esclaves à l'Hermitage (Thomas, 1995 : 164-179), deux exemples témoignent des tensions qui pouvaient affecter les relations quotidiennes entre les esclaves. Le premier est la mort par empoisonnement de Jim, un domestique, en 1829. La réaction de Jackson est très curieuse : ***"It gives me pleasure to learn (...) that jims death was occasioned by poison, and in nowise, by the chastisement given him by the overseer"*** (Bassett, IV : 62). Il n'insiste pas sur le sujet et parle ensuite de son coton. Qui a empoisonné Jim ? Était-ce là une pratique courante de règlement de compte entre esclaves ? L'absence d'enquête et d'inquiétude de la part du propriétaire absent est ici incompréhensible, ne serait-ce que d'un point de vue strictement financier...

Un deuxième exemple concerne un cas plus simple, mais qui pourrait avoir affecté un temps les relations entre esclaves. En 1833, Betty travaillait aux cuisines et avait l'habitude de maltraiter les enfants à sa charge. Jackson demandait à William B. Lewis d'intervenir auprès du régisseur pour tempérer le mauvais caractère de Betty :

I will thank you to say to the overseer to prevent Betty from beating, or cruelly abusing the little negroes, that are under her about the kitchen. A small switch ought only to be used, but some times she uses any weapon she can get, and chokes and abuses them, and brings on diseases (Bassett, V : 74).

Comme le fait remarquer Thomas (1995 : 168), même si les parents en voulaient à Betty, cette animosité n'affectait pas les relations communautaires des esclaves, mais demeurait à un niveau personnel. Il y a dans la correspondance très peu de références à de l'animosité entre les esclaves, mais aucun type de relations au sein de la communauté servile n'est documenté. Pourtant, ainsi que le fait remarquer McKee : ***"plantation slaves, against all odds, formed true communities, complete with social mobility, scandal, gossip, and ceremonies"*** (1995 : 40). Il est reconnu à présent que les esclaves parvinrent à un certain degré de vie communautaire en dehors des limites posées par le

⁶⁰² Voir la lettre de Jackson au gouverneur du Tennessee en 1810 réclamant des lois pour discipliner la milice (Moser, II : 236).

système esclavagiste. On peut se demander si une régulation interne des conflits entre esclaves n'avait pas lieu à l'Hermitage, permise par Jackson comme une soupape de sécurité face à des tensions qui ne le concernaient pas, tant que la marche générale de la plantation n'était pas affectée.

L'archéologie historique visant à pallier le manque de documents écrits concernant un événement récent comme la vie des esclaves nord-américains est la seule alternative au silence qui pèse sur ce côté sombre de l'histoire américaine. En 1984, John Solomon Otto écrivait :

Led by Charles Fairbanks⁶⁰³ of the University of Florida, some historical archeologists are now examining the unwritten legacy of the slaves—their ruined cabins, their lost and discarded tools and other artifacts, and what is left of their food remains and other garbage.

Otto explique clairement le but d'une telle entreprise :

The goal of excavating slave cabins—as with most other archeological excavations—is to recover tangible evidence concerning the housing, possessions, foods, crafts, recreation, and lifestyle of the former residents. Unlike many written sources, which are often directed toward posterity, archeological remains are rarely falsified or intentionally biased (xii).

Otto ajoutait encore que la comparaison des trouvailles archéologiques avec les textes existants apportait une précision accrue à la connaissance de la vie quotidienne à la plantation. La vision des esclaves par les planteurs est très différente de celle des planteurs par les esclaves. Ce que dénonce Otto concerne malheureusement les témoignages de l'Hermitage :

For years historians viewed slave life through the eyes of the elite, so blacks appeared as shadowy, background figures in a white-dominated world (...) In the slave-authored sources, the blacks appeared as sharply focused individuals, and it was the whites who were the hazy, background figures (1984 : 8).

Cette absence de mixité dans les sources témoigne bien sûr de la grande isolation culturelle entre les deux mondes. Toutefois, les esclaves tendaient à mieux connaître le monde blanc, car les valeurs de celui-ci dirigeaient leurs vies, mais cette connaissance leur permettait également d'en circonscrire les limites et d'organiser leur communauté dans les failles et les marges du système.

Nous l'avons dit, la connaissance de la vie quotidienne des esclaves à l'Hermitage est très limitée. Pourtant, l'importance de ce savoir est capitale, comme l'écrit Joyner :

An understanding of the material environment of slavery—the food, clothing and shelter of the slaves—would seem to be an indispensable prelude to comprehending other aspects of their culture. The material environment not only reflected the cognitions and perceptions of the slaves; it was itself a major influence on their behavior (1985 : 90).

L'importance de la culture matérielle, c'est-à-dire non seulement les objets, mais surtout les savoirs nécessaires à la production de ces objets, est essentielle dans l'approche

⁶⁰³ Fairbanks fut le pionnier de l'archéologie historique concernant les plantations du Sud. Il débuta ses travaux en 1968 à Kingsley Plantation, dans l'île de Fort St. George, en Floride.

sociale de l'histoire. D'ailleurs, comme le rappellent Rioux et Sirinelli : **“[M]ême lorsqu’il revendique une singularité, l’historien du culturel reste au sens plein un historien tout court, bien accroché aux pléonasmes hérités : toute histoire, par définition, est sociale et rêve d’être totale”** (1997 : 9). Bien que cette étude ne prétende pas être strictement historique, cependant, elle emprunte à cette discipline des objets et des pratiques.

Otto pose également une question importante pour notre recherche : **“How are status differences reflected in the archeological remains?”** (1984 : 11). Il faut se demander en effet comment les objets reflètent le statut social des personnes. De grands propriétaires peuvent accumuler peu de beaux objets traduisant leur richesse alors que des esclaves ou des gens de peu peuvent accorder à l'objet un statut symbolique inaccessible de par leur position sociale. La question des statuts est importante quand on considère par exemple la proximité du statut social et occupationnel des régisseurs et des esclaves. Si les régisseurs appartenaient de fait à la caste blanche et libre, en revanche, la nature de leur travail les rapprochait sensiblement des esclaves (Otto, 1984 : 15).

De semblables questions, fondamentales pour établir le système de relations entre Noirs et Blancs à l'Hermitage, ainsi que pour définir ce qu'était la vie quotidienne à la plantation, bénéficieront incontestablement des excavations pratiquées actuellement sur le site d'une civilisation oubliée aujourd'hui, bien qu'elle ait disparu il y a un peu moins de 150 ans.

L'étude du système de la plantation à travers les pratiques observées par Jackson a permis de dévoiler plusieurs aspects de sa vie privée. Située en fin de composition, elle a insisté sur les fondements d'un système où la recherche du profit, l'agriculture commerciale, motivait en priorité ces bénéficiaires, entraînant par ce but une organisation sociale en totale contradiction avec les principes régissant la république. Que les défenseurs les plus virulents d'un tel système aient été également les tenants les plus remarquables de l'idée républicaine n'est pas le moindre des paradoxes de l'histoire. Nous avons voulu ici atténuer la familiarité qu'une minutieuse description de la vie quotidienne de Jackson aurait pu artificiellement créer. Les côtés attachants ou singuliers du personnage ne pouvaient prendre le pas sur son appartenance à un système d'oppression motivé d'abord par la recherche du profit maximum et un racisme propre, il est vrai, à la culture de son temps.

Ensuite, l'étude de l'Hermitage a permis de rassembler des éléments appartenant au coeur même de “l'institution très particulière”⁶⁰⁴ (NDaye, 1995). Nos précédentes études avaient développé des thèmes en prenant le système *a-priori*. Il semblait nécessaire d'observer le fonctionnement du système de l'intérieur, montrant les rapports de force, mais aussi les pratiques journalières et les aspirations du propriétaire d'esclaves.

Par rétrospection, cet éclairage place les études précédentes dans une lumière différente, plus crue peut-être. En concluant par l'aspect le plus sombre de la vie de Jackson (hormis son action militaire), nous installons ce “grand homme” à la source de sa

⁶⁰⁴ Pap NDaye a traduit le livre de Peter Colchin, *American Slavery, 1619-1867*, sous le titre *Une institution très particulière: l'esclavage aux États-Unis, 1619-1867*. (Paris: Belin, 1999).

puissance que les thèmes précédents avaient peut-être mis trop à distance. Ce retour au terreau originel explicite également des attitudes et des comportements trop souvent relégués à l'état d'illustration ou d'intermède par les biographes et les monographes. À la fin de son second volume (traitant de la crise de Floride), Parton présentait sa description de la vie à l'Hermitage comme une "pause" :

these fifty-four years that we have reviewed being but preliminary to the important events yet to occur, in which he was to play the most conspicuous part. A brief interval of repose, however, was granted him. Let us avail ourselves of this to look upon his home, to glance at its surrounding scenes, to renew our acquaintances with others. In doing this we need not trammel with dates, but take a general view of the home-life of our hero from about the year 1819 to 1825 (1861, II : 643).

On comprend bien que cette "baisse de régime" concerne la vie politique de Jackson, seul intérêt digne d'écrire un livre. Les biographes "modernes" ont également adopté ce point de vue, qui fait de la vie privée un simple complément d'information, voire pire. Remini conclut ainsi son deuxième volume :

[The people] looked for leadership from among those whom they could trust. They instinctively turned to Jackson. A man of his accomplishments and democratic principles, they said, did not belong on a farm, rustivating in Tennessee. Such a man was needed in Washington. Such a man belonged in the White House (I : 424). .;

L'avis des biographes est identique à celui qu'ils prêtent au peuple concernant Jackson. Sa vie "rustique" au Tennessee n'a que peu d'intérêt en regard de ses activités politiques et militaires. Nous espérons avoir montré ici la trop grande partialité de cette opinion et prouvé que la vie quotidienne importait à Jackson qualitativement autant que ses activités publiques.

Enfin, l'enchaînement des études permettait non seulement de ne pas hiérarchiser les thèmes, mais encore de les lire dans un ordre indifférent. Seuls une chronologie ou un récit doivent être lus d'un bout à l'autre. C'était le parti pris de ce travail que de permettre une lecture plus libre en n'établissant aucune hiérarchie d'importance. Il est à espérer qu'on comprendra que chaque thématique dans la vie de Jackson prend sa place dans un tout qui est son être-au-monde. Dans cette perspective, il aurait été présomptueux de vouloir substituer à cet effort une quelconque mise en ordre, arbitraire et dangereuse pour l'estimation de son action.

La plantation renferme, à la fois dans l'imaginaire individuel et collectif, l'essence et les motivations profondes de la société des planteurs. Elle est aussi le lieu de l'oppression la plus institutionnalisée ayant existé aux États-Unis. Membre à part entière de ce système, Jackson ne pouvait être défini sans être inscrit dans une réalité sociale, économique et humaine qui modelait chaque jour, dans son fonctionnement quotidien, sa vision du monde.

Conclusion

Nous reviendrons brièvement ici sur quelques points de notre étude qu'il semble bon de souligner, ainsi que les pistes de recherche futures qu'ils sont susceptibles d'inspirer. Chacune de nos études était close par une conclusion provisoire, nous nous contenterons donc ici de rassembler ces conclusions afin d'établir un lien explicite qui éclaire le titre de cette étude.

En occultant délibérément ce qui fait d'Andrew Jackson un grand héros américain, nous avons deux objectifs. Le premier consistait à restituer l'importance et les expressions d'une facette privée qui nous semblait manquer dans les ouvrages qui lui étaient consacrés. Depuis la parution en 1984 du dernier tome de la biographie de Remini, les livres traitant de la période jacksonienne, voire de Jackson lui-même, se concentrent principalement sur la politique de la période⁶⁰⁵. La dimension personnelle de l'homme n'y apparaît qu'anecdotiquement.

Le second objectif tendait à représenter la vie quotidienne d'un membre de l'élite du

⁶⁰⁵ Les titres des quelques livres publiés à propos de Jackson sont édifiants : Richard B. Latner, *The Presidency of Andrew Jackson: White House Politics, 1829-1837*, (1979) ; Harry L. Watson, *Liberty and Power: The politics of Jacksonian America*, (1990) ; Daniel B. Cole, *The Presidency of Andrew Jackson*, (1993), , Harry L. Watson, *Andrew Jackson vs. Henry Clay: Democracy and Development in Antebellum America*, 1997. Mentionnons l'ouvrage de Lorman L. Latner, *Andrew Jackson and his Lieutenants: A study in Political Culture*, (1997) qui est à cheval entre les rapports personnels et la politique. En outre, les ouvrages traitant plus largement des changements sociaux de la période sont plus nombreux, tels celui d'Edward Pessen, *Jacksonian America: Society, Personality and Politics*, (1985) ou celui de Jack Larkin, *The Reshaping of Everyday Life*, (1988).

Centre Tennessee, une région hybride où la cultivation du coton l'éloignait, par sa composition sociale, de l'est de l'État, mais aussi du reste du Royaume du coton par la difficulté des planteurs de la région à obtenir des revenus réguliers de leur activité. Les conditions météorologiques et la position septentrionale du Tennessee ne permirent jamais des profits aussi mirifiques que ceux engrangés par les producteurs de l'Alabama ou du Mississippi. La diversification des cultures dut intervenir bien avant la guerre Civile et Jackson s'orienta dès la fin des années 1830 vers d'autres récoltes, telles que le tabac. Des conditions difficiles de la frontière (années 1790) à l'opulence de l'Hermitage des années 1820, la vie privée de Jackson documente une période somme toute mal connue et relativement peu traitée, surtout en France.

En pénétrant dans l'univers de Jackson, nous nous sommes rendus compte, au jour le jour, d'un phénomène social avéré dans cette région qu'était le mélange des sphères publique et privée. Malgré le titre de cette étude, *L'homme privé*, il s'est trouvé que les centres d'intérêt occupaient sans cesse un espace intermédiaire entre l'homme et son groupe, entre les sentiments individuels et l'adhérence à un code qui dictait le comportement de chacun. Il nous a été ainsi très difficile d'évaluer la part de chacune des sphères dans la vision du monde des Jackson. En fait, les planteurs ne se posaient même pas la question de la dichotomie. La force du conformisme social était telle que la question du privé et du public ne se posait pas en terme d'opposition, mais davantage sous l'angle du devoir et de la place parmi les pairs. Le caractère et la réputation se chargeaient de défendre l'individu contre une ingérence trop insupportable du regard d'autrui dans ses affaires personnelles.

Nous avons tenté ici d'approcher les pratiques d'une histoire culturelle à l'échelle individuelle, tout en gardant à l'esprit l'ancrage de Jackson dans une société, un groupe, une famille. Nous ne sommes pas historien et ne prétendons pas l'être. Toutefois, le matériau de cet étude, son sujet et les outils nécessaires à son traitement se sont inspirés, entre autres, de l'histoire, si ce n'est que dans les lectures périphériques à la correspondance. Notre exploration de la vision du monde propre à Jackson et à ses pairs rejoint en outre la définition que donne Jean-François Sirinelli de l'histoire culturelle :

L'histoire culturelle est celle qui s'assigne l'étude des formes de représentation du monde au sein d'un groupe humain dont la nature peut varier (...) qui en analyse la gestation, l'expression et la transmission. Comment les groupes humains représentent-ils et se représentent-ils le monde qui les entoure ? (cité dans Michel Sot et al., in Rioux & Sirinelli, 1997 : 170).

Ainsi, nous avons pris en compte dans notre échaffaudage les différentes composantes de ce monde que nous prétendions décrire. Ces éléments concernent tous l'univers privé de Jackson, un terme dont nous avons dit qu'il était pour le moins ambigu, sinon flou pour l'époque considérée. Néanmoins, on peut tout de même dire que la famille, les amis et les affaires, ainsi que la plantation sont au cœur du réseau intime de Jackson, qu'ils constituent ce qu'il appelle la famille, ce pour quoi il a oeuvré toute sa vie. Notre approche n'a pas pris en compte une hiérarchie de ces facteurs, mais s'est employée à en montrer l'imbrication.

Les affaires publiques telles que la guerre ou la politique sont d'un autre ordre. L'étendue des relations qu'elles supposent est différente. Les réseaux d'amitié ou de

caste ne peuvent contenir l'invasion du corps social tout entier, alors que les affaires privées pouvaient être dominées (à peu près) par une élite toute-puissante. Mais surtout, mise à part la gloire, c'est l'absence de bénéfices personnels retirés par Jackson qui caractérise le plus ses affaires publiques. Il goûta finalement peu aux fruits de ses conquêtes militaires, bien qu'il en fit profiter largement ses amis. De même, ses mandats présidentiels furent plutôt ruineux pour sa bourse. En outre, c'est là qu'il tenta principalement de faire valoir l'héritage révolutionnaire si cher à son cœur.

L'étude de la sphère privée nous permet, ainsi que nous l'avons étayé tout au long de ce travail, d'étoffer le personnage de Jackson et d'en réduire la dimension mythique. En le replaçant dans son univers quotidien, nous espérons avoir rétabli une sorte d'équilibre entre l'homme privé et son statut de figure nationale placée sur un pied d'estale ou renvoyée au panthéon des Méchants dans un même processus de réduction à des clichés, à des formules pratiques visant à renforcer une théorie ou une autre. La densité de ses relations interpersonnelles, la diversité de ses activités quotidiennes témoignent d'une épaisseur de vie que nous avons voulu saisir et transcrire à travers le témoignage écrit de lettres échangées.

Nous n'avons fait que parcourir cette existence à la fois individuelle et collective. Nous regrettons par exemple de n'avoir pas traité explicitement de la santé de Jackson, un élément important de sa vie qui mériterait une étude complète⁶⁰⁶. Au cours de nos recherches, nous avons buté sur bien des aspects de cette vie quotidienne demeurés sinon obscurs, néanmoins relégués dans l'ombre de l'histoire. Nous avons vu combien l'approche de Rachel Jackson était rendue difficile par l'absence de documentation. De même, bien des aspects de Junior demeurent obscurs. Certaines périodes de la vie de Jackson sont également complexes à appréhender par manque d'archives, notamment sa jeunesse, voire même ses premières années au Tennessee ou bien encore la période précédant la guerre de 1812. La vie quotidienne des esclaves à l'Hermitage, par ailleurs, demeure extrêmement énigmatique. C'est toutefois un sujet qui reçoit aujourd'hui une attention soutenue, grâce, nous l'avons vu, à l'archéologie. Cette piste doit être suivie, d'autant que l'Hermitage est un lieu privilégié en ce domaine, où des fouilles systématiques explorent le sous-sol de la propriété. Avec l'aide de la documentation abondante de la plantation, ces recherches permettront sans doute d'avancer la connaissance d'un sujet encore plein de mystères.

Les réseaux commerciaux des premières années du Tennessee, ainsi que l'organisation postale, routière, hôtelière, sont autant de sujets que notre travail a abordé de biais sans pouvoir toutefois y consacrer le temps nécessaire. Des hommes tels que John Coffee, arpenteur et négociateur de traités, mais aussi planteur, fondateur de villes, spéculateur, pourraient éclairer par leur abondante correspondance (recueillie sur microfilms) bien d'autres aspects d'une vie quotidienne encore mal connue, malgré les nombreuses études de microcosmes sudistes publiées depuis quelques décennies déjà. En dernier ressort, il serait bon de reprendre ce corpus gigantesque et d'en extraire une

⁶⁰⁶ Nous mentionnerons l'article de référence de Frances Tomlinson Gardner, "The Gentleman from Tennessee", *Surgery, Gynecology, and Obstetrics*, (mars 1949), 405-411 qui donne un aperçu déjà saisissant des maux qui affectèrent Jackson toute sa vie.

synthèse, une histoire culturelle du Sud, qui n'a à notre connaissance, pas encore été entreprise. Ces considérations sont plutôt éloignées des problèmes politiques de la période, même si elles en sont souvent l'écho ou le reflet. Nous avons vu combien Jackson vivait avec son temps, soumis à la fois aux conjonctures sociales, politiques économiques, et aux aléas de la vie quotidienne, avec son lot de réussites et d'échecs. Nous avons souligné l'importance de la facette privée dans le personnage d'Andrew Jackson et espérons que les études ultérieures de cet homme de la jeune république en reconnaîtrons la complexité et la richesse.

Annexes

Annexe I : Repères biographiques⁶⁰⁷

Allison David : homme d'affaire du Tennessee officiant à Philadelphie lorsque Jackson lui vendit des terres en 1795. Allison paya en bons à termes avec lesquels Jackson acheta de la marchandise pour ses magasins. Lorsque Allison fit faillite l'année suivante, Jackson dut honorer ses dettes et évita de peu la prison.

Blount William (1749-1800) : homme politique de Caroline du Nord. Il spécula frénétiquement dans les nouveaux territoires dès la fin de la révolution, amassant des quantités phénoménales de terres pour lesquelles il n'avait souvent qu'une vague préemption arrachée par la ruse ou le mensonge aux Indiens. Il fut nommé gouverneur du Territoire au Sud du Fleuve Ohio, une entité administrative qui deviendrait le Tennessee en 1796. Pratiquant le népotisme à tous les niveaux, il constitua une faction politique puissante d'où émergèrent, outre Jackson, un grand nombre des futurs dirigeants de l'État. Sous le coup d'une procédure de destitution contre son siège au Sénat américain en 1798 pour trahison, il retourna au Tennessee où il mourut en 1800. Son groupe politique fut repris en main par Jackson et continua à s'opposer à l'autre faction du

⁶⁰⁷

Ces biographies succinctes s'inspirent des différents volumes de la correspondance éditée par Smith et Moser.

Tennessee, dirigée dans l'est de l'État par John Sevier.

Call Richard Keith (1792-1862) : pupille de Jackson, soldat, spéculateur, homme politique. Il bénéficia du prestige et du soutien de Jackson dans son élection au poste de Gouverneur de Floride. Ses idées politiques ultérieures l'opposèrent aux Jacksoniens et il perdit toute crédibilité aux yeux de son ancien protecteur.

Coffee John (1772-1833) : planteur, arpenteur, spéculateur, un des amis les plus intimes de Jackson. Ils s'associèrent en 1804 et firent fructifier Clover Bottom, un "centre d'affaires" composé d'un magasin de détail, d'un port de ravitaillement et d'un champ de courses. Coffee épousa une nièce de Rachel en 1809 et déménagea en Alabama en 1817. Il dirigea la cavalerie sous les ordres de Jackson pendant la guerre de 1812. Il était arpenteur et aida Jackson à cartographier les terres des Creeks cédées aux États-Unis. À partir de 1817, il résida en Alabama d'où il aida encore Jackson à gérer ses intérêts dans le nouveau territoire. Il demeura un des piliers de la famille et mourut en 1833. Coffee était le co-tuteur avec Jackson de Andrew Jackson Hutchings qui épousa Marie Coffee en 1834 (?)

Dinsmoor Silas (vers 1770-1847) : agent du gouvernement fédéral auprès des Indiens Cherokees, puis Choctaws, ennemi de Jackson. En appliquant scrupuleusement une loi fédérale qui exigeait des colons un passeport pour circuler sur le territoire indien, Dinsmore se mit à dos la colonie blanche, en tête de laquelle Andrew Jackson. Ce dernier ne pardonna jamais à son ennemi juré et n'eut de cesse qu'il ne pût exercer son activité après 1815.

Donelson John (vers 1718-1786) : père fondateur de Nashville, arpenteur, négociateur de traités avec les Indiens, il faisait partie de l'élite dirigeante de Virginie. Il émigra dans ce qui n'était encore que le territoire occidental de la Caroline du Nord (Tennessee en 1796) en 1779 avec toute sa famille et accomplit le long voyage fluvial en compagnie de 150 personnes environ, principalement des femmes, tandis que les hommes convoiaient le bétail jusqu'au lieu de la future Nashville. Donelson mourut mystérieusement dans la forêt, en 1786.

Donelson Andrew Jackson (1799-1871) : fils de Samuel Donelson (m. 1804), il vécut à l'Hermitage et intégra West Point en 1817. Très apprécié de Jackson, il devint vite son secrétaire particulier et demeura à ses côtés jusqu'à la fin du deuxième mandat présidentiel. Malgré l'affaire Eaton qui empoisonna leur solide amitié, ils demeurèrent très liés. Jackson donna une partie de son domaine pour établir Donelson et sa femme, Emily. Fidèle à l'Union, Donelson se présenta à l'élection de 1856 aux côtés de Fillmore.

Donelson Emily Tennessee (1807-1836) : femme et cousine du précédent, nièce de Rachel. Celle-ci étant décédée en 1828, elle officia comme Première Dame à la Maison-Blanche. Elle mourut en 1836 d'une pneumonie.

Eastin Mary (1810-1847) : pupille de Jackson, elle accompagna Emily Donelson à la Maison-Blanche lorsque cette dernière y fut Première Dame. Eastin épousa un cousin de James K. Polk à la Maison-Blanche en 1832.

Eaton John Henry : planteur, spéculateur, homme politique, aide-de-camp, biographe, puis ami intime de Jackson. Spéculateur extrêmement riche, Eaton participa

grandement à la victoire de Jackson en 1828, ce qui lui valut le poste de secrétaire à la Guerre. Son mariage avec Margareth O'Neale, une femme accusée de mœurs légères, valut un scandale retentissant qui affecta beaucoup le premier mandat de Jackson. Celui-ci soutint sans fléchir son secrétaire et ami contre la révolte de la bonne société de la capitale. L'affaire se termina par la dissolution du Cabinet et le départ d'Eaton pour l'Europe. Ses positions whig dans l'élection de 1840 lui firent perdre toute crédibilité aux yeux de Jackson qui s'écria à ce propos : *"O Tempora, O Mores!"*

Hays Robert (1758-1819) : beau-frère de Rachel, il s'occupait souvent de celle-ci lorsque Jackson était absent, notamment dans les premières années de leur mariage. Durant la guerre de 1812, il co-géra l'Hermitage avec Rachel et John Hutchings*. Il mourut en 1819.

Hutchings Andrew Jackson (1811-1841) : fils de John*. Né en 1811, il grandit à l'Hermitage après la mort de son père en 1817. Sa mère était décédée deux ans auparavant. Adolescent difficile, il donna beaucoup d'inquiétude à Jackson, mais sa majorité lui fit accéder à un domaine créé et géré avec soin par Jackson et Coffee* et il devint un planteur réfléchi et estimé. Il épousa la fille de Coffee, Mary (†1838), et mourut d'une pneumonie en 1841.

Hutchings John (vers 1776-1817) : neveu de Rachel*, il s'associa avec Jackson dans une entreprise commerciale dès 1802 et ne cessa de collaborer avec lui jusqu'à sa mort en 1817. Avant de mourir, il nomma Jackson tuteur et gestionnaire de la fortune de son jeune fils, Andrew Jackson Hutchings*.

Jackson Andrew, Jr. (1809-1865) : fils de Severn Donelson, un frère de Rachel, il fut adopté par les Jackson en 1809, quelque temps après sa naissance. Adulé par ses parents adoptifs, il vécut la vie d'un planteur sans souci et sans compétence, précipitant la ruine de l'Hermitage dix ans après la mort de Jackson. Celui-ci lui demeura extrêmement attaché malgré ses faiblesses et lui voua un amour paternel sans réserve. Junior mourut dans un accident de chasse en 1865.

Jackson James : marchand, spéculateur, planteur, longtemps associé à Jackson dans les activités commerciales les plus diverses (Les deux hommes n'appartiennent pas à la même famille). Habitant l'Alabama, James J. collabora souvent avec Coffee* dans la gestion des intérêts de Jackson dans la région (1815-1824, date de leur rupture).

Jackson Rachel Donelson (1767-1828) : femme de Jackson. Très liée à son mari, elle déplora toute sa vie ses fréquentes absences. Très pieuse, Rachel était appréciée pour son côté maternelle et hospitalier. Elle n'eut pas d'enfant naturel mais couva jalousement son fils adoptif, Andrew Jr.*. Son mariage avec Jackson alors qu'elle n'était pas encore divorcée de son premier mari déclencha les passions durant la campagne présidentielle de 1828 et précipita sans doute sa mort.

Jackson Sarah Yorke : d'origine quaker, elle épousa Andrew Junior* en novembre 1831 et fut un temps Première Dame à la Maison-Blanche. Elle s'occupa beaucoup de Jackson après sa retraite présidentielle. Ce dernier l'appréciait beaucoup. Elle mourut à l'Hermitage, alors propriété du Tennessee, en 1871.

Lyncoya (†1828) : Creek recueilli enfant et élevé par Jackson après la mort de ses

parents à la bataille de Horseshoe Bend (Tallushatchie). Jeune homme, Lyncoya faillit étudier à West Point, mais devint finalement apprenti sellier à Nashville. Il mourut sans doute d'une pneumonie.

Overton John (1766-1833) : planteur, spéculateur, banquier, un des amis les plus intimes de Jackson. Il arriva en même temps que lui dans le futur Tennessee en 1788 et les deux hommes spéculèrent souvent ensemble au cours de leur carrière. Overton dirigea les campagnes électorales de Jackson et le défendit notamment contre les attaques concernant son mariage. Overton fut l'un des fondateurs de Memphis. Il mourut en 1833.

Robards Lewis : premier mari de Rachel Jackson*. Lié à la famille Donelson par des intérêts économiques, cousin de John Overton*, il avait épousé Rachel, mais le couple ne s'entendait pas et se sépara vers 1790, date à laquelle Rachel se lia à Jackson. Le mariage ne fut cassé qu'en 1793 et les Jackson durent se remarier en 1794 malgré un premier mariage en 1791, caduque car l'union avec Robards n'avait pas été invalidée par la Chambre de Virginie.

Sevier John (1745-1815) : pionnier, héros révolutionnaire, soldat, homme politique, ennemi personnel et politique de Jackson. Sevier fonda la première colonie à l'ouest des Appalaches se déclarant indépendante de sa juridiction d'origine, la Caroline du Nord. Sevier rentra ensuite dans le rang et fut élu facilement premier gouverneur du Tennessee pour trois mandats successifs, puis pour trois autres. Ses querelles rocambolesques avec Jackson étaient l'expression des rivalités politiques du Tennessee, opposant le camp de Sevier (à l'est de l'État) au camp de Jackson, héritier de William Blount*, gouverneur Territorial de 1790 à 1796, spéculateur, homme politique, grand manipulateur d'argent et de pouvoir.

Annexe II : Généalogie ⁶⁰⁸

- . Andrew et Rachel Donelson Jackson
- . John et Rachel Donelson, parents de Rachel
- . Mary et Catherine Donelson, deux soeurs de Rachel
- . John et Mary Donelson, parents d'Emily Donelson
- . Severn et Elizabeth Donelson, parents de Junior

608

Les arbres généalogiques suivants sont extraits de Smith (I : 413-422).

John et Mary Coffee, amis des Jackson (Mary est une soeur de Rachel)

Samuel et Mary Donelson, parents d'Andrew J. Donelson

Andrew Jackson Donelson

(Figures non fournies par l'auteur pour l'édition électronique)

Annexe III : Les autres plantations d'Andrew Jackson

Il nous a semblé utile d'ajouter en annexe une information sur les autres propriétés agricoles de Jackson, pour compléter le tour d'horizon de son activité dans ce domaine (voir notre étude intitulée "VI. La vie de l'Hermitage"). Les expériences commerciales auxquelles il se livra dans les nouveaux territoires conquis aux Indiens sont un bon indice pour montrer ce qu'étaient la spéculation et la convoitise engendrées par les récentes acquisitions, mais surtout pour exposer les difficultés d'une telle entreprise soumise aux aléas du quotidien.

En 1816, deux ans après le Traité de Fort Jackson qui cédait d'immenses territoires indiens au gouvernement des États-Unis, Jackson spécula dans ce qui deviendrait en 1817 le Territoire de l'Alabama, et établit avec John Hutchings une plantation appelée Melton's Bluff. En 1818, il reporta ses activités agricoles et spéculative dans le comté de Lauderdale où il organisa deux nouvelles plantations, une pour son pupille Andrew J. Hutchings, orphelin de John depuis l'année précédente, et une pour lui, Evans Spring. L'année suivante, il acheta une nouvelle plantation à Big Spring, jusqu'en 1823. En 1839, Andrew Jackson, Jr. acheta au Mississippi une énorme plantation de 1185 acres, Halcyon. Source constante d'ennuis financiers, la plantation échappa à Junior en 1849, quatre ans après la mort de son père adoptif.

Si l'on peut retracer assez précisément les activités commerciales de Jackson dans sa plantation d'Hunter's Hill, il est plus difficile en revanche de trouver une description précise illustrant ses entreprises commerciales dans le Territoire d'Alabama de 1816 à 1823, ainsi que son aventure agricole au Mississippi, de 1839 à 1849⁶⁰⁹. On dispose de relevés de comptes, de factures et de quelques lettres, mais la vie quotidienne dans ces plantations demeure peu connue. Les biographes sont curieusement discrets sur ce chapitre, et ce probablement en raison des documents épars et souvent difficiles à interpréter. Épisodes mal connus qui soulignent et la conception commerciale du système

⁶⁰⁹ La gestion d'Halcyon, la plantation du Mississippi, incombait au seul Andrew Jackson, Jr. après le 8 juin 1845, date de la mort de son père adoptif. Notons que la première résidence de Jackson, Poplar's Flat, était une petite plantation que Jackson ne considérait pas comme la source principale de ses revenus, puisqu'il poursuivit ses activités d'avocat (Remini, I : 67). Ce n'est qu'avec l'achat d'Hunter's Hill qu'il se lança dans l'agriculture, en 1795.

de la plantation (la ferme est avant tout un moyen de gagner de l'argent) et la participation (hyper)active de Jackson aux pratiques économiques de la période.

Suivant notre ligne de conduite, nous avons voulu montrer les problèmes quotidiens affectant de telles entreprises qui concentrent nombres de facteurs inhérents au système esclavagiste et communs aux planteurs de cette époque. Le général et le particulier, le détail et le schéma d'ensemble tissent encore une fois la trame de notre canevas pour exposer la complexité du système.

Les situations historique, politique, économique et sociale, plus encore ici qu'ailleurs, motivent ces événements sans que Jackson puisse en changer vraiment le cours, même s'il s'emploie à en orienter la marche. Il est porté par des attitudes et des convoitises communes aux spéculateurs contemporains tout en accomplissant un travail unique de construction et de consolidation nationale qui reflète et construit l'individu dont nous tentons d'approcher l'essence.

Les différentes plantations révèlent plusieurs facteurs d'étude : un type d'organisation relativement établi dans les États déjà colonisés, mais fragilisé par sa mise en place dans les territoires fraîchement acquis ; un rapport à ses amis et à ses associés qui témoigne encore une fois de l'existence indispensable et constitutive de réseaux d'amitié dans le fonctionnement de la vie politique, économique, sociale ; la dépendance du propriétaire absent qui doit compter sur d'autres, et notamment sur des régisseurs pas toujours recommandables, pour la bonne marche de ses affaires. Ces trois points se trouvent réunis selon différentes formules dans chaque entreprise, toujours au coeur d'un système qui mêle la réalité d'un côté, les personnes et leurs désirs de l'autre, dans le chaudron bouillonnant de la vie.

Melton's Bluff, Alabama (1816-1818)

Il fallut l'après-guerre et la période d'intense spéculation dans les territoires acquis des Indiens pour que Jackson investisse dans une plantation en tant que propriétaire absent. Il chercha d'abord en Louisiane, puis y renonça en juillet 1816 (Moser, IV : 436)⁶¹⁰. Ce n'est que le 22 novembre que Jackson et Hutchings acquirent Melton's Bluff de Nancy Melton, ainsi que deux esclaves, Jenny et Jame (Moser, IV : 451). La plantation était située dans le comté de Lawrence⁶¹¹, sur la rivière Tennessee (Moser, IV : 267 ; carte des comtés dans Abernethy, 1990 : 40). Jackson l'avait achetée après avoir signé des traités avec les Cherokee le 20 septembre (Moser, IV : 64n1).

La plantation avait une histoire puisqu'elle avait été établie par John Melton, un pirate de la rivière qui s'était enrichi en pillant les bateaux de commerce. Marié à une femme Cherokee, il avait dû vendre ses avoirs après les menaces reçues des Creek qui lui reprochaient sa présence sur leurs terres. D'ailleurs, la vente se fit au nom de son épouse. Melton était connu pour son mode de vie extravagant et la cruauté qu'il montrait

⁶¹⁰ Deux titres de propriété témoignent du caractère spéculatif de ses activités à cette période (Moser, IV : 442).

⁶¹¹ Marquis James (1938 : 348) place Melton's Bluff dans le comté de Franklin, mais confond avec Big Spring en citant Coffee dans le *Nashville Whig* du 1er mai 1822.

envers ses esclaves (James, 1938 : 834-35). Anne Royall, la première femme journaliste de Washington, entreprit un voyage dans le Sud en 1818. Elle ne tarit pas d'éloges sur les splendeurs de la plantation :

No language can convey an idea of the beauties of Melton's Bluff. I can sit in my room and see the whole plantation; the boats gliding down the river (...) I took a walk with some of the ladies over the plantation (...) We approached the mansion, by a broad street, running up the river bank east of the town. The street seems suspended between heaven and earth, as the whole premises for two miles, all in sight, appears to be elevated above the horizon (...) The mansion was large, built with logs, shingled roof (...) All the trade of east Tennessee passes by the Bluff, and halt here to take in their pilots (citée dans James, 1938 : 835).

Jackson avait acheté la plantation avec John Hutchings, les deux hommes ayant été associés depuis le début du siècle dans toutes sortes d'opérations commerciales, spéculatives et financières. Un an après l'achat, Hutchings dirigeait la plantation et Jackson, dans une lettre à Rachel du 17 mai 1817, paraissait enchanté :

I was at the Bluff Two days & nights, Major Hutchings deserves a meddle—he has the finest Prospect of a crop I ever saw, his cotton far excels any crop I have seen, & I think we may calculate, on, from Eighty, to Ninety Bales (Moser, IV : 118).

On ne sait pas très bien comment la plantation avait été organisée, mais une lettre de Jackson mentionne les noms de trois esclaves malades victimes des difficiles conditions climatiques : ***“we reached on the evening of the 26th. when I found three more of my hands taken down in my absence—George, Aron, and Squire I have them up again & all appear on the recovery (Moser, IV : 138).*** Cet épisode rappelle que le climat lourd et les nombreuses maladies qu'il engendrait firent de la colonisation du Sud-Ouest une entreprise particulièrement éprouvante, surtout pour les esclaves⁶¹² (Cashin, 1991 : 64-69). Mais, le facteur le plus grave pour ces derniers était le travail acharné que nécessitait l'établissement d'une nouvelle plantation. Cashin décrit la condition des esclaves émigrés avec leurs maîtres des États côtiers :

They lived in dingy cabins, ate irregularly, worked long hours clearing land, plowing, planting, hoeing, and picking crops, and through it all they mourned for their relatives and friends in the seaboard. Slaves were at the mercy of their owners, depending on their responsibility, good sense, and advanced planning to provide for them, and masters were not always reliable (1991 : 72).

Les esclaves de Jackson dépêchés vers ce nouveau pays et ces nouvelles conditions furent ainsi arrachés à la vie organisée de l'Hermitage, à leurs familles, à leurs amis, plongés dans des rythmes de travail et un climat auxquels leur vie précédente ne les avait pas du tout préparés⁶¹³. En 1822, il y en avait une soixantaine à Melton's Bluff (James, 1938 : 349).

⁶¹² Les femmes esclaves travaillaient souvent aux travaux de défrichage et peu étaient employées dans la maison, une caractéristique de la région de l'Alabama. La somme de travail à accomplir était plus importante, de sorte que les planteurs eux-mêmes devaient travailler avec leurs esclaves dans les champs (Cashin, 1991 : 63-68).

⁶¹³ D'ailleurs, quatre d'entre eux au moins s'échappèrent, dont deux furent repris et jetés aux fers (James, 1938 : 348-349).

La particularité de la situation à Melton Bluff était l'absence d'un titre de propriété clairement établi. Nous avons dit que Melton avait été délogé par les Creeks pour usurpation, et le titre de Jackson n'avait pas de valeur légale. Cependant, il suggéra à Coffee (arpenteur officiel) le choix du site de la ville à construire sur la Tennessee. La ville de Marathon fit monter les prix de la terre et Jackson en profita sans doute pour tenter de vendre la plantation au prix fort et acheter trois lots dans le périmètre (Moser, IV : 176 et 248n1). La mort d'Hutchings le 20 novembre 1817 provoqua des changements de stratégie. La ferme continua à fonctionner normalement ⁶¹⁴, sous la direction d'un régisseur, Richard Massey.

Le 12 février 1818, James Jackson, partenaire commercial et ami ⁶¹⁵, annonça à Jackson qu'un acheteur se présentait pour reprendre Melton's Bluff : ***“Colonel Hynes this day applied to me about your farm & would I think purchase it payable on what he calls Government terms”*** (Moser, IV : 178). L'acheteur ici fait sans doute référence aux lois de 1800, 1803 et 1804 instituant le système de la grille et définissant les termes de la vente publique. Le domaine national arpenté en lots était vendu aux enchères à un prix minimum de deux dollars l'acre. Un quart du prix était versé à l'achat et le reste en trois annuités. Ce système de crédit favorisait les acheteurs, mais aussi une spéculation frénétique à laquelle mit fin la dépression de 1819, ruinant plus d'un acquéreur sans le sou (Abernethy, 1990 : 64-66).

Des factures concernant Jackson et Hutchings — l'entreprise de Melton's Bluff — prouvent que la plantation ne fut pas vendue. À cette époque, Jackson était plongé dans la guerre contre les Séminoles et seuls James Jackson et John Coffee pouvaient traiter ses affaires, dans les limites que leurs imposaient leurs propres activités ⁶¹⁶. La tourmente spéculative enfiévrant tout le monde et c'est à cette époque (1817) que Coffee acheta 1280 acres de terres et co-fonda la ville de Florence en organisant la *Cypress Land Company* avec, entre autres, James Madison, James et Andrew Jackson. Les membres de la compagnie groupèrent les terres qu'ils possédaient près du site choisi, les partagèrent en lots et les vendirent avec grand succès, espérant faire de la nouvelle ville la “New York du Sud” (Chappell, 1942 : 140-141). Coffee construisit sa plantation, Hickory Hill, jusqu'en 1819, et déménagea en Alabama, vendant sa propriété du Tennessee (Chappell, 1942 : 142). La présence de Coffee dans la région devait apporter un soutien précieux à Jackson dans les années à venir, tant pour veiller sur sa plantation que pour gérer celle de leur pupille Andrew Jackson Hutchings, fils de feu John.

Evans Spring (1819-1821)

⁶¹⁴ Une facture du 21 novembre témoigne de la construction d'une égreneuse à coton (Moser, IV : 477).

⁶¹⁵ Voir le détail de leurs affaires dans Bassett (II : 412-14), cité par Moser (IV : 481).

⁶¹⁶ Dans l'accord passé le 2 mars 1818 entre plusieurs spéculateurs du Tennessee dont Coffee, J. Jackson et John Donelson, Jr. afin d'acheter des terres dans le Territoire d'Alabama pour des marchands de Philadelphie, Coffee signa par procuration pour Jackson (Moser, IV : 488).

Jackson déménagea bientôt ses opérations dans le comté de Lauderdale où il mit en place sa nouvelle plantation, mais aussi celle de Hutchings, Jr., ce qui permit à ce dernier d'hériter d'un domaine florissant en 1833⁶¹⁷. Il laissa le soin de déterminer l'emplacement de la maison à John Coffee qui, étant arpenteur officiel du Territoire, connaissait bien la région et avait d'ailleurs choisi pour lui-même l'un des meilleurs emplacement de l'Alabama septentrional (Chappell, 1942 : 138).

Encore une fois, Jackson comptait sur son ami Coffee pour gérer ses affaires sur place, comme il l'écrit le 4 janvier 1819 :

Can I ask you when you reach Florence & a leisure day will permit, to lay out my plantation near Florence for me—bring it as near the site for the dwelling house as you think right—I shall not be long gone, but in my absence instruct William [White] Crawford in those things that you think requires it—Shew him the place where to make little Andrew J. Hutchings plantation &c&c&c—My waggon & two hands with salt pork &c will sett out on Thursday next—I will send him a pony & I think he will be able to superintend both farms the present year—another can not be got, at any reasonable terms (Moser, IV : 266).

Avec ses entreprises en Alabama, Jackson s'était lancé dans une spéculation agricole qui consistait à établir une ferme rentable dans les fertiles nouveaux territoires, dont il jouirait un temps, et qu'il revendrait ensuite avec profit. Cependant, 1819 frappait les planteurs tout autant que les autres et il n'avait pas acquis Evans Spring depuis un an qu'il voulait déjà vendre⁶¹⁸. Le temps de la livre de coton à plus de vingt cents était révolu :

although I am very anxious to go on to Congress unless I can sell some of my out (property) lands so as to aid me in funds to meet the payment for my farm, lotts &c&c, in & near Florence, & to aid my pay & emolument for travelling expences, I cannot, proceed—I sett out in a few days, to sell my farm near florence if I can (Moser, IV : 308).

Il faut relativiser les attermolements de Jackson puisqu'il recevait toujours son salaire très conséquent de major-général. En sus des problèmes financiers posés par la conjoncture économique, Jackson se trouvait aux prises avec un régisseur malhonnête, Nelson P. Jones⁶¹⁹ qui, au partage du maïs — Jackson et Jones avaient planté en commun et partageaient la récolte, une pratique courante — avait laissé à Jackson le maïs abîmé par le gel. Coffee, une fois encore, devait débrouiller la situation, comme le montre cette lettre du 19 décembre 1820 :

have to thank you for your kind attention to my business with that fiend Jones, and I hope I will not get Clear of him without much more Injury, and when that time arrives I will rejoice. I find from Will Crawfords letter that he wanted to put on

⁶¹⁷ Jackson écrivait au jeune homme en 1833 : "your interest in the management of the estate has been our only aim" (DeWitt, 1931 : 95).

⁶¹⁸ Moser (IV : 311n4) précise que malgré son désir de vendre, Jackson ne trouva un acheteur que deux ans plus tard. La lourdeur des investissements exigeait au moins qu'il vendît ses terres avec quelque profit.

⁶¹⁹ Jones fut régisseur de décembre 1819 au 4 novembre 1820 (Moser, IV : 529). Il résidait dans le comté de Jackson près de l'Hermitage. Après la signature du contrat, il déménagea en Alabama et s'y installa définitivement (Moser, IV : 400).

me all the Frostbit corn, from Mr. James Jacksons letter, that he denied it to you—I think with you that William had better remain untill the crop is gathered & divided, and indeed then I would believe jones not to be too good after you weigh the cotton, that he would cabbage unless he was overlooked—however, I think to get clear of him any how is a blessing (Moser, IV : 404).

Jackson vendit Evans Spring en 1821 à Richard D. Cross⁶²⁰, ancien camarade d'Andrew J. Donelson à West Point. La plantation rapporta 7500 dollars (Moser, V : 507). La même année, Jackson établit sa dernière entreprise dans l'Alabama avant son engagement dans la course à la présidence des États-Unis, la plantation de Big Spring.

Big Spring, Alabama, (1821-1823)

Comme il l'avait écrit à John Coffee le 26 août, Jackson manquait d'argent et désirait vendre quelques-uns des titres de propriété qu'il possédait en Alabama. La crise de 1819, la charge de ses neveux étudiant à West Point, son voyage de retour de Floride, étaient quelques-uns des facteurs responsables de son endettement, sans compter les dépenses engagées dans la construction de sa maison. Jackson écrivait :

I am anxious to hear from you on the land subject, as my trip has and will be expensive and if I can get home with a loss, above all my emoluments, of one thousand dollars I will be contented, and if a sale has been made of my possessions near you, it will be a convenience (Bassett, III : 116).

En sus du changement d'entreprise et de la vente de ses terres en Alabama, il chargea ses amis du Tennessee, dont son neveu par alliance John Christmas McLemore, de localiser tous ses avoirs fonciers dans l'est de l'État afin de les vendre. McLemore s'occupa également des terres que Jackson possédait dans l'ouest du Tennessee, à Chickasaw Bluff, l'emplacement de la future Memphis (Moser, V : 523).

Jackson revint le 7 novembre de Pensacola, après onze semaines en qualité de premier gouverneur du nouveau Territoire (Remini, I : 424). Il se rendit quelques jours plus tard en Alabama afin d'opérer le transfert de ses esclaves et de son bétail d'Evans Spring à Big Spring, située le long de la Route militaire (*Military Road*), dans le comté de Franklin (Moser, V : 128). Il engagea immédiatement Stephen Sharrock⁶²¹ comme régisseur. Cependant, Jackson n'était pas satisfait de Sharrock et le 28 février, il écrivait à Coffee de le renvoyer et de donner la direction temporaire de la ferme à William White Crawford (Moser, V : 522).

Le 20 mars 1822, il informait son ami qu'un nouveau régisseur, Egbert Harris, était en route vers Big Spring : ***“On the 16th instant Mr Egbert Harris set out to take charge of my plantation, near Florence (...) whether Mr Harris has stability enough I cannot say to superintend a farm but Mr Jas Jackson thought he would answer.”***

⁶²⁰ Cross passa en court-martiale durant l'affaire ayant opposé cinq étudiants au commandant Sylvanus Thayer sur des problèmes de mauvais traitement à l'académie militaire (Moser, IV : 271 n2). Voir à ce propos la participation d'Andrew J. Donelson à ce conflit dans notre étude intitulée “Andrew Jackson et la paternité” (IV : 320-325).

⁶²¹ Sharrock avait été régisseur dans le comté de Williamson, au Tennessee, Moser (V : 128).

L'honnêteté de Sharrock était très sérieusement mise en doute : ***“The letter Sharrock wrote me (...) has convinced me that he is a villain. I hope and trust before this reaches you he has been turned out neck and heel”*** (Moser, V : 523). Ainsi, la grande plaie de Jackson, et à travers lui, celle de tous les propriétaires absents, provenait des régisseurs et surtout, de leur manque de probité.

Ainsi, Harris ne semble pas avoir dérogé à la mauvaise réputation des régisseurs. Le 23 octobre 1822, Jackson écrivait à Andrew J. Donelson :

My business calls me out to Florence. My manager there wishes to be relieved (Harris), & I have no wish to detain him—I have been compelled at a high premium to get a Mr. Parsons—with whom on the 27th Instant I set out, to place him in possession of my farm—erange all my business and return before the cold weather sets in (...) I had a bid for my place out there and would have sold it, but I did not like to sacrifice it for a less sum than I knew it was really worth—and from its situation it must become very Valuable—I therefore declined for the present—& have determined to make another effort to make it productive—it has hitherto been a source of expence, & great trouble (Moser, V : 222).

Une des seules personnes qui semble avoir eu la confiance de Jackson était William White Crawford, le fils de son cousin germain (côté maternel), James Crawford, Jr. Crawford dirigea la plantation de septembre 1818 à octobre 1819, puis revint à Evans Spring fin 1820 (Moser, IV : 267n3). Le 13 décembre 1820, Jackson écrivait à Coffee : ***“I think with you that William had better remain untill the crop is gathered & divided”*** (Moser, IV : 404). Les hommes de confiance étaient rares dans ce métier.

Nous l'avons dit, Jackson comptait beaucoup sur la présence, l'expérience et la poigne de Coffee pour veiller à ses intérêts. Coffee répondait toujours à ses requêtes et s'en acquittait toujours honorablement. Dans le litige qui opposa Jackson à un certain Jones, Coffee joua le rôle d'arbitre et d'huissier en veillant à ce que le régisseur respectât les termes du contrat. Jackson écrivit à Jones le 25 novembre 1820, soit quinze jours après la dissolution de leur association :

But to prevent any misunderstanding or dispute I have wrote this & requested Genl Coffee to hand it to you & to read the contract again to you—When you are ready to commence ginning my cotton—Genl Coffee will attend & see the Seed cotton weighed (Moser, IV : 400).

L'année précédente, Jackson avait expressément demandé à Coffee de vérifier si sa ferme renfermait suffisamment de maïs pour l'hiver (Moser, IV : 534). Jackson pouvait au moins compter sur un ami proche et très dévoué, mais cela ne suffisait pas à compenser la présence continue d'un oeil averti sur les affaires de la plantation.

Jackson vendit finalement Big Spring fin novembre 1822, puisque Anthony Winston, Jr. avait fait une offre préalable pour racheter la partie cultivée et développée de la ferme pour un montant inconnu (Moser, V : 226n4). Aucun papier n'atteste de la transaction. Jackson pourtant continuait à faire fonctionner la ferme, comme l'attestent deux reçus du 15 et 16 novembre concernant des travaux sur l'abri de l'égreneuse à coton (Moser, V : 532). Visiblement, la vente de Big Spring lui fit pousser un énorme soupir de soulagement : ***“My health is greatly restored—and I have sold out my farm in alabama intending to house myself this Winter”*** (Moser, V : 226). Cette lettre souligne

la lassitude et le découragement qui avaient gagné Jackson à propos de cette expérience en Alabama.

L'autre raison de l'arrêt des efforts de Jackson concernait sa nouvelle situation politique. Le 20 juillet 1822, l'Assemblée générale du Tennessee avait nommé le major-général Andrew Jackson son candidat officiel à la magistrature suprême des États-Unis⁶²². Au vu des difficultés de tous ordres entraînées par la possession d'une telle entreprise loin de son contrôle, Jackson avait préféré se séparer d'une propriété qui n'avait été que "problèmes et dépenses". Encore une fois, une page venait d'être tournée dans la vie d'Andrew Jackson.

Halcyon, Mississippi, (1838-1849)

Pourtant, il y eut une autre aventure dans le Mississippi qui débuta le 20 novembre 1838, au corps défendant de Jackson cette fois. L'assainissement de ses finances, une bonne année pour le coton en 1838 et l'assouplissement des conditions bancaires en 1839 après la panique financière qui avait secoué le pays deux ans plus tôt convainquirent Jackson d'accepter l'achat par son fils d'une énorme propriété de onze cents acres, Halcyon, située dans le comté de Cahoma au Mississippi, pour la somme de 23 700 dollars⁶²³ (James, 1938 : 733). Huntwell⁶²⁴ affirme que pour la conjoncture défavorable, le prix était élevé et la propriété loin d'être la meilleure de la région :

The price of the land \$20 an acre included slaves, crops, livestock, lock, stock and barrell. With the depression being hard \$20 an acre was a high price to pay even for Delta land even with all the extras especially when land 30 miles away was selling for \$1.25 an acre (...) The lands adjoining Halcyon were much better for planting and wood cording and did not flood as badly. This transaction was completed without the use of a dollar ready money (s.d. : 6).

Il est difficile de commencer plus mal. Très vite, d'ailleurs, les Jackson se rendirent compte que la propriété ne rapportait pas les dividendes escomptés. Junior était à l'origine de l'achat. Jackson veillait lui à ce que l'opération soit profitable :

⁶²² "Resolved, As the opinion of the members composing the general assembly of the State of Tennessee, that the name of major general ANDREW JACKSON be submitted to the consideration of the people of the United States, at the approaching election for the chief magistracy"(cité par Remini, II : 49).

⁶²³ L'accord fut rédigé comme suit : "Andrew Jackson Jr. Esqr, is indebted to G. Runnels for the purchase of 1185.69 acres of land at \$20 per acre, as per articles of agreement dated the 20th day of Novr. 1838, which was to have been paid as follows, Five Thousand Dollars on the 1st March 1839 is \$5000 and the Balance in four equal annual instalments from and after that date. But by verbal agreement with General Andrew Jackson, Runnels agrees to postpone each payment One year Viz" (Bassett, V : 571). Encore une fois, le vieux général avait agi dans l'ombre pour aider son fils.

⁶²⁴ Le texte (dactylographié) écrit par Jeffrey Huntwell n'a pas de date et se trouve dans les archives du *Andrew Jackson Papers Project*, à Knoxville, dans le Tennessee. Ce texte est le seul à notre connaissance concernant Halcyon et, malgré ses limitations, nous l'avons utilisé pour les sources nombreuses qu'il cite. Dans nos citations ultérieures, nous mentionnerons seulement Huntwell et le numéro de la page citée.

I will endeavour to see Govr. Runnels and plaice yr. contract with him on such a basis that will enable the proceeds of the farm to meet it. I pray you to keep in mind that it will require all our oeconomy to meet next year the mony I have borrowed from Mr. William Nichol (Bassett, VI : 46)

L'endettement chronique des Jackson rendait encore plus risquée et ridicule la gestion à distance de cette propriété régulièrement envahie par les eaux folles du Mississippi.

Inondations

Au printemps 1839, des pluies torrentielles avaient inondé les champs et détruit les récoltes, augurant mal de la situation future à Halcyon (Bassett, VI : 13). 1843 était une bonne année, mais les pluies incessantes retardaient la récolte et le coton, ne s'ouvrant pas avec l'humidité, commençait à pourrir sur pieds : ***“it may be, unless cotton rises, that we may be pressed to meet our engagements”*** (Bassett, VI : 243). De même en 1844, et malgré une hausse des cours du coton, Jackson écrivit qu'il avait perdu plus de cent vingt balles à cause des pluies continuelles de l'hiver (Huntwell, s.d. : 41). Les inondations étaient catastrophiques pour les bêtes comme pour les hommes. À force de tremper dans l'eau, les pattes et les pieds “cuisaient” et se réduisaient littéralement en bouillie. Le régisseur Parker fit une description saisissante des effets dévastateurs de l'eau :

our fences is nearly all washed down we are not able to doe any thing yet the negros feet ar so badly scalded that I cant put them in the water no more then can be helped. My brother done every thing in my absence that could have bin done he had to take our wood boat and run it out in the woods and put the mewls and horses in it and they are still in it and will have to stay in it for some time for as the water leaves it leaves nothing but a quagmire of the most of our stock with every ones will be lost. nearly all of our hogs is lost my brother made a scaffold for them of rails and plank but could not compel them to stay on it they went floating over the plantation as the pleased resting on logs and stumps we dont see but few of them surviveing at this time our horses and mewls look very bad several of them will certainly die there feet are all coming off some of them are not able to stand up at this time there is two hands constantly employed in greaseing dressing and attending to their feet no pains or labor will be spared to save and restore as many as possible. Our cattle is lost for we cant get to them to doe any thing for them they are all scattered to and from through the wood and cane brakes if we could get to them we could doe no good for we could not get them home they wanted sense. All that lives untill the water goes down will be so poor that they will mire where ever they attempt to walk. the distresses here can better be imagined than wrote (Bassett, VI : 308).

Le climat mêlait ses effets dévastateurs à une situation très peu propice aux planteurs dans ces années sombres de “panique”.

La crise économique

À la suite de la panique de 1837 et en partie parce que d'autres pays tels que le Brésil commençaient à imposer leur coton sur les marchés internationaux, les prix du “Roi”

s'étaient effondrés et vendre à dix cents la livre était satisfaisant quand le double eut fait tiquer vingt ans plus tôt. Les planteurs souffrirent évidemment de cette chute des prix. Les faillites se succédaient, rendant les transactions hasardeuses, puisque l'argent étant rare, la plupart des achats étaient honorés en billets à ordre. Jackson devait trouver des milliers de dollars pour faire face aux dettes contractées par son fils (par exemple, voir Bassett, V : 254-255).

Dans une lettre de février 1841, il résume la situation à Francis Blair : ***“My cotton crop at the Hermitage last year was a failure, and the low price of cotton we have felt—every kind of property is down, and negroes if sold must be at a great sacrifice”*** (cité dans Huntwell, 36). La situation était si critique que Jackson espérait convaincre Hiram G. Runnels, l'ancien propriétaire d'Halcyon, de revoir les échéances de paiement et, d'autre part, à moins de trouver un acheteur, il était prêt à vendre ses chevaux de race aux enchères (Huntwell, 11 ; Bassett, VI : 47).

En outre, dans une lettre à Andrew J. Donelson du 19 février 1840, il exprimait le désir de vendre, pour la deuxième fois, sa propriété de Hunter's Hill, naguère rachetée trop chère et sans garanties par Junior (Bassett, V : 255) : ***“Should you meet with a rich virginian who wants to come to our country and has money, sell him the Hunters Hill tract, if an advance of \$6000 can be made let it go for \$14000. It is now for sale to the first purchaser who presents himself and has money”*** (Bassett, VI : 53). Les difficultés de l'époque ne lui permirent de vendre Hunter's Hill qu'un an et demi plus tard, le 10 décembre 1842, à la femme de Captain John Donelson (un frère de Rachel), Elizabeth⁶²⁵, pour 12 000 dollars (Remini, III : 463).

Un an après l'achat d'Halcyon, dans une lettre du 27 décembre 1839, Jackson regrettait déjà l'acquisition de la propriété et faisait part à son fils du danger d'acheter une plantation sans y regarder à deux fois :

I repeat that it will take industry and oeconomy to get clear of debt, but I hope, with the cotton at your place on the Mississippi we will be able to clear ourselves of debt and be freemen once more, when I hope you will thereafter my dear son be carefull of running in debt again for property, not necessary or profitable (Bassett, V : 45).

Le rapprochement entre l'endettement et l'esclavage, présent implicitement dans l'expression “hommes libres” (*freemen*) témoigne de l'horreur dans laquelle Jackson tenait les dettes⁶²⁶.

⁶²⁵ Jackson écrivait régulièrement qu'il préférerait vendre à un proche plutôt qu'à un “étranger”: *“As I have to sell and make a sacrifice of this valuable tract I would like much that it should fall into the hands and benefit some of the connection, than strangers”* (Bassett, VI : 62). L'intérêt était double : il faisait profiter un proche de la transaction et pouvait raisonnablement compter sur un paiement régulier des traites, bien qu'il accorda de plus longues échéances à sa parente (voir lettre du 19 juillet 1840, merci à David Hoth pour le renseignement).

⁶²⁶ Il n'était pas le seul. Dans sa constitution de 1819, l'État d'Alabama avait aboli l'emprisonnement pour dettes (Abernethy, 1990 : 57).

Les dettes

Jackson détestait les dettes par-dessus tout, particulièrement depuis l'affaire Allison de 1795 (voir "Les hommes du Tennessee, II : 117-128). Parton écrit : **"Andrew Jackson was a man singularly averse to anything complicated; and of all complications the one under which he was most restive was Debt. He hated Debt"** (I : 243). Toujours sous le joug de plus en plus lourd des dettes de son fils, Jackson recherchait sans cesse des moyens de trouver de l'argent. En 1841, il avait accepté un prêt de 6 000 dollars de J. B. Plauché, un ancien compagnon d'armes de la guerre de 1812 (Bassett, VI : 129). L'année suivante, Francis Blair, un ami politique et personnel⁶²⁷, lui prêta dix mille dollars, pour lesquels Jackson donna les garanties suivantes : 1°) l'hypothèque d'Halcyon ; 2°) un billet à ordre pour la vente des quelque trente esclaves de la propriété ; 3°) la signature conjointe de Jackson et de Junior ; 4°) enfin, un codicile à son testament stipulant que le remboursement de la dette serait prioritaire⁶²⁸ (Huntwell, 20 ; 38).

De nouvelles dettes contractées par Junior, les inondations constantes et le prix extrêmement bas du coton dans ces années poussèrent Jackson à vouloir se débarrasser d'Halcyon, comme il l'explique à William B. Lewis dans une lettre du 12 février 1845. Cette lettre est utile, car Jackson y décrit la plantation pour les acheteurs éventuels sollicités par Lewis, un homme que Jackson considère "sur le chemin des riches fermiers". Jackson avoue également le manque d'énergie de son fils à diriger une plantation *in absentia* : **"This is ruinous to us, and to all indebted, and I am determined, if I can, to sell the place below, and some of the negroes and meet our debts at once."** Jackson s'emploie alors à décrire les lieux :

There is about 2800 or 2900 acres in the tract, 400 cleared and in culture, one hundred in pasture under a good new fence, one mile and a half leveed, two feet, above the last freshitt (...) \$1500 worth of more labour will make a levy that will secure the whole tract as tight as a well corked bottle. There is on the place a good late improved Ginn, a cotton press of iron, and a good overseers House and negro cabins all new, containing fifty one negroes, stables corn crib, and mill, for which I will sell that place for twelve dollars per acre, the purchaser taking upon himself the payment of out debts (...) I would sell all the negroes on the place about twenty, if the purchaser desired it (Bassett, VI : 368).

Le compte des esclaves nous permet de déduire qu'une trentaine d'esclaves avaient été débauchés de l'Hermitage pour travailler à la ferme du Mississippi. Ses amis Blair et Lewis, ainsi que Sarah Jackson persuadèrent Jackson de ne pas vendre avant l'hiver

⁶²⁷ Blair avait été conseiller de Jackson à Washington et avait dirigé, avec Rives, le *Globe*, l'organe officiel du Parti démocrate. Blair et Rives avaient aussi obtenu la position très lucrative d'imprimeurs officiels.

⁶²⁸ Conscient que son fils ne serait sans doute pas en mesure d'honorer les prêts consentis par Plauché, Blair et Rives, Jackson avait rédigé un nouveau testament le 1er septembre 1842 dans lequel il stipulait qu'aucun leg ne pourrait être autorisé avant le remboursement total des sommes empruntées. On peut lire dans le second article : *"that all my just debts to be paid out of my personal and real estate by my executor"* (Huntwell, 50). Le vieil homme entendait ainsi régler seize mille dollars (plus les intérêts) engloutis dans Halcyon par son fils.

suivant. En 1856, Blair et Rives n'avaient toujours pas été complètement remboursés. Junior, malgré ses affirmations sur la fortune qui pouvait être gagnée à Halcyon⁶²⁹, échoua et vendit progressivement la propriété jusqu'en 1849 (Huntwell, 51), sans compter les incessantes ventes d'esclaves (Galloway, 1950 : 333, 334, 336). Sept ans plus tard, il vendait également l'Hermitage et 500 acres de terres pour 50 000 dollars à l'État du Tennessee⁶³⁰ (Galloway, 1950 : 336). Comme l'avait avoué trop rarement son père, Junior n'avait pas l'énergie nécessaire, ni surtout les capacités pour être un propriétaire absent. Lorsque son père eut disparu, tenta vainement de gagner sa vie par toutes sortes d'entreprises (plantations, mines, fonderies) qui n'aboutirent jamais (Galloway, 1950 : 331-343).

L'expérience de Jackson avec ses différentes plantations ne fut pas concluante et il était soulagé de vendre sa dernière propriété en 1823, à l'aube de sa campagne présidentielle. Diriger de loin une exploitation livrée aux éléments et à la direction d'un régisseur dont on a pu observer les fréquents manquements ne convenait pas à Jackson. En outre, son intérêt dépassait à cette époque l'agriculture commerciale. Il entra dans sa période présidentielle et son âge ne le poussait plus à tout recommencer sur une frontière nouvelle. En outre, sa présence aux côtés de sa femme rassurait celle à qui l'agitation de la campagne présidentielle ne disait rien qui vaille. Enfin, l'opulence créée par l'Hermitage suffisait amplement à subvenir à son train de vie. La dernière expérience malheureuse d'Halcyon montre que contrairement aux dées reçues, la gestion d'une telle entreprise était vouée à bien des aléas face auxquels les hommes se trouvaient parfois bien démunis.

Annexe IV : Poème d'A. Bradstreet

Le poème d'Anne Bradstreet exprime assez précisément les sentiments de Rachel lors des absences de Jackson. Nous le reproduisons ici pour mémoire et comme signe d'une certaine continuité dans les pratiques et les comportements des hommes et des femmes à travers les âges.

My head, my heart, mine eyes, my life, nay, more,
My joy, my magazine of earthly store,
If two be one, as surely thou and I,
How stayest thou there, whilst at Ipswich I lie?
So many steps, head from the heart to severe,
If but a neck, soon should we be together.
I, like the Earth this season, mourn in black,

⁶²⁹ Cité par Jackson dans une lettre à Lewis, le 12 février 1845 : *"Mr. A. Jackson, jnr., believing it an independent fortune is opposed to selling"* (Bassett, VI : 368).

⁶³⁰ En 1855, Junior accusait un déficit de quelque 100 000 dollars (Galloway, 1942 : 335à. En 1856, la dette s'élevait à 48 000 dollars (Bassett, VI : 149n1).

My Sun is gone so far in's zodiac,
 Whom whilst I 'joyed, nor storms, nor frost I felt,
 His warmth such frigid colds did cause to melt;
 My chilled limbs now numbed lie forlorn;
 Return, return, sweet Sol, from Capricorn;
 In this dead time, alas, what can I more
 Than view those fruits which through thy heat I bore?⁶³¹
 Which sweet contentment yield me for a space,
 True living pictures of their father's face.
 O strange effect! now thou art southward gone,
 I weary grow the tedious day so long;
 But when thou northward to me shalt return,
 I wish my Sun may never set, but burn
 Within the Cancer of my glowing breast,
 The welcome house of him my dearest guest.
 Where ever, ever stay, and go not thence,
 Till nature's sad decree shall call thee hence;
 Flesh of thy flesh, bone of thy bone,
 I here, thou there, yet both but one.

— Anne Bradstreet, *"A Letter to her Husband, Absent upon Public Employment"* (Scott & Wishy, 1982 : 103-104).

Annexe V : Iconographie

Il nous a semblé utile de fournir ici quelques pages d'iconographie jacksonienne afin de mettre un visage sur les personnages et les lieux, tout en gardant à l'esprit que la peinture et le dessin ne sont pas la photographie, qu'en ce temps-là, les peintres pouvaient reproduire le visage d'un homme célèbre simplement en se fiant aux descriptions qu'ils pouvaient en lire dans les journaux. Pour limiter l'influence de cette licence artistique, nous avons choisi autant que possible des reproductions d'œuvres exécutées en présence des modèles. Les reproductions exposées dans ces pages sont extraites des quatre sources suivantes :

Horn (1950 : 34) ; James (1938 : passim) ; Moser (II : 323-332) ; Smith (I : passim).

⁶³¹ Rachel n'eut jamais d'enfant, mais la citation vise à évoquer le rapport de la femme au mari absent. Les Jackson adoptèrent un enfant et en élevèrent bien d'autres.

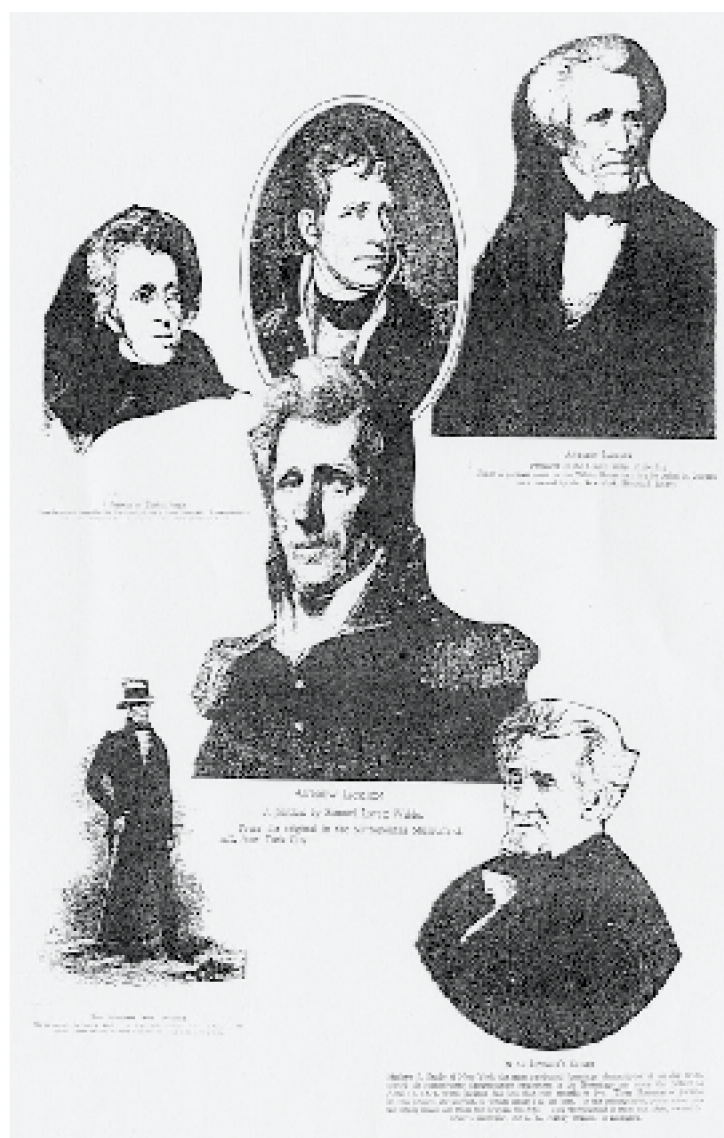


Figure : (p. 565) quelques représentations de Jackson parmi l'imposante masse de tels documents.

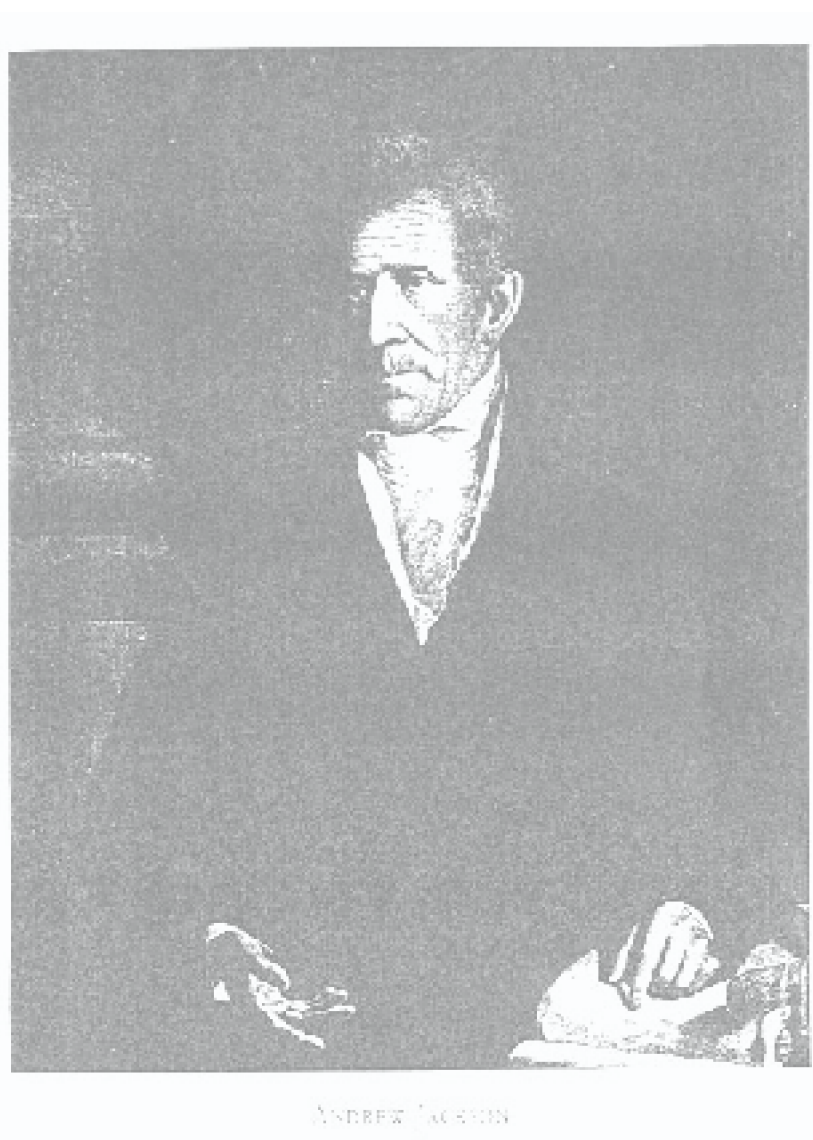




Figure : (p. 567) un regroupement de ces hommes du Tennessee avec qui Jackson entretint des rapports si étroits.



Figure : (p. 568) quelques représentations de Rachel à différentes périodes de sa vie, ainsi qu'une peinture de Junior par Ralph E. W. Earle à qui nous devons la plupart des portraits de famille puisqu'il vécut avec les Jackson de 1818 à 1838, date de sa mort.

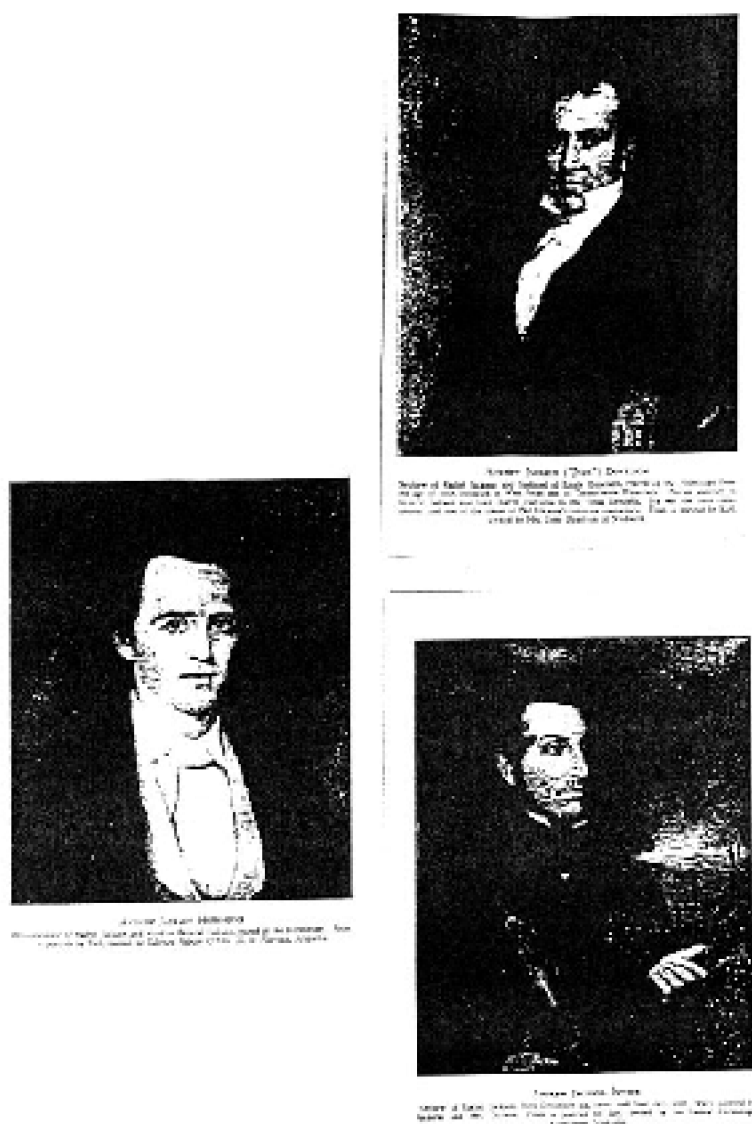


Figure : (p. 569) les 3 Andrew de l'étude IV : Andrew Jackson, Jr., son fils adoptif ; Andrew J. Donelson, son pupille et neveu ; Andrew Jackson Hutchings, son pupille.

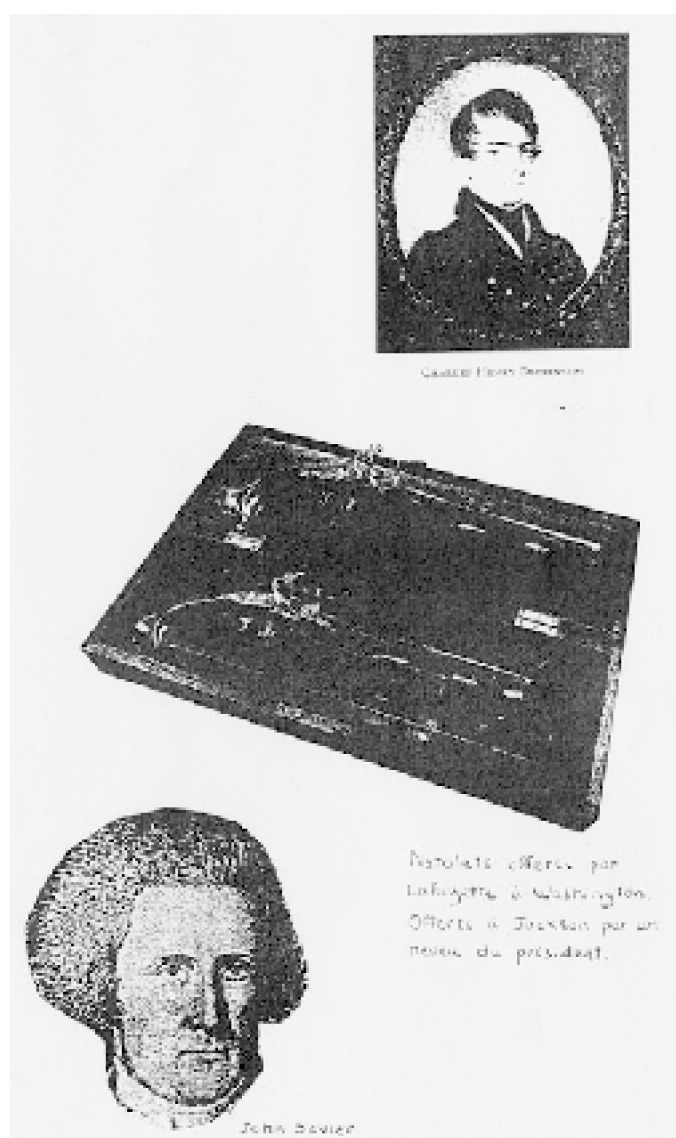


Figure : (p. 570) la pair de pistolets de duel ayant été d'abord offerte à Washington par Lafayette, puis quelque 25 ans plus tard, offerte à Jackson par un neveu du premier président à la suite de la victoire de 1815. Sevier et Dickinson affrontèrent tous deux Jackson en duel, avec des fortunes diverses.

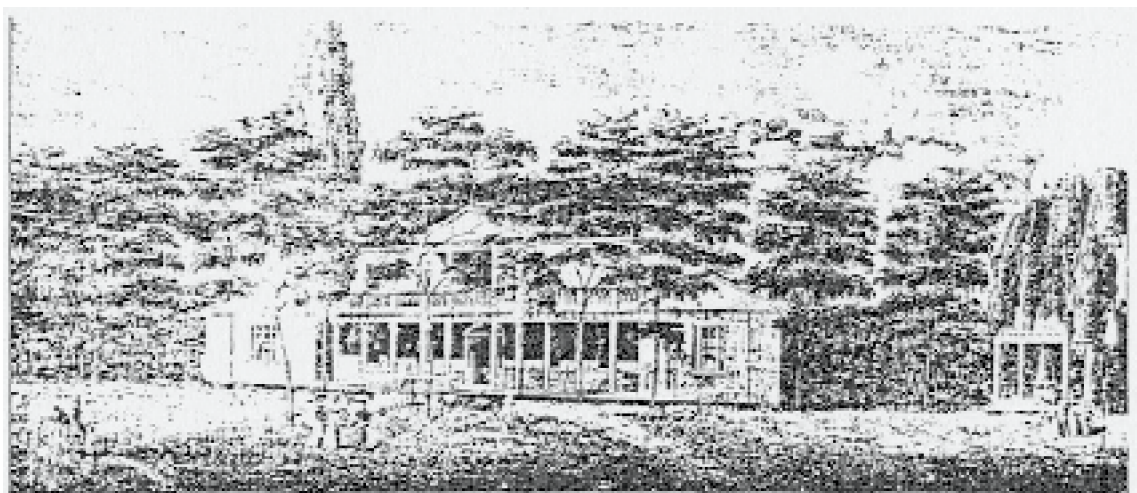


Figures : (p. 571 et 572) les différents aspects de la plantation selon les périodes, ainsi que l'évolution de la maison de Jackson.



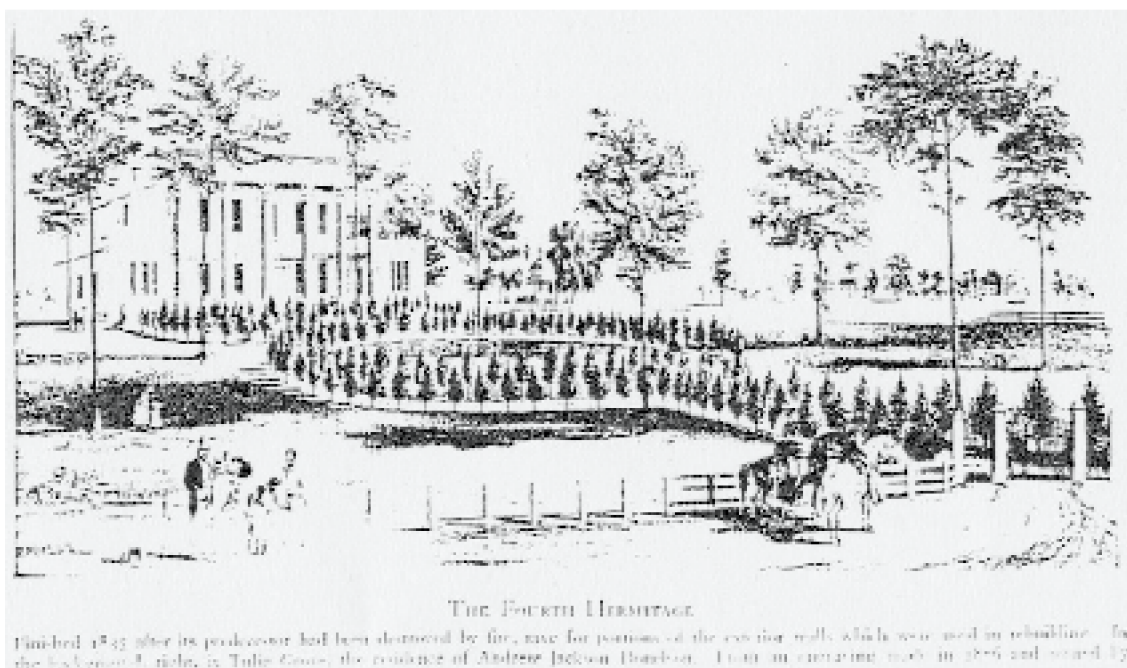
THE SECOND HERMITAGE

Built in 1818 on a site selected by Mrs. Jackson. The structure on the left was General Jackson's office. This representation, from an engraving owned by Emil Edward Hurler, of New York City, was made before Jackson's English gardener had transformed the grounds.



THE THIRD HERMITAGE

Completed 1831, destroyed by fire 1834. This structure represents an extensive remodeling of the second Hermitage which was built in 1818. On the right is Rachel Jackson's tomb. This likeness, reproduced from an engraving in the gallery of the Tennessee Historical Society, Nashville.



THE FOURTH HERMITAGE.

Finished 1785 after its predecessor had been destroyed by fire, save for portions of the exterior walls which were used in rebuilding. In the background, right, is Tulie Grove, the residence of Andrew Jackson Donelson. Taken in engraving made in 1876 and saved by

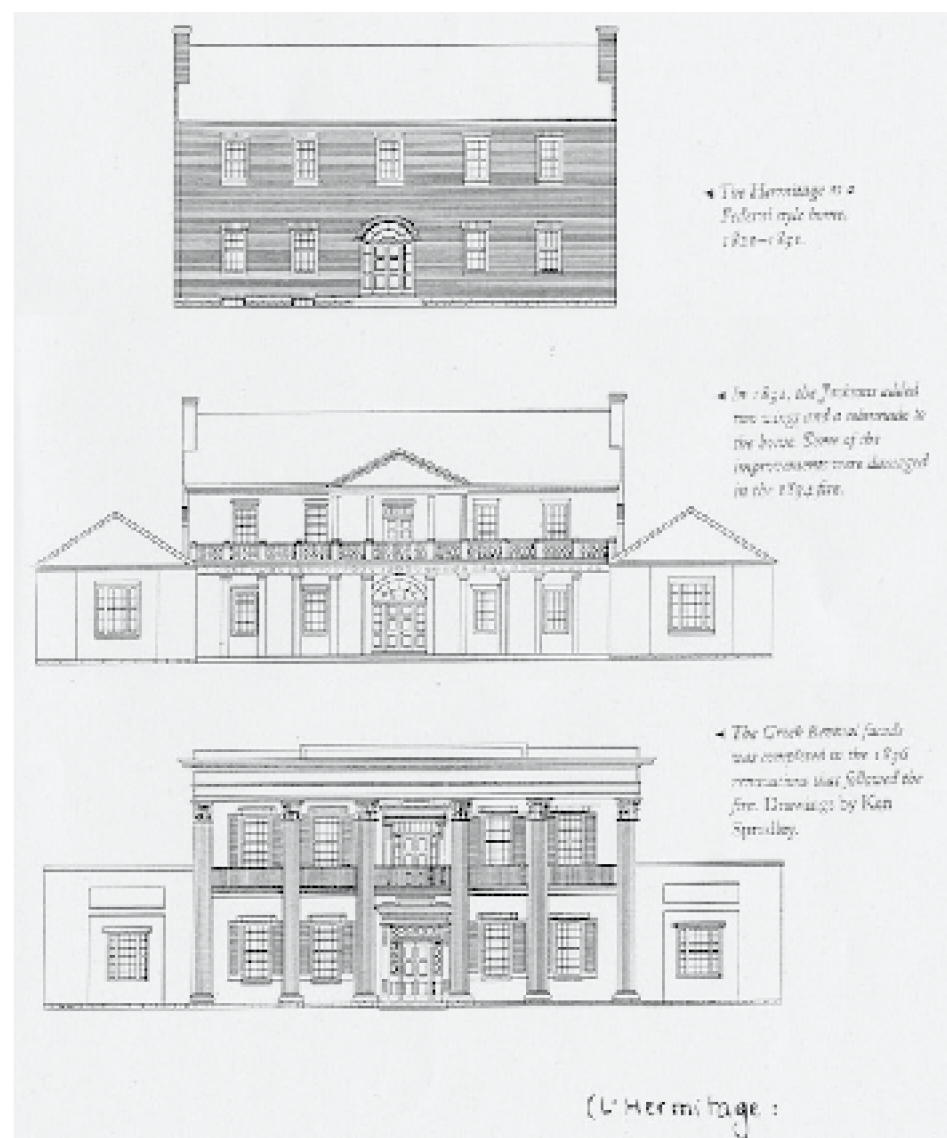




Figure : (p. 573) un portrait d'Alfred, esclave à l'Hermitage, puis gardien du lieu et enfin guide touristique de la propriété jusqu'à sa mort en 1902.

Bibliographie

Pour des raisons de commodité, nous avons adopté la norme MLA pour tous les ouvrages, qu'ils soient de langue anglaise ou française.

La bibliographie est composée de cinq parties ordonnées comme suit :

1.

Andrew Jackson

–

Sources primaires (575)

–

Biographies

–

Articles et ouvrages [personnalité, caractère, rapports familiaux, sociaux, commerciaux, politiques, événements particuliers concernant principalement A. Jackson] (576)

2.

Hermitage (580)

3.

Entourage et relations (membres de la famille, amis, ennemis, relations sociales, économiques, politiques) (581)

4.

Contexte de l'époque (583)

5.

Ouvrages théoriques (595)

Les titres des magazines et journaux les plus fréquemment cités dans la bibliographie ont été réduits à leurs initiales. En voici les codes :

AHM :

American Historical Magazine

AQ :

American Quarterly

ETHSP :

East Tennessee Historical Society Proceedings

JAH :

The Journal of American History

JER :

The Journal of the Early Republic

JMH :

The Journal of Mississippi History

JSH :

The Journal of Southern History

MVHR :

The Mississippi Valley Historical Review

THM :

Tennessee Historical Magazine

THQ :

Tennessee Historical Quarterly

THS :

Tennessee Historical Society

WMQ :

William and Mary Quarterly

ANDREW JACKSON (sources primaires, biographies, articles)

Sources primaires

- Bassett John S. *Correspondence of Andrew Jackson*. vols. Washington. D.C.: Carnegie Institution, 1926-33.
- Bassett John S., "Dunlap-Jackson Correspondence." (n. ed.) *AHM* 9 (1904), 83-104.
- Ely James W. Jr. and Theodore Brown, Jr., eds. *Legal Papers of Andrew Jackson*. Knoxville: U of Tennessee P, 1987.
- Horn Stanley F., ed. "Some Jackson-Overton Correspondence." *THQ*. Vol. 6 n° 2 (June 1947), 61-74.
- "Jackson's Oration at the Tomb of Mary Washington." *AHR*. Vol. IX 3 (July 1904), 77-278.
- Moser Harold D., Sharon MacPherson and Charles F. Bryan, Jr., eds. *The Papers of Andrew Jackson*. Vol. II. Knoxville: U of Tennessee P, 1984.
- Moser Harold D., David R. Hoth, Sharon MacPherson. and John H. Reinbold, eds. *The Papers of Andrew Jackson*. Vol. III. Knoxville: U of Tennessee P, 1991.
- Moser Harold D., David R. Hoth. and George H. Hoemann, eds. *The Papers of Andrew Jackson*. Vol. IV. Knoxville: U of Tennessee P, 1994.
- Moser Harold D., David R. Hoth. and George H. Hoemann, *The Papers of Andrew Jackson*. Vol. V. Knoxville: U of Tennessee P, 1996.
- Moser Harold D., Sharon MacPherson, John H. Reinbold and Daniel Feller, eds. *The Papers of Andrew Jackson: The Guide and Index to the Microfilm Edition*. Wilmington, DE: Scholarly Resources, 1987.
- Smith Sam B. & Harriet Chappell Owsley. eds. *The Papers of Andrew Jackson*. Vol. I. Knoxville: U of Tennessee P, 1980.

Biographies

- Bassett. John S. *The Life of Andrew Jackson*. New York: MacMillan, 1916.
- Curtis James C. *Andrew Jackson and the Search for Vindication*. Boston: Little, Brown, 1976.
- Dusenbury B. M., ed. *Monument to the Memory of General Andrew Jackson: Containing Twenty-five Eulogies and Sermons Delivered on Occasion of his Death*. Philadelphia: Walker & Gillis, 1845.
- Heiskell S. G. *Andrew Jackson and Early Tennessee History*. Illustrated. Nashville: Ambrose Printing Company, 1919.
- James Marquis. *The Life of Andrew Jackson*. Indianapolis: Bobbs-Merrill, 1938.
- Kendall Amos. *Life of Andrew Jackson. private. military. and civil*. New York: Harper, 1843.
- LEE Henry. *A Biography of Andrew Jackson. Late Major-General of the Army of the United States*. présenté par Mark A. Mastromarino. Occasional Pamphlets n° 3. Tennessee Presidents Trusts. Knoxville, 1992.

- Parton James. *Life of Andrew Jackson*, 3 vols. New York: Mason, 1861.
- Reid John and John Eaton. *The Life of Andrew Jackson*. (1817). Frank Lawrence Owsley, Sr., ed. U of Alabama: U.of Alabama P, 1974.
- Remini Robert V. *Andrew Jackson* . New York: First Perennial Library, 1966.
- Remini Robert V. *Andrew Jackson and the Course of American Empire, 1767-1821*. Vol. I. New York: Harper, 1977.
- Remini Robert V. *Andrew Jackson and the Course of American Freedom, 1822-1832*. Vol. II. New York: Harper:, 1981.
- Remini Robert V. *Andrew Jackson and the Course of American Democracy, 1833-1845*. Vol. III. New York: Harper, 1984.

Articles et ouvrages (personnalité, caractère, rapports familiaux, sociaux, commerciaux, politiques, événements particuliers)

- Adams Hewitt D. "Did Jackson disobey Orders?" *South Carolina Historical Association Proceedings*. Knoxville (TN), 1968, 44-50.
- "Andrew Jackson—Farmer." *ACCO Press*. Vol. XV n° 2 (Feb. 1937), 1-8.
- Andrews A. B. "Andrew Jackson the Freemason." *The New Age Magazine*. vol. 9 n° 1 (Jan. 1921), 3-6.
- Barbee David Rankin. "Andrew Jackson and Peggy O'Neale." *THQ*. Vol. XII 2 (June 1953), 37-53.
- Birkner Michael. "The General, the Secretary, and the President: An Episode in the Presidential Campaign of 1828." *THQ*. Vol. XLII n° 3 (Fall 1983), 243-253.
- Brown Thomas. "From Old Hickory to Sly Fox: The Routinization of Charisma in the Early Democratic Party." *JER*. 1 (Fall 1991), 339-370.
- Burke John Emmett. "Andrew Jackson seen by Foreigners." *THS*. Vol. X 1 (March 1951), 23-45.
- Clark John B, Jr. "Andrew Jackson: Firefighter." *THS*. Vol. XIX 2 (June 1960), 62-65.
- Conway David Y. "Jackson's Attitude in the Seminole War." *AHM*. IX 2 (April 1904), 45-152.
- Copeland J. Isaac, ed. "On Tour with President Andrew Jackson." in *Democracy in the Old South. and Other Essays by Fletcher Melvin Green*. Nashville: Vanderbilt UP, 1969, 157-176.
- DeWitt John H. "Andrew Jackson and his Ward, Andrew Jackson Hutchings: A History Hitherto Unpublished." *THM*. Series 2 Vol.1 (Jan. 1931), 82-106.
- Doherty Herbert J. "Andrew Jackson's Cronies in Florida Territorial Politics, with 3 Unpublished Letters to his Cronies." *Florida Historical Quarterly*. vol, 4 n° 1 (July 1955), 3-29.
- Doss Richard B. "Andrew Jackson. Road Builder." *JMH*. Vols. 16-17 (Jan.-Oct, 1954-55), 1-21.

- Ely James W., Jr. "Andrew Jackson as Tennessee State Court Judge, 1798-1804." *THQ*. Vol. XL n° 2 (Summer 1981), 144-157.
- Gardner Frances Tomlinson. "The Gentleman from Tennessee." *Surgery, Gynecology, and Obstetrics*. (March 1949), 405-411.
- Gillig John S. "In the Pursuit of Truth and Honor: The Controversy between Andrew Jackson and John Adair in 1817." *The Wilson Club History Quarterly*. Vol. LVIII 2 (April 1984), 177-201.
- Goff Reda C. "A Physical Profile of Andrew Jackson." *THQ*. Vol. XXVIII n° 4 (Winter 1969), 287-309.
- Goodpasture A. V. "Genesis of the Jackson-Sevier Feud." *AHR*. Vol. V 2 (April 1900), 115.
- Hart Charles Henry. "Life Portraits of Andrew Jackson." *McClure's Magazine*. Vol. IX (May-Oct. 1897), 795-804.
- Hay Robert P. "And Ten Dollars Extra, for Every Hundred Lashes Will Give Him, to the Amount of Three Hundred': A Note on Andrew Jackson's Runaway Slave Ad of 1804, and on the Historian's Use of Evidence." *THQ*. Vol. XXXVI n° 4 (Winter 1977), 468-478.
- Hickey Donald R. "Andrew Jackson and the Army Haircut: Individual Rights vs. Military Discipline." *THQ*. Vol. XXXV n°4 (Winter 1976), 65-75.
- Jackson Carlton. "The Internal Improvement Vetoes of Andrew Jackson." *THQ*. XXV 3 (Fall 1966), 261-279.
- Klingberg Frank J. "The Americanism of Andrew Jackson." *South Atlantic Quarterly*. 1 (April 1922), 127-143.
- Klingberg Frank J. and Andrew Jackson. IV. "Personal Traits of President Andrew Jackson." *The Historical Outlook*. Vol. XIV 1 (Jan. 1923), 10-14.
- Kupfer Barbara S. "A Presidential Patron of the Sport of Kings: Andrew Jackson." *THQ*. Vol. 9 n° 3 (Fall 1970), 243-255.
- Lamb Martha J. "The Character of Andrew Jackson." *Magazine of American History*. Vol. XIII n° 2 (Jan.-June 1885), 161-172.
- Laska Lewis L. "'The Dam'st Situation Ever Man Was Placed In': Andrew Jackson, David Allison, and the Frontier Economy of 1795-96." *THQ*. Vol. 4 n° 4 (Winter 1995), 336-347.
- Laska Lewis L. and Charles Rolen. "Tennessee's First Financial Statement: Jackson's Store, 1795." *Tennessee CPA*. July-Aug. 1993.
- Latner Lorman L. *Andrew Jackson and his Lieutenants: A Study in Political Culture*. Contributions in American History. n° 176. Wesport: Greenwood, 1997.
- Latner Richard B. "The Kitchen Cabinet and Andrew Jackson's Advisory System." *JAH*. Vol. 5 n° 2 (sept. 1978), 367-388.
- Latner Richard B. "The Eaton Affair Reconsidered." *THQ*. Vol. XXXVI n° 3 (Fall 1977), 330-351.
- Lawrence Rachel Jackson. "Andrew Jackson at Home; Reminiscences by his Granddaughter Rachel Jackson Lawrence." *McClure's Magazine*. Vol. IX

- (May-Oct. 1897), 792-794.
- Lionberger I. H. "Andrew Jackson. Lawyer." *St. Louis Law Review*. 2 (1920), 72-79.
- McBride Robert M. "Andrew Jackson and the Bank of the United States, a Footnote." *THQ*. Vol. XXI, (Septembre 1962), 377-378.
- Moore Maureen T. "Andrew Jackson: 'Pretty Near a 'Treason' to Call *Him* Doctor!'" *The New England Quarterly*. Vol. LXII 3 (1989), 424-435.
- Morris Richard B. "Andrew Jackson Strikebreaker." *AHR*. Vol. LV 1 (Oct. 1949), 54-68.
- Moser Harold D. "'An Unsavory Mess': The History of the Papers of Andrew Jackson after 1945." unpublished. n.d. Knoxville (TN). 1992.
- Owsley Harriet Chappell. "Andrew Jackson and His Ward, Andrew Jackson Donelson." *THQ*. Vol. XLI n° 2 (Summer 1982), 124-139.
- Parks Joseph H. "Letter Describes Andrew Jackson's Last Hours." *THQ*. Vol. n° 2 (June 1947), 176-178.
- Quinn Yancey M. Jr. "Jackson's Military Road." *JMH*. Vol. 1 n° 4 (Nov. 1979), 335-350.
- Rank James B. "Andrew Jackson and the Burr Conspiracy." *THM*. Series II. Vol. I, 17-28.
- Read Allen Walker. "Could Andrew Jackson Spell?." *American Speech*. Vol. 38 n° 3 (Oct. 1963), 188-195.
- Remini Robert V. *The Election of Andrew Jackson*. Philadelphia: Lippincott, 1963.
- Remini Robert V. "The Final Days and Hours in the Life of Andrew Jackson." *THQ*. Vol. XXXIX n° 2 (Summer 1980), 167-177.
- Remini Robert V. *The Legacy of Andrew Jackson: Essays on Democracy. Indian Removal. and Slavery*. Baton Rouge: Louisiana State UP, 1988.
- Remini Robert V. "Andrew Jackson Takes an Oath of Allegiance to Spain." *THQ*. Vol. 54 n° 1 (Spring 1995), 2-15.
- Rice Turner. "Andrew Jackson and His Northwest Alabama Interests." *Journal of Muscle Shoals History*, (1975), 3-12.
- Remini Robert V. "The Cypress Land Company: A Dream of Empire." *idem*, 21-35.
- Rogin Michael. *Fathers and children: Andrew Jackson and the subjugation of the American Indian*. New York: Knopf, 1975.
- Satz Ronald N. "Remini's Andrew Jackson (1767-1821): Jackson and the Indians." *THQ*. Vol. XXXVIII n° 2 (Summer 1979), 158-166.
- Sellers Charles Griers, Jr. "Andrew Jackson vs. the Historians." *MVHS*. Vol. XLIV 4 (March 1958), 615-634.
- Simpson Robert et Carole. "Andrew Jackson's Historic Pistols." *The Gun Report* (Jan. 1985), 16-19; "A Pair of Pistols 'of French Origin'." *The Gun Report* (Feb. 1985), 16-20.
- Smith Culver C. "Andrew Jackson Post-Obitum." *THQ*. Vol. IV 3 (Sept. 1945), 194-221.
- Somit Albert. "Andrew Jackson as Administrator." *Public Administration Review*. Vol. VIII 3 (Summer 1948), 188-196.
- Somit Albert. "Andrew Jackson: Legend and Reality." *THQ*. Vol. VII 4 (Dec. 1948),

291-313.

Somit Albert. "Andrew Jackson as Political Theorist." *THQ*. Vol. VIII 2 (March 1949), 99-126.

Stenberg Richard R. "The Jefferson Birthday Dinner, 1830." *JSH*. IV 3 (Sept. 1938), 37-43.

Tilly Bette B. "The Jackson-Dinsmoor Feud: a Paradox in a Minor Key." *JMH*. Vol. 39 (1977), 117-131.

Walker Arda S. "Andrew Jackson Planter." *ETHSP*. n° 15 (1943), 19-34.

Walker Arda S. "The Educational Training and Views of Andrew Jackson." *ETHSP*. n° 16 (1944), 22-29.

Wallace Anthony F.C. *The Long, Bitter Trail: Andrew Jackson and the Indians*. New York: Hill and Wang, 1992.

Ward John William. *Andrew Jackson—Symbol for an Age* (1953). London: Oxford UP, 1972-4.

L'Hermitage

Anderson Mary F. "Jackson's Hermitage: An Intimate Record of its Builders." *Americana Illustrated*. XXVI 4 (1932), 502-15.

Arnold James E. "The Hermitage Church." *THQ*. Vol. XXVIII n° 2 (Summer 1969), 113-125.

Brigance Fred W. "The Hermitage Tomb: Its Construction and Preservation." *THQ*. Vol. XLI n° 4 (Winter 1982), 326-337.

Brigance Fred W. "Historical Background of the First Hermitage". in *An Archeological and Historical Assessment of the First Hermitage*. Ed. Samuel D.Smith. 1976 (voir infra), 7-92.

Caldwell Mary French. *Andrew Jackson's Hermitage. The Story of a Home in the Tennessee Blue-Grass Region, Which, from Pioneer Log Cabin to Ante-bellum Mansion, Furnished the Background of "Old Hickory's" Dramatic and Colorful Life*. Nashville: Ladies' Hermitage Association, 1933.

Donelson Bettie H. "Hermitage Chuch". Knoxville. s.d. [texte dactylographié. Provient de la Division des Manuscrits de la Bibliothèque du Congrès. n° 68-42. Copie dans les archives du *Andrew Jackson Papers Project*]

Horn Stanley F. *The Hermitage. Home of Old Hickory*. New York: Greenberg, 1950.

Hudson Patricia L. "Restoration at Old Hickory's House." *Americana*. Vol. 17 n° 6 (Jan.-Feb. 1990), 32-38.

Huntwell Jeffrey. "Halcyon". Knoxville. TN. s.d., 64 pp. [texte dactylographié. non publié. Archives du *Andrew Jackson Papers Project*]

Kemper Alan. *Decorative Arts of the Hermitage*. The Ladies Hermitage Association.

- Nashville: Building Conservation Technology, 1983.
- McKee Larry. "Summary Report of the 1990 Hermitage Field Quarter Excavation." *Tennessee Anthropological Association Newsletter*. Vol. 6 n° 1 (Jan.-Feb. 1991).
- McKee Larry. "The Ideals and Realities Behind the Design and Use of 19th Century Virginia Slave Cabins." in *The Art and Mystery of Historical Archeology. Essays in Honor of James Deertz*. Eds Anne Elizabeth Yentsch et Mary C. Beaudry. Ann Arbor: CRC, 1992.
- McKee Larry. Victor P. Hood. Sharon Macpherson. "Reinterpreting the Construction History of the Service Area of the Hermitage Mansion." in *Text-Aided Archeology*. Ed. Barbara J. Little. Ann Arbor: CRC, 1992.
- Monroe Lynn Lewis. "The Hermitage." *Early American Life*, 18 (3), 1987, 1-65/82-84.
- Smith Samuel D. *An Archeological and Historical Assessment of the First Hermitage*. Research Series n°2. Tennessee Department of Conservation, 1976.
- Smith Samuel D. "A Structural Investigation and Recording of the Hermitage Tomb." Division of Archaeology. Tennessee Department of Conservation. Sept. 1976. [texte dactylographié déposé à l'Hermitage (Nashville). Extrait des archives du *Andrew Jackson Papers Project*]
- Trescott Jerry. sans titre. texte dactylographié portant sur l'Hermitage. non publié. Knoxville (TN), 1981.[Archives du *Andrew Jackson Papers Project*.

Entourage et relations (membres de la famille, amis, ennemis, relations sociales, économiques, politiques)

- Boom Aaron M. "John Coffee. Citizen Soldier." *THQ*. Vol. XXII 3 (Sept. 1963), 223-237.
- Brinkerhoff Roeliff. *Recollections of a Lifetime*. Cincinnati: Robert Clarke, 1900.
- Bryan Charles Faulkner. Jr. "The Prodigal Nephew: Andrew Jackson Donelson and the Eaton Affair." *ETHSP*, 50 (1978), 91-112.
- Burke Pauline Wilcox. *Emily Donelson of Tennessee*. Richmond. Va.: Garrett and Massie, 1941.
- Caldwell Mary French. *General Jackson's Lady: A Story of the Life and Times of Rachel Donelson Jackson. Beloved Wife of General Andrew Jackson. Seventh President of the United States*. Nashville (TN), 1936.
- Chambers William N.. "Thomas Hart Benton in Tennessee, 1801-1812." *THQ*. Vol. VIII 4 (Dec. 1949), 291-331.
- Chappell Gordon T. "The Life and Activities of General John Coffee." *THQ*. Vol. I 2 (June 1942), 125-146.
- Clifton Frances. "John Overton as Andrew Jackson's Friend." *THQ*. Vol. XI 2 (March 1952), 23-40.
- Crabb Alfred Leland. "James Priestley Pioneer Schoolmaster." *THQ*. Vol. XII 2

- (June 1953), 129-134.
- Crockett David. *A Narrative of the Life of David Crockett* (1834). Joseph Arpad, ed. New Haven: College & University P, 1972.
- Downing Marvin. "An Admiring Nephew-in-law: John Christmas MacLemore and his Relationship to 'Uncle' Andrew Jackson." *West Tennessee Historical Society Papers*, 44 (1990), 38-47.
- Downing Marvin. "John Christmas McLemore: 19th Century Land Speculator." *THQ*. XLII, 3 (Fall 1983), 254-265.
- The American Earls: Ralph Earl. James Earl. R. E. W. Earl*. The William Benton Museum of Art. U of Connecticut. Oct. 14-Nov. 12, 1972.
- Galloway Linda B. "Andrew Jackson. Jr." *THQ*. Vol. IX n° 3 (Sept. 1950), 95-216; n° 4 (Dec. 1950), 306-343.
- Gawalt Gerald W. "James Monroe, Presidential Planter." *The Virginia Magazine of History and Biography*. Vol. 101 n° 2 (April 1993), 494-515.
- Hamer Marguerite B. "John Rhea of Tennessee." *ETHSP*. 4 (1932), 35-44.
- Hamer Philip M., ed. "Letters of Governor William Blount." *ETHSP*. 4 (1932), 122-137.
- Harkins John E. "Newton Cannon, Jackson Nemesis." *THQ*. Vol. XLIII n° 4 (Winter 1984), 355-375.
- Hay Robert P. "John Fitzgerald: Presidential Image-Maker for Andrew Jackson in 1823." *THQ*. Vol. XLII n° 2 (Summer 1983), 138-150.
- Hay Robert P. "The Case for Andrew Jackson in 1824: Eaton's *Wyoming Letters*." *THQ*. Vol. XXIX n° 2 (Summer 1972), 170-186.
- Hay Thomas Robson et U. R. Werner. *The Admirable Trumpeter: A Biography of General James Wilkinson*. New York: Garden City, 1941.
- Henderson Archibald. "Richard Henderson: The Authorship of the Cumberland Compact and the Founding of Nashville." *THM*. vol, n° 3 (Sept. 1916), 155-174.
- Kegley Tracy M. "James White Stephenson: Teacher of Andrew Jackson." *THQ*. Vol. VII 1 (March 1948), 38-51.
- Lewis Maj. E. C. "James Robertson, Nashville's Founder." *AHM*. Vol. VIII 3 (July 1903), 285-302.
- Lowe Gabriel L., Jr. "John Henry Eaton, Jackson's Campaign Manager." *THQ*. Vol. XI 2 (June 1952), 99-147.
- Marszalek John F. "The Eaton Affair: Society and Politics." *THQ*. Vol. 5 n° 1 (Spring 1996), 6-19.
- Nevin David. "Peggy Eaton and the Petticoat War." *Smithsonian*. Vol. 3 n° 2 (May 1992), 84-99.
- Owsley Harriet Chappell. "The Marriages of Rachel Donelson." *THQ*. Vol. 6 n° 4 (Winter 1977), 479-492.
- Paschal Herbert R., Jr. "Historical Note: George Bancroft Interviews Jackson, 1836." *THQ*. Vol. XLI n° 4 (Winter 1982), 380-382.
- Paulding William I. *Literary Life of James Kirke Paulding*. New York, 1867.

- Pearce Mrs John Newton. "Colonel Thomas Butler and General Wilkinson's 'Roundhead Order'." anon.. *Pennsylvania Magazine of History and Biography*. Vol. 7 (1893).
- Phillips Leon. *That Eaton Woman: In Defense of Peggy O'Neale Eaton*. Barre, Mass.: Barre Publishing, 1974.
- Reeves Charles M., Jr. "Donelson Genealogy. Descendants of John Donelson and Catherine Davies." Knoxville (TN). [document non publié. Archives du *Andrew Jackson Papers Project*].
- Satterfield Robert Beeler. *Andrew Jackson Donelson: A Moderate Nationalist Jacksonian*. diss. Baltimore: Johns Hopkins U, 1961.
- Stickley Julia Ward. "Catholic Ceremonies in the White House, 1832-1833: Andrew Jackson's Forgotten Ward, Mary Lewis." *Catholic Historical Review*. Vol. 1 (July 1965), 192-198.
- V.L.C. "Silas Dinsmoor, Not Dinsmore." *Dartmouth College Library Bulletin*. XV (Nov. 1974), 23-32.
- Walker Arda S. "John Eaton. Apostate." *ETHSP*. n° 24 (1952), 27-43.
- Weymouth Jordan T. "The Public Career of George Washington Campbell." *ETHSP*, 10 (1938), 3-18.
- Wilcox Mary Emily Donelson. "Andrew Jackson Donelson: Hero and Stateman." [texte non publié. Archives du *Andrew Jackson Papers Project*]
- Williams Samuel C. "George Farragut." *ETHSP*. (1929), 77-94.
- Williams ed. *Phillip Vickers Fithian: Journal and Letters*. Princeton: The University Library, 1900.
- Wills Garry. *Cincinnatus: George Washington and the Enlightenment*. Garden City, NY: Doubleday, 1984.

Contexte de l'époque (Ouvrages généraux, Sud, Tennessee, plantation et planteurs [famille, communauté], esclavage, éducation)

- Abernethy Thomas Perkins. *The Formative Period in Alabama, 1815-1828* (1922), 1990.
- Abernethy Thomas Perkins. "The Political Geography of Southern Jacksonism." *ETHSP*. 3 (1931), 35-41.
- Abernethy Thomas Perkins. *From Frontier to Plantation: A Study in Frontier Democracy*. Chapel Hill: U of North Carolina P, 1932.
- Ahearn Marie L. *The Rhetoric of War: Training Day, the Militia, and the Military Sermon*. New York: Greenwood, 1989.

- Anderson James Douglas. *Making the American Thoroughbred. especially in Tennessee. including Reminiscences of the Turf. by Bailie Payton*. Norwood (Mass.): Plimpton, 1916.
- Arnow Harriette Simpson. "The Pioneer Farmer and his Crops in the Cumberland Region." *THQ*. Vol. XIX 4 (Dec. 1960), 291-327.
- Bacon H. Phillip. "Nashville's Trade at the Beginning of the 19th Century." *THQ*. Vol.X 1 (March 1956), 30-38.
- Bailyn Bernard. *The Ideological Origins of the American Revolution* (1967). Cambridge: Harvard UP, 1992.
- Baines Edward. *History of the Cotton Manufacture in Great Britain* (1835), 2nd ed. Londres: Frank Cass, 1966.
- Barker Charles A. *American Convictions: Cycles of Public Thought, 1600-1850*. Philadelphia: J.B. Lippincott, 1970.
- Barnhart John D. "The Tennessee Constitution of 1796: A Product of the Old West." *JSH*. Vol. IX 4 (Nov. 1943), 532-548.
- Basch Norma. "Marriage, Morals, and Politics in the Elections of 1828." *JAH*. Vol. 80 n° 3 (Dec. 1993), 890-918.
- Bassett John S., ed. "Some Unpublished Letters of Nathaniel Macon." *Historical Papers*. Durham. (NC): The Historical Society of Trinity College, n.d.
- Blake Russell Lindley. *Ties of Intimacy: Social Values and Personal Relationship of Antebellum Slaveholders*. diss. U of Michigan, 1978.
- Blassingame John W. *The Slave Community: Plantation Life in the Antebellum South* (1972). New York: OUP, 1979.
- Boller Paul F., Jr. "Religion and the U.S. Presidency." *The Journal of Church and State*. Vol. 1 n° 1 (Winter 1979), 5-21.
- Boorstin Daniel J. *The Lost World of Thomas Jefferson* (1948). Chicago: U of Chicago P, 1993.
- Braden Guy B. "The Colberts and the Chicasaw Nation." 2 parts. *THQ*. Vol. XVII, (Sept. 1958), 222-249; Vol. XVII 4 (Dec. 1958), 319-335.
- Breen T. H. "Horses and Gentlemen: The Cultural Significance of Gambling among the Gentry of Virginia." *WMQ*, 3rd series. Vol. XXXIV n° 2 (April 1977), 239-257.
- Bretz Julian P. "Early Land Communication with the Lower Mississippi Valley." *MVHR*. Vol. XIII n° 1 (June 1926), 3-29.
- Bridges William E. "Family Patterns and Social Values in America, 1825-1875." *AQ*. XVII 1 (Spring 1965), 3-11.
- Broer Jill. "William Blount: Governor of the Southwest Territory (Tennessee), 1790-1796." in *Governors of Tennessee. I: 1790-1835*. Charles W. Crawford ed. Memphis: Memphis State UP, 1979, 1-30.
- Brown John P. "Cherokee Removal: an Unnecessary Tragedy." *ETHSP* 1 (1939), 11-19.
- Burns Frank. *Davidson County*. Tennessee County History Series. Robert B. Jones, ed. Memphis. Memphis State UP, 1989.

- Burton Orville V. *In My Father's House are Many Mansions: Family and Community in Edgefield, South Carolina*. Chapel Hill: U of North Carolina P, 1985.
- Burton Orville V. and Robert C. McMath. Jr., eds. *Class, Conflict, and Consensus: Antebellum Southern Community Studies*. Contributions in American History. Number 96. Wesport (Ct): Greenwood, 1982.
- Caldwell Mary French. *Tennessee, The Dangerous Example: Watauga to 1849*. Nashville: Aurora, 1974.
- Cash W. J. *The Mind of the South*. New York: Vintage, 1941.
- Cashin Joan E. "The Structure of Antebellum Planter Families: 'The Ties that Bound us Was Strong'." *JSH*. Vol. LVI 1 (Feb. 1990), 55-70.
- Cashin Joan E. *A Family Venture: Men and Women on the Southern Frontier*. New York: OUP, 1991.
- Cassity Michael J. "Slaves. Families. and 'Living Spaces': A Note on Evidence and Historical Context". *Southern Studies*. Vol. XVII n° 2 (Summer 1978), 209-215.
- Censer Jane Turner. *North Carolina Planters and Their Children, 1800-1860*. Baton-Rouge: Louisiana State UP, 1984.
- Censer Jane Turner. "'Smiling Through Her Tears': Ante-Bellum Southern Women and Divorce." in *Domestic Relations and Law*, 2nd part of *History of Women in the United States; Historical Articles on Women's Lives and Activities*. Ed. Nancy F. Scott. New York: K. G. Saur, 1992. 34-55.
- Censer Jane Turner. "Planters and the Southern Community: A Review Essay." *The Virginia Magazine of History and Biography*. Vol. 4 4 (Oct. 1986), 387-408.
- Chaplin Joyce E. "Creating a Cotton South in Georgia and South Carolina, 1760-1815." *JSH*. Vol. LVII 2 (May 1991), 171-200.
- Clark Thomas D. *Frontier America* (1959). New York: Charles Scribner's, 1969.
- Clinton Catherine. *The Plantation Mistress: Woman's World in the Old South*. New York: Pantheon, 1982.
- Cook William C. "The Early Iconography of the Battue of New Orleans, 1815-1819." *THQ*. Vol. XLVIII n° 4 (Winter 1989), 218-237.
- Copeland J. Isaac. "The Tutor in the Ante-bellum South." *The Proceedings of the South Carolina Historical Association*. (1965), 36-47.
- Cress Lawrence Delbert. *Citizens in Arms: The Army and the Militia in American Society to the War of 1812*. Chapel Hill: U of North Carolina P, 1982.
- Crowther Edward R. "Antebellum Community Support for Judson and Howard Colleges." *The Alabama Review*. Vol. XLIV 1 (Jan. 1991), 17-35.
- Curtin Philip D. *The Rise and Fall of the Plantation Complex: Essays in Atlantic History*. Cambridge: Cambridge UP, 1990.
- De Forest Elizabeth Kellam. *The Gardens and Grounds at Mount Vernon: How George Washington Planned and Planted Them*. Mt. Vernon: The Mt. Vernon Ladies Association of the Union, 1982.
- Doak H. M. "The Development of Education in Tennessee." *AHM*. VIII (1903), 64-90.
- Dulce Berton et Edwaed J. Richter. *Religion and the Presidency: A Recurring American*

- Problem*. New York: Macmillan, 1962.
- Durham Walter T. "The Southwest and Northwest Territories: A Comparison, 1787-1796." *THQ*. Vol. 9 n° 3 (Fall 1990), 188-196.
- Eaton Clement. "Southern Senators and the Right of Instruction, 1789-1860." *JSH*. Vol. XVIII 3 (Aug. 1952), 303-319.
- Ellworth Lucius F., ed. *The Americanization of the Gulf Coast, 1803-1850*. Pensacola: Historic Pensacola Preservation Board, 1972.
- Faust Drew Gilpin. *The Ideology of Slavery: Proslavery Thought in the Antebellum South*. Baton Rouge: Louisiana State UP, 1981.
- Faust Drew Gilpin. *Southern Stories: Slaveholders in War and Peace*. Columbia: U of Missouri, 1992.
- Feller Daniel. *The Jacksonian Promise: America, 1815-1840*. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1995.
- Feller Daniel. *The Public Lands in Jacksonian Politics*. Madison: U of Wisconsin P, 1984.
- Ferling John E. *A Wilderness of Miseries: War and Warriors in Early America*. Westport, Ct: Greenwood, 1980.
- Fisher David H. *Albion's Seed: Four British Folkways in America*. New York: OUP, 1989.
- Folmsbee Stanley J. "Blount College and East Tennessee College, 1794-1840: The First Predecessors of the University of Tennessee." *ETHSP*. 7 (1945), 22-50.
- Folmsbee Stanley J, Robert E. Corlew, Enoch L. Mitchell. *Tennessee: A Short History* (1969). Knoxville: U of Tennessee P, 1972.
- Formisano Ronald P. "The Deferential-Participant Politics: The Early Republic's Political Culture, 1789-1840." *The American Political Science Review*. Vol. LXVIII 2 (June 1974), 473-487.
- Fox-Genovese Elizabeth. *Within the Plantation Household: Black and White Women of the Old South*. Chapel Hill: U of North Carolina P, 1988.
- Fox-Genovese Elizabeth. "Antebellum Southern Households: A New Perspective on a Familiar Question." in *Household Constitution and Family Relationship*, 2nd part of *History of Women in the United States; Historical Articles on Women's Lives and Activities*. Ed. Nancy F. Scott. New York: K. G. Saur, 1992. 111-149.
- Franklin John H. et Loren Schweninger. *Runaway Slaves. Rebels on the Plantation*. New York: OUP, 1999.
- Fraser John. *America and the Patterns of Chivalry*. Cambridge: Cambridge UP, 1982.
- Frazer Jr., Walter J., R. Frank Saunders, and Jon L. Wakelyn. *The Web of Southern Social Relations*. Athens: U of Georgia P, 1985.
- Frizzell John. *Proceedings of the M. W. Grand Lodge. F. & A. M. of the State of Tennessee, from its Organization*. Vol. I, 1813-1847. Nashville: Southern Methodist Publishing House, 1873.
- Gammon Jr. S. R. *The Presidential Campaign of 1832*. Baltimore, 1922.
- Gara Larry, ed. "A New Englander's View of Plantation Life: Letters of Edwin Hall to

- Cyrus Woodman, 1837." *JSH*. Vol. XVIII (Feb.-Nov. 1952), 343-354.
- Gauthier Michel. *Le Sud des États-Unis dans les relations de voyage britanniques (1783-1837)*. thèse de doctorat (95/BOR3/0042). univ. Bordeaux 3, 1268 pp, 1995.
- Genovese Eugene. *Roll. Jordan. Roll: The World the Slaves Made*. New York: Random, 1974.
- Genovese Eugene. "The Significance of the Slave Plantation for Southern Economic Development." *JSH*. Vol. XXVIII n° 4 (Nov. 1962), 422-437.
- Goldman Perry M. "Political Rhetoric in the Age of Jackson." *THS*. XXIX 4 (Winter 1970), 360-371.
- Goodheart Lawrence B. Neil Hanks. and Elizabeth Johnson. "'An Act for the Relief of Females...': Divorce and the Changing Legal Status of Women in Tennessee, 1796-1860." parts I & II. in *Domestic Relations and Law*, 3rd part of *History of Women in the United States; Historical Articles on Women's Lives and Activities*. Ed. Nancy F. Scott. New York: K. G. Saur, 1992, 90-116.
- Goodstein Anita Shafer. *Nashville, 1780-1860: From Frontier to City*. Gainesville: U of Florida P, 1989.
- Grund Francis G. *Aristocracy in America: from the Sketchbook of a German Nobleman (1839)*. New York: Harper, 1959.
- Guild J. O. *Old Times in Tennessee, with Historical, Personal, and Political Scraps and Sketches (1878)*. Nashville: Tavel, Eastman & Howell, 1995.
- Hagler D. Harland. "The Ideal Woman in the Antebellum South: Lady or Farmwife." *JSH*. Vol. XLVI n° 3 (Aug. 1980), 405-418.
- Hamer Philip M. "A Muster Roll of Captain Jacob Tipton's company in St. Clair's Campaign." *ETHSP*, 3 (1931), 150-153.
- Hamilton William B. "The Southwestern Frontier, 1795-1817: An Essay in Social History." *JSH*. Vol. X (Feb.-Nov. 1944), 389-403.
- Heffer Jean. *L'union en péril: la démocratie et l'esclavage (1829-1865)*. in "Histoire Documentaire des États-Unis". t. 4. Nancy : PUN, 1987.
- Henderson Archibald. *The Conquest of the Old Southwest. The Romantic History of the Early Pioneers into Virginia, The Carolinas, Tennessee, and Kentucky, 1740-1790*. New York: The Century Co., 1923.
- Henig Gerald S. "The Jacksonian Attitude Towards Abolitionism in the 1830s." *THQ*. Vol. XXVIII n° 1 (Spring 1969), 43-56.
- Hervey John. *Racing in America, 1665-1865*, 2 vols. New York: The Jockey Club, 1944.
- Hilliard Sam B. "Plantations and the molding of the Southern Landscape." in *The Making of the American Landscape (1990)*. Michael P. Conzen, ed. New York: Routledge, 1994.
- Holder Ray, ed. "My Dear Husband: Letters of a Plantation Mistress, Martha Dubose Winans to William Winans, 1834-1844." *JMH*, XLIX 4 (Nov. 1987), 300-320.
- Holland Braun Kathryn E. "The Creek Indians, Blacks, and Slavery." *JSH*. Vol. LVII 4 (Nov. 1991), 601-636.
- Holt Albert C. *The Economic and Social Beginnings of Tennessee*. Diss. George

- Peabody College. Nashville, 1923.
- Horton Paul. "The Culture, Social Structure, and Political Economy of Antebellum Lawrence County, Alabama." *The Alabama Review*. Vol. XLI n° 4 (Oct. 1988), 243-270.
- Hudson Charles M. *Red, White, and Black: Symposium on Indians in the Old South*. Southern Anthropological Society Proceedings. n° 5. Athens: U of Georgia P, 1971.
- Ingraham J. H., ed. *The Sunny South; or, The Southerner at home, Embracing Five Years' Experience of a Northern Governess in the Land of the Sugar and the Cotton* (1860). New York: Negro UP, 1968.
- Jacobs Harriet A. *Incidents in the Life of a Slave Girl. Written by Herself*. (1861). Cambridge: Harvard UP, 1987.
- Jacobs James Ripley. *The Beginnings of the US Army, 1783-1812*. Princeton, 1947.
- Jensen Merrill. *The Founding of a Nation: A History of the American Revolution, 1763-1776*. New York: OUP, 1968.
- Johnson Guion Griffis. "Courtship and Marriage Customs in Ante-bellum North Carolina." *The North Carolina Historical Review*. VIII 4 (Oct. 1931), 384-402.
- Johnson Michael P.. "Planters and Patriarchy: Charleston, 1800-1860." *JSH*. Vol. XLVI n° 3 (Feb. 1980), 45-72.
- Jordan Weymouth T. *Hugh Davis and His Alabama Plantation*. Alabama: U of Alabama P, 1948.
- Jordan Weymouth T. "Cotton Planters' Conventions in the Old South." *JSH*. Vol. XIX 3 (Aug. 1953), 321-345.
- Jordan Weymouth T. "The Management Rules of An Alabama Black Belt Plantation, 1848-1862." *Agricultural History*. Vol. 8 (1944), 54-68.
- Joyner Charles. *Down by the Riverside: A South Carolina Slave Community* (1984). Chicago: U of Illinois P, 1985.
- Kane Joseph Nathan. *Facts about the Presidents: a Compilation of Biographical and Historical Data*. New York: H. W. Wilson, 1959.
- Keller Mark A. "Horse Racing Madness in the Old South—The Sporting Epistles of William J. Minor of Natchez (1837-1860)." *JMH*. Vol. XLVII 3 (Aug. 1985), 165-186.
- Kelsay Isabel Thompson . "The Presidential Campaign of 1828." *ETHSP*. (1933), 69-80.
- Kemble Frances A. *A Journal of Residence on a Georgian Plantation in 1838-1839* (1863). John A. Scott, ed. New York: Knopf, 1961.
- Klein Rachel N. *Unification of a Slave State: The Rise of the Planter Class in the South Carolina Backcountry, 1760-1808*. Chapel Hill: U of North Carolina P, 1990.
- Kohl Lawrence F. *The Politics of Individualism: Parties and the American Character in the Jacksonian Era*. New York: OUP, 1989.
- Kolchin Peter. *American Slavery, 1619-1877* (1993). New York: Penguin, 1995.
- Kotlikoff Laurence J. "Quantitative Description of the New Orleans Slave Market, 1804-1862." in *Without Consent or Contract: The Rise and Fall of American Slavery*. Robert W. Fogel and Stanley L. Engerman. eds.. New York: Norton, 1979.
- Labbe Dolores Egger. "Mothers and Children in Antebellum Louisiana." *Louisiana*

- History*. Vol. XXXIV 2 (Spring 1993), 161-173.
- Lacy Eric Russell. *Antebellum Tennessee: A Documentary History*. Berkeley: McCutchan, 1969.
- Letters of Wyoming to the People of the United States, on the Presidential Election. in Favour of Andrew Jackson*. Philadelphia: S. Simpson and J. Conrad, 1824.
- Lewis Jan. "Domestic Tranquillity and the Management of Emotion Among the Gentry of Pre-Revolutionary Virginia." *WMQ*. XXXIX n°3 (Oct. 1982), 135-149.
- Longaker Richard P. "Was Jackson's Kitchen Cabinet a Cabinet?" *MVHR*. XLIV 1 (June 1957), 94-108.
- Lucas M. Philip. "'To Carry Out Great Fundamental Principles': The Antebellum Southern Political Culture." *JMH*. Vol. XLII 1 (Feb. 1990), 1-22.
- Luttrell Laura E. "A Hundred Years of a Female Academy: The Knoxville Female Academy, 1811-1846; The East Tennessee Female Institute, 1846-1911." *ETHSP*. 7 (1945), 71-83.
- Lynch William O. "The Westward Flow of Southern Colonists before 1861." *JSH*. Vol. IX 3 (Aug. 1943), 303-327.
- Mahon John K. *History of the Militia and the National Guard*. New York: MacMillan, 1983.
- Marshall Park. "The Topographical Beginnings of Nashville." *THM*. Vol. II n° 1 (March 1916), 31-39.
- Marx R. *The Health of the Presidents*. New York: Putnam's, 1960.
- Mathews Donald G. "The Second Great Awakening as an Organizing Process, 1780-1830: An Hypothesis." *AQ*. Vol. XXI 1 (Spring 1969), 22-43.
- Matthews Jean V. *Toward a New Society: American Thought and Culture, 1800-1830*. Boston: Twayne, 1991.
- McClanahan Arch Erwin. *Grand Masters of Tennessee*. s.l., 1975.
- McConnell Roland C. *Negro Troops of Antebellum Louisiana: A History of the Battalion of Free men of Color*. Baton Rouge: Louisiana State UP, 1968.
- McCormick Richard. "The Jacksonian Strategy." *JER*, 10 (1990), 1-17.
- McCown Mary Hardin, ed. "The 'J. Hartsell Memora': The Journal of a Tennessee Captain in the War of 1812." *ETHSP*, 1 (1939), 93-115; 12 (1940), 118-146.
- McGowin N. Floyd. "Some Aspects of the Waning British Influence in the Middle Gulf Region." *THQ*. XVII 2 (July 1958), 131-140.
- McKean Keith F. "Southern Patriarch: A Portrait." *The Virginia Quarterly Review*. Vol. XXXVI n° 3 (Summer 1960), 376-389.
- McMillen Sally G. "Antebellum Southern Fathers and the Health Care of Children." *JSH*. Vol. LX 3 (Aug. 1994), 513-532.
- Meyers Marvin. *The Jacksonian Persuasion: Politics and Belief*. Stanford: Stanford UP, 1957.
- Miles Edwin A. "The First People's Inaugural—1829." *THQ*. Vol. XXXVII n° 3 (Fall 1978), 298-307.

- Miller Lillian B. "Paintings. Sculpture. and the National Character, 1815-1860." *JAH*. Vol. 3 n° 4 (March 1967), 697-707.
- Millett Allan R. and Peter Maslowski. *For the Common Defense: A Military History of the United States of America* (1984). New York: The Free Press, 1994.
- Mills Charles. *The History of Chivalry: Of Knighthood and its Times*, 2 vols. Philadelphia: Carey & Ley, 1826.
- Miyakawa T. Scott. *Protestants and Pioneers: Individualism and Conformity on the American Frontier*. Chicago: U of Chicago P, 1964.
- Moore John Hebron. "Two Documents Relating to Plantation Overseers of the Vicksburg Region, 1831-32." *JMH*. Vols. 16-17 (Jan.-Oct. 1954-1955), 31-36.
- Moore Powell. "The Political Background of the Revolt Against Jackson in Tennessee." *ETHSP*. 4 (1932), 45-66.
- Moss Richard J. "Jacksonian Democracy: A Note on the Origin and Growth of the term." *THQ*. Vol. 34 n° 2 (Summer 1975), 145-153.
- Nelson Selden. "The Tipton Family of Tennessee." *ETHSP*. 1 (1929), 67-76.
- Norton Herman A. *Religion in Tennessee, 1777-1945*. Knoxville: U of Tennessee P, 1981.
- Otto John Solomon. *Cannon's Point Plantation, 1794-1860: Living Conditions and Status Patterns in the Old South*. Orlando: Academic P, 1984.
- Owsley Frank L. "Patterns of Migration and Settlement on the Southern Frontier." *JSH*. Vol. XI 2 (May 1945), 147-176.
- Peacock Virginia Tatnall. *Famous American Belles of the Nineteenth Century*. Philadelphia: J. B. Lippincott, 1901.
- Pearce Mrs John Newton. "The Creation of the President's House." *Records of the Columbia Historical Society of Washington. D. C., 1963-65*. Washington D. C., 1963.
- Pessen Edward. "The Egalitarian Myth and the American Social Reality: Wealth, Reality, and Equality in the 'Era of the Common Man'." *AHR*. LXXVI, (Oct. 1971), 989-1034.
- Pessen Edward. *The Log Cabin Myth*. New Haven: Yale UP, 1984.
- Pessen Edward. *Jacksonian America: Society, personality, and politics* (1969). Chicago: U of Illinois P, 1985
- Phelps Dawson A. "Colbert Ferry." *AHQ*. Vol. 5 n° 3 (Fall 1963), 203-226.
- Phelps Dawson A. "The Chickasaw Agency." *JMH*. 3 (April 1952), 119-137.
- Phifer Edward W. "Slavery in Microcosm: Burke County, North Carolina." *JSH*. Vol. XXVIII n° 2 (May 1962), 137-165.
- Pitcavage Mark. "Ropes of Sand: Territorial Militias, 1801-1812." *JER*, 13 (Winter 1993), 481-500.
- Potter John Mason. *Plots against the Presidents*. New York: Astor House, 1968.
- Quincy Josiah. *Figures of the Past: From the Leaves of Old Journals*. Boston: Roberts Bross, 1883.
- Rankin Robert Stanley. "The Oldest College West of the Alleghanies." *ETHSP*. 1

- (1929), 19-26.
- Rapson Richard L. "The American Child as Seen by British Travelers, 1845-1935." *AQ*. Vol. XVII 3 (Fall 1965), 520-534.
- Ricard Serge et Jean-Pierre Martin, *Une Institution particulière : aspects de l'esclavage aux États-Unis*. Paris: GRENA (U. de Provence), 1986.
- Richards Mary Stovall. "All Our Connections: Kinship, Family Structure, and Dynamics Among White Families in the Mid-Nineteenth Century Central South." *THQ*. Vol. L 3 (Fall 1991), 142-151.
- Ridgway Whitman H. *Community Leadership in Maryland, 1790-1840: A Comparative Analysis of Power in Society*. Chapel Hill: U of North Carolina P, 1979.
- Roberts B. W. C. "Cockfighting: An Early Entertainment in North Carolina." *NCHR*. XLII 3 (Summer 1965), 306-314.
- Rosengarten Théodore. *Tombee: Portrait of a Coton Planter*. New York: William Morrow, 1986.
- Rossignol Marie-Jeanne. "L'arrogance de la jeunesse ? ou comment interpréter les premiers expansionnistes de la jeune république américaine ?" *GRAAT*. n° 15 (avril 1997), 129-143.
- Schlesinger Arthur M., Jr. *The Age of Jackson*. Boston: Little. Brown, 1945.
- Scott Donald M. et Bernard Fishy, eds. *America's Families: A Documentary History*. New York: Harper, 1982.
- Sellers Charles Griers, Jr. "Who Were the Southern Whigs?" *AHR*. LXI 2 (Jan. 1954), 335-346.
- Skolnik Richard, *1803: Jefferson's Decision. The United States purchases Louisiana*. New York: Chelsea House, 1969.
- Smith Culver H. "Propaganda Technique in the Jackson Campaign of 1928." *ETHSP*, (1934), 44-66.
- Smith Margareth Bayard. *The First Forty Years of Washington Society*. Ed. Gaillard Hunt. New York: Charles Scribner's, 1906.
- Smoot Joseph G. "A Presbyterian Minister Calls on Presidential." *THQ*, (Sept. 1962), 287-290.
- Stilgoe John R. *Common Landscape of America, 1580 to 1845*. New Haven: Yale UP, 1982.
- Stowe Steven M. "'The Thing not the Vision': A Woman's Courtship and her Sphere in the Southern Planter Class" (1983). in Household Constitution and Family Relationship, 2nd part of *History of Women in the United States; Historical Articles on Women's Lives and Activities*. Ed. Nancy F. Scott. New York: K. G. Saur, 1992. 77-94.
- Stowe Steven M. *Intimacy and Power in the Old South: Ritual in the Lives of the Planters* (1987). Baltimore: Johns Hopkins UP, 1990.
- Sydnor Charles S. "The Southerner and the Laws." *JSH*. Vol. VI n° 1 (Feb. 1940), 3-22.
- Taylor William R. *Cavalier and Yankee: The Old South and American Character*. New York: George Braziller, 1961.

- Thomas Brian Williams. *Community Among Enslaved African Americans on the Hermitage Plantation, 1820s-1850s*. diss. Binghamton: State U of New York, 1995.
- Thomas Hugh. *The Slave Trade: The History of the Atlantic Slave Trade, 1440-1870*. London: Picador, 1997.
- Tocqueville Alexis de. *De la Démocratie en Amérique* (1835), 2 vol.. Paris: Flammarion, 1981.
- Trollope Frances. *Domestic Manners of the Americans* (1832). New York: Vintage, 1949.
- Truman Major Ben C. *Duelling in America* (1884). Steven Randolph Wood, ed. San Diego: Joseph Tabler, 1992.
- Van Deusen Glyndon G. *The Jacksonian Era, 1828-1848* (1959). New York: Harper, 1966.
- Waterhouse Richard. *A New World Gentry: The Making of a Merchant Class in South Carolina, 1670-1770*. New York: Garland, 1989.
- Watson Harry L. *Jacksonian Politics and Community Conflict: The Emergence of the Second American Party System in Cumberland County, North Carolina*. Baton Rouge: U of Louisiana P, 1981.
- Watson Harry L. "The Age of Jackson." *WMQ*. IX 4 (Fall 1985), 100-135.
- Watson Harry L. *Andrew Jackson vs. Henry Clay: Democracy and Development in Antebellum America* Boston : Bedford/St Martin's, 1998.
- Wayne Michael. "The Reshaping of Plantation Society Revisited." *JMH*. Vol. LIV 4 (Nov. 1992), 333-348.
- Welter Barbara. "The Cult of True Womanhood: 1820-1860." *AQ*. Vol. XVIII 2 (Summer 1966), 150-174.
- Wesson Kenneth R. "Travelers' Accounts of the Southern Character: Antebellum and Early Postbellum Period." *Southern Studies*. Vol. XVII n° 3 (Fall 1978), 305-318.
- Weston Florence. *The Presidential Campaign of 1828*. Washington, 1938.
- Williams Jack K. *Dueling in the Old South: Vignettes of Social History*. College Station: Texas A & M UP, 1980.
- Williams Samuel C., ed. "Executive Journal of Gov. John Sevier." *ETHSP*. (1929), 95-153 ; 2 (1930), 135-149 ; 3 (1931), 154-182 ; 4 (1932), 153-167 ; 5 (1933), 155-177; 6 (1934), 104-128 ; 7 (1935), 129-164.
- Williams Samuel C., ed. "Journal of Events (1825-1873) of David Anderson Deaderick." *ETHSP*. 8 (1936), 121-137; 9 (1937), 93-110.
- Wilson Major L. "The Concept of Time and the Political Dialogue in the United States, 1828-1848." *AQ*. Vol. XIX 4 (Winter 1967), 619-644.
- Wilson Samuel Jr. "The Building Contract for Evergreen Plantation, 1832." *Louisiana History*. Vol. XXXI 4 (Winter 1990), 399-407.
- Wiltse Charles M. *The New Nation, 1800-1845*. New York: Hill & Wang, 1961.
- Winter Donald L. "'Plain Folk' of the Old South Reexamined: Economic Democracy in Tennessee." *JSH*. Vol. LIII 4 (Nov. 1987), 665-686.

- Wise Henry A. *Seven Decades of The Union. The Humanities and Materialism. Illustrated by A Memoir of John Tyler. with Reminiscences of Some of his Great Contemporaries. The Transition State of This Nation—Its Dangers and Its Remedies.* Philadelphia: J. B. Lippicott, 1872.
- Wood Gordon . "The Significance of the Early Republic." *JER*. 8 (Spring 1988), 1-20.
- Wood Gordon . "Ideology and the Origins of Liberal America." *WMQ*. 4 (July 1987), 628-640.
- Wood Kirsten. "Personal Honor and Public Duty in the Eaton Affair." U of Pennsylvania. Dec. 9, 1994. [article de séminaire, version non définitive]
- Wood Peter. "People's Medicine in the Early South." *Southern Exposure*. Vol. VI n° 2 (1978), 50-53.
- Woolverton John F. "Phillip Lindsley and the Cause of Education in the Old Southwest." *THQ*. XIX 1 (1960), 3-22.
- Wyatt-Brown Bertram. "The Antimission Movement in the Jacksonian South: A Study in Regional Folk Culture." *JSH*. Vol. XXXVI 1 (Feb. 1970), 501-529.
- Wyatt-Brown Bertram. *Southern Honor: Ethics & Behavior in the Old South* (1982). New York: OUP, 1983.
- Ziff Larzer. *Writing in the New Nation: Prose, Print, and Politics in the Early United States*. New Haven: Yale UP, 1991.
- Zuckerman Michael. "The Fabrication of Identity in Early America." *WMQ*. Vol. XXXIV n° 2 (April 1977), 183-214.

Ouvrages théoriques

- Bulhof Ilse N. "Johan Huizinga, Ethnographer of the Past: An Analysis of Johan Huizinga's Approach to History." *Clio*. IV 2 (Feb. 1975), 201-224.
- Cuche Denys. *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris : La Découverte, 1996.
- Dauphin Cécile. Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Poublan. *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*. Paris : Albin Michel, 1995.
- Degler Carl N. "The Sociologist as Historian: Riesman's *The Lonely Crowd*." *AQ*. Vol. XV 4 (Winter 1963), 483-497.
- Deleuze Gilles. *Critique et clinique*. Paris : Minuit, 1993.
- Deliège Robert. *Anthropologie de la parenté*. Paris : Armand Colin, 1996.
- Demos John. "The American Family in Past Time." in Household Constitution and Family Relationship, 2nd part of *History of Women in the United States; Historical Articles on Women's Lives and Activities*. Ed. Nancy F. Scott. New York: K. G. Saur, 1992, 3-27.
- Dorfman Joseph. "The Jackson Wage-Earner Thesis." *AHR*. Vol. LIV 2 (Jan. 1949),

296-306.

Eagerton Douglas R. "An Update on Jacksonian Historiography: The Biographies." *THQ*. Vol. XLVI n° 2 (Summer 1987), 79-85.

Eid Georges, dir. *La Famille, le lien et la norme*. Paris : L'Harmattan, 1997.

Farge Arlette. *Le Cours ordinaire des choses dans la Cité du XVIII^e siècle*. Paris: Seuil, 1994.

Farge Arlette. *Des lieux pour l'histoire*. Paris: Seuil, 1997.

Feller Daniel. "Politics and Society: Toward a Jacksonian Synthesis." *JER*, 10 (1990), 135-161.

Flower Milton E. *James Parton: The Father of Modern Biography* (1951). New York: Greenwood P, 1968.

Foucault Michel. *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines* (1966). Paris: Gallimard, 1995.

Geertz Clifford. *The Interpretation of Cultures*. New York: Basic, 1973.

Gerth Hans and C. Wright Mills. *Character and Social Structure: The Psychology of Social Institutions*. London: Routledge & Keegan Paul, 1954.

Godard Francis. *La Famille: affaire de générations*. Paris : PUF, 1992.

Henretta James A. "Families and Farms: *Mentalité* in Pre-Industrial America." *WMQ*. Vol. XXXV n° 1 (Jan. 1978), 3-32.

Herkovits Melville J. *Les Bases de l'anthropologie culturelle*. (1948). Paris: Payot, 1967.

Kockermans Joseph J. "On Myth and its Relationship to Hermeneutics." *Cultural Hermeneutics*. (1973), 47-86.

Lévi-Strauss Claude. *Les Structures élémentaires de la parenté*. (1947). Paris: Mouton, 1967.

Lévi-Strauss Claude. *Histoire de Lynx*. Paris: Plon, 1991.

Lüdtke Alf, ed. *Histoire du quotidien* (1989). Paris: Maison des sciences de l'homme, 1994.

Madelénat Daniel. *La Biographie*. Paris: PUF, 1984.

Madelénat Daniel. *L'Intimisme*. Paris: PUF, 1989.

Mead George Herbert. *L'esprit, le Soi et la Société*. Paris: PUF, 1963.

Mucchielli Alex. *L'identité* (1986). Paris: PUF, 1992.

Pierson George W. "The M-Factor in American History." *AQ*. Vol. XIV 2 (Summer 1962), 275-289.

Ratcliff-Brown A. R. *Structure et fonction dans la société primitive*. Paris: Minuit, 1968.

Ricoeur Paul. *Du texte à l'action : Essais d'herméneutique II*. Paris: Seuil, 1986.

Ricoeur Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil, 1990.

Riesman David. *The Lonely Crowd: A Study of the Changing American Character* (1950). New Haven: Yale UP, 1961.

Rioux J-Pierre et J-François Sirinelli, dir. *Pour une histoire culturelle*. Paris: Seuil, 1997.

Romano Claude. *L'Événement et le monde*. Paris: PUF, 1998.

- Rutman Darrett B. "The Social Web: A Prospectus for the Study of Early American Community." in *Insights and Parallels: Problems and Issues in American Social History*. Ed. William O'Neill. Minneapolis: Burgess, 1973.
- Schamenbach Herman. "The Sociological Category of Communion." in *Theories of Society: Foundations of Modern Sociological Theory*. Ed. Talcott Parsons. Vol. 1. New York: The Free Press of Glencoe, 1961.
- Schwob Marcel. *Vies imaginaires*. Paris: Gallimard, 1957.
- Shalhope Robert E. "Toward a Republican Synthesis: The Emergence of an Understanding of Republicanism in American Historiography." *WMQ*. Vol. XXIX 1 (April 1972), 49-80.
- Van Gennep Arnold. *Manuel du folklore français contemporain* (1943). réimpr. sous le titre *Le folklore français*. "Bouquins", Paris: Robert Laffont, 1998.
- White Hayden. "The Historical Text as Literary Artifact." *Clio*. III 3 (June 1974), 277-303.
- Wilshire Bruce. "Role Playing and Identity: The Limits of the Theatrical Metaphor." *Cultural Hermeneutics*, (1977), 189-207.
- Wise Gene. "Political 'Reality' in Recent American Scholarship: Progressives versus Symbolists." *AQ*. Vol. XIX 2 (Summer 1967), 303-328.
- Wyatt-Brown Bertram. "The Ideal Typology and Antebellum Southern History: A Testing of A New Approach." *Societas—A Review of Social History*. Vol. V n° 1 (Winter 1975), 1-29.

Index

- .
Abernethy, Thomas P. 99; 100; 103
- .
Adams, Marion 263
- .
Affaire Allison 117-128
- .
Affaire Eaton 330
- .
Alfred 509
- .
Allison, David 105, 565
—
voir Affaire Allison 118
- .
Andrew Jackson Papers Project
—

Voir Moser, Harold D. 28-29

.

Arnow, Harriette 200

.

Avery, Waightstill 84

—

Querelle avec AJ 400

.

Bachelard, Gaston 54; 55

.

Bancroft, George 39; 82; 273

.

Bassett, John S. 21

.

Biographie d'AJ 25

.

Benson, Lee 27

.

Benton, Thomas H.131

—

Querelle avec AJ 396-397

—

Témoignage 398

.

Blassingame, John W. 428; 497; 513

.

Blount, William 99-105; 110; 114; 122; 124; 127, 565

—

Destitution 107-108

.

Brigance, Fred 249; 430; 437

.

Burr, Aaron 140

—

Complot 108

- Visite à l'Hermitage 488-490
- Butler, Edward 262
- Butler, Thomas
- Controverse de la coupe de ses cheveux 414
- Historique 415
- Calhoun, John C. 417
- Call Richard Keith 565
- Carroll, William
- Duel avec J. Benton 394; 395; 397
- Cashin, Joan 88; 217; 446; 579
- Censer, Jane 178; 290
- Claiborne, William C.C. 89; 90; 107
- Clay, Henry 27
- Clinton, Catherine 189; 192; 206; 216; 228; 336; 341; 526
- Cochran, George 109; 125; 171
- Coffee, John 95; 97; 116; 192; 279; 281; 565; 582
- Association avec AJ 95; 137; 151-154
- Bateaux 140

- Biographie 152
- Cypress Land Company 581
- Duel contre N. McNairy 405
- Épaule Jackson 284
- Figure paternelle 309
- Filiation 272
- Homme de confiance 585
- Innovation 137
- Mort 152
- Transformation de l'Hermitage (1831), 461
- Tutorat 280
- Guide 309
- .
Crawford, William W. 495; 585
- .
Crockett, David 78
- .
Dauphin et al. 29-31; 37; 168; 204; 207
- .
Davidson, Nathan 93
- .
Deleuze, Gilles 358
- .
Demos, John 86
- .

Dickinson, Charles

—

Bon tireur 407

—

voir Andrew Jackson, Duel 403

.

Dinsmoor Silas 133; 566

.

Donelson 87; 100; 169; 295

—

Dynastie 169

.

Donelson, Andrew J. 249; 260; 297; 330; 566

—

Affection d'AJ pour 328

—

Carrière politique 325

—

Éducation 312; 319; 326

—

Controverse à West Point 321

—

Filiation 272

—

Gratitude 328

—

Mariage 442

.

Donelson, Elizabeth Glasgow 87; 269

.

Donelson Emily T. 249, 566

.

Donelson, John 566

—

Biographie 170

—

Mort 170

.

Donelson, Samuel 88; 123; 260; 272; 442

.

Donelson, Stockley 101

.

Donelson, William 442

.

Earl, Ralph E. W. 248; 250; 263; 483

.

Eastin Mary 566

.

Eaton, John H. 115; 241; 304; 566

—

Accompagne Donelson à West Point 313

—

Biographie d’AJ 24

—

Lettre à Rachel 243

.

Éducation

—

”Field School” 293

—

Académies 291; 293; 294

—

Adolescence 304

—

Finances 301

—

Cumberland College 287; 290

—

Davidson Academy 286

—

Définition 255

- Finances 294; 295-303
- Frontière 292
- Hommes et femmes 259
- Tuteurs 291
- université de Nashville 286; 287; 315
- West Point 258; 267; 305; 315
- voir également Jackson, Andrew
- Ehrenberg, Alain 41
- Eid, Georges 42
- Emerson, Ralph W. 18; 46; 52; 61
- Et l'histoire 43
- Enfants
- Adolescence
- "Les rapides" 303-308
- Avenir 278
- Cycle des générations 276
- Éducation 290
- Enjeux 256

—
Filiation 272

—
guides 308; 315

—
Intégration sociale 276

—
Pressions 310

—
Reconnaissance 274-278

—
Transmission

—
Honneur 271

—
Valeurs 277

·
Erikson, Erik 67

·
Erwin, Joseph 129

—
Ploughboy 145

·
Esclaves

—
Communauté 133

—
Domination 256

—
voir également Jackson, Andrew

·
État de Franklin 102

·
Famille 86

—
Sécurité 264

- . Farge, Arlette 34; 55; 63; 65; 67; 72-73
- . Faust, Drew G. 372
- . Feller, Daniel 24; 63
- . Femmes
 - Conseils aux enfants 310
 - Influence bénéfique 309
- . Filiation 255
- . Fithians, Philip Vicker 292
- . Floride 216; 231; 355
- . Fox-Genovese, Elizabeth 199
 - Concept de "Household" 49
- . Geertz, Clifford 34; 42; 57; 58; 59; 60
- . Genovese, Eugene 446; 510; 521
- . Ginzburg, Carlo 71-72
- . Godard, Francis 255
- . Gutman, Herbert 520
- . Hagler, Carl 189
- . Hays, Robert 95; 174; 191; 503; 567

- .
 - Hays, Samuel 262
- .
 - Herskovits Melville 56
- .
 - Honneur
 -
 - voir Andrew Jackson, Honneur 361
- .
 - Hoth, David 449
- .
 - Huizinga, Johann 56
- .
 - Hutchings, Andrew J. 97; 184; 276; 279; 285; 297-299; 567
 -
 - Adolescence 306
 -
 - Conseils d’AJ 317
 -
 - Éducation 257; 290; 307
 -
 - Difficultés 318
 -
 - Mariage 317
 -
 - Mort 330
 -
 - Plantation 280; 285
 -
 - Finances 298
- .
 - Hutchings, John 89; 91; 92; 95; 97; 139; 150-151; 191; 279; 281; 567
 -
 - Association avec AJ 129; 137; 436
 -
 - Filiation 272

- Héritage 279
- Melton's Bluff 578; 579
- Mort 92; 96; 330
- Identité 35
- Jackson, Andrew
 - Activités 1798-1804 447
 - Affaire Allison 435
 - Affaires 90; 118; 127; 130
 - avec les Indiens 154
 - Bateaux 149
 - Clover Bottom 137-141
 - Commerce de détail 136; 140
 - Commerce de peaux 136
 - Poplar Grove 184
 - Sel 146; 148; 153
 - Affection 152; 316; 328-331
 - pour Sarah Y. Jackson 331
 - Témoignage 226

- Age de Jackson 23
- Agriculture 467
- Amour
- voir Rachel D. Jackson 201
- Autorité 314; 416
- Batailles juridiques 283
- Campagne de 1828 240; 241
- "Junte de Nashville" 242
- Campagnes militaires 264
- Caractère 383
- Charisme 272; 330
- Old Hickory 271
- Chevaux 79; 131; 141-146
- Truxton 143; 405
- Truxton contre Ploughboy 401
- Confiance en soi 367-368
- Conformisme 168; 183
- Consommation d'alcool 485
-

Coopération familiale 329

—

Correspondance

—

Excuses 209

—

Côté obscur 113

—

Déception 329; 360

—

Deuil 245

—

Devoir 218; 222; 247; 370; 391

—

Discipline 414; 416

—

Duel 370; 399-411

—

avec Charles Dickinson 401-408

—

CD à la Nouvelle Orléans 405

—

CD provoque AJ dans les journaux 405

—

Mort de CD 407

—

Second 406

—

Thomas Swann 402

—

Conséquences 392

—

Opprobre d'AJ 410

—

contre Dickinson

—

Pétition des citoyens 387

- Historique 399
- Instrument du pouvoir 401
- Loi 412-418
- Loi contre 413
- Prestige de la pratique 399
- Seconds 349; 386; 395
- Tragédie d'une mort
- annoncée 399
- Écriture 326
- Éducation 84-85; 286; 288; 328
- de Hutchings 184
- Dimension sociale 327
- Espoirs pour Donelson 319
- Influence 311
- Matières privilégiées 326
- Opinion sur 287
- Tutorat 262
- Charley 265
-

Enfants Butler 278

–

Lyncoya 266-268

–

Identification 266

–

Théodore 265

–

Enfants 224

–

Et l'histoire 38

–

et les femmes 484

–

Famille 80; 87; 223

–

Proximité géographique 433

–

Fatalisme 463

–

Figure paternelle 83; 227; 261; 278; 303; 310; 315; 317; 329

–

Filiation 269; 340

–

Postérité 270

–

Guide 308

–

Tutorat 257

–

Filiation 310

–

Finances 153; 155-160; 185; 284; 295;

–

297; 299; 300; 302; 344; 465; 485; 588

–

Économie et parcimonie 299

—

Floride 327

—

Gentilhomme naturel 319; 369

—

Hermitage 130; 428

—

Avoine 479

—

Cabane fortifiée 450

—

Cabanes 451-453

—

Cabane de l'est 452

—

Cabane du nord 453

—

Cabane de l'ouest 451

—

Cabane du sud 452

—

Description 450

—

1er Hermitage 447-453

—

2ème Hermitage 453-460

—

Coton 469-477

—

Productivité 472

—

Coûts 472-474

—

Expertise 470

—

Productivité 471

—

Tennessee 476; 477

–

Traitement 470-471

–

Transport 475

–

Cotton gin 448

–

Coût 455

–

Description 457; 459

–

Distillerie 448

–

Diversité 477

–

Emménagement 440

–

Esclaves 19; 448; 507-531

–

Absence de site funéraire 521

–

Autonomie 517-519

–

Commerce 90; 131; 135

–

Coût 472

–

Discipline 522

–

Expertise 520

–

Fuite 521-525

–

Habitat 516

–

Héritage africain 519-520

- Influence sur AJ 519
- Nourriture 517
- Relations familiales 520
- Réseaux clandestins 517
- Santé 192
- Vente 132
- Violence 525
- État des lieux, 1830, 479
- État des lieux, 1841, 444
- État des lieux, 1856, 449
- Excellence 480
- Incendie de 1834, 462
- Description 463
- Invités prestigieux 488-492
- Mais 479
- Porcs 478
- Presse à coton 448
- Positionnement 455
-

Reconstruction, 1835-1836 464

—

Coût 465

—

Influence néo-classique 464

—

Papier peint 465

—

Réorganisation de l'habitat général 455

—

Sources 439

—

Transactions 441-445

—

Transactions avec Andrew J.

—

Donelson (1827-1834) 444

—

Transformations, 1831 460

—

Description 461

—

Acquisition 441

—

Arpentage 439

—

Avant l'Hermitage 433

—

Vente de 439

—

Vol à 480

—

Hunter's Hill 434

—

"Cotton gin" 435

—

Vente 437

- Rachat d'Hunter's Hill 443
- 2e vente d'Hunter's Hill 444
- Honnêteté 366
- Honneur 324; 325; 361-371
- "Gentility" 361
- Autorité 362
- Caractère 364-370
- Code 360; 379; 381
- Frustrations 382
- Identité 364
- Loi 362
- Maîtrise du sentiment 384-389
- Réputation 366
- Sentiment 378-381
- Représentation 375
- Statut social 361; 367
- Susceptibilité 381-384
- Hospitalité 131; 180; 484
-

Finances 300

—

Identité 63; 65; 74; 363

—

Indépendance 420

—

Indiens 19

—

Influence 109; 190

—

Influence maléfique du monde 304; 306; 360

—

Intolérance 61: 419

—

Jeunesse 82; 84; 85; 104; 287; 297; 307

—

Nom 270

—

Querelle avec Waightstill Avery 400

—

Justification 233; 359

—

Lauriers 184

—

Loyauté 107-109

—

Maintien de soi 369-370

—

Mal-être 222; 223

—

Mariage 87

—

Opinion 347

—

voir Rachel D. Jackson 169

—

Mécénat 286

- Mission divine 229; 234; 235
- Mort 511
- Mort de Rachel 331
- Mythe conjugal 223
- Retraite 220
- Parole 75
- Parole donnée 369
- Paternalisme 191
- Plantations
- Big Spring 583-586
- Evans Spring 280; 581-583
- Halcyon 586-591
- Hunter's Hill 588
- Melton's Bluff 578-581
- Poplar Flat 433
- Popularité 260
- Poste de gouverneur en Louisiane, 1804 440
- Prudence 91
-

Querelles

- Affaires personnelles 360
- avec James Adlair 383
- avec les frères Benton 394; 397; 398
- Affaire Butler 416
- avec Davidson 93
- avec Joseph Ervin 401
- avec John McNairy 373
- avec John Sevier 376-378; 383; 389; 393; 419
- avec Bennett Smith 281; 283
- avec Winfield Scott 391
- Carroll-Benton 394; 395-397
- contre John Sevier 413
- Définition 363
- Importance du langage 372
- Insultes 372
- Langage 375; 390
- Liberté d'expression 418-421
- Mode de relations 384

- Querelles de mots 371-389
- Querelles sanglantes 389
- Rixe 391-398
- Reconnaissance 110
- Reconnaissance des enfants 259; 329-331
- Régisseurs 494-507
- Burnard Holtzclaw 478
- David (Hunter's Hill) 434
- Egbert Harris 584
- Graves Steele 511
- James Howerton 504-507
- John Fields 501-503
- Nelson P. Jones 582
- Nicholson 281
- Nollyboy 196; 504
- Steven Sharrock 584
- William White Crawford 584
- Relations d'affaires 138
-

Relations familiales 97

–

Relations sociales 64

–

Religion 229

–

Mission divine 117

–

Représentant (1796-97) 125

–

Réseaux 107, 180

–

Retraite 263

–

Santé 221; 356

–

Simplicité 466

–

Spéculation 441

–

Surnoms 23

–

Susceptibilité 173; 240; 356; 382; 388

–

Tennessee 81

–

Tutorat

–

Gestion du patrimoine 278-285

–

Valeurs 61

–

Vie à la Maison-Blanche (1829-1837) 485-488

–

Cave à vins 486

–

Domestiques 486

- Vie publique 210
- virilité 273
- Vision du monde 61; 62; 160; 277;
- 318; 345; 370; 417
- Dettes et esclavage 299
- Volonté 273; 288; 368; 421
- Jackson, Andrew Jr. 224-228; 257; 269; 330; 567
- Attentes des parents 275
- Caractère 275
- devoir 270; 274; 276; 316
- Éducation 275; 290; 295
- West Point 274
- Extravagance 302
- Faiblesses 274; 318
- Problèmes avec J. Howerton 505
- Filiation 274
- Hermitage 199-201
- Neveu de Rachel 269

- Responsabilité 345
- Silence épistolaire 462
- Tombe de Rachel 249
- Vie sentimentale 334; 338; 340
- Jackson, Andrew Senior 270
- Jackson, James 95; 567; 580
- Jackson, Rachel D. 91; 115; 116
- Amour 184; 201; 204; 205
- “my better self” 166
- “my better self” 220
- “My Love” 204
- joie 211
- Attentes 167; 227
- Témoignage 212
- Campagne de 1828, 232; 239
- Caractère 171; 173; 179
- aisance 183
- gentillesse 179; 180-181

- hospitalité 179
- simplicité 181; 182; 228
- rang social 183
- Matrone 188
- Chevaux 144
- Correspondance 166; 168; 218
- Pacte épistolaire 212
- intimité 204
- détruite (1834) 463
- Description 170; 179; 180; 181; 182
- Donelson 199
- Éducation 289
- Enfants 224
- Généalogie 169
- Hermitage 185-193
- Compétence 193
- Esclaves 192; 194-197
- Finances 197-199
-

Maîtresse de plantation 186; 189; 196

—

Régisseurs 194; 196; 198; 199; 213

—

Talent 185; 186; 188

—

Jeunesse 169-170; 173

—

Junior 216; 224; 228; 276

—

Mariage 169-179

—

avec AJ 115; 175-179

—

avec L. Robards 172; 173-175

—

Conséquences 177; 179

—

Remariage 177

—

Migration 170

—

Monument funéraire 461

—

Mort 166; 199; 201; 237; 239; 245; 252; 331;

—

Musique

—

Clavecin 442

—

Mythe conjugal 166; 220-224

—

Pacte épistolaire

—

joie 206

—

Plantation 166

—
Relations Conjugales 187; 167-179; 201; 204; 206; 220; 253

—
Religion 166; 184; 228-237

—
Dévotion 229; 231

—
Représentativité 217

—
Souffrance 167; 208-209

—
Enfants 269

—
gouffre émotionnel 202; 218; 219

—
Impact sur AJ 210; 213-216; 220

—
Solitude 206; 207

—
Soutien 213; 216; 225; 231

—
Sphères 167; 219; 251

—
Sentiments 209; 218

—
Surnoms 179

—
Tombe 247-250

.
Jackson, Sarah Yorke 568

.
Jacobs, Harriet 509

.
James, Marquis 302; 434; 474

—
Biographie d'AJ 25

- . Jefferson, Thomas 102; 108; 146; 415
 - Querelles 355
- . Joyner, Charles 519; 531
- . Kendall, Amos 24
- . Kohl, Lawrence 62-63; 359
- . Ladies' Hermitage Association 28
- . Lafayette, Marquis de
 - Visite à l'Hermitage 490-492
- . Legendre, Pierre 70-71
- . Levasseur 508
- . Lévi-Strauss, Claude 48
- . Lewis, William B. 115; 177
- . Louisiane 149
- . Lyncoya
 - voir, Andrew Jackson, Éducation 266
- . MacCay, Spruce 84-85
- . Madelénat, Daniel 74-75
- . Madison, James 108

.
Mariage 331-350

—
d'amour 346

—
d'Andrew J. Donelson 348; 442

—
d'Andrew J. Hutchings 317; 345

—
de Junior 332; 336; 343; 349

—
de Mary Ann Lewis 344

—
de Mary Eastin 344

—
de Pleasant M. Miller 346

—
de Richard K. Call 348

—
de Samuel Donelson 346

—
Fuite amoureuse 347

—
impact social 178

—
Influence familiale 334

—
Parole donnée 339

—
Peur des coquettes 336

—
Rituel 341

—
Romance 333

.
McKee, Larry 451; 457; 508; 529
.

McLemore, John C. 583

· McNairy, John 85; 104; 373

—
Querelle avec AJ 390

· McNairy, Nathaniel

—
Duel contre J. Coffee 404

· Mead, George 20; 45; 46; 53; 65

· Meyers, Marvin 61

· MirÓ, Estevan 106

· Monroe, James

—
Plantation 496
—
Visite à l'Hermitage 490

· Moser, Harold D. 21-22; 28

· Nicholson, Malachi 280

· Otto, John 510; 530

· Overton, John 88; 98; 104; 111-122; 125; 127-128; 568

—
Affaire Allison 118
—
Association avec AJ 97; 111
—
Jeunesse 111

—
Mariage d’AJ 172-177

—
Querelle AJ-Dickinson 392

—
Querelles 411

.
Panique de 1819, 301; 454

.
Parton, James 28; 40; 383; 457; 482; 485; 532

—
Biographie d’AJ 25

.
Clover Bottom 137

—
Esclaves 135

—
Intolérance d’AJ 419

.
Pessen, Edward 23

.
Plantation

—
"Institution totale" 427

—
Concept de "ferme" 429

—
Concept de "voisinage" 429

—
Définitions 426

—
Lieu de pouvoir 427

—
Similarités avec le maître 431

Planteurs

—

Adolescence 305

—

Affection 256

—

Compétition et coopération 372

—

Coopération 90

—

Éducation

—

Correspondance 259

—

Enfants 270

—

Harmonie 360

—

Hospitalité 300

—

Influences néo-classiques 189

—

Liens 114; 115

—

Manières 81

—

Mort 237

—

Parente pauvre 261

—

Politesse 385

—

Relations conjugales 202

—

Relations familiales 88; 256

—

Rôle du père 308

—
Sexualité 272

—
Valeurs 87; 277

—
Vision du monde 255; 277; 305; 317; 357; 358; 362; 363; 384

.
Radcliffe-Brown, A. R. 49; 56

.
Reclus, Élysée 18; 48; 54; 58; 75

.
Régisseurs

—
voir Andrew Jackson, Régisseurs 196

.
Reid, John 24

—
Biographie d'AJ 24

.
Remini, Robert V. 84; 185; 228; 245; 308; 507; 533

—
Biographie d'AJ 27

—
Clover Bottom 137

—
Description du 2ème Hermitage 457

—
Élection 27

—
Esclaves 134

—
Junior 274

—
Théorie 22

Ricoeur, Paul 32-33; 35-36; 43; 54-56; 64; 70; 365; 369; 391

—

Narrativité 33

.

Riesman, David 62

.

Roane, Archibald 105; 157

.

Robards, Lewis 172; 174; 176; 568

—

Ancien propriétaire de Hunter's Hill 434

.

Robertson, James 100; 103; 107; 157; 286; 386; 404

—

Querelles 412

.

Romano, Claude 41; 52

.

Rossignol, M-J 355

.

Royal, Anne

—

description de Coffee 153

—

Description de Melton's Bluff 578

—

Junior 275

.

Rutman, Darrett 47; 49-50

.

Schlesinger, Jr., Arthur 23

—

Biographie d'AJ 26

.

Scott, Ann F. 202

- .
 - Sevier, John 102; 371; 374; 381; 568
 -
 - Malversations 413
- .
 - Smith, Bennett 281
- .
 - Stokes, John 84
- .
 - Stowe, Steven 167; 189; 191; 222; 257; 277; 291; 305; 316; 325; 332; 335; 341; 346; 347; 357; 362; 367; 372; 374; 380; 382; 384; 385; 398; 412; 427
 -
 - Correspondance 30
- .
 - Sumner, Charles
 -
 - Assailli au Congrès 359
- .
 - Tatum, Howell
 -
 - Querelle AJ-Sevier 393
- .
 - Tennessee
 -
 - Spéculation 98
- .
 - Thomas, Brian 516; 520
- .
 - Tocqueville, Alexis de 53
 -
 - Discipline 414
 -
 - Tyrannie de la majorité 418
- .
 - Touraine, Alain 42

- .
 - Trescott, Jerry 458; 460
- .
 - Tulip Grove 443
- .
 - Turner, Frederick J. 80
- .
 - Van Gennep, Arnold 41; 421
- .
 - Vieux Sud-Ouest
 - Aire culturelle 64
 - Climat 579
 - Développement 138
 - Histoire 98-104
 - Insécurité 173
 - Spéculation 119
 - Susceptibilité 382
 - Tennessee
 - Éducation 293
- .
 - “Vraie Féminité” 188, 310
- .
 - Wallace, William
 - Modèle 314
- .
 - Ward, Edward

—

Achète Hunter's Hill 437

.

Ward, John W. 27; 33; 83

.

Washington, George 101

—

Contrat avec son régisseur 498

—

Modèle 314

.

Watson, Thomas

—

Association avec AJ 129; 436

.

White, Hugh L. 103; 114; 157; 378

.

Whitney, Eli 130

.

Wilkinson, James 108; 415; 417

.

Winchester, James

—

Adoption d'enfants indiens 268

.

Wise, Henry 484

.

Wright, Frances 492

.

Wyatt-Brown, Bertram 44; 86; 218; 286; 290; 300; 305; 319; 358; 361; 363; 370; 385; 399; 401; 410

.

Yazoo 126